quand la chine s'éveillera...

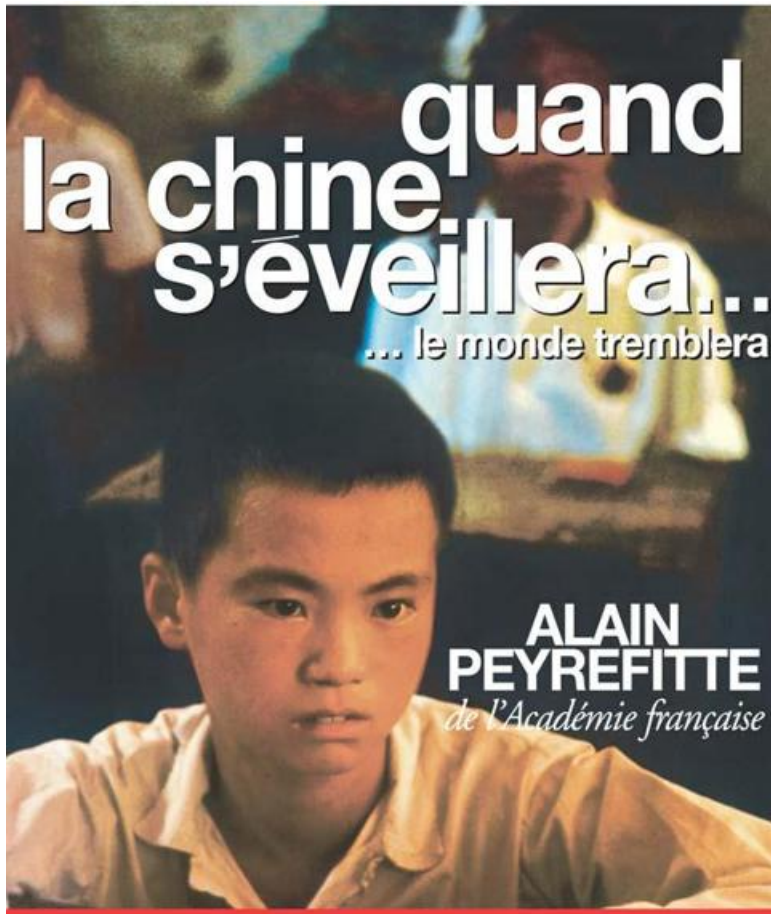
... le monde tremblera



ALAIN PEYREFITTE
de l'Académie française

EDITION MISE A JOUR

FAYARD



EDITION MISE A JOUR

FAYARD

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

DU MÊME AUTEUR

DIRECTION D'OUVRAGES COLLECTIFS

À PARAÎTRE

Avant-propos

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE - QUELQUES SECRETS DE LA VOIE CHINOISE

CHAPITRE PREMIER - Le culte du sage, du héros, du saint

1. - L'absent omniprésent

2. - Le sage paysan

3. - Le héros de la Longue Marche

*4. - Le saint de Yan'an****

5. - Les dessous du culte de la personnalité

CHAPITRE II - La pensée-maotsetung : une « bombe atomique spirituelle »

Une révolution dans la révolution

Les barrages volent en éclats

Il n'y a pas de maoïsme

Un incendie de forêt

Mao a retourné la Chine comme un gant

Les tribulations de Marx en Chine

A la base de tout : le Yin et le Yang

« Un se divise en deux»

Logique occidentale ou logique chinoise

Génie ou niaiserie ?

Une pensée unificatrice

CHAPITRE III - Chou En-lai

Talleyrand dans le rôle de Richelieu

Un 14-juillet à l'ambassade

La Chine gaullienne

La politique des petits pas

Concélébration de l'amitié franco-chinoise

La Chine et le monde

« Ce n'est pas moi qui ai invité Nixon »

Le cheval et le lasso

Le paysan et le mandarin

CHAPITRE IV - Médecine du pauvre ou médecine de pointe ?

1. - « Une grande victoire de la pensée-maotsetung »

2. - A l'annexe n° 2 de l'Institut de médecine de Wuhan

3. - Les avantages de l'insensibilisation par acupuncture

4. - Vers une théorie de l'acupuncture

5. - Une médecine pour les masses

6. - L'hôpital n° 6 de Shanghai

7. – La médecine chinoise : une médecine pour les Chinois

DEUXIÈME PARTIE - CHANGER L'HOMME

CHAPITRE V - Le remodelage des esprits

1. - La révolution du regard

2. - Les techniques d'imprégnation

3. - Une cure collective de l'âme

CHAPITRE VI - Éducation ou mise en condition de l'enfance ?

Le premier âge

Une école primaire de village

Un instituteur aux pieds nus

Des «jeunes gardes rouges »

Un collège secondaire

Au « Village montagnard de la famille Mei »

L'école, mère de la société

Pour être bon citoyen, il faut être bon soldat

Penser avec les mains

Enseigner dans et pour la vie

Des paysans dirigent l'école

Bon et mauvais élève en tandem

Le corps enseignant après la Révolution culturelle

Rapports nouveaux du maître et de l'élève

Faut-il abandonner l'écriture chinoise ?

La chasse aux « héritiers »

CHAPITRE VII - Des universités « prolétarisées »

L'université la plus célèbre

Avant l'orage

Après l'orage

Une sélection rigoureuse

Un révolutionnaire n'a pas le mal de l'air

Des usines et des fermes sur le campus

Seul compte l'utile

Une classe de français

CHAPITRE VIII - «Révolutionnons la recherche scientifique et technologique »

Des questions longtemps sans réponse

Des performances surprenantes

Le passage de la tornade

L'autocritique d'une génération de savants

La régénération par le travail manuel

Quelques sondages dans les profondeurs de la science chinoise

Comment est organisée la recherche « révolutionnarisée »

Les échanges scientifiques avec l'étranger

Utilitaire et utilisée

CHAPITRE IX - La communication

1. - Former plus qu'informer

2. - Mobiliser les masses

3. – L'obscure clarté qui émane des masses

CHAPITRE X - Le concassage de la société

Une École du 7 mai

« Tu seras paysan et ouvrier»

Dans la fonderie de Wuhan

L'intermède d'un « grand dirigeant» de Shanghai

Un « chantier de jeunesse » aux dimensions d'un continent

Honte à l'orgueil du bachelier

Une tentation permanente : l'embourgeoisement

La mise en quarantaine des intellectuels

La pulvérisation des classes

Tout homme en vaut un autre

Quinze filles aux champs et des cacahuètes

Le xiafang : châtiment ou privilège ?

Quelques prouesses de la rééducation en douceur

Du frottement mutuel jaillit la lumière

Le lavage de cerveau périodique

« Tire-au-flanc » et activistes

CHAPITRE XI - « Sur des pensers nouveaux... » ou Un art révolutionnaire conservateur

Du «pop'art» sur tous les murs

Les « Gobelins» de Hangzhou

Des productions artistiques au kilo

Un atelier d'art artisanal

Motifs traditionnels et motifs révolutionnaires

Des bouddhas de jade aux partisans en casquette

Une musique composée par les masses

Comment les acrobates de Wuhan font tomber le gros bâton

Un répertoire en peau de chagrin

Éliminer les germes dangereux

« Brûler tous les livres »

Vers la reprise d'une production artistique et littéraire

CHAPITRE XII - Les figures exemplaires du répertoire

1. - Effrayante ou admirable monotonie

3. - Les coulisses de l'exploit

3. - La communion prolétarienne

TROISIÈME PARTIE - LES SUCCÈS DE LA VOIE CHINOISE

CHAPITRE XIII - La multitude maîtrisée

1. - Le défi du gigantisme

2. - Le défi de l'anarchie

3. - Victoire de la multitude sur la multitude

CHAPITRE XIV - La « féodalité » extirpée

La Cité Interdite

Les classes

La bureaucratie céleste

Clans et coutumes

Les fléaux sociaux

La grand-mère Shun

La pauvreté égalitaire

La mobilisation des énergies

Des mauvaises cartes, Mao a fait des atouts

Des paysans libérés tremblent devant leur maître abattu

La domination des fléaux sociaux

Du meurtre du passé au passé retrouvé

CHAPITRE XV - L'Empire du Milieu restauré

1. - Le nombril du monde

2. - Cent dix ans d'humiliation : le partage du melon

3. - L'indépendance avant tout

CHAPITRE XVI - La misère vaincue

L'enchaînement du malheur

Les divagations du Fleuve Jaune

Les cercles vicieux

Le cuisinier du Canard de Pékin

La famine

D'impuissantes parades

Manger à sa faim

Le fleuve dompté

La fatalité secouée

CHAPITRE XVII - Une agriculture nourricière

Primauté de l'agriculture

L'impossible réforme agraire

L'impuissance de Sun Yat-sen et du Guomindang

Avec une brigade de production : « Comptez sur vos propres forces »

Dans une « commune de riz »

Dans la commune de thé « Puits du Dragon»

L'archaïsme toujours présent

Eaux et forêts

L'essor agricole

CHAPITRE XVIII - Industrie industrielle et industrie industrieuse

Des balles de ping-pong

Une industrie disséminée

Des fourmis et des hommes

Le concours Lépine

Hauts fourneaux et basse-cour

« Marcher sur ses deux jambes »

Une industrie nationaliste

L'industrialisation est une guerre prolongée

CHAPITRE XIX - Entre l'économie de subsistance et l'économie d'échanges

Règne de la bicyclette

L'épopée d'un pont

Des transports vétustes

Un développement ferroviaire assez lent

Produire et consommer sur place

Un commerce extérieur à usage interne

De la difficulté de pénétrer le marché chinois

CHAPITRE XX - Le décollage

L'arriération est mentale

Une navigation serrée

La spirale de la croissance

QUATRIÈME PARTIE - LE COÛT DE LA RÉUSSITE

CHAPITRE XXI - Le prix du sang

1. - Le revers de la médaille

2. - L'hécatombe

3. - La recrudescence des violences : la Révolution culturelle

4. - « Pas de révolution sans bain de sang ni terreur »

Le mythe de la révolution en douceur

CHAPITRE XXII - Le sacrifice des libertés

1. - L'usage de la contrainte

2. - Les conflits religieux

3. - Le commencement de la sagesse

CHAPITRE XXIII - Des esprits courbés

1. - La rectification des consciences

2. - La rage de convaincre

3. - Les effets de l'embrigadement

CHAPITRE XXIV - Les fugitifs de Hongkong et de Macao

Les « nageurs de la liberté »

Non des émigrés, mais des fugitifs

Au péril de leur vie

Des contre-mesures insuffisantes

De troublants témoignages

CHAPITRE XXV - La fragilité du régime

Les révolutions de palais: permanence et secret des conflits

Le risque d'auto-destruction du régime

Une brochette de vieillards menus

Un colosse au crâne d'argile

L'après-maoïsme

Le «retour du refoulé»

CONCLUSION

La convergence des événements

La nation exemplaire

Intransposabilité des expériences

Un modèle pour les Chinois

Une interpellation

1. CHRONOLOGIE DE L'EMPIRE CHINOIS (jusqu'en 1911)

2. CHRONOLOGIE DE LA RÉPUBLIQUE (1912-1949)

3. CHRONOLOGIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE (1949-1989)

4. EXEMPLES DE LANGUE DE BOIS

5. A PROPOS DE L'ACUPUNCTURE, DE LA MÉDECINE ET DE LA CHIRURGIE CHINOISES

6. NOTES DOCUMENTAIRES ET RÉFÉRENCES

Chapitre 26

7. BIBLIOGRAPHIE

8. INDEX DES PRINCIPAUX NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX CHINOIS ET TABLE DE CONCORDANCES DES TRANSCRIPTIONS

9. TABLE DE CONCORDANCE DES NOMS DE LIEUX figurant sur les cartes des pages 25, 37, 286-287 (Transcription wade entre parenthèses)

10. TABLE DES ILLUSTRATIONS

***QUELQUES JUGEMENTS SUR** « Quand la Chine s'éveillera... »*

© 1973, Alain Peyrefitte et Librairie Arthème Fayard, Paris.
Nouvelles éditions mises à jour en 1980, 1989 et 1990.
978-2-213-64058-7

DU MÊME AUTEUR

Rue d'Ulm, chroniques de la vie normalienne, 1946 (nouvelles éditions, 1964, 1978 et 1994).

Le Sentiment de confiance, essai, 1947.

Les Roseaux froissés, roman, 1948 (nouvelle édition, 1978 ; édition de poche, 1985)

Le Mythe de Pénélope, essai, 1949 (nouvelle édition, 1977).

Faut-il partager l'Algérie ? essai, 1961.

Quand la Chine s'éveillera... le monde tremblera, essai, 1973 (nouvelles éditions 1980 et 1990; éditions de poche, 1975, 1979,1991).

Le Mal français, essai, 1976 (édition de poche, 1978 ; nouvelles éditions, 1979, 1996).

Discours de réception à l'Académie française et Réponse de Claude Lévi-Strauss, 1977.

Les Chevaux du lac Ladoga – la justice, entre les extrêmes, essai, 1981 (édition de poche, 1982 ; nouvelle édition, 1996).

Quand la rose se fanera, essai, 1982 (édition de poche, 1984).

Chine immuable et changeante, album (texte de l'auteur, photographies de Michel Piquemal), 1984.

Encore un effort, Monsieur le Président..., essai, 1985 (édition de poche, 1986).

Réponse au discours de réception à l'Académie francaise de Georges Duby, 1988.

L'Empire immobile ou le Choc des mondes, récit historique, 1989.

Discours de remise du prix Tocqueville à Octavio Paz, 1990.

La Tragédie chinoise, essai, 1990 (édition de poche, 1992).

Réponse au discours de réception à l'Académie française de Jacqueline de Romilly, 1990.

Images de l'Empire immobile, album (reproductions d'aquarelles de William Alexander et des Pères Castiglione et Attiret, ainsi que de peintures chinoises anonymes sur soie; textes de l'auteur), 1990.

Un choc de cultures, * La vision des Chinois, 1991.

La France en désarroi, 1992 (édition de poche, 1994 ; nouvelle édition, 1996).

Réponse au discours de réception à l'Académie française de Jean-François Deniau, 1993.

C'était de Gaulle *, 1994.

Du« « miracle » en économie, Leçons au Collège de France, 1995.

La Société de confiance, essai sur les origines et la nature du développement, 1995.

La Chine s'est éveillée, 1996.

DIRECTION D'OUVRAGES COLLECTIFS

Qu'est-ce que la participation ? (auditions de François Bloch-Laîné, José Bidegain, François Ceyrac, Eugène Descamps..., avec une introduction et des commentaires de l'auteur), 1969.

La Drogue (exposés du Pr Jean Delay, du Pr Deniker, du Pr Lebovici, du Dr Olievenstein..., introduits et commentés par l'auteur), 1970.

Décentraliser les responsabilités. Pourquoi? Comment? (rapports d'enquêtes de Michel Crozier et Jean-Claude Thœnig, d'Octave Gélinier, d'Élie Sultan, présentés par l'auteur), 1976 (édition de poche, 1979).

Réponses à la violence. Rapport au président de la République du Comité d'études sur la violence, la délinquance et la criminalité, présidé par l'auteur, 1977 (édition de poche, 1977).

*L'Aventure du XX*e *siècle,* 1986 (nouvelles éditions, 1987, 1988, 1989, 1990, 1991, 1992, 1993, 1994, 1995).

À PARAÎTRE

C'était de Gaulle **.

Un choc de cultures, ** Le regard des Anglais.

ALAIN PEYREFITTE

... **le monde tremblera** NAPOLÉON Ier

Nouvelle édition
mise à jour

Attribuée à Napoléon, la prophétie d'où est tiré le titre de ce livre ne figure dans aucun de ses écrits. L'Empereur l'aurait prononcée en 1816, après avoir lu la relation, dont il sera souvent question dans ces pages, du *Voyage en Chine et en Tartarie* de lord Macartney, premier ambassadeur du roi d'Angleterre en Chine ; à moins que ce fût à l'occasion de la visite de lord Amherst – successeur malchanceux de lord Macartney –, qui, au retour de Pékin, avait fait escale à Sainte-Hélène. Lénine a repris ce pronostic à son compte dans son dernier texte, dicté le 2 mars 1923, *Moins nombreux mais meilleurs.*

Trois transcriptions du chinois sont en usage en Occident : la transcription anglo-saxonne *(wade),* la transcription chinoise *(pinyin)* et la transcription de l'École française d'Extrême-Orient.

Les premières éditions de ce livre avaient choisi le système *wade,* qui était le plus couramment employé en Occident.

Depuis le 1er janvier 1979, les publications officielles chinoises ont décidé d'adopter le *pinyin.* Elles ont été immédiatement imitées par les agences étrangères, et, par voie de conséquence, par les journaux, puis, peu à peu, par les livres. Cette nouvelle édition se devait de suivre ce nouvel usage.

Font toutefois exception un certain nombre de noms très connus sous leur orthographe francisée : CANTON, CHIANG KAI-SHEK, CHOU EN-LAI, CONFUCIUS, MAO TSE-TUNG, NANKIN, PÉKIN, SUN YAT-SEN, TIBET.

Le lecteur trouvera, à l'*Index des noms,* en fin d'ouvrage, un tableau de concordance des trois transcriptions.

Avant-propos

Le « Printemps de Pékin » sur la place Tiananmen et, surtout, la tuerie du 4 juin 1989 semblent marquer une si brutale coupure dans l'histoire chinoise, qu'on serait tenté de tenir pour péripéties les événements qui les ont précédés. A plus forte raison, la Révolution culturelle, cette formidable poussée d'hystérie collective, paraît-elle s'enfoncer dans le passé.

En juillet 1973, paraissait la première édition de cet ouvrage, rapport d'enquête sur l'état de la Chine au beau milieu de la Révolution culturelle, mais après ses pires excès. J'étais revenu, en août 1971, la tête pleine d'étonnements, d'entretiens, d'images, d'émotions. Nous avions eu un saisissant spectacle : la plus étrange tentative, dans l'histoire des hommes, de transformer les habitudes d'un peuple, de façonner son inconscient, de changer son âme.

Comment penser cet ensemble coloré, énigmatique, disparate? J'avais essayé de mettre mes idées au clair, de reconstituer la cohérence de ce que j'avais vu et vécu. Quelques mois pour préparer, quelques semaines pour observer, deux ans pour digérer : ce va-et-vient entre l'idée et le fait donna naissance à *Quand la Chine s'éveillera...*[a]

Cet ouvrage restait-il encore valide, après tant d'événements ?

Mao Tse-tung est mort – de même que Chou En-lai, Guo Moruo [Kuo Mo-jo] et tant d'autres que j'avais aussi rencontrés sur place. La « Bande des Quatre », si elle existait probablement, ne portait pas encore de nom ; elle n'est déjà plus qu'un souvenir. Quant aux successeurs de Mao, Hua Guofeng d'abord, Deng Xiaoping ensuite, on chercherait en vain leurs portraits, sinon leurs noms, dans ce livre. Où étaient-ils ? Nul, alors, ne parlait d'eux. Par la mort ou par l'intrigue, le personnel dirigeant de la Chine populaire s'est entièrement renouvelé depuis ce voyage. La face de la Chine en a-t-elle été changée ?

« Tout regard sur la Chine doit être daté », écrivais-je dans l'introduction de 1973. Avec ses pratiques barbares, la Révolution

culturelle date. Mais elle fait partie de l'histoire. Elle ne saurait être effacée, quelque désir qu'en aient eu les successeurs de Mao. Certains de ses épisodes trouvent, dans les rebondissements récents, des correspondances et même des redondances. Bien plus : on lui découvre une singulière vertu explicative, pour peu que l'on rapproche son déroulement de celui du « Printemps de Pékin ».

Ce qui s'est passé en Chine dans les dernières années – surtout l'ouverture au monde – est assurément important ; mais les structures de la vie collective et de la mentalité chinoises en ont-elles été transformées en profondeur ? On peut en douter encore, si l'on veut bien ne pas confondre les révolutions de palais ou de campus avec les longues évolutions des peuples. Ce que j'avais essayé de mettre à nu, c'étaient précisément *les ressorts fondamentaux de ce peuple et de cette révolution, ou plutôt de cette révulsion.* Ces ressorts demeurent.

Fallait-il donc republier ce livre en l'état ? C'eût été possible, s'il se fût agi d'un simple récit de voyage. Toutefois, j'avais tenté d'écrire une introduction à l'intelligence de la Chine contemporaine. Pour que l'ouvrage pût encore rendre ce service, il fallait l'actualiser : *des notes nouvelles en italiques* permettront de rectifier des informations aujourd'hui périmées, qu'elles concernent un taux de production ou la procédure d'accès à l'enseignement supérieur. Mais sans rien toucher à son équilibre interne.

De menues corrections de forme ou de resserrement sont apportées. Ainsi le lecteur critique pourra-t-il dissiper de lui-même le légende en cours de formation, selon laquelle « *Quand la Chine... »* appartiendrait à la littérature « maolâtre », fort en vogue dans les années 60 et 70. Il constatera que la dernière partie était, dès 1973, aussi sévère que l'Occident l'est devenu à partir de 1978, après l'élimination de la « Bande des Quatre » et l'arrivée de Deng Xiaoping au pouvoir. Je ne vois même rien à y ajouter ou à en retrancher.

Quant aux événements (1973-1990) qui ont suivi la première publication de ce livre, la grille succincte en est reconstituée dans l'annexe chronologique. Je m'étais proposé, d'abord, d'en donner ici l'analyse dans un copieux épilogue, nourri par huit nouveaux séjours en Chine. La matière à réflexion se trouva bientôt si abondante, et l'investigation que j'ai menée sur place à propos du « Printemps de Pékin » de 1989 a donné des résultats si surprenants, que j'ai préféré consacrer à ces nouvelles convulsions un ouvrage à part, qui vient de

paraître un an après les événements du printemps 1989, La *Tragédie chinoise.*

Avouons-le, ces dernières années, la Chine nous a encore étonnés : plus semblable à elle-même de nous surprendre toujours, que de se conformer à l'image que nous nous en faisions. Elle nous interroge de nouveau, et sur elle, et sur nous.

Novembre 1990.

a Une série de quatre émissions portant ce nom a été réalisée par une équipe conjointe de Pathé-Cinéma et d'Antenne 2, que dirigeaient Daniel Costelle et Nadine Lermite, et que je guidai au cours de l'été 1988 dans une promenade sur quelques lieux de mémoire de la Chine ancienne et récente. Elle a été projetée en juillet-août 1989 sur la SEPT, en octobre-novembre 1989 sur Antenne 2.

INTRODUCTION

Le modèle, la mode, la méthode

A la fin de juin 1971, quelques jours avant mon départ pour la Chine, le président des étudiants de l'université polytechnique de Berlin-Ouest m'affirmait avec fougue:

« Mes camarades et moi, nous sommes ici pour faire la révolution. Nous ne nous séparerons pas avant d'avoir fondé la société socialiste.

– Qu'est-ce qu'une société socialiste ?

– Une société vraiment égalitaire, où les classes ont disparu, où les hommes ne vivent pas pour eux-mêmes mais pour les autres, pas pour le profit mais pour la justice. »

Mon ami Fritz Stern[1] *demanda : « Une pareille société a-t-elle jamais existé ?*

– Nous sommes bien placés pour savoir que le modèle soviétique a échoué. Mais la société que nous voulons, elle existe... en Chine. Nous acclimaterons en Allemagne le modèle chinois. »

« Chinesisches Modell » : *à Brême, à Hambourg, à Stuttgart, la même expression revenait dans la bouche de responsables étudiants, d'assistants, voire de professeurs titulaires. Je les avais entendues en France ; je les entendais en Allemagne. Le* « modèle » *n'était-il pas plutôt une* mode ?

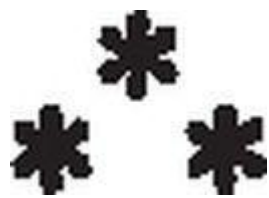
La mode de la Chine est fille de l'énigme. Trop de mystère décourageait la curiosité : un peu moins l'aiguillonne. Pendant les cinq premières années de la Révolution culturelle, on n'en apprenait pas assez sur ce pays en délire pour s'intéresser à lui ; ou l'on niait ce qui venait de lui. Après le repliement, quelques visas accordés, la reprise du dialogue avec l'Occident ont provoqué en faveur de la Chine le même engouement que, naguère, la Russie d'après Staline. Sur le chemin du retour, je fis une brève étape

touristique à Jérusalem ; tandis que j'escaladais les grottes de Qûmran, je fus rejoint par des journalistes israéliens : mon arrêt ne signifiait-il pas que je venais négocier en secret l'établissement de relations diplomatiques entre Pékin et Tel-Aviv ? A Orly, une cohue m'attendait : n'étais-je pas porteur d'un message de Mao à Georges Pompidou ?

Déjà, dans Le devisement du monde, Marco Polo porte témoignage d'un spectacle sans précédent : celui de deux civilisations qui s'entremêlent, l'une d'un extrême raffinement et l'autre d'une brutalité sauvage, l'une sentant le jasmin et l'autre le crottin des chevaux tartares. Dès que son récit frise l'incroyable, il le frappe de son sceau : quand cela arriva, Messire Polo se trouvait là; *il assure qu'il se contente de relater une petite part de ce qu'il pourrait dire. Sommé d'avouer qu'il a menti, il n'abjure point, jusque sur son lit de mort. On refusait de croire qu'il y eût, de l'autre côté de la terre, un peuple si différent. L'admettons-nous mieux aujourd'hui ?*

Dans les siècles qui suivirent, l'Occident trouva une autre défense contre sa peur: on ligotait le dragon en buvant du thé, en important des paravents de laque, en imitant des porcelaines[a]*, en peignant aux murs des chapeaux pointus, des mandarins à longue robe et des palanquins. Pour se rassurer, l'homme n'a pas trouvé de meilleur moyen que de se familiariser avec les attributs anodins de l'objet de son angoisse, avec des parodies ou des caricatures. Réduire le « péril jaune» aux caprices de la mode, ce n'est ni plus ni moins qu'un rite d'apprivoisement. Sous la Révolution, des enfants d'aristocrates s'amusaient, dans les jardins du Jeu de Paume, à regarder des marionnettes mettre le cou sur l'échafaud.*

Un pays plus grand que l'Europe et peuplé deux fois comme elle, assez arriéré pour qu'une grande partie de sa population se contente d'un bol de riz par jour, mais assez avancé pour avoir fait exploser des engins thermonucléaires, suscite toujours la même fascination anxieuse. L'engouement pour les chinoiseries, fussent-elles aujourd'hui politiques, continue d'apprivoiser le monstre. Objet de mode, le *modèle chinois devient modèle réduit, réduit à la mesure de notre intelligence – une miniature exotique, mais qui peut prendre place dans notre décor.*



Quand on applique à la Chine le terme de « modèle », on joue sur les

deux sens du mot : schéma d'analyse, et exemple à suivre.

Elle se veut un système. Si un modèle, au sens scientifique, est bien « la représentation simplifiée mais complète des principales caractéristiques d'une société[2] », jamais société n'aura plus obstinément cherché à se conformer à la représentation qu'elle se fait d'elle-même. Le modèle devient vision. Il n'est pas une explication a posteriori, mais un principe d'action a priori. Le régime maoïste tend à construire une mécanique où toutes les pièces se servent mutuellement de clef et sont mues par une commune énergie: le projet révolutionnaire.

Tendue vers la réalisation du modèle qu'elle s'est donné, la Chine devient modèle au sens courant – prototype offert à l'imitation. Les hommes ont toujours été attirés par les fortes individualités qui prennent leur destin entre leurs mains : attirance décuplée, quand cette affirmation d'autonomie devient celle d'un peuple entier.

Le présent livre s'efforcera d'analyser ce modèle modelant toute une société et de déceler l'idée organisatrice par rapport à laquelle chaque détail se définit. Il voudrait tenter de comprendre comment la civilisation la plus vieille du monde, à travers un présent effervescent, a l'ambition de devenir la plus neuve. La première Révolution chinoise, celle qui culmine en 1949, et la seconde, la Révolution culturelle, sont-elles des secousses dues aux réactions inadaptées de forces traditionnelles, ou une épopée annonciatrice de la révolution tiers-mondiste ? Une espérance pour tous les peuples offensés, ou d'aberrantes convulsions ? Un creuset dans lequel le tiers monde viendra se régénérer, ou l'incarnation d'un chauvinisme de grande puissance?



Une mission d'études accomplie un été ne me donne aucunement qualité de sinologue. Pourquoi cette outrecuidance d'écrire sur un pays que l'on connaît si peu ? D'abord, c'était la première mission officielle admise en Chine depuis le début de la Révolution culturelle, cinq ans plus tôt. Ce qui était caché aux étrangers depuis mai 1966 était soudain révélé. Ensuite, il n'arrive pas fréquemment qu'on puisse dire: «Si je n'avais pas vu cela, je ne l'aurais pas cru. » Cette impression incite à témoigner. Il faut se rendre sur place pour mesurer à quel point le public occidental est affligé d'une myopie

faite de préjugés, de passions idéologiques et surtout d'ignorance: il oscille entre la peur et l'enthousiasme, sans guère réussir à équilibrer son jugement. Parmi les livres consacrés à la Chine depuis 1949, même ceux qui résistent aux tentations du tourisme hargneux ou de l'admiration délirante, laissent une marge pour l'étonnement.

Ici, se cache une embûche où il importe de ne pas tomber. Certains retrouvent en Chine les idées qu'ils ont emportées avec eux. D'autres, à défaut d'avoir pu incarner chez eux leurs chimères, cherchent à reporter leur rêve sur un pays irréel. Ainsi, depuis Leibniz et Voltaire, cette chinoiserie de l'esprit transforme la Chine en auberge espagnole. Il faut beaucoup de rigueur pour échapper aux fantasmes et serrer de près le réel.

« Une grenouille, au fond d'un puits, disait que le ciel n'est pas plus grand que la margelle. Il faut voir le tout aussi bien que la partie[3]*. »* Rien ne remplace l'expérience immédiate, qui accumule les coups d'œil, puis les récapitule par un regard éloigné. *« Si l'on veut percevoir le goût d'une poire, dit encore Mao, il faut la transformer: en la goûtant*[4]*. »* Comme le fruit se fond en connaissance, comme en savoir il change son absence, *aurait dit Valéry.*

L'expérience transforme le sujet en même temps que l'objet. Dans les rues de Hongkong écrasées par le soleil d'août, quand je déambulais en Occidental de retour sur sa planète, je n'arrivais pas à dissiper une impression d'étrangeté. Hongkong avait changé : *plus qu'autrefois m'offusquait le contraste entre le luxe de ses vitrines et la main insistante de ses gamins mi-mendiants mi-chapardeurs, entre le jaillissement de ses gratte-ciel et la misère de ses familles entassées dans des sampans, entre ses couvents et ses prostituées.*

La Chine aussi avait changé pour moi : elle avait cessé d'être l'idée abstraite que je m'en faisais d'après ses détracteurs et ses encenseurs; toujours aussi mystérieuse, elle m'était pourtant devenue familière. N'avais-je pas changé moi-même ? Il n'est pas de voyage aussi dépaysant que celui-là. « Vivement, disait à Teilhard de Chardin un ami shangaïen[5]*, écrivez sur la Chine tant que vous n'y avez pas trop longtemps séjourné. Plus tard, vous casseriez votre plume, devenu incapable de comprendre des gens aussi fuyants et énigmatiques, dont les valeurs ne sont pas les nôtres*[b]*. »*



Quelle est l'étendue, quelles sont les limites de ce témoignage? Nous avons fait un long et beau voyage; nous avons été reçus avec magnificence – et je ne me dissimule pas l'effet euphorisant de cet accueil. Parcourir six mille kilomètres en avion spécial, en wagons-salons, en vedette pour hôtes de marque, en limousines, certes, c'est presque trop et ce n'est pas assez.

Dans la « Chine des dix-huit provinces », nous en avons visité six; des trois villes autonomes, Pékin, Shanghai et Tianjin [Tientsin], nous avons séjourné dans les deux premières ; à quoi s'ajoutèrent cinq autres villes de plus d'un million d'habitants : Xi'an [Sian], longtemps capitale des empereurs ; Wuhan, gros centre d'industrie lourde ; Hangzhou [Hangchow], ville d'industries fines et de soieries, environnée de lacs, de verdure et de pagodes ; Nankin, où la construction du grand pont sur le Yangzi Jiang [Yang-tze Chiang] a pris la dimension épique d'un défi lancé aux étrangers et au destin ; Canton, qu'illustrent sa cuisine et son thé au jasmin, sa foire internationale bisannuelle et les souvenirs révolutionnaires – depuis le soulèvement de 1911, jusqu'à la rupture qui donna le signal de la guerre civile, en 1927.

D'innombrables entretiens. Le Premier ministre Chou En-lai m'honora de trois conversations : plusieurs avec l'écrivain Guo Moruo [Kuo Mo-jo][c], président de l'Académie des sciences et vice-président du Comité permanent de l'Assemblée populaire, d'autres encore avec le ministre des Affaires étrangères Ji Pengfei et avec le ministre du Commerce extérieur Li Qiang, proche collaborateur du Premier ministre. Un assez grand nombre de hauts fonctionnaires rencontrés, d'enseignants, de chercheurs, astronomes, archéologues, physiciens, techniciens, agronomes, acteurs, danseurs, artistes. Des chefs de communes populaires. Interrogés par nous sans ménagement, presque tous se sont prêtés au jeu de bonne grâce.

On objectera que la présence des interprètes[d] ôte toute spontanéité à notre expérience de la Chine. Nous entendons par leurs oreilles, nous parlons par leur bouche ; sans eux, nous serions sourds et muets; mais nous voyons par nos yeux, nous contrôlons par notre flair. Ils n'entravent pas notre liberté de mouvement. Nous nous promenons seuls, dès que le programme comporte un répit ; non sans faire inscrire sur un bristol, en caractères mandarins, le nom et le numéro de téléphone de notre hôtel.

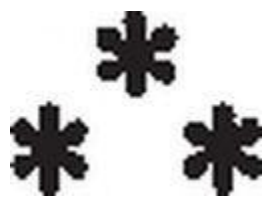
Peut-on dire que nos accompagnateurs chinois entourent notre délégation d'un rideau de bambous mobile ? Ils multiplient les prévenances. Concédons que le résultat n'est guère différent : leur capacité d'influer sur notre vision est à la mesure de leur finesse ; ils n'en manquent pas.

Une énorme part de ce qui se passe et se pense en Chine reste cachée. Notre groupe a parcouru non pas vraiment trois communes populaires, mais trois « brigades », trois villages, appartenant à des communes populaires elles-mêmes aussi grandes que la moitié d'un arrondissement français. L'ensemble des Occidentaux qui vivent à Pékin, ou qui ont voyagé en Chine au cours de ces dernières années, ont seulement visité, à eux tous, quelques dizaines de brigades différentes – ce sont souvent les mêmes qu'on montre. Mais il existe en Chine 750 000 brigades.

Les extrapolations sont-elles légitimes ? Elles exigent en tout cas de grandes précautions. Si quelque journaliste japonais assure qu'en Chine l'élevage des vaches et des cochons a disparu, nous pouvons affirmer que c'est faux. Mais s'il avance qu'on a déporté des millions de Chinois, comment le contredire ? Si minuscule demeure la face visible de la Chine, par rapport à la face invisible...

Quelle est la situation au Sichuan, au Yunnan, au Xinjiang, au Tibet, où les étrangers depuis longtemps ne pénètrent pas[e] *? Pourquoi, au fil des années, des centaines de cadavres de Chinois viennent-ils s'échouer sur les plages de Kowloon ? On peut émettre des hypothèses. Le mouvement des choses nous échappe.*

Nul n'est plus conscient que moi des insuffisances de cet ouvrage. Les renseignements amassés sont à la fois trop abondants et trop morcelés. Trop abondants : les notes prises sur les entretiens et séances de travail représentent la valeur d'un millier de feuillets ; une petite part seulement sera exploitée ici, à la fois par prudence et par nécessité de se borner. Trop morcelées : toute synthèse est téméraire; on ne saurait en hasarder une que très modestement[f]*. Contentons-nous de proposer celle-ci, à côté d'autres possibles : l'entrecroisement de points de vue différents, si partiels soient-ils, dans un domaine aussi mal connu, peut faire progresser la connaissance.*



Dans le déroulement des journées, deux temps forts : la réunion de travail ; le tête-à-tête. Certaines occasions se présentent de transformer les conversations en vrais échanges. En tout cas, plusieurs fois par jour, les repas, les bavardages autour d'une tasse de thé, ou en voiture, en train, en bateau, en avion, offrent des sources d'information. Quand nous arrivons dans une entreprise ou un banquet, les dirigeants locaux, alignés, nous serrent cérémonieusement la main ; peu à peu, ce formalisme cède à la spontanéité. Au cours des tables rondes, ou pendant les longs trajets, ou de libation en libation, la glace se rompt. Un Occidental, pour peu que sa curiosité reste en éveil, peut apprendre beaucoup d'un dirigeant, d'un intellectuel, d'un ouvrier ou d'un paysan : quand on a partagé avec un Chinois le riz et le thé, un lien s'est établi, qu'on peut mettre à profit.

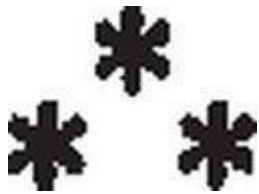
Si tenace que s'avère la manie chinoise – et communiste – du mystère, elle ne prévaut pas, à la longue, contre l'irrécusable expérience des sens – et du groupe. Le mot de Lincoln sur le mensonge s'applique au secret : on peut tout dissimuler à quelqu'un ; on peut dissimuler certaines choses à tout le monde ; on ne peut dissimuler tout à tout le monde. Il existe une réalité de l'apparence.

Potemkine, promenant Catherine II dans toutes les Russies, déplaçait, le long du trajet, des villageois endimanchés qui dansaient devant un décor de théâtre. La tsarine n'était pas très curieuse ; elle ne descendait guère de son carrosse; d'une étape à l'autre, elle devait dormir. Les Chinois, comme les Russes, sont tentés de reprendre la méthode de Potemkine en la modernisant. Mais peut-on abuser indéfiniment vingt observateurs en éveil ? Comment truquer sur six mille kilomètres les villages, les campagnes, la rue ? Pas un instant, on n'a cherché à nous camoufler les spectacles que faisait naître sous nos yeux le hasard – le meilleur des auxiliaires pour l'investigation. On ne nous a pas empêchés d'entrer dans des maisons à l'improviste. On ne nous a pas écartés des quartiers populeux et pauvres. Surtout, on n'a aucunement contrarié le travail constant de recoupement qui est le propre d'une mission d'études.

Comme pour toute équipe de recherches, deux douzaines d'observateurs font nécessairement une moisson plus abondante qu'un individu isolé. Les informations recueillies par bribes, et bientôt rassemblées, remettent à une plus juste place les proclamations lues sur les panneaux, les récitations entendues. Si jamais la pluralité des points de vue dispensa des bienfaits, c'est dans un État où une seule vérité officielle estompe toute pluralité.

Des réactions divergentes relançaient une constante dialectique[g]. A

propos du moindre détail, la mise au point des impressions d'un groupe est une garantie sérieuse de rigueur intellectuelle. « Vous avez remarqué qu'il n'y a pas de chiens ? » interrogeait l'un de nous. « On les a sûrement mangés pendant une famine. » Après enquête, il apparaissait que les chiens avaient été systématiquement supprimés – ainsi que les moineaux – par raison d'hygiène, et comme « bouches inutiles ». Première lueur sur une page d'histoire...



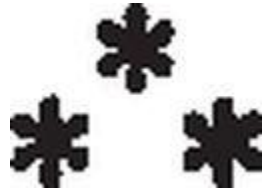
Dans la recherche d'un jugement bien tempéré, le retour vers le passé ne sert pas moins que la dynamique de groupe.

A Wuhan, à Nankin, à Canton, des dizaines de milliers d'hommes et de femmes, jeunes et vieux, s'agglomeraient pour dormir dans la rue, alignés à l'infini, dans une gigantesque chambrée en plein air. A Calcutta, devant un spectacle analogue, on sait à quoi s'en tenir : ce sont des « sans-abri ». En Chine, chacun a son domicile attitré, même si c'est une habitation collective, un local exigu, avec sanitaires et cuisine communs à plusieurs familles. Alors, pourquoi descendent-ils leur matériel de *couchage ?* Les hypothèses fusent parmi nous. Leur maison est *inconfortable ?* Citadins récents, ils retrouvent des habitudes *campagnardes ?* Le Parti les encourage à rechercher ainsi une *fraternité ? C'est un mot d'ordre de Mao ?*

Au retour, je relus le récit du voyage accompli en Chine en 1793 par la mission que dirigeait lord Macartney[h]*. Selon le narrateur, les habitants des villes comme des villages, pendant les nuits d'été, déroulaient des nattes sur le sol pour dormir à la fraîche tout en « se serrant comme des bestiaux ». La révolution n'était pour rien dans cette pratique, mais la température estivale, pour beaucoup...*

Comment démêler du changement, la continuité, sinon par une constante référence à l'histoire ? Comment apprécier les succès ou les échecs, sinon en comparant les résultats actuels à la situation antérieure ? Comment poser des regards objectifs, sans regarder en même temps par l'œil d'autres témoins ? Les lectures préalables à un voyage d'études stimulent la curiosité; inversement, les observations amassées viennent, au retour, fertiliser une recherche plus approfondie et le dialogue avec les spécialistes.

Dans ce va-et-vient, une fécondation silencieuse s'opère.



Les remarques qui précèdent éclairent quelques partis pris du présent ouvrage.

Le premier est celui de la relativité historique. La Chine d'aujourd'hui ne prend son sens que si on la met en perspective avec la Chine d'hier. Le voyageur constate-t-il que l'alimentation et les textiles sont sévèrement rationnés ? Qu'il compare cette situation avec nos sociétés de consommation, il sera tenté de conclure que ce n'est pas la peine d'imposer une dictature à un peuple depuis si longtemps, pour aboutir à un si piètre résultat. Que sa comparaison porte sur la Chine d'avant 1949, il constatera qu'une forte proportion de la population est passée d'une malnutrition loqueteuse à la décence du minimum vital. Des impressions de voyage doivent se soumettre à une confrontation avec les enseignements de l'histoire et avec ceux de l'idéologie marxiste; faute de quoi, elles seraient aussi peu parlantes pour le lecteur que des photographies privées de légende. La narration directe et le retour en arrière se combineront sans cesse dans ces pages.

De ce constant contrepoint de l'observation immédiate et de la réflexion historique, découle un second parti pris : celui de la relativité ethnologique. La lecture de Marco Polo et du père du Halde, du père Huc et surtout de Macartney ou de ses compagnons, fait apparaître, tout comme celle de Tocqueville pour les États-Unis ou de Custine pour la Russie, les constantes de la Chine, son impérissable moule culturel. On s'aperçoit qu'on imputait aux régimes de Pékin, de Washington et de Moscou, ce qui est le fait du peuple chinois, du peuple américain, du peuple russe.

Trop d'analyses de la Chine contemporaine ont tendance à privilégier l'idéologie ou les conflits de personnes – et à négliger les déterminants culturels. Pourquoi, parmi les divers modèles offert par un Occident qu'elle sentait indispensable d'imiter, a-t-elle choisi le marxisme ? Sans doute parce qu'il correspondait le mieux à ses propres tendances invariables. Tout en reconnaissant la part que les écrits marxistes-léninistes ont prise dans la formation intellectuelle des dirigeants chinois, rendons à Marx ce qui est à lui, et à la Chine de toujours ce qui est à elle. Le « modèle chinois » cache

bien ses racines, parce qu'elles sont profondes.

*De là, un troisième parti pris : celui de la relativité dans le jugement. Comme les étrangers ont tort de vouloir à tout prix expliquer et estimer selon leurs normes ce qui les surprend ! Et s'il fallait, pour connaître les Chinois, renoncer à réduire l'inconnu au connu, et se mettre à la place de l'Autre, tel qu'il est ? Gardons-nous de l'*européocentrisme *– dans la mesure où il est possible, pour quiconque n'est pas Chinois, de voir la Chine avec les yeux d'un Chinois. Les meilleurs connaisseurs de la Chine ont éprouvé le même vertige devant ce peuple, qui semble plus hermétique à mesure qu'on avance dans son exploration. En tout cas, ne jugeons pas le régime maoïste comme s'il s'appliquait à une société industrialisée.*

Mais ne nous abstenons pas de tout jugement. Les pages de la « Libération » sont tournées ; les pages les plus atroces de la Révolution culturelle aussi. Il est temps de dresser un bilan, si fragmentaire que demeure notre information. Certains, envoûtés par une certaine réussite chinoise, en oublient le coût. D'autres, obnubilés par ce coût, nient toute réussite. Tâchons d'éviter l'esprit de système.

La première partie de ce livre dévoile des aspects peu connus de la voie chinoise vers le socialisme. La seconde campe « l'Homme nouveau » que *la révolution entend faire naître. La troisième décrit des succès incontestables. La quatrième évalue le terrible prix humain dont ils ont été et continuent d'être payés. La conclusion essaie de répondre à la question : le réveil de la Chine fournit-il un modèle, que d'autres pays peuvent suivre ? Les rayons abondent dans la troisième partie, les ombres dans la quatrième (et les points d'interrogation dans la conclusion). Le lecteur aura peut-être l'impression de passer d'un extrême à l'autre. Le général de Gaulle le disait en 1964 : « en Chine, les choses* en *étaient au point* que *tout était exclu, sauf l'extrême ».*



L'indépendance nécessaire à l'observateur qui cherche à sauvegarder son esprit critique est-elle compatible avec l'amabilité due à des hôtes ? Nous étions les invités du gouvernement chinois ; nous n'aurions pas accepté cette invitation si nous avions nourri à l'avance des sentiments hostiles à l'égard de la Chine. Mais nous ne passions aucun accord pour taire notre

jugement. Nos hôtes prenaient leurs risques. La seule obligation morale que nous contractions envers eux était de rester de bonne foi.

Chemin faisant, une nouvelle obligation nous est née. Si monolithique qu'apparaisse à un étranger l'appareil du régime, il n'est pas possible de passer des semaines avec des Chinois de toutes professions sans deviner par moments le défaut de la cuirasse dont les habille l'idéologie officielle ; sans intercepter un sourire, une réponse réticente, une contradiction, un silence ; sans recueillir quelques confidences. C'est là que commencent à la fois le plus précieux de notre enquête et le plus exigeant de nos devoirs.

Les Chinois, même ceux qui exercent des fonctions dans l'administration, l'armée, le Parti ou les comités révolutionnaires, ne sont pas aussi durs qu'on l'imagine. Ils recèlent de vraies ressources de bonté, d'honnêteté, de sympathie. La moindre prudence exige de ne pas les compromettre. Après son voyage en Amérique, Tocqueville avertissait : « Ici, il faut nécessairement que le lecteur me croie sur parole. L'étranger apprend souvent auprès de ses hôtes d'importantes vérités; on se soulage avec lui d'un silence obligé. Chacune de ces confidences était enregistrée par moi aussitôt que reçue, mais elles ne sortiront jamais de mon portefeuille; j'aime mieux nuire au succès de mes récits, que d'ajouter mon nom à la liste de ces voyageurs qui renvoient des embarras en retour de la généreuse hospitalité qu'ils ont reçue[7]*.» Et il s'agissait d'un pays dont l'essence est le libéralisme...*



Comme le Premier ministre Chou En-lai me raccompagnait sur le perron du Palais du Peuple, je lui demandai si je devais tenir ses propos pour confidentiels. Il sourit : « Les choses vont vite... Le caractère confidentiel d'un entretien dure rarement plus de quelques mois. » Ce délai largement écoulé, je ne me crois pas encore autorisé à placer dans sa bouche la totalité de ses propos. A plus forte raison, je ne préciserai pas l'identité d'interlocuteurs moins illustres, quand, fût-ce pour un instant, ils se sont ouverts, ou découverts.

« Les choses vont vite...» Ou plus exactement, si les réalités profondes d'un peuple n'évoluent qu'à long terme, les événements, figures et tendances de sa vie politique changent rapidement. Surtout pour un pays qui s'éveille

à peine d'un sommeil plusieurs fois séculaire. Les Chinois, si longtemps immobilisés dans l'éternel présent, ont brusquement appris le devenir. Les ressources de la dialectique et le projet révolutionnaire leur ont enseigné à s'installer dans le mouvement pour transformer l'homme et la société. Ils sont entrés en révolution permanente. Comme il importe de demeurer circonspect dans les appréciations et les pronostics ! Tout regard sur la Chine doit être daté – et chargé de questions. De questions sur elle, sur le monde, sur nous. On écrit moins sur la Chine, au fond, que sur soi-même face à la Chine: elle est révélatrice encore plus que révélée.

Notre idée des Chinois changera avec eux. La réflexion de l'Occident ne doit plus cesser de les accompagner. Ce livre ne se pique pas d'être mieux qu'un moment de cette réflexion ; et une incitation à s'interroger, pour ceux que passionne toute grande aventure des hommes.

Pâques 1973.

a *Le modèle chinois de Sèvres, le Chinesisches Muster de Meissen.*

b De fait, les voyageurs qui ont laissé depuis 1949 les récits les plus vivants, Simone de Beauvoir ou Vercors, Curzio Malaparte ou Nikos Kazantzakis, Edgar Faure ou Alberto Moravia, Tibor Mende ou Étiemble, ont effectué des séjours d'une durée comparable : quelques semaines, parfois moins.

c *Guo Moruo est mort en juin 1978 (1990).*

d Deux sinisants de l'ambassade nous accompagnaient aussi. Il n'est jamais inutile de doubler un truchement chinois par un français.

e *C'était vrai pendant la Révolution culturelle. Ce ne le fut plus du tout à partir* de *1978 (1990).*

f Les Occidentaux en poste à Pékin se plaignent fréquemment qu'on leur laisse voir moins de choses, en plusieurs années, qu'à des délégations de passage, en trois semaines. Peut-être parce qu'on craint plus la capacité de synthèse des premiers que des secondes.

g Est-il besoin de dire que mes impressions et opinions, purement personnelles, n'engagent que moi ? Le compte-rendu officiel de la mission, qui a été établi selon une procédure collégiale, reflète seul le sentiment commun de la délégation que je conduisais.

h Cette relation, devenue introuvable6, n'est presque jamais citée dans les livres

consacrés à la Chine d'hier ou d'aujourd'hui. Elle comprend douze tomes : cinq dus à sir George Staunton, qui était le ministre-conseiller, et sept à sir John Barrow, intendant de l'ambassade. Le hasard me la fit découvrir au début des années 50 chez un bouquiniste de Cracovie. Plus je la pratique, plus je me persuade qu'elle est aussi utile à la connaissance de la Chine d'aujourd'hui que *De la démocratie en Amérique,* qui décrit les États-Unis de 1831, l'est à la connaissance des États-Unis d'aujourd'hui, ou que *La Russie de 1839* l'est à celle de l'Union soviétique. Si l'on en croit le *Mémorial* de Las Cases ainsi que les *Souvenirs* du médecin irlandais O'Meara, Napoléon l'avait lue à Sainte-Hélène avec un intérêt passionné et en dissertait devant ses compagnons. [« L'Empire immobile ou le choc des mondes » *est précisément consacré au récit de cette expédition Macartney (1990).]*

i Marco Polo peint moins le monde chinois que l'occupant mongol, qu'il sert et célèbre ; le Père du Halde ne connaissait la Chine qu'à travers les relations de missionnaires, qu'il n'hésitait pas à truquer ad majorem Dei gloriam.

PREMIÈRE PARTIE

QUELQUES SECRETS DE LA VOIE CHINOISE

La Voie chinoise est la Voie de l'homme. Aussi longtemps que l'humanité existera, la Voie chinoise demeurera.

Wang Tao[8] (1870)

La pensée de Marx exerce déjà son attraction secrète sur toute la jeunesse intellectuelle chinoise, et rien n'arrêtera, à plus ou moins longue échéance, à travers maintes subversions et maintes expériences de transition, avant même peut-être la réalisation de l'unité chinoise, la marche finale de la communauté chinoise vers un collectivisme (...) Le peuple chinois est bien celui qui porte en lui, par nature, le plus vieux sens de la mutualité.

Saint-John Perse[9] (1917)

La civilisation de l'Europe et de l'Amérique est toute matérielle. Rien de plus grossier, de plus brutal, de plus malfaisant. Nous, Chinois, appelons cela barbarie. Notre infériorité comme puissance vient de ce que nous avons toujours méprisé et négligé ce genre. La Voie chinoise est celle de l'humanité et de la morale. Nos anciens livres appellent ce système la Voie royale.

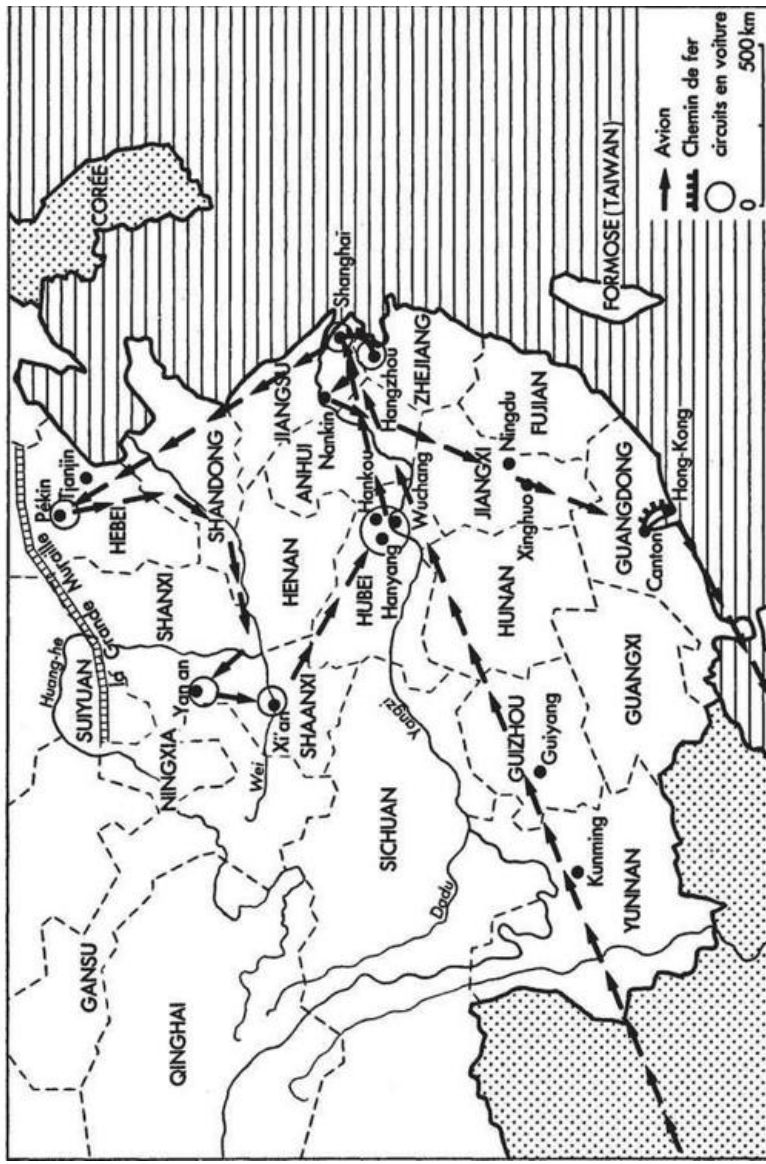
Sun Yat-sen[10] (1925)

La Chine contemporaine est le produit de tout le développement antérieur de la Chine. Nous ne pouvons pas nous séparer de notre histoire. Nous devons faire le bilan de tout notre passé, de Confucius à Sun Yat-sen. (...) Nous ne pourrons appliquer le marxisme dans la vie qu'en l'adaptant aux particularités concrètes de notre pays et sous une forme nationale.

Mao Tse-tung[11] (1938)

Notre itinéraire sera sinueux. Il y a encore beaucoup d'obstacles et de difficultés sur le chemin de la révolution. Nous devons être prêts à suivre une voie tortueuse.

Mao Tse-tung[12] (1945)



Itinéraire de la mission d'études conduite par l'auteur dans la « Chine des dix-huit provinces ». (Voir Table de concordance des

noms de lieux en Annexe, page 483.)

CHAPITRE PREMIER

Le culte du sage, du héros, du saint

1. - L'absent omniprésent

Le verrions-nous ? En attendant, on ne voyait que lui.

Il était entré dans une de ces retraites qui ont marqué périodiquement sa vie[a]. Il n'a jamais, dit-on, séjourné plus de quatre mois par an à Pékin. Échappait-il au monde pour se livrer à la méditation ? Comme les vieux sages taoïstes qui trouvent encore refuge dans des cavernes, avait-il besoin de se régénérer dans quelque image de la terre-mère ? Ou simplement, effectuait-il dans les provinces des voyages d'inspection ? Art de vivre et de gouverner.

Ces éclipses semblaient naturelles aux Chinois que nous interrogions. Ils les disaient fécondes : Mao en ressortirait avec une vigueur rajeunie, pour donner au peuple une nouvelle impulsion. Un dirigeant du comité révolutionnaire du Jiangsu m'a conté, à ce propos, l'antique légende du donneur de pluie. Les habitants d'une région éprouvée par la sécheresse étaient venus supplier un ermite de provoquer la pluie. Il s'enferma trois jours dans un temple « pour mettre de l'ordre en lui-même ». Au bout de trois jours, la pluie tomba. Mao devait créer en lui l'harmonie: celle du peuple en découlerait.

Le silence lui était nécessaire. Il y atteignait, nous disait-on, ces états que la traditionnelle sagesse chinoise prise par-dessus tout et qui ont donné leurs noms aux portes de la Cité interdite : la Tranquillité terrestre, la Pureté céleste, la Paix majestueuse, l'Harmonie suprême. Croyance magique ? Plutôt, intuition de cette grâce hors du commun que détient un conducteur de peuple : le chef est le médiateur entre les masses et leur destin ; il assure un équilibre à une société qui serait incapable d'y parvenir par elle-même. Mao s'est tenu à l'écart du monde, pour être mieux à l'écoute de son peuple, et à l'affût de

l'événement.

Les observateurs occidentaux n'en ont jamais pris leur parti. Il leur fallait une explication rationnelle : c'est la crise politique, ou la maladie, ou la mort. Ces absences périodiques ont suscité chaque fois les mêmes rumeurs incontrôlables. Peu après notre retour en France, la décision d'annuler le défilé du 1er octobre 1971 mit en émoi les chancelleries et la presse mondiale.

De fins limiers relèvent toutes sortes d'indices. Des cardiologues américains se trouvent à Pékin (mais croit-on que des dirigeants chinois feraient appel à des médecins « capitalistes », pour soigner Mao à la dernière extrémité ?). Les liaisons aériennes ont été suspendues pendant trois jours (mais le fait se produit de temps à autre pour des raisons inconnues ; et ces liaisons sont si peu nombreuses, que leur suppression n'entraîne aucune paralysie). Des portraits de Mao auraient été décrochés dans certaines rues de Pékin (mais on en a décroché beaucoup depuis le reflux de la Révolution culturelle). Les soldats chinois auraient été invités à rejoindre d'urgence leurs unités (mais de pareilles dispositions sont prises fréquemment). Neuf personnalités chinoises venues au même moment en délégation en France, sous la direction du ministre Bai Xiangguo, ne portaient pas l'insigne de Mao sur leur veste (mais les membres de l'ambassade de Chine à Paris gardaient le leur[b].

Quand Staline et Khrouchtchev moururent, il s'écoula du temps avant que le peuple russe le sût. Tradition chinoise avant d'être russe. Le fondateur de la dynastie des Qin, au IIIe siècle avant Jésus-Christ, Qin Shi Huangdi, s'éteignit, au cours d'une inspection en province, aussi secrètement qu'il avait vécu. On ramena sa dépouille au palais impérial comme s'il rentrait de voyage ; pour que l'odeur ne décelât pas le cadavre, on avait encadré le char impérial de chariots de poissons. On ne publia la nouvelle qu'après avoir pris toutes dispositions pour la succession. Quinze siècles plus tard, Gengis Khan, fondateur de la dynastie des Yuan, mourut en guerroyant dans la province du Gansu, proche de Yan'an. Mort, il continua de la pacifier: devant sa tente blanche, sa lance restait plantée et les officiers supérieurs, seuls autorisés à entrer dans la tente, semblaient aller aux ordres ; son décès ne fut connu qu'avec la victoire.

La tradition reprendrait-elle le dessus ? Combien de fois n'a-t-on pas assuré que depuis longtemps Mao n'était plus, et qu'un sosie le

remplaçait pour ses rares audiences ? A moins qu'il ne fût politiquement défunt... Le plus vraisemblable est que ces suppositions ont une source commune : l'absence d'information. Ces fausses morts de Mao font une ronde futile autour de sa vraie vie – mal connue parce qu'à moitié recluse.

Pendant que nous étions en Chine, Mao n'était pas encore entré dans la phase du décès journalistique ; il n'en était qu'à celle de la maladie. Parmi les milieux occidentaux de Pékin et les China *watchers* de Hongkong, on expliquait son absence par la nécessité de suivre un régime sévère. Dans sa résidence de Hangzhou, il serait entouré de médecins et d'infirmières ; il ne pourrait consommer que des légumes ; il ferait une cure de jus extraits d'une plante qui ne pousse qu'en Corée du Nord. Etc. Cependant, le 16 juillet 1966, il avait descendu le Yangzi à la nage sur quinze kilomètres.

Si souvent qu'on ait annoncé sa fin, depuis près d'un demi-siècle que sa tête avait été mise à prix par Chiang Kai-shek, il est resté de roc. Ses nombreux trépas ne l'ont pas empêché de garder – ou de reprendre – la maîtrise d'une révolution qui ne s'est pas arrêtée[c]. Bien qu'il ait pris part à de nombreux combats et qu'il ait même été fait prisonnier, il n'a jamais été ni blessé, ni sérieusement malade : sa famille a été décimée ; il est passé à travers les périls comme s'il était protégé par un charme.

La multiplication des portraits

Pourquoi aurait-il eu besoin de se montrer, puisqu'il était partout présent ? Les poitrines arboraient son médaillon. Aux carrefours, sur les murs, au long des routes, dans les demeures où nous jetions un coup d'œil, son portrait s'étalait, peint à l'huile en couleurs vives par quelque David attardé, ou en grandes statues de plâtre blanc. En pied ou en buste; en longue robe grise d'enseignant, pareil à un séminariste, face à ses élèves cantonais suspendus à ses lèvres ; ou en Président, manteau au vent ; toujours reconnaissable, malgré les progrès de l'âge, à la verrue du menton et au regard inspiré[d].

Jadis, l'iconographie officielle répandait dans tout le pays le culte de l'empereur. Sculptures et tapisseries emplissaient les édifices publics, sinon de son visage, qu'il était interdit de montrer, du moins de son symbole, le dragon entouré de nuées. De temps à autre, mais

rarement, des audiences publiques ou des réceptions de tributaires étrangers démontraient que l'empereur était bien vivant, en dépit des rumeurs qui couraient sur sa disparition.

Ces rites endormis dans la légende n'étaient plus que formes sans force. Mao a su les transfigurer en leur donnant d'un coup trois dimensions : la dimension réaliste, celle du sage; la dimension épique, celle du héros ; la dimension mystique, celle du saint.

2. - Le sage paysan

Un recueil de sagesse paysanne : telles sont, avant tout, les *Œuvres* choisies de Mao[e]. Pour mesurer à quel point Mao a imposé son réalisme terrien à la révolution chinoise, il faut retourner aux deux sources de sa morale et de son action : Canton et Yan'an.

L'Institut du Mouvement des Paysans, à Canton, est installé dans un ancien temple de Confucius, disposé comme les galeries d'un cloître. Construits sous les Ming, détruits pendant la guerre civile, ces bâtiments ont été reconstitués dans leur état antérieur : le régime se devait bien de les restaurer, s'il leur doit d'avoir été instauré.

De 1925 à 1927, cet Institut, qui avait été fondé en 1923 par le III[e] Congrès du Parti communiste et soutenu par Sun Yat-sen, fut dirigé par Mao, qui y forma, en 1926, trois cent vingt-sept cadres issus de la campagne et destinés à y retourner : un premier levain dans la pâte paysanne. Ces activités ne survécurent pourtant pas à la rupture de 1927 entre le Guomindang et les communistes. Phase passagère de la révolution, mais que nos guides présentent comme capitale[f].

La chambre de Mao : une natte posée sur des planches ; une chaise et un bureau, en bois teinté au brou de noix. Une salle de cours. Une chambrée : des châlits entassés. On dirait un bivouac abandonné la veille, où l'on aurait pris soin de cadenasser les fusils dans les râteliers, de plier les uniformes, d'aligner les sandales de paille et de pendre les sacoches. Tous les matins, on faisait l'exercice à la baïonnette dans le jardin. Puis on écoutait le jeune maître. Une grande peinture montre ses disciples buvant sa parole[g].

C'est dans cette atmosphère de qui-vive que Mao approfondit son analyse de la société chinoise. L'idée directrice de son enseignement d'alors et de toujours: «Les paysans forment 80 à 90 % de la population. Le problème paysan est le premier problème de la révolution chinoise. Les forces paysannes constituent la principale force révolutionnaire. »

Dans les deux galeries, ouvertes sur des frondaisons, sont exposés des souvenirs dramatiques. La conservatrice qui nous fait les honneurs de l'Institut, reprise par son émotion – ou désireuse de faire naître la mienne –, s'arrête longtemps devant des photographies saisissantes : un « paysan pauvre » puni par un propriétaire foncier, doigts coupés, yeux crevés, loque sanglante ; une paysanne qui retrouve dans le jardin son mari étendu, tenant sa tête coupée entre les mains.

Ce haut lieu transformé en musée ne cherche pas seulement à faire comprendre aux visiteurs les misères d'autrefois et les commencements de la révolution ; mais à imager – pour les enfants des écoles, les ouvriers, les paysans, amenés ici en rangs serrés sous la conduite d'un guide – un passé reconstitué comme la projection du présent. Le mouvement paysan, qui en connaissait l'existence à l'époque? L'enseignement de Mao, qui en avait entendu parler ? En revanche, les deux disciples préférés de Sun Yat-sen, Chiang Kai-shek et Wang Jingwei qui tenaient alors le devant de la scène et qui devaient devenir, l'un le principal adversaire de Mao, l'autre le Laval chinois aux mains des Japonais, n'ont, à en croire les reliques de l'Institut de Canton, jamais existé. On ne voit pas plus Borodine auprès de Sun Yat-sen, que Trotski auprès de Lénine. Seul Chou En-lai, commissaire politique de l'École des cadets de Whampoa, figure dans des photographies d'émeutes – encore qu'en fait, il n'ait pas plus participé à la Commune de Canton que Mao lui-même. A cette époque, où la plupart des révolutionnaires proclamaient que la révolution ne pourrait naître que du prolétariat urbain, on dirait que seul a existé Mao[h], pour qui elle ne pouvait venir que des paysans.

De l'enfant de la terre au chef paysan

A quelle profondeur de l'existence collective ou personnelle faut-il plonger, pour retrouver la source d'une conviction aussi élémentaire ? Mao est issu du terroir. Le folklore de son Hunan natal l'a nourri. L'âme paysanne revit en lui.

Dix ans après le Sud-Est, le Nord-Ouest : Yan'an. Dans la montagne de lœss jaune, des habitations de troglodytes. Mao a occupé, de 1936 à 1947, quatre logis, dont trois grottes ; chacun d'eux ressemble à la cellule d'un monastère cistercien. Les voici toujours, avec leur simple mobilier paysan, pareil à celui qu'il utilisait à Canton : trous creusés au sein de la terre, abris maternels, refuges protecteurs grâce auxquels, derrière des carreaux grisâtres en papier d'emballage, Mao échappe aux regards, non sans qu'une lucarne, au-dessus de son écritoire, lui permette de voir sans être vu. Ici, déjà, échappant au destin, et guettant le destin.

En contrebas, le champ qu'il cultivait comme un chartreux son jardin, pour se retremper dans la vérité toujours sûre du travail des mains, arrosant le soja et sarclant les mauvaises herbes ; image en réduction du sol chinois, où il ferait un jour fleurir cent fleurs avant d'en arracher les fleurs vénéneuses[i].

Il a raconté lui-même avec humour que sa famille lui avait donné l'image de la lutte des classes[j]. Son père, ancien soldat redevenu « paysan pauvre », avait amassé un magot sou à sou, devenant « paysan moyen », ensuite « paysan moyen-riche », puis « petit propriétaire foncier » possédant un hectare; prêteur sur gages, de surcroît. Il achetait les céréales à vil prix au moment de la moisson, pour les revendre cher quand menaçait la famine. Bref, il récapitulait dans sa personne les divers aspects d'une tyrannie oppressive, qui cherche à spolier, à spéculer, à s'assurer une obéissance aveugle. En face du despotisme paternel, le jeune Mao, sa mère, son frère, leur commis « formaient l'opposition ». Illettrée, pieuse et compatissante, sa mère distribuait en cachette du riz aux « paysans pauvres », atteints par la disette.

Mao poussa loin la révolte contre le père, confondant avec cette image haïe tout ce qu'il devait haïr par la suite : «propriétaires fonciers » et « paysans riches », bénéfices frauduleux, goût du lucre, mépris des pauvres, trahison des origines.

Il a treize ans quand son père, un jour, l'accuse devant témoins d'être un inutile. Mao l'injurie, s'enfuit en criant qu'il va se tuer, court vers la rive du lac, fait mine de s'y jeter. Sa mère le poursuit, suppliante. Son père le rejoint et exige le *ketou* [*kotow*][k] : qu'il frappe neuf fois le sol de son front en signe de soumission. Il négocie au bord

du gouffre ; il n'accepte de se prosterner qu'une fois, et promesse faite que son père ne le battra pas. De cette « guerre civile », il retient une leçon : quand les faibles s'inclinent, les forts les frappent davantage ; quand ils défendent publiquement leurs droits, bravant même la mort, les forts fléchissent – tigres de papier...

La psychanalyse inviterait à apercevoir dans cet épisode la préfiguration du comportement ambivalent de Mao, à la fois révolutionnaire et traditionaliste : il rompt avec le passé symbolisé par son père – exploitation de la misère, de la faiblesse, de l'ignorance –, pour s'identifier au passé symbolisé par sa mère – la fidélité au terroir, qu'il cherche à restaurer. Haine du système patriarcal et de tout ce qui contribue à sa perpétuation. Passion de donner des chances égales aux « paysans pauvres » et aux femmes, et de défendre les intérêts des humbles contre les puissants.

Quand il quitte son village, la pauvreté l'accompagne. Devenu aide-bibliothécaire à Pékin, logeant dans une petite chambre en compagnie de sept autres camarades, il pouvait à peine respirer la nuit, obligé de prévenir ses voisins de droite et de gauche quand il voulait se retourner. A eux tous, en plein hiver, ils ne possédaient qu'un manteau, qu'ils endossaient à tour de rôle pour sortir[1]. Plus tard, il n'oubliera ni ses origines paysannes et pauvres, ni le serment qu'il s'était fait de leur rester fidèle.

« Est-ce ainsi que parle un marxiste ? »

A compter de 1921, son histoire personnelle se mêle à celle du Parti.

Chef paysan : c'est ce qu'il devient presque d'emblée, c'est ce qu'il restera. Des nombreux écrits de Mao, le plus important sans doute est son « rapport sur le mouvement paysan au Hunan » ; écrit en février 1927, il propose au Bureau politique un changement de stratégie. On ne pourrait faire la révolution qu'avec les ouvriers ? Si ce dogme était juste, la Chine devrait renoncer à la révolution.

Il essaie de convaincre le secrétaire du Parti, Chen Duxiu. Il vient de faire un voyage de trente-deux jours dans le Hunan de son enfance. Il a senti les paysans prêts à se lever « comme une tornade que nulle

puissance ne serait capable d'étouffer ». Il montre que « les paysans pauvres représentent 70 % de la population rurale; les paysans moyens 20 %, les paysans riches et les propriétaires fonciers 10 %. Sans paysans pauvres, il ne saurait y avoir de révolution. Leur sens de la révolution n'a jamais été en défaut. »

S'il ne réussit pas à persuader Chen Duxiu, il se confirme en tout cas dans une certitude qui ne doit plus le quitter. Il incarnera une révolution agraire, dont les paysans pauvres constitueront le fer de lance. Totale hérésie aux yeux des marxistes orthodoxes, Marx comme Engels, Lénine comme Trotski, Staline comme Khrouchtchev, pour qui seul le prolétariat industriel pouvait former l'avant-garde d'une révolution.

Bien sûr, Mao admettra la nécessité de collaborer avec le prolétariat ouvrier. Il ne négligera pas l'aide que pouvait lui apporter Liu Shaoqi, apte à contrôler les organisations ouvrières de la Chine urbaine. Mais pour lui, l'essentiel demeurera toujours la paysannerie.

A ses yeux, ni Staline, ni Borodine, son envoyé à Canton, ne comprenaient rien aux paysans. Mao refusait l'assimilation entre les petits propriétaires chinois, attachés à leur glèbe, et les koulak russes. Il pensait qu'en poussant les communistes chinois à la conquête des villes pour faire triompher l'insurrection ouvrière, Moscou les conduisait à un fiasco. En novembre 1927, Mao, regardé comme hérétique, est exclu du Bureau politique; en juin 1930, ses vues sont à nouveau condamnées par le Comité central. Le communisme chinois reste alors l'instrument docile du Komintern, qui lui impose, avec une stratégie résolument urbaine, de sanglantes défaites. Quand on s'interroge sur les difficultés sino-soviétiques, comment oublier ces différends doctrinaux ?

Mao n'en a pas moins lancé une expérience de radicalisme agraire, qui lui a permis, après force exploration, de trouver la voie chinoise de la révolution, c'est-à-dire la voie rurale. Même si sa « République du Jiangxi[m] » est bientôt anéantie, elle aura donné à l'Armée Rouge l'élan de la Longue Marche.

Il n'a développé son emprise sur le peuple chinois qu'en tournant le dos aux directives de Staline et de ses émissaires, comme à la ligne d'un Parti chinois obstiné à suivre le Kremlin. Minoritaire de 1927 à 1935, il refuse de renoncer à ses convictions, malgré la prise en mains

du Parti par un groupe de jeunes marxistes, formés à Moscou, qu'il baptise ironiquement « les vingt-huit *Bolchevik* ». Il ne doute pas d'avoir raison contre la majorité. Il se tait. Il attend son heure. Ainsi fera-t-il de nouveau entre 1960 et 1965, préparant en secret la Révolution culturelle pour écraser la majorité des dirigeants du Parti, qui ne le suivent plus.

Aujourd'hui, dans les musées révolutionnaires de Chine, on escamote pudiquement cette première mise à l'écart. On souligne qu'il fut président du gouvernement provisoire de la « République soviétique chinoise » à partir de sa création (novembre 1931). On passe sous silence son élimination pendant huit ans des instances supérieures du Parti. On ne mentionne pas le retournement qui se produisit en pleine Longue Marche à Zunyi, en janvier 1935, quand une réunion élargie du Bureau politique donna la majorité à Mao, après avoir constaté l'échec sanglant de la précédente majorité.

Veut-on faire penser aux masses que le Soleil Rouge n'a pas connu d'éclipse ? Sans doute. Mais cette discrétion reflète aussi la répugnance constante de Mao à engager personnellement une polémique avec d'autres communistes. Jamais il n'a défié Staline. Il s'est gardé de contester ouvertement le dogme, que tous les partis communistes du monde continuaient, malgré l'écrasement des insurrections des villes chinoises, à affirmer imperturbablement. Il pratique l'art chinois de «paraître se mouvoir en ligne droite, tandis qu'on suit une courbe » ; cet art qui faisait dire à Henri Michaux : « Tout ce qui est droit met le Chinois mal à l'aise et lui donne l'impression pénible du faux[15]. »

A la barbe des staliniens, le Parti se peuplait presque uniquement de paysans pauvres. Cette déviation, même après le triomphe de Mao, Khrouchtchev la condamne sans ambages: « Quand l'armée révolutionnaire de Mao, dans sa marche victorieuse, arriva aux portes de Shanghai[n], il la fit arrêter et refusa de prendre la ville. – *Pourquoi n'avez-vous pas pris Shanghai ?,* lui demanda Staline. – *Il y a six millions d'habitants à Shanghai,* répondit *Mao. Si nous prenions la ville, nous devrions nourrir tous ces gens ; où trouverions-nous de quoi le faire ?* Est-ce ainsi que parle un marxiste ? Certes, Mao, en s'appuyant sur les paysans et non sur le prolétariat, remporta la victoire. Mais elle marquait une déformation de la philosophie marxiste, puisqu'elle avait été obtenue sans le prolétariat[16]. »

Tout à fait stalinien à cet égard, Khrouchtchev est catégorique : Mao

n'a pas joué le jeu. Le prolétariat, ce sont les ouvriers. Périsse la révolution chinoise, plutôt qu'un principe !

Le vieux de la montagne

Mao excelle à traduire la sagesse paysanne en paraboles. La plus souvent citée est celle du *vieux de la montagne,* énoncée à Yan'an, au VIIe Congrès du parti. Yu Gong, excédé de l'obstacle que la montagne dresse devant son logis, l'attaque avec pelle et pioche, aidé par ses enfants. Les voisins ricanent. « La montagne ne grandira pas, réplique le vieillard, tandis que moi, mes enfants, les enfants de mes enfants, nous ne nous lasserons pas de l'abaisser.»

Pour Mao, la fable s'applique au peuple chinois, qui pourra, à force d'acharnement, se débarrasser des fléaux qui l'accablent. Pour les Chinois qui la citent, la parabole évoque, avant tout, Mao lui-même : le sage qui prend du recul par rapport aux tâches routinières, mais poursuit obstinément le même objectif lointain.

Il s'est donné cette figure. Il ne se consacre pas au quotidien, même s'il se tient au courant de tout. Sa perspective est celle de l'Histoire. En cinquante ans de combats, puis de pouvoir, il n'a jamais cessé de poursuivre la transformation révolutionnaire de la Chine. Le secret des secrets, un secret de paysan, c'est de durer – assez pour retourner les situations, ou pour attendre les lentes maturations qui justifient ceux qui avaient eu le tort d'avoir raison trop tôt. Il a dû méditer le proverbe chinois : « Avec de la patience, les feuilles de mûrier deviennent robe de satin. »

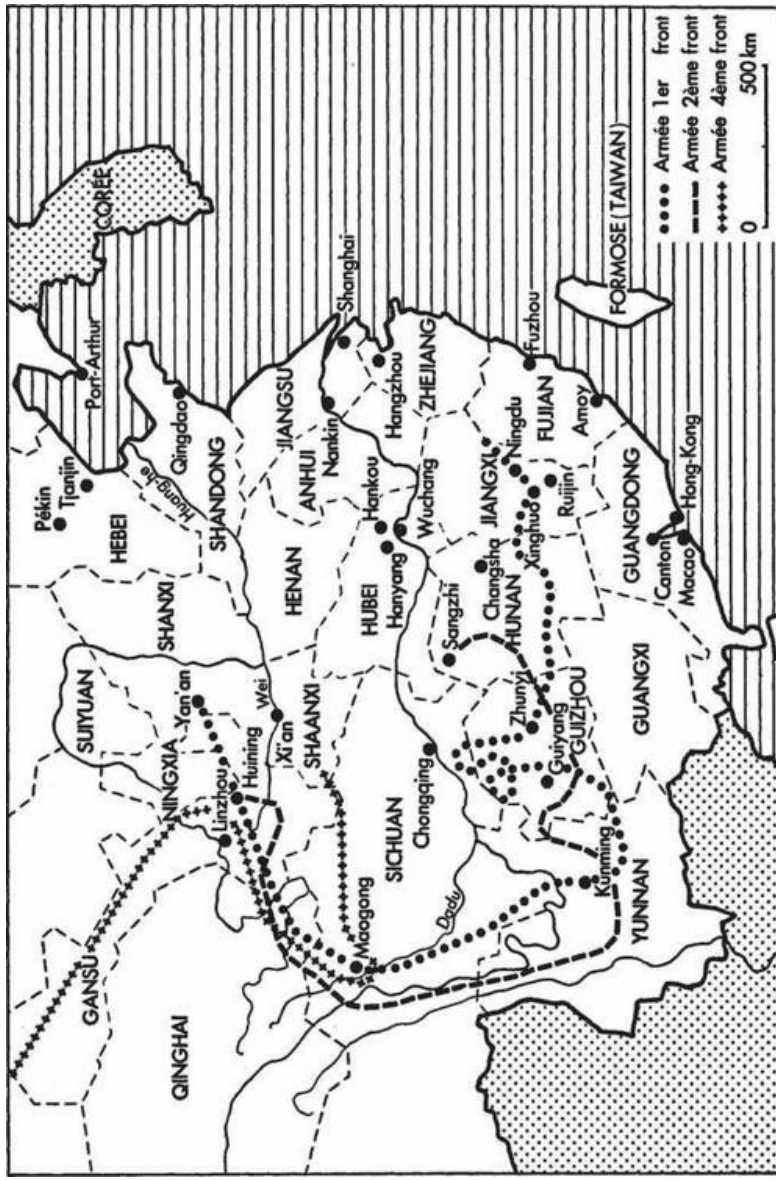
Par lui, le marxisme-léninisme ne change pas seulement de ton, mais de nature. Il a récrit les Écritures marxistes d'une plume chinoise, dans le langage d'un petit cultivateur du Hunan.

Si son style fait, à un Occidental, tantôt l'effet d'une utopie romantique, tantôt celui d'un moralisme primaire, c'est à force de rester au contact de la terre chinoise. Ses idées, formulées avec la simplicité du bon sens, n'évoquent un écho si puissant dans l'âme collective, que parce que les masses y retrouvent leurs propres idées. Mao rassemble et exprime les obscures aspirations des paysans, dans lesquelles il avait pressenti la dynamique qui allait régénérer la Chine.

Au fin fond du Shaanxi, en pleine montagne, au-dessous de la pagode du Trésor, depuis mille ans posée comme un pain de sucre sur un piton, et presque aussi célèbre en Chine que la Porte de la Paix Céleste, une gigantesque calligraphie de Mao en lettres d'or sur fond rouge donne le ton : « Déployer l'esprit de la tradition révolutionnaire, afin d'obtenir des succès encore plus grands. » Pour avoir prêté, pendant une dizaine d'années, ses grottes et ses pauvres terres à une poignée de hors-la-loi, Yan'an est devenu dépositaire de cette tradition.

De Canton à Yan'an, de 1925 à 1947, les annales de Mao, ce sont les annales du communisme chinois, mais aussi les annales de la Chine de toujours. Non pas une théorie importée de l'étranger et imposée autoritairement d'en haut : le produit authentique d'un sol, d'une culture et d'un peuple, mis au point en un quart de siècle de tâtonnements.

Mais entre Canton et Yan'an, il y eut la Longue Marche.



Itinéraires des Longues Marches (1934-1936). (Voir Table de concordance des noms de lieux en Annexe, page 483.)

3. - Le héros de la Longue Marche

A Yan'an, au cœur du massif montagneux où les rescapés se regroupèrent, les vestiges de la Longue Marche prennent leurs poids

de chair et de sang.

Dès la rupture entre le Guomindang et le Parti communiste, en 1927, Mao s'est affirmé comme chef d'une jacquerie. Elle existait à l'état larvé. Il va l'organiser en guérilla. Sa stratégie, exposée dans son article *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine,* peut se résumer en une formule : gagner au Parti la campagne, pour encercler les villes.

Une armée aux pieds nus

Chiang Kai-shek croyait aux villes, à l'armement moderne, à l'aide américaine. Mao croyait aux manants armés de piques et ne comptant que sur eux-mêmes. Paysan, il ne doute pas un instant de la prise du pouvoir par une armée paysanne. Dans cette foi de roc, réside le secret de sa victoire[q].

Parti d'une base rurale qui n'englobait, au lendemain de l'écrasement du Parti en 1927, que quelques centaines de paysans, il fera basculer toute la campagne de son côté en vingt-deux ans ; les villes tomberont alors comme poires blettes... La Longue Marche, cruel revers à court terme, grand succès à long terme, devait frapper au sceau de l'héroïsme la sagesse paysanne de Mao.

La première « révolte de vilains » dirigée par Mao avait commencé par réussir, dans le Jiangxi. En sept années de lutte, il met au point la tactique qui devait, pour finir, lui permettre de l'emporter: « Quand l'ennemi avance, nous nous retirons. Quand l'ennemi s'arrête et campe, nous le harcelons. Quand l'ennemi s'efforce d'éviter le combat, nous attaquons. Quand l'ennemi se retire, nous le poursuivons. » Il résiste ainsi à des forces dix fois supérieures aux siennes, et organise le *pouvoir paysan,* en distribuant les terres des propriétaires fonciers qui ont fui à son approche.

Cependant, au début des années 1930, Chiang Kai-shek déclenche la guerre d'extermination contre l'Armée Rouge du Jiangxi. Sur les instances de ses conseillers allemands, dirigés par les généraux von Seeckt et Falkenhausen, le généralissime a changé de méthode. Il évite de tomber dans des pièges, construit une couronne de forteresses, déporte les populations infectées par la guérilla. En 1934, l'Armée

Rouge se voit au moment d'être prise dans les mâchoires d'une tenaille.

Il faut prendre la décision dramatique de renoncer à défendre la « République soviétique du Jiangxi », où les populations le croyaient enraciné. Le 16 octobre 1934, l'Armée Rouge du 1er front entame la grande retraite qui va la conduire en douze mois au Shaanxi, où elle sera rejointe, encore un an plus tard, par les débris des autres armées.

Le château fort du Shaanxi

Le Shaanxi : quinze cents kilomètres à vol d'oiseau au Nord-Ouest du Jiangxi ; pour l'Armée Rouge, un itinéraire sinueux de douze mille kilomètres, dont la courbe longe le Tibet, s'enfonce dans les neiges éternelles, serpente dans les monts du Xikang. Une marche forcée à l'échelle de la Chine.

Si Mao choisit de chercher refuge dans le Shaanxi, c'est que ce massif inaccessible était pour lui un terrain sûr. Entrée dans l'histoire dès le premier millénaire avant notre ère, en servant de berceau au pouvoir impérial, puis, au début du XVIIe siècle, sous les Ming, par une révolte de serfs, cette province avait renoué avec la tradition révolutionnaire en se soulevant en 1911. Au cœur de la vieille Chine – loin des villes, loin des Occidentaux, loin du commerce international, loin de tous les secteurs de la société sur lesquels Chiang Kai-shek pouvait chercher appui –, ses populations étaient mûres pour la révolution. Mao n'aurait su trouver meilleur réduit où échapper à la destruction, meilleure base d'où conquérir le territoire national. Il suffisait de rejoindre ce château fort. Ce n'était pas simple.

En octobre 1934, l'Armée du 1er front, accompagnée de paysans, de femmes, d'enfants – quelque cent mille âmes en tout – s'ébranle à pied; des mulets se chargent des gros bagages. « Un sauve-qui-peut », dira Mao, qui accusera les « vingt-huit Bolcheviks » d'avoir « manqué d'initiative et de mobilité », et d'être passés « de l'aventurisme au conservatisme militaire ». Avant de devenir un exploit, la Longue Marche commence par une fuite désordonnée. Par les sentiers de montagne, dans les détours qu'impose le harcèlement des combats ou le passage des fleuves, traversant des territoires dont la population a été endoctrinée contre eux, mais dépendant de cette population pour leur survie, les soldats rouges marchent et livrent bataille de jour et de

nuit, manœuvrent, discutent, convainquent, ne sachant jamais où ils pourront manger et dormir.

La Longue Marche proprement dite prend fin au bout d'un an : le 20 octobre 1935, sept mille hommes de l'Armée du 1er front, moins d'un sur dix, font leur jonction avec les résistants du Shaanxi, sous la Grande Muraille. Les restes des Armées du 2e et du 4e front ne termineront leurs Longues Marches qu'en octobre 1936. Les débris de toutes les armées se réduisent à vingt-cinq mille hommes. Encore leur majorité est-elle formée de recrues qui se sont jointes à la troupe en cours de route. Les autres? Tués au combat, morts de faim, d'épidémie ou de froid, ou tombés de fatigue, à moins qu'ils n'aient déserté, ou qu'ils n'aient été capturés. « Ils ont fondu dans une absence épaisse. » Un poème de Mao scande cette marche épique :

Haut est le ciel, pâles les nuages,

Les oies sauvages disparaissent vers le Sud.

Si nous n'atteignons pas la Grande Muraille,

Nous ne sommes pas des hommes...

L'Armée Rouge ne craint pas les rigueurs d'une marche forcée,

Pour elle, mille montagnes et dix mille rivières ne sont qu'une

Forcé l'ultime défilé, [promenade...

L'Armée sourit.

Un vétéran rescapé

A Canton, nous avons rencontré un vétéran de la Longue Marche, devenu dirigeant du Comité révolutionnaire de la province du Guangdong. Il restait discret sur cette période héroïque. Quand je le poussais dans ses retranchements, il répondait par monosyllabes, l'air buté. Oui, douze mille kilomètres à pied, c'est fatigant. Oui, ils avaient

eu souvent faim. Oui, dans les bonnes périodes, ils recevaient une ration journalière de millet, suffisante pour tenir; mais elle a souvent manqué. Oui, ils mangeaient alors les feuilles des arbres, ou encore, après les avoir fait bouillir, leurs baudriers de cuir, la bretelle de leur fusil. Oui, ils avaient tellement soif qu'il leur arrivait de boire leur urine. Oui, beaucoup de rescapés, depuis lors, ont traîné leur vie d'hôpital en sanatorium. Oui, ils comptaient parmi eux des enfants et des adolescents ; l'un d'eux portait sur ses épaules le coffret de fer qui renfermait ce qui restait des archives du gouvernement de la «République soviétique du peuple chinois ». Oui, des femmes formaient un détachement qui se montra au moins aussi résistant que les hommes.

Jusque-là, c'était surtout moi qui parlais, posant mes questions d'après les récits que j'avais lus, n'obtenant que des commentaires réticents. Il se contentait de répéter mes formules, en les assortissant d'une confirmation ou d'une dénégation bougonne. Prenant prétexte des mets exquis dont il emplissait mon assiette avec ses baguettes, il essayait de détourner la conversation sur la cuisine cantonaise. Craignait-il de manquer à la règle du secret, qui figure en tête des devoirs de tout membre du Parti ? Avait-il peur que son collègue du comité révolutionnaire ou l'interprète, assis à nos côtés, l'accusent de l'avoir enfreinte ? Ou simplement, avais-je mis sa modestie à l'épreuve ? Mao disait à ses compagnons de combat : « Vous avez rendu des services éminents, mais gardez-vous de toute présomption ; si vous devenez orgueilleux, alors vous cesserez d'être des héros[17]. »

Sans préavis, il marcha vers un podium pour lire un discours, qui ressemblait comme un frère à ceux que nous avions entendus chaque jour depuis notre arrivée. Puis il me céda le micro. Quand je rejoignis ma place, il se leva, m'étreignit, me déclara avec élan : « A présent, mille montagnes et dix mille rivières ne peuvent plus nous séparer », et me porta un *ganbei* ému[t]. Avait-il été touché par tel ou tel de mes propos ? Ou était-il simplement soulagé de n'avoir plus d'effort oratoire à accomplir? En tout cas, pendant le reste de la soirée, il parla d'abondance : « Souvent, nous détruisions les ponts derrière nous à coups de pioche avec l'aide des paysans : nous avions si peu d'explosif... A mesure de la marche, nous devions fabriquer des allumettes, des vêtements, du papier, des armes ou des munitions de fortune. Nous avons battu monnaie avec une planche à billets... Quelquefois même, comme nous manquions d'armes, nous avons muni les soldats de fusils factices, pour tromper l'adversaire... Dans des contrées sauvages, des tribus guerrières, comme les Lolos, nous

tendaient des guet-apens. Elles étaient prévenues contre nous. Elles ignoraient la politique d'égalité que le Parti avait adoptée pour les minorités nationales. »

Il y aurait beaucoup à dire sur cette déclaration. Les Lolos ont été en dissidence depuis des siècles contre les Chinois de Chine, les *Han*. Il n'était nul besoin de la propagande du Guomindang pour les dresser contre l'Armée Rouge. Quant à la politique égalitaire du Parti à l'égard des minorités[u]...

« Quels ont été les moments les plus meurtriers ?

– Beaucoup de nos camarades se sont enlisés dans des steppes marécageuses, ou ont succombé au froid dans les montagnes de plus de six mille mètres. Une partie des nôtres s'est sacrifiée pour retarder les armées de Chiang Kai-shek lancées à notre poursuite, ou pour s'emparer du dernier pont, sur la rivière Dadu.»

Il se tait. Puis lentement, comme regardant une image intérieure, il reprend : « Nos rangs s'éclaircissaient chaque jour. Les hommes se couchaient sur le talus pour mourir... Mais les vivants prenaient la place des morts... Les garçons des provinces traversées venaient à nous. La famine des régions pauvres était le meilleur pourvoyeur de l'Armée Rouge; famine pour famine, autant valait la connaître ensemble, en luttant pour une cause. Après chaque heurt avec les unités régulières, nous faisions des prisonniers. Nous les gardions quelques jours. Puis nous leur proposions de leur rendre la liberté; beaucoup préféraient s'enrôler. »

Le «lavage de cerveau » n'avait pas été long; ils comprenaient soudain pour quoi se battre[v]... Tandis qu'il parlait, submergé par l'émotion contre laquelle il s'était d'abord défendu, je revoyais les pièces du musée de Yan'an. Un bol de millet. Des sandales de paille. Des ceinturons à moitié grignotés. Des armes : certaines prises au Guomindang ou aux Japonais, que notre guide confond dans la même réprobation; d'autres, rudimentaires, fabriquées avec les moyens du bord : fusils rustiques, grenades faites à la main, armes factices. C'était le peuple en armes : la victoire était « au bout du fusil », même s'il avait un canon de bois, parce qu'on avait le courage des va-nu-pieds superbes de l'an II.

Les survivants, au bout d'un an, ont pu dresser le bilan de cet exode. Sur 368 jours de route, 235 en marches de jour, 18 en marches de nuit. Sur la centaine de jours de halte, plus de la moitié dépensés en escarmouches, seulement 44 jours de repos. Des étapes de 40 kilomètres par jour en moyenne – chiffre à peine croyable, sur les sentiers les plus escarpés du monde –; et même, pour une escouade héroïque, 120 kilomètres en vingt-quatre heures, pendant l'épisode de la Dadu; 18 chaînes de montagnes et 24 cours d'eau franchis.

La Longue Marche commence par être une lourde défaite. Défaite stratégique au Jiangxi, où l'Armée Rouge échappe de justesse à l'écrasement. Défaite de la tactique que Mao avait d'abord crue invincible. Défaite d'une retraite, où pour cent hommes partis, sept arrivent, dont quatre ou cinq ont été recrutés en route. Défaite politique, puisque le soutien des masses n'a pas compensé l'infériorité technique de l'Armée Rouge. Peut-être même, le mécontentement d'une partie de la population, à la suite des mesures agraires trop radicales prises par Mao, n'a-t-il pas été étranger à la perte du Jiangxi.

Mais Mao a tenu assez longtemps pour transformer cette défaite en victoire : victoire militaire, puisqu'elle permet à l'Armée Rouge de garder son noyau, son moral, sa volonté de vaincre; stratégique, puisque l'occupation de cette région donne aux communistes, dans la guerre contre le Japon, une position clé; politique, parce que Yan'an, au plus profond de la Chine chinoise, permet à Mao de reprendre l'initiative, d'approfondir sa doctrine, de l'appliquer en vraie grandeur.

Bien sûr, il faut faire la part du mythe. La Longue Marche eut sans doute des côtés plus lamentables qu'épiques, notamment dans les premiers mois. Il faut être Mao pour se permettre d'avouer qu'elle a commencé par une débandade. L'épisode du pont du fleuve Dadu, magnifié par la chorégraphie et l'iconographie révolutionnaires, ne fut qu'un petit engagement à l'échelle du bataillon ou de la compagnie. Par-dessus tout, il est singulier que l'on ne fasse état que de la Longue Marche de l'Armée du 1er front, à laquelle participait Mao, et non des autres Longues Marches, qui n'ont pas dû donner lieu à moins d'épisodes héroïques. On a, par instants, l'impression d'assister à la fabrication en trente ans d'un poème épique qui, pour Charlemagne et Roland, comme pour Achille et Ulysse, a demandé quelque trois siècles.

Il reste que nul ne peut contester la réalité historique des Longues

Marches – même si l'une d'entre elles est présentée, un peu abusivement, comme la seule. A quelle aventure humaine, mieux qu'à celle-là, pourrait s'appliquer le mot de Guillaumet dans *Terre des hommes :* « Ce que j'ai fait, je te le jure, aucune bête ne l'aurait fait » ? A quoi comparer cette migration armée, sinon à quelques prouesses légendaires ou historiques? A Moïse dans le désert, entraînant son peuple vers la Terre Promise ? Mais c'était une longue errance de nomades. A l'Anabase, que Xénophon avait conduite à travers le plateau d'Anatolie ? Mais il s'agissait d'effectifs plus faibles, de distances et d'altitudes beaucoup plus modestes: cette « prouesse », disait Napoléon, ne tire sa célébrité que de la plume de son auteur. Ou à la retraite de Russie? Mais une retraite qui aurait lancé la Grande Armée à la reconquête de l'Europe.

La Longue Marche a ouvert la Voie chinoise

Comment ces débris d'armées, gelés, affamés et dans une situation désespérée, toujours pourchassés par Chiang Kai-shek, ont-ils pu, en douze ans, renverser la situation ?

A partir de décembre 1936, à la faveur du mystérieux « incident de Xi'an[w] », le mouvement révolutionnaire se forge, en vue des futures batailles, dans l'austère grandeur de Yan'an.

La bourgade abritait plus de vingt écoles de cadres. Fusils et instruments aratoires sont mis en faisceaux: *ense et aratro.* Des manuels pour soldats, corrigés de la main même de Mao. Un cadran solaire de fortune – on n'avait plus de montres. Manquant de papier et d'encre, on écrivait sur le sable. Sur des photographies jaunies, près de la première demeure de Mao, les troupes rassemblées en 1936 dans la cour même du bâtiment, aujourd'hui transformé en musée; Mao et Chou En-lai[x]; Mao et Lin Biao. Des sessions plénières du Parti; Mao distribuant les terres; Mao brûlant les baux, témoignages de l'ancienne oppression; Mao organisant la production agricole et artisanale suivant le système coopératif.

Une armée de libération se refait ici pendant onze ans[y]. Elle forge sa doctrine, sa technique, son armement. Elle élabore un style de vie héroïque. Devant deux cent trente mille hommes de Chiang Kai-shek, les trente mille de l'Armée Rouge seront contraints, en 1947, d'abandonner Yan'an. Mao réunit alors ses seconds dans une salle,

qu'on nous montre en baissant la voix. « Il faut, a-t-il dit – vous voyez, il était près de cette fenêtre au moment où il le disait – il faut traîner l'ennemi ici et là pour le fatiguer. *Perdre Yan'an, c'est sauver Yan'an.* » Une année suffira pour libérer de nouveau la région.

Le soir de la retraite, alors que les troupes du Guomindang se trouvent à quelques kilomètres, Mao convie tranquillement à dîner ses principaux collaborateurs. A la fin du repas, il leur demande de rentrer chez eux, d'y faire de l'ordre, d'en faire faire à leurs hommes. « Que tout soit parfaitement propre, pour que l'ennemi comprenne ce que c'est que le communisme. » Les troupes de Chiang Kai-shek entrèrent dans la nuit, mais c'était pour elles le commencement de la fin.

Il est capital que le maoïsme soit né dans une longue et rude guerre, à travers tant de souffrances. Mao et les siens ont ensemble conquis leur autonomie. Parce que le communisme est leur conquête, il est aussi *leur* communisme. Ils n'ont de comptes à rendre qu'à leurs morts. Mao est trop sûr de la dure vérité du sang, pour que la rupture avec ses grands alliés soviétiques lui fasse peur.

Comme Tito ou Ho Chi Minh, il est le héros d'une résistance. Les responsables d'un parti communiste imposé par Moscou, ont-ils d'autres solutions que d'appliquer le modèle soviétique ? L'éventualité d'un schisme ou l'accusation d'hérésie suffisent à les effrayer. Gomulka en 1956, Dubcek en 1968, ne pouvaient que reculer devant ces perspectives: la Pologne, la Tchécoslovaquie s'alignèrent. Un chef de guérilla qui n'a pas dû la victoire à l'aide extérieure, mais aux partisans jaillis du terroir à son appel, ne craint pas de se montrer indocile aux injonctions du dehors. Il a la capacité d'ouvrir une voie nationale, *conforme au génie de son peuple.* Il n'a que faire d'une voie étrangère[z].

4. - Le saint de Yan'an***

Partout où Mao a vécu, on a l'impression de visiter des lieux saints. Le guide prend le ton du sacristain qui montre son église. D'un bout à l'autre de la Chine, c'est une lente procession à travers l'histoire de Mao, en même temps qu'à travers celle du mouvement révolutionnaire.

Les salles de congrès où se réunissait le Parti à l'époque de la clandestinité sont conservées comme des sanctuaires. A Yan'an, le local du plénum du Comité central baigne dans une atmosphère religieuse : clair-obscur, nef de bois voûtée; des fidèles immobiles et fervents psalmodient en chœur des versets du Petit Livre Rouge.

Un de nos compagnons se demande si ce décor n'a pas été bâti pour les missions catholiques. Tout ne semble être que dépouillement et méditation; souci des humiliés et des offensés; volonté de leur donner accès, par l'étude en commun, à l'univers secret jusqu'alors réservé au Maître; longue préparation à la Croisade.

Le pèlerinage en terre sainte

Les pèlerins cheminent à travers les habitations successives de Mao avec autant de recueillement que dans un chemin de croix.

Première station : la grotte où Mao vécut de janvier 1937 à novembre 1938. Concentré dans la composition d'un article, les pieds sur son brasero, il a laissé brûler ses chaussures sans même y prêter attention. Nouveau saint Martin, il a partagé sa couverture avec un de ses gardes; la moitié de couverture est là, sous vitrine.

Deuxième station : la grotte que Mao a habitée de novembre 1938 au début de 1943. Les reliques: la raquette de ping-pong dont il jouait pour se détendre; la table de pierre où, interviewé par Anna Louise Strong, il prononça la formule célèbre : « Tous les réactionnaires sont des tigres en papier ».

Troisième station : la grotte dissimulée dans les touffes de jujubiers. (Comme pour *les oliviers,* on dit tantôt *jardin, tantôt mont des jujubiers.)* De 1943 à 1945, il a écrit plus d'articles dans ce logis que dans aucun autre. On conserve la barre de fer qui lui servait à se refroidir la main pour faire passer la crampe de l'écrivain.

Quatrième *station :* la maison de troglodytes où il a vécu en 1946 et 1947, et où il a décidé d'abandonner Yan'an, en prophétisant, comme Macarthur aux Philippines quatre ans plus tôt : « Nous reviendrons

l'an prochain. »

Des Occidentaux s'attendent qu'on leur conte la naissance du socialisme et l'histoire de la résistance. Ils sont surpris d'entendre un chapitre de la vie des Saints.

On va nous chercher Yang Shenfu, le vieux chef d'arrondissement au visage fripé, aux yeux rougis par la poussière de lœss. Il a connu Mao en 1943 au *mont des jujubiers*. Il nous récite son évangile : « Quand Mao vivait ici, il se souciait beaucoup de la vie du peuple. Il parcourait les campagnes pour recueillir l'avis des masses.

« Pour le Nouvel An de 1943, comme les chefs d'arrondissements étaient venus, avec des pains de maïs et de millet, lui présenter leurs vœux, il nous a serré la main, nous a fait asseoir, nous a servi de l'eau et nous a demandé si nous pouvions faire en trois ans la nourriture pour quatre ans. Tous les chefs de village ont répondu : – *Nous pourrons même cultiver en deux ans la nourriture de trois ans. Nous augmenterons les engrais, nous labourerons la terre plusieurs fois et nous y arriverons.* Alors Mao a dit : – *C'est bon, mais ce n'est pas assez, il faut que les populations s'organisent en groupes d'entraide.*

« Pendant la fête du printemps de 1945, le président Mao a réuni les chefs de famille et leur a demandé s'ils avaient passé une bonne année. Ils ont répondu : – *Cette* année, *nos vingt-quatre foyers ont tué dix-huit porcs pour célébrer la fête du printemps.* Alors Mao a dit : – *Cela ne suffit pas, l'année prochaine vous en tuerez vingt-quatre.*

« A l'occasion de toutes nos fêtes, les soldats aidaient les masses. Ils transportaient de l'eau, ils participaient aux travaux de nettoyage, ceux d'entre eux qui savaient écrire l'enseignaient aux autres... »

Pas la moindre marchande de souvenirs dans les environs, comme un Occidental s'y attendrait. On se contente de contempler bouche bée, avec un humble regard, ces grottes empreintes de religiosité, ce mobilier dépouillé, ces objets qu'a jadis touchés le Président.

Des groupes de travailleurs ou de jeunes affluent à Yan'an. Les premiers, ouvriers ou paysans, arrivent en camions ou en autocars. Les seconds, par escouades d'une vingtaine ou d'une trentaine – collégiens encadrés par leurs maîtres, gardes rouges reconnaissables à leur

brassard rouge, ou troupe de soldats en exercice –, sont venus à pied, après avoir fait souvent plusieurs centaines de kilomètres, campant dans les fermes ou dormant à la belle étoile au bord du chemin. L'organisation systématique de ces petites « longues marches » répond – m'a assuré un haut responsable du Parti – à une volonté du Président de perpétuer le souvenir de la Longue Marche[aa].

Entraîner les jeunes à des exercices martiaux, qui feront d'eux de bons miliciens, des âmes saines dans des corps sains. Susciter en eux – selon les techniques éprouvées des pèlerinages de Saint-Jacques-de-Compostelle ou de Chartres – la force d'endurer la fatigue et de la transmuer en don de soi, la lente montée de la ferveur, le goût de la vie communautaire, l'enthousiasme de l'arrivée.

Tels semblent être les objectifs poursuivis. On peut supposer qu'ils sont largement atteints. A en juger du moins par l'attitude apparente de ces garçons et de ces filles; qu'ils visitent les vestiges avec un air de vénération; ou qu'ils marchent au pas, en chantant d'une seule voix des hymnes révolutionnaires, derrière leur drapeau et le portrait de Mao Tse-tung portés par les plus méritants d'entre eux, à la manière dont les fidèles, en Pologne, portent en procession la bannière de la Fête-Dieu et le portrait de la Vierge de Czestochowa.

L'ermite de Yan'an a été soulevé par la piété populaire à une altitude où toute parole prononcée, tout geste accompli par lui, sont entourés des signes de la dévotion.

Un panier de mangues

Nos accompagnateurs chinois racontent avec sérénité l'histoire des mangues; un seul d'entre eux m'a donné l'impression d'en ressentir une certaine gêne.

Le 5 août 1968, Mao fit remettre au «groupe de propagande de la pensée-maotsetung », composé d'ouvriers et de paysans, de l'université Qinghua de Pékin, un panier de mangues[ab] offert par une délégation pakistanaise.

Ce don, aussitôt interprété comme le témoignage tangible d'une bénédiction présidentielle, souleva une intense émotion : « Quand

l'heureuse nouvelle fut connue, ce ne fut dans toute l'université qu'un seul cri : *Longue vie au président Mao !* L'air retentissait de hurlements de joie. On se rassembla aussitôt autour du cadeau. On poussa des clameurs d'allégresse et l'on chanta : *Longue, longue vie à notre grand chef bien-aimé, au vénéré président Mao !*[18] »

La « bonne nouvelle » est transmise par téléphone à toutes les usines auxquelles appartenait l'équipe de propagande. «Jeunes combattants révolutionnaires des gardes rouges, enseignants, étudiants, ouvriers et artisans de l'université Qinghua étaient transportés d'admiration devant cet heureux événement : *Nous aimons ce qu'aime le président Mao, nous soutiendrons ce qu'il soutient. Nous nous unissons en rangs serrés sous sa direction clairvoyante*[19]*. »*

A leur tour, les travailleurs des unités auxquelles appartenaient les membres de l'équipe de propagande manifestèrent le désir d'obtenir un de ces fruits précieux. Une partie des mangues fut donc redistribuée dans diverses usines, communes rurales, et jusqu'à l'équipage d'un bateau.

Dans une imprimerie de Pékin[20], une réunion fut organisée en l'honneur de la mangue qui avait été attribuée à cette entreprise. Vers onze heures du soir, les ouvriers estimèrent à l'unanimité qu'il fallait trouver un moyen de conserver ce fruit coûte que coûte. Il pourrait être transmis aux « générations futures » de manière qu'elles « restent éternellement fidèles au président Mao ». On chercha fiévreusement quel procédé permettrait de traiter cette mangue. L'Institut agronomique de Pékin, le Muséum d'Histoire naturelle s'avouèrent incapables de proposer d'autre procédé qu'un bocal de formol.

Aussitôt, les menuisiers de l'imprimerie, « oubliant même de manger », se mirent à fabriquer un coffret « destiné à recevoir le bocal où serait placée la mangue ». La photographie du bocal contenant la mangue et du coffret qui allait recevoir le bocal fut répandue dans tout le pays[21]. Les ouvriers, rayonnants, entouraient le fruit porteur de la bénédiction de Mao, et déclaraient fièrement : « La conservation de cette mangue est d'une grande importance. Il nous faut la conserver pour imprimer à jamais dans nos cerveaux la ligne révolutionnaire du président Mao[10]. »

On ne s'arrêta pas en si bon chemin. Un zèle ardent enflamma tout le pays. Une paysanne de la province du Hebei décida de défier le

rude climat de la Chine du Nord pour planter un manguier « afin que les petits et moyens paysans pensent, chaque fois qu'ils verront des mangues, à notre cher président Mao et que ces mangues restent dans le cœur des petits et moyens paysans pour les générations futures[22] ». *Et in saecula saeculorum.*

Durkheim et Freud auraient accueilli avec intérêt ces péripéties lourdes de sens. Peut-être auraient-ils été tentés de faire un chapitre supplémentaire des *Formes élémentaires de la vie religieuse* ou de *Totem et tabou,* à partir de ce souci d'immortaliser l'objet totémisé, signe tangible de la bienveillance d'en haut. Mais ils auraient sûrement résisté à la tentation d'une ironie facile. Rien n'est plus respectable que la psychologie d'un peuple.

Le culte de l'Empereur Rouge

Les théories marxistes offrent peut-être un moindre secours, pour comprendre le régime chinois, que les recherches modernes sur la mentalité prélogique. L'observation de l'empire que Mao exerce sur les masses déconcerte d'abord, mais éclaire bientôt. A-t-il parlé devant une foule ? Ses propos, à la fois simples et ambigus, inspirent l'exégèse et fournissent autant de mots d'ordre. A-t-il serré une main ? On se précipite pour la toucher, pour se passer de l'un à l'autre la vertu de ce contact; trente années plus tard, « l'homme-qui-a-serré-la-main-de-Mao » est montré en récompense aux pèlerins.

Vers ces cimes où il a été en quelque sorte divinisé comme jadis l'empereur, Mao n'a pas cheminé dans l'appareil de la magnificence, mais dans celui de la pauvreté. Du temps de la Longue Marche, il allait à pied, comme ses hommes, sauf pendant une brève maladie où il dut monter à cheval[ac]. Des Chinois nous ont raconté, comme un fait établi, qu'il avait marché pieds nus quand ses soldats manquaient de chaussures. Dans la traversée d'une montagne aux neiges éternelles, il avait donné sa vareuse à un blessé. Bien qu'il fût président de la « République soviétique de Chine », il ne différait en rien, nous dit-on, de ses hommes. A Yan'an, son installation, y compris la moustiquaire, se confondait avec celle de n'importe lequel de ses officiers. Lui qui avait commandé des régions entières depuis dix ans et confisqué tant de biens aux propriétaires fonciers, il ne possédait en propre que ses couvertures et deux uniformes de coton, l'un sur lui, l'autre sur une chaise. Chacun, à Yan'an, savait qu'il aurait pu à tout instant, en

acceptant de se rallier au Guomindang, recevoir de hautes fonctions et être comblé de richesses. Le parti pris d'austérité qui l'animait surprenait. Cette recherche d'abnégation, il la communiquait à ses proches.

« L'esprit de Yan'an » auquel Mao a voulu qu'on revînt sans cesse, c'est celui de soldats qui forment une étrange Armée du Salut. Celui de chefs qui exigent plus d'eux-mêmes que de leurs hommes. Celui d'humbles paysans luttant pour trouver leur place au soleil dans une Chine solidaire. Un patriotisme exigeant, qui s'impose la modération des besoins, restaure et maintient la cohésion nationale, transforme l'avenir à force de s'acharner contre les abus du passé, tout en évitant de casser ces irremplaçables ressorts: les traditions populaires. L'ardeur révolutionnaire, le dévouement et le désintéressement à l'état pur.

Mao avait compris que la théorie ne suffit pas. Aux raisons du dogme, il ajoutait la passion d'une fraternité vécue. Peut-on croire ceux qui, promettant aux autres une vie meilleure, commencent par se l'assurer à eux-mêmes ? En revanche, peut-on douter de ceux qui se la refusent, avant de l'avoir assurée aux autres ? La révolution chinoise ne s'est pas inscrite dans la sphère du rationnel, mais dans celle de la foi.

Deux anges emportent des montagnes

La fin de la parabole du *vieux de la montagne,* c'est l'intervention divine : « Yu Gong, le vieux de la montagne, inébranlable, continua de piocher, jour après jour. Il finit par émouvoir le Ciel, qui envoya sur terre deux anges emporter ces montagnes sur leur dos. » L'intervention miraculeuse est nécessaire pour que l'absurde devienne raisonnable; mais elle ne saurait faire défaut. Mao prononce ici l'acte de foi qui justifie son œuvre : « Aujourd'hui, il y a également deux grosses montagnes qui pèsent lourdement sur le peuple chinois : l'une est l'impérialisme, l'autre le féodalisme. Le Parti a décidé depuis longtemps de les enlever. Nous devons persévérer dans notre tâche; nous aussi, nous arriverons à émouvoir le Ciel. Notre Ciel à nous, c'est la masse du peuple chinois. »

Ainsi, le peuple est dieu et Mao est son prophète. Le marxisme chinois est une religion du peuple. Mao, le Moïse de la Longue

Marche, est l'interprète inspiré, à la fois servant et conducteur : conducteur du peuple-dieu, servant du dieu-peuple. C'est un rôle qui peut survivre à la mort.

Avant 1911, l'empereur était déjà l'intermédiaire entre Terre et Ciel. On le priait d'intercéder pour que le Ciel épargnât les épreuves, les fléaux, les catastrophes climatiques. Il était le premier à jeûner – et le dernier à cesser de le faire – quand la sécheresse accablait le pays[23]. Aux yeux de son peuple, n'est-il pas clair que Mao a su intercéder pour la Chine, et que le Ciel a répondu à ses prières ?

L'empereur Taiping, Hong, avait exprimé cette tradition chinoise en langage biblique. Dans une note portée en marge d'une traduction chinoise de la Première Épître de Jean, il se présentait lui-même comme la troisième personne de la Trinité : « Il n'y a qu'un Dieu suprême. Le Christ est le premier fils de Dieu. Hong est lui aussi le fils de Dieu, comme son Grand Frère aîné le Christ, et né de la même mère[24].» L'Empereur Taiping avait imaginé une transposition chinoise de la Bible. Mao a trouvé une transposition chinoise du marxisme.

Parmi les idées reçues à propos de la Chine, une des plus tenaces est celle de l'irréligion chinoise. Certains sinologues refusent l'idée selon laquelle l'ardeur révolutionnaire chinoise serait de nature religieuse, puisque, c'est bien connu, les Chinois sont a-religieux.

Les Romains du Bas-Empire étaient assurément irréligieux : selon un raisonnement analogue, on devrait affirmer qu'une religion nouvelle ne pouvait pas se développer parmi eux. Les Chinois de la première moitié du XXe siècle, dont la société était en pleine décomposition, ne croyaient plus à grand-chose, sinon au culte des ancêtres : cela signifie-t-il qu'ils ne pouvaient plus croire à rien ? Mao a pour ainsi dire collectivisé le culte des ancêtres, seule religion des masses : le peuple chinois, c'est l'ensemble de tous les ancêtres, morts ou vivants. Le Fils du Ciel a été remplacé par le Fils du Peuple. Mao, objet et sujet du culte rendu au peuple, est devenu le symbole du lien national. En lui, le peuple s'adore lui-même.

Hymne au Grand Timonier

« Grâce au président Mao » : chaque phrase prononcée en Chine à

propos de ce qu'il y a de bon sur cette terre commence par ces mots. Même si, à l'origine, cette formule ne traduisait pas toujours le sentiment de ceux qui l'employaient, ne finirait-elle pas, à force d'être révérencieusement répétée par des centaines de millions de bouches, par imposer une vérité? Une bonne part des Chinois donne l'impression d'estimer que tout événement favorable à la Chine est dû à Mao; et qu'au contraire, toute avanie est imputable à ceux qui ont trahi sa pensée. Que les « Cent Fleurs» aient tourné court, que le « Grand Bond en avant » ait sombré dans le cataclysme économique et la famine, que la Révolution culturelle ait dérapé dans l'atrocité, ce n'est jamais le fait de Mao, c'est la faute des autres : « renégats », « déviationnistes », « gauchistes ».

Toutes les représentations théâtrales, cinématographiques, folkloriques, acrobatiques que nous avons vues commençaient et finissaient par un hymne au « Grand Timonier », au « Grand Enseignant », au « Soleil Rouge ». Aux Occidentaux, ces manifestations peuvent sembler irrationnelles ou puériles. Ils oublient que, sans un certain culte de Mao, le système maoïste n'aurait jamais pu l'emporter et n'aurait probablement pu tenir dans les moments difficiles de la phase de construction. L'abnégation demandée à tous est trop pénible pour être consentie sans un élan du cœur. « L'Orient Rouge », le « Vent de l'Est » ont la force mobilisatrice des cantiques.

Religieux le dogme, religieuse l'ascèse des élus, religieuse l'ascension de ce personnage d'exception, religieuse la ferveur populaire. Il serait naïf de juger accessoire ce culte. Pour que le régime fonctionne, les masses ont besoin d'une foi : foi dans ce dieu qu'est le peuple chinois, foi dans ce prophète qui a fait de la religion du peuple le tout de sa vie.

Un des derniers visiteurs occidentaux de Mao fut accueilli, à son retour à l'hôtel de Pékin, par une employée qui le guettait. Sachant d'où il venait, elle sortit de l'habituelle réserve du personnel hôtelier. « Alors, vous l'avez vu ? lui demanda-t-elle fiévreusement. Allait-il bien ? » Quand il répondit, elle lui serra la main avec transport, les yeux humides.

Ce système tout pétri de contraintes est transfiguré par la foi. Le ridicule ou le sublime ne tuent qu'aux yeux des sceptiques. Tout est possible à celui qui croit. Le «modèle chinois » est d'essence religieuse.

5. - Les dessous du culte de la personnalité

«Que pense le président Mao du culte qui l'entoure ? » Chaque fois que nous avons posé cette question, on nous a répondu avec la régularité d'un disque : « Le président Mao est un homme modeste. Il souhaite qu'on parle de lui le moins possible. Il donne des directives dans ce sens. Mais il est impossible de modérer l'enthousiasme des masses, qui savent combien elles lui doivent. »

Est-ce croyable ?

Et si cette explication contenait une part de vérité ?[ad].

La tradition de l'infaillibilité du Chef

Hissé aux sommets où trônait jadis le Fils du Ciel, Mao, comme lui, est infaillible. Une jeune Chinoise à qui je demandais s'il ne pouvait pas lui arriver de se tromper, me répondit dans un sourire : « Impossible ! Il ne nous a jamais induits en erreur. Il n'a jamais commis d'erreur. » Sans le savoir, elle reprenait l'acte de foi du catéchisme catholique : « Je crois fermement toutes les vérités que votre Église enseigne, parce que c'est vous qui les lui avez révélées et que vous ne pouvez ni vous tromper, ni nous tromper. »

Que les mérites et la vertu du Chef soient nécessaires à la bonne marche de la nation, c'est un des fondements de la philosophie confucéenne. « Si le prince est lui-même vertueux, le peuple remplira ses devoirs, sans qu'on le lui demande; si le prince n'est pas lui-même vertueux, il aura beau donner des ordres, le peuple ne les suivra pas[25].» L'imagerie qui assimile Mao à l'Étoile Rouge, au Soleil Rouge, à l'Orient Rouge, à la Lumière Rouge sur laquelle tous se guident, est dans le droit fil de l'enseignement confucéen. « Celui qui gouverne un peuple en lui donnant de bons exemples est comme l'étoile polaire[26].»

Mao s'est presque toujours situé au-dessus de la mêlée, comme l'étoile polaire fixe au-dessus de l'horizon. Si furieuse que fût la tempête, et même s'il l'avait déclenchée, il est resté pratiquement

inattaqué en public; y compris aux pires moments des « Cent Fleurs » et de la Révolution culturelle.

On sait pourtant aujourd'hui qu'à maintes reprises, dans des instances secrètes, il a été durement critiqué. Non seulement pendant la période de 1927 à janvier 1935, où il avait été mis sur la touche. Mais par exemple à Baoan, en décembre 1935, à la fin de la Longue Marche : des membres du Bureau politique lui ont âprement reproché de chercher à présenter comme un succès ce qui était, en vérité, défaite. A Yan'an, en 1938, à l'occasion de son divorce et de son remariage avec une actrice, Jiang Qing, les vieux dirigeants communistes, bouleversés de le voir répudier une femme qui avait partagé les souffrances de la Longue Marche, ont tout fait pour le dissuader d'une décision propre à porter atteinte à l'image qu'il devait donner. Ou encore, dans les instances supérieures du Parti, en 1958 et 1959, après l'interruption en catastrophe des « Cent Fleurs » et les premières difficultés du « Grand Bond en avant » : notamment, le maréchal Peng Dehuai l'a ouvertement mis en cause pour le démarrage brutal des communes populaires, avant de payer sa franchise de sa disgrâce.

C'est probablement sous l'effet conjugué de ces revers et de ces critiques que Mao fut amené à renoncer à la présidence de la République et, pour la deuxième fois, se sentit, entre 1959 et 1965, mis en minorité dans le Parti. Mais pour les masses, son statut restait inchangé. Les critiques n'ont guère dépassé le petit monde des responsables politiques et des intellectuels[ae]. Par la suite, elles ont été emportées ou recouvertes par la vague puissante de *maolâtrie* qu'a soulevée la Révolution culturelle[af].

Tout se passe comme si un consensus s'était établi entre les membres du Parti, pour qu'on ne touchât point devant les masses à un symbole sans lequel elles seraient devenues, ou redevenues, ingouvernables. Le mythe de l'infaillibilité de Mao, encore que Mao lui-même le contestât, s'est de plus en plus imposé comme une nécessité objective du gouvernement.

Une nation en lutte incarnée par un homme

Dans les pays à parti unique, il est de règle que les chefs du moment soient présentés comme infaillibles; et que le responsable suprême

donne lieu à une abondante iconographie : à Leipzig ou à Bucarest, Conakry ou Hanoï, le regard n'y peut échapper. Mais nulle part le culte de la personnalité n'a atteint un niveau pareil à celui qu'il a connu en Chine sous l'impulsion de la Révolution culturelle, si ce n'est, à la rigueur, en Union soviétique à la fin du règne de Staline.

Cette démesure, des raisons objectives ne peuvent-elles l'expliquer ? Quel chef, à l'époque contemporaine, a fait pour son pays autant que Mao pour le sien – si ce n'est précisément Staline, qui a pétri entre ses rudes mains une société menacée de décomposition ? Mais Staline n'a été qu'un grand autocrate, un digne successeur des tsars. Nul ne l'a pris pour un prophète. Son génie littéraire n'a existé que dans l'esprit de quelques zélateurs.

Mao apparaît comme un homme plus complet. Il a fondé une nouvelle religion, tout en ayant l'habileté de se faire passer pour le simple continuateur de Marx et de Lénine, que les « révisionnistes » de Moscou auraient trahis. Son apport à l'idéologie, ses thèses radicales sur la révolution permanente, sur l'antibureaucratisme, sur la force créatrice des masses, le magistère suprême si longtemps exercé, tout cela ne supporte aucune comparaison dans aucun autre pays. Le cas de la Chine est peut-être le seul où un homme ait incarné à ce point la révolte des masses opprimées, la quintessence de la culture, la doctrine de gouvernement, la nation en lutte***.

Un mystérieux fluide

Mais, si hors du commun que soient les titres de Mao à la reconnaissance de son peuple, ils ne rendent pas compte de tout. Les meneurs d'hommes ont bénéficié peu ou prou de ce que Max Weber appelle «le pouvoir charismatique» : ce mystérieux fluide qui passe entre un chef et une population décidée à lui faire confiance pour satisfaire ses aspirations, parce qu'il a su les deviner et les incarner. Napoléon, Churchill, Gandhi, Nasser, de Gaulle ont su, à des degrés divers, entrer ainsi en résonance avec la nation dont ils assumaient le destin.

La foi populaire, en régime démocratique presque autant qu'en régime despotique, présente une bien précieuse propriété : elle rend plus supportables les renoncements que les dirigeants sont amenés à exiger d'un peuple pour son salut; elle permet de surmonter les

obstacles devant lesquels les seules raisons de la raison seraient venues buter.

L'Occidental qui visite la Chine a du mal à se défendre contre une sensation physique de suffocation. Il est effrayé par l'ampleur des sacrifices demandés aux Chinois. Il admet que pour secouer la formidable inertie d'immenses populations illettrées et superstitieuses, pour les faire bondir en quelques décennies du XVe siècle au XXIe siècle, seule pouvait aboutir la méthode sévère. Mais les Chinois n'accepteraient pas tant de souffrances dans un effort aussi gigantesque, s'ils n'étaient insensibilisés par leur foi en un homme infaillible et invincible.

«Seigneur, dit saint Augustin, c'est quand j'obéis davantage à ta volonté que je me sens plus libre.» Un Occidental peut penser sincèrement que les Chinois sont réduits en esclavage: à leur place, il sentirait peser sur lui des chaînes intolérables. Les communistes chinois ne semblent pas sentir leurs chaînes, parce qu'ils croient au communisme : ils ne deviendraient esclaves que s'ils cessaient d'y croire. Leur foi se nourrit d'elle-même.

Une si grande contrainte devrait finir, selon toute apparence, par provoquer révolte et haine. Mais ces sentiments se trouvent interdits d'expression. Or, les diverses approches de la psychologie collective montrent qu'à un ressentiment refoulé, se substitue régulièrement une intense identification à l'idole redoutée. Lui obéir devient une joie ; mieux : une distinction, qui fait pénétrer de plain-pied dans l'histoire. L'individu est trop faible pour s'opposer à ce mirage vécu par tout un peuple. Il se laisse emporter par la vague qu'il contribue à grossir.

La force du pouvoir charismatique, c'est d'élever le seuil de perception de la douleur collective.

Mao face à la maolâtrie

« Je vous assure, notre Grand Dirigeant n'est pour rien dans cette prolifération d'images qui le représentent. Il demande fréquemment que l'on enlève ses portraits : il lutte contre le culte de la personnalité.

– Alors, il n'arrive pas à se faire obéir ?

– A la longue, il a obtenu partiellement satisfaction, on voit moins de portraits de lui qu'au cours des dernières années... »

Ces propos étaient accueillis par notre groupe avec scepticisme. Comment le culte de la personnalité pourrait-il s'organiser contre le gré de celui qui en est l'objet ? Ou alors, faudrait-il croire que Mao n'est qu'un jouet aux mains de son entourage? Ne sait-il pas très bien lui-même que son prestige constitue le plus puissant ciment de la Chine ? En nous posant ces questions, nous sentions bien qu'elles venaient frapper à la porte du mystère politique chinois.

Bien des témoignages, certes, tendent à prouver que Mao s'est lui-même défié des vertiges de la puissance. En septembre 1948, alors que nul ne doutait plus dans son entourage que la direction du pays dût lui échoir, il demanda au Comité central du Parti de voter cette résolution : «Le *système des comités* doit garantir une direction collective et empêcher que le pouvoir ne soit exercé par un seul. Toute question importante devra être largement débattue[28].» On dirait qu'il voulait s'abriter de la tentation à laquelle avait succombé Lénine, qui s'était hâté de concentrer le pouvoir dans ses seules mains.

En mars 1949, toujours « sur la suggestion du camarade Mao », le Comité central décidait d'interdire « que soient célébrés les anniversaires des dirigeants du Parti» et que leurs noms soient donnés à des places, rues et entreprises[29].

Edgar Snow fit allusion à cette décision au cours de sa dernière entrevue avec Mao, en décembre 1970: «Elle a été respectée», lui répondit Mao, « mais d'autres formes de culte sont apparues». Mao regretta alors les débordements et fit remarquer que ceux qui applaudissaient le plus fort Mao se rangeaient en trois catégories : «Les gens sincères ; les opportunistes, qui suivaient la marée et criaient *Vive Mao* parce que tout le monde en faisait autant ; les hypocrites. Il ne faut donc pas prendre toutes ces démonstrations pour argent comptant[30]. »

Mao serait-il lui-même tombé dans la mégalomanie, dans la croyance en sa propre infaillibilité ? « Il n'y a pas au monde, aime-t-il à dire, un homme qui échappe complètement à l'erreur. »

Pourtant, l'homme que l'on a vu assister, en saluant du bras, à des défilés où se succédaient pendant des heures sous les formes les plus variées des centaines, des milliers de représentations de sa propre effigie, peut-on croire qu'il ne *fût pas consentant?* N'est-il pas évident qu'il ne s'est jamais appliqué à lui-même le « système des comités» ? Que, depuis janvier 1935, il n'a cessé de forcer la main du Parti, la collégialité demeurant un mythe ?

Après tout, nul n'était plus humble, dans les formules employées, que l'empereur de Chine. Chiang Kai-shek, bien des fois, s'est déclaré « au-dessous de sa tâche» et a effectué de fausses sorties. Ce sont là conventions rituelles en Chine. Mao ne s'est-il pas contenté de condamner du bout des lèvres la glorification de l'individu? Quand, au VIIIe plénum de Lushan, en août 1959, Peng Dehuai s'opposa aux idées de Mao sur le «Grand Bond en avant», Mao ne le lui pardonna pas.

Si réel que soit le parti pris de modestie de Mao, comment deviner les pensées secrètes d'un homme qui, depuis sa quarantième année, a acquis la conviction qu'il devait assumer le destin de la Chine? Avec l'âge, l'homme et le pouvoir finissent par s'identifier. Peut-on haïr les attributs du pouvoir sans se haïr soi-même? Mao s'en est expliqué devant Edgar Snow : « Après tout, les Américains n'ont-ils pas leur propre tendance à l'idolâtrie? Comment le gouverneur de chaque État, chaque président, chaque ministre pourrait-il jouer son rôle si personne ne l'acclamait ? Seriez-vous heureux si personne ne lisait vos livres et vos articles ? Pareille tendance confine au culte de la personnalité. Cette observation peut aussi s'appliquer à moi[31]. »

Il est des circonstances où le salut du pays l'emporte aux yeux d'un homme d'État sur sa modestie, même, s'il a voulu la conforter par des résolutions prises en public. Mao s'est servi de ce culte pour imposer sa volonté, tantôt à l'intérieur du Parti, tantôt aux masses en s'appuyant sur le Parti, tantôt au Parti en s'appuyant sur les masses. Il a utilisé la *maolâtrie* comme un moyen de gouverner : à la fois conséquence et instrument du succès.

Mais la complexité de l'âme humaine ne permet pas de s'en tenir à cette explication. La résignation, apparente ou réelle, peut aller de pair avec une intime délectation. Mao a offert aux Chinois un portrait sublimé d'eux-mêmes : pourquoi n'aurait-il pas savouré cette coïncidence entre son moi individuel et l'idéal du moi collectif? Les Chinois ont connu la jouissance narcissique de s'aimer en lui, et lui

celle de s'aimer en eux.

Le lâcher d'enfants

La « Grande Révolution Culturelle Prolétarienne» représente, quelles qu'en soient les atrocités, un tour de force dans l'histoire des révolutions. Une révolution est lancée non pas contre un régime par des opposants, mais par le fondateur d'un régime, chef du Parti au pouvoir, contre les cadres de ce Parti et contre la déviation dans laquelle ce régime lui paraissait en train de verser. Il a suffi à Mao de procéder à un lâcher d'enfants. Il a fait appel à la base contre la hiérarchie. Mais la hiérarchie n'a pas osé s'attaquer à lui. Bien que Mao eût contre lui la majorité du Parti et des syndicats, nul ne doutait qu'il gagnerait devant le tribunal du peuple. Les arrière-pensées des cadres ne pouvaient pas tenir longtemps, en face de la foi du charbonnier qui anime les masses.

Mao a confirmé cette interprétation en quelques phrases essentielles : « Pendant la Révolution culturelle », il s'était « rendu compte qu'un culte croissant était indispensable pour inciter les masses à démanteler la bureaucratie du Parti, composée d'anti-maoïstes. *Il est difficile pour un peuple d'effacer les habitudes créées par des traditions tri-millénaires de culte impérial. »* Il ajouta drôlement : « Les gardes rouges ont proclamé que si vous n'étiez pas bardé d'insignes et de slogans de Mao, c'est que vous étiez anti-maoïste. Pendant ces quelques années, le culte de la personnalité était une nécessité[32]. »

Les témoignages abondent sur l'« énergie révolutionnaire» que développait au cœur des masses l'accusation d'anti-maoïsme. La plus sûre façon de se débarrasser de quelqu'un était de le soupçonner en public de tiédeur à l'égard du Grand Timonier. La réaction ne se faisait pas attendre. *«Celui qui s'opposera au président Mao, nous lui casserons sa tête de chien*[33] !»

En somme, l'attitude de Mao à l'égard de son propre culte est difficile à apprécier. Selon une thèse que des officiels chinois ont soutenue, ses partisans, sentant qu'ils ne pourraient se passer d'invoquer son infaillibilité, auraient exalté sa personnalité contrairement à ses propres directives. L'idolâtrie n'aurait pas marqué, comme dans le cas de Staline, la démesure de son despotisme, mais au contraire son incapacité à faire appliquer ses directives, soit par des

dirigeants qui avaient besoin de le glorifier pour maintenir leur emprise sur les masses, soit par des masses qui tenaient absolument à assouvir leur passion maoïste.

Cette thèse est difficile à admettre. Mais on peut la présenter autrement : si Mao a laissé se développer son propre culte, c'est parce que, sans ce culte, il n'aurait réussi ni à gouverner la Chine[ag], ni, encore moins, à reprendre le pouvoir après en avoir été éliminé. Cette interprétation peut paraître, en Occident, paradoxale au point d'être plaisante. L'un de nous, en l'entendant formuler, murmura le mot d'Orgon sur Tartuffe : « le pauvre homme ! » Est-elle tout à fait fausse ? Mao n'aura-t-il pas été obligé de s'incliner devant la nécessité de répondre à l'attente du peuple chinois ? Il aurait éprouvé, aux moments les plus difficiles, son impuissance à gouverner s'il ne se conformait pas à une image : celle que ses compatriotes se font d'un homme en qui, inconsciemment, ils voient non seulement le chef de la révolution, mais le successeur des empereurs, garant de l'unité chinoise. L'exercice du pouvoir comporte de ces contraintes – et de ces jouissances.

a *Jusqu'en 1970, Mao faisait plusieurs apparitions par an. Entre 1971 et 1974, on ne l'a vu qu'exceptionnellement. En revanche, à partir du début de 1975, il a donné une trentaine d'audiences en dix-huit mois ; sans doute parce que la maladie puis la mort de Chou le plaçaient en première ligne (1990).*

b On a su depuis que certains de ces indices étaient en relation avec la disparition non de Mao, mais de Lin Biao.

c Mao a reconnu avoir été évincé du pouvoir au cours des années précédant la Révolution culturelle. Il a également laissé entendre que la Révolution culturelle lui avait par moments échappé (dernier entretien avec Edgar Snow, *cf.* infra, pp. 31-32).

d Pour nous qui arrivions d'Occident, cette multiplication de portraits paraissait obsédante. Aux yeux des témoins résidant en Chine, elle était au contraire en forte régression ; cette évolution s'est confirmée depuis lors ; le culte de la personnalité a fortement reculé. *[On remarquera cependant que lors des troubles du printemps 1989, trois individus souillèrent avec de l'encre l'immense portrait de Mao, qui n'a jamais cessé d'orner la place Tiananmen : ils furent immédiatement saisis par les manifestants eux-mêmes, remis à la police et sévèrement condamnés (1990).]*

e Ajoutons : une transposition, selon l'optique chinoise, de l'œuvre de Marx et de Lénine ; ainsi que des considérations militaires.

f Certains historiens occidentaux considèrent que Mao n'a joué qu'un rôle mineur

à Canton, encore que la muséographie chinoise suggère le contraire. Quoi qu'il en soit, les années de Canton ont, semble-t-il, joué un rôle important dans la formation de la doctrine de Mao. L'accent mis par le régime sur l'Institut du Mouvement des Paysans n'est donc pas illégitime.

g L'influence effective de Mao paraît avoir été alors plus modeste que cette reconstitution ne l'indique.

h Il ne détenait pas le monopole de cette idée de bon sens. L'histoire paraît avoir été retouchée pour les besoins de la cause. Les premiers mouvements communistes paysans, ceux de la « Rivière de l'est » (dans le Guangdong, dirigés par Penpai), sont antérieurs à Mao. Celui-ci est le premier à le reconnaître (*Œuvres choisies,* « Pourquoi le pouvoir rouge peut-il exister en Chine ? », note 9). *[Même priorité à la paysannerie, après 1978 : « Pour activer l'économie à l'intérieur du pays, dit Deng en 1984, nous avons procédé à partir des campagnes, où habitent 80 % de la population chinoise. La stabilité de la Chine et le développement de son économie dépendant surtout de l'essor des régions rurales*[13]*.» (1990)]*

i On nous a assuré que Mao continuait en 1971 à faire pousser ses légumes dans le petit jardin de sa villa, à Zhongnanhai, en bordure de la Cité interdite.

j Des historiographes chinois d'aujourd'hui contestent ce récit, pourtant attesté par Edgar Snow en 1936. L'écrivain américain narre par le menu, dans *Red Star over China,* comment il obtint qu'au bout de la Longue Marche, Mao lui fît pendant des nuits et des nuits, dans sa petite cellule de Baoan, le récit de son enfance, de sa jeunesse, de ses débuts révolutionnaires; comment il prenait des notes à la lumière d'une bougie ; comment il en fit la synthèse, qu'il soumit ensuite à Mao, lequel la lui rendit avec des corrections : en dix pages pudiques et tendres, la seule autobiographie de Mao qu'on connaisse. Est-il vraisemblable que ce récit soit apocryphe, alors que Mao n'a cessé, de 1936 à 1972, de manifester à Edgar Snow une amicale fidélité, à un degré dont aucun étranger et presque aucun Chinois ne peut se targuer ? Si Snow s'était rendu coupable d'une supercherie littéraire, dans un pays et dans un domaine où l'on se montre tellement sourcilleux sur l'exactitude des citations, Mao l'aurait-il reçu à chacun de ses voyages en Chine? Lui aurait-il chaque fois réservé des confidences qu'il ne faisait à nul autre ? L'aurait-il pris à sa droite sur la tribune de la place Tiananmen, lors du défilé du 1er octobre 1970? Se serait-il excusé auprès de lui, en décembre de la même année, qu'aucun visa ne lui eût été délivré pendant la Révolution culturelle – « c'étaient des méchants qui voulaient vous empêcher de venir » ? Lui aurait-il, à la dernière extrémité, envoyé symboliquement en Suisse ses médecins personnels? Par ces égards sans exemple, Mao, nous semble-t-il, a, dans la manière chinoise, *signé* son autobiographie. Nous la considérerons comme authentifiée et commenterons chacun de ses épisodes, qui sont d'une étonnante richesse psychologique.

k Prosternation rituelle devant tout représentant de l'autorité.

l *L'obsession du froid est presque aussi constante que celle de la faim, dans la conscience collective des Chinois. On voit ici un ressort facile de l'hagiographie (1990).*

m Quelle que fût l'opposition de Mao aux vues de Moscou, ou peut-être pour compenser cette opposition, sa première « république paysanne », dont la base du Jiangxi constituait l'élément principal, est baptisée par lui « soviétique ». La République du Jiangxi a vécu trois ans (1931-1934); avant sa fondation, Mao avait tenu près de quatre ans dans les monts Jinggang, où le Jiangxi jouxte le Hunan. *[Son hostilité à la priorité ouvrière du marxisme orthodoxe ne signifie pas négation de la validité de la révolution soviétique. 1934, c'est l'époque où Lu Xun affirme : « Je suis resté quelque peu indifférent à la Révolution d'Octobre. A présent, je suis convaincu, par l'existence et les succès de l'Union soviétique, qu'une société sans classe verra le jour... » (1990)].*[14]

n En 1949.

o Mao ne l'a pas inventée : c'est une vieille légende qu'il emprunte au philosophe ancien Liezi, l'un des pères du taoïsme.

p «Le sot vieillard. »

q Bien sûr, beaucoup d'autres facteurs sont intervenus : la Seconde Guerre mondiale, la défaite du Japon, l'occupation de la Mandchourie par les Russes, etc. Mais ils n'ont joué en faveur de Mao que parce qu'il s'était préparé en attendant son heure.

r Tandis que Mao, dès 1927, avait organisé dans le Hunan le « Mouvement de la moisson d'automne », Liu Zhidan et Gao Gang avaient fortement organisé le mouvement paysan au Shaanxi.

s C'est après la prise de Zunyi, en janvier 1935, et la mystérieuse réunion en ce lieu du Bureau politique que, Mao devenu majoritaire dans le Parti après avoir été rejeté huit ans dans la minorité, la Longue Marche change de caractère. De débâcle, elle se transforme en une suite de combats acharnés. L'Armée Rouge, animée par la volonté de rebâtir au Shaanxi la République paysanne soviétique du Jiangxi, a repris l'initiative. Il est vrai que le plus difficile est fait : le blocus est franchi ; les soldats qui ne se souciaient pas de quitter leur région d'origine ont déserté ; seuls restent les plus ardents.

t *Ganbei :* libation (exactement, « cul sec»), faite le plus souvent avec du maotai (alcool de sorgho très fort).

u *6 % de la population totale, 55 nationalités, qui font officiellement de la Chine un État multinational. Mais où il vaut mieux être Han, que Tibétain ou Kirghize. Dans les années 1980, la Commission nationale des affaires des minorités nationales reconnaît que 20 % de Ouïgours et de Tibétains ne mangent pas à leur faim, malgré des aides estimées alors, pour les trois provinces de l'Ouest, à 8 milliards de yuan (1990).*

v Ce processus, qui semble avoir été relativement rare pendant la Longue Marche malgré les déclarations de mon commensal, devint fréquent dans la dernière période de la guerre civile (1947-1949).

w Voir le chapitre 15.

x *Ils ne figurent ensemble que parce qu'il s'agit de photographies authentiques. Mais, de leur vivant, ils étaient toujours séparés dans les peintures officielles. Seul Lin Biao – peu de temps – a eu le privilège de figurer aux côtés de Mao. Depuis la fin de 1976, on publie des peintures représentant ensemble Mao, Chou et Zhu De, tous trois morts cette année-là: ils forment la Sainte-Trinité du communisme chinois (1990).*

y De la fin de 1935 à la fin de 1936, les débris de la 1re Armée s'étaient regroupés à Baoan [Paoan], à faible distance de Yan'an. Le transfert à Yan'an coïncide avec « l'incident de Xi'an ».

z *« En 1949, le peuple chinois s'est vraiment levé », dit encore Deng en 1987. « La Chine est un si vaste pays, que ce que nous entreprenons n'a pas de précédent. Les particularités de la Chine nous obligent à agir en fonction des conditions concrètes de notre pays »*[18] *(1990).*

*** Nous ne voulons pas dire, naturellement, que Mao est un saint, mais qu'il est

honoré comme un saint : si l'on ne tient pas compte de ce phénomène de sacralisation qui fait de lui le successeur des Fils du Ciel, la révolution chinoise semble incompréhensible.

aa *Le sanctuaire, visité par des foules enthousiastes ou recueillies durant les années de ferveur intense, se trouve actuellement assez délaissé (1990).*

ab Ce geste revêt, dans le déroulement de la Révolution culturelle, une signification politique.

ac Sans doute se passerait-on du cheval empaillé, blanc comme celui d'Henri IV, que Mao est censé avoir monté. Mais reconnaissons que ce cheval s'était acquis encore plus de titres qu'un panier de mangues à transmettre la vertu de l'illustre contact.

ad Les manifestations de ce culte se sont beaucoup atténuées à partir de 1970: ce qui accrédite la thèse selon laquelle l'enthousiasme des masses devait être encouragé quand la révolution faisait rage et que le régime était en danger. *[Mao* demeure dans *les années 1980 et jusqu'à ce jour, le Père de la Patrie, le nouveau Qin Shihuangdi – le « premier empereur » qui unifia la Chine au IIIe siècle avant notre ère.* La pensée maotsetung *reste le ciment du Parti. Mao, c'est, pour la Chine de Deng, à la fois l'unité et la fierté nationales rendues aux Chinois (1990).]*

ae De terribles allégories ont été à diverses époques dirigées contre Mao : comme *La Destitution de Hai Rui,* de l'écrivain Wu Han, allusion transparente à la destitution du maréchal Peng Dehuai après les critiques qu'il s'était permis de proférer contre Mao; des attaques violentes ont été ensuite lancées contre cette pièce : elles ont même donné le signal de la Révolution culturelle.

af Mao a expliqué lui-même (entretien avec Lucien Paye; dernière conversation avec Edgar Snow) qu'il avait dû favoriser l'intensification du culte de sa personnalité pour inciter les masses à démanteler l'appareil bureaucratique hostile à sa doctrine.

*** *L'évangile selon Mao a toujours cours; même s'il se fait plus technique, dans la bouche des continuateurs: « Rendre plus dynamiques les organismes de direction, mettre fin au bureaucratisme, augmenter l'efficacité, mobiliser l'esprit d'initiative des unités de base; c'est seulement en agissant ainsi que nous réaliserons effectivement*

les quatre modernisations», dit Deng en 1986. Les quatre modernisations ont été lancées par Chou En-lai en 1975[27] *(1990).*

ag *Chague fois, en Chine, que le doute s'installe et que la foi tiédit, on peut sombrer dans la tragédie. Les chutes des dynasties successives le montrent. Plus récemment, après le « Grand bond en avant», il a fallu réveiller les ardeurs : ce fut la Révolution culturelle. De nos jours, les difficultés rencontrées par les Quatre modernisations suscitent, à leur tour, un regain de l'orthodoxie et de la pensée-maotsetung (1990).*

CHAPITRE II

La pensée-maotsetung : une « bombe atomique spirituelle »

Une révolution dans la révolution

« Avant... après... la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne »...

On nous servait ces formules sans arrêt : à tous les horizons de la pensée, dans tous les secteurs de l'activité économique, elle apparaissait comme la grande coupure. C'est par rapport à elle que le peuple chinois se situait.

Continuera-t-il longtemps de le faire, à la manière dont les peuples musulmans situent leur histoire par rapport à l'Hégire ? Ou bien un reflux, dont les signes déjà se multiplient, éclairera-t-il bientôt d'un sourire les visages des Chinois citant la Révolution culturelle, comme il nous a semblé plus d'une fois en deviner un sur les lèvres de nos interlocuteurs ? Cette expression ne sera-t-elle plus invoquée que comme une référence vide de sens, une de ces phrases apprises par cœur et que l'on répète par convention ?

Il faudra sans doute longtemps pour que notre information autorise, sur ce mouvement encore obscur, un jugement assuré. Les camps hostiles s'y sont affrontés dans une bataille de géants. Ce n'est pas pour rien qu'on qualifie officiellement cette révolution de grande et de *prolétarienne*[a].

Mais elle est aussi ce que l'Occident a retenu par abréviation : *culturelle.* A condition que l'on donne à ce qualificatif toute sa portée, que précisément le langage courant, en Occident, lui refuse.

De là que la Révolution culturelle ait provoqué pendant ses quatre premières années un pareil bouleversement : la manière de se conduire à l'égard des autres et de soi-même, les motivations conscientes ou inconscientes auxquelles on obéit, les idées reçues, les valeurs admises, l'organisation de la société, tout cela est « culturel[b] ». On ne comprendrait rien à cette révolution, si l'on s'imaginait qu'elle avait eu seulement pour objet de rajuster certains aspects de la vie de l'esprit. Elle remettait tout en cause. L'activité culturelle chinoise, au sens restreint du mot, est souverainement dominée, jusqu'en ses moindres détails, par les impératifs culturels au sens large, c'est-à-dire par la volonté de construire une nouvelle civilisation, composée d'hommes nouveaux, pétris dans une pâte nouvelle.

Les barrages volent en éclats

« Comment définiriez-vous la Révolution culturelle ? demandai-je à l'écrivain Guo Moruo.

– C'est le mouvement par lequel la pensée-mao, cette bombe atomique spirituelle, a fait voler en éclats les barrages qui arrêtaient le cours de la révolution : ceux que la Libération avait laissés subsister et ceux que le révisionnisme essayait de reconstruire. »

Des militaires aux savants, le vocabulaire ne varie guère. Le maréchal Lin Biao déclarait dans une proclamation à l'armée, en 1965, à la veille du déclenchement de la Révolution culturelle: « L'arme la meilleure n'est pas l'avion, l'artillerie lourde, les chars ou la bombe atomique, c'est la pensée-mao ; la force combattante la plus grande, c'est l'homme armé de la pensée-mao. » Il ne faudrait pas pousser beaucoup Guo Moruo pour lui faire dire que Mao n'a pas reculé devant un Hiroshima culturel.

N'est-il pas pourtant singulier qu'il ait fallu un tel cataclysme pour venir à bout de résistances que dix-sept ans de régime révolutionnaire n'avaient pu vaincre ? La propre femme de Mao, Jiang Qing, dressait en novembre 1967, de la longue période de régime communiste qui s'étend de 1949 à 1966, un bilan sévère : *«Ces dix-sept* années *sont* à condamner *absolument*[c34].*»* Quand Mme Mao stigmatisait les « capitalistes», les «bureaucrates », les «féodaux », le «mécanisme d'État bourgeois», la «justice de classe», la «police à la solde de la

bureaucratie », on aurait cru qu'elle voulait parler de la Chine d'avant 1949. Il n'en est rien : elle parlait de la situation chinoise en 1966, vers le début de la Révolution culturelle.

Ce sont les obstacles à la révolution, maintenus ou recréés par le régime communiste, que «la bombe» avait enfin fait sauter.

Dès le premier jour, nous avions été accueillis par Guo Moruo. Poète, épigraphe, médecin, philosophe, historien, romancier, auteur dramatique, il était la gloire culturelle du régime – un peu ce que Gorki avait été pour la révolution soviétique : on l'honorait comme la plus haute personnalité chinoise dans le monde des sciences, des lettres et des arts. Longtemps vice-premier ministre et ministre de la Culture, il continuait, dans la minutieuse étiquette du protocole, à garder le pas sur tous les ministres, sauf le Premier.

Aux débuts de la Révolution culturelle, il avait été, dit-on, mis à rude épreuve. Sans attendre que les gardes rouges le couvrent de lazzi et le coiffent d'un bonnet d'âne, il avait prononcé une autocritique spontanée, reconnaissant en lui-même le prototype du « lettré» dans la tradition mandarinale. Il se serait accusé alors d'être «plus bas que terre», «plus puant qu'une crotte de chien». Il est ressorti de l'épreuve aussi respecté que jamais ; il est de ces illustres figures qu'un régime révolutionnaire aime à mettre en avant, même et surtout si elles ne présentent guère l'apparence révolutionnaire. Il est une caution. Il rassure. L'intelligence, la culture, la science sont aux côtés du régime maoïste, puisque Guo Moruo en est un des principaux dignitaires.

Presque à chacune des journées passées à Pékin, nous avons retrouvé Guo Moruo dans ses réincarnations successives. Cet octogénaire était président de l'Académie des Sciences et premier vice-président du Comité permanent de l'Assemblée nationale populaire[d]. Archéologue en pleine activité, il venait de diriger des fouilles dans une nécropole impériale de la dynastie des Han, datant du IIe siècle avant notre ère. Il me montra un texte dont personne d'autre que lui n'avait trouvé la clef; il venait de le traduire, à l'exception d'un signe qu'il n'avait su déchiffrer et qu'il avait entouré d'un carré noir. Quatre soirs, tout en m'aidant patiemment à surmonter ma maladresse dans l'usage des baguettes, il m'a fait bénéficier d'une conversation crépitante d'images et de formules, mais non exempte de franchise : il a trop vécu pour avoir rien à craindre ni du régime, ni des étrangers.

Il n'y a pas de maoïsme

« Pourquoi compare-t-on toujours le maoïsme à une étoile, à un soleil ? lui demandai-je.

– Il n'y a pas de maoïsme, me répondit-il doucement, il y a la pensée-maotsetung... Le soleil ne brille que le jour, l'étoile ne brille que la nuit ; la pensée-maotsetung brille la nuit comme le jour. »

Que des slogans mettent les idées du président Mao à la portée des travailleurs de base et des enfants des écoles, pensai-je, soit. Mais qu'un vieillard comblé de gloire, un intellectuel aussi raffiné, reprît ces slogans à son compte, n'avait-il pas de quoi surprendre ?

« L'essentiel est de *bien penser*. Pour bien cultiver le riz, pour bien couler l'acier, pour bien soigner les malades, il faut d'abord bien penser. Avant la Révolution culturelle, dans les écoles, les universités, les théâtres, les journaux, on pensait mal. Cela valait la peine de les fermer, pour les mettre en mesure, ensuite, d'enseigner à bien penser.

– En somme, "au commencement était le verbe"? Pensons bien *et tout le reste nous sera donné par surcroît*...

– Si vous voulez. De tout temps, des doctrines ont fleuri, chez nous, qui cherchaient la meilleure voie pour les hommes et pour la société. La doctrine qui l'emportait était celle de Confucius – toutes les autres s'ordonnaient autour d'elle. La Chine en a vécu deux mille cinq cents ans. Aujourd'hui, c'est la pensée-maotsetung qui énonce les principes de base du raisonnement et de la vie. »

Un incendie de forêt

« Ce que vous appelez la pensée-mao, demandai-je naïvement, ce sont les pensées de Mao?»

Guo Moruo fit répéter ma question.

«La Pensée, répondit-il, ne se réduit pas aux pensées, pas plus qu'une rivière ne se réduit aux gouttes d'eau qui en jaillissent et scintillent. Les gouttes isolées, quand elles retombent, ne forment qu'une flaque qui croupit. La rivière n'est pas seulement un agglomérat de gouttes, elle est mouvement, elle est énergie.

– Si toutes les philosophies qui ont vu le jour en Chine depuis vingt-cinq siècles sont de simples variantes de la pensée de Confucius, n'est-ce pas aussi le cas de la pensée-maotsetung ?

– Certainement non. La pensée de Confucius avait fini par se dessécher, comme, lorsque le courant baisse, le limon du fleuve Jaune se durcit et forme des barrages naturels. »

Depuis la fin du siècle dernier, la plupart des intellectuels chinois s'efforçaient de faire une brèche dans ces digues. Ils attaquaient les traditions confucéennes et recherchaient de nouvelles voies doctrinales. « Ils ont tous échoué. Mao a réussi. »

«La pensée-maotsetung transforme l'homme, la nature, la société. C'est vraiment une pensée révolutionnaire.»

Mao donne pourtant l'impression d'avoir conservé et consolidé autant qu'il a détruit – fût-ce au prix d'une transmutation. Sans doute, selon le point de vue où l'on se place, peut-on constater qu'il a bâti avec les matériaux traditionnels à portée de sa main, ou qu'il a fait exploser l'édifice dont les décombres lui ont ensuite fourni des pierres de récupération.

« Ce qui me frappe plutôt, fis-je, c'est que Mao ne détruit jamais d'un seul coup. »

Ne procède-t-il pas par étapes? Avant de lutter contre le Guomindang, il a fait front commun avec lui, à deux reprises. Avant d'éliminer les «capitalistes nationaux », il leur a proposé son alliance. Il a fait aux intellectuels le somptueux présent des «Cent Fleurs », avant de les disperser dans les camps de travail. Ensuite, il a lancé le «Grand Bond en avant », puis la Révolution culturelle : chaque fois, un pas de plus; ou plutôt, «deux pas en avant, un pas en arrière ». La

révolution soviétique s'est effectuée en une fois, par un grand bouleversement, puis s'est arrêtée. La révolution chinoise s'établit par degrés, sans que jamais se produise une complète rupture.

« Notre révolution est ininterrompue, reprit-il. Elle ressemble à un incendie de forêt. Tantôt, elle a l'air de ne pas avancer, on dirait qu'elle a perdu sa force, c'est qu'elle prend son élan ; et tout à coup elle jaillit, comme si elle explosait. Cette fois, d'un seul coup, le feu a embrasé toute la forêt. Le révisionnisme est réduit à l'état de branches calcinées.

– Ce que vous appelez "révisionnisme", c'est le retour en arrière, le compromis ?

– Le révisionnisme, c'est l'incendie quand il s'éteint. Ce sont les eaux du fleuve quand il se retire. »

Dans les usines, les écoles, les communes rurales, quand nous avons demandé ce que la Révolution culturelle avait changé, on nous a toujours fait la même réponse : « Le niveau de conscience politique des travailleurs s'est beaucoup élevé. » Et on nous expliquait que ce niveau, de lui-même, s'abaisse si on ne l'élève pas. Le « révisionnisme », c'est cette tendance à la baisse. C'est la pesanteur du passé. Un manque de confiance dans la révolution. Une sorte de défaitisme. Pour le triomphe de la révolution, ce qui compte le plus, ce n'est pas que les masses produisent davantage, c'est que leur niveau de conscience politique monte sans cesse. Si l'on se contente de vouloir le stabiliser, bientôt, ce sera le sauve-qui-peut.

Mao a retourné la Chine comme un gant

«Si la pensée-mao est à ce point révolutionnaire, comment expliquer que nous autres étrangers ayons l'impression d'un système typiquement *chinois;* comme s'il y avait permanence d'un caractère national, immuable dans l'espace et dans le temps ?

– Mao a retourné la Chine comme un gant, me répondit Guo Moruo. Mais c'est toujours le même gant, sur la même main.

– Quelles sont les valeurs de base que vous avez conservées ?

– Les vertus traditionnelles, après un tri sérieux qui nous permet de rejeter ce qui est altéré et d'absorber ce qui est vivant. »

Confucius avait fait un portrait de l'homme vertueux, le *Sheng ren,* entraîné à vivre en harmonie avec les autres : courtoisie, justice, intégrité, maîtrise de soi, fidélité aux engagements, loyauté, juste milieu. C'est encore l'idéal d'aujourd'hui. Ou plutôt, rectifie Guo Moruo, c'est de nouveau l'idéal, car, entre-temps, il s'était perdu[35].

La *courtoisie ?* Les rites confucéens ont disparu, mais nos hôtes, en dépit de l'accablante chaleur, ne retirent pas leur vareuse boutonnée jusqu'au col. Le formalisme d'antan a été quelque peu allégé, mais la bienséance raffinée demeure : on évite d'ennuyer les interlocuteurs par le récit de ses ennuis ; on leur fait des compliments pour qu'ils se sentent à l'aise.

La justice? N'y en a-t-il pas plus en Chine populaire, me demande Guo Moruo, qu'il n'y en avait depuis longtemps dans la Chine classique ?

L'intégrité ? La population a apprécié dans les nouveaux dirigeants leur honnêteté qui contrastait avec la corruption de l'ancien régime[e].

La *maîtrise de soi* ? Chaque Chinois s'exerce à rester impassible et souriant. Ses qualités humaines, ses sentiments valent par eux-mêmes, sans qu'il ait besoin de les afficher. Un Chinois m'a assuré que ses compatriotes «avaient compris le peu de cas qu'il fallait faire de Khrouchtchev, quand il avait martelé la tribune de l'O.N.U. avec sa chaussure».

La fidélité à la parole donnée ? Quand les Chinois prennent un engagement, ils le tiennent. Un accord commercial, ils en exécutent les dispositions rubis sur l'ongle.

La *loyauté à l'égard des amis ?* Avant que fût rendue publique l'invitation à Nixon, Pékin avait averti le gouvernement nord-coréen et le gouvernement nord-vietnamien ; Chou En-lai était venu lui-même rendre visite, en pleine nuit, au prince Sihanouk.

Le *juste milieu ?* Quoique les développements de la révolution chinoise offrent souvent de déplorables excès, c'est une voie médiane qui donne l'impression de triompher pour finir, après que ces excès se sont d'eux-mêmes discrédités : à mi-chemin entre le gauchisme anarchiste et le droitisme conservateur, entre l'utopie et la routine, entre le défi jeté au monde et le renoncement aux ambitions mondiales. Ce juste milieu concilie « l'intransigeance dans les principes et la souplesse dans l'application» : le combat de Mao contre Chiang Kai-shek et son voyage à Chongqing pour renconter celui-cir ; la fermeté dans la lutte contre les États-Unis et l'invitation à Nixon[f].

«Ainsi, repris-je, un siècle avant Socrate, tandis qu'Héraclite et Pythagore jetaient les fondements de la philosophie grecque, vivait un philosophe dont l'idéal est resté le vôtre ?

– Il l'est resté... enfin, pas tout à fait... Mao nous invite à conserver ce qui est bon dans la tradition et à écarter le mauvais. Il faut donc tout découdre dans les vêtements anciens, séparer le bon du mauvais, et recoudre avec ce qui est bon. »

En somme, Mao, comme Confucius, aurait élaboré une philosophie qui aboutit à des règles de vie personnelle et de gouvernement de la société ; mais c'est la vie, c'est la société d'aujourd'hui. Il a traduit l'idéal communiste dans le langage confucéen : « Le communisme, ce sera la Grande Harmonie[3637]. »

Les tribulations de Marx en Chine

Aucun théoricien marxiste n'a jamais été placé en Chine au-dessus ni même à l'égal de Mao. Les pères fondateurs, Marx, Engels, Lénine, Staline, on les respecte comme ancêtres ; mais on sent bien qu'à eux quatre, ils n'ont pas apporté à la Chine autant que Mao à lui seul. Quel peuple, au reste, n'aurait l'instinct de minimiser l'importance de l'emprunt fait aux étrangers et de majorer celle de l'emprunt fait à la pensée indigène ? Lin Biao écrivait sans façons : « Il y a, dans la pensée qui nous anime, 90 % de Mao et 10 % de Marx et de Lénine... Mao est un génie... Chaque phrase de lui est la vérité...[g]. » Partout où se voit le portrait des deux Allemands et des deux Soviétiques, celui de Mao leur fait face, seul et plus grand.

La rupture sino-soviétique a dû avoir un effet direct sur le déferlement de la pensée-mao : la Chine était désormais libre de mettre l'accent sur l'originalité de l'apport chinois, et d'opposer la pureté de la pensée-mao aux troubles tentations du « révisionnisme soviétique[h] ».

Les idées marxistes sont doctrine d'État dans une quinzaine de pays. En est-il un où elles se soient plus enracinées qu'en Chine ? A quoi tient que le terrain leur ait été si favorable ?

« La pensée-mao, m'explique Guo, traite l'héritage marxiste suivant tradition chinoise : décortiquer les doctrines, en briser la coquille dogmatique, en extraire le noyau, qui contient le germe. »

De tout temps, la Chine a emprunté à l'étranger ses doctrines. Elle les a adaptées à son mode de penser. Ainsi du bouddhisme, à ce point incorporé à la culture chinoise que les bouddhistes indiens s'adressent aujourd'hui à la Chine pour retrouver des textes authentiques, traduits par des lettrés chinois qui les avaient recueillis en Inde même.

« Un jour, repris-je, les dirigeants russes viendront vous demander comment vous avez fait pour conserver l'esprit du marxisme-léninisme tout en le sinisant...

– La pensée-mao, me répondit Guo Moruo, met le marxisme-léninisme en forme chinoise, sans le déformer. Si nous copiions servilement le modèle soviétique, sans tenir compte de notre histoire, nous trahirions Marx et Lénine[i].»

Il poursuivit : « Quel est le noyau de la pensée de Marx ? Parvenir au communisme par la dialectique. Le communisme existait dans la Chine ancienne. Le plus haut idéal de toute notre tradition nous demande de renoncer à l'égoïsme pour nous fondre dans la communauté. *La plus grande joie des Chinois, c'est d'être ensemble.* Quant à la dialectique, des recherches montreront peut-être que Marx l'a empruntée à la Chine. Hegel semble l'avoir puisée dans la pensée asiatique.

– Mais à l'époque de Confucius, Héraclite et Empédocle disaient déjà que tout s'écoule, que le conflit est père de toutes choses, qu'une harmonie divine règle le jeu des contraires... »

A la base de tout : le Yin et le Yang

Guo Moruo me jette un long regard souriant ; il est à son affaire. « Sans doute. Mais ce ne sont pas ces philosophes ioniens qui ont marqué la pensée occidentale. Ce sont Aristote et votre Descartes. La pensée chinoise, elle, n'a jamais cessé de tourner autour du Yin et du Yang. »

« Un coup de Yin, un coup de Yang, voilà le Dao ! » proclamaient les livres anciens[38]. Les contraires complémentaires, ce sont le Yin et le Yang. L'harmonie des contraires, c'est le Dao qui l'assure : la Voie onduleuse, qui déroule sans fin ses sinuosités. Le Yin, c'est le versant ombreux de la vallée. Le Yang, le versant ensoleillé. Le Yin, c'est l'humidité, le froid, l'hiver, l'attente obscure, les énergies latentes, le négatif, la passivité, la féminité. Le Yang, c'est la sécheresse, le chaud, l'été, le désir qui se dresse, l'énergie qui conquiert, le positif, l'activité, la virilité.

La complémentarité des contraires s'applique à tous les domaines : nord et sud, bas et haut, terre et ciel, gauche et droite. Jusqu'à l'opposition des éléments de la cuisine chinoise, le *Yin*-fondant et le *Yang*-craquant, le *Yin*-sucré et le *Yang*-salé. Ces couples d'éléments antagonistes sont la source de toute fécondité. Car le Dao n'est pas la somme d'un Yin et d'un Yang, qui ne seraient que ses deux moitiés. Il est le principe de l'alternance créatrice d'un Yin et d'un Yang qui restent deux entités indépendantes.

A la pensée binaire de l'Occident, qui coupe entre le oui et le non, le licite et l'illicite, le vrai et le faux, les Chinois substituent une pensée ternaire : thèse, antithèse, et cet effet de leur opposition qui n'est pas vraiment leur synthèse, mais le produit de leur attraction et de leur répulsion, leur *résultante.*

L'enfant tient de ses père et mère, mais ne rassemble pas toutes leurs caractéristiques, comme ferait un hermaphrodite. Il sera lui-même élément d'un nouveau couple, dissymétrique et fécond.

« Un se divise en deux»

Pour Mao, comme pour la pensée chinoise classique, pas de oui et de non, comme le voudrait le rationalisme occidental : oui devient non, non devient oui, dans la pulsation incessante du temps. Mao invite à « marcher sur deux jambes, l'agriculture qui est la base et l'industrie qui est le facteur dominant». La Révolution culturelle a lancé les gauchistes contre les révisionnistes de droite, pour que le centre droit, reconstitué contre les excès de la gauche, élimine cette gauche devenue déviationniste, avant d'être éliminé à son tour. Les intellectuels doivent se régénérer dans le travail manuel, mais le travail manuel se perfectionnera par le contact avec les intellectuels. La campagne équilibrera la ville, qui fertilisera la campagne. Etc.

«Un se divise en deux », nous répète-t-on en mainte occasion, ce qui veut dire : dans l'unité apparente, deux éléments dissymétriques se sont rencontrés. L'analyse les distingue. Une synthèse artificielle les réunit, mais elle ne doit pas dissimuler qu'il s'agit d'éléments opposés, dont la lutte se terminera par le triomphe de l'un et l'élimination de l'autre.

«Pensez-vous, demandai-je, que le révisionnisme de Liu Shaoqi signifiait qu'il n'adhérait pas à la théorie de la complémentarité des contraires ?

– En effet, Liu estimait que *"deux s'unissent en un"* est plus fondamental que *"un se divise en deux". Il* croyait à la conciliation possible des contraires. Il ne croyait pas qu'il y a, entre le prolétariat et la bourgeoisie, un antagonisme qui ne peut se terminer que par la victoire de l'un sur l'autre : ou bien l'embourgeoisement du socialisme ; ou bien la victoire du prolétariat. Il prétendait réaliser des compromis définitifs[j].

– La défaite de Liu signifie que les bourgeois doivent disparaître ?

– Ils doivent se réformer. Mao dit : *Une mauvaise chose peut se transformer en une bonne.* Il ne faut pas détruire les hommes, mais changer l'homme. »

Logique occidentale ou logique chinoise

A un philosophe français qui me demandait mes impressions, je déclarai que les Chinois n'avaient pas la même logique que nous. Il sursauta : « Il n'y a pas une logique chinoise et une logique occidentale ! Il y a *la* logique ! Les Occidentaux l'ont assimilée ; vous voulez dire sans doute que les Chinois n'en sont pas encore là ? »

Non, ce n'est sûrement pas cela que je dirais. La pensée occidentale repose sur quelques principes que la pensée chinoise ne reconnaît pas.

Le principe de *causalité?* La pensée chinoise, ainsi que la pensée-mao, décèle non pas des rapports abstraits de cause à effet, mais des solidarités concrètes de contrastes harmonisés, comme l'endroit et l'envers, les rayons et les ombres ; elle n'enregistre pas des successions de phénomènes, dont l'un serait la cause unique et directe de l'autre, mais des alternances d'aspects liés par leur opposition.

Le principe de *contradiction* et du *tiers exclu ?* Une chose ne peut être à la fois elle-même et son contraire ? De deux propositions contradictoires, il est nécessaire qu'une soit vraie et l'autre fausse, une troisième étant exclue ? Mao, fidèle à la tradition chinoise, récuse ces lois fondamentales. La contradiction est au sein de toutes choses vivantes, c'est cela même qui les tient en vie. A la logique du tiers exclu, il substitue une logique du tiers inclus, qui résulte de l'antagonisme fécond des deux premiers termes.

De là les retournements si fréquents dans l'action de Mao: la rupture procède de l'alliance, le succès de l'échec, comme le jour de la nuit. « Dans la guerre, dit-il, l'offensive et la défensive, la victoire et la défaite sont des phénomènes mutuellement contradictoires. Un aspect ne peut exister sans l'autre. Leur liaison mutuelle décide de l'issue de la guerre[41]. » La pensée créatrice est une pensée contrastée.

Une société vivante va de contradiction en contradiction, ainsi que l'affirme un texte fondamental – et fondamentalement taoïste – de la Révolution culturelle : « Il est faux d'affirmer qu'il n'existe pas de contradictions dans la société socialiste. Il y en aura toujours dans dix mille ans. La terre serait-elle détruite et le soleil se serait-il éteint, qu'il en existerait encore dans l'univers. Chaque chose est lutte et changement. » Ce texte s'intitule : « Une grande révolution qui touche

l'homme dans ce qu'il a de plus profond[42]. »

La pensée-mao et la Révolution culturelle touchent l'homme dans ce qu'il a de plus profond. Mais cette profondeur-là, l'Occidental peut-il l'atteindre ? Comment des hommes formés dès le berceau à la loi binaire de la pensée gréco-latine, se plieraient-ils aux rythmes ternaires de la pensée chinoise ?

Génie ou niaiserie ?

Si jamais exista une doctrine globale donnant réponse aux problèmes petits ou grands de la vie publique et de la morale personnelle, c'est la pensée-mao. Elle prolonge assez les modes de penser traditionnels, pour être aisément assimilée par les Chinois ; mais elle prétend assurer l'indépendance et la construction de la nation. A chaque esprit évolué, elle apporte une sécurité : celle d'être pris en charge par une vérité qui a fait ses preuves. Aux masses, elle donne une espérance : celle d'un irrésistible progrès.

Parce qu'elle fournit à la fois l'échappée vers un idéal et les règles pratiques nécessaires pour qu'il s'incarne, la pensée-mao a un caractère total – et même totalitaire. Dans la Chine classique, le Chinois échappait difficilement au confucianisme : une autre philosophie n'aurait pu que détruire la société. Un candidat aux examens n'était admis à développer aucune autre idée que confucéenne. Les mandarins assuraient l'application de ces principes, après avoir fourni la preuve qu'il les avaient irréprochablement assimilés. En se substituant au confucianisme, la pensée-mao impose à son tour une orthodoxie. Une pensée correcte est une pensée unanime.

D'où la diversité des jugements que l'on porte sur Mao. Pour les uns, il est un empereur-philosophe, un César qui eût été Platon. Pour d'autres, son Petit Livre Rouge recense les solennelles niaiseries d'un Pécuchet de village.

Ce sont deux approches différentes de la même réalité. Par son ambition démesurée, la pensée-mao irrite des intellectuels enclins à considérer comme seule recherche sérieuse celle qui résulte d'une spécialisation. Mao n'est un produit ni de l'université, ni de

l'enseignement des mandarins : il s'est formé en lisant la nuit, à la chandelle ; il parle un langage destiné à être entendu des plus frustes, avec un accent de paysan du Hunan, qui fait sourire les intellectuels de Pékin ou de Shanghai. Il a commencé comme instituteur dans une petite école de Changsha. Il se veut lui-même un éternel instituteur. Autodidacte, il séduit les autodidactes: esprit primaire peut-être ; mais que sa foi dans son pays a fait souvent admirer par des esprits supérieurs.

Une pensée unificatrice

Tant de conducteurs de peuples ont été, sont et seront des fanatiques, des frénétiques. La révolution chinoise s'est déroulée sous l'égide d'un homme doué d'une intuition et d'une puissance d'assimilation peu communes, méditant sans arrêt, lecteur infatigable, écrivain clair, poète sensible, élégant calligraphe, animé dans ses propos par le sens de l'équilibre et de l'humain.

Il n'a pas cru que, pour être profonde, une pensée dût être hermétique. Car, pour être vraie, elle doit être concrète. Il ne faudrait pas se représenter les débats d'idées de la Révolution culturelle comme de complaisantes ratiocinations d'idéologues. Ce sont les affrontements d'hommes qui savent que le sort du combat décidera de la vie quotidienne du peuple – voire de leur propre survie. Pas plus que le confucianisme, pas plus que le Dao, la pensée-mao n'est une théorie. Elle est essentiellement une pratique[k]. Elle ne peut pas être prouvée, mais vécue; ni enseignée, mais éveillée en chacun. Comme l'art, comme la poésie, elle est témoignage.

Au-delà des institutions, du Parti ou de l'État, la pensée-mao a imposé au pays entier une forme supérieure d'organisation. La Chine a pu décentraliser audacieusement l'action au niveau des communes populaires ou des usines, car elle a centralisé la pensée par une totale uniformisation : c'est le triomphe intellectuel de Mao. Il se légitime par sa propre pensée, devenue source de toute légitimité.

a Une chronologie, annexée à ce livre, relate par le menu les étapes de la Révolution culturelle.

b « *Culture*» est ambigu. Nous employons le plus souvent ce mot en son acception

particulière de «manifestation de la vie intellectuelle » : éducation, arts et lettres (« relations culturelles », « affaires culturelles »); son contraire est *l'inculture.* Les Chinois utilisent cette notion dans la signification globale qu'elle revêt en anthropologie : *culture* s'oppose à *nature.* C'est l'ensemble des comportements appris, des us et coutumes, des croyances transmises, le legs des mentalités, individuelles et collectives, façonnées au cours du processus de socialisation.

c *Cette assertion est l'une de celles que les dirigeants chinois, après la mort de Mao, ont reprochées le plus à Jiang Qing et à ses trois complices de la « Bande des Quatre». Elle est l'image même du « déviationnisme gauchiste », aussi pernicieux que son pendant, le « déviationnisme bourgeois », source de «pollution spirituelle» (1990).*

d Dont le président était le maréchal Zhu De, héros de la Longue Marche, chef de l'Armée Rouge pendant vingt ans. *Celui-ci est décédé le 6 juillet 1976, à l'âge de quatre-vingt-dix ans (1990).*

e *La réapparition de la corruption a été une des principales causes des troubles insurrectionnels du « printemps de Pékin» » 1989 (1990).*

f *Au cours de la campagne contre Confucius de 1974,* le juste *milieu (zhong yong) a été attaqué comme freinant la révolution, qui doit inévitablement être accompagnée d'excès (1990).*

g Il est vrai que Lin Biao, si l'on en croit le document qui a servi de base à sa condamnation (projet 571 de mars 1971) se serait rattrapé : « B52 [nom de code désignant Mao] abuse de la confiance que lui a accordée le peuple, il va à rebours de l'histoire, il est un tyran féodal, un disciple de Confucius... A bas B 52! Renversez la dynastie qui brandit le drapeau du socialisme ! »

h *La Constitution adoptée le 5 mars 1978 (article 2, alinéa 2, et* Préambule) *accentue encore le rôle historique et idéologique de Mao. La nouvelle Constitution perpétue ce résultat inattendu de la divergence des voies soviétique et chinoise: elle* mentionne *« la pensée-maotsetung» comme «fondement théorique de la République populaire de Chine». Cette référence a été maintenue depuis lors (1990).*

i *Constante chinoise : en 1895, le révolutionnaire Yenfu disait déjà qu'on ne pouvait être fidèle à la pensée du grand empereur Kangxi (1662-1722), qu'en s'écartant de la lettre de son enseignement*39 *(1990).*

j *« L'exotisme est tout ce qui est Autre. Jouir de lui est apprendre à déguster le Divers », écrivait Victor Segalen. Il faut essayer de se pénétrer de la démonstration faite ici par Guo Moruo, pour aborder cet Autre et Divers, qu'est pour nous l'univers chinois*40 *(1990).*

k *«L'honnête homme ne prêche rien qu'il n'ait d'abord mis en pratique», dit Confucius*43 *(1990).*

CHAPITRE III

Chou En-lai

Talleyrand dans le rôle de Richelieu

Verrions-nous l'un des deux grands? Sur cette question, point de lumières, ni en France avant notre départ, ni à notre arrivée en Chine ; le mystère fait partie de la règle du jeu. Mao ? Peu d'espoir en cette période, nous avait-on annoncé : il n'était pas présent dans la capitale, mais « quelque part en province[a] ».

Chou En-lai, Premier ministre inamovible depuis 1949 ? Ce petit-fils de mandarin impérial, devenu le pivot du communisme chinois ? Ce charmeur, qui racontait à Nasser, dans un sourire, comment la Chine cultivait son meilleur pavot pour en empoisonner les G.I.'s du Vietnam, en souvenir des guerres de l'Opium ? Ce félin discret qui survient à tous les tournants importants de l'histoire chinoise depuis cinquante ans ? En 1913, à quinze ans, interne à l'école secondaire de Nank'ai, il ne songe déjà qu'aux moyens de réveiller la Chine. A dix-neuf ans, il va chercher à Tokyo la réponse à cette question. Il en revient pour participer à la révolte étudiante du 4 mai 1919; il est arrêté et emprisonné. Il figure, en 1920, dans la petite troupe d'étudiants progressistes que Mao regarde prendre à Shanghai le paquebot pour aller découvrir en Occident les secrets des révolutions. Il est, avec Chen Yi et Deng Xiaoping, animateur de la section française du Parti communiste chinois, dont les survivants, un demi-siècle plus tard, formeront toujours, autour de lui, le noyau de la haute administration chinoise.

A son retour, il devient en 1925 commissaire politique de l'Académie militaire de Huang pu, aux côtés de Chiang Kai-shek. Il essaye d'éviter la rupture entre le Parti et le Guomindang. Quand elle est consommée, en 1927, il se lance dans l'insurrection, d'abord à Shanghai avec trois cents ouvriers, puis à Nanchang, à la tête du Parti

dont il est devenu secrétaire général. Les deux fois, il se fait écraser. Il rejoint, dans le Jiangxi, Mao et son armée de paysans. On le retrouve à Baoan, en 1935, parmi les rescapés de la Longue Marche. Il est dépêché, en décembre 1936, de Baoan à Xi'an, où il obtient de Chiang Kai-shek – fait prisonnier par ses propres lieutenants –, contre la vie sauve, les années de répit qui permettront au communisme de prendre, face aux Japonais, sa stature nationale. Le voilà à Chongqing, où il représente Mao auprès de la Chine nationaliste pendant près de dix ans.

Dès la « Libération», il prend la tête à la fois du gouvernement et de la diplomatie de la Chine populaire. Il tient la vedette de la conférence de Genève de 1954 – qui met fin à la première guerre d'Indochine – et de celle de Bandung en 1955 – qui enfante le tiers monde. Il est à la tribune de la «Conférence des sept mille», en janvier 1962, pour défendre, seul avec Lin Biao, Mao attaqué de toutes parts après l'échec du Grand Bond en avant, amenant ainsi Liu Shaoqi à laisser au moins l'apparence du pouvoir à Mao – une apparence qui, quatre ans plus tard, se remplira à nouveau de réalité, au souffle de la Révolution culturelle.

Quand celle-ci s'embrouille, à Wuhan en juillet 1967, il est là, qui vient donner aux gardes rouges déchaînés l'illusion d'une dernière victoire, aux militaires de style classique des engagements pour la suite, tout en sauvant la face de Mao dont les premiers émissaires avaient été envoyés en prison par le commandant de la place, le général Chen Zaidao... Il sera là, en février 1972, pour parler à Nixon : c'est lui, en définitive, que le Président américain viendra voir ; lui, à qui le Premier japonais, Tanaka, viendra proposer la réconciliation ; lui qui, après l'éviction de Lin Biao, restera seul avec Mao[b].

Diplomate, il a l'art de remporter les batailles sans les livrer, en gagnant le temps qu'il faut pour que le vent tourne, en déplaçant le pion qui change la partie. Chef de gouvernement, il a su, sans jamais représenter autre chose que lui-même, tracer son chemin au milieu des clans, entre les «rebelles-révolutionnaires» et les cadres administratifs, entre le Parti et l'armée ; et non point seulement tracer son chemin, mais y faire passer la révolution chinoise, comme s'il était, grâce à son jeu subtil, le point d'équilibre des forces qui la déchirent.

Un 14-juillet à l'ambassade

Ainsi qu'il était de coutume dans la Chine classique pour une présentation d'étrangers à l'empereur, on nous tint dans l'ignorance jusqu'au dernier moment. Nous nous trouvions à Pékin le 14 juillet: notre ambassade s'ouvrait pour la réception traditionnelle, qui commençait à six heures et demie. A cet instant précis, un coup de téléphone prévint notre ambassadeur, Étienne Manac'h, déjà affairé à serrer des mains, que le Premier ministre arriverait une demi-heure plus tard. A sept heures sonnantes, il était là. De sa démarche à pas glissés, comme s'il était monté sur patins, il avança au milieu de la foule des diplomates de toutes nationalités et des officiels chinois. Ceux qui parlaient s'interrompirent au milieu de leur phrase ; ceux qui étaient assis se levèrent ; ceux qui buvaient posèrent leur verre. Un grand silence s'établit. Louis XIV, entrant dans la Galerie des Glaces, précédé par les hallebardes ponctuant «Messieurs, le Roi ! », n'aurait pas produit plus d'effet dans la foule de ses courtisans.

Après les présentations, on nous installa tous deux sur un canapé, au bord d'une terrasse surélevée, au-dessus du gazon sur lequel les invités, debout, verre en main, formaient un demi-cercle attentif – non aux propos, dont ils ne pouvaient percevoir même des bribes, mais aux expressions de visage, tout en finesse, du Premier ministre que mitraillaient des photographes. Un interprète se penchait à mon oreille ; nous y devisâmes une heure durant, pendant que l'ambassadeur tenait compagnie à ses invités, notamment au ministre des Affaires étrangères, Ji Pengfei[c].

De cette conversation, comme des deux qui suivirent, on trouvera l'essentiel épars dans ce livre. A travers elles, se dessinaient quelques aspects de la personnalité de celui qui, sous l'inspiration lointaine de Mao, était le vrai patron de la Chine.

Échanges de courtoisie. « Cette mission, dit-il, devrait marquer un nouveau progrès dans les relations amicales qui se sont instaurées entre nous depuis 1964. – C'est exactement, dis-je, ce qu'en attend le président Pompidou, qui a tenu à me recevoir à la veille de notre départ, et doit me revoir à notre retour. »

Cette précision éveille son intérêt. Dans les régimes autoritaires, on ne s'intéresse que relativement peu aux hommes politiques à l'écart des affaires. Seuls comptent les gouvernements. Il répond aussitôt : « Il

faudra que je vous revoie avant la fin de votre séjour à Pékin. Quand partez-vous ? Nous allons arranger cela. »

S'agissait-il d'une formule de politesse, ou d'un rendez-vous ferme ? Le soir, j'interrogeai notre ambassadeur : « Devrions-nous saisir la balle au bond et solliciter une audience en bonne et due forme ?

– Gardez-vous-en bien ! Si le Premier ministre tient à vous recevoir, il vous fera signe sans que vous le lui demandiez. S'il ne tient pas à vous recevoir, il ne le fera pas, même si vous le lui demandez. » Dans la suite de l'entretien, Chou En-lai me parle en chuchotant derrière son éventail, sur un ton de confidence.

« La Chine populaire a eu plaisir à constater que la France demeure attachée à la politique d'indépendance inaugurée par le général de Gaulle: refus des deux hégémonies, non-ingérence dans les affaires intérieures des autres pays, coopération avec les divers pays sans tenir compte des différences de leurs systèmes politiques et sociaux.

– Dans cet esprit, des relations amicales entre la France et la Chine sont une conséquence et une des conditions de notre politique d'indépendance. Notre Président serait heureux que la Chine envoie en France une mission de haut rang. »

Le Premier ministre en convient : « Nous avons été retardés dans nos projets par la mise en place des nouvelles structures, à la suite de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne. C'est seulement après la convocation de la quatrième législature de l'Assemblée populaire que nous prévoyons d'envoyer cette mission en France. »

Il me précise que l'Assemblée serait réunie « avant la fin de l'année ou dans le courant de l'hiver». C'était beaucoup d'optimisme: il aura fallu attendre 1975. Sans doute Chou En-lai pensait-il achever la reconstruction du Parti plus aisément que ce ne fut possible[d].

Cette liaison entre l'envoi d'une délégation ministérielle et la date d'une session parlementaire m'incite à informer le Premier ministre que notre Assemblée nationale souhaite de son côté accueillir une délégation de l'Assemblée populaire chinoise.

« Nous examinerons cette invitation dans un esprit d'amitié.

– Il paraît évident que votre délégation parlementaire ne pourra venir qu'après la convocation de votre nouvelle Assemblée. A vous d'apprécier s'il est nécessaire que votre délégation gouvernementale attende elle aussi cette date. »

Chou En-lai comprend à demi-mot. « Il n'est peut-être pas indispensable d'attendre, pour envoyer la délégation ministérielle, la convocation de la quatrième législature. Nous allons y réfléchir. »

Collégial ou royal, ce « nous » ? En tout cas, ce n'est pas le refus d'une décision : elle me sera annoncée quatre jours plus tard. J'aborde les affaires culturelles:

« La différence des langues forme une barrière malaisée à franchir. Nous ne nous faisons naturellement pas d'illusions sur la possibilité pour huit cents millions de Chinois de parler français ni pour cinquante millions de Français de parler chinois. Mais peut-être y a-t-il d'autres moyens d'échange, qui permettraient à la Chine et la France de se mieux comprendre l'une l'autre ? André Malraux, lors de son voyage de 1965, avait proposé au gouvernement chinois l'envoi à Paris d'une exposition des trésors de l'art chinois, qui aurait pu ensuite se transporter à Londres, Bruxelles, Rome, etc. Cette idée ne pourrait-elle pas être reprise ? »

Il me semble que la figure de Chou En-lai se ferme. Chaque fois que nous prononçons le nom de Malraux, nous avons aussi peu de succès. Ce comportement bizarre se confirmera de jour en jour.

Il nous faudra attendre trois semaines pour avoir la clé de l'énigme : un de nos accompagnateurs finira par nous glisser qu'on reproche à Malraux d'avoir, dans ses *Antimémoires,* prêté à Mao des propos «qui s'éloignent sensiblement de ceux qu'il avait prononcés », au cours de l'audience accordée le 4 août 1965.

Pourtant, le grand écrivain n'a jamais caché qu'il ne prétendait pas présenter une sténographie des conversations qu'il relatait : comme il l'explique en préface des Chênes qu'on abat, il « a rêvé d'un Goya » sans «chercher à faire une photographie». Mais des adeptes du réalisme socialiste peuvent-ils admettre la définition surréaliste de l'art : « plus réel que la réalité» ?

Je reprends : «A défaut d'exposition, la Chine pourrait envoyer en France des spectacles. L'Opéra de Pékin avait recueilli un grand succès à Paris vers 1955. Il s'est reconverti vers les thèmes révolutionnaires contemporains. Pourquoi n'en ferait-il pas bénéficier le public européen ? Ou alors, vos acrobates ?

– Nous allons y réfléchir. »

Là non plus, la réponse ne tardera pas.

Quant au domaine des échanges commerciaux, je dis au Premier ministre notre souci de voir les relations économiques entre la Chine et la France portées au même niveau que les relations politiques. Le Japon devance de beaucoup la France ; la Grande-Bretagne et l'Italie ont progressé plus vite qu'elle. « N'est-il pas un peu décevant que la France qui, des nations occidentales, a le plus d'affinités politiques avec la Chine, ne fournisse que 4 % environ du commerce chinoise ?

– Il y a là un problème que l'on devrait pouvoir faire avancer. Vous aurez des conversations plus détaillées sur ce sujet avec nos camarades responsables du Commerce et nous en reparlerons. Les missions que nous vous avons envoyées au Salon aéronautique du Bourget et pour votre Exposition océanographique de Bordeaux ont été très satisfaites de ce qu'elles ont vu. »

Le Premier ministre n'entre pas dans le détail.

« Mais, reprend-il malicieusement, vos industriels font-ils le nécessaire ? Viennent-ils à la Foire de Canton?»

Certes non, ils n'y viennent pas assez, et «surtout n'y restent pas assez longtemps pour emporter les contrats à force de patience ».

Avec ce goût national pour les énumérations, Chou En-lai résume, en comptant sur ses doigts, les décisions qu'il s'est promises :

« Il y a quatre points : possibilité d'avancer la date de la mission ministérielle chinoise en France ; envoi d'une exposition d'art chinois ; représentation de ballets ; traitement privilégié accordé à la France

pour amplifier les échanges commerciaux ; il faudra que nous reparlions de ces quatre points. »

La Chine gaullienne

Comme si la conversation prenait maintenant un tour plus intime, Chou En-lai, à mi-voix dans le brouhaha de la réception, me dit son respect pour la figure du général de Gaulle. Le propos n'est pas sollicité ; la mort lui a enlevé tout caractère d'opportunité. « Nous éprouvons une profonde admiration pour la politique d'indépendance que le général de Gaulle a affirmée avec tant de courage. Nous sommes heureux que le Président Pompidou garde cette ligne. »

L'indépendance, tout est là. De Gaulle en a été le champion, les Chinois l'honorent comme un maître. Chou admire celui qui a mobilisé la résistance contre l'envahisseur ; qui a su, sans se départir de sa sérénité, prendre ses distances avec un ami très puissant ; qui a dénoncé la politique des blocs ; qui a payé d'exemple en dégageant son pays de la domination coloniale, pour ne pas refuser aux autres l'indépendance qu'il revendiquait pour lui-même.

Et de comparer avec l'attitude américaine au Vietnam. Là encore, de Gaulle est respecté pour avoir « osé dire la vérité à ses propres alliés », dans le « discours prophétique » de Phnom-Penh, auquel Chou En-lai se réfère pour définir « les principes sans lesquels la paix ne reviendra pas dans la péninsule ».

« Le général de Gaulle a disparu soudainement, dis-je, sans avoir pu mener à bien le projet qu'il avait formé de venir en Chine – au cours du printemps qui a suivi sa mort. »

L'ambassadeur, qui s'était joint un moment à la conversation, précise: « Bien entendu, si le gouvernement chinois avait été d'accord pour ce projet.

– Naturellement, nous aurions été d'accord ! ?

Le gouvernement chinois aurait été d'autant plus « d'accord » que –

désireux d'éviter la voie officielle qui aurait rendu vexant un refus – il avait demandé à Han Suyin de transmettre au Général l'invitation officieuse de la Chine : le message allait lui parvenir, par l'intermédiaire de Jacques Rueff, au moment où la mort le surprit. Déjà, en septembre 1970, deux mois avant sa fin, il exposait son projet à sa nièce, Marie-Thérèse de Corbie, conseiller d'ambassade, qui était venue le voir à Colombey avant de rejoindre son poste à Pékin, où nous la retrouvâmes.

« Nous lui aurions réservé un accueil extrêmement chaleureux, continue Chou En-lai. Puisque le destin en a décidé autrement, nous sommes prêts, naturellement, à recevoir son successeur[f].»

Sondage ? Préliminaire d'une invitation en bonne et due forme ? Répondre à cette phrase serait précipiter les choses. Je ne me sens pas autorisé à saisir la balle au bond.

Pourtant, il est clair que dans l'esprit de mon interlocuteur, il s'agit de faire signe au successeur et continuateur du Général, comme on faisait signe au Général lui-même. Tant que ce geste n'aura pas eu lieu, l'histoire des deux peuples aura quelque chose d'inachevé.

Après un temps, Chou reprend: «Le peuple chinois n'oubliera pas ce que le général de Gaulle a fait pour l'amitié entre les deux pays et pour le monde. J'ai regretté que ses funérailles aient eu lieu si vite: aucun avion ne me permettait de me rendre à Paris en temps utile.» Il reste un instant songeur. On n'entend plus que le brouhaha des conversations dans le jardin. «Oui, répète-t-il, pourquoi ses funérailles ont-elles eu lieu si vite?... Sa mort a été un deuil pour toute la Chine. Le président Mao l'a exprimé dans un télégramme tout à fait exceptionnel qu'il a adressé à Mme de Gaulle. »

Le seul télégramme où Mao eût fait l'éloge d'un homme d'État occidental, les deux couronnes dans le cimetière de Colombey, aux noms de Mao et de Chou, les drapeaux en berne à Pékin, les grands du régime venant signer le registre ouvert à notre ambassade témoignent d'une révérence sans calcul. Peut-être la manifestation la plus touchante en aura-t-elle été ce toast – le premier que j'aie entendu proposer pour un mort – que le président Guo Moruo portera quelques jours plus tard, lors d'un dîner offert par notre ambassadeur: «Le général de Gaulle n'est plus. Mais son corps seul est mort. Son esprit est toujours vivant. Car les idées qu'il a défendues et incarnées ne

peuvent pas mourir. Je lève mon verre à l'immortalité de l'esprit du général de Gaulle !» Hommage inattendu, sous un régime de matérialisme historique, de la part d'un écrivain marxiste-léniniste, redevenu confucéen.

C'est encore le souci de l'indépendance qui anime Chou quand il m'interroge sur le Marché commun. Il conclut : « Nous sommes très satisfaits de voir que les négociations pour élargir le Marché commun ont abouti. Il est bon que l'Europe se renforce. Cela fait partie de la lutte contre l'hégémonie des deux superpuissances. »

Cette réaction est significative. Dix ans plus tôt, la Chine voyait dans l'organisation européenne un subterfuge de l'hégémonie américaine. L'image de l'Europe a changé : c'est largement à l'action persévérante de Paris qu'on le doit. Ce qui est frappant aussi, c'est que leur jugement est diplomatique plus qu'idéologique : la Communauté économique ne leur paraît pas condamnable ou négligeable, comme un arrangement entre pays capitalistes, mais intéressante et louable, comme un fait nouveau sur l'échiquier géopolitique. Toutes choses égales d'ailleurs, le renforcement de l'autonomie des pays d'Europe occidentale par rapport aux Américains[g] va, à leurs yeux, dans le même sens que le renforcement de l'indépendance des Yougoslaves, des Albanais ou des Roumains par rapport aux Russes. Les journalistes à qui je rapporterai ce propos de Chou En-lai, à la fin de l'entretien, ne se tromperont pas sur l'importance de cette nouvelle attitude : ils titreront leur articles sur ce point.

La politique des petits pas

« Les relations internationales évoluent, enchaînai-je ; vous-mêmes, vous vous trouvez dans une situation nouvelle dans vos rapports avec les États-Unis. Vous devez être satisfaits de voir les Américains développer avec vous la politique du ping-pong et des petits pas. »

Ignorant que Henry Kissinger était passé à Pékin la semaine précédente et que, deux jours plus tard, éclaterait l'annonce du voyage du Président Nixon, je ne me doutais pas que je touchais aussi juste. La réponse fut presque brusque :

«Les petits pas ne suffisent plus. Le moment va venir où les Américains devront faire un grand pas. »

Quatre jours plus tard, Chou En-lai me fera comprendre que, dans son esprit, les grands déplacements ne sont encore que de petits pas.

La conversation s'achève. Non sans que Chou En-lai m'ait donné deux jolis exemples de l'humilité traditionnelle des Chinois – collective et personnelle. Les performances thermonucléaires et spatiales de la Chine ? «Quelques expériences atomiques, quelques lancements de fusée. Nous en sommes encore au stade du tâtonnement... Nous sommes un pays arriéré. Il nous faudra au moins cent ans pour rattraper notre retard. » Sa réputation de travailleur infatigable? « Je ne sais pas si je travaille dix-huit heures par jour, mais il est exact que le peuple chinois travaille beaucoup.» Relancé, il avoue cependant : «J'arrête rarement mon travail avant cinq heures du matin ; je le reprends vers onze heures. »

Ce travail nocturne, dans le silence de la Cité interdite endormie, semble une habitude des dirigeants chinois. Khrouchtchev le disait de Mao: « Il travaille toute la nuit, c'est un hibou[45]. » Il en était de même à Moscou du temps de Staline.

A ce moment, l'ambassadeur demande le silence et célèbre, en quelques mots bien sentis, l'amitié franco-chinoise. Avant que Ji Pengfei ne réponde, Chou En-lai, comme dans un ballet bien réglé, a **disparu.**

Concélébration de l'amitié franco-chinoise

Le dimanche suivant, tandis que nous visitions la Grande Muraille, on nous murmura à l'oreille que nous serions reçus à notre retour à Pékin. Par qui ? On ne savait pas. A notre retour, on nous consigna à l'ambassade ; prière de ne pas s'égarer dans les rues de Pékin ; il fallait qu'on pût nous atteindre à tout instant. Les desseins d'en haut sont impénétrables. A vingt heures, la cohorte doit s'ébranler en toute hâte : «on» nous attend au Palais du Peuple. C'est seulement en montant les marches que nous avons confirmation qu'il s'agit bien de Chou En-lai.

Ce palais est l'endroit où les grands du régime ont coutume de recevoir. Ils ne donnent pas d'audience dans l'intimité de leur bureau, encore moins de leurs appartements. Ils aiment les lieux banals : c'est à l'aéroport qu'ils reçurent un jour Kossyguine. On aperçoit les hauts murs pourpre de Zhongnanhai, la Cité interdite du gouvernement chinois, couronnés de tuiles jaunes ; dans cette enceinte vivent, au voisinage de Mao et de Chou, les membres du Bureau politique.

Dans une grande salle, trois cercles concentriques de fauteuils d'osier, où prennent place des rangées de témoins muets: des personnalités chinoises et trois sortes de Français : les douze députés, les journalistes qui les accompagnent, des membres de l'ambassade.

Le protocole veut que la conversation soit circonscrite au Premier ministre et au chef de la délégation. Un micro placé entre nous ne permet qu'à nous deux de nous faire entendre pour cette concélébration de l'amitié franco-chinoise.

Quelques paroles aimables ; Chou félicite Étienne Manac'h d'« être ici l'ambassadeur le plus actif ». Il entame un éloge de la France, dont l'exorde nous surprend avant qu'il ne nous en livre l'explication :

« Les Français sont très hospitaliers. Il n'y a pas de discriminationn raciale chez vous. En France, les races vivent entre elles sur le pied d'égalité. Lorsque j'étais à Paris, j'ai eu l'impression d'y voir comme une exposition de toutes les races. Et les gens de toutes races peuvent se marier entre eux[h]. »

Chou En-lai est tout à ses souvenirs des années 20 : le Quartier latin ; le bistrot de la Bastille où il donnait ses rendez-vous clandestins ; les ateliers de Renault où il allait gagner un peu d'argent ; et peut-être aussi les filles qu'il aimait.

« En France, poursuit-il, il y a d'un côté, cette attitude non discriminatoire vis-à-vis de tous les peuples du monde. Mais de l'autre, je dois souligner que les classes existent. Vous n'êtes peut-être pas d'accord, mais je l'ai appris en vivant en France, parce que c'est en France que j'ai commencé à adhérer à une organisation communiste. »

Il précisera : « Ce n'est pas au Parti communiste français que j'ai

adhéré, c'est au Parti communiste chinois, qui avait une section en France.» Pas de compromission, même rétrospective, avec un parti « révisionniste »!

« Vous devez être fiers des deux traditions qui existent chez vous, ajoute-t-il en accentuant son permanent sourire : d'un côté, la Grande Révolution française, La *Marseillaise;* de l'autre, la Commune de Paris et *L'Internationale,* ce chant très aimé ! »

Faut-il laisser le Premier ministre sous l'impression que la France de 1920 qu'il a connue, et qui était encore la France de Marcel Proust, avec ses oppositions de classes tranchées et ses préjugés sociaux, s'est perpétuée plus d'un demi-siècle après ?

« Si Votre Excellence, lui dis-je, nous faisait l'honneur de revenir en France, Elle mesurerait le chemin parcouru. Je ne citerai qu'un exemple, celui de la démocratisation de l'enseignement. Il y a actuellement soixante fois plus de fils d'ouvriers à l'Université qu'il n'y en avait à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Ce n'est pas encore suffisant, certes, et nous avons beaucoup de chemin à faire encore ; mais les progrès sont rapides. Les Français sont attachés à l'idéal d'égalité des droits et des chances, même s'il n'est pas encore atteint. »

J'aurais bien envie d'inverser le jugement de Chou En-lai. Les Français ne sont pas racistes? Quand ils n'ont pas l'occasion de l'être. Dès que la proportion des autres races atteint la cote d'alerte, il se produit parmi eux à peu près les mêmes phénomènes de rejet qu'à Londres, Los Angeles ou Johannesburg. Les Français sont enfermés dans leurs classes sociales? Comment le dire, alors que, dans les amphithéâtres des universités, on ne peut guère reconnaître, avec leurs *blue-jeans* délavés, le fils de garde-barrière du fils de P.-D.G. ? Au reste, mon interlocuteur m'abandonne le terrain.

« Ce que je vous ai dit des choses que j'avais pu apprendre en France, c'était pour vous dire l'influence que la France avait exercée sur moi dans le passé. Naturellement, ce que Votre Excellence vient de dire concerne le présent. »

Le diplomate l'emporte exquisément sur l'idéologue.

Les préliminaires sont achevés : après avoir publiquement rappelé le

rôle du général de Gaulle dans l'établissement de l'amitié franco-chinoise, Chou va répondre aux quatre questions que je lui avais posées le 14 juillet à l'ambassade.

« D'abord, je viens justement de tenir une réunion sur ces fouilles à propos desquelles vous avez montré votre intérêt. Nous devons faire des préparatifs sérieux. Nous voulons vous faire voir des pièces authentiques, non des copies. Et si nous faisons une exposition de ces fouilles chez vous, il est probable que d'autres pays voudront aussi l'accueillir. C'est une affaire à mettre au point avec soin, mais nous y sommes décidés. »

De fait, nous venions d'avoir la chance qu'on nous présentât dans la Cité interdite une exposition, encore fermée au public, d'objets récemment découverts dans des tombeaux Han du IIe siècle avant notre ère – sarcophages en jade et or, trésors de vases et de bijoux. J'avais suggéré au directeur des Antiquités chinoises, qui nous accompagnait, d'en organiser une présentation à Paris et en Europe. Ce directeur m'avait dit qu'il examinerait la question. Il était là, muet dans le cercle des notables ; il avait évidemment rendu compte de notre conversation. Comment fait Chou En-lai, qui doit s'occuper de tout ce qui se passe chaque jour en Chine et dans le monde, pour se tenir au courant de détails aussi menus ? Étonnant exemple d'ubiquité intellectuelle, mais aussi de bonne circulation de l'information dans les hautes sphères chinoises.

« D'autre part, reprend-il, nous avions déjà promis d'envoyer en France une délégation dirigée par un ministre de grand prestige. Je pensais l'envoyer après la convocation de la quatrième Assemblée nationale populaire. Cette Assemblée n'a pas encore été réunie ; nous devons envisager la chose d'une autre manière. Nous enverrons cette délégation de manière qu'elle se trouve à Paris le 1er octobre. »

Pourquoi le 1er octobre ? C'est l'anniversaire de la proclamation de la République populaire par Mao en 1949[i].

Troisième point : les échanges commerciaux. De la façon la plus claire, Chou En-lai indiqua qu'après le Japon, favorisé par la proximité et pour des raisons politiques (« Nous maintenons des relations cordiales avec les firmes japonaises amies afin de promouvoir l'établissement de relations diplomatiques entre nos deux pays»), il souhaitait avantager la France :

« Bien sûr, la France devrait bénéficier d'une préférence. Dans notre commerce avec les pays d'Europe, Grande-Bretagne, Allemagne fédérale, Italie, Hollande, Autriche, nous pourrions, à qualité égale, donner la priorité à la France.

« Pourquoi est-ce que je parle de tout cela devant les journalistes ? ajouta-t-il soudain. C'est pour démontrer quel prix nous attachons aux relations particulières entre la Chine et la France. » Et de se lancer, par contraste, dans l'historique de la difficile progression des relations de la Chine avec la Grande-Bretagne, qui ne se décide point à sauter le pas, depuis la simple reconnaissance de facto en 1950. « C'est pour faire mieux ressortir combien les choses sont allées vite et bien avec la France, grâce à la volonté du général de Gaulle. »

Pour finir, Chou En-lai nous annonce l'envoi en France de l'Opéra de Pékin, qui y donnerait *Le Détachement féminin rouge* et *La Fille aux cheveux blancs* : « Le ballet tire sa source de France. C'est une tradition de chez vous. Mais il est possible de rénover des techniques traditionnelles par une inspiration nouvelle.»

Il pousse la courtoisie jusqu'à attribuer à la France un paternité qui revient de droit à l'Italie[j]. En tout cas, des quatre points qu'il avait récapitulés lors de notre première conversation, pas un qu'il ait négligé : ils auront tous trouvé une réponse positive[k].

Avant de lever la séance, Chou En-lai me lance à la cantonade :

« Je prie Votre Excellence de ne pas oublier de transmettre au président Pompidou, à votre retour, le message que je vous ai confié pour lui l'autre jour. »

De quoi pourrait-il s'agir, sinon de l'invitation à venir faire en Chine le voyage dont la mort avait privé le Général ? Mais pourquoi a-t-il tenu à faire allusion à une avance murmurée en confidence, devant des journalistes qui, à la sortie, vont se précipiter sur moi ? Il va m'obliger à mentir par omission, pour protéger un message dont l'exclusivité est, évidemment, due à son destinataire.

Troisième conversation : dans un petit salon du même Palais du Peuple. Elle est réservée au président et aux trois vice-présidents[l] de la mission. Un seul demi-cercle, cette fois. Chou au centre : les Français à sa droite ; à sa gauche, la batterie de vieillards frêles et sourds. Le nombre de fauteuils en osier, des tasses de thé, des crachoirs, la place de chacun, tout a été minutieusement calculé par des fonctionnaires du protocole.

Ce que nous brûlons de connaître, c'est le sentiment de Chou Enlai sur la nouvelle dont tout Pékin bruit depuis deux jours: la prochaine visite de Nixon. Mais avant de répondre à ma question, Chou revient une fois de plus sur les relations franco-chinoises. « Le général de Gaulle en a fait son œuvre. Cela revient dans notre mémoire, surtout depuis qu'il n'est plus parmi nous. »

Je ne lui répète pas ce que j'entends encore le Général me dire : « Si nous laissons la Chine mijoter derrière sa Grande Muraille, elle finira par exploser. Les Chinois deviendront enragés, s'ils ne le sont pas déjà. Il faut les aider à ouvrir des fenêtres. »

Parce que la France a été le seul pays occidental à agir avec une sérénité aussi scandaleuse, les Chinois lui en gardent une vraie reconnaissance. Chou pourrait donner lui-même, à la question que je posai alors au Général : « Pourquoi la France a-t-elle attendu si longtemps pour reconnaître les faits ? » la réponse que celui-ci me fit : « Elle n'était pas indépendante. »

Dans cet échange diplomatique, c'est d'une reconnaissance au sens fort du mot qu'il s'est agi : la France et la Chine se sont mutuellement reconnues, comme deux nations qui n'admettaient pas que d'autres fussent les ordonnateurs de leur destin.

Pourtant, à un moment, l'idéologie parut la plus forte, alors même que les relations franco-chinoises prenaient leur essor. A peine avait-on échangé les premiers professeurs, les premiers étudiants, les premiers chercheurs, que la Révolution culturelle vint tout arrêter[m].

Des gardes rouges accusaient publiquement le président de la République Liu Shaoqi, et le ministre des Affaires étrangères, Chen Yi,

de « se prosterner devant les portraits du général de Gaulle ». Les événements de mai 1968 rencontrèrent à Pékin un brûlant écho. Un demi-million de Chinois, manifestant le 21 mai sur Tiananmen, célébrèrent la « nouvelle Commune de Paris ».

Les principaux dirigeants chinois paraissent bien avoir cru un instant au succès de cette «révolution». C'est seulement avec le recul qu'ils s'aperçurent que le mouvement de mai n'en était pas une vraie.

La retraite de De Gaulle, la crainte que les Chinois ont pu concevoir que la France renonçât au «refus des deux hégémonies », la satisfaction de la voir poursuivre la même politique, l'apaisement de la Révolution culturelle, ont fait mesurer à la Chine l'intérêt que présentait la politique de Paris.

Devant moi, Chou n'a pas de mots assez durs pour les « maoïstes » français : « Il y a chez vous des hommes qui se parent du nom de maoïstes et déshonorent ainsi le nom du président Mao et le renom de la Chine. »

« Ce n'est pas moi qui ai invité Nixon »

Je répète ma question sur l'invitation faite à Nixon.

« Oh ! me dit-il, en levant ses deux mains dans un geste de suave dénégation, ce n'est pas moi qui l'ai invité ! »

Après l'entretien, je demanderai à l'interprète si le Premier ministre avait voulu marquer que cette initiative ne venait pas de lui, mais d'un autre, par exemple du président Mao, qui la lui aurait imposée ; ou que Nixon s'était invité lui-même. L'interprète se récria. La première hypothèse ne pouvait s'envisager un seul instant : comment imaginer que le Premier ministre pourrait prendre ainsi ses distances par rapport au Président ? Supposition absurde. Il était évident que les Américains avaient tant insisté pour que Nixon vînt à Pékin, qu'à la longue, les Chinois n'avaient pu qu'acquiescer :

« Cela vous étonne, reprend Chou, mais rappelons-nous l'évolution

de cette affaire. Les années ont passé depuis la venue au pouvoir de Nixon. Il a manifesté, à plusieurs reprises, le désir de venir en Chine pour apporter un changement à l'état d'antagonisme qui existe entre nos pays depuis la Libération. »

Chou a raison de ne pas faire remonter plus haut l'antagonisme sino-américain. A l'inverse des puissances européennes, les États-Unis n'ont pas cherché à s'implanter au XIXe siècle sur des concessions territoriales. La part d'indemnité qui leur fut versée à la suite de la révolte des Boxers, ils s'en servirent pour construire ou financer des universités en Chine. Les Chinois ne le reconnaissent pas volontiers ; mais enfin, si le contentieux est lourd, il est récent.

«Nous avons voulu voir. Le souhait des Américains nous est parvenu de divers côtés. Le général de Gaulle nous en avait informés. »

En effet : en février 1969, de Gaulle avait incité Nixon, lors de son passage à Paris, à annoncer unilatéralement le dégagement des troupes américaines du Vietnam, seule façon, selon lui, de sortir du bourbier. Au mois d'avril, quelques jours avant de quitter le pouvoir, le Général avait donné instruction à Étienne Manac'h, en partance pour Pékin, d'effectuer une démarche auprès de Chou En-lai pour établir la communication avec Washington. C'était le début de la politique des « petits pas ».

« Cette histoire de ping-pong, c'est un peu comme un hasard. En faisant venir les Américains, nous avons pensé que les contacts entre les deux peuples pouvaient commencer. Nous avons voulu adopter une attitude d'observation. »

Un silence, et puis cette phrase, où résonne l'humiliation ressentie par ces révolutionnaires au moment de leur victoire: « Il faut se souvenir que la grande guerre civile a eu lieu en Chine après la Seconde Guerre mondiale. Le peuple chinois a remporté sa victoire. Nous avons établi la République populaire de Chine. Mais nous avons été un objet de mépris de la part des États-Unis. Comment guérir ces blessures ? Telle est la question. »

Mais il y a aussi ce qui concrétise l'humiliation, « notre Alsace-Lorraine» : Taiwan. Chou En-lai m'énumère huit points que les

États-Unis devront accepter, s'ils veulent réunir les conditions d'un rapprochement. Il compte sur ses doigts :

« 1. Le gouvernement de la République populaire de Chine est le seul gouvernement légal qui représente le peuple chinois.

« 2. Taiwan est une province chinoise. Sa libération est un problème intérieur chinois. Aucune intervention étrangère ne peut être admise. (Du reste, cette libération pourra être pacifique).

« 3. Dire que le statut de Taiwan n'est pas réglé est tout à fait erroné, puisque cette province a, dès la fin de la guerre avec le Japon, en 1945, été rendue à sa patrie.

« 4. Nous sommes fermement opposés à la «politique des deux Chines », une Chine continentale, une Chine de Taiwan, ou toute manoeuvre similaire.

« 5. Nous sommes contre le *mouvement pour l'indépendance de Taiwan,* fabriqué de l'extérieur et manipulé par l'étranger.

« 6. Les Américains doivent retirer de Taiwan et du détroit de Taiwan toutes leurs forces armées et leurs installations militaires.

« 7. Le traité de défense entre les États-Unis d'une part et Taiwan et les Pescadores de l'autre, passé en 1954 par Dulles et Chiang Kai-shek après la conférence de Genève, est illégal et non avenu.

« La France n'est pas directement concernée par ces sept points, et c'est pourquoi nous pouvons en parler avec elle en toute liberté.

« 8. Toutefois, le huitième point vous concerne sans doute. Il s'agit de l'O.N.U. La Chine n'ira pas à l'O.N.U. tant que l'on soulèvera cette question des deux Chines ou toute autre formule. Nous serons très fermes. Je prie Votre Excellence de transmettre ceci au président Pompidou. »

Quelques jours plus tard, Chou répétera ces huit points – dans des termes assez différents – à une délégation d'universitaires américains, transformant, selon l'expression des journalistes qui nous

accompagnaient, notre « discrétion » en «ratage». Du coup, apparaîtra en pleine lumière tout ce que le voyage de Nixon représentera, tôt ou tard, de concessions de la part des États-Unis.

« Nous nous félicitons, reprend Chou, que la France ait su d'emblée reconnaître l'appartenance de Taiwan à la Chine... Cette position a fait scandale. Si, au lieu de se scandaliser, les Américains avaient adopté la même attitude, cela aurait peut-être évité bien des souffrances... Mais il n'était pas possible à Johnson d'être d'accord avec le général de Gaulle sur ce point. Pas plus que sur le discours de Phnom-Penh. De Gaulle a voulu y proposer en exemple ses propres expériences : en retirant les troupes françaises de l'Algérie, et en recueillant plus d'un million de rapatriés sur le territoire de la France, il avait réalisé une chose qui n'était pas facile. C'est pourquoi je tiens à exprimer mon admiration pour tant de lucidité et de courage. En prenant cette décision, la France, loin de perdre la face, a récolté la gloire. Elle s'est acquis l'estime de l'univers. Le général de Gaulle y a encore gagné en prestige. Certains parlent maintenant d'honneur et de grandeur avec mépris. C'est être myope. Ces notions valent toujours pour notre temps. Si les idées de la France avaient été suivies par les Américains en 1966, cela aurait été un bien pour le monde entier. »

Ces propos nous amènent à l'Indochine, qui est bien pour les Chinois un problème distinct de ceux que pose et que peut régler la venue de Nixon : les Chinois ne décideront pas pour les Vietnamiens.

Manifestement, Chou En-lai a gardé un mauvais souvenir des accords de Genève de 1954 et du revirement américain :

« Nous avons notre point de vue sur Genève. Les accords ont été complètement violés par les États-Unis. Le président Mao a eu plusieurs entretiens avec Ho Chi Minh, où il lui avait parlé de ce problème. A l'époque de Genève, nous avions très peu d'expérience. Comment avons-nous pu laisser les États-Unis étendre leurs mains partout, et ne pas signer les accords, nous contentant d'une déclaration verbale ! Ils ont promis de les respecter, mais ils se préparaient déjà à les torpiller ! »

Mais ce n'est pas parce que les Américains ont violé ces accords que Chou souhaite y revenir. Comme le général de Gaulle, il fait une nette distinction entre les principes qui ont inspiré la conférence de Genève, et les structures qu'elle a tenté de mettre en place.

Les principes se ramènent à deux, que Chou retrouve d'ailleurs dans le discours de Phnom-Penh :

«1. Toutes les troupes étrangères doivent quitter les trois pays d'Indochine et n'y jamais revenir,

«2. On doit garantir que les trois peuples indochinois puissent régler leurs affaires sans intervention étrangère. »

Chou En-lai n'évoque pas les problèmes de la réunification. C'est une question intérieure qui ne le regarde pas.

Quant aux structures, elles sont dépassées. Elle accordent une place prépondérante à des pays européens (U.R.S.S., Grande-Bretagne, Pologne) ou atlantique (Canada).

« Le seul pays asiatique est l'Inde... (Le ton du Premier ministre se fait plus incisif.) Asiatique, certes. Mais tout le monde sait bien que l'Inde ne jouit plus aujourd'hui d'un grand prestige.

– Elle était neutre au moment des accords de Genève.

– Oui, les choses ont changé. Encerclement de la Chine et collusion des superpuissances. »

L'Inde s'appuie sur l'Union soviétique, qui complète ainsi son « encerclement » de la Chine. Un million de soldats sur la frontière nord : « Comment pourrait-on faire croire que c'est pour défendre la Sibérie ? ». La Mongolie vassale, farcie de troupes. L'Inde cliente. Le Vietnam, truffé de « conseillers militaires » soviétiques, et gorgé par la Russie de fournitures militaires. Un encerclement où les vides sont remplis par les États-Unis et ses « fantoches » : Thailande, Saigon, Taiwan.

«Il y a deux superpuissances », me dit Chou tout uniment. « D'abord les États-Unis, puis l'Union soviétique.»

Normaliser les relations avec le monde, tout particulièrement avec

l'Amérique, ce serait briser le cercle. Mais les Chinois ne sont pas si pressés d'arriver à une détente, qu'ils ne posent des conditions très exigeantes. Il n'y aura pas de normalisation des rapports avec les Américains, tant que les États-Unis ne se seront pas engagés irrévocablement à retirer toutes leurs troupes d'Extrême-Orient, en commençant par l'Indochine et Formose[p].

En attendant, la Chine est très sensible à la collusion des super-puissances, en particulier pour ce qui fonde leur puissance : les armements atomiques. Chou cite en riant une expression d'Étienne Manac'h : « Plus on parle de désarmement, plus il y a d'armements. » (« Le président Mao a beaucoup apprécié cette formule. ») En réalité, Etats-Unis et U.R.S.S. « ne s'entendent que pour limiter la croissance de leurs armements, non pour désarmer ».

« Huit années ont déjà passé et les discussions n'aboutissent à rien. Les armements entraînent des frais gigantesques. Aussi est-il bon que votre pays et le nôtre n'aient pas signé cet accord. Les deux superpuissances veulent nous faire tomber dans un piège. »

Chou pense, en réalité, qu'il n'y a pas lieu de limiter le nombre des puissances nucléaires. Il croit sans réserve à la vertu dissuasive de l'atome : « Les Américains prétendaient, il y a vingt-cinq ans, que pour préserver la paix, il fallait qu'ils restent seuls possesseurs de la bombe. Puis, quand les Soviétiques l'ont également fabriquée, ils entendaient en partager le monopole avec l'Amérique. Mais il est clair, aujourd'hui, que la bombe atomique est le seul rempart qui fait obstacle à une troisième guerre mondiale. »

A réserver aux « très grands » l'effet de la dissuasion nucléaire, on laisse la guerre courir sur toute la surface du globe : « Plus nombreux sont les pays qui possèdent la bombe atomique, plus le danger de guerre s'éloigne. La bombe atomique, c'est la paix. »

Rarement avais-je entendu pousser aussi loin la démonstration des vertus pacifiques de farmement nucléaire.

«Nous croyons plutôt, reprend-il, qu'il faudrait faire participer tous les États qui le voudraient aux négociations sur le désarmement. Et si nous n'allons pas à cette conférence, elle ne pourra avoir lieu. »

Le cheval et le lasso

Soudain, par un de ces coq-à-l'âne qui font zigzaguer sa conversation, Chou cesse de se poser en victime de l'encerclement soviétique. A travers une image, il traduit sa joie d'entraîner dans le sillage de la politique d'indépendance un certain nombre de pays :

« Connaissez-vous la Mongolie ? Non? Si vous y étiez passé, vous auriez pu constater qu'il y a beaucoup de visiteurs sur place... ».

Il éclate de rire, puis reprend son sérieux :

«A travers les plaines, galopent de nombreux troupeaux de chevaux. Dans chaque troupeau, un cheval de tête. Quand il s'emballe, les autres suivent. On perd alors le contrôle de tout le troupeau, sauf si le cavalier qui les surveille réussit à attraper au lasso ce cheval-là. C'est cela que l'U.R.S.S. veut faire avec la Chine.»

Puis, Chou parle de la Corée : question pendante depuis 1953. Il rappelle ses souvenirs de Genève : « Lors de la dernière réunion, la Chine a proposé que l'on dise dans le communiqué que la question serait réglée par une prochaine conférence. Eden penchait dans ce sens. Mais Bedell-Smith a fait alors un signe négatif de la main et Eden a fléchi. On s'est quitté sans résultat. L'état de guerre existe toujours en Corée. »

Il prend acte d'une amélioration de nos relations avec la Corée du Nord et nous encourage à poursuivre sur cette voie.

La Corée est proche du Japon, sujet d'inquiétude grandissant. Si Taiwan est l'Alsace-Lorraine de Chou Enlai, le Japon est son Allemagne :

« L'expansionnisme japonais réapparaît. La Chine en fait l'expérience. La restauration du militarisme nippon est en cours. Nixon a dit naguère que le centre du Marché commun était l'Allemagne de l'Ouest. Vous avez une expérience historique du militarisme allemand et vous comprenez pourquoi il est nécessaire de ne pas laisser renaître

le *revanchisme.*

– Croyez-vous, demandai-je, que le Japon soit bien menaçant ?

– L'économie du Japon se développe de façon tout à fait anormale. Nixon a dit que le Japon avait atteint une production d'acier de cent millions de tonnes, et que, l'an prochain, il pourrait dépasser les États-Unis. Le Japon est entièrement tributaire de l'étranger ; obligé d'investir un peu partout dans le monde ; condamné à se livrer à une fuite en avant. Ce développement anormal risque de conduire, un jour ou l'autre, à l'impérialisme. Voyez comme le Japon tend les mains vers la Corée du Sud et vers Taiwan. Nous n'aurons rien à dire au Japon tant qu'il n'aura pas une attitude claire et nette sur Taiwan. »

La position de Chou En-lai est rigoureusement marxiste : l'expansion commerciale conduit tout droit à l'expansion militaire.

J'enchaîne en comparant Japon et Allemagne. Les liens économiques et politiques que nous avons noués avec l'Allemagne sont une manière d'écarter le péril du militarisme allemand : n'en peut-il aller de même entre la Chine et le Japon?

Chou nous avait dit, lors de la précédente conversation, qu'il entretenait des relations étroites avec des industriels nippons. « Il n'y a pas de traité entre la Chine et le Japon! » me précise-t-il. Après un temps, il rectifie : « Enfin, pas encore... » Comme s'il pensait bien, à part lui, qu'il ne s'écoulerait pas beaucoup de temps sans qu'il y en ait un[q].

Pour l'heure, cependant, la crainte dominait. Pas de semaine sans que la presse chinoise dénonçât en rengaine « la renaissance du militarisme nippon ». A la façon de l'Allemagne de l'Ouest, le Japon est « un nain militaire et un géant économique ». Cette situation est-elle durable? Les Américains ne seront-ils pas tentés, avant de se retirer, de faire en sorte que le nain devienne géant, pour pouvoir prendre leur relève en Extrême-Orient ?

« Les problèmes méditerranéens, les problèmes asiatiques sont tous très compliqués. Là aussi, le jeu des superpuissances vient tout brouiller. Nous nous refusons à ce jeu. Pas un soldat chinois ne stationne en dehors des frontières de la Chine, même pas en Corée du

Nord, où nous en avons envoyé des millions pendant la guerre, même pas au Vietnam, alors que tant de soldats étrangers ont leurs quartiers dans des pays où ils n'ont rien à faire: y compris des territoires qui doivent revenir à la Chine. »

Le paysan et le mandarin

Passe l'ombre de la Russie. L'entretien s'achève. Nous nous levons et un petit cortège se forme, que Chou En-lai conduit majestueusement, toujours glissant sur le sol, à travers les interminables couloirs d'un Palais du Peuple complètement vide.

Onze heures du soir. J'ai l'impression de revivre une scène de L'Année dernière à *Marienbad.* Chou En-lai marche à côté de moi ; l'interprète, qui lui emboîte le pas, me traduit son chuchotement.

L'entretien se fait plus décousu ; nous évoquons quelques aspects de la politique intérieure de la Chine : sa démographie, sa production. On retrouvera plus loin des traces de ces propos. Mais il est clair que les affaires du monde restent le sujet favori de Chou En-lai.

Russie, États-Unis, Japon : ces trois figures principales occupent sans cesse son imagination. Il les voit graviter autour de la Chine et cherche inlassablement à écarter leur conjonction, qui serait fatale.

Conjonction réalisée quand l'engagement américain, au Vietnam et à Taiwan, s'associe le Japon, et solidarise les uns et les autres dans une attitude antichinoise, cependant que le voisin soviétique pèse sur le Nord. Il faut défaire ce jeu, et que, sur le tapis vert, les boules recommencent à rouler librement. Dieu sait quelle nouvelle figure elles composeront ; tout vaut mieux que le jeu dans lequel la Chine s'est trouvée enfermée depuis le début des années 60.

Chou En-lai fera beaucoup pour prouver aux Américains qu'il n'a pas d'autre plan stratégique que de bâtir patiemment son économie, et que leur dégagement militaire ne créera pas un vide qu'il souhaiterait occuper – une fois Taiwan revenue dans le giron.

Le désengagement américain ne favoriserait-il pas les appétits japonais? Chou le craint et, par le truchement de ses visiteurs, essaie de faire entendre à Tokyo qu'il existe d'autres voies que celle de l'impérialisme. «La France a montré que l'on pouvait mener une politique indépendante à l'égard des États-Unis sans briser l'amitié. Dites-le aux Japonais ; votre influence ne peut qu'aller dans le bon sens, vous êtes un bon exemple pour Tokyo.»

Contre les Soviétiques, Chou En-lai fait feu de tout bois. « Après un demi-siècle de socialisme, ils vont quémander crédits et conseils aux Japonais et à l'Allemagne de l'Ouest!» II les accuse de ne pas avoir empêché l'élection à Berlin-Ouest du président de la République fédérale. Si Chou formule ce reproche, c'est en pensant aux réactions de l'Allemagne de l'Est. Il est prêt à appuyer les communistes les plus durs, si cela peut les détacher de la Russie. Son action contre les « superpuissances » n'est pas dépourvue d'ambiguïté.

Car rien ne passe avant l'intérêt chinois. Il est vrai que, pour l'instant au moins, l'intérêt chinois ne paraît pas menacer la paix. Et la Chine, comme la France, fait entendre sa voix, discordante souvent, pour dire hautement que la paix, c'est d'abord de laisser les peuples trouver tranquillement leur équilibre interne.

Chou En-lai nous conduit jusqu'au perron du Palais du Peuple. Il nous serre longuement la main, puis attend que nos voitures s'éloignent. Il reste encore, nous faisant signe de la main, jusqu'à ce que la nuit nous ait absorbés.

Il ne bouge pas, seul au sommet de ces marches, détaché devant les vieillards qui lui ont fait escorte et demeurent sur une ligne respectueuse, à deux pas en arrière.

Il est là, fragile et inébranlable à la fois – un homme qui aura détourné le cours de quelques grands fleuves de l'Histoire ; ce que l'on ne pourra pas dire de beaucoup d'autres en ce siècle.

Il m'est donc apparu à trois reprises, amical mais calculant ses confidences, avec une parfaite maîtrise du langage, réaliste et analyste jusqu'au point où perce la passion.

Chou En-lai, c'est Talleyrand dans le rôle de Richelieu : un produit

raffiné de l'ancien régime, au service du nouveau ; un homme qui a tissé patiemment la toile diplomatique, mais tenu aussi les fils sur son propre territoire ; un esprit éclairé, patient et secret, qui, appelé à jouer son jeu national dans un monde déchiré par les idéologies, a toujours su les distinguer des intérêts qu'elles masquent ; un patriote attaché à construire l'unité et la force de son pays, et qui l'a fait en louvoyant entre les intrigues et les haines, entre les clans et les factions, sans autre appui que son génie personnel et la confiance de Mao.

Dans les vagues successives et tourmentées de la révolution chinoise, Mao et Chou, ce couple contradictoire et indissociable, souvent cachés par le creux de la vague, ont toujours réapparu au sommet : le paysan prophétique et le mandarin subtil, l'incantatoire et l'opérationnel.

Dans ce système dont la description appelle si naturellement le vocabulaire religieux, Mao, tel un Esprit Saint de la révolution, s'est contenté, hors quelques manifestations foudroyantes, d'agir à travers le pontificat très romain de Chou En-lai.

a Quant à Lin Biao, le «dauphin » désigné, la vedette de la Révolution culturelle, nous relevons bientôt qu'il ne paraît pas opportun de parler de lui: on le dit gravement malade *(cf.* chap. XXV).

b *C'est lui encore qui patronnera le premier retour de Deng Xiaoping, en janvier 1973; lui qui esquissera, en janvier 1975, les premiers grands réajustements idéologiques destinés à faire passer la production avant l'idéologie – les « quatre modernisations » dont Deng se réclame toujours (1990).*

c *Devenu depuis ministre d'État chargé de la négociation sur Hongkong et Macao (1990).*

d *Deng n'y est pas encore parvenu, aujourd'hui. En 1985, il disait : « Tout deviendra plus facile, si chaque membre du Parti se conduit de façon irréprochable. » Depuis cette date, on sait que le grief majeur qui est fait au Parti est sa corruption*[44] *(1990).*

e Au cours d'une randonnée en vedette sur le Yangzi et le Huang Pu, en amont et en aval de Shanghai, nous serons mortifiés de ne repérer aucun bateau français parmi les nombreux cargos battant pavillon occidental: on n'a pas vu nos couleurs à Shanghai, nous précise-t-on, depuis de longues années. *[A la* fin des années *1980, la France n'occupe plus que 1,5 % du marché chinois (1990).]*

f *G. Pompidou se rendit à Pékin, en 1973,- V. Giscard d Estaing, en 1980; F.*

Mitterrand, en 1983 (1990).

g Depuis lors, les Chinois ont introduit une nuance dans leur doctrine : ils préconisent que l'Amérique maintienne son dispositif militaire en Europe occidentale, comme au Japon, pour protéger ces régions contre les entreprises soviétiques. *[Les concessions faites par les Russes aux Chinois, notamment en Sibérie, au Cambodge et en Afghanistan, ont permis la « réconciliation » sino-soviétique de 1989 (1990).]*

h Cette admiration pour les mariages interraciaux se heurte à la pratique officielle, qui ne les encourage guère en Chine. *[Ce serait aller contre une ségrégation millénaire, qui dépasse de beaucoup le cadre de la morale sexuelle. Il s'agit de garder à la Chine son intégrité. (1990).]*

i Les deux promesses ont été tenues. Une délégation chinoise, conduite par le ministre du Commerce Bai Xiangguo, est venue effectivement en France à la date prévue. *D'autres visites importantes ont suivi : Ji Pengfei, ministre des Affaires étrangères, en 1973; Deng Xiaoping en 1975; Li Qiang, ministre du Commerce extérieur, en 1977; le vice-président Gu Mu en 1978; Hua Guofeng, à l'automne 1979; le président Li Xiannian, à l'automne 1987. Et rappelons l'admirable exposition des trésors découverts dans les tombeaux – avec l'un des deux linceuls de jade cousu d'or – en mai 1973 au Petit Palais, ainsi que la venue à Paris du Cirque de Shanghai en 1973 et des Ballets de Shanghai en 1977 (1990).*

j Chou En-lai pèche-t-il par ignorance ? Ou, au contraire, son érudition est-elle sans limites? On peut soutenir, en effet, que, si le ballet comme l'opéra tirent leur origine de la Renaissance italienne, en revanche l'opéra dansé et le ballet chanté, auquel se rattache directement l'opéra-ballet des Chinois, s'est affirmé en France, sous la forme du *ballet de cour,* à l'instigation d'Henri IV et de Louis XIII.

k Les échanges commerciaux franco-chinois ont connu une nette *croissance dans les années suivantes, avant de retomber dans les années 1980 (1990).*

l Vincent Ansquer, Christian Poncelet, Louis Sallé.

m Chou En-lai a exprimé le regret de n'avoir pas pensé à inviter le Général à Pékin pendant l'été 1966, à l'occasion de sa visite au Cambodge : mais l'effervescence d'un peuple en folie l'aurait-elle alors permis?

n Les Chinois, y compris les interprètes, refusent d'utiliser le mot portugais de «Formose» – l'île de Beauté. *Cet usage a fini par l'emporter: bel exemple de ténacité chinoise et d'assimilation par le langage (1990).*

o Après la visite de Nixon, l'ordre a été inversé : l'U.R.S.S. est devenue « plus dangereuse parce qu'elle est hypocrite».

p *Les rapports se sont normalisés, les Américains ayant acquiescé aux deux conditions: des « bureaux de liaisons » dirigés par des ambassadeurs ont été ouverts à Pékin et Washington. Une déclaration commune des gouvernements chinois et américain du 16 décembre 1978 a préludé à la normalisation diplomatique entre les deux pays à partir du 1er janvier 1979 et à l'échange réciproque d'ambassadeurs à partir du 1er mars 1979 – plus de quinze ans après l'accord franco-chinois (1990).*

q Chou n'attendait probablement qu'un prétexte – l'arrivée au pouvoir du Premier ministre Tanaka – pour modifier son attitude. Les relations diplomatiques étant renouées depuis septembre 1972, il n'est plus question désormais de « croissance anormale» ni de « renaissance du militarisme». *[En 1984, Deng évoque devant un parterre de congressistes internationaux rassemblés à Pékin, la visite, en 1979, de « son ami Masayochi Ohira o, alors Premier ministre japonais*[46] *(1990).]*

r *La réunion au continent de Hongkong et Macao, puis celle de Taiwan sont, avec le développement, l'ambition première des dirigeants chinois. Le traité conclu en 1984 avec Londres sur la restitution de Hongkong en 1997, puis l'accord passé avec Lisbonne pour la restitution de Macao en 1999, chaque fois selon la clause, « un État (chinois), deux systèmes (économiques) ». doivent ouvrir la voie à la réunion de Taiwan (1990).*

CHAPITRE IV

Médecine du pauvre ou médecine de pointe ?

1. - « Une grande victoire de la pensée-maotsetung »

Les performances de la médecine chinoise offrent l'expérience la plus surprenante que l'on puisse observer en République populaire : aucun aspect de la vie sociale n'est plus révélateur de la voie chinoise. Elles se situent au coeur de la personnalité collective de ce peuple.

Le jour de notre arrivée en Chine, nous avions attendu de longues heures à l'aérogare de Shanghai une problématique correspondance : un orage était annoncé sur Pékin. Parmi les personnalités venues nous saluer, un membre du comité révolutionnaire de la municipalité, sous le vrombissement d'un ventilateur, répondait sans mauvaise grâce à mes questions.

« Est-il exact qu'un chirurgien de votre ville greffe des bras et jambes complètement arrachés ?

– Il y a une dizaine d'années qu'il procède à ces opérations. C'est de la routine. Ce qui est nouveau, c'est que les chirurgiens ont remplacé l'anesthésie classique par l'acupuncture. »

Ces greffes, dont j'avais entendu dire par des chirurgiens français qu'elles n'avaient pas leur équivalent en Occident, on les considérait ici comme trop banales pour retenir l'attention ?

« L'insensibilisation par l'acupuncture, poursuivit-il, a permis à la médecine d'effectuer un *grand bond en avant.* Après plusieurs années de tâtonnements, l'équipe chirurgicale de la municipalité de Shanghai

a systématiquement substitué cette méthode à l'anesthésie de type occidental. Grâce à la Révolution culturelle, cette pratique a fait des progrès décisifs. Ces jours derniers, nous avons, par exemple, procédé à l'ablation d'un cancer de l'œsophage; opéré un cœur d'un rétrécissement mitral; ôté d'un cerveau une tumeur méningée. Nous pratiquons des ablations de poumons, de pancréas, de thyroïdes, sans parler des interventions banales sur les membres, ou sur les dents. A Shanghai, nous dénombrons plus de cinquante mille opérations de ce type. L'acupuncture permet, en dehors de la chirurgie, de soigner des paralytiques. Une équipe de l'Armée populaire a traité, depuis 1968, plus de seize cents sourds-muets, avec 90 % de guérisons.

– Comment expliquez-vous tous ces résultats ?

– C'est une victoire de la pensée-maotsetung.»

Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'oeil inquiet à l'un de mes compagnons. Il me souffla gaiement : « Ils sont fous ces Chinois ! »

J'éprouvais un vague malaise, comme une vingtaine d'années plus tôt, lorsque je lisais les récits des expériences génétiques de Lyssenko. Ce « savant », issu du « peuple », mettait en cause comme « bourgeoises » les théories de Mendel sur l'hérédité, et prétendait démontrer que le stalinisme modifiait les caractères héréditaires. On apprenait ainsi qu'en Union soviétique, les pis des vaches devenaient si volumineux, qu'ils cessaient d'être verticaux pour former un angle droit ; d'où la production forcenée de lait par les vaches soviétiques. Après la mort de Staline, on a renoncé à diffuser les théories de Lyssenko, désormais qualifiées de fantaisistes...

La « révolutionnarisation » de la médecine

Le lendemain, dans l'avion qui avait enfin pu décoller, je questionnai sur ces performances chirurgicales un diplomate chinois venu nous convoyer. Il confirma, comme une vérité révélée : « C'est une victoire de la pensée-maotsetung. »

Le dimanche suivant, nos voitures quittèrent Pékin de bon matin, pour la classique promenade à la Grande Muraille. Un membre du comité révolutionnaire de la municipalité monta dans ma voiture, le

Dr Li Fengzhen. Que pensait ce médecin de l'insensibilisation par acupuncture ? « C'est une grande victoire de la pensée-maotsetung », fit-il gravement.

L'acupuncture serait-elle sortie de la pensée-mao, comme Athéna toute armée du cerveau de Zeus ? Nous allions passer quatre heures côte à côte sur la banquette de cette limousine : pourrais-je faire éclairer par mon compagnon cette bizarre assertion que j'avais tant de mal à croire ?

« Vous allez saisir tout de suite, m'assura-t-il.

– Je ne suis pas médecin.

– Justement. Un médecin est bardé de préjugés. Un non-médecin a l'esprit ouvert. J'ai eu beaucoup de peine à me débarrasser des idées toutes faites que m'avait apportées ma formation scientifique...

- *Ces choses sont visibles aux enfants et sont cachées aux sages,* murmurai-je à part moi, de plus en plus interloqué.

– Le nouveau bond en avant de notre médecine n'aurait jamais été possible si la Révolution culturelle n'avait pas fait triompher dans tous les domaines la pensée-maotsetung. Notre Grand Dirigeant nous a invités à triompher du révisionnisme médical.

– Comment le "révisionnisme" atteignait-il la médecine ?

– En médecine comme partout ailleurs, deux lignes se sont affrontées. La ligne Liu Shaoqi se plaçait dans le sillage de la médecine occidentale. Elle refusait l'expérimentation selon la voie chinoise. Elle se bornait à traiter les malades selon une conception scientiste. Elle limitait les interventions médicales aux citadins; et encore, à des privilégiés. Elle s'inclinait devant la citadelle des patrons médicaux. »

Suffisait-il de renverser ces formules pour définir la ligne du président Mao ? Faire revivre la médecine traditionnelle ; multiplier les expériences pour prolonger le sillon chinois ; se rappeler que le seul élément qui compte est l'homme ; développer l'action sanitaire en milieu rural et populaire ; détruire la caste médicale...

« Les deux lignes, reprit-il, se sont âprement combattues pendant quatre ans, jusqu'au triomphe de la ligne révolutionnaire. La médecine a été mise au service des masses et a combiné les pratiques ancestrales avec les techniques modernes. Les médecins en renom, issus des milieux bourgeois et intellectuels, manquaient de conscience politique. Après un séjour à la campagne, la plupart d'entre eux ont pris conscience de leur erreur : ils répugnaient à s'éloigner des villes et à recourir aux procédés traditionnels, parce qu'ils recherchaient surtout les avantages matériels de la célébrité. Ils ont enfin reconnu la sagesse des directives du président Mao.

– Quand et comment le président Mao en est-il venu à formuler ces directives ?

– Il avait posé les principes à Yan'an. Mais beaucoup de médecins murmuraient entre eux que Mao n'était pas un des leurs, et que seuls des médecins pouvaient décider de ce qui est bon pour la médecine. Il a fallu les critiques des masses pour qu'ils commencent à prendre ses instructions au sérieux. »

Le patrimoine de la médecine chinoise

A travers une châtaigneraie, la limousine noire filait à grands coups de klaxon, sur une route en lacets. Une chaude pluie fine s'était mise à tomber.

Le Dr Li Fengzhen se pencha vers moi sur un ton de confidence : « J'ai étudié à l'Institut médical de Pékin et aux États-Unis. Pendant quarante ans, j'ai accumulé les matériaux scientifiques, j'ai écrit des articles, je n'ai cherché qu'à accroître ma notoriété. On m'a durement critiqué. Je me suis rendu compte que je ne m'étais pas soucié de suivre la ligne prolétarienne. »

Une ombre passa sur son visage. Il reprit au bout d'un moment :

«Notre Grand Enseignant nous a éclairés, en 1958, d'une brillante lumière, en nous donnant la consigne : *Compter sur ses propres forces.* Il a appliqué cette ligne générale aux problèmes médicaux: *La médecine*

chinoise est un inépuisable trésor; il faut recueillir ce patrimoine, l'explorer et le porter à un niveau supérieur. »

Le *Yi-jing,* le « livre des mutations », du Xe siècle avant notre ère, le *Shu-jing,* le «livre de l'histoire », du IXe siècle avant J.-C., et surtout le *Nei-jing,* traité de 206 avant J.-C. constamment réédité jusqu'à nos jours, contiennent des prescriptions très précises pour maîtriser par l'acupuncture migraines, rages de dents, douleurs des reins, des articulations, de la gorge, des oreilles. Armés de la pensée-mao, les cliniciens de formation occidentale se sont mis à étudier la tradition.

« Quelle influence avait exercée sur la médecine chinoise l'introduction de la thérapeutique occidentale ?

– Ces deux médecines étaient restées rigoureusement séparées. La médecine occidentale demeurait inconnue de la quasi-totalité des paysans ; dans les villes, elle faisait reculer lentement la médecine chinoise. Aucun homme de l'art n'était capable d'associer les deux méthodes. Deux académies se tournaient le dos : celle des sciences médicales occidentales, celle de la médecine chinoise. Les pharmacies traditionnelles offraient des poudres, des herbes, des racines de ginseng, des aiguilles et figurines d'acupuncture. Les pharmacies modernes vendaient des antibiotiques, des sulfamides, des spécialités. Mi-guérisseurs, mi-herboristes, les praticiens traditionnels ne possédaient pas la moindre notion de sciences biologiques; ceux qui étaient formés à l'Université ou à l'étranger ignoraient tout de l'acupuncture et des herbes. »

La figure du Dr Li Fengzhen se crispa, comme s'il devait lutter contre un ennemi tout proche, peut-être tapi au fond de lui-même :

« Le traître Liu Shaoqi combattait les pratiques anciennes comme dénuées de caractère scientifique. Déjà, les réactionnaires du Guomindang avaient fait tomber l'acupuncture en désuétude. Le renégat ne croyait qu'à la médecine venue de l'étranger. Ses adeptes dans le corps médical avaient stoppé brutalement les premiers essais d'anesthésie par acupuncture, effectués en 1959. »

L'escalade de la Grande Muraille interrompit les confidences. A l'abri de ce rempart, que de traditions s'étaient formées et protégées, sans pareilles dans le monde ! Quand nous remontâmes dans la

voiture, le Dr Li Fengzhen reprit :

« Aujourd'hui, la médecine chinoise a été réhabilitée. On enseigne l'acupuncture à l'Université. Les professeurs partent dans la montagne chercher des herbes avec leurs étudiants. Les guérisseurs de la campagne ont appris l'essentiel de la médecine d'urgence. La fusion entre les deux médecines est chose faite, selon les idées invincibles du président Mao : *Que l'ancien serve l'actuel, que l'étranger serve le national, qu'en développant ce qui est révolu, on crée le nouveau.* »

Cette formule aux applications multiples, nous l'avons retrouvée sur maints panneaux : par exemple à l'entrée du musée archéologique de Xi'an, où elle règle définitivement le problème de l'héritage culturel et de la création artistique...

Ainsi, la médecine occidentale, au lieu de nier la chinoise, se serait intégrée à elle ; sans la dominer, ni la remplacer. Les diplômés des villes et les guérisseurs des campagnes auraient cessé d'appartenir à deux races différentes. Cette fusion est présentée comme un des acquis importants de la Révolution culturelle.

2. - A l'annexe n° 2 de l'Institut de médecine de Wuhan[a]

« Demain, à l'hôpital de Wuhan, trois opérations chirurgicales auront lieu en votre présence, me dit Tang Haiguang, chef de notre escorte de diplomates. Vous assisterez à fablation de polypes du nez, d'un kyste de l'ovaire et d'une tumeur de l'encéphale ; toutes trois, sans anesthésique, avec seulement l'aide des aiguilles d'acupuncture. » Le discret Tang Haiguang a l'air mystérieux et joyeux d'un hôte qui vous prépare une bonne surprise.

La danse des aiguilles

La mise au point de cette méthode d'avant-garde a été faite, nous dit-on, au cours des dernières années, dans le plus grand secret; depuis dix-huit mois qu'elle se pratique quotidiennement à l'hôpital de Wuhan, et un an qu'elle se répand dans l'ensemble du pays, on ne lui avait encore donné aucune publicité. Pour la première fois, l'avant-

veille, en première page, Le Quotidien du peuple qui relatait aussi notre réception par Chou En-lai, annonçait au public en un long article – coïncidence ? – cette conquête révolutionnaire de la médecine chinoise.

Révolutionnaire dans tous les sens du mot. Les autres réalisations chinoises observées ne sont révolutionnaires que parce qu'elles ont été engendrées par la révolution : aucune qui innove vraiment par rapport à l'Ouest. La médecine offre le seul exemple de techniques radicalement différentes.

A 8 h 15, nous nous installons sur des bancs circulaires, autour de deux coupoles de verre[b]. A trois mètres au-dessous des vitres, trois patients étendus sur des tables. Rien ne distingue ces blocs opératoires de ceux d'un hôpital européen, sauf le matériel, très vétuste ; et on n'y semble pas montrer un souci exagéré de l'asepsie: certains assistants ne portent ni masque ni gants ; par les fenêtres ouvertes, l'air et le soleil entrent à flots, avec le chant des cigales.

Nous pouvons aller d'une verrière à l'autre et suivre à notre guise le déroulement des trois interventions simultanées.

Un visage rieur

Dans la première salle, deux femmes. Une jeune fille de dix-sept ans, Jia Fenlan, à demi étendue. A deux centimètres des ailes du nez, on lui a enfoncé dans chaque joue une fine aiguille d'acier, surmontée d'un petit manchon en fil de cuivre, qu'un acupuncteur roule délicatement entre ses doigts sans jamais s'arrêter. Mlle Jia nous regarde en riant.

Le chirurgien, Lin Guanzheng, fait pénétrer profondément des serre-nœuds dans la narine de la jeune fille sans qu'elle paraisse rien sentir. Tout en lui parlant, il lui retire ses polypes, qu'il lui montre aussitôt dans une petite cuvette, comme pour lui faire comprendre de quel mal elle a été soulagée. On stoppe l'hémorragie et on aseptise la plaie par des tampons d'ouate imbibée. L'instant d'après, Mlle Jia se lève, plus détendue que jamais, nous fait un signe de la main et s'en va avec une sorte d'allégresse orgueilleuse, comme si elle avait conscience d'avoir fait progresser la révolution.

Certes, la méthode soviétique de l'accouchement dit sans douleur était décrite, elle aussi, comme une conquête politique. Lorsque la méthode a été introduite en France, les premiers exemples filmés, par exemple à la *clinique des métallurgistes,* montraient des parturientes « fières de faire la preuve de l'efficacité du grand parti frère d'U.R.S.S.»...

Un kyste de quatre kilos

Allongée sur une table d'opération, à un mètre de là, Mme Lei Dingmei, quarante et un ans, ne va pas s'en tirer à si bon compte. A la différence de la fille rieuse qui vient de nous quitter, elle donne des signes d'anxiété et, les yeux au plafond, nous regarde sans pouvoir réprimer une grimace. Deux acupuncteurs lui ont planté chacun deux aiguilles dans une jambe, à la hauteur du mollet et de la cheville, et les vissent consciencieusement entre pouce et index. Le chirurgien Luo Xianying lui parle d'un air amical, comme pour la raisonner : il exerce, de toute évidence, une psychothérapie apaisante. Puis il lui incise l'abdomen comme pour une césarienne, sans qu'elle bronche. Elle a maintenant le visage placide d'une paysanne chinoise, résignée à son sort depuis des millénaires. On écarte avec des pinces la plaie verticale entre nombril et pubis, tout en conversant avec la patiente. « Pourquoi, demandé-je au médecin qui nous commente les interventions, n'apparaît-il que si peu de sang?

– On vient d'appliquer des plantes médicinales connues depuis longtemps, mais qui ne sont utilisées en chirurgie que depuis peu. Ces plantes ont un effet hémostatique immédiat. » II se dérobe quand nous lui demandons des détails. « C'est un mélange d'herbes chinoises ».

Le chirurgien extrait du ventre de Mme Lei une énorme masse oblongue de couleur argentée, qui dépasse quatre kilos – plus grosse qu'un bébé. Au moment précis où le chirurgien a détaché le kyste, la patiente fait de nouveau une grimace, pour reprendre vite un air résigné. On dépose le kyste dans une cuvette et on le montre à Mme Lei qui, après un instant de frayeur, sourit enfin franchement. On lui relève la tête pour lui permettre de manger. Est-ce pour nous prouver qu'aucune nausée n'accompagne l'insensibilisation et qu'aucune fonction n'est perturbée ? Elle avale des tranches d'ananas et de mandarines. Le chirurgien, tout en continuant à dialoguer avec

l'opérée, reconstitue minutieusement les plans profonds, puis procède à la suture finale avec la rapidité d'une petite main. Les acupuncteurs ne cessent pas un instant de tourner les aiguilles entre leurs doigts.

Une heure et demie après le début de l'intervention, la patiente repart sur ses deux jambes, entourée de deux infirmières. Son chirurgien lui murmure un mot à l'oreille : elle se retourne pour nous saluer de la main. Elle y met moins de conviction que la gracieuse Mlle Jia.

Le crâne béant, il ingurgite de l'ananas

Cependant, sous la verrière contiguë, que nous rejoignons de temps à autre en une enjambée, troisième opération. Chen Peng a quarante-sept ans. Deux acupuncteurs lui vrillent, chacun avec deux aiguilles, qui la cheville gauche, qui la main et le bras droits. Même cérémonial, même décor, avec deux suppléments : des radiographies du crâne que l'on va ouvrir; le chirurgien Lei Ling se concentre un long moment dans la lecture du Petit Livre Rouge de Mao.

On pose sur la tête de M. Chen un champ opératoire de drap grisâtre, qui laisse apparaître une moitié de crâne rasée. Dans le cuir chevelu, le scalpel découpe et soulève une calotte ; l'os apparaît. Le chirurgien perce dans le crâne, au vilebrequin, après avoir donné chaque fois un coup de maillet, quelques trous en couronne ; il glisse ensuite entre deux trous une scie souple, et répète la manoeuvre jusqu'à ce que la calotte crânienne se détache, comme un couvercle de boîte de conserve.

M. Chen ne donne pas le moindre signe d'anomalie de la sensibilité, mais s'entretient posément avec le chirurgien. Dans le cerveau mis à nu, les pinces fouillent, sectionnent, extirpent ; on éponge, on gratte ; puis on brandit, pour notre édification, la tumeur, grosse comme une noix.

« Il ne souffre vraiment pas ? demandé-je au commentateur.

– Pas du tout. Vous voyez qu'il mange de bon appétit, parle tranquillement, joue avec ses orteils. »

On dira que le cerveau, centre de la sensibilité, est lui-même insensible. Mais il n'en va pas de même avec le découpage du cuir chevelu, l'ouverture du crâne à coups de maillet, l'incision des méninges. Pendant qu'on lui presse les lobes, M. Chen commence à s'alimenter. L'infirmier lui présente des tranches d'ananas. On tient à nous expliquer que, si le trépané ne se sert pas lui-même, c'est uniquement parce que sa main est percée par l'acupuncteur.

Quand nous nous retirons, cette troisième opération, qui dure depuis deux heures, n'est pas tout à fait terminée. Le chirurgien rectifie avec une pince la calotte crânienne avant de la remettre en place ; il s'apprête à la suture au moment où nous quittons les lieux. Déjà, nous sommes en retard sur notre horaire : on nous conduit vers la salle de conférences. Nous ne saurons pas si M. Chen est reparti d'un pied léger. N'empêche ! Plus d'un d'entre nous secoue la tête, incrédule : « J'ai pourtant bien vu, de mes yeux vu...»

3. - Les avantages de l'insensibilisation par acupuncture

Autour de notre table, pour nous aider à supporter la chaleur torride qui entre par les fenêtres ouvertes, des jeunes filles à nattes passent du thé vert et des serviettes chaudes pour éponger notre sueur. De part et d'autre du militaire en uniforme vert, casquette sur la tête, qui préside le comité révolutionnaire de l'hôpital, médecins et chirurgiens nous répondent en souriant.

Les avantages de l'analgésie sous acupuncture ? Ils sont au nombre de sept, nous explique-t-on, avec ce goût des chiffres qui fournit aux Chinois une satisfaction intellectuelle en même temps qu'un support pour la mémoire.

1. *Contre l'abus des médicaments*

Les réactions défavorables sont évitées; elles ne sont pas rares avec un anesthésique : collapsus cardiaque, allergie, vomissement. On nous cite le cas d'un malade qui devait être débarrassé d'un goitre et dont on avait tenté l'opération plusieurs fois. Son coeur faiblissait dès que commençait l'anesthésie. Depuis, grâce à l'acupuncture, l'opération

différée a pu être effectuée en un tournemain.

Seuls, quelque 10 % des malades seraient réfractaires à l'insensibilisation par aiguilles. Mais, même dans ces cas, il n'existerait pas de contre-indication : on s'aperçoit vite, nous dit-on, que l'acupuncture n'agit pas; on se rabat alors sur des anesthésiques classiques, de préférence administrés localement. L'anesthésie générale est devenue l'exception.

« Avez-vous eu recours à des infiltrations de novocaïne pour les trois opérations auxquelles nous avons assisté ? demandai-je.

– Non, mais nous nous y tenions prêts, au cas où l'acupuncture n'aurait pas agi suffisamment.

– Quand l'opérée de l'ovaire faisait des grimaces, n'avez-vous pas estimé qu'il était temps de recourir à un anesthésique ?

– Oh, non ! le seuil de la véritable souffrance était loin d'être atteint. On voit bien quand une douleur est supportable ou non. »

Les acupuncteurs n'ont pas la prétention de supprimer la douleur, comme par l'anesthésie générale ; ils l'atténuent, pour que le patient la domine, comme dans l'accouchement sans douleur[c].

Sur quatre cent mille[d] cas recensés, aucun véritable accident ne se serait produit. Ni phénomène secondaire, ni complication postopératoire ne serait à craindre. L'acupuncture n'introduit aucun produit chimique dans l'organisme, à la différence de l'anesthésie classique, qui provoque une agression et contribue gravement à la *pollution pharmaceutique* (surtout l'anesthésie générale)[e].

Ces statistiques laissent rêveur... Les anciens Chinois disaient : « Le médecin qui guérit cinq fois sur dix n'est pas un médecin, la nature en fait autant. Un bon médecin doit guérir sept ou huit fois sur dix. Pour guérir dix fois sur dix, il faut être un génie. Nous ne connaissons pas de génie. » C'était avant la pensée-mao...

2. *Le cerveau participe à l'opération*

« L'acupuncture régularise les fonctions physiologiques. Pendant l'opération, le cerveau garde toute son activité. Il compense le traumatisme opératoire par des réactions appropriées. Au contraire, l'anesthésie classique le réduit à l'impuissance : comme si le quartier général d'une armée était paralysé au plus fort d'un combat. Par l'acupuncture, le quartier général est stimulé. Une tension trop basse remonte. Une tension trop élevée s'abaisse. Le malade récupère dès la fin de l'intervention. »

3. *Le malade aide le médecin*

« Dans l'anesthésie classique, le patient se confie à la drogue. Mais l'opéré, du même coup, prive l'équipe chirurgicale d'une aide précieuse. Dans l'insensibilisation par acupuncture, le chirurgien peut se régler sur les réactions du patient. Pour la correction d'un strabisme, le patient guide le chirurgien plus aisément que s'il a subi une anesthésie même locale; pour une laryngotomie, l'opéré est prié d'émettre des sons : on évite que ses cordes vocales ne soient endommagées. »

4. *Un procédé simple et peu coûteux*

« On peut pratiquer l'acupuncture n'importe où, dans n'importe quelles conditions. » Il suffit d'une trousse de trois ou quatre aiguilles. L'acupuncture ne coûte rien[f] et dispense d'importations et de fabrications onéreuses. Elle n'est subordonnée à aucun examen préalable – ni sanguin, ni cardiaque. L'insensibilité vient au bout de vingt minutes à une demi-heure, quelle que soit la partie du corps qu'il s'agit d'insensibiliser, et dure au moins une demi-journée. La durée d'hospitalisation moyenne est réduite, grâce à la diminution du « choc opératoire » – qui provient surtout, dans l'anesthésie classique, du « choc anesthésique ».

« Les conséquences de cette découverte sont immenses pour l'armée. Un soldat reçoit-il une balle dans le ventre ? Un seul médecin militaire l'opère en rase campagne, aidé par deux soldats, qui insensibilisent leur camarade avec deux aiguilles chacun. On prévient toute hémorragie par l'application des herbes hémostatiques ; on retire la

balle et le blessé est de nouveau valide. – C'est tout juste s'il ne court pas aussitôt reprendre sa place au combat », ajoute l'un de nous, comme pour se protéger par un peu de gouaille.

5. La facilité d'apprentissage

« Méridiens » et « points cardinaux » sont familiers, dans un pays où l'acupuncture était pratiquée dès le temps de la guerre de Troie et où le premier traité d'acupuncture fut composé du vivant d'Alexandre le Grand. Les enfants en apprennent la localisation dès l'école primaire : aux murs des classes, des planches d'histoire naturelle leur montrent, à côté des réseaux nerveux et sanguins, un troisième réseau, bien distinct des deux précédents. Sur ces planches, le corps et les membres apparaissent constellés de points d'insensibilisation aussi précis que les localisations cérébrales de Broca.

Tel point sous la peau commanderait la douleur dans telle partie du corps, qui n'a aucune relation apparente avec lui. Si vous voulez vous faire insensibiliser la mâchoire inférieure pour vous faire arracher une molaire droite, faites-vous piquer dans le gras de la paume gauche, entre pouce et index, à deux centimètres de profondeur – au point *ruogu.*

En enfonçant l'aiguille, il faut naturellement éviter de transpercer nerfs et vaisseaux ; sinon, l'on provoquerait paralysie et hémorragie. Les écoliers prennent vite le tour de main. « La pratique permet de progresser, ainsi que la constante mise en commun des observations récoltées. »

6. *La victoire sur soi*

Le chirurgien explique au malade ce qui va se passer. Il importe que le patient comprenne le phénomène dont il va être le siège et contribue, par sa confiance, au succès de l'intervention : ce qui facilitera non seulement l'opération, mais surtout les suites opératoires. Parce qu'il a participé à l'opération d'un bout à l'autre, elle est démystifiée à ses yeux. Il en ressort «avec un moral de vainqueur ». Avec l'aide de l'équipe médicale, «il a triomphé lui-même de la douleur et du mal Il devient par la suite plus gai, plus confiant en lui-

même. Sa convalescence en est accélérée. »

7. *La fidélité à Mao*

Pour capter la participation du patient, le chirurgien a recours... aux œuvres de Mao, qu'ils commentent ensemble. « En pratiquant l'analgésie par acupuncture, nous contribuons à cette conquête de la pensée-maotsetung. Nous suivons ses directives. Nous ne comptons que sur nos propres forces. Nous nous plaçons dans la juste ligne. »

Cet acte médical est homogène avec l'idéal de vie proposé à chacun: le patient soigné selon cette méthode doit se sentir en harmonie avec lui-même et avec la société...

4. - Vers une théorie de l'acupuncture

Le soir, j'interrogeai un professeur de biologie à l'Institut médical de l'université de Wuhan – Mme Peng, ma voisine de table, une femme vêtue d'une robe noire, aux yeux noirs brillants d'intelligence :

« La physiologie permet-elle de rendre compte de l'acupuncture ? – Non, me dit-elle. On ne sait ce que sont les *"méridiens"* et les *"points cardinaux",* ni même s'ils existent. On n'a jamais pu en établir la théorie. On démontre comment le cerveau commande aux membres. On ne peut démontrer comment les membres commandent au cerveau pour supprimer la souffrance.

– Auriez-vous recours à l'acupuncture pour vous-même ? »

Elle lisse sa chevelure de jais, qu'éclairent quelques fils d'argent.

« Évidemment ! J'y ai déjà eu recours souvent, pour moi ou les miens. Quand un phénomène n'est pas encore expliqué scientifiquement, cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas. S'il a été prouvé par des expériences répétées et jamais infirmées, cela veut dire qu'il faudra lui trouver une explication scientifique. La théorie est en retard sur la pratique : ce n'est pas une raison pour refuser

l'application, quand elle est bienfaisante. »

La chance a voulu que Mme Peng m'accompagnât en voiture à Wuhan et dans les environs. Elle s'était armée de plusieurs études (dont certaines en anglais, qu'elle devait me laisser). Elle me montra que les scientifiques chinois, s'ils n'étaient pas très avancés sur la voie d'une théorie de l'acupuncture, cherchaient à l'établir.

« Vous ne vous êtes pas contentés, lui dis-je, de combiner les médecines occidentale et chinoise en prenant dans chacune ce qu'elle a de plus positif. Comment êtes-vous parvenus à aller plus loin dans l'acupuncture qu'on n'avait jamais fait en trois mille ans de pratique ?

– C'est l'œuvre des médecins militaires pendant la Révolution culturelle. Ils ont accepté de multiplier les expériences sur eux-mêmes et dans leurs unités. Ils ont constaté que l'acupuncture calmait les malades quand on changeait leur pansement : si on leur enfonçait des aiguilles quand ils souffraient, la douleur diminuait ; si on les leur enfonçait avant qu'ils ne souffrent, on prévenait la douleur.

– A quels signes voit-on que l'acupuncture va réussir ?

– Quand l'aiguille s'enfonce en un point cardinal, le patient doit ressentir quatre sensations : une piqûre désagréable, une pesanteur douloureuse, un fourmillement, une gêne musculaire locale. L'acupuncteur, de son côté, doit sentir l'aiguille s'enfoncer, comme si elle était attirée par un aimant. Cela veut dire que l'on a obtenu l'effet de l'énergie vitale, le Qi.

– Le trajet des méridiens coïncide avec le tronc nerveux ?

– Pas exactement. Certains indices permettent de penser que le phénomène de l'acupuncture est en étroite relation avec les nerfs : ainsi, *l'acupuncture ne joue pas quand le nerf voisin du point piqué est lui-même insensibilisé par anesthésie locale,* ou paralysé par hémiplégie ou paraplégie. D'autres indices montrent pourtant qu'on ne peut pas réduire l'acupuncture au fonctionnement du système nerveux : quand le côté malade est à gauche, il faut piquer un point situé à droite et inversement. Il nous faudra sans doute chercher longtemps avant de trouver une théorie satisfaisante. Comme dit Mao : *L'homme n'a jamais fini de connaître sa propre vérité.*

– Quelles ont été les premières opérations sous acupuncture ?

– L'acupuncture permettait de soulager les amygdalites aiguës ; pour l'ablation des amygdales, on tenta de remplacer l'anesthésie pharmaceutique par l'acupuncture ; ce fut un succès. De même pour les extractions dentaires. Mais quand il s'est agi des grandes interventions chirurgicales, comme fablation du poumon, la méthode n'a rien donné. On s'est rappelé la parole du président Mao : *Quand on a subi un échec, on doit en tirer la leçon, s'adapter aux lois de la nature et transformer l'échec en succès. »*

On se contentait jusqu'alors de laisser les aiguilles plantées dans les *points cardinaux*. Les quatre sensations s'estompaient rapidement. Au contraire, quand on continuait à imprimer aux aiguilles un mouvement de vrille, les quatre sensations persistaient. Découverte essentielle : il suffisait de maintenir les quatre sensations pendant la durée de l'opération, soit en roulant les aiguilles avec les doigts, soit en leur imprimant une légère trépidation électrique.

« A force de varier les expériences, les méthodes ont évolué ?

– Bien sûr. A l'origine, on piquait un très grand nombre de points chinois, jusqu'à quatre-vingts pour une seule opération ; maintenant, on en réduit le nombre. Pour opérer de la cataracte, on choisit deux points. Pour l'appendicite, on se contente d'un point. On s'est aperçu qu'on pouvait obtenir des résultats aussi satisfaisants à partir de points tout différents : pour l'ablation d'un poumon, on introduit l'aiguille indifféremment dans un membre, ou l'oreille, ou la joue. On a pu remplacer la piqûre en profondeur, avec vrillage de l'aiguille à la main, par une piqûre légère, accompagnée d'un courant électrique à faible intensité.

– Ainsi, votre méthode a évolué de la piqûre de nombreux points, à la piqûre de peu de points ; de la recherche de points préférentiels à l'indifférence dans le choix du point ; de la piqûre profonde, à la trépidation électrique ?

– Ce n'est pas une règle générale, les méthodes différent suivant les équipes, suivant le malade. L'essentiel, c'est le principe du président Mao : *Pratique, connaissance, puis de nouveau pratique et connaissance.*

Cette forme cyclique n'a pas de fin. »

« Soigner non la maladie, mais le malade»

« S'il y a autant de méthodes que d'équipes et de malades, repris-je, il semble que vous ne soyez pas tout à fait au point ?

– Le nombre des piqûres, leur emplacement, le mode d'excitation sont secondaires. Il suffit de produire avec intensité les quatre sensations. Surtout, il faut que la relation du patient avec le médecin soit bonne. Le président Mao nous enseigne : *Les armes sont un facteur important pour la guerre, non le facteur déterminant. Ce qui est déterminant, c'est le facteur humain.* Oubliez cette pensée, l'acupuncture n'agit pas. La douleur est subjective. Elle n'est soulagée que si le sujet participe au traitement sans arrière-pensée. Sinon, il se crispe et prend peur ; inutile d'insister.

– On ne peut quand même pas se passer du facteur matériel ! Feriez-vous de l'acupuncture sans aiguilles ?

– Aujourd'hui, pour de petites opérations, certaines équipes essaient de remplacer la piqûre par un simple pincement du pouce, de l'oreille. Les problèmes ne se résolvent pas grâce à une aiguille. Selon la pensée-maotsetung, *le matériel peut se transformer en moral et le moral en matériel, mais c'est toujours le moral qui commande.* Dans les hôpitaux américains, où ont été formés la plupart de nos médecins hôpitaliers de plus de cinquante ans, on procède à des dizaines de tests sur le malade, comme s'il était une mécanique biologique...

– Cette conception mécaniste de la science occidentale a quand même permis de grandes découvertes thérapeutiques.

– Le malade est autre chose que le prisonnier d'un mécanisme. Comme dit le Président, *il ne faut pas guérir la maladie en tuant le malade, mais sauver le malade de sa maladie.* Les médecins cherchent à combattre des maladies qu'ils isolent artificiellement du malade. Ils se dispensent de chercher à rétablir son équilibre profond.

– Quels éléments interviennent dans l'équilibre ?

– La maladie est une rupture d'équilibre. La santé ne se maintient que par l'harmonie entre deux forces, *Yin et Yang.*

– L'aiguille rétablit l'harmonie ?

- Le caractère des choses est déterminé par l'élément de la contradiction qui occupe la position dominante. Quand la bourgeoisie domine, toute la société s'embourgeoise ; quand le prolétariat l'emporte, c'est l'inverse. De même, une lutte s'instaure entre l'excitation de la piqûre, qui stimule la capacité de contrôle de l'écorce cérébrale, et la sensation de douleur, qui affaiblit cette capacité. La piqûre d'acupuncture renforce la fonction de contrôle du cerveau, et recule les limites de la sensibilité à la douleur.

– Comment l'excitation de la piqûre peut-elle l'emporter sur l'excitation de la douleur opératoire ?

– La piqûre est plus efficace quand elle précède la douleur. La première excitation exclut la seconde. Si le chirurgien incisait le patient avant la piqûre, celle-ci serait impuissante à calmer la douleur. Mais si les cellules cérébrales ont reçu par l'acupuncture une bonne dose d'excitation, le message sensoriel de la blessure opératoire, bien qu'il soit supérieur, n'est pas perçu. La place est déjà prise. »

Ainsi, une petite douleur accaparerait l'attention et rendrait insensible à une douleur plus grande. Une infirmière experte, avant d'enfoncer l'aiguille d'une seringue dans une fesse, donne vivement une claque sur l'autre fesse. Le patient, surpris, ne ressent pas la piqûre qu'il appréhendait.

Tout se passe comme si les stimulations par aiguilles lançaient des trains de messages sensoriels, qui parviendraient au système nerveux central et en mobiliseraient l'attention. Les messages provoqués par l'intervention chirurgicale se heurteraient à ces trains, et ne réussiraient pas à provoquer l'enchaînement des processus qui conduisent à la souffrance. Il en irait de la douleur comme des aiguillages de chemin de fer : le premier véhicule venu, fût-il une modeste draisine, déclencherait l'aiguillage en sa faveur et bloquerait le train suivant.

« En somme, repris-je, l'acupuncture est une diversion ?

– Une petite sensation, pourvu qu'elle intervienne la première, l'emporte sur une grande. Encore faut-il que le patient comprenne bien ce qu'on lui fait ; qu'il utilise la respiration abdominale ; qu'il ait la volonté de surmonter la gêne qu'il peut ressentir. Sinon, ses muscles se contracteront, la tension nerveuse l'emportera et l'effet de l'acupuncture sera annihilé.

– La relation entre le malade et le médecin est donc essentielle?

– Il faut que le malade ait confiance dans le chirurgien et dans sa méthode ; et que le chirurgien prenne garde à dialoguer sans cesse avec le malade. L'acupuncture est tout autre chose que le geste de piquer un patient suivant des recettes traditionnelles. C'est une volonté d'éveiller une force endormie. »

Mme Peng passait franchement à l'offensive :

« La médecine occidentale se substitue à la personnalité du malade. Elle est un palliatif. L'acupuncture, au contraire, fait participer pleinement le malade à sa propre guérison.

– Alors, à la limite, ripostai-je, on pourrait se passer de l'aiguille? ou même de la pression sur le pouce ? »

Freud avait bien décidé de supprimer l'imposition des mains, pratiquée par Charcot dans l'hypnose, et de proposer la « collaboration activer à ses patients, sous forme de l'association libre des idées...

La limousine se rangeait le long du trottoir de l'hôtel. Mme Peng me regarda bien dans les yeux :

« La pensée-maotsetung a joué un rôle déterminant dans les succès de l'acupuncture. Le président Mao n'est pas médecin, mais il a donné aux médecins le goût du dévouement envers les masses, et aux masses la confiance dans les médecins. Il a réconcilié les deux médecines. Il n'y a désormais qu'une médecine. »

Et il n'y aura plus qu'une Chine...

Tel est du moins l'objectif.

5. - Une médecine pour les masses

«Les progrès de la médecine et de la chirurgie sont une conséquence directe de la lutte des classes », nous explique l'ouvrière du textile qui nous adresse l'allocution de bienvenue à l'hôpital de Wuhan.

« Jusqu'à la Révolution culturelle, poursuit-elle, les cadres étaient soignés dans les meilleurs hôpitaux ; les travailleurs devaient attendre longtemps à la porte. Les soins coûtaient cher. Certaines familles avaient dû vendre leur maison pour payer l'hôpital. La Révolution culturelle a fait naître un mouvement sanitaire de masse, qui est en train de créer une nouvelle médecine pour tous. »

Servir les ouvriers, paysans et soldats: cette directive de Mao est inscrite au seuil de l'hôpital de Wuhan. En 1957, Mao déclarait la guerre aux « quatre maux » – rats, moineaux, mouches, moustiques, et disait : « J'estime qu'il est nécessaire d'exterminer toutes ces bestioles et de veiller particulièrement à l'hygiène dans tout le pays. Cela concerne notre civilisation, dont il importe d'élever sensiblement le niveau. » De fait, des mesures prophylactiques strictes ont permis l'éradication de maladies infectieuses, comme la peste, le choléra, la variole, le kala-azar[g].

Se consacrer aux masses suppose que l'on aille au plus simple. La réduction du nombre des points « a permis de populariser l'acupuncture et a été chaleureusement accueillie par les larges masses ». Les meilleures méthodes sont celles que chacun peut pratiquer. «La bataille de notre nouvelle chirurgie se gagne sur les bancs de l'école. »

« Pour que la médecine ne retombe pas dans l'ornière bourgeoise, il est indispensable qu'elle reste placée sous le contrôle des masses. » Des ouvriers, des paysans, des soldats sont présents dans les comités révolutionnaires des hôpitaux. « Avant de prendre une décision importante sur une question chirurgicale », un chirurgien « consulte » les membres de son équipe, sans oublier les « filles de salle » et même, nous précise-t-on, « le cuisinier ».

Un chirurgien qui a fait de si longues études est-il sincère en demandant leur avis à des femmes de peine ? Ou cherche-t-il à se mettre à l'abri des critiques ? A moins qu'il exécute de bon cœur des instructions auxquelles il ne saurait de toute façon échapper...

La décentralisation sanitaire

Axer le travail sanitaire sur les régions rurales : autre slogan sur les murs de l'Institut médical de Wuhan. En 1965, Mao avait critiqué en termes violents le ministère de la Santé, l'appelant « ministère pour la santé des citadins ». «La protection de la santé ? Simple bavardage, si elle laisse de côté la plupart des paysans. Les campagnes n'ont ni médecins, ni hôpitaux, ni médicaments. » «En 1960, nous précise-t-on, les 15 % de la population chinoise qui vivent en ville disposaient de 75 % du total des lits d'hôpital[h].»

Dès 1965, sous l'impulsion de Mao, un mouvement a été lancé, joignant persuasion et contrainte selon une recette confirmée, pour implanter dans les campagnes une partie des médecins et infirmiers travaillant dans les villes. Des équipes itinérantes prélevées sur les centres hospitaliers urbains ont été envoyées dans la montagne[i].

Des centaines de milliers de « médecins aux pieds nus » ont subi un apprentissage accéléré. Ils sont formés, nous explique-t-on, suivant la méthode des « cinq cents » : ils apprennent, en *cent jours,* à repérer et utiliser *cent points* d'acupuncture[j], à prévenir, diagnostiquer et traiter *cent maladies,* à connaître et prescrire *cent herbes ou médicaments,* à pratiquer *cent* sortes *d'interventions* chirurgicales.

« Vraiment ? Quelles interventions ?

– Les plus simples : ablation des amygdales, lipomes, abcès; ligature des canaux déférents; avortement et curetage; accouchements simples, ou par forceps, réduction des fractures, plâtres; extractions de projectiles; hernies étranglées, sutures, etc. » Pour des interventions plus sérieuses, les malades sont envoyés dans un hôpital, où exerce au moins un médecin diplômé.

« Comment sont choisis les *médecins aux pieds nus* ?[k]

– Ce sont des paysans, des ouvriers, des mères de famille, des soldats qui veulent servir le peuple.

– Comment pratiquent-ils après trois mois des interventions qui exigent en Occident six ou sept ans de médecine ?

– On distingue entre les maladies courantes, qu'un homme de bonne volonté peut rapidement apprendre à soigner, et les maladies les plus graves, qui exigent un traitement hospitalier... Mais les médecins et chirurgiens envoyés à la campagne n'ont pas seulement pourvu à la formation des médecins aux pieds nus. Ils ont été eux-mêmes "rééduqués" par les paysans, soldats et ouvriers. Leur conscience de classe a changé. »

Un réseau sanitaire ramifié a été mis en place: infirmerie ou dispensaire de village, petit hôpital rural dans chaque commune populaire.

« Maintenant », nous déclare fièrement le président du comité révolutionnaire de la commune populaire de Maqiao, qui nous fait visiter son centre médical, «la population pourra résister aux maladies et aux épidémies, même dans les régions rurales et montagneuses, même en temps de guerre, quand manquent les médicaments. Nous avons vraiment changé notre conception du monde, comme nous l'a demandé notre Grand Dirigeant. Le centre de gravité de la santé, nous y avons déplacé des villes vers la campagne. »

Bombardez les états-majors

« Depuis des millénaires, les classes exploitantes avaient fait de la médecine leur propriété privée », récite l'ouvrière textile qui parle au nom de l'hôpital de Wuhan. Dans le corps médical, s'était constituée une hiérarchie, parallèle à la hiérarchie bureaucratique. Le système s'était maintenu, en gros, jusqu'à la Révolution culturelle. « Les patrons s'arrogeaient un monopole du savoir et le droit exclusif de distribuer diplômes et situations. » Ils s'étaient créé des rentes de situations, qu'ils entretenaient « dans leur intérêt égoïste ».

L'enseignement, « héritier des traditions antérieures à la Libération, copié sur celui des pays occidentaux, reposait sur de longues études théoriques ». Il aboutissait à la formation de « spécialistes », c'est-à-dire « d'incapables », négligeant la prévention et la guérison des épidémies ou endémies, aggravant des inégalités choquantes entre les « élites » et les masses.

Ces hommes de l'art obéissaient à des préjugés « bourgeois » : « ils méprisaient la thérapeutique et la pharmacopée traditionnelles ». « Leur langage ne s'adressait qu'à des jeunes gens prédisposés par leur milieu familial à l'enseignement académique » et à « la recherche des privilèges ». Ils considéraient leurs connaissances comme des vérités absolues, et comme infaillibles les ouvrages dans lesquels ils avaient étudié.

La Faculté chinoise rejetait des pratiques dont la théorie n'était pas établie, comme l'acupuncture. Elle s'opposait instinctivement à tout ce qui est simple; car « cette simplicité remettait en cause son monopole ».

Bref, les performances actuelles n'auraient jamais pu être obtenues, si le pouvoir héréditaire des patrons des hôpitaux[1], avec « leurs préjugés scientifiques», n'avait pas été secoué par la volonté du peuple. La structure du corps médical a été transformée par le mouvement de *lutte-critigue-réforme*. «Nous avons appliqué aux hôpitaux l'instruction du président Mao: *Bombardez les états-majors*. »

Des professeurs en blouse blanche écoutent silencieusement l'ouvrière du textile qui nous fait leur procès devant eux.

6. - L'hôpital n° 6 de Shanghai

Le Dr Chen Zongwei, un quadragénaire de haute taille, me serre la main à m'écraser les doigts. C'est le pionnier des greffes de membres. Cet athlète au regard droit parle un bon anglais. Il opère à l'hôpital n° 6 de la ville. C'est là qu'il a réussi, en 1963, la première reconstitution de membre sectionné.

« On m'a amené un tourneur dont la main droite venait d'être sciée

par une machine-outil. Le tronçon – quatre doigts et la moitié de la paume – n'était même pas rattaché par un peu de peau. Accident courant. Jusqu'alors, on se contentait de recoudre le moignon. Je n'avais jamais fait de greffe, ni même entendu dire qu'on pouvait en tenter.

« Ce sont les travailleurs qui m'ont décidé : "Ce n'est pas facile non plus de réparer une montre quand elle est cassée. Pourtant, l'horloger y arrive bien. Pourquoi ne réparerais-tu pas la main de notre camarade, avec le secours de la pensée-mao ? Sinon, il sera perdu pour la construction du socialisme. Ce sera une défaite de la révolution."

« L'accidenté et ses camarades doutaient si peu du succès, que j'ai consulté mon équipe. Comme un seul homme, elle a décidé d'essayer. L'opération a duré près de cinq heures. Les jours suivants, une complication est survenue. Des confrères d'autres hôpitaux m'ont apporté leur aide. Moins d'un an plus tard, l'accidenté se remettait devant sa machine-outil.»

Voilà un homme de science. Il lit régulièrement des revues médicales. Il n'ignore rien des connaissances occidentales nécessaires à son métier. Pourtant, il relate – sans s'étonner – un événement où la pensée magique joue un rôle essentiel. Les ouvriers qui exigeaient de lui cette opération pionnière ne doutaient pas plus de son pouvoir, que des Africains amenant un moribond au Dr Schweitzer : « Toi, le grand sorcier blanc, tu vas le guérir. »

« Vous avez vite recommencé ?

– Oui, bien vite. Toute notre équipe a été reçue à Pékin par Chou En-lai, puis par le président Mao. Nous avons compris que nous étions dans la juste ligne. Nous avons essayé d'autres opérations, avec une ardeur accrue. Des membres tranchés à différentes hauteurs. Des arrachements ou des écrasements. C'est la suture des doigts sectionnés qui nous a obligés au travail le plus délicat. Nous avons dû prélever sur les jambes des morceaux de nerfs et les transplanter dans les doigts coupés[m].»

Auprès de lui, toute menue, une des premières miraculées aux doigts recollés, Liu Zefang. Jolie et modeste, elle assume en souriant

son rôle de fétiche.

« C'était en 1966, j'avais dix-neuf ans, récite-t-elle. L'opération a duré dix-sept heures. Pendant ce temps, le chirurgien et son équipe n'ont rien mangé. Ce sont eux qui m'ont sauvée, grâce au président Mao.

– Comment avez-vous recouvré l'usage de votre main ?

– Quatre mois plus tard, j'ai pu reprendre mon travail. »

Pendant qu'elle nous parle, le Dr Chen Zongwei la regarde avec une sorte de respect, comme s'il n'avait pas son mot à dire dans une histoire qui désormais ne concernerait qu'elle. Il faut que je le questionne pour qu'il sorte de sa réserve.

« Comment se sont passés ces quatre mois ?

– Cicatrisation, consolidation, rééducation. »

Il se tourne vers Mlle Liu, comme pour dire : « C'est elle qui est intéressante. » A moins qu'il ne pense que le numéro de la jeune fille est parfaitement au point à condition qu'aucune interférence ne vienne le perturber...

« Avec ma main récupérée, je travaille à l'usine aussi bien qu'avant. Je peux même jouer de l'accordéon et tricoter. Mais surtout, je lutte pour construire le socialisme jusqu'au succès de la révolution.»

Cette fois, elle paraît rendue au terme de son témoignage, ou de sa leçon. Elle n'a rien à ajouter. Le chirurgien reprend la parole :

«Cette opération n'est quand même pas un succès complet. Les dernières phalanges des quatre doigts restent peu sensibles au chaud et au froid. »

Cette légère touche d'autocritique, quel chef-d'œuvre! Il est vrai que cet aveu anodin dissimule un vrai problème: un membre réimplanté, mais devenu insensible, représente un vrai handicap.

« Quelle est la durée moyenne d'une opération ?

– Il n'y a pas de moyenne. Cela varie de deux heures pour une phalange, à vingt pour quatre doigts. On l'ignore à l'avance. »

Cela dépend de la nature de l'accident, de la dégradation des nerfs. Lorsqu'un maçon répare une vieille maison, il fait toujours des réserves sur les surprises possibles...

« Quand l'opération dure longtemps, vous ne vous faites pas relayer ?

– Non, il faut que la même équipe assure la responsabilité de bout en bout. Nous luttons contre l'épuisement en absorbant du thé et en chantant des citations du président Mao.

– Quelle proportion d'échecs avez-vous rencontrée ?

– Douze opérations sur treize réussissent. Mais dans la rééducation, nous rencontrons plus ou moins de succès. Il arrive qu'un opéré ne recouvre l'usage complet que de trois des quatre doigts sectionnés. Cela ne l'empêche pas d'exercer une activité normale.

– Il n'y a pas de phénomène de rejet ou de gangrène ?

– Non, sauf si le tronçon a eu le temps de se décomposer. L'opération doit se dérouler dans des délais très brefs – plus longs si le tronçon a été conservé par réfrigération.

(« Si vous perdez un membre, me recommande un de mes collègues, n'oubliez pas de le mettre dans un seau à glace. »)

– Faites-vous des greffes avec des membres empruntés à un mort ?

– Non ! Rejet immédiat. Les autogreffes sont seules possibles.

– Vous entraînez-vous sur des animaux ?

– Oui, notamment avec des oreilles de lapin[n].

– Vous n'avez jamais tenté de greffe du cœur ?

– Non. J'ai étudié beaucoup d'articles sur les transplantations pratiquées en Occident. Nous avons pris le parti de nous spécialiser dans les greffes de membres. Nous sommes un peuple de paysans et d'ouvriers que la mécanisation surprend encore. Il faut que nous remettions les blessés au travail. Il le faut pour la production, et encore plus pour le moral des travailleurs. Mais à quoi servirait de prolonger de quelques semaines un homme au cœur condamné ? »

Comme en toute chose, la Chine a fait en chirurgie un choix politique : deux sociétés s'opposent à travers ces options. D'un côté, une technique relativement simple, qui s'offre à la masse des travailleurs; on ne s'intéresse qu'à ce qui pourra être rapidement banalisé. De l'autre, de rares privilégiés auxquels on fait cadeau d'une éphémère survie, à coups de millions ; mais qui permettront peut-être, au bout de dix ou vingt ans, la mise au point d'une technique sûre[o].

La différence des sociétés éclate aussi dans la manière dont les résultats sont connus. En Occident, la « une » de tous les journaux, même si l'opéré ne vit que quelques jours. En Chine, dix ans et des centaines de greffes réussies avant de lâcher l'information; les opérations par acupuncture sont restées secret d'État jusqu'à la quatre cent millième.

« Votre équipe reste-t-elle la seule à pratiquer ces greffes ?

– Nous avons communiqué les résultats de notre expérience à tous les hôpitaux des chefs-lieux de province, qui les ont répercutés jusqu'aux dispensaires des communes populaires.

– Les dispensaires procèdent à ce genre d'opérations ?

– Non ! Mais il est souhaitable que les communes les plus éloignées connaissent exactement la marche à suivre. Un blessé doit pouvoir être transporté en vingt-quatre heures de tout point du territoire jusqu'à un hôpital provincial équipé pour les greffes. »

Le Dr Chen est simple, souriant, serein. Un pur produit de la révolution : sa formation médicale a commencé après la Libération. Il semble entouré de respect. Il a l'air tout surpris de l'intérêt avec lequel nous l'interrogeons :

« Vos chirurgiens, dit-il en secouant la tête, feraient aussi bien, sans doute mieux. »

Feraient. A-t-il sous-entendu : « Si la pensée-mao et l'affection des masses les soutenaient » ?

Il paraît sincère quand il explique sa vocation par la révolution. Chaque intervention lui permet de « participer à la lutte dans le pays et dans le monde ». S'il redonne vie à une main de travailleur, il « augmente le potentiel de production ». Quand il rend un bras à un stagiaire vietnamien, il contribue au « combat contre l'impérialisme ».

A l'entrée de l'hôpital n° 6, s'étale la formule : *Mener la révolution, promouvoir la production.* Elle paraît moins saugrenue après cette conversation.

7. – La médecine chinoise : une médecine pour les Chinois

« Vous y croyez, vous, aux miracles de la médecine chinoise ?

– Oui.

– Vous pensez donc que le public occidental va pouvoir en bénéficier bientôt ?

– Non.

– Comment ? Vous vous contredisez. Si c'est sérieux, les miracles se répéteront dans d'autres pays. Sinon, c'est du bluff.

– Les Chinois ne sont pas des Occidentaux, les Occidentaux ne sont

pas des Chinois.

– C'est du racisme ! »

Ce n'est pas mon sentiment. La première condition pour que les nouvelles applications de l'acupuncture eussent droit de cité en Occident serait que le corps médical de ces pays en éprouvât un besoin pressant ; donc, qu'il les considérât comme supérieures à ses procédés habituels.

Insurmontable méfiance occidentale

C'est l'inverse que l'on constate.

A une époque où la médecine occidentale n'était guère avancée, la chinoise provoquait déjà l'hilarité. «Si vous vivez pour voir le Nouvel An, vos forces vous reviendront ensuite avec le printemps ». Ou encore : « Il est difficile de regarder la langue d'un patient lorsque son rang élevé vous oblige à garder les yeux fixés sur le sol[47][48]. » Le journal de Macartney ridiculise une médecine «de charmes et de mixtures ». Il est resté de cette époque, en Occident, l'idée que les médecins chinois ne valent pas mieux que ceux de Molière.

Comment croire qu'une aiguille enfoncée dans le mollet affecte le fonctionnement du foie? Qu'une piqûre dans le lobe de l'oreille guérisse une dépression nerveuse? Cela n'a pas le sens commun. Tant que les Chinois eux-mêmes avouent leur ignorance sur la vraie nature du phénomène, comment engager les Européens à surmonter leur méfiance ?

A notre retour, nos récits[49] se sont heurtés à un aimable scepticisme. Tel médecin[50] soupçonnait que l'on avait appliqué quelques gouttes « d'un anesthésique quelconque » « sur la muqueuse nasale de la malade porteuse de polypes » ; qu'on avait « soumis à une péridurale la malade opérée d'un kyste à l'ovaire » ; qu'on « avait administré avant l'intervention du bon opium chinois au malade opéré d'une tumeur du cerveau ».

Un second mettait en garde contre les « pseudo-magiciens de la

santé », les « charlatans » qui ont recours à « l'ésotérisme », au lieu de s'en tenir aux « bases rigoureuses d'une science exacte[51] ». « N'y a-t-il pas du chanvre indien dans les tranches d'ananas ingurgitées par le patient ? » demandait un troisième.

Un autre, président de la principale société d'acupuncture existant en France[52], déclarait tout net qu'il y avait eu subterfuge: « Ma position, qui est celle de nombreux acupuncteurs, est que l'*anesthésie par les aiguilles n'existe pas.* Je n'étais pas sur place à Wuhan; pourtant, je pense que les Français qui ont vu les interventions ont été abusés dans leur conclusions[53]. »

Ainsi, deux hypothèses : ou bien l'anesthésie chimique précéderait l'acupuncture, qui ne serait plus qu'une mise en scène; ou bien l'acupuncture, apte à décontracter les muscles, serait utilisée comme préparation à une anesthésie chimique, administrée ensuite clandestinement.

Si le président des quelques centaines d'acupuncteurs français ne croit pas à l'analgésie[p] par acupuncture, comment y croiraient les quatre-vingts mille médecins qui restent méfiants, sinon hostiles, envers ces confrères acupuncteurs, qu'ils considèrent comme dépourvus de la rigueur scientifique sans laquelle il n'y a pas de médecin ?

Doute méthodique des médecins européens

Supposer une péridurale préalable, c'est mettre en doute la probité intellectuelle des médecins chinois: cette hypothèse ne paraît pas devoir être retenue[q].

Peut-on imaginer que les dirigeants et les médecins chinois montent une telle comédie pour faire croire au monde qu'ils ont découvert une nouvelle méthode d'analgésie, tout en ayant recours en sous-main aux méthodes traditionnelles? Une supercherie collective, de la part d'hommes qui évitent avec soin l'autosatisfaction, manquerait de vraisemblance.

Après le premier vol humain dans le cosmos, on révoqua en doute la prouesse de Gagarine. Les Chinois sont, comme alors les Russes,

victimes de leur goût du secret: quand le mystère se dissipe, on soupçonne la machination.

Pourtant, depuis longtemps, et même en Occident, on emploie l'acupuncture avec succès dans le traitement des affections allergiques, des maladies dites psychosomatiques, des syndromes douloureux. Les Chinois sont simplement passés de l'application *curative* dans le cas de douleurs naturelles, à l'application *préventive* dans le cas de douleurs provoquées. Et cette extension spectaculaire repose sur une innovation technique précise : le mouvement permanent de l'aiguille, avant et pendant l'intervention du chirurgien.

Reste que les médecins occidentaux ne sont sûrement pas aptes à sauter le pas. L'ironie les défendra longtemps contre ce rapport humain difficilement croyable qui se crée en Chine, par la médiation d'une aiguille, entre un médecin sans bagage et un malade sans malice.

Incrédulité des malades occidentaux

Le scepticisme des médecins occidentaux reculerait peut-être, sous la pression des malades. Mais ceux-ci partagent ces réticences. Les Chinois insistent sur les facteurs moraux : les résultats sont d'autant plus assurés, que le patient a davantage confiance dans la méthode et dans le praticien. Pour peu qu'il doute, il respire difficilement, il se crispe, sa sensibilité à la douleur s'exacerbe.

La population chinoise est, depuis des millénaires, immunisée contre la douleur. Dès les empereurs Tang, étaient répandues dans toute la Chine des figurines où points et méridiens étaient désignés et numérotés. Aujourd'hui en matière plastique, ces poupées sont à la portée de toutes les bourses[r]. Pour le même prix, on fournit un texte où figurent des prescriptions médicales précises[s].

Les enfants raffolent de ces jeux et s'amusent à se soigner les uns les autres. « Nous nous exerçons à l'acupuncture pour venir en aide aux masses et pour nous rendre utiles en cas de guerre », m'ont affirmé, à Nankin, un garçon et une fille d'une dizaine d'années, les yeux pétillants de fierté.

Une population conditionnée dès la petite enfance est d'autant plus préparée à croire aux prouesses de l'acupuncture, qu'elles ne lui font nullement l'effet de prodiges. Comment attendre une pareille disponibilité du public occidental ?

Les autorités chinoises ont pressenti cette difficulté. L'ancien hôpital Rockefeller de Pékin[t] avait commencé à appliquer l'acupuncture à des femmes de diplomates pour des accouchements. Un petit garçon de la colonie européenne était soigné avec succès par des aiguilles enfoncées derrière l'oreille. Ces expériences ont été stoppées. Sans explication. La Chine n'a pas voulu assumer la responsabilité d'étendre à des Occidentaux des thérapeutiques qui ne sont pas nées chez eux.

« Croyez-vous, demandai-je au docteur Chen, que des médecins européens pourraient pratiquer cette méthode sur des malades européens ?

– J'en doute, me répondit-il. Pour maîtriser la technique de l'insensibilisation par acupuncture, ils devraient d'abord faire sur eux-mêmes beaucoup d'essais. »

Il a probablement raison. Les praticiens chinois – militaires puis civils –, portés par les traditions de leur thérapeutique et les habitudes de leur peuple, ont pu se livrer, à leurs risques et périls, à une audacieuse expérimentation les uns sur les autres ; ils avaient la volonté de résoudre très vite un problème sanitaire national; ils étaient stimulés par « l'enthousiasme des masses ». Par quoi les médecins européens, dans un contexte radicalement différent, seraient-ils motivés? Pourquoi lâcheraient-ils la proie de la chimiothérapie, pour une acupuncture où la plupart d'entre eux ne voient qu'une ombre ?

L'insensibilisation par acupuncture est peut-être fille de la pensée-mao. Mais elle est surtout fille du besoin. En Occident, elle ne saurait avoir aucun de ces deux parents.

La médecine face à la diversité des races

A mesure que le confort s'élève, le seuil de la douleur s'abaisse. Les climatiseurs rendent sensible à la chaleur; le chauffage central rend

frileux ; le progrès matériel rend plus vulnérable. Nos ancêtres, habitués à se laver avec un broc d'eau et à passer l'hiver dans des maisons glacées, résistaient mieux au froid que notre génération, amollie par la tiédeur des radiateurs et la douceur des bains. Peu à peu, s'affaiblissent les mécanismes immunitaires, qu'une vie rude montait pour protéger de la maladie et de la souffrance.

Nul ne sait au juste ce qu'est la douleur. A plus forte raison, on n'a jamais pu établir de loi sur la variation de la douleur en fonction des caractéristiques sociales ou ethniques. Simplement, on observe que la douleur diffère suivant les tempéraments, les peuples, les niveaux de vie. Un individu fruste y résiste mieux qu'un individu évolué. La psychologie collective d'un peuple doit avoir une incidence directe sur ces phénomènes.

Un de nos compagnons de voyage avait dû se faire soigner une carie à Pékin. Tandis que le dentiste chinois maniait la fraise, il souffrait tellement qu'il demanda une anesthésie locale.

« Vous autres étrangers, vous ne supportez pas le moindre mal de dents, remarqua le dentiste. Un Chinois ne sentirait rien. »

Un autre de nos compagnons se froissa le mollet. Il se plaignit de vives douleurs. On pratiqua sur lui l'acupuncture, sans qu'il en ressentît d'amélioration notable.

« Pensez-vous que l'acupuncture aurait eu un effet apaisant chez un de vos compatriotes? demandai-je au médecin chinois qui le soignait.

– On n'aurait même pas eu besoin d'acupuncture, me répondit-il; un Chinois, en pareil cas, n'aurait rien senti. »

Larrey, le chirurgien de la Grande Armée, avant d'amputer un grenadier d'une jambe, se contentait de lui faire avaler un verre de rhum...

Il ne me paraît pas déraisonnable de supposer que, dans une population occidentale, la proportion de réussite de l'analgésie par acupuncture serait inversée par rapport à la Chine : une large majorité d'échecs, pour une faible minorité de succès[u].

La préparation psychologique

A l'Institut médical de Wuhan, aucun membre de l'équipe médicale ne fit spontanément allusion à la préparation qui précédait la pose des aiguilles. Il nous fallut répéter la question : « Prépare-t-on le malade avant son entrée dans le bloc opératoire ? Comment ? »

Une « préparation psychologique » a lieu auparavant, « pendant environ une demi-heure». « A travers l'étude de la pensée de Mao », malade et médecin « échangent leurs opinions sur la méthode à suivre », et créent entre eux une confiance mutuelle et un climat de collaboration. Pour les grandes opérations, cette séance de psychothérapie est amorcée par des conversations du même type, au cours des deux ou trois journées précédentes.

« Comment faites-vous quand le patient n'est pas d'accord ?

– Autrefois, nous considérions le patient comme une chose: aujourd'hui, nous tâchons de le persuader.

– Comment le décontractez-vous ?

– Nous faisons appel à son courage de surmonter l'appréhension de la douleur, à sa volonté de guérir, en le convainquant que son devoir est de lutter pour la révolution. »

On mobilise chez le patient sa fierté de citoyen : son destin personnel fait partie d'un vaste projet qui doit exalter son énergie vitale.

« Des malades refusent-ils l'acupuncture ?

– C'est très rare[v]. Presque tous sont pareils à ceux que vous avez vus : pleins d'enthousiasme pour la pensée-maotsetung. »

La foi qui guérit

Ici, les frontières sont difficiles à tracer. La « mise en confiance » du

malade, l'invitation à « participer », sont apaisantes. Mais au point de rendre insensible à la douleur d'une intervention majeure ? Nous n'avons pas été admis aux mystères de l'entretien préalable.

Quand nous avons demandé si l'on ne faisait pas appel à l'hypnose, l'équipe entière s'est récriée. Mais la question a-t-elle été bien comprise ? Cette prémédication psychologique ne confine-t-elle pas à la suggestion ? Et la suggestion ne touche-t-elle pas à l'hypnose ?

Dans *La foi qui guérit,* Charcot multiplie les observations cliniques sur les cas de suggestion et d'hypnose. L'état dans lequel se trouve l'opéré chinois, qui converse avec son médecin et déguste une compote, prouvant qu'il a gardé conscience mais ne perçoit aucune douleur, n'est-il pas proche de cet « état second » que décrit Charcot ?

N'est-ce pas une modification de la conscience, comparable à celle que Mesmer provoquait par des courants électriques et des aimants métalliques? Le phénomène du « magnétisme animal » mis en lumière par Mesmer a pu être provoqué depuis l'origine des temps par des techniques diverses[w]. L'acupuncture ne serait-elle autre chose qu'un support particulièrement raffiné d'un phénomène aussi ancien que les hommes, mais qui tend à disparaître à mesure que la personnalité échappe à la pensée magique ?

Les Chinois donnent souvent à des Occidentaux l'impression de vivre en état second. Sur un peuple dûment conditionné, les pouvoirs de suggestion qu'exerce une pensée collective ne connaissent pas de limite. La référence à Mao évoque *l'hypnotiseur,* dont Freud fait grand usage dans *Psychose collective et analyse du moi.* Il analyse, après Le Bon et Mac Dougall, la suggestibilité des foules, sous forme d'identification au chef, *idéal du moi,* auquel chacun délègue son énergie mentale. De tels phénomènes, l'acupuncture semble bien fournir un exemple privilégié.

Une performance spécifiquement chinoise

« De deux choses l'une, m'a déclaré un des maîtres de la chirurgie française. Ou bien les prouesses auxquelles vous avez assisté sont réelles; les Chinois sont en avance sur nous de vingt ou cent ans; il est urgent d'entreprendre des démarches pour que la Chine fasse

bénéficier le reste du monde des résultats qu'elle a atteints. Ou bien, il s'agit d'un bluff, peut-être inconscient; la Chine est victime de ses propres mythes, et il faudrait en tirer les conclusions les plus graves pour l'avenir de ce pays. »

Il y a une troisième hypothèse : les Chinois ne sont ni cent ans en avant, ni cent ans en arrière; ils ne vivent pas dans la même *durée* que nous; ils n'*avancent* pas sur la même voie; ils effectuent des démarches strictement adaptées à eux. Les chances de voir les Occidentaux en bénéficier paraissent faibles.

Pour aboutir à ces surprenantes réussites, il a fallu à la thérapeutique chinoise la rencontre de conditions qui sont loin de se trouver réunies en Occident. Des coutumes millénaires. Des enfants formés dès l'école. Une croyance populaire dans le pouvoir des traditions – nous l'avons vu à Maqiao: dans un dispensaire de commune populaire, quand deux médecins consultent l'un selon la méthode occidentale, l'autre selon la méthode ancestrale, c'est vers le second que s'oriente la file d'attente. Une population rurale à 85 %. Un besoin immense de former d'urgence du personnel sanitaire, recruté dans une population qui assimile plus aisément les procédés coutumiers. Une Révolution culturelle qui, non sans sauvagerie, a fait voler en éclats le mandarinat médical...x

Le Grand Acupuncteur.

Mao a déterminé la médecine chinoise à effectuer une synthèse originale des pratiques de jadis et des méthodes modernes, pour assurer la régulation des fonctions organiques et mobiliser la faculté de résistance contre la maladie et la douleur.

Mais qu'a-t-il voulu faire d'autre, pour la Chine entière ? Assurer la régulation des fonctions de cette vaste société. Deviner les liaisons mutuelles entre les organes du corps chinois. Rétablir un équilibre détruit. Diminuer les souffrances de son peuple en lui apportant de fulgurantes diversions. Réveiller son énergie vitale. A l'échelle du pays le plus ancien et le plus peuplé du monde, ce ne serait pas une médiocre performance.

a Grande agglomération industrielle, regroupant trois villes : Hankou, Hanyang et Wuchang, dont la première avait été une concession [Hankéou].

b *Nous étions trop nombreux pour être admis dans la salle même. Lors de séjours ultérieurs, j'ai pu assister à des opérations semblables en revêtant blouse et masque blancs, aux côtés de l'équipe chirurgicale (1990).*

c Parmi les nombreuses interventions sous analgésie par acupuncture auxquelles avaient assisté des Occidentaux entre notre « première » de juillet 1971 et le printemps 1973, deux échecs manifestes ont été enregistrés. Une délégation médicale suisse a constaté que, sur trois opérations qui se sont déroulées sous ses yeux – une césarienne, une thyroïdectomie et une lobectomie –, la troisième s'était mal passée : l'opéré a gémi à plusieurs reprises *(Médecine et hygiène,* 17 janvier 1973). La délégation médicale française, conduite par le Pr Jean Bernard en avril 1973, a noté que, sur les six interventions dont elle a été témoin (deux tumeurs cérébrales, deux adénomes du corps thyroïde, un tendon extenseur d'un doigt, une opération à coeur ouvert), la dernière a été dramatique : le malade a visiblement supporté avec héroïsme de cruelles douleurs, que d'abondantes injections de xylocaïne n'ont pas réussi à supprimer. *[Depuis lors, plusieurs visites dans des hôpitaux de Pékin et de Shanghai m'ont donné l'impression que cette méthode était en net recul pour les interventions dans le tronc, mais restait courante* pour *la tête et les membres (1990)].*

d Au printemps 1973, les autorités chinoises annonçaient qu'au total neuf cent mille opérations sous acupuncture auraient été réalisées, toujours avec la même proportion de succès : le rythme s'est accéléré.

e Selon le « Club Européen de la Santé », un cas pathologique sur trois en Occident est maintenant dû à l'excès de médicaments. Les risques d'empoisonnement de l'organisme ne cessent de croître : 90 % des spécialités n'existaient pas il y a dix ans. Les progrès en Chine de l'acupuncture et des herbes médicamenteuses auraient le même effet de lutte contre ce type de pollution, par retour à la nature, que le retour à la terre prescrit par Mao, contre la pollution due à l'urbanisme.

f A peine un yuan (2,10 FF) pour quatre aiguilles, qui peuvent servir indéfiniment. *[Le yuan a été dévalué depuis 1985; il équivaut aujourd'hui à 1,2 FF. Mais il n'est pas conrertible (1990).]*

g *En 1983, on recensait encore 13 500 victimes du paludisme: elles étaient 30 millions vingt-cing ans plus tôt. La lèpre est elle aussi pratiquement jugulée; de même la tuberculose et la poliomyélite. En 1986, Cui Yueli, ministre de la Santé, se réjouissait de constater que la mort n'était plus principalement le fait des maladies infectieuses et parasitaires, mais plutôt des atteintes vasculaires et cardiaques, ou des tumeurs malignes. Des maux de pays développés, en quelque manière'... (1990).*

h *1949 : 63 700 lits dans les hôpitaux publics. 1981: 950 000 lits (1990).*

i Les équipes les plus simples sont tripartites : un médecin, un infirmier, un soldat. Trois est un bon chiffre pour le contrôle mutuel. *Numquam duo, semper tres,* disaient les Jésuites.

j Trois ou quatre points suffisent pour une opération, mais il est bon d'en connaître beaucoup plus, les plus efficaces n'étant pas les mêmes suivant les patients.

k *1984 : 610 000 dispensaires ruraux; 1 280 000* médecins *« aux pieds nus » (1990).*

l Nous dirions les « mandarins » ; toutefois, ce mot, que nous avons appliqué à la Chine, mais qui vient, à travers le portugais, du sanscrit *mantri (maître)* n'est pas employé par les Chinois.

m *A Shanghai, en août 1988, notre équipe de tournage a pu assister à la greffe d'un pouce à partir d'un orteil ; elle l'a filmée pour la série documentaire « Quand la Chine s'éveillera » projetée dans l'été et l'automne 1989 (1990).*

n *Les Chinois ont aussi réalisé avec succès la greffe d'une seconde tête sur l'encolure d'un chien. L'animal à deux têtes a été filmé dans la série documentaire ci-dessus mentionnée (1990).*

o *Ce qui a été effectivement le cas en Occident pour les greffes cardiaques (1990).*

p Au mot d'*anesthésie,* il paraît préférable de substituer *analgésie.* Bien que la douleur soit bloquée, les sensations ne le sont pas : le patient continue à recevoir des messages sensitifs. *Hypo-algésie* serait encore plus exact, puisque l'acupuncture parvient seulement à diminuer la douleur pour la rendre supportable. Depuis lors, de nombreux médecins et chirurgiens orientaux ont assisté à de semblables interventions. Les uns ont été des témoins admiratifs. D'autres sont restés plus rétifs, ayant constaté certains échecs. Il serait souhaitable que des équipes d'acupuncteurs chinois appliquent leurs procédés dans des services occidentaux de chirurgie[54]. De nombreux acupuncteurs, parmi lesquels ceux qui avaient commencé par douter de notre témoignage, sont revenus enthousiasmés.

q En revanche, on nous a indiqué que des doses légères de calmants (100 milligrammes de luminal, ou 50 milligrammes de dolosal) étaient administrées pour détendre les malades. Mais ces prémédications, courantes en Occident, ne sauraient se confondre avec la véritable anesthésie, qu'elles se contentent chez nous de préparer, alors qu'elle est supprimée en Chine.

r Entre 3 et 6 yuan, c'est-à-dire 7 et 14 F (1971).

s Une variante de ces figurines présente un intérêt pédagogique : une poupée en verre, pleine d'eau, est percée de trous correspondant aux points; les trous sont bouchés par du sparadrap. Quand l'enfant pique à l'emplacement voulu, l'eau jaillit.

t Baptisé depuis « Hôpital anti-impérialiste », puis rebaptisé « Hôpital de la capitale » après que la Chine eut décidé de modifier ses rapports avec l'étranger,

mais que la colonie étrangère n'a cessé d'appeler PUMC (Peking Union Medical College).

u Une délégation médicale suisse a demandé qu'une analgésie par acupuncture fût réalisée sur deux de ses membres. Les médecins chinois, avec beaucoup de réticence et après d'interminables délibérations, ont accepté de répondre à ce vœu. Ce fut un double échec, auquel les médecins chinois n'ont pas donné d'explication.

v Il semble que l'on élimine les réfractaires au cours de la séance de préparation psychologique, pour ne livrer aux aiguilles que ceux qui paraissent dispos.

w Peut-être la médecine occidentale aurait-elle progressé dans la maîtrise de ces méthodes, si, en 1840, l'Académie de médecine de Paris ne les avait solennellement condamnées.

x *Selon le ministère de la Santé, il y avait 1 200 hôpitaux voués à la médecine traditionnelle en 1983, contre 170 seulement en 1976. A la fin des années 1980, on estime que le quart des interventions chirurgicales sont faites sous acupuncture. Des recherches se poursuivent pour expliquer les effets analgésiques de l'acupuncture (1990).*

DEUXIÈME PARTIE

CHANGER L'HOMME

Dans ce pays de vieille formation communautaire, où l'on ne peut rien traiter que collectivement, logique ni raison ne sont de mise. La psychiatrie ferait mieux en Chine que la diplomatie européenne. Rien ne change peut-être dans le tréfonds de l'être humain qu'est un Chinois, mais c'est ce tréfonds même qui ne présente en lui, contre rien, aucune sorte d'immunisation. Peuple accessible à tout, par son esprit d'assimilation et l'usure même de ses réactions...

Saint-John Perse[55] (1917)

CHAPITRE V

Le remodelage des esprits

1. - La révolution du regard

A l'usine de textiles n° 2 de Pékin, je demande à un ouvrier, choisi au hasard, s'il est satisfait de son salaire. « Avant la Révolution culturelle, me répond-il, on nous faisait travailler pour de l'argent; on nous distribuait des primes de productivité; on nous embourgeoisait; on nous corrompait. Nous manquions de conscience politique. Maintenant, nous avons compris que les travailleurs ne doivent pas avoir d'autre objectif que la révolution[a]. »

Même question, partout même réponse. Des cadres nous affirment : « Les ouvriers eux-mêmes ont demandé la suppression des primes.

Avant la Révolution culturelle, leur seul but dans la vie était de gagner davantage, de s'assurer plus de confort. Mobile malsain, qui les transformait en révisionnistes. Ce mouvement nous aurait ramenés au passé. En étudiant sérieusement la pensée-maotsetung, ils ont découvert le sens réel de leur travail.

– Et ceux qui n'ont pas compris ?

– Ceux-là, nous devons poursuivre leur rééducation jusqu'à ce qu'ils aient rejoint la juste ligne. »

Déclarations rituelles. Faut-il les croire creuses ? Si cette rééducation est si difficile, c'est bien qu'il s'agit de changer les ressorts mêmes de la vie collective. Au-delà de l'attitude à l'égard de l'argent, l'objectif est de changer l'homme.

A Shanghai, Xu Jingxian, brillant dirigeant du Comité

révolutionnaire de la ville autonome et membre influent du Comité central, trente-six ans, visage fin, silhouette bien prise dans un uniforme bleu clair à col montant qu'on croirait signé d'un grand couturier, me déclare :

« Dès avant la Révolution culturelle, ici à Shanghai, nous avons soutenu que les impératifs de la production ne devaient pas réduire le travail politique. L'élan révolutionnaire risquait de s'amortir dans des préoccupations matérielles et égoïstes. Il fallait inverser les priorités : si nous transformions d'abord les hommes, nous augmenterions ensuite plus vite la production. Faire la révolution, c'est abolir radicalement ce qui nous rattache aux modes de penser hérités du passé. L'individu, régénéré intellectuellement et moralement, se soumettra à la collectivité; il effacera son intérêt personnel devant l'intérêt exclusif de la révolution. »

Tandis que cet élégant révolutionnaire me montrait comment tuer le vieil homme (il lui faudrait beaucoup d'application pour le tuer en lui-même), une hypothèse me venait à l'esprit. Le *Grand Bond en avant* devait faire de la Chine une grande puissance industrielle. Il avait tourné court. Pour surmonter le désastre, n'avait-il pas fallu assigner d'autres buts à la révolution ? Le terrain de la production n'était pas sûr; il était urgent d'en changer. Puisqu'on ne pouvait augmenter la consommation, on devait diminuer l'avidité de consommer. La réalité résistait? Il était nécessaire de la voir autrement. Si la Révolution culturelle avait été une révolution du regard ?

Ce n'est pas en minimiser l'ampleur. L'homme n'est-il pas presque tout entier dans l'image qu'il se fait de lui-même ? Cette image se confond pour les Chinois avec celle de leur chef suprême. Gustave Le Bon l'avait noté : se confondre passionnément avec le chef peut rendre la masse capable d'exploits dépassant largement les forces normales.

Comment croire que la Révolution culturelle a été seulement tactique, ou le fruit d'un calcul cynique ?

Elle fut sans doute une stratégie imaginée par de vrais révolutionnaires, à la suite d'une sérieuse déconvenue. Ils avaient perdu sur le tableau du pouvoir spirituel, sans gagner sur celui de la puissance matérielle. L'emprise spirituelle devait être reconquise sans délai: l'ardeur révolutionnaire s'épuise vite. Les communistes chinois ont pris conscience que, pour durer, la révolution devait rester

permanente.

La Chine voulait être riche : la Révolution culturelle lui fait proclamer sa fierté d'être sous-développée. Les Chinois doivent se forger une âme de pauvres, bien décidés à se contenter de ce qu'ils ont[b].

« Au fond, repris-je, vous voulez changer le caractère d'un quart de l'espèce humaine ? Ce n'est pas une mince entreprise.

– C'est la nôtre. Que disparaissent les habitudes, la culture, qui ont fait de la Chine ce qu'elle était devenue ! Nous voulons les remplacer par une culture, des habitudes authentiquement prolétariennes. Aussi longtemps qu'il le faudra, nous procéderons au lavage des cerveaux de ceux qui ne comprennent pas[c]. *Nous renverserons les responsables s'ils s'engagent dans la voie capitaliste.* Nous lancerons les ouvriers, les paysans, les soldats – et même les intellectuels révolutionnaires, mais il n'y en a pas beaucoup, hélas ! – à l'assaut de l'idéologie bourgeoise, des autorités académiques, des cadres réactionnaires, de toute la superstructure éducative, littéraire et artistique.

– Pensez-vous que la Chine prolétarienne existe déjà ?

– Nous en sommes loin ! Ce que l'on peut dire, c'est qu'elle paraît moins éloignée qu'avant la Révolution culturelle. Mais il faudra encore beaucoup de Révolutions culturelles. Les enfants héritent la mentalité de leurs parents. Un fils de propriétaire foncier, un fils de *comprador*[5657] de Shanghai, même si on leur a pris leurs terres ou retiré leur argent, ont gardé l'esprit d'un propriétaire foncier ou d'un comprador. Même les bureaucrates adoptent peu à peu cet esprit ! *Il y a une lutte des classes dans la tête des gens.* Notre devoir : faire triompher en eux le prolétaire sur le bourgeois. Il faut tuer en chacun le Khrouchtchev qui sommeille. »

Le vice-recteur Zhou Peiyuan, quelques jours plus tôt, à Pékin, nous avait déclaré : « Avant la Révolution culturelle, les enseignants se préoccupaient d'obtenir une chaire; et ils inspiraient aux étudiants le désir d'arriver à des places. Maintenant, enseignants et étudiants ont compris qu'ils devaient renoncer à toute ambition de carrière, pour se fondre dans les larges masses. Oui, l'homme est transformable, même s'il doit faire effort contre lui-même; à condition qu'il collabore à sa

transformation. »

Depuis l'origine des temps, jamais entreprise de rééducation plus radicale, de « lavage de cerveau » plus décapante, n'aura été menée aussi systématiquement, sur autant d'hommes, avec une aussi froide détermination. N'y aurait-il à voir en Chine que la manière dont cette entreprise est conduite, cela vaudrait le voyage.

2. - Les techniques d'imprégnation

La pensée-mao, nous avons aperçu comment elle s'est formée et comment elle s'articule. Voyons comment elle est diffusée. Aux murs des usines, des fermes, dans les rues, dans les gares, jusque sous les pagodes ou au pied des montagnes dénudées, d'immenses panneaux rouges vous clament en calligraphie dorée : « Pour naviguer en mer, il faut un bon timonier; pour faire la révolution, il faut la pensée-maotsetung. » Au siège de l'Académie des sciences : « Que la pensée-mao domine notre recherche et notre technologie. » Sur les troncs des platanes : « La pensée-mao augmente la production agricole. » Devant le guichet de la Banque populaire chinoise : « Gloire à la pensée-mao. » Sur un aérodrome: « La pensée-mao nous garantit des succès toujours plus grands. » « On devrait préciser, observa l'un de nous, qu'elle garantit des décollages toujours plus rapides. »

La vie culturelle est toute pénétrée de la pensée-mao. Pas un exemplaire de journal, pas une émission de radio, pas un film, pas un ballet, qui ne cite maximes ou actions du Grand Enseignant. La source de toute inspiration, l'alpha et l'oméga des lettres, des sciences et des arts, c'est la pensée-maotsetung.

Chaque jour, les journaux sont pleins d'anecdotes que l'on cite en modèle à la nation. Le champion international de ping-pong doit son titre à l'application de la pensée-mao. Un vidangeur révolutionnaire déclare: « Grâce à la pensée-mao, j'ai doublé mon rendement. » Le soldat Lei Feng devient une image d'Épinal : un sapeur Camember qui serait campé sur le mode héroïque; un Bara de la pensée-mao. Dans la presse, par la radio, par les haut-parleurs installés aux carrefours et sur les places des villages, ou ceux des camions spécialement équipés qui circulent dans les rues, la pensée-mao vous harcèle.

A quatre ou cinq heures du matin, vous êtes réveillé en sursaut par des voix amplifiées. Vous allez à la fenêtre : ce sont des enfants qui, dans la cour de l'hôtel, un Petit Livre Rouge à la main, en donnent lecture dans un mégaphone. Vous descendez à demi vêtu pour essayer, un doigt sur les lèvres, de faire comprendre à ces jeunes propagandistes qu'ils vous empêchent de dormir. Médusés par cette incongruité, ils s'arrêtent quelques instants. Le temps que vous remontiez, ils recommencent leur mélopée.

Que la pensée-maotsetung envahisse tout, on le mesure aussi à l'absence de tout ce qui n'est pas elle : nous n'avons vu dans aucune librairie un roman, un recueil de poésie, une étude sociologique ou économique, voire une traduction. Les oeuvres du président Mao, en éditions de tous les formats, *in extenso* ou abrégées, figuraient seules dans les gares et aérogares. Le monopole n'était entamé – timidement – que par Marx, Engels, Lénine et Staline, les sept pièces du théâtre révolutionnaire et quelques ouvrages techniques*.

Dans tous les services publics, unités de production, crèches, établissements scolaires, ont été introduites des « classes d'études de la pensée-maotsetung ». Nous en avons aperçu, dans les communes populaires, dans les usines. Avant ou après le travail, un groupe fait cercle pour commenter quelques sentences du Petit Livre Rouge. Dans les usines où on pratique les « trois-huit », la séance a lieu, pour l'équipe montante, une heure avant qu'elle ne remplace l'équipe descendante. L'objectif est de dépasser le Petit Livre Rouge pour arriver à l'étude des *Œuvres* elles-mêmes, et notamment à leurs aspects philosophiques, dont «les applications pratiques sont une aide précieuse » pour le conducteur de tracteur, l'éleveur de cochons, le fraiseur à sa machine, ou l'artiste qui s'apprête à sculpter son bloc de jade.

Dans une administration que nous visitons à Pékin, l'étude de la pensée-maotsetung a lieu tous les jours, de huit à neuf, et plus longtemps le samedi. Il en va ainsi dans la plupart des bureaux, nous précise-t-on.

La séance d'étude se déroule selon le même cérémonial. Le maître de jeu fait reprendre le Petit Livre Rouge à la page où on l'avait abandonné la veille, à moins que l'actualité ne lui fasse choisir un autre passage. Il lit à haute voix, repris en chœur par tout le groupe, sur un ton intermédiaire entre la récitation et la psalmodie. Il

commente ensuite, interroge ses auditeurs, les fait participer à l'analyse du texte, l'illustre en leur faisant trouver des exemples vivants. Il est recommandé de poursuivre cette étude en famille. « Intervient-elle aux heures d'intimité ? » se demandent quelques-uns des nôtres.

Bref, par la Révolution culturelle, c'est toute la Chine qui s'est transformée en une « grande école de la pensée-mao ».

Dans cette gigantesque salle de classe, on se garde de « chauffer » une élite, tandis que dormiraient les cancres. Certes, on met en demeure les sujets brillants de devenir des pionniers de la Révolution; on les élimine, s'ils refusent; mais on fait surtout la classe pour ceux qui ont de la peine à suivre, c'est-à-dire pour « les larges masses paysannes », et accessoirement ouvrières.

La pensée-maotsetung exige beaucoup ; mais elle sait récompenser. Si sa pédagogie réussit, c'est sans doute qu'elle est une pédagogie de la réussite : elle veut donner un sens à l'effort quotidien, transmuer l'humble peine des hommes. La maison en devient plus propre, le riz plus doux.

Voilà qui aide à comprendre que l'emprise puisse être si totale, sans pourtant paraître vraiment intolérable. Jamais l'enseignement n'a de cesse. Le travailleur chinois absorbe chaque jour une dose massive d'idéologie : à domicile, dans son travail, pendant ses trajets; oralement, en images et par écrit. De Pékin à Canton et de Xi'an à Shanghai, tous les Chinois, jour après jour, entendent les mêmes chants, répètent les mêmes slogans, réagissent pareillement devant des *bons* et des *méchants* identiques.

Par la pensée-mao, findividu s'identifie au groupe. Il tire de la même origine son échelle des valeurs et la conduite qui en découle. Par le jeu combiné des contraintes et de l'appel à la ferveur, il se pénètre des idées du Grand Timonier, de sa confiance illimitée dans l'homme, de ses appels au sens de la solidarité. Et l'imprégnation simultanée de toutes les consciences forge cette solidarité. Au-delà des techniques d'imprégnation, la pensée-mao puise son pouvoir de persuasion dans un idéal du moi collectif qui lui était antérieur. La société chinoise ne demandait qu'à se diviniser elle-même. Au point de suivre les chemins d'une intolérance qui nous paraît souvent difficile à admettre.

Journaux, revues, livres, propos de table, discours officiels, exposés, réponses : tout se ressemble. Les mêmes clichés reviennent sans arrêt.

Responsables locaux, enseignants, ouvriers, paysans que nous rencontrons, parlent si bien qu'ils font l'effet de réciter. Ils ne cherchent pas leurs mots. Ils ne se démontent jamais. Aux questions posées à brûle-pourpoint, ils répondent sans hésiter.

A la longue, le mécanisme se laisse deviner. Si les Chinois sont volubiles, c'est que leur pensée est soutenue par des expressions toutes faites, comme ces chevilles dont toutes les personnes disertes émaillent leur discours. Nous nous sommes moins étonnés que nos interlocuteurs eussent réponse à tout, à partir du moment où nous avons nous-mêmes connu par cœur les réponses.

Dans une pêcherie ou un musée, une usine de brocart ou une fonderie, les dirigeants du Comité révolutionnaire, les employés ou leurs porte-parole nous affirment que leurs camarades sont unanimes à apprécier le refus français de fintégration militaire dans l'Alliance atlantique, le décision historique de Mao et de Gaulle d'échanger leurs ambassadeurs, le soutien par la France de la Chine à l'O.N.U., sans omettre la glorieuse tradition révolutionnaire française, exprimée notamment, de façon si admirable, il y a juste un siècle, lors de la Commune de Paris.

Du tractoriste à la vendeuse de grand magasin, chacun parle comme un livre; ou plutôt, comme une de ces brochures qui s'étalent sur les éventaires des halls d'hôtels[d].

3. - Une cure collective de l'âme

Certains cadres se livrent devant nous à une autocritique rétrospective. « En 1966, me déclare un contremaître dans une fabrique de matériel électronique à Canton, j'avais choisi la ligne erronée de Liu Shaoqi: je croyais qu'il fallait préférer le rendement au maintien rigoureux de l'idéologie prolétarienne. Les masses m'ont durement critiqué et m'ont fait comprendre qu'en agissant par intérêt,

on devient révisionniste. Avec l'aide des oeuvres du président Mao, j'ai changé ma conception du monde. »

A la brigade rurale des Deux Ponts, près de Pékin, un membre du Comité révolutionnaire s'était exprimé en termes voisins : « Je ne m'étais pas rendu compte qu'en travaillant pour le profit, on restaure le capitalisme. Grâce à l'aide sévère de mes camarades, et en étudiant davantage la pensée-mao, j'ai mesuré combien mon esprit était nourri d'idées bourgeoises. »

Pareils résultats sont obtenus grâce aux critiques et autocritiques auxquelles on procède en groupe, au cours des séances qui prolongent l'étude de la pensée-mao. Phénomène universel et quotidien. Personne n'en est exempt. Les garçons d'étage se réunissent à l'office, le personnel d'un train s'assemble sur le quai de la gare à l'arrivée, pour s'accuser, personnellement ou réciproquement, de leurs fautes. Qui n'a pas eu sa ration quotidienne est en danger de rechute.

Ces séances – me disais-je en voyant l'équipage de notre avion se réunir dans la cabine de pilotage avant de descendre à terre, tandis que nous nous éloignions – que sont-elles d'autre qu'une *psychothérapie collective?* Freud, dans *Malaise de la civilisation,* se demandait déjà s'il n'y faudrait pas recourir, pour faire face aux troubles que provoquent les progrès de la civilisation.

Des observations fugitives, des bribes de confidences, la convergence de petits faits connus, inclinent à analyser ainsi la méthode :

1. *Se dépasser par le travail*

Ce n'est pas un hasard, si les séances se déroulent dans le milieu du travail. L'activité professionnelle offre, si elle est vécue intensément, une possibilité de sublimation.

Voltaire prescrivait une sorte de psychothérapie individuelle en conseillant à son lecteur de « cultiver son jardin ». Le travail – surtout manuel – canalise les penchants affectifs frustrés. Quand ce déplacement d'énergie s'effectue de concert avec des camarades de travail, il se renforce : « Pour les Chinois, m'avait dit Guo Moruo, le

plus grand bonheur, c'est d'être ensemble. »

2. *La rassurante certitude de groupe*

Le groupe dit le Droit. Il donne à chacun la rassurante certitude de savoir à tout moment comment penser et agir.

Pour toutes questions, même les plus simples, on s'en remet à la décision collective. Aucun des fonctionnaires des Affaires étrangères qui nous escortent, pas même Tang, leur chef, ne prend sur soi de trancher. Nos accompagnateurs accepteront-ils nos cadeaux? Pouvons-nous les citer dans notre rapport? Notre photographe est-il autorisé à prendre des vues de la population dormant sur le trottoir ? Un interprète pourra-t-il laisser enregistrer sa voix ? Ces questions ne trouvent leur réponse que dans la séance quotidienne qui réunit nos hôtes.

Le groupe dit aussi le Fait : ce qui est et ce qui n'est pas. Dans le comportement des Chinois, entre beaucoup de nominalisme : pour eux, nommer les choses, c'est les créer. Déjà, pendant la guerre de l'Opium, à la veille d'une bataille contre les Anglais, un concours de bulletins de victoire fut organisé. On fêta dans un grand banquet le bulletin le plus poétique. La bataille fut perdue, mais seul le bulletin laissa un souvenir.

Il n'y avait là qu'évasion puérile. Mao a transformé ces itinéraires de fuite hors du réel, en une méthode pour dominer le réel. Le Comité central, ou plutôt ses débris, se réunit longuement à Baoan, après la Longue Marche : quel jugement porter sur elle ? Certains, derrière Zang Guotao, voyaient une défaite. La majorité opina pour une victoire. Il en fut ainsi décidé. Par leur délibération, ces visionnaires imposaient leur vision. Ceux qui voulaient que la Longue Marche fût un triomphe ont triomphé. Ceux qui la ressentaient comme une défaite ont été défaits.

La vérité chinoise n'est pas donnée. Elle se fabrique. Ensuite, il suffit de s'y tenir.

3. *La collectivité, maîtresse du blâme et de l'éloge*

La collectivité – en son nom, hier la bureaucratie impériale, aujourd'hui le Parti – départage bons et mauvais. Elle distribue le blâme et l'éloge. Celui qui a dévié est montré du doigt. Celui qui a suivi le bon chemin est proposé à l'imitation.

Face au pôle positif – Mao – sur lequel il faut se guider, Liu Shaoqi devient le pôle négatif, auquel tourner le dos. Un individu est-il suspecté de sympathie à l'égard de cet « archi-renégat », « traître », « agent de l'étranger » ? Les autres devinent la direction à ne pas prendre.

Le bon ouvrier, le bon paysan, arborent un brassard rouge, voire un drapeau rouge, sur leur machine ou leur tracteur. Les meilleurs travaux sont montrés en exemple –, comme, chez nous, on lisait autrefois à la classe les meilleures copies.

A l'exposition permanente des « réalisations industrielles » de Shanghai, sans cesse renouvelée, on fait admirer aux visiteurs, avec mention de l'équipe à qui on les doit, la sculpture de jade la plus empreinte de force révolutionnaire; la poupée mécanique la plus alerte; le camion le plus puissant; la savonnette la plus parfumée.

Les bons élèves sont récompensés, les mauvais punis et, lorsque la persuasion ne suffit pas, envoyés en rééducation.

4. *Comment se libérer du poids de la culpabilité*

On nous l'a confirmé de toutes parts : ces séances collectives ont la vertu d'apaiser la plupart de leurs participantse. Ils en ressortent aussi détendus qu'ils y sont entrés nerveux. Quand elles commencent, tout le monde se sent vaguement coupable : les accusations – par soi-même ou par autrui – pleuvent de tous côtés. Puis, sous la conduite du responsable, dont l'habileté consiste à apparaître le moins possible, les critiques convergent : un membre du groupe est visé. Si son autocritique convainc, l'orage s'éloigne. Sinon, la réprobation devient condamnation – légère ou lourde, du simple avertissement à la déportation.

Cette mesure, précise et rapide comme une piqûre, agit à la façon de l'aiguille d'acupuncteur : elle crée une sensation vive en un point précis, et soulage le reste de l'organisme de sa douleur.

Qu'aura été la Révolution culturelle, sinon une pathétique « séance de critique-autocritique » étendue à l'ensemble des Chinois ? « Dans le Parti, a déclaré Chou En-lai, entre 1 et 2 % seulement des effectifs ont été punis, mais ils l'ont été sévèrement. » Les autres membres du Parti, et tous les Chinois qui ont échappé au châtiment, se sentent transformés par la peine infligée à cette minorité : ils repartent d'un pied léger.

En voyant nos accompagnateurs se rendre au salon d'étage, le front soucieux, pour leur séance de chaque soir et, quand elle avait pris fin, se répandre gaiement dans les couloirs, la réflexion d'un universitaire anglais me revenait à l'esprit. Je lui avais marqué mon étonnement de constater que les garçons d'Eton Collège, assistant à l'office du dimanche, pénétraient dans la chapelle d'Henry VI à une cadence hésitante; ils en ressortaient d'un pas allègre. Il me répondit, avec un humour qui n'excluait pas le sérieux : « Ils entrent à l'office avec l'anxiété de quelqu'un qui se demande s'il ne va pas être crucifié. Ils en ressortent avec la satisfaction de quelqu'un qui constate qu'il ne l'a pas été. »

Les rites d'anathème, d'ostracisme, d'excommunication ou de bannissement sont aussi vieux que le monde. Les dirigeants chinois les ont rajeunis, pour en faire des techniques d'expiation et de régénération. Ne manifestent-ils pas une plus juste connaissance de l'âme – en tout cas de celle de populations attardées – que ces intellectuels occidentaux qui – tout en se réclamant volontiers du « maoïsme » - manifestent contre la « société répressive» et pour « la société permissive », quitte à laisser planer sur tous l'angoisse que seule effacerait la peine infligée à quelques-uns ?

5. *Comment la collectivité protège l'amour de soi*[f]

« Si un grand nombre de personnes, écrit Freud dans *Psychologie collective et analyse du moi,* se retrouvent autour d'un même idéal du Moi, cela renforce leurs *espoirs archaïques.* » Freud entendait par-là cet amour-passion que le tout petit enfant *se porte à lui-même* à travers sa mère, et qui est traduit par le mot narcissisme : forme d'amour

primitive qui consiste, non pas à aimer l'autre pour lui-même, mais à s'aimer en lui. Tout homme commence par être égoïste. Il tend naturellement à tout ramener à lui-même. Il a besoin, pour trouver son équilibre, de se faire plaisir.

La pratique de la pensée-mao satisfait ce désir narcissique, tout en le « socialisant ». L'individu n'est plus « à lui-même assez ». Il n'existe que par sa référence aux autres. Il déplace, vers le groupe auquel il appartient, son besoin de se réaliser.

Le *petit* groupe, d'abord : c'est sur l'équipe de travail que rejaillit l'éloge; c'est elle qui se purifie par le blâme qu'a encouru l'un de ses membres. Tout concourt à donner à l'individu la fierté de faire partie de cette équipe-là, non d'une autre.

Mais surtout le *grand* groupe : la fierté, pour un Chinois, de devenir parcelle du peuple-flambeau, de prendre part à sa résurrection, tient lieu d'accomplissement.

Quel besoin de s'affirmer aux dépens des autres, quand on communie dans l'orgueil de la prouesse collective ?

6. *La fête*

Rares les États modernes qui perçoivent l'intérêt social de la fête. Les grandes libérations, temporaires et, à leur manière, ordonnées – Carnaval des Brésiliens ou *Fasching* des Allemands – sont des survivances. La Chine ancienne pratiquait ces rites.

La fête du Nouvel An offrait quelques jours d'un dérèglement soigneusement réglé. Et l'opéra était une fête aussi : le spectacle, le vacarme étourdissant de ses percussions, agissaient sur les Chinois comme les danses et le tam-tam sur les Africains, les transportant collectivement dans un univers fantasmagorique.

L'austérité maoïste n'a pas tué la fête. Au contraire. Comme tous les régimes communistes, le régime de Pékin organise des cérémonies de masses. 1er mai, 1er octobre donnent lieu à des défilés géants : tout ensemble, démonstration gymnique, parade militaire, réjouissances

folkloriques, rites ancestraux du printemps ou de la moisson. Et pour un oui ou pour un non, les Chinois vibrent en compagnie, s'offrent une « fête ». Vous vous perdez dans une rue, vous vous arrêtez dans la campagne : aussitôt, ils sont là dix, vingt, cinquante, surgis on ne sait d'où, et qui s'amusent on ne sait de quoi.

Dans la cité paysanne de Yan'an, un ensemble de chanteurs et danseurs, qu'on eût appelé chez nous troupe de patronage; une salle délabrée, où toute la bourgade est venue s'écraser. On y reçoit le choc de la gaieté. Une actrice à la voix haut perchée, et dont le rire fend un visage rond comme une pêche, gazouille les titres des thèmes. Ils sont si sérieux, qu'on pourrait les trouver austères : *Chants pour la patrie chinoise; L'Armée populaire travaille dans la zone libérée; A bas l'impérialisme japonais; La moisson; Filles et fils de Yan'an, rendons hommage au président Mao.*

Sur fond de pagode du Trésor ou de maison de Mao, un rang de filles en bleu, un rang de filles en rouge, un rang de militaires en vert ; paysans à turban traditionnel, paysannes à tablier de velours noir. Rien qui emporte la conviction. Mais la cadence entraînante, l'absence de cabotinage, la force de sentiments exprimés avec un plaisir si évident, arrachent les applaudissements d'une salle bientôt à l'unisson. Pirouettes et sauts périlleux des soldats-paysans, jeux de mains des filles cousant et filant, provoquent des gloussements d'enthousiasme. L'art traditionnel n'est pas loin, même relevé d'esthétique révolutionnaire. L'orchestre d'instruments chinois, tous archets battants, soutient les danses et les chants sur un rythme infernal. Ce n'est pas une pièce de théâtre, c'est une kermesse héroïque[g].

Patriotisme puéril, militarisme outrancier ? Les paysans de Yan'an se laissent aller sans arrière-pensée à la communion lyrique : parce que les portent l'entrain et la foi ; parce que leurs thèmes font écho aux traditions rurales. Quand les acteurs reviennent sur scène pour chanter en final *Le Vent d'Est,* Petits Livres Rouges brandis devant un portrait de Mao, la foule se lève d'un seul mouvement, chante l'hymne à pleine voix, le scande en battant des mains.

La Révolution culturelle n'a-t-elle pas été – à côté de ses atrocités – une fête immense, avec ses millions de gardes rouges transportés par trains spéciaux d'une ville à l'autre, ses défilés sur Tiananmen, ses grands rassemblements « spontanés », orchestrés par un animateur aussi secret qu'un bon imprésario ? Et si, au bout de quelques mois, la

réjouissance a mal tourné, le pays, malgré tout, s'en est sorti, et en retire une espèce de soulagement, à la mesure de l'anxiété qui l'avait étreint.

Les Chinois raidis du *Grand Bond,* les Chinois divisés des années terribles de la Révolution culturelle, semblent redevenus eux-mêmes. Sont-ils rassurés que le pays ait recouvré ordre et unité ? En tout cas, la Chine semble savourer la détente comme une renaissance.

Mao aurait-il trouvé la formule d'une psychothérapie collective ? Combien de temps durera-t-il, cet équilibre entre un contrôle de tous les instants et la spontanéité ? Entre la joie, et la rigueur morale ? Combien de temps l'individu continuera-t-il de vivre son intimité avec le groupe, comme un refuge et un accomplissement ?

Si le pronostic est incertain, la thérapeutique n'est pas sans cohérence[h].

a *Ce temps est fort loin; on en est revenu aux primes, puis on est allé plus loin, en invitant chaque Chinois à faire bouillir lui-même sa « petite marmite ». « Il faut autoriser une partie des habitants à s'enrichir avant les autres», dit même Deng, en 1983*[56] *(1990).*

b *Ce thème ascétique a régressé. La construction d'un « homme nouveau pur et radieux, qui séduisait tant il y a quelques années certains de nos compatriotes, devenus maoïstes par christianisme, n'est plus à l'ordre du jour depuis 1978. Hua déjà, puis surtout Deng, ont augmenté les salaires et promis l'amélioration du niveau de vie, comme n'importe quel homme politique d'Occident (1990).*

c C'est le premier et le dernier dirigeant chinois qui ait fait devant nous l'éloge du « lavage de cerveau» (en tout cas, tel est le terme qu'ont utilisé les interprètes).

* La pénurie totale aura duré près de six ans : de mai 1966 à février 1972. Pour le Nouvel An chinois, le 15 février 1972, un certain nombre de titres sont réapparus: soit des réimpressions, comme l'essai de Guo Moruo, *Le tricentenaire de l'insurrection de 1644,* et quelques grands romans traditionnels comme Le rêve dans le pavillon *rouge;* soit surtout des traductions : *Souvenirs de Lénine* de Kroupskaia, *La Commune de 1871* de Lissagaray, *De l'esprit des lois* de Montesquieu, *L'Histoire de la guerre du Péloponnèse* de Thucydide. Cette ouverture n'est pas encore le dévergondage. Mais les librairies ont cessé d'être des temples déserts voués au seul culte des œuvres de Mao et, accessoirement, des autre grands du marxisme. La foule, délaissant les rayons réservés aux œuvres de Mao et des Pères fondateurs, s'est ruée sur les étalages où sont exposés les nouveaux titres. On notera que leur liste correspond à peu près à

celle que Mao avait dressée de ses livres préférés, en réponse aux questions d'Edgar Snow, en 1936.

d *Il en va de même chez les dirigeants: ils reprennent imperturbablement les formules qui doivent s'imprimer dans les consciences. Sous l'empire, on pouvait faire déjà la même constatation: les mandarins usaient des tournures de leur maître, entre eux comme avec lui. On cultive ainsi l'harmonie, au moins dans les têtes (1990).*

e Il est d'autres participants, en revanche, qu'elles contraignent au suicide. *Cf.* IVe partie, ch.XXII, *Le sacrifice des libertés.*

f *Un Occidental penserait que cet accomplissement par le groupe cesse, dès lors que le pouvoir a invité les Chinois à remplir eux-mêmes leur « petite marmite ». Ce serait une vue trop individualiste des choses: le Chinois reste, aujourd'hui comme hier, socunis à une emprise communautaire très forte, sa famille naturelle et sa* dariwei, *unité sociale de rattachement (1990).*

g *Depuis l'avénement de Deng des partisans des «forces productives», défilés et chars sont toujours à l'honneur; mais on y exhibe de gigantesques réfrigérateurs bien garnis, des machines à laver, etc. A chaque époque ses symboles (1990).*

h *Au-delà de la Révolution culturelle, le besoin de ce traitement a été souvent réaffirmé, par exemple par Deng Xiaoping, cette déclaration de 1985 : « L'édification du socialisme à la chinoise demande de développer une civilisation à la fois matérielle et spirituelle, et de former un peuple de haute valeur morale, intellectuellement cultivé et respectueux de la discipline. Travaillons sans relâche à communiquer au peuple, surtout aux jeunes, un grand idéal*[58] *(1990).*

CHAPITRE VI

Éducation ou mise en condition de l'enfance ?

Le premier âge

Crèches, écoles maternelles : dès que l'enfant commence à reconnaître des formes, il est façonné par une pensée politique. La première couleur qu'on lui fait aimer est le rouge. Les premiers gestes qu'il imite sont révolutionnaires – lever le poing, en frappant le sol du talon. Les premiers chants sont des hymnes guerriers.

Un bébé vous tend les bras; sur son bavoir, les mots : *soldat de la révolution.* Au rayon d'enfants des magasins d'État, les grandes poupées sont des paysannes fusil en bandoulière; ou des soldats vêtus d'étoffe verte, mitraillette sur le ventre; ou des femmes-mineurs, lampe au front, un slogan sur le dos : « Dix mille ans de vie au président Mao ! » Des poupées animées qui, le Petit Livre Rouge d'une main et un chasse-mouches de l'autre, lisent Mao tout en tuant les mouches.

A l'école maternelle de l'usine de tissage n° 2 de Pékin, une vingtaine d'enfants de deux à quatre ans jouent des saynètes en notre honneur. Au mur, de grands portraits de Mao, flanqués de dessins d'enfants représentant des sujets de fierté nationale : un haut fourneau, le champignon d'une bombe atomique. Les bambins se groupent pour chanter un hymne militaire. Puis ils se séparent pour mimer, les bras tendus, le lancement du satellite chinois. Les plus petits, au-dessous de trois ans, portent des culottes fendues dans le bas du dos. Les fesses à l'air, ils tapent du pied pour célébrer la mort d'un « ennemi », que l'un d'entre eux vient d'abattre avec une mitraillette en miniature. Une petite fille de quatre ans chante un air de soprano, emprunté au ballet révolutionnaire: *Le détachement féminin rouge.*

A l'école maternelle de Meijiagou, le « village montagnard de la famille Mei », dans la province de Zhejiang, même attitudes sur des thèmes voisins. Petites filles à couettes et petits garçons portant fusils de bois jouent une scène du ballet : *La Fille aux cheveux blancs.*

La leçon de culture physique est tellement plus amusante, transformée en exercices militaires – les armes fussent-elles en caoutchouc. Les enfants ne sont-ils pas eux-mêmes en caoutchouc ? Que ne peut-on faire d'eux ? Avec quelle ardeur ils clament les slogans appris ! A les voir défiler, on ne peut s'empêcher de penser que, de tous les enfants de la terre, ceux de Chine sont les plus sûrs de leur vérité.

Une école primaire de village

Meijiagou : treize cent quarante-quatre habitants, deux cent cinquante et une familles. L'école reçoit les enfants entre sept et treize ans, répartis en six classes ; cinq instituteurs et trois institutrices leur font face.

La scolarité, me précise-t-on, n'est pas obligatoire. Ô Jules Ferry !

« Combien d'enfants au village ?

– Deux cent quarante-deux.

– Combien à l'école ?

– Deux cent quarante-deux.

– L'école est facultative et tout le monde y va ?

– Il est arrivé que des enfants préfèrent l'école buissonnière. Ils ne continuent pas longtemps.

– Pourquoi ?

– Leurs camarades se moquent d'eux; leurs parents les réprimandent; leurs maîtres leur font honte. »

Ici comme ailleurs, la pression sociale remplace fobligation formelle. Un Chinois, petit ou grand, n'a pas longtemps le loisir de rester un polisson.

Inscrite au fronton de l'école, une directive de Mao : « Vous devez vous intéresser aux affaires de l'État, en conduisant jusqu'à son terme la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne.» La répartition des matières au programme s'y conforme : éducation politique (qui serre l'actualité chinoise au plus près), étude des oeuvres de Mao, littérature chinoise (histoires édifiantes tirées de la chronique contemporaine), travail manuel d'entraînement à la production, chant (révolutionnaire), sports (militaires).

A quoi s'ajoute le dessin – toujours d'imitation, jamais d'imagination. Fleurs et animaux ont disparu du répertoire. On dessine le combinat de Wuhan ou le pont de Nankin. Les grands élèves portraiturent les héros locaux de la « guerre de libération » ou de la « production ».

L'instituteur Mei Daxian m'explique que le nombre d'heures de cours consacrées à la pensée-mao proprement dite vient de diminuer, cette pensée ayant été intégrée dans toutes les autres matières. On apprend à lire dans les textes choisis de Mao; on y puise de même la substance des cours politiques et de la culture socialiste ; il n'est pas jusqu'aux leçons de mathématiques, de culture physique et de dessin qui ne viennent illustrer les sentences du Président.

A l'opposé de l'ésotérisme mandarinal, l'enseignement est conçu pour les enfants du peuple, du peuple de cette province, de ce village. Il fait corps avec le paysage où se déroule la vie de l'enfant. Quand « l'école est finie », les instituteurs continuent à donner l'exemple à leurs élèves, en participant efficacement aux gros travaux.

« Si la Révolution culturelle nous a apporté quelque chose, conclut Mei Daxian, c'est de mieux intégrer notre enseignement à la vie de la brigade de production. » Seule la gestion autonome de l'école par le village garantit cette intégration : la brigade ne requiert, pour faire face aux besoins de son école, aucun soutien de l'Etat. L'école est

l'affaire du village; la plus importante de toutes, avec la production.

Un instituteur aux pieds nus

« Comment la Révolution culturelle s'est-elle déroulée pour vous ? », demandé-je à Mei Daxian.

Il pointe le doigt vers le lointain : « C'est dans les villes qu'elle a fait rage. » Mei Daxian est un instituteur tranquille, dans un village d'hommes tranquilles.

Il est « né dans l'ancienne société », en 1936. On avait commencé de l'élever «dans les idées qui avaient cours parmi la classe privilégiée des propriétaires » ; il a dû faire beaucoup d'efforts pour se mettre au niveau d'une « éducation socialiste ». A seize ans, ses études étaient achevées ; c'est surtout « par la pratique » qu'il s'est formé, en enseignant dans plusieurs villages.

A trente-cinq ans, il a treize ans de métier. Marié à une travailleuse de la brigade, il est père de trois enfants : « Il faudra s'arrêter, dit-il en souriant, trois c'est trop! Et il faut donner l'exemple. » Il se rappelle, sans hésitation, ce qu'ils ont gagné tous deux l'an passé. Sa femme, trois cents yuan[a] ; lui-même, trois cent quatre-vingt-seize[b].

« Combien gagnerez-vous cette année ? » Il ne le sait pas encore.

Cela dépendra de la récolte; et aussi de la satisfaction du Comité révolutionnaire local : selon ce qui restera à la brigade, une fois livrés thé et riz dus à l'État, les travailleurs, instituteurs compris, recevront leur part du travail de tous. Ni allocations familiales, ni supplément de salaire; en revanche, des prestations en nature, dont le logement.

Mei Daxian et sa femme gagnent moins, à eux deux, qu'un ouvrier d'usine à la ville. Mais leurs besoins sont modestes. Ils achètent tout le nécessaire au magasin de l'État, l'unique commerce du village, où les prix sont très bas. Chemisette blanche, sandales en plastique et pantalon tirebouchonné, cheveux en brosse et mains calleuses : rien ne le distingue des paysans de son âge, dont il partage la vie.

« Instituteur aux pieds nus ». Tout comme les « médecins aux pieds nus », il a surtout appris sur le tas ; et il répond de manière expéditive à des besoins qui, avant la « Libération », n'étaient pas couverts du tout.

Mei Daxian, on le rencontre sous d'autres noms et d'autres visages dans chaque commune populaire. Il cohabite souvent avec une autre catégorie. La Révolution culturelle a dispersé à la campagne nombre d'enseignants des villes. Ceux-ci ont fourni des renforts précieux. Renforts seulement : on s'est arrangé pour qu'ils se retrouvent en minorité auprès des instituteurs aux pieds nus.

Le statut des professeurs du secondaire rencontrés en ville n'est guère différent; eux aussi sont rémunérés par les municipalités, et logés par elles à l'école ou chez l'habitant. Mais leur revenu mensuel est le double de celui d'un instituteur aux pieds nus – la vie est plus chère à la ville. Aucune distinction de salaire ou de statut n'est établie entre les maîtres, selon qu'ils sortent d'une école normale ou sont autodidactes. Seul est pris en compte le service qu'ils rendent.

Des «jeunes gardes rouges »

L'éducation ne s'arrête pas aux portes de la classe. A l'extérieur, elle propose aux enfants un grand jeu permanent.

Non loin de Xi'an, dans les thermes du mont Li Shan, au bord de vasques de marbre blanc, des pionniers et des pionnières de douze à quinze ans, foulard rouge autour du cou et Petit Livre Rouge à la main, s'exercent à chanter et à réciter. Au pied des bosquets, dans les pavillons ajourés, ils passent avec une grâce rêveuse de l'époque des Han et des Tang – qui venaient oublier les soucis du pouvoir devant les lotus de ces sources –, aux défis de la Chine future.

Comme ils sont doux et délicieux, ces adolescents apprivoisés, dont les aînés, quelques années plus tôt, semèrent la terreur et mirent le régime en péril! Boy-scouts de la Révolution, ils se contentent aujourd'hui de la chanter.

A Canton, le grand jeu paraît plus sérieux, les gardes rouges moins souriants. S'ils ont perdu leur turbulence, ils continuent d'exercer leur vigilance. Dans les magasins, ils montent la garde deux par deux. Dans les rues, des intellectuels en rééducation balayent sous la surveillance de ces bons élèves de la pensée-mao.

Les enfants qui ont appris dès leurs premières années à chanter en chœur des airs de combat, à lire et à écrire dans le Petit Livre Rouge, à défiler le poing levé, sont stimulés par l'émulation révolutionnaire. On repérera, dans chaque classe, ceux qui chantent, dansent ou jouent le mieux. On en fera une troupe d'élite, qui ira se produire dans les quartiers de la ville ou les communes populaires environnantes ; moins pour divertir, que pour semer le bon grain. L'école et ses prolongements ne sont pas faits pour former de beaux esprits, mais pour forger des soldats de la révolution.

A Nankin, une troupe de « jeunes gardes rouges » nous offre un spectacle à donner froid dans le dos. Ils miment «les enfants vietnamiens au front» ; leurs mitraillettes factices tirent vers le ciel. Le sifflement et l'explosion de l'avion américain, que l'on voit tomber en ombre chinoise, les font danser de joie.

Puis, vêtus en paysannes et en soldats, ils miment l'amour qui unit le peuple et son Armée Rouge. Sur des instruments chinois à vent et à cordes, un orchestre joue: *Les jeunes gardes rouges apprennent à cultiver le riz, Le garde rouge de la steppe qui avait vu le président Mao, Le soleil rouge dore la commune modèle de Dazhai, La pensée-mao illumine le Tibet.* Pour finir, seize jeunes musiciens et autant de chanteurs exécutent *Les peuples du monde vaincront.*

A minuit, ils nous raccompagnent jusqu'à notre hôtel. Nous sommes saoulés des sons éclatants de leurs batteries et de leurs trompettes, de l'ardeur joyeuse de ces soldats imberbes et de ces filles surexcitées. Leurs pommettes peintes en vermillon luisent aux reflets des lampes, comme si ne suffisait pas le rouge des brassards, des rubans et des bouquets. « Notre coeur est rouge », clament-ils en nous quittant.

Après une courte nuit, vers sept heures, notre cortège double dans la rue une colonne de jeunes gardes rouges. Derrière une fille qui porte comme une relique le portrait de Mao, et un garçon qui brandit le drapeau rouge, ils sèment la bonne parole à pleins porte-voix, soutenus par des gongs et des cymbales. En arrivant à leur hauteur,

nous reconnaissons, dans cette troupe matinale, nos amis de la veille ; nous faisons ralentir nos voitures; les visages s'illuminent; de la main, plusieurs nous font des signes joyeux. Mais ils sont en service commandé. Les tâches du jour leur incombent : animer les quartiers, distribuer la propagande, veiller au niveau idéologique de tous, redresser les erreurs. Où s'arrête le jeu, où commence le conditionnement ?[c]

Un collège secondaire

Dans la commune populaire des « Amitiés Cubaines », non loin de Pékin, six écoles secondaires – que nous appellerions collèges – à côté de vingt-trois écoles primaires, pour trente-huit mille habitants. Dans la cour, des centaines de garçons et de filles, de douze à dix-sept ans, accueillent le petit groupe de visiteurs français en brandissant le Petit Livre Rouge, avant d'applaudir sur un signal.

Coup de sifflet : fin de la récréation. Les élèves rejoignent leurs salles respectives dans un ordre impressionnant. Tandis que la délégation pénètre dans une classe, les élèves posent le Livre Rouge sur leur table[d]. Ils en feront souvent usage pendant le cours, qui consiste en un commentaire de l'éditorial du *Quotidien du peuple*.

Les programmes se regroupent en trois rubriques d'importance voisine : l'éducation physique (où dominent gymnastique militaire et maniement d'armes); l'enseignement moral (éthique communiste et pensée-mao); l'enseignement intellectuel et pratique. Même sur cette dernière rubrique, la seule qui ressemble aux programmes de nos collèges, le souffle de la révolution est passé. Physique, chimie, mathématiques sont professées en liaison avec les ateliers de l'école. L'histoire est celle de la révolution chinoise; la géographie, celle de la Chine; un peu d'anglais; des connaissances agricoles de base.

« Langue et littérature chinoises » ? Les poèmes du président Mao, les oeuvres qui exaltent le Grand Timonier, les livrets des ballets contemporains. Activités « culturelles » ? Des études de chant sur des airs d'opéras révolutionnaires, des pièces et saynètes écrites par des groupes d'élèves sur des thèmes d'actualité.

Élèves et enseignants participent en commun, pendant un mois et demi à des stages en usine, pendant un mois aux travaux des champs : le principal de leurs vacances y passe. Les élèves fréquentent le collège six heures par jour, six jours par semaine, et durant quatre années, au bout desquelles ils sont versés dans la vie active.

Comme toutes les autres écoles des « Amitiés Cubaines », le collège est placé sous l'autorité du comité révolutionnaire de la commune et géré directement par son propre comité révolutionnaire. Dans ces deux comités superposés, se côtoient paysans, ouvriers et soldats, choisis en raison de leurs convictions révolutionnaires, pour veiller que l'enseignement ne dévie pas de « la ligne » fixée par Mao[e].

Au « Village montagnard de la famille Mei »

« C'est sans doute dans les écoles que la Révolution culturelle a eu le plus de conséquences, me dit Zhou Chendong en gravissant un sentier du "Village montagnard de la famille Mei".

– Je croyais que les campagnes avaient été tenues à l'écart ?

– Pas pour l'enseignement. Les villages n'ont pas été le théâtre des mêmes violences que les villes; mais ils ont été les premiers à bénéficier des acquis de la révolution. Selon les instructions du président Mao, la direction des écoles rurales a été dévolue à la classe des paysans pauvres et moyens-pauvres. »

Une fois encore, on dirait qu'entre 1949 et 1966, il ne s'était rien passé. Pourtant, la vérité oblige à reconnaître qu'au cours de ces dix-sept années, la Chine accomplit un énorme effort pour scolariser sa jeunesse et uniformiser son système d'instruction. Au cours des cent ans qui avaient précédé la Libération, l'intervention étrangère bouleversant les vieilles structures impériales, l'enseignement chinois avait éclaté autant que la Chine elle-même. Il fallait faire toutes ses études chez les jésuites français, ou chez les presbytériens écossais, ou dans une école bouddhique. Il n'y avait pas d'éducation nationale, puisqu'il n'y avait plus de nation.

Entre 1927 et 1949, le Guomindang avait essayé de surmonter ce

chaos, non sans succès, en particulier pour les universités. Mais les établissements privés, très nombreux, fixaient à leur guise horaires, programmes, mode de recrutement des professeurs et des élèves.

A la « Libération », le Parti accomplit en deux ans l'unification totale. Les écoles gouvernementales furent prises en main, avec cellule est commissaire politique; avec ligue des jeunesses communistes, syndicat, auxquels, respectivement, élèves et professeurs devaient adhérer. Dès janvier 1951, le ministre de l'Éducation convoquait à Pékin tous les responsables des missions et des écoles privées, et les « persuada » d'accepter la transformation immédiate de leurs établissements en écoles nationales. Le système était calqué sur le modèle soviétique.

Là comme ailleurs, les divergences entre les deux pays devaient conduire à la rupture – et la Révolution culturelle permettre à la Chine de tracer sa propre voie. Mais c'est apparemment l'effort mené depuis 1949 qui a assuré l'expansion scolaire de la Chine.

L'analphabétisme, nous dit-on, recule très vite : non seulement il est coupé à la source, mais les écoles du soir permettent aux adultes qui n'avaient pas été scolarisés de combler leurs lacunes. Sans cesse on nous répète: « Avant la Libération, 85 % des Chinois étaient illettrés; depuis, la proportion s'est retournée[f].»

Ce que l'on voyait naguère dans les pays développés – des grand-mères apprenant à lire à leurs petits-enfants – on le voit inversé en Chine : les enfants, fiers d'avoir assimilé les idéogrammes du chinois de base, les enseignent à leur tour à leurs grands-parents, ou quelquefois à leurs parents. Bien sûr, il n'est question, pour aucune de ces générations, de s'initier aux vingt mille caractères qui sont l'apanage des lettrés ; mais trois mille suffisent pour lire le Petit Livre Rouge et *Le Quotidien du peuple,* sur lesquels, justement, on apprend son B, A, BA. A quoi serviraient les autres idéogrammes, sinon à lire des livres inutiles ou nuisibles ? L'ignorance a reculé, du même mouvement que reculait la culture ésotérique...

Bien qu'aucune statistique globale ne soit publiée, on nous a indiqué que quatre-vingts millions d'enfants fréquenteraient l'école primaire et trente l'école secondaire. L'extension de la scolarisation, jusque dans les campagnes les plus reculées, a été compensée par une réduction de la durée des études. Le but est que tout le monde aille à l'école – mais

moins longtemps qu'à l'époque où quelques-uns seulement y allaient.

L'école, mère de la société

Ces progrès quantitatifs sont allés de pair avec le bouleversement de la nature même des enseignements.

Certes, le désir de « révolutionnariser » l'enseignement primaire et secondaire n'a pas attendu la Révolution culturelle. Mao avait sans cesse manifesté son souci de former la jeunesse par une éducation simple et proche de la terre, où le travail manuel et la formation idéologique tiendraient une place prépondérante, et d'où disparaitrait toute discrimination.

Depuis longtemps, des expériences étaient menées dans ce sens. Mais la Révolution culturelle a fourni une magnifique occasion d'appliquer en grand les idées de Mao sur la « prolétarisation » de l'enseignement. Elles n'étaient pas plus arrivées, jusque-là, à percer la couche épaisse des routines, que le soleil d'hiver ne filtre au travers des nuages bas : la tempête a nettoyé le ciel. Toutes les écoles ont été fermées de juin 1966 au printemps 1967. A leur réouverture, on se consacra à l'étude exclusive du Petit Livre Rouge – seul manuel qui n'eût pas besoin de révision.

Dans l'enseignement nouveau, les élèves absorbent des idées en même temps que des idéogrammes. On n'a que faire d'enseigner la grammaire ou le vocabulaire par de fades exemples: «le thé est bon », « ma tasse est petite », « le chat a mangé la souris ». Nos interlocuteurs ridiculisent devant nous le ton des classes d'autrefois. Les manuels étaient remplis d'une « camelote féodale et bourgeoise », «de fleurs, d'oiseaux, de parcs ». Désormais, on élève le niveau politique dans le même instant que le niveau intellectuel, par des phrases significatives, du type : « Pour naviguer dans la tempête, il faut un bon timonier. » Enfants comme adultes apprennent du même coup l'alphabet et le catéchisme.

On n'hésite pas à exiger beaucoup des écoliers : il n'est pas bon qu'ils s'habituent à la paresse. On combat leur nonchalance dès la plus tendre enfance. L'un de nous s'inquiète de leur surmenage :

« Les enfants se fatiguent moins que les adultes, répond l'instituteur Mei. Beaucoup de travail est nécessaire à leur croissance. »

Bien plus: on compte sur eux pour faire l'éducation morale de leurs parents, et pas seulement pour leur apprendre à lire. *Le régime met toute la famille à l'école à travers les écoliers.* Ils sont chargés de lutter contre la mentalité égoïste ou rétrograde de leur entourage.

«L'élève, quand il rentre chez lui, me précise l'instituteur Mei, explique à ses père et mère ce que je lui ai enseigné en classe; il tâche de leur faire partager sa passion socialiste; il les aide à se débarrasser du révisionnisme qui peut encore subsister en eux. »

En somme, l'enfant se voit confier la responsabilité d'assurer la formation politique des siens, en tenant quotidiennement un petit *meeting* familial. Comment ne pas croire mes interlocuteurs, quand ils m'assurent que rien ne mûrit autant les enfants que cette mission, confiée par le Parti, d'éduquer leurs parents ?

La boucle révolutionnaire est bouclée. Les « larges masses » poussent les enseignants. Les enseignants poussent les enfants. Les enfants poussent leurs parents. Tous avancent sous l'aiguillon de chacun. L'école est la matrice de la société de demain.

Pour être bon citoyen, il faut être bon soldat

«Que voulez-vous faire plus tard?» demandai-je aux « jeunes gardes rouges » de Nankin, leur représentation terminée.

Sur cinq interrogés, l'un voulait devenir ouvrier, l'autre paysan. Trois, dont deux filles, souhaitaient s'engager comme soldats : comment mieux faire la révolution qu'en se battant pour elle[g] ?

Dans la cour du collège de la commune populaire des Deux Ponts, garçons et filles mêlés défilent, le fusil sur l'épaule.

« Pourquoi la préparation militaire tient-elle une si grande place dans la vie scolaire ?

– Nous entraînons les élèves à des exercices militaires pour leur donner un esprit combatif et un corps aguerri, répond un enseignant.

– Craignez-vous donc la guerre ?

– La formation intellectuelle est moins importante que la formation civique et physique. L'élève deviendra bon ouvrier, bon paysan, bon cadre, s'il est d'abord bon citoyen. Pour être bon citoyen, il faut être bon soldat. Pour être un bon soldat, il faut être robuste. »

A Nankin, j'interroge les adolescents qui ont dansé de joie après avoir fait le simulacre d'abattre un avion américain :

« Sauriez-vous vraiment tirer sur un véritable avion ?

– Nous tirons à la cible avec de vrais fusils deux fois par semaine ; le dimanche, nous allons faire l'exercice avec nos parents. »

C'est en effet la grande distraction familiale : on se rend en masse au polygone de tir et l'on attend son tour. Des grands-parents aux bambins, tous reçoivent une arme à feu et se jettent à plat ventre pour viser. La cible touchée bascule et fait apparaître un idéogramme; la série de ces idéogrammes forme un slogan : « Si l'ennemi met le pied sur notre sol, nous l'écraserons. » Le maladroit subit la honte d'empêcher l'apparition du slogan, sauf à se rattraper bien vite ou à céder sa place à plus habile.

Ailleurs, des garçons fabriquent des maquettes d'avions de combat et de vedettes lance-torpilles. Un autre jeu est l'adaptation guerrière de notre pacifique jeu du relais. Les écoliers se passent en courant un sac gonflé de chiffons, sur lequel est inscrit le mot « dynamite ». Chaque enfant doit effectuer un parcours semé d'obstacles. Si le sac tombe, la « dynamite » est censée exploser, la mission a échoué.

« Quels sont vos ennemis ? La Chine n'est en guerre contre personne ?

– L'ennemi tapi dans l'ombre se prépare à nous assaillir...

– ... Nous devons nous entraîner pour anéantir les révisionnistes et les impérialistes s'ils osent nous attaquer.

– Et s'ils ne vous attaquent pas ?

– Ils sont aux aguets, nous devons être prêts à les abattre.

– Nous sommes tous des petits soldats rouges, me dit une fille d'une douzaine d'années, les yeux brillants de conviction.

– Quels sont tes plus grands ennemis, les impérialistes ou les révisionnistes ?

– Ils sont tous des ennemis du peuple. »

Tout frémissants, ces « jeunes gardes rouges» sont prêts à la guerre :

« Si les ennemis du peuple envahissent la Chine, toute notre école rejoindra le front pour exterminer l'agresseur. »

D'où viendrait-il, cet agresseur mystérieux ? De l'Est de la Chine, à l'autre bord du Pacifique? On le croirait à certains indices : les petits gardes rouges entretiennent une correspondance suivie avec leurs camarades du Nord-Vietnam, du Cambodge et du Laos, « qui luttent de toutes leurs forces contre *l'impérialisme américain* ». D'autres indices localiseraient plutôt l'ennemi au Nord-Ouest[60].

On apprend aux enfants à crier en russe : « Haut les mains! », « Ne bougez pas ! » Il ne semble pas qu'on leur enseigne à le dire en anglais. Entraînement spécialisé: les petits Chinois apprennent à abattre les avions américains et à faire prisonniers les soldats russes.

Les heures de classe ne suffisent pas. En pleine nuit, les instituteurs passent de maison en maison, éveillent leurs élèves et les conduisent au clair de lune dans la montagne, pour y arrêter, au terme d'une battue haletante, un « contre-révolutionnaire » ou un « parachutiste ». La presse a cité en exemple une école du Fujian, où les élèves montent

la garde nuit et jour le long de la côte, prenant ainsi leur part à la lutte contre les soldats du Guomindang retranchés au large, dans l'île de Mazu.

Mao a pu recréer, en entretenant l'obsession de la guérilla, un climat comparable à celui dont il a gardé depuis 1949 la nostalgie. Il a remobilisé son pays pour la chasse à un ennemi continuellement réinventé.

De l'époque de Yan'an, le système scolaire a hérité aussi une discipline de fer. Les élèves sont groupés en escouades, pelotons et compagnies. A cinq heures, les cours achevés, ils partent vers leurs quartiers, en colonnes par trois, au pas cadencé. Pour atteindre cette perfection, il a fallu un entraînement quotidien. Les visiteurs ne peuvent croire que ce soit seulement un spectacle quand, ayant quitté à leur tour le collège un quart d'heure plus tard, ils doublent sur la route les escouades toujours aussi militairement ordonnées.

Dans la classe, point de « pédagogie non directive ». Les élèves écrivent sous la dictée des maîtres, dans des cahiers tenus avec soin; ils ne prennent la parole que sur autorisation. Chaque fois qu'on les interroge, on a l'impression qu'ils récitent; la mémoire, si décriée en Occident, garde ici tout son prestige. La vérité, exprimée par le maître ou le livre, n'admet pas de marge d'imprécision. Elle est un mot de passe, dont les termes doivent être exactement connus et répétés. Elle est rigoureuse et exigeante, comme celle d'un manuel de l'armée en campagne.

Penser avec les mains

Le collège secondaire de la commune des Deux Ponts abrite des ateliers, où travaillent côte à côte enseignants, ouvriers et écoliers.

Dans le premier, on monte des transistors et on fabrique des lampes diodesh. Dans l'autre, on coude du tube métallique au chalumeau, pour en faire des tables, des étagères, des chaises : la plupart seront mis en vente dans le commerce; certains meubleront les salles de classe dès la prochaine rentrée.

« Avant la Révolution culturelle, nous explique-t-on, les élèves ne respectaient pas le travail manuel; maintenant, nous l'avons mis à l'honneur ; quand ils font un accroc à leur culotte, ils le recousent eux-mêmes. S'ils cassent un banc, ils le réparent. Ils se coupent les cheveux mutuellement. Ils appliquent la directive du président Mao :

Comptons sur nos propres forces. »

Dans un atelier de menuiserie, les enfants s'activent sur des accessoires de théâtre, en vue des représentations de l'école. D'un atelier de tôlerie, sortiront des rebords de marchepied destinés à une usine d'automobiles. Celle-ci a dépêché au collège un technicien, sous la direction duquel les collégiens découpent, liment, assemblent. On songe au mot d'Anaxagore : « L'homme est intelligent parce qu'il a une main ». Tous les élèves passent un jour par semaine dans ces ateliers.

L'agriculture n'est pas oubliée: on consacre une demi-journée au jardin potager, dont les légumes approvisionnent la cantine scolaire.

Tout cela suppose, naturellement, le recours à des ouvriers ou des paysans, qui partagent ainsi avec les enseignants de carrière la responsabilité de former les enfants[1]. Cette entrée des travailleurs manuels dans le système scolaire chinois est présentée comme un des principaux apports de la Révolution culturelle.

Dans les communes populaires où le nombre des enseignants de métier ne permettrait pas d'assurer une scolarisation complète, le système « mi-études mi-travail » a été appliqué : pendant la moitié du temps, la formation pratique est assurée sur le terrain, dans les campagnes ou dans les ateliers, par les travailleurs eux-mêmes. Ainsi l'enseignement scolaire a-t-il pu atteindre tous les jeunes.

Le corps enseignant s'enrichit d'autres apports. Les responsables de la milice font des cours de théorie et de pratique militaires. Le comptable de la brigade initie au calcul. Un « médecin aux pieds nus » enseigne les rudiments de l'acupuncture et de la pharmacopée chinoise.

Dans l'école primaire de Meijiagou, « l'éducation pour la lutte des classes » est dispensée par de vieux « paysans pauvres », qui viennent raconter la souffrance du temps jadis. Une vieille femme apporte en

classe la louche avec laquelle elle mendiait dans « l'ancienne société ». La louche passe de main en main, accompagnée de hochements de tête. Un vieillard relate, avec force anecdotes, l'histoire de tout le village. Le bonheur est relatif: il s'enseigne par contraste.

Ce n'est pas seulement le corps enseignant qui a été renouvelé, mais ses méthodes. De nombreux cours se donnent en dehors de la classe. Dans la « commune du Thé du Dragon », les élèves apprennent à cultiver le théier, à en traiter les maladies, à en éliminer les insectes, à cueillir les feuilles. Dans une « commune populaire de riz », près de Shanghai, on familiarise les élèves avec la riziculture; les cours de mathématiques sont donnés dans les champs; les élèves apprennent à les arpenter, à calculer le volume du fumier, la capacité des silos. Dans une commune de pêcheurs, on enseigne sur le tas la pratique de la pêche, la fabrication et la réparation des bateaux et des filets, la culture des moules et des algues.

Responsables des communes, enseignants d'occasion ou de profession ne tarissent pas d'éloges sur ce nouveau système. Avant 1966, l'on enseignait les mathématiques sans savoir faire les comptes, la chimie sans savoir comment utiliser l'ammoniaque. Aujourd'hui, les enfants se débrouillent avec aisance dans des besognes auxquelles ils répugnaient : réparer une panne d'électricité, battre le métal sur l'enclume, relier un manuel. Ils s'exercent dès l'âge de sept ans à devenir des producteurs en même temps que des citoyens. Ainsi la Chine espère-t-elle se donner la masse d'ouvriers vraiment qualifiés qui lui fait encore cruellement défaut; et maintenir une polyvalence qui résolve avec souplesse les problèmes de l'emploi[j].

Mais on préfère insister sur des bienfaits moins économiques : « Maintenant que Liu Shaoqi et ses chiens courants ont été éliminés, l'école s'est mise au service du prolétariat. Les écoliers sont entraînés par les ouvriers et paysans à mesurer l'importance de la pratique. »

A la formation politique, civique, militaire, a-t-on sacrifié le développement proprement intellectuel des enfants ? Quel est le niveau des élèves? Certains d'entre nous ont vu des élèves de huitième année (l'équivalent de notre quatrième) suivre une leçon de physique sur les premiers satellites chinois avec une aisance dont témoignaient leurs questions et leurs réponses. Cependant, les leçons pratiques suscitent toujours plus d'intérêt que les cours théoriques. Les enseignants de carrière le reconnaissent sans réticence apparente :

l'attraction qu'ils exercent « reste inférieure à celle de leurs collègues ouvriers et paysans », qui apportent le fruit de leur expérience.

Tel serait l'effet révolutionnaire d'un enseignement placé sous la direction « des masses ». Tout est ordonné en vue de la formation d'un peuple de paysans-soldats : inculquer aux enfants les grands principes politiques, en même temps que les rudiments des connaissances intellectuelles, mais sans jamais perdre de vue qu'il s'agit de former des soldats – de la production comme de la révolution. Une tête « bien faite », c'est-à-dire bien exercée au maniement de la pensée-mao, et « bien pleine », c'est-à-dire abondamment pourvue en connaissances pratiques. En tout cas, les intéressés n'ont pas l'air de trouver ce régime insupportable :

« Trouvez-vous qu'on vous donne trop de travail? demandons-nous à un garçon de quinze ans.

– Oh non ! Nous souhaitons que l'on exige de nous davantage. » Si l'accent de la sincérité peut s'apprendre, cet adolescent savait bien sa leçon.

Enseigner dans et pour la vie

Quelques textes permettent de repérer dans l'expérience personnelle de Mao l'origine de la nouvelle éducation chinoise.

« Je quittai l'école primaire, a raconté Mao, quand j'eus treize ans. Je commençai à travailler de longues heures à la ferme, accomplissant toute la besogne d'un homme dans la journée et tenant les comptes le soir pour mon père. Néanmoins, je réussis à continuer mes lectures, dévorant tout ce que je pouvais trouver[61]... »

Mao a constaté qu'on pouvait quitter l'école très tôt et continuer à apprendre. La culture est une oeuvre personnelle et sociale: la scolarisation n'y joue pas le rôle essentiel. La Chine a besoin de producteurs, et le raccourcissement des études accroît la main-d'œuvre disponible. Enfin et surtout, *mieux vaut dispenser un peu d'enseignement à tous les Chinois, que beaucoup à quelques Chinois.*

Nous n'avons pas rencontré un seul dirigeant, un seul enseignant chinois, qui se préoccupât du retard que la Révolution culturelle a fait prendre à l'enseignement en fermant les écoles et en bouleversant leur fonctionnement. Mieux valait, disaient-ils, perdre quelques promotions de bacheliers, et repartir sur des bases saines. Dans le tiers monde, l'enseignement ressemble à une armée qui ne comprendrait, en dehors des hommes de troupe, que des généraux. Or le développement passe par la formation de sous-officiers et de caporaux. Si quelqu'un l'a compris, c'est Mao.

Dès 1960, il préconisait la réduction de la scolarité – primaire et secondaire – de douze à neuf années[k]. La déclaration du 8 août 1966 impose ce raccourcissement.

« L'enseignement donné aux enfants, me déclare l'instituteur Mei, était beaucoup trop ambitieux. On leur ingurgitait des connaissances de littérature, de mathématiques ou d'histoire dont ils ne retenaient à peu près rien. Nous nous bornons maintenant à leur enseigner des connaissances simples, que nous leur répétons sans arrêt jusqu'à ce qu'ils les sachent vraiment. Ce qu'ils retiennent le mieux, c'est toujours le plus concret. »

Des cahiers ronéotypés remplacent les manuels : leçons de choses où, à partir d'exemples empruntés à la vie quotidienne, on glisse de rares notions abstraites. Toute connaissance inutile est nuisible, car elle tend à reconstituer l'ésotérisme de classe de l'époque confucéenne : règle des règles.

L'instruction doit plonger ses racines dans le sol où vit l'enfant. Voilà pourquoi les Classiques sont proscrits. Ils faisaient régner, nous explique-t-on, une culture littéraire à laquelle n'avait pas accès le travailleur aux mains calleuses. Ils offraient un jeu de références savantes, où les enfants des classes privilégiées se mouvaient à leur aise, mais où les enfants du peuple s'épuisaient en vain.

Là encore, Mao tirait leçon de sa propre expérience. Il expliquait à Edgar Snow comment, adolescent, il préférait des lectures pratiques. « Cela contrariait mon père, qui voulait que je maîtrise les Classiques, surtout après qu'il eut perdu un procès parce que son adversaire avait fait usage devant le tribunal d'une citation bien en situation. J'avais coutume de couvrir la fenêtre de ma chambre, tard la nuit, pour que mon père ne puisse voir la lumière. Je lus ainsi un livre appelé *Paroles*

d'avertissement qui me plut beaucoup. Les auteurs, des lettrés réformistes, pensaient que la faiblesse de la Chine résidait dans son défaut d'équipement occidental – chemins de fer, téléphone, télégraphe et bateaux à vapeur – et voulaient qu'il fût introduit dans le pays. Mon père regardait ces livres comme une perte de temps. Il voulait que je lise les Classiques, à l'aide desquels il gagnerait des procès[62]. »

Des paysans dirigent l'école

Nulle part mieux que dans l'enseignement, un Occidental ne perçoit la réalité de l'autogestion chinoise. La pensée-mao, universelle inspiratrice des écoles de Chine, leur confère une unité supérieure, qui dispense le système d'être uniforme.Décentralisation et souplesse extrêmes : l'esprit est un, ses manifestations diverses.

L'organisation qui s'était instaurée sur le modèle soviétique avant 1966, nous dit-on, faisait de chaque école, téléguidée par une hiérarchie bureaucratique, un ghetto dans la société. Depuis 1966, l'uniformité assurée par la Révolution culturelle assure l'intégration sociale. Pas de ministère de l'Éducation. L'autorité centrale se contente de quelques instructions générales. Les «larges masses » assurent la gestion de l'école.

L'un de nous sourit : comment les « larges masses », largement et massivement ignorantes, « donneraient-elles des instructions aux enseignants »... chargés de les instruire ? Verte réplique : « Les enseignants ne pourraient pas se réformer. Seuls, des activistes issus du prolétariat ont assez d'énergie révolutionnaire pour propager le mouvement de *lutte-critique-réforme* dans l'enseignement. »

Il ne s'agit pas d'une responsabilité du bout des lèvres, mais de la responsabilité globale. Pour modestes que soient les salaires d'instituteurs, ils pèsent lourd dans le budget d'une commune: Si l'État a décidé de les mettre à la charge des brigades, c'est qu'il a estimé que la responsabilité financière entraînerait la responsabilité politique: les brigades voudraient obtenir le meilleur rendement de l'enseignement, l'amalgamer à leur vie, pour leur propre progrès[1].

Bon et mauvais élève en tandem

Supprimer « diplômes », « notes », « examens » et « concours » – « vestiges de l'ancienne bureaucratie » : ce fut une des revendications les plus spectaculaires de la Révolution culturelle. Aussi fûmes-nous surpris d'entendre souvent dans la bouche de nos interlocuteurs ces termes exécrés, comme s'ils avaient retrouvé tout leur prestige. Seuls les élèves « diplômés » du primaire sont admis dans le secondaire; seuls les élèves « diplômés » du secondaire peuvent être admis à l'Université; les élèves sont « notés » tout au long de l'année et soumis à deux « examens » par semestre. Ainsi, diplômes et examens auraient tranquillement repris leur place ?

Les explications qu'on nous donne longuement traduisent quelque embarras. « Des excès avaient été commis aux débuts de la Révolution culturelle. Il fallait revenir à une voie moyenne. Mais ne vous imaginez pas qu'on soit retourné à l'ancien système.

– On évalue quand même le travail quotidien ?

– On a remplacé les notes par des signes qui fouettent l'ardeur des écoliers. Sur un mauvais devoir, la citation de Mao: *Sois énergique, fais effort pour arracher la victoire.* En tête d'un bon devoir, un drapeau rouge et la devise : *Fidélité au président Mao.* »

On entend préserver le stimulant de l'émulation, sans tomber dans les excès de la compétition. Les élèves sont associés deux par deux pour affronter les obligations scolaires de chaque jour. Un élève médiocre forme tandem avec un bon élève, qu'on l'exhorte « non seulement à rattraper, mais à dépasser ». Lors de l'examen, ils sont autorisés à s'aider mutuellement.

« Mutuellement ? C'est seulement le fort qui aide le faible ? » On me répond, ou à peu près : « On a toujours besoin d'un plus petit que soi. »

On prend des précautions analogues dans le domaine sportif. Les équipes se rencontrent sur un terrain de football ou de volley-ball, « pour que chacune améliore ses performances grâce à l'autre ». A l'issue du match, on ne déclare pas qui a gagné. Les vainqueurs ont la discrétion de ne pas s'enorgueillir de leur succès.

A l'école non plus, les classements ne sont pas proclamés. Et si, en apparence, les examens ne différent guère de ceux qu'on pratique en Occident (nous en avons vu les copies corrigées et notées), ils n'ont pas d'effet décisif; ils visent à contrôler les connaissances, non à juger des qualités et de l'avenir d'un élève. Les vertus de « soldat de la révolution » pèseront beaucoup plus que les « examens ».

Dévalué, l'examen continue à soutenir l'énergie des élèves. Mais, comme le savoir qu'il jauge, on l'a subordonné aux impératifs de la promotion collective – et celle-ci exige que soient éliminés tous les obstacles qui empêcheraient que le peloton reste groupé.

Diplômes, limites d'âge, redoublements, internat, favoritisme: autant de chicanes, nous assure-t-on, que la routine avait dressées sur le parcours scolaire, pour accélérer la course des fils de bourgeois et retarder les enfants déshérités. A la veille de la Révolution culturelle, sur trente-trois élèves sortant de l'école primaire de Meijiagou, vingt-huit avaient été refoulés à l'entrée du secondaire. «Tous appartenaient à la classe des *paysans pauvres* et *moyens-pauvres.* Les cinq qui avaient pu franchir le barrage étaient tous les enfants de *paysans riches* ou *moyens-riches,* ou de cadres. »

On a donc supprimé les redoublements : on déclare « diplômés » tous les élèves qui ont normalement terminé leur scolarité primaire; on les admet tous dans le secondaire. Grâce à la multiplication des écoles secondaires, ils restent externes; à moins de dix kilomètres, trajet à pied ou à bicyclette; au-delà, transport par camion. Ajoutées à la radicale simplification de l'enseignement, ces mesures devraient contribuer à « égaliser les chances ».

Le corps enseignant après la Révolution culturelle

La Révolution culturelle a affecté les enseignants « traditionnels » plus que toute autre catégorie sociale. Elle leur a enlevé la responsabilité de l'enseignement. La Chine applique le principe selon lequel l'école n'est pas faite pour les enseignants, mais pour les enseignés – et tout le peuple est, a été ou sera enseigné. C'est de paysans ou d'ouvriers que les maîtres reçoivent des ordres. Finie « la

supériorité que conférait l'instruction » : l'autorité à laquelle les enseignants sont subordonnés est désignée par la « consultation générale des masses », mieux aptes que quiconque « à détecter le souffle révolutionnaire ».

Parmi les comités révolutionnaires dont dépendent les écoles, il nous a semblé que prédominait un type d'homme bien différent des enseignants traditionnels : le cadre prolétarien – cheveux coupés en brosse, visage net, yeux vifs, sûr de lui, manières rudes. Ouvrier ou paysan, il parle avec l'autorité qu'il tire de sa formation idéologique. Les maîtres qui l'entourent donnent à ses côtés une impression d'humilité; ils le regardent avant de prendre la parole; ils sont évidemment à sa botte. Qu'il a dû être rugueux, le contact des enseignants traditionnels avec ces propagandistes de la pensée-mao !

Le mélange des permanents et des occasionnels n'a pas dû non plus s'opérer sans heurts. Quand un responsable de comité révolutionnaire nous déclare que les meilleurs enseignants, ceux dont l'expérience intéresse le plus les enfants, sont les amateurs, comment les professionnels n'en ressentiraient-ils pas de l'amertume? Le nouvel enseignement met les professionnels en situation d'infériorité. Dans certaines écoles, les paysans ne se contentent pas de donner des cours : ils inspectent les enseignants, assistent à la classe tout du long, en apprécient la qualité. Dans d'autres encore, ce sont des militaires qui jouent le rôle essentiel.

On ne nous a pas caché que l'arrivée en masse de ces professeurs de fortune avait suscité de vives oppositions de la part du corps enseignant classique : il avait commencé par « couvrir de quolibets les nouveaux venus », ces «illettrés» qui portent une hache à la ceinture et qui n'ont pas appris à «tenir des écoles, mais des porcheries». A la longue, nous dit-on, les lazzi ont cessé ; on a fini par admettre les qualités «et même la supériorité» de ces collègues de rencontre.

Aucune différence entre anciens et nouveaux enseignants, dans leur statut ni leur traitement. Ils sont assimilés aux travailleurs agricoles et rémunérés selon le système des points de travail.

Toute tendance à la constitution d'une caste intellectuelle est impitoyablement brisée. « Notre but, nous déclare un propagandiste au visage dur, c'est d'utiliser l'instruction pour accentuer la dictature du prolétariat.

– Les anciens enseignants sont-ils *a priori* des suspects ?

– Pas tous. Beaucoup, formés dans l'ancienne société, n'avaient pas la liberté de se conduire en révolutionnaires prolétariens. Avec de la bonne volonté, ils peuvent s'amender. »

Si la bonne volonté manque, l'intéressé passera de l'enseignement à la « rééducation ». On peut penser que la volonté a été généralement bonne...

Rapports nouveaux du maître et de l'élève

Nouvelle trace de l'expérience personnelle de Mao. «Mon maître de chinois appartenait à l'école du traitement rigide. Il était dur et sévère, et battait ses élèves. A cause de cela, je m'enfuis de l'école[63].» Le vieux Mao aura-t-il voulu épargner aux enfants de demain les vexations infligées à l'enfant Mao ?

«Est-ce que vous aviez peur de vos maîtres avant la Révolution culturelle ? demandai-je aux jeunes gardes rouges de Nankin.

– Avant, me répond un jeune garde rouge de treize ans (qui n'avait alors que huit ans), nous n'osions jamais critiquer les maîtres. Maintenant, nous ne nous en privons pas. A la fin de chaque leçon, nous nous critiquons les uns les autres. Mais nous le faisons de bon cœur, parce que nous travaillons pour la Révolution ; nous avons tous à apprendre quelque chose, tous à enseigner quelque chose. »

La Révolution culturelle a désacralisé les enseignants aux yeux des élèves eux-mêmes. Les enfants, qui sont restés purs, se sentent dignes de purifier les adultes : pas de plus grande fierté que d'être appelés à « rééduquer leurs professeurs». «Autrefois, les maîtres préparaient leurs leçons en s'enfermant dans un bureau, en fumant et en buvant du thé. Aujourd'hui, nous préparons les cours ensemble. Les maîtres parlent moins et nous les comprenons mieux. »

Voilà ce que l'on nous dit. Ce que nous avons observé, c'est partout

le respect des maîtres, l'ordre dans la classe. Il n'y a pas là, nécessairement, contradiction. La discipline peut être consentie, l'obéissance critique... Reste que le maître a cessé d'être le dispensateur privilégié du savoir et, partant, du pouvoir.

Faut-il abandonner l'écriture chinoise ?

« Comme les Vietnamiens ont bien fait d'adopter l'alphabet romain il y a déjà longtemps ! me déclara Chou En-lai. A cette époque, le nombre de ceux qui connaissaient les idéogrammes était infime. Quand de nouvelles couches sociales ont été scolarisées, elles ne furent pas gênées par l'ancienne écriture et leurs progrès furent rapides. Nous, nous avons attendu beaucoup trop longtemps. Dans les années 1950, nous avons essayé. Mais tous ceux dont nous avions absolument besoin pour répandre l'instruction, étaient fermement attachés aux idéogrammes. Ils étaient si nombreux, et nous avions tellement de choses à bouleverser en priorité, que nous avons dû remettre cette réforme à plus tard. »

Déjà, à l'époque de Yan'an, l'Armée rouge, à la recherche d'un véhicule plus maniable pour l'instruction des masses, avait élaboré un alphabet de vingt-huit lettres, censé reproduire tous les sons chinois : le *latin-hua*. On l'expérimenta sur les enfants d'une classe à Baoan. Dans les années 1950, de nouveau, la réforme échoua, à peine lancée. Trop tard, comme l'expliquait Chou En-lai ? Ou trop tôt : il fallait unifier le chinois parlé avant de pouvoir lui donner une écriture phonétique. Les idéogrammes constituaient le seul lien entre des populations qui ne se comprenaient pas, tant leurs prononciations étaient différentes. Rompre ce lien, c'eût été balkaniser la Chine. On a donc répandu le chinois de Pékin, le mandarin.

Guo Moruo m'a assuré que maintenant, la romanisation était en vue. L'uniformisation de la prononciation serait bientôt un fait presque acquis. On allait pouvoir passer à l'étape de l'alphabet. Le vieux poète ouvrait ces perspectives avec une sereine certitude, comme s'il sentait son pays porté par les ailes de l'histoire[m].

La chasse aux « héritiers »

Sans cesse, on nous proclame cette ambition – tarte à la crème des congrès d'enseignants et des réunions politiques en Occident : «égalité des chances ». Pour l'atteindre, Mao a posé cette maxime : «Il faut niveler l'enseignement, puisque l'enseignement ne doit plus hiérarchiser la société. »

Mandarins, mandarinat : les Chinois ont pris le moyen d'effacer chez eux ce dont ils étaient devenus le symbole dans le monde.

Handicap des défavorisés de la naissance et du milieu culturel, fétichisme des examens et des concours, bachotage, fuite vers l'abstraction, ésotérisme de la culture, sclérose de l'enseignement, passivité des élèves, corporatisme conservateur des maîtres : tous ces défauts auxquels se heurte notre système éducatif, la Chine les a diagnostiqués chez elle – et n'a pas reculé devant les méthodes les plus radicales pour s'en débarrasser.

En Occident, le système libéral s'est accommodé des situations acquises et des privilèges de *l'establishment.* Dans les pays de l'Est, le système communiste s'est avéré incapable d'empêcher la reconstitution de ces « *nouvelles classes dirigeantes»* que Milovan Djilas a dénoncées : aussi fermées, aussi jalouses de leurs privilèges que les classes dirigeantes d'autrefois. La Chine est déterminée à détruire l'« établissement» héréditaire, à former des hommes qui ne soient pas des héritiers et n'en laissent pas derrière eux. Ce qui s'est révélé toujours impossible ailleurs deviendra-t-il possible en Chine ?

La Révolution culturelle a voulu homogénéiser la société. L'école est passée sous le contrôle des producteurs ; tandis que les unités de production ressemblent à autant d'écoles. A tous les niveaux, règne un «ouvriérisme» ou un «paysannisme» qui ôte tout complexe d'inferiorité aux authentiques prolétaires et donne un sentiment de culpabilité à ceux qui ne le sont pas. Techniciens, ingénieurs, cadres doivent sortir du rang. C'est des paysans pauvres et des manœuvres qu'on attend du neuf. Les travailleurs sont encouragés à gravir les échelons ; non par une ascension solitaire: par une promotion collective. Une image familière au visiteur étranger, qui la rencontre en réel comme sur les panneaux de propagande : des travailleurs serrés autour de leur moniteur, à l'ombre d'un mûrier, à l'entrée d'une usine, ou sur le pont d'un cargo ; écoutant, répétant, participant, dans une émouvante

passion de s'instruire.

Pour combien de temps? Cette éducation, si simplifiée qu'elle semble se réduire à la formation professionnelle et à l'endoctrinement politique, répondra-t-elle aux espoirs que les dirigeants mettent en elle ? Son extension aux couches les plus larges d'un milieu paysan retardataire compense-t-elle la diminution de sa qualité ? Les années perdues du fait de la Révolution culturelle permettront-elles à ce pays rural, bouleversé mais mobilisé, d'effectuer, cette fois sans échec, un nouveau grand bond en avant ? L'enseignement, purgé de toute norme « élitiste », contrôlé par des ouvriers, paysans et soldats déjà familiarisés avec le travail de production et avec l'incantation idéologique, saura-t-il répondre à sa vocation de créer un homme nouveau, apte moralement, physiquement et intellectuellement à produire? Il faudra bien du temps pour répondre en connaissance de cause à ces questions. Entre-temps, les garçons et les filles de Chine se plaindront-ils qu'on leur a volé leur enfance[n] ?

Quand nous quittons le «Village montagnard de la famille Mei », responsables du comité révolutionnaire, paysans, instituteurs aux pieds nus, jardinières d'enfants nous applaudissent. Les enfants chantent d'une seule voix : «Nous sommes les continuateurs de la cause révolutionnaire. »

a 675 F par an (1971).

b Environ 900 F (1971).

c *En 1977, les tout petits chantaient «A bas la Bande des Quatre». Dix ans plus tard, noveau refrain : « Quatre amours et une protection » – à savoir : amour de la patrie, du peuple, du travail manuel et de la science, et protection des biens publics (1990).*

d Cette scène figure sur la couverture du livre.

e *En 1980, lors de l'anniversaire du Mouvement du 4 Mai 1919, les dirigeants invitent solennellement la jeunesse à « lutter pour l'avenir de la ,Chine socialiste, mission et honneur les plus nobles de notre ère». Ils les mettent en garde: « Notamment dans les domaines idéologique, culturel et pratique, les idées bourgeoises et les vieilles idéologies exercent une influence néfaste*[59] *... » (1990).*

f *Ces affirmations paraissent exagérées. En mai 1989, le ministre chinois de la Culture m'annonçait deux cent quarante millions d'analphabètes. Dans beaucoup de villages, on a mis moins d'ardeur à scolariser qu'à Meijiagou. « Pourquoi fabriquer cles chômeurs ? on a*

besoin des gamins pour les travaux des champs ! » (1990).

g *Les filles d'aujourd'hui semblent avoir des préoccupations moins héroïques: le mariage, mais à condition que le futur leur apporte en dot télévision, mobilier, vêtements et avantages financiers. Telle est leur façon d'envisager « la lutte pour la modernisation de la famille » (1990).*

h Dans d'autres collèges secondaires de la banlieue de Pékin, on produit même des lampes triodes et des circuits imprimés.

i Dans le collège secondaire de la commune des « Amitiés Cubaines », les travailleurs d'usine et les paysans forment à peu près la moitié du corps enseignant.

j *Le chômage a toujours été un souci majeur des dirigeants chinois: Barrow, intendant de lord Macartney en 1793, estime que le refus chinois d'introduire des technologies nouvelles est directement lié à cette crainte. Aujourd'hui, les « quatre modernisations» ont provoqué le chômage de 10 % de la population active – plus de 60 millions de chômeurs, auxquels on s'efforce d'interdire l'accès des villes (1990).*

k Avant la Révolution culturelle, dans la plupart des cas, les études primaires duraient six ans. Les études secondaires, six ans aussi: deux cycles de trois ans chacun.

l *Ce pari, qui nous a été maintes fois expliqué, est loin d'avoir été gagné. Beaucoup de villages ont répugné à fabriquer des « cols blancs » dont ils n'auraient pas l'usage et ont préféré mettre leurs jeunes au travail le plus tôt possible (1990).*

m Il est cependant permis de se demander si la romanisation serait vraiment un progrès. Les Japonais, si modernistes, n'ont pas abandonné les idéogrammes. *Selon certains chercheurs américains, c'est la pratique ancestrale des idéogrammes qui a donné aux Chinois leur agilité intellectuelle peu commune. Par exemple, on a observé, pendant la guerre de Corée, que des blessés chinois souffrant de lésions graves du cerveau n'étaient pas atteints d'aphasie, alors que des blessés occidentaux l'eussent été à leur place. La romanisation a fait un pas avec la généralisation au 1er janvier 1979 de la transcription pinyin (que nous avons également adoptée pour la présente édition). Les caractères n'ont cependant pas encore été supprimés et ne semblent pas près de l'être (1990).*

n *En 1980, parut dans le Journal de* la *Jeunesse chinoise, une lettre signée d'une ouvrière de Pékin ; elle avait neuf ans en 1966: « Cette année, j'ai vingt-trois ans ; le chemin que j'ai parcouru va de la pourpre à la cendre. Dans mon enfance, vivre, c'était rendre plus belle la vie des autres, chérir un noble idéal. Désormais, faut-il donc errer sans but dans la vie?» Sa lettre suscita en trois mois plus de quarante mille réponses, témoignage d'une atteinte évidente au moral de la jeunesse chinoise tout entière. Or, près de trois cents millions de Chinois avaient alors entre quinze et trente ans (1990).*

CHAPITRE VII

Des universités « prolétarisées »

L'université la plus célèbre

Dans l'université Beida de Pékin, la plus célèbre de Chine, nul étranger n'avait pénétré depuis le «Mai chinois». C'est là que, le 25 mai 1966, fut placardé le premier *dazibao*[a], qui donna le signal de la Révolution culturelle; Mao lui-même l'avait probablement calligraphié. Quelques jours plus tard, tous les cours étaient interrompus – définitivement ; car le Beida qui a entrouvert ses portes en septembre 1970 est devenu, en réalité, une tout autre université.

Mao avait élu cette ancienne et prestigieuse pépinière de savants et de lettrés, fleur hybride de la civilisation chinoise et du savoir occidental, pour en faire l'épicentre de la contestation.

Pendant de longs mois, deux tendances s'y affrontèrent sans merci. L'une, téléguidée par le Grand Timonier, dénonçait l'enseignement « féodal », le « révisionnisme» de la classe dirigeante, la trahison des clercs coupés du prolétariat. L'autre, « encouragée en sous-main par Liu Shaoqi », essayait de contre-attaquer au nom de l'ordre, du Parti, du système qui s'était imposé à la Chine depuis 1949. Elles n'échangeaient pas seulement des arguments, mais des coups, et des coups de feu : les bagarres firent à Beida de nombreuses victimes[b]. Les « équipes ouvrières de la pensée-mao » durent intervenir pour séparer les combattants... et donner la victoire au bon camp.

Le parc ne porte aucune trace de ces violences. Bambous et saules pleureurs masquent les pavillons aux toits retroussés et aux colonnades en bois vernis de laque rouge. Sur des lacs, flottent lotus roses et nénuphars géants. Ce théâtre de verdure, qu'on dirait le modèle d'une vieille peinture sur soie, a-t-il pu abriter des scènes d'émeutes ? Au centre du campus, un peu incongrue, se dresse une

statue géante de Mao en plâtre ; sur le piédestal, un panneau calligraphié d'or sur champ de gueules: «Brillante université de Pékin, unissons-nous pour construire l'Université nouvelle... Oser penser, oser agir, oser tenter. »

Lutte menée à cet appel, en portent témoignage ceux qui nous accueillent devant la porte à l'auvent cornu. D'abord, le vice-président du Comité révolutionnaire de l'université Beida, Zhou Peiyuan : une soixantaine d'années, des traits aristocratiques, le cheveu argenté, des lunettes à monture en or, une discrète prothèse auditive, des mains longues et fines, un sourire élégant. Il a étudié en Californie, professé à Chicago, appris un parfait anglais. Il évoque avec discrétion ses erreurs passées et sa conversion à la ligne prolétarienne. C'est le mandarin repenti. Un interprète nous murmure que le président du Comité révolutionnaire de l'université est un militaire, mais qu'on a pensé que «nous nous entendrions mieux avec cet interlocuteur-là ».

Zhou Peiyuan est flanqué du dirigeant de l'équipe de propagande de la pensée-maotsetung, Tang Yongyou, ouvrier typographe, qui a joué un rôle dans la Révolution culturelle. Avec des camarades – ouvriers de Pékin, paysans des communes populaires environnantes – il a occupé l'université, après les heurts du printemps 1968, pour « éliminer les mauvais éléments» et pour « prendre la direction du mouvement ». Il parle sans arrêt, avec une grande force de conviction. Zhou Peiuyan, qui pourrait être son grand-père, l'observe avec déférence, se tourne vers lui quand il faut répondre à nos questions. Autour d'eux, d'autres dirigeants de l'équipe de propagande; des professeurs ; des étudiants ; des gardes rouges, reconnaissables à leur brassard.

Avant l'orage

Cette équipe dirigeante n'ignore pas le passé de l'université ; elle nous le brosse à grands traits sarcastiques. Ce parc aux étangs ourlés d'hibiscus abritait, au XVIII[e] siècle, la demeure du premier ministre Heshen, le favori de l'empereur Qianlong[c] ; lord Macartney y fut hébergé. Un siècle plus tard, s'y installait l'université Yanjing, qui dispensait en anglais, à une poignée d'étudiants chinois, un enseignement «d'élite». Son dernier recteur, Leighton Stuart, fut aussi le dernier ambassadeur des États-Unis à Pékin[d]. « L'université Yanjing

fut un produit de l'agression culturelle américaine », nous dit-on. Mêmes qualificatifs pour l'autre université de Pékin, Qinghua, fondée en 1911 grâce aux indemnités de la guerre des Boxers, utilisées sur place – non sans une certaine générosité – par les États-Unis. Yanjing, comme Qinghua, formait jusqu'en 1949 «des lettrés réactionnaires, au service de la clique du Guomindang».

De 1949 à 1966, «l'avènement de la République populaire n'avait pas changé grand-chose ». Certes, les fils des grandes familles de la Chine n'y étaient plus les seuls, mais « 60 % des étudiants restaient d'origine non prolétarienne : ancienne bourgeoisie, milieux intellectuels, nouvelle classe des cadres de rang élevé. A peine plus du tiers provenaient des milieux paysans et ouvriers, alors que ces milieux forment les neuf dixièmes de la population ».

Ainsi, le système d'avant Mao se maintenait, à l'abri de cet écrin impérial, après dix-sept ans de maoïsme ? Une nouvelle classe de mandarins se reconstituait, toute semblable à l'ancienne ? « Le recteur Lu Ping, de connivence avec Peng Zhen, le maire de Pékin, maintenait les traditions mandarinales ; la clique révisionniste de l'université, appuyée par le traître Liu Shaoqi, sabotait les directives du président Mao. Elle adoptait une pédagogie et des programmes identiques à ceux qui sont en vigueur en Europe, aux Etats-Unis et en URSS» et que Tang Yongyou confond dans la même réprobation.

Bien entendu, « dans le comité du Parti, les intellectuels bourgeois prédominaient : ni ouvrier, ni paysan... Les renégats, aux ordres de Liu Shaoqi et des révisionnistes de Moscou et du Guomindang, s'appuyaient sur les ennemis du prolétariat. Elle propageait des idées perverses. Elle empêchait d'étudier sérieusement Marx et Mao. Elle encourageait les étudiants à obtenir du renom. »

Les héritiers de la culture mandarinale utilisaient les examens et les diplômes pour écarter ou décourager tous ceux qui n'avaient pas bénéficié du même héritage. Une étudiante d'origine ouvrière ne s'est-elle pas suicidée, «parce qu'elle n'avait obtenu qu'un 3 lors d'une épreuve » ? La notation prenait une telle importance, qu'elle «nuisait à l'équilibre mental des jeunes ». Les relations culturelles avec l'étranger venaient encore renforcer ce système : « Les meilleurs étudiants étaient envoyés à l'étranger ; une fois imprégnés des idées capitalistes ou révisionnistes, ils se voyaient confier, à leur retour, les postes de commande. » Tout le système «tendait à évincer les

prolétaires, à privilégier les bourgeois et à restaurer le capitalisme ».

Le recteur Lu Ping avait «oublié» que Mao était venu deux fois à Beida, entre 1918 et 1920, pour propager le marxisme-léninisme, «écrivant la page la plus glorieuse de cette université ». Bien plus, « le traître avait masqué deux faits saillants de l'histoire de l'université» depuis 1949 – le don de deux calligraphies de Mao. En 1950 : « Unissons-nous pour construire une Chine nouvelle.» En 1958: «L'éducation doit être au service de la politique prolétarienne et combinée avec le travail productif. »

Il faudra la Révolution culturelle pour que les étudiants révolutionnaires prennent connaissance de ces formules précieuses.... Mais tout se paye. Ils ne demandaient qu'à se soulever. Le *dazibao* placardé à l'université le 25 mai 1966 et diffusé le 1er juin 1966 à la radio par ordre personnel de Mao les lance à l'assaut : les structures mandarinales, protégées puis reconstituées pendant dix-sept ans, s'écroulent dans un grand fracas...

Après l'orage

Cinquante et un mois sans enseignement : une rupture totale dans la formation des élites intellectuelles. Encore l'enseignement supérieur n'a-t-il repris après 1971 que peu à peu, à titre expérimental. L'université Beida qui nous accueille contient quatre fois moins d'étudiants qu'elle ne pourrait en recevoir. Elle figure dans la minorité des établissements universitaires qui ont rouvert[f].

Quel pays oserait s'amputer de son enseignement supérieur pendant quatre à six ans ? Rien ne permet mieux de mesurer la force de la conviction révolutionnaire, que ce sacrifice délibéré. Mao s'est attaqué de front à ce qu'il considère comme un mythe ruineux pour la révolution : le savoir ne peut pas être un secteur protégé, une zone neutre. Si la révolution est totale – et elle doit l'être, ou n'être pas –, qu'elle marque sa « priorité sur le savoir »[g] !

«N'avez-vous pas payé là un prix énorme pour renouveler vos méthodes ? demandai-je à Zhou Peiyuan.

– Non, me répond-il bravement. Le prix est faible par rapport à la transformation entreprise. Il fallait prendre le contrepied de tout ce qui se faisait jusqu'alors. Nous voulons former des intellectuels prolétariens, venus du peuple et retournant au peuple. Nous nous donnons pour but d'appliquer en toutes choses la directive du président Mao : *L'éducation supérieure doit former des hommes qui préparent le peuple à la révolution.*

– On peut comprendre que la révolution change le contenu des disciplines littéraires et juridiques. Mais les disciplines scientifiques et technologiques, il s'agit toujours bien des mêmes ?

– En apparence, fit-il, sciences et techniques restent inchangées. Mais elles ne sont plus appréhendées de la même manière. Les nouveaux étudiants ne les assimileront plus pour devenir des aristocrates du savoir, mais pour devenir des bâtisseurs d'usines, des organisateurs de production. Ils sauront désormais qu'ils contribuent tous au développement du socialisme en Chine.

– Le principal obstacle ne vient-il pas des professeurs ?

– Naturellement ! Ils n'étaient pas prêts à tenir leur rôle de "nouveaux enseignants" en face des "nouveaux étudiants". Ils traitaient les étudiants comme des magnétophones. Rupture difficile. »

Parmi les universitaires, un tiers ont été rééduqués et enseignent. Un tiers sont en rééducation dans les «Écoles du 7 mai», ou à la campagne. Un tiers ont pris « l'usine sociale» pour champ de leur activités : tout en gardant leurs liens avec l'université-mère, ils vont semer le bon grain dans les unités de production.

« Les enseignants, poursuit Zhou Peiyuan, peuvent reprendre leurs cours quand ils ont accepté l'esprit de la Révolution culturelle, adopté la ligne des masses. Sinon, ils sont renvoyés en rééducation et remplacés par des hommes sortis du rang. Et surtout, les étudiants enseignent aux professeurs, suivant le principe de Mao : *Les officiers* apprennent des soldats. Tous sont invités à mettre en œuvre leur esprit d'invention et à se former les uns les autres pour devenir de meilleurs serviteurs du socialisme. »h

De ce nouvel esprit, on attend des effets rapides. Les études

supérieures ont été raccourcies : deux ou trois ans au maximum, au lieu de cinq ou six ans. «La moitié du *curriculum* traditionnel, cela suffit bien. Il faut aller à l'essentiel et ne pas se perdre dans des détails subtils, qu'on se hâte d'oublier après l'examen.»

Tandis que les universités fermaient leurs portes, les étudiants passaient de la phase enthousiaste des gardes rouges, à celle, moins exaltante, du « travail physique » et de la « rééducation auprès des masses » dans les régions rurales. Mao résuma ainsi, en 1968, les principes de la réforme : «Les universités devront avant tout pourvoir à une formation politique. Le cycle des études sera réduit ; les étudiants devront avoir accompli un stage pratique à la base, puis y retourneront périodiquement. »

Dès cette intervention péremptoire, les luttes des factions qui avaient divisé le milieu estudiantin cessèrent comme par enchantement. *Quand Rome a parlé...*

Une sélection rigoureuse

«Nous sommes bien loin encore de rendre l'Université accessible à tous, m'avoue Zhou Peiyuan.

– Prévoyez-vous de le faire un jour?

– Nous savons bien que ce sera impossible avant des décennies. » Il faut donc trier les candidatures. Sur quels cribles ? Des examens, des concours ? Ils ont assuré à l'Université le recrutement qui l'a condamnée aux yeux de Mao. L'âge ? Ce serait encore favoriser ceux qui ont baigné dans le milieu le plus favorisé.

Trois conditions d'admission nous sont énoncées sans mystère :

1 «Posséder une idéologie satisfaisante, avoir étudié à fond la pensée-mao et l'appliquer de façon vivante, savoir établir le contact avec les masses, vouloir servir le prolétariat. »

2 « Avoir acquis, après les études secondaires, une expérience de

trois ans en moyenne, soit à l'usine, soit à la campagne, soit à l'armée, de préférence dans deux des trois. » « Avoir suivi l'enseignement du premier cycle du secondaire[i].» Toutefois, ouvriers, paysans ou soldats chevronnés peuvent être dispensés de cette obligation. Les vétérans sont admis, au titre de la formation permanente, sans condition de connaissance ni d'âge.

3 «Être doté d'une solide constitution » : *mens sana in corpore sano* n'est pas un principe qu'on salue poliment, mais une pratique quotidienne. De fait, d'un bout à l'autre de la Chine, pas une fois nous ne verrons un étudiant chétif; tous, des garçons robustes et des filles bien plantées. Sparte jetait les enfants malingres au fond d'un gouffre ; la Chine se contente de leur fermer l'université.

Foi maoïste, pratique d'un métier, corps bien bâti: même la réunion de ces trois exigences ne peut suffire à déterminer le choix. Plus que de véritables critères de sélection, ce sont des préalables. Comment donc s'opère finalement la sélection[j] ?

Des explications données, on retiendra le schéma suivant :

- Les candidats à l'université se font connaître dans l'unité où ils sont versés après avoir obtenu leur diplôme d'études secondaires ; ils font valoir leurs mérites par leur conduite.

- Au terme des trois ans obligatoires, « les masses» se prononcent au sein de l'usine, de la brigade rurale ou de l'unité militaire; l'applaudimètre sert de notation.

- Le comité révolutionnaire de l'université statue. Fait-il intervenir des normes académiques que les «masses» auraient pu négliger ? Non, car il est composé de la même manière : ouvriers, soldats, paysans, et les représentants des «nouveaux étudiants» – eux-mêmes ouvriers, soldats ou paysans – y disposent, en face des professeurs, d'une écrasante majorité.

A chacun des niveaux, le point de vue des masses prévaut.

Je formule autrement ma question : «Ces trois critères interviennent-ils à égalité, ou l'un d'eux domine-t-il les autres ?»

Le chef de l'équipe de propagande, flairant le scepticisme, me répond avec vivacité: «Ces critères sont justes, puisqu'ils sont inspirés de la pensée-mao.»

Un de ses camarades, pensant peut-être que cette orgueilleuse pétition de principe n'était pas en elle-même conforme à la pensée-mao, ajoute: «Nous n'en sommes qu'au début, nous manquons encore d'expériences concrètes. La seule chose dont nous soyons sûrs, c'est que cette nouvelle méthode paraît meilleure que la méthode traditionnelle des concours. Nous avons encore de grands efforts à faire avant d'atteindre notre objectif. Nous serions heureux de recevoir vos critiques et vos suggestions. »

Nous marchons dans le parc ; je poursuis la conversation en anglais avec Zhou Peiyuan. Aucune équivoque : garçons et filles qui sortent de l'enseignement secondaire sont presque tous en bonne santé, et obligés de prendre un métier ; donc, remplissent les deux dernières conditions requises. La seule variable, qui prête à évaluation, c'est la conviction maoïste. « *Politics first* », résume-t-il dans un sourire, tandis que nous longeons le lac serti de lotus.

Ouvriers, paysans et soldats, éclairés par le Parti, choisissent ainsi dans leurs rangs les meilleurs apôtres de la nouvelle foi, pour qu'ils aillent l'approfondir et en animer le savoir.

Ce système a, naturellement, métamorphosé le recrutement. A Beida, de 30 % de prolétaires avant la Révolution culturelle, on est passé à près de 100%[k] avec la promotion de l'an I des «nouveaux étudiants » : tous, sans exception, ouvriers, paysans ou soldats.

« Que sont devenus les étudiants en cours d'études en 1966 ?

– Ils ont été dispersés au début de juin 1966. Certains ont rédigé des affiches, mené des enquêtes sur la réforme de l'enseignement. D'autres, devenus gardes rouges, ont propagé la Révolution culturelle à travers le pays. Mais presque tous ont été envoyés à la campagne ou à l'usine. »

Ont-ils beaucoup de chances d'en sortir ? Les places dans l'université sont chères: réservées à des prolétaires non pollués par un passage

dans l'université « mandarinale » d'avant 1966. Que, d'ici à quelques années, « ils arrivent à élever le niveau de leur conscience politique », et peut-être pourront-ils « être de nouveau admis à l'université ».

Si Zhou Peiyuan entrouvre cette porte, c'est, dirait-on, plus par ménagement que par conviction. On a écarté tout autre vivier pour l'université que la condition prolétarienne ; tout autre critère que la flamme révolutionnaire. N'est-ce pas là, jusqu'à nouvel ordre, l'effet le plus essentiel de la Révolution culturelle.[1]?

Un révolutionnaire n'a pas le mal de l'air

Elle a réalisé la grande transfusion. D'intellectuels et de bourgeois, elle a fait des manuels. Seuls les travailleurs d'origine manuelle sont admis à devenir intellectuels. Encore prend-on toutes précautions pour que leur souche prolétarienne les protège du risque de contracter la maladie des intellectuels : « se croire supérieurs aux prolétaires ». Tous, ouvriers, paysans ou soldats, vont se retremper parmi les ouvriers, les paysans ou les soldats. Entre l'école secondaire et l'Université. Pendant leur séjour à l'Université. On escompte qu'ils le feront ensuite toute leur vie.

Certes, avant 1966, les séjours à l'usine ou à la ferme faisaient partie du programme, mais comme un hommage du vice à la vertu. Étudiants et professeurs essayaient d'échapper à cette obligation, de toute la force du système mandarinal. S'ils n'y parvenaient pas, c'était un mauvais moment à passer. Le travail manuel et le travail intellectuel restaient totalement dissociés, et seul le dernier contribuait à la formation – toute par les livres, par les classes, pour la transmission d'un savoir « bourgeois ».

Le système a été inversé. Le médecin, le haut fonctionnaire, le scientifique ou l'artiste n'aura pas été appelé à l'université parce qu'il semblait doué pour la biologie, le droit, les mathématiques ou la peinture. Il est recruté parce que, fils de prolétaire, prolétaire lui-même, il s'est montré bon agent de la révolution prolétarienne pendant des années de travail manuel, au sein du prolétariat. Sa hiérarchie des valeurs subordonne assez le savoir aux intérêts de la révolution, pour qu'il puisse se livrer à l'étude sans s'y perdre.

« Comment avez-vous été désignée pour vos fonctions ? demandai-je à l'hôtesse de l'air entre X'ian et Wuhan.

– Parce qu'on m'a désignée pour ça, répondit-elle, en déposant sur ma tablette une serviette chaude.

– Mais vous étiez candidate ? Vous aviez déjà désiré être hôtesse de l'air ? Vous en rêviez quand vous étiez petite fille ? »

Elle éclate de rire :

« Jamais ! *Un révolutionnaire,* a dit le président Mao, *doit servir le peuple où* le *peuple a besoin de lui.*

– Qui définit que le peuple a besoin de vous dans l'équipage d'un avion, plutôt que dans une usine ?

– C'est le comité révolutionnaire, sur la recommandation des larges masses, éclairées par la pensée-maotsetung. »

Elle me regarde avec de grands yeux innocents : comment pourrait-il en être autrement ? Sans doute faut-il supposer qu'un service de planification aura contribué à éclairer le jugement du comité...

«Les larges masses ou le comité révolutionnaire ne risquent-ils pas de se tromper, même si la pensée-mao ne se trompe jamais ? Supposons que vous ayez le mal de l'air et que vous soyez faite pour tout, sauf pour être hôtesse de l'air ? »

Elle rit de plus belle :

« Mais c'est impossible ! *Un révolutionnaire n'a pas le mal de l'air !*

– Resterez-vous hôtesse de l'air toute votre vie ? »

Encore une question stupide :

«Nous devons être prêts à aller partout où la révolution nous

appelle[m]. Désirez-vous une tranche de pastèque ? »

Le dialogue a assez duré. Elle reprend prestement entre deux baguettes ma serviette refroidie et se retire avec un sourire séraphique.

C'est le système de la feuille de route : vous la recevez un beau matin, et vous prenez votre paquetage. Ainsi va la Chine révolutionnaire. On ne commence pas par vous demander des preuves d'aptitudes particulières, avec l'espoir que la foi révolutionnaire se surajoutera à la technicité. On commence par vous demander des preuves de foi révolutionnaire, avec la certitude que cette foi, entre autres prouesses, réussira celle de vous donner la technicité nécessaire. La motivation précède les compétences – et les crée.

Avant la Révolution culturelle, la greffe prolétarienne sur la tige intellectuelle fut un échec. Depuis, on entend pratiquer la greffe du savoir sur un tronc enraciné dans le peuple.

A Wuhan, on me donne pour voisine de table une universitaire qui a été « élue » député à la troisième Assemblée nationale populaire. Elle cumule sans peine ces deux fonctions, puisque l'Assemblée siège au maximum huit jours par an, et ne s'était pas réunie depuis... 1964. Mains fines, visage racé... Joli rétablissement, pensai-je, pour un produit caractérisé de l'ancien mandarinat. Sa famille ? Son mari est lui aussi professeur à l'université ; deux fils.

« Cela suffit bien, c'est même un maximum pour la Chine moderne.

– Quel âge ?

– Vingt-trois et vingt et un ans.

–Que font-ils ?

– Ouvriers tous les deux.

– Ils font leur stage avant d'entrer à l'université ?

– Non, ils sont ouvriers pour la vie.»

Elle doit lire dans mon regard une interrogation que je ne formule pas : « Mais si, ils en sont très heureux, ils savent que rien n'est au-dessus de la condition ouvrière ; ils ne peuvent pas mieux servir le pays qu'en travaillant à l'usine toute leur vie.

– Mais vous-même, vous servez bien votre pays ! Puisque vous avez la capacité de le faire en étant professeur à l'université et député à l'Assemblée nationale, n'est-ce pas une meilleure utilisation de vos forces que si vous travailliez en usine ? Une ouvrière pourrait plus difficilement vous remplacer à l'université, que vous ne remplaceriez une ouvrière devant son métier à tisser ? Vos fils ne préféreraient-ils pas suivre vos traces et celles de votre mari ? »

La réponse vient avec un temps de retard, mais dans une souriante suavité : « Suivre nos traces, c'est bien une idée d'intellectuel occidental. De toute façon, mes enfants savent bien que s'ils posaient leur candidature à l'université, elle ne serait pas agréée, en raison de la profession de leurs parents. Et c'est très bien ainsi. »

Y a-t-il un pays qui ait jamais combattu cette propension naturelle des hommes à aider leur famille et leurs amis ? Les sociétés se savent trop grandes, trop anonymes pour l'homme, et elles tolèrent toutes ces petits réseaux d'entraide, qu'elles soient anciennes ou modernes, féodales ou libérales, capitalistes ou communistes. Cette tolérance était devenue institution, dans la Chine classique.

Au favoritisme d'antan, la Chine de Mao répond par l'antifavoritisme. Ce ne sont pas les fils ou les neveux qui s'emparent des places occupées par leurs parents : ce sont eux qui en sont exclus.

Je reprends : « Et les enfants de vos fils ?

– Ah ! peut-être que mes petits-fils entreront à l'université... Ou du moins l'un d'entre eux. L'université ne pourra accueillir qu'une toute petite partie de la jeunesse : quand un jeune homme y accède, ses frères ou cousins ont moins de chances pour eux-mêmes.

– Dans les sciences et les arts, abondent les dynasties du talent ; les aptitudes naissent peu à peu du contact quotidien. N'est-il pas

dommage d'éliminer cette transmission familiale des dons ?

– Des individus, des familles y perdent assurément. Mais la société y gagnera beaucoup. Il faut toujours faire passer le bien de la société avant celui de l'individu. »

Est-il vrai que le gaspillage de dons certains soit négligeable, auprès des richesses encore incertaines que doit créer un renouvellement complet des détenteurs du savoir ?

Le reflux de la Révolution culturelle ne laissera-t-il pas émerger des îlots de vieille humanité[n] ?

Des usines et des fermes sur le campus

Si ces rigueurs ne devaient pas s'assouplir, la société chinoise connaîtrait une mutation qui n'aurait pas eu de précédent dans l'humanité. Elle briserait la barrière entre le monde du travail intellectuel et celui du travail physique, entre dirigeants et dirigés, entre possédants et frustrés. Cette barrière, que d'autres révolutions ont tenté d'abattre, s'est toujours reconstituée. Disparaîtrait-elle à jamais en Chine?

Les révolutionnaires chinois veulent qu'à aucun moment, le savoir ne confère un privilège, à l'abri de la graisse des machines ou de la boue des rizières. La « sélection universitaire » est en réalité l'élection, par des travailleurs manuels, d'un manuel qui redeviendra manuel à sa sortie de l'université, sans avoir cessé de l'être pendant son séjour.

Une fois diplômé, l'étudiant retournera le plus souvent dans son unité d'origine, mieux armé simplement pour y « servir le peuple ». Il remplira des fonctions d'encadrement, ou des tâches d'un niveau technique plus élevé ; mais il devra mettre sans cesse la main à la pâte. Replongé dans les « masses », qui l'ont choisi et qui peuvent le révoquer, il ne sera pas tenté de prendre des airs supérieurs.

Nous visitons, dans le campus de Beida, la ferme et l'usine où enseignants et étudiants se relaient. Étables et ateliers ont été

construits dans d'anciens pavillons de l'université. «Il faut lier la théorie et la pratique.» L'université recompose le village et l'usine dans ses propres murs, ce qui est «la meilleure manière de mettre fin à son isolement dans la société ». La directive de Mao de juillet 1968 prescrivait de remplacer les universités traditionnelles par des « établissements d'enseignement supérieur appliqué ». « Former un personnel technique issu des rangs des travailleurs », choisir les étudiants en fonction de « leur expérience de la pratique », les faire « retourner à la production», toutes ces prescriptions ne sont destinées qu'à accomplir le vœu si souvent répété des sociétés libérales : assurer la liaison université-industrie.

La ferme, les ateliers que nous visitons dans ce campus enchanteur font penser aux bergeries du Petit Trianon.

«Peut-on se croire sérieusement aux champs ou à l'usine, alors qu'il s'agit d'anciens bâtiments universitaires transformés ?

– Détrompez-vous, me répond vivement Zhou Peiyuan. Même dans le campus, la terre est basse, les machines sont enduites de cambouis et les mains deviennent calleuses.

– Cette liaison que vous avez établie ici avec l'industrie et l'agriculture se généralisera-t-elle ?

– Toutes les universités qui ont été remises en marche disposent d'une ferme ou d'une usine, si possible des deux; mais seules quelques-unes ont été rouvertes, à cause justement des difficultés que soulevait cette exigence. »

Dans l'ensemble de la Chine, il y avait, avant 1966, une vingtaine d'universités pluridisciplinaires comme Beida ou Qinghua, et trois cents à quatre cents établissements d'enseignement supérieur. Personne ne peut dire combien on en comptera à l'avenir. Car la directive du 22 juillet 1968 fait obligation aux grosses usines de créer leur propre établissement d'enseignement supérieur...

« On comprend bien la liaison entre une université à dominante scientifique et technique, et une usine. Mais où se situe la liaison entre une université à dominante littéraire et juridique, et une usine ou une ferme? Les professeurs et étudiants ne risquent-ils pas de prendre ces

stages pour une brimade, ou du folklore ? »

Zhou Peiyuan me montre une banderole rouge à lettres d'or : « La littérature doit considérer la société tout entière comme son usine d'application.» Cette sentence de Mao, il la commente aussitôt: «Les étudiants d'histoire, quand ils vont à l'usine ou à la ferme, interrogent les ouvriers, font des enquêtes qui leur permettent de mieux comprendre l'exploitation de la Chine d'avant la Libération. »

Le professeur Xu Ji nous fait les honneurs des quatre ateliers de biochimie qu'il dirige. En un an et demi, étudiants et professeurs les ont construits et équipés. Ils y fabriquent diverses poudres antiparasites, un anticoagulant, de l'insuline, des antibiotiques, un hémostatique d'origine organique. Des femmes aux tabliers maculés versent une poudre rouge dans de vastes bassines en cuivre, les remuent à la louche comme pour faire des confitures. S'accumulent sur le bord de l'auge des dépôts douteux. On ne pense à l'Institut Pasteur que par contraste.

Aux yeux d'un Parisien, c'est de la chimie organique imaginée par Ubu. Mais, si dérisoires que puissent paraître ces ateliers, qu'on dirait assemblés avec des bouts de ficelle, les étudiants trouvent là ce que Mao a voulu qu'ils y trouvent : l'orgueil de ce que peut réaliser une équipe *comptant sur ses seules forces;* le réalisme qu'imposent la confrontation aux problèmes concrets et le respect des exigences d'une production ; la faculté de s'organiser à sa guise dans les limites de directives générales qui laissent libre cours aux initiatives particulières.

Des ouvrières en pantalons et tablier, juchées sur des échelles branlantes, disparaissent derrière la vapeur des chaudières ; nous les repérons à la frénésie avec laquelle elles nous applaudissent. S'agit-il, au fait, d'ouvrières ou d'étudiantes ? De femmes ou d'hommes? Allez savoir. On nous dit que les travailleurs de ces laboratoires sont payés par l'université, en suivent les cours, et sont mêlés aux étudiants, eux-mêmes anciens ouvriers, qui travaillent de leurs mains dans ces ateliers. Ouvriers déjà étudiants, étudiants encore ouvriers : la confusion des genres est méthodique.

Dans ce va-et-vient, seule la révolution offre un point d'ancrage. Aucun autre sentiment d'appartenance ne doit pouvoir naître, que celui qui rattache chacun au prolétariat. Les étudiants sont renvoyés à

leur origine par leur travail productif et par leurs contacts avec des ouvriers et des paysans qui le sont restés, mais qui viendront ensuite les coudoyer dans les amphithéâtres. Les maîtres sont le produit d'une semblable fusion, qu'il s'agisse d'anciens professeurs ayant accompli « avec succès » leur stage de rééducation, ou d'ouvriers et paysans authentiques que leurs qualités révolutionnaires ont désignés aux yeux des masses. Il n'est pas jusqu'aux vacances qui ne ramènent chacun au travail manuel, dans les vraies fermes de vraies campagnes, dans les vraies usines de vraies villes.

Seul compte l'utile

Le professeur Xu Ji me montre une banderole tendue au-dessus d'un chaudron où bout un liquide jaunâtre: L'enseignement doit former, moralement, physiquement et intellectuellement, des *travail*leurs *au* service de la dictature du prolétariat.

«Notre université, reprend-il, doit servir de modèle aux futures universités pluridisciplinaires orientées vers les arts, les lettres, les sciences juridiques, économiques et politiques. L'autre université de Pékin, Qinghua, servira de modèle aux universités à dominante scientifique et technologique. De même, Dazhai sert de modèle à l'agriculture et Daqing à l'industrie.

«Toutes les disciplines vénéneuses, nous explique-t-il, ont été chassées de l'enseignement supérieur.

– Vénéneux, cela veut dire inutile ?

– Ce qui est inutile est nuisible.

– En quoi consistent maintenant les cours "utiles" ?

– Les cours "non vénéneux" vont de la pensée-mao à la "critique révolutionnaire", en passant par l'étude de Marx, Engels, Lénine et Staline, l'histoire du mouvement communiste chinois, l'histoire du communisme international, l'économie politique marxiste-léniniste. Les étudiants apprennent en outre à écrire. »

Nous sursautons. Écrire ? Admettrait-on des analphabètes ? Non : il faut comprendre que les étudiants ne cessent pas d'apprendre à écrire. Pendant ces cours d'écriture, ils peignent leurs idéogrammes avec un pinceau qu'ils trempent dans l'encre de Chine : lentement, amoureusement ; la tête penchée, la langue dépassant légèrement les lèvres ; de la belle ouvrage.

« Des stylos à bille ne feraient pas aussi bien ?

– Impossible ! Si l'on ne forme pas avec beaucoup de soin les pleins et les déliés, les idéogrammes se confondent entre eux. »

Il existe en outre des cours spécialisés : langues asiatiques, russe, langues occidentales, relations internationales, gestion, formation de bibliothécaires, économétrie, philosophie, littérature.

Il avait été question, pendant les premières années de la Révolution culturelle, de supprimer l'enseignement des sciences humaines, réputées nocives. Nous sommes témoins, à Beida, de leur réhabilitation. Sans doute les maîtres ont-ils fourni la preuve qu'ils avaient fait un chemin assez long dans la rééducation.

Passés au peigne fin, ces programmes sont enseignés selon des méthodes radicalement nouvelles. Les anciens manuels ont été supprimés. Ici aussi, on se sert de cahiers ronéotypés établis sur place. Plus d'examens ni de concours: on contrôle surtout la méthode, d'une façon régulière et à cahier ouvert.

Tout est mis en œuvre pour que l'enseignement soit actif. Étudie-t-on un poème de Mao évoquant la guerre ? Un capitaine viendra raconter ses campagnes. Un étudiant doit-il développer le thème : « Le pouvoir est au bout du fusil» ? Il ira prendre ses exemples dans les événements révolutionnaires d'Amérique latine.

Une poussée de modestie tempère soudain le lyrisme :

« C'est ainsi du moins que nous essayons d'appliquer la pensée-mao en matière d'éducation. Nous ne l'avons pas vraiment maîtrisée. Nous commettons des erreurs. Aidez-nous de vos critiques...

– Le plus grand problème, n'est-ce pas l'héritage du passé: comment s'en débarrasser ?

– S'en débarrasser, tout en le sauvegardant. Le retour au concret permet seul de surmonter ces contradictions. Il faut multiplier les "triples unions". Que les étudiants effectuent un travail pratique avec des ouvriers et des paysans. Que la lutte pour l'expérimentation soit combinée avec la lutte pour la production et avec l'étude de la lutte des classes. Etc. Chaque fois, vous voyez, une triple union permet de surmonter les contradictions. »

Ainsi s'éclaire le mystère de *l'usine d'application,* qui prolongera dans la vie l'université littéraire et juridique. L'usine qui accueillera plus tard l'étudiant de Beida, c'est l'« usine sociale » – société socialiste à construire. Devenu levain du socialisme, il préparera les masses aux grands objectifs de la révolution.

« Que deviennent les étudiants, leurs études terminées ?

– Ils retournent là d'où ils viennent.

– On ne dirige pas vers l'administration, la recherche, l'industrie, ceux qui manifestent des dispositions particulières ? »

On me fait répéter. La notion de « disposition » est mal comprise. Le vrai révolutionnaire n'est disposé qu'à servir, et les besoins de l'unité à laquelle il appartient passent avant ceux qu'il peut ressentir. Il se doit d'abord à son unité, qui l'a envoyé dans l'enseignement supérieur moins pour les mérites qu'elle lui reconnaît, que pour les bénéfices qu'elle en escompte.

On nous concède, sur nos questions insistantes, que « certains changeront peut-être d'affectation, seront versés dans des laboratoires, deviendront professeurs, selon les besoins de *l'État*». Mais presque tous n'auront qu'une destination : leur lieu d'origine.

Cette règle paraît essentielle au dispositif : elle motive ceux qui choisissent, comme ceux qui sont choisis ; elle scelle dans le destin de chacun l'union de la théorie et de la pratique.

Ordinairement, en régime socialiste, les scientifiques sont plus choyés que les littéraires, tenus pour des trublions en puissance. Ici, les « littéraires » tiennent le haut du pavé. C'est que, même à la ferme, même à l'usine, ils joueront un rôle indispensable. Ils rédigeront les journaux d'entreprise. Ils calligraphieront les dazibao. Ils feront le bilan des idées des ouvriers ; ils écriront les rapports d'enquêtes. Ils animeront les journées d'étude de la pensée-mao. Les jours de fête, ils organiseront des groupes pour composer des pièces de théâtre. Ils seront les catalyseurs de la révolution.

Les universités d'Arts et Lettres ne sont guère que des écoles de cadres du Parti. Quand nous demandons s'il existe encore des écoles de cadres, on nous répond à côté. Pourquoi en existerait-il ? Ces nouvelles universités en remplissent la fonction[p].

Une classe de français

Mlle Wang, professeur de français : gracile comme une porcelaine Ming ; cheveux coupés court, grands yeux en amande dans un mince visage, blouse blanche et pantalons bleus; un air de collégienne modèle. Elle a étudié le français à l'université et l'enseigne depuis cinq ans. Elle le parle à peu près sans accent, avec un charme acide.

Dans la salle, de «nouveaux étudiants » sagement alignés derrière leurs pupitres: soldats en uniforme, ouvriers, paysans – fils de paysans et d'ouvriers. Ils ont de vingt à vingt-cinq ans. Aucun d'eux ne connaissait un mot de français sept mois plus tôt; mais ils mettent les bouchées doubles : six heures par jour, six jours par semaine, sans compter l'heure quotidienne de pensée-mao. Mlle Wang, seule, assure les quarante-deux heures.

«Mais quand trouvez-vous le temps de préparer vos cours, de corriger vos copies?

– Les copies? Tous les exercices se font ici; les étudiants se corrigent les uns les autres en ma présence. La préparation ne me prend que quelques heures. En Chine, précise-t-elle fièrement, nous travaillons quarante-huit heures par semaine. »

Je demande à Mlle Wang de poursuivre comme si nous n'étions pas là. Nous nous asseyons aux places libres. L'exercice en cours consiste à illustrer les règles de notre grammaire.

Le principe est simple. Un étudiant – un jeune soldat en vert, la casquette enfoncée jusqu'aux oreilles – va écrire au tableau une phrase de son cru pour illustrer l'emploi de l'infinitif : «Avant la Libération, mes parents étaient obligés de travailler chez un propriétaire foncier. » Ses camarades lui signalent ses erreurs. Ils sont ensuite priés de forger des phrases semblables. Chacun se lève à son tour. Invariablement, des fragments du dogme: « Avant la révolution, nous étions obligés d'acheter des voitures à l'étranger ; aujourd'hui, nous pouvons construire des voitures de bonne qualité.» Le soldat efface sa phrase et regagne sa place.

Un garçon râblé lui succède, que Mlle Wang prie de composer une phrase comportant le mot *reconnaître.* Il gratte un moment sa nuque rasée, puis écrit : «Un révolutionnaire ose *reconnaître* ses fautes et les corrige rapidement.» Cette trouvaille est accueillie par une explosion de joie. Ses camarades lèvent le doigt pour en proposer d'autres: « La Chine est *reconnue* par beaucoup de pays ; nous avons beaucoup d'amis dans le monde. » « Monde » étant incompréhensible, Mlle Wang explique ce qu'est une diphtongue et fait ânonner le malheureux garçon jusqu'à ce qu'il ait trouvé la bonne intonation. Le suivant doit fabriquer une phrase comportant le mot *apprendre.* Ses camarades le relaient de leur banc : « C'est dans la lutte qu'on *apprend* à lutter. » « Pour répondre au grand appel du président Mao, j'ai décidé *d'apprendre* à nager.» Le garçon a prononcé « nacher ». Mlle Wang rectifie et fait répéter plusieurs fois.

Pendant que les échanges se poursuivent, je feuillette la brochure que chacun a sous les yeux. C'est le manuel de français de première année. Première page : « L'impérialisme américain ne fait pas peur aux peuples révolutionnaires, car il est un tigre de papier. » Exemple d'interrogation : « Que faites-vous si vous apprenez que votre camarade est dans l'erreur ? » Exemple de la forme passive : « Les ouvriers sont exploités par les capitalistes.» «Les ouvriers ne seront plus exploités par les capitalistes. » Vient ensuite un texte de Franz Fanon sur le mouvement de libération de l'Afrique.

A la fin de l'exercice, nous engageons le dialogue avec les étudiants.

Le métier des étudiants avant d'entrer à l'université ? Ils répondent tous à la fois. « Soudeur dans un chantier de constructions navales à Shanghai », « ouvrier dans une fabrique de machines-outils à Tianjin », « fils de paysan-pauvre dans le Hubei », etc.

Ils sont sur le point d'interrompre leurs études pour le mois d'août. A propos des vacances, ils se bousculent pour faire part de leurs projets. Quatre semaines passeront vite : « Je participerai aux travaux des champs ». « Je ferai un stage en usine ». « Je repasserai mes leçons de français car j'ai du mal à suivre. » « Je ferai une *longue marche,* à pied, pour aller visiter la maison natale du président Mao.» L'un d'eux avoue : « D'abord, me reposer. A la campagne, on travaille avec les bras, ça repose.»

Au fil des questions et réponses, un contraste apparaît. Les militaires en uniforme vert, la casquette molle vissée sur le crâne, participent à peine, comme hors circuit. Les civils, nuque rasée, musclés sous la chemise blanche, frappent au contraire par une mine éveillée et des réponses rapides. Éteignoir de la discipline militaire ? La même différence se révèle au sein des comités révolutionnaires qui nous accueillent : des citadins raffinés, souriants et subtils ; des paysans dans l'hébétude ; des militaires frustes, qui boivent sec, et crachent dru entre leurs jambes écartées.

Comme dans le secondaire, on met en tandem un fort et un faible. Le fort se donne pour but d'aider le faible à le rattraper ; le faible, «si possible de dépasser le fort ». Nous n'avons pu savoir si l'on avait déjà mesuré les effets de cette pédagogie.

« Avez-vous choisi vous-même le français, ou avez-vous été orienté vers ces études sans l'avoir voulu ? » Plusieurs récitent : « J'apprends le français pour renforcer l'amitié entre le peuple français et le peuple chinois. » Un autre nous dévoile, sans malice: « J'apprends le français parce qu'il est parlé en Afrique et qu'il faut le connaître pour aider au succès de la révolution dans le monde. » Séminaire de missionnaires ? Un seul répond : « J'ai voulu l'apprendre parce que cela me plaisait. »

Ces garçons se font « une certaine idée de la France », dont il n'est pas difficile de faire le tour. Elle peut se résumer aux relations «établies entre les deux pays depuis 1964 » et à la « Commune de Paris ».

Un Français ne peut qu'être surpris du résultat de cet enseignement. Ces étudiants chinois, après sept mois d'études, parlent couramment. Plaise au Ciel que les étudiants français de « Langues O » parlent aussi bien le chinois au bout de sept ans ! Mais c'est une langue étrange : grammaire, sons, mots sont ceux du français ; et pourtant, elle en a perdu la saveur – une langue aseptisée, automatique, aussi irréelle que celle des demoiselles qui font les annonces de nos aéroports « capitalistes ».

L'an prochain, ils aborderont Hugo et Zola. Mlle Wang sera satisfaite s'ils savent soutenir une discussion, servir d'interprète, mener une réunion publique en français – pour peu que ces activités tournent autour du seul sujet auquel l'université s'intéresse: la révolution[q].

a Journal mural.

b Par exemple, une enseignante de philosophie, Nie Yuanzi, membre du Comité révolutionnaire de Pékin, avait lancé l'attaque contre l'ancienne direction de l'université, à l'appel de Chen Boda. Elle fut grièvement blessée, le 28 mars 1968, sous les balles de la faction adverse.

c L'empereur (de la dynastie mandchoue) qui régna soixante ans (1736-1796) et à qui fut envoyé lord Macartney, le premier ambassadeur anglais, en 1793.

d L'université nationale Beida, créée, elle, par les Chinois eux-mêmes, absorba entièrement Yanjing après 1949.

e Les notes vont de 1 à 5.

f *En matière d'éducation et de recherche, la Chine est depuis lors revenue à une conception de type occidental. Depuis 1977, les établissements d'enseignement supérieur et de recherche ont largement rouvert leurs portes. Le recrutement des étudiants a repris sur une grande échelle, et par le procédé de l'examen (1990).*

g *Une rapide évolution s'est produite après la mort de Mao. Les thèses de Deng ont remis en honneur la science et la technique, qui sont des «forces productives». Le 1er octobre 1983, Deng Xiaoping calligraphie, pour l'école de Jingshan : «L'enseignement doit être tourné vers la modernisation. Mais celle-ci doit se faire jour sous la direction du Parti[64].» Le jeune Wei Jingshen qui, en janvier 1979, ose poser comme condition à cette modernisation le pluralisme des partis et le contrôle des dirigeants, se voit infliger, en octobre suivant, quinze ans de prison. Il est toujours détenu (1990).*

h *Le même Zhou Peiyuan me dira, en octobre 1980: « J'ai honte, en pensant à ce que j'étais contraint de vous dire sous la menace. Depuis que nous sommes libérés de la Bande*

des Quatre, nous avons mis à la porte les étudiants incompétents qui nous avaient été désignés sur des critères politiques...» On notera «libérés de la Bande des Quatre» : le mal, en Chine, est toujours incarné (1990).

i Depuis la Révolution culturelle, deux années après les cinq ans de primaire.

j *Un million d'étudiants avant la Révolution culturelle, à peine quelques dizaines de milliers dix ans après son déclenchement ; il a fallu attendre vingt ans pour retrouver l'effectif antérieur. De 1979 à 1987, on a distribué 2160000 diplômes de l'enseignement supérieur. En 1985, on estimait que 25% de la population âgée de plus de 12 ans restaient illettrés (1990).*

k La presse de Pékin indique que 80 à 90 % des « nouveaux étudiants présents à l'université de Qinghua sont d'origine prolétarienne.

l *Ce système a été réformé plusieurs fois à partir dé 1977. Il faut désormais, pour être admis à l'université, passer un « examen d'admission unifié d'État ». Des tensions sont nées entre les anciens étudiants prolétaires et les nouveaux recrutés sur examen (1990).*

m *Cette belle motivation a beaucoup diminué: manque de qualification et chômage ont fait réapparaître, dans les industries d'État, la transmission héréditaire des emplois, bien connue jadis chez les employés subalternes de la bureaucratie impériale. Un fils est appelé à occuper le poste de son père, si celui-ci décède ou part en retraite, sans considération ni d'âge ni de compétence (1990).*

n De fait, dès 1974, la théorie du « lignage a été critiquée. Un fils d'ouvrier peut être révisionniste, et révolutionnaire un fils d'ex-bourgeois. A partir de 1979, le système institué pendant la Révolution culturelle a été démantelé.

o *Sans doute me comprendrait-on un peu mieux, depuis que Deng Xiaoping a déclaré le 14 octobre 1982, devant les responsables du plan: « Un meilleur emploi des compétences dans tout le pays revêt une importance capitale*[65]*. » (1990)*

p *Les « écoles du Parti » ont été rouvertes en 1977. La « libéralisation » entamée en 1978 n'a pas touché le domaine idéologique. Deng déclare devant le Comité central, le 12 octobre 1983: «Les militants engagés sur le front idéologique sont des ingénieurs travaillant à la formation de l'esprit de l'homme*[66]*. » (1990)*

q *Contrairement à ce qu'on a cru en Occident, la révolution n'est pas morte avec Mao. En 1990, dix grands collèges de Canton organisent un forum, où l'on invite les jeunes intellectuels à prendre la tête dans la course à la vertu:*

Rayonner l'esprit de Lei Feng (le « brav' soldat-dévoué-à-tous »), s'appliquer à l'étude avec modestie, aider les autres, respecter les biens publics, ne pas gâcher la nourriture, économiser l'eau.

Donner l'exemple pour *la politesse,* respecter *les professeurs, ne* pas *dire de grossièretés, ni se battre.*

Préserver l'ordre public, respecter les décisions collectives. ne pas cracher par terre 4. Cultiver les habitudes d'hygiène, être propre et bien tenu, ne pas cracher par terre ni jeter d'épluchures, ne pas fumer ni boire d'alcool.

Pour Deng comme pour Mao, la révolution est d'abord une victoire sur soi-même (1990).

CHAPITRE VIII

«Révolutionnons la recherche scientifique et technologique »

Des questions longtemps sans réponse

La recherche, cet alambic où s'élabore l'avenir, quel sort lui réserve le régime maoïste ? Les tourbillons de la Révolution culturelle l'ont-ils laissée de côté, îlot précieux auquel on voudrait épargner toute turbulence ? Dans les autres sociétés communistes, la nature de la recherche confère aux chercheurs les privilèges de véritables aristocrates du savoir. La nature de la Révolution culturelle n'était-elle pas de s'attaquer à tous les privilèges, de faire rentrer les intellectuels dans le rang ?

Telles étaient les questions que je me posais en me rendant au siège de l'Académie des sciences de Pékin. Pour les autres secteurs de la société chinoise, on s'interroge après le raz de marée de la Révolution culturelle ; au moins partait-on d'une situation à peu près connue. Pour la recherche, au contraire, son état antérieur à 1966 est aussi mal inventorié que celui d'après 1970. Dans la masse des ouvrages sur la Chine, ce chapitre fait défaut. Pendant les vingt-deux premières années du régime communiste en Chine, un seul article publié en français sur la science chinoise, aucun livre[67].

Des performances surprenantes

Pourtant, nous savons pertinemment que, dans divers domaines où l'avance et le retard se mesurent aisément, les savants chinois ont effectué d'étonnantes percées.

L'atome ? Il a fallu moins de temps à la Chine qu'à aucune autre puissance nucléaire pour passer de la bombe A à la bombe H[a].

L'espace? Tandis que le Japon ou le Centre européen[68] échouaient depuis plusieurs années dans leurs lancements, la Chine réussissait les siens[b].

La biochimie? Les Chinois auraient mis au point, et administré à une large échelle, une pilule post-conceptionnelle, qui s'absorberait mensuellement et serait efficace à 100 %.

La chirurgie ? Des praticiens chinois considèrent comme routine, le lecteur s'en souvient, des greffes de membres pour lesquelles nos chirurgiens en sont restés au stade expérimental.

En oto-rhino-laryngologie, en anesthésiologie ? L'acupuncture appliquée avec succès à l'insensibilisation opératoire, mais aussi à la guérison des sourds-muets et à la réanimation des électrocutés, demeure, pour les chercheurs occidentaux, *terra incognita.*

Pourquoi les Chinois, si discrets dans tous les domaines où un réflexe de défense ou de fierté les pousse à masquer leur retard, sont-ils plus secrets encore, dans un domaine où leurs premiers succès devraient les remplir d'assurance ? Ils débordent d'humilité : « Nous sommes tellement retardataires en matière scientifique », me dit Zhu Kezhen, vice-président de l'Académie des sciences, biochimiste et météorologiste, venu nous accueillir sur le perron de l'Académie des sciences. Il a quatre-vingt-deux ans. Il paraît emmuré dans sa surdité – l'acupuncture n'a rien pu sur lui. Est-ce pour cela qu'on l'a choisi ? Ou sa surdité est-elle feinte ?

«Vous n'avez tout de même pas, lui dis-je, calculé vos engins thermonucléaires ni la trajectoire de vos satellites avec un boulier?»

Nous nous sommes installés autour d'une table recouverte d'un tapis vert. Aux murs, le portrait de Mao d'un côté, et, lui faisant face, ceux de Marx, Engels, Lénine, Staline.

« C'est vrai, reconnaît Zhu Kezhen : la Chine a reçu un héritage de l'ancien régime, mais bien pauvre ; une certaine aide de l'étranger, mais bien faible. Nous avons certes accompli quelques progrès, mais il

faut vraiment nous appeler arriérés. » Son propos semble un écho de celui que m'avait tenu Chou En-lai.

Le secrétaire général de l'Académie vient à son secours :

«Nos armes nucléaires n'en sont qu'au stade des espoirs. Nos satellites sont tout petits et nous n'en avons lancé que deux, alors qu'il y en a des milliers qui tournent autour de la Terre...» Il entrecoupe ses phrases de *«djega, djega »,* locution chinoise qui correspond à « n'est-ce pas » et donne le temps de trouver les mots. Dans la suite de l'entretien, l'indiscrétion de nos questions précipitera le rythme des « *djega, djega, djega* ».

Comme pour le reste, il faut ici reconstituer la réalité chinoise à la manière dont un archéologue reconstitue un temple à partir de quelques pierres enfouies. Des recoupements[c] permettent d'esquisser des réponses. Encore cet exercice demeure-t-il conjectural.

Le passage de la tornade

Les scientifiques ont-ils été touchés par la Révolution culturelle, ou les avait-on mis entre parenthèses ? A cette question, réponse nette : ils ont été atteints de plein fouet. Le fonctionnement de la recherche a été bouleversé – avec quelques exceptions, pour les travaux qui intéressaient la Défense nationale.

L'ensemble de la science n'aurait pu rester à l'écart. Elle constituait même « l'un des domaines où il était le plus nécessaire de transformer les mœurs, l'organisation, l'état d'esprit ». La Chine nouvelle refuse les beaux esprits qui se croient d'une autre pâte que les gens du commun. Or, « la recherche, surtout fondamentale, offrait un refuge aux intellectuels qui refusaient de se salir les mains ».

Déjà, « cette tendance se révélait au niveau de l'enseignement non seulement supérieur, mais secondaire et même primaire : les enseignants avaient la manie de repérer parmi les élèves ceux qui leur paraissaient les plus aptes à progresser dans les disciplines scientifiques et se désintéressaient des autres ». On chauffait comme plantes de serre les quelques élèves chez qui on avait décelé des dons

particuliers pour l'abstraction. Au terme de ce long processus de sélection, les scientifiques cooptaient ceux qui leur ressemblaient le plus. De 1949 à 1966, ce système « n'avait pas vraiment évolué ». Au contraire, «le traître Liu Shaoqi et ses acolytes faisaient tout pour renforcer les effets néfastes » de ce circuit fermé.

L'organisation même de la recherche favorisait ces tendances. Elle ne dépendait que du bon vouloir des scientifiques eux-mêmes : fief d'une élite qui se considérait comme seule qualifiée pour se donner des directives. Théoriquement placée sous la domination du Parti et du gouvernement, elle leur échappait, dans la pratique, du fait que «les cadres du Parti et de l'administration spécialisés dans la recherche vivaient en vase clos avec les savants ».

L'organisation qu'on nous décrie tant était toute semblable à celle de la recherche soviétique, dont le pivot est la cité des savants, Akademgorodok, construite près de Novossibirsk. Une oasis privilégiée, au milieu de la triste Sibérie, sans communication avec les réalités soviétiques, mais largement ouverte sur l'internationale des savants.

Il m'a été donné d'y séjourner en 1966, grâce à l'hospitalité de son président, le mathématicien Lavrentiev. La Révolution culturelle, alors, faisait rage. « Ces Chinois sont devenus fous », me disaient des savants russes qui, jusqu'en 1960, passaient plusieurs mois par an en Chine, si profonde était la symbiose entre les recherches des deux pays. « Nous n'avons plus de nouvelles de nos collègues. Comme ils doivent souffrir, devant toutes ces pitreries! »

Comment les scientifiques russes se seraient-ils mis sans frémir à la place de leurs collègues chinois? Dans leur retraite dorée, ils jouissaient, pour leurs recherches, d'une paix et d'une liberté comparables à celles , qui règnent à *l'Institute for Advanced Studies* de Princeton ou à celui de Stanford. « Les chercheurs chinois, me déclara un physicien russe, avaient caressé le rêve de construire en Chine une cité des savants semblable à la nôtre. Les malheureux ! Ils sont affublés de bonnets d'âne, bousculés par des gamins, contraints de balayer les rues. C'est affreux. »

Après la tornade, aucun savant chinois n'ignore qu'il doit renoncer à toute velléité de s'enfermer dans une citadelle. Les chercheurs se voient rappeler quotidiennement par le « peuple » qu'ils font partie de

lui, ou, pour le moins, qu'ils dépendent de lui.

L'autocritique d'une génération de savants

« Les scientifiques de la ligne Liu Shaoqi se faisaient servir par une armée de secrétaires et de techniciens. Ils se conduisaient dans leur laboratoire en pachas. Maintenant, ils savent qu'ils doivent compter sur leurs *propres* forces. Ils préparent eux-mêmes leurs expériences. Ils manient le balai. Ils font partie des masses. »

Le régime avait mis au pas les exploiteurs de jadis ; mais les chercheurs avaient tendance à devenir de « nouveaux exploiteurs », et « les fils des anciens exploiteurs tâchaient de trouver refuge dans la science ». Tel propriétaire foncier exhortait ainsi son fils : « Les paysans ont pris notre patrimoine. Mais ce qu'ils ne pourront jamais t'arracher, c'est ton bagage universitaire. » Un fonctionnaire-lettré avait dit à son fils : « Enferme-toi dans les livres. Cette société est ingrate pour nous, à cause de notre mauvaise origine de classe. Mais si tu étudies bien, tu deviendras un savant et tu auras un brillant avenir. »

Ces deux pères et leurs fils ont dû faire leur autocritique. Le capital de culture accumulé par les classes favorisées se transformait en capital scientifique, puis pécuniaire et social: ainsi était assurée la continuité des hiérarchies. C'est cette perpétuation que la Révolution culturelle a voulu rompre. Il ne doit pas plus y avoir « d'héritiers de la science » que « de la fortune ».

« La caste se protégeait par un jargon incompréhensible. Elle compliquait les choses les plus simples. Nous souffrons de trop de lacunes, pour nous offrir le luxe d'une recherche qui serait pure spéculation. Il faut combattre la tentation de la science pour la science. Ce n'est qu'un faux nom de la science pour le *savant!*

– Je veux bien, dis-je, mais sans la recherche fondamentale, comment la recherche appliquée peut-elle progresser ?

– C'est ce que disaient beaucoup de scientifiques avant la Révolution culturelle. Ils ont reconnu leur erreur. Pourquoi financer une coûteuse

recherche de base, alors que les découvertes fondamentales sont aussitôt publiées ? Dans le monde entier, c'est la course à qui exposera sa découverte le plus vite. Dans tous les laboratoires de la terre, il y a des milliers de chercheurs qui effectuent les mêmes recherches au même moment. Pourquoi gaspiller l'argent du peuple dans le vain espoir de voir publier son nom dans les journaux ? Ce qui compte, ce n'est pas le renom : c'est l'utilité pour les masses. Nous devons concentrer nos forces sur l'application pratique de la recherche, au lieu de nous évader dans la théorie[d]. »

D'un bout de la Chine à l'autre, on nous répète qu'avant la Révolution culturelle, la majorité des chercheurs provenaient des anciennes classes exploiteuses. Les autres ne valaient guère mieux : ils rêvaient de faire parler d'eux.

Personne n'a récapitulé ces critiques avec plus de vigueur que le président de l'Académie des sciences, Guo Moruo, en se les appliquant à lui-même. Sa célèbre autocritique d'alors, il me la renouvelle aujourd'hui tout doucement : c'est l'autocritique d'une société, d'un système. Lui non plus, il ne fait pas de différence entre le régime d'avant 1949 et les dix-sept ans qui ont suivi. 1966 est un commencement absolu : la prise de conscience bouleversante des tares de la classe intellectuelle, qui s'était « agrippée au pouvoir et à ses privilèges, comme des coquillages s'agrippent aux rochers ». « Quand je déchiffrais une stèle que personne n'avait pu déchiffrer, j'étais heureux parce que les journaux le signalaient. Aujourd'hui, j'ai compris que je faisais fausse route, et qu'il faut travailler pour le bien des masses ; par exemple, pour que le peuple connaisse mieux le patrimoine historique dont il est héritier. »

Ces propos m'inquiétent : cette autocritique qu'il me ressert avec l'air de ne pas y toucher, n'esquisse-t-elle pas une critique à notre endroit ? Il me la glisse au moment où je viens de regagner ma place à son côté, après avoir répondu au toast qu'il nous avait porté.

Le matin même, nous avions été les témoins de sa plus récente performance, en examinant les objets découverts dans les fouilles de tombeaux Han, du II[e] siècle avant notre ère. Le directeur des Antiquités chinoises m'avait confié que seul Guo Moruo avait su déchiffrer une inscription antérieure de plusieurs siècles à l'époque du tombeau. Quel signe d'agilité mentale, chez un octogénaire! Mais quelle gaffe je venais de commettre en complimentant publiquement

Guo Moruo! J'avais oublié que notre admiration aurait dû se porter vers les « masses », au milieu desquelles mon interlocuteur se voulait un travailleur anonyme. Guo Moruo me faisait obliquement comprendre combien je me comportais en mandarin...

Est-il sincère ? Trouve-t-il vraiment déplacés des compliments qui s'adressent à sa personne, parce qu'ils laissent supposer qu'il y pourrait être sensible ? Ou craint-il le « qu'en dira-t-on », et compte-t-il sur l'interprète pour faire connaître à qui de droit ses protestations d'humilité? Et s'il y avait de tout cela, mystérieusement mêlé, jouant dans cette tête un mélodrame permanent? *Je vois le bien et je l'approuve, et c'est le pire que je fais.* Derrière ce fin visage que plisse éternellement un sourire bénisseur, peut-être s'entrechoquent conquêtes et rebroussements.

La régénération par le travail manuel

J'enchaîne : « Les scientifiques ne sont-ils pas dispensés de l'obligation du travail manuel ?

– Mais non, fait Guo Moruo. Pourquoi les en dispenserait-on? Ce sont des hommes comme les autres. Ils doivent se soumettre à la règle commune. Ils apprennent ainsi à renoncer au culte de l'individu, et aux ratiocinations.

– Alors, en pratique, tous les chercheurs doivent combiner leurs travaux avec ceux des ouvriers et des paysans?

– Bien sûr. La planification, dans les instituts de recherche, est établie de manière à enseigner périodiquement au personnel scientifique ce que signifie le travail manuel. Les tableaux d'emploi des chercheurs prévoient leur retour fréquent aux masses.

– N'est-il pas bien difficile de planifier le travail scientifique? L'inspiration ne se commande pas. Quand une expérience est commencée, on ne peut pas la lâcher pour aller repiquer du riz.

– Ces objections s'appliquent à la recherche individuelle, non à la

recherche collective. Personne n'est indispensable. L'essentiel est que l'équipe maintienne la continuité de l'effort.

– Ne croyez-vous pas que la nature même du travail de recherche suppose qu'on soit mis à l'abri du souci et de la distraction ?

– Le travail manuel n'empêche pas de réfléchir. Bien au contraire. Le chercheur qui tient un balai ou une bêche reste habité par sa recherche ; c'est peut-être à ce moment-là qu'elle aboutira.

– Cette chasse aux élites n'a-t-elle pas ralenti la recherche ?

– Ralenti et accéléré. Pour la recherche comme pour tout en Chine, la Révolution culturelle nous a paralysés pendant quatre ou cinq ans. Mais elle a donné une vive impulsion à nos scientifiques. Elle a répandu parmi eux l'esprit de Yan'an. »

On peut railler cette nostalgie mythologique, ce zèle « rétro » de rendre à la Chine moderne l'esprit des années 30. On peut aussi admirer cette morale de l'intention.

« Mais vous-même, par exemple, vous n'êtes pas soumis aux stages de travail manuel? »

Guo Moruo rit, irrésistiblement :

« Ceux qui, comme moi, ont depuis longtemps dépassé l'âge de la retraite, ne sont soumis à rien. Mais comme la science chinoise manque de chercheurs expérimentés, nous essayons tant bien que mal de nous maintenir en activité. »

Dans les principales villes universitaires de Chine, nous en eûmes confirmation, les savants âgés vivent dans des situations confortables. Ils sont dispensés des stages à l'usine et aux champs. Seuls les chercheurs de moins de soixante ans sont astreints au travail manuel.

Les vieux savants ont été traités avec précaution comme de la porcelaine de haute époque ; et les laboratoires militaires ont fonctionné en toute tranquillité. Il reste que la révolution ne s'est pas arrêtée aux portes de la science. A l'inverse de celle de 1793, elle « a

besoin de savants », mais qu'ils soient siens[e].

Quelques sondages dans les profondeurs de la science chinoise

Seuls, de multiples observations et recoupements permettent de se faire une idée du niveau atteint par la science chinoise – coups de projecteur dans une réalité assez opaque.

Par exemple, les deux explosions nucléaires à faible puissance du 18 novembre 1971 et du 6 janvier 1972 (20 K.T) ont prouvé que les Chinois étaient en train de miniaturiser une « allumette» atomique, propre à servir de détonateur aux ogives thermonucléaires destinées à leurs fusées. De même, l'éclatement d'un engin nucléaire au terme de la trajectoire parcourue par une fusée établit, sans conteste possible, que cet engin a été miniaturisé.

Des appareils de prothèse auditive grands comme une noisette, fabriqués dans une usine de Tianjin, prouvent que les Chinois sont arrivés à un degré satisfaisant de miniaturisation électronique.

Des ordinateurs de plus en plus élaborés sont fabriqués. Là aussi, on brûle les étapes. En octobre 1970, l'université polytechnique Qinghua de Pékin[f] donnait l'impression de baraquements provisoires ; ses départements d'informatique et de mécanique de précision évoquaient un salon du bricolage. La foi des « nouveaux étudiants » et des « nouveaux enseignants » dans la force de la pensée-mao avait à compenser l'indigence du matériel. Au cours de l'été 1971, Qinghua ressemblait déjà plus à un campus à l'américaine, avec des laboratoires dignes de ce nom.

Le 25 décembre 1971, la même université Qinghua[g] venait d'être dotée du matériel le plus moderne. Étudiants et professeurs qui, un an plus tôt, ne disposaient que d'un ordinateur à transistors, fabriquaient en série des ordinateurs à circuits intégrés. Dans le département de mécanique, ils produisaient industriellement, après les avoir eux-mêmes conçues et réalisées, des fraiseuses hydrauliques de grande précision, commandées par ordinateur.

A Nankin, l'Observatoire, juché sur un pic à une dizaine de kilomètres de l'ancienne capitale, en domine les murailles et les lacs miroitants. C'est là que se concentrent les recherches en astronomie effectuées en liaison avec le programme spatial chinois. On nous montre un téléphotomètre dont l'objectif, de quarante-trois centimètres de diamètre, est destiné à la poursuite des satellites. On nous signale à la fois qu'il est beaucoup moins puissant que ceux qu'on utilise en Occident, et qu'il est entièrement de fabrication chinoise. Toujours le contrepoint de l'humilité et de la fierté. *« Mon* verre n'est pas grand, mais je bois dans *mon verre. »*

Une délégation de spécialistes français a pu examiner, en 1971, le « complexe pétrochimique numéro 1» de Pékin : raffinerie de pétrole traitant 2,5 millions de tonnes de brut par an, usine de caoutchouc synthétique et de matière plastique, ouvrages destinés à l'épuration des eaux résiduelles. Rien qui surclasse la technologie occidentale, rien qui lui soit inférieur. Le plus remarquable est que la construction du complexe a commencé au plus fort de la Révolution culturelle ; il ne paraît guère en avoir été affecté.

« Les Russes prétendaient qu'il n'y avait pas de pétrole en Chine, nous a-t-on dit. Ils voulaient faire croire que nous étions obligés de compter sur leurs ressources. Nos géologues ont prouvé par la méthode acoustique que les nôtres sont inépuisables. D'ores et déjà, notre production dépasse nos besoins[h]. »

Enfin, nous avons vu les agronomes à l'œuvre, fixant les sols friables, comme le lœss et les sables ; dressant des écrans végétaux, pour lutter contre l'érosion éolienne ; développant le reboisement.

Que conclure de ce survol ? Dans la diversité de la science chinoise, nous ne pouvons effectuer que des sondages. Mais ils montrent que le niveau de la haute recherche et de la technologie avancée n'est pas très différent de celui d'un pays comme la France.

Cette appréciation n'est pas contradictoire avec la constatation d'énormes retards. Au-delà de l'humilité raffinée, une part de sincérité perce dans ce que m'affirme Zhu Kezhen : « Je n'ose dire à quel point se trouve notre science mathématique par rapport à la vôtre... Vous ne pouvez même pas vous imaginer combien nous sommes loin derrière vous en physique des hautes énergies... »

Quelques laboratoires et usines modernes ne sauraient faire oublier tant d'ateliers à la Dubout. Que des chercheurs chinois atteignent ou parfois dépassent la recherche occidentale, n'empêche pas que l'outillage de la Chine profonde reste primitif. C'est un des paradoxes de le pays, que la coexistence de secteurs de pointe de classe internationale, et de charrues auxquelles des femmes continuent d'être attelées[i].

Comment est organisée la recherche « révolutionnarisée »

L'échec du Grand Bond en avant, l'exode brutal des techniciens russes en 1960, trois années de disette de 1959 à 1961, ont stoppé la mise en œuvre de nouveaux programmes. La Révolution culturelle a fait passer un typhon sur des milieux scientifiques jusque-là protégés. Comment cette série noire n'a-t-elle pas compromis davantage les programmes de recherches? Par quel miracle paraît-elle même, en certains points, les favoriser ?

L'Académie des sciences rassemblait les meilleurs cerveaux chinois, formés dans les centres de recherche étrangers les plus réputés. Et sans doute était-il nécessaire que la Chine commençât par concentrer des chercheurs et instruments trop rares, afin d'atteindre cette « masse critique » en deçà de laquelle l'énergie reste inerte.

La Révolution culturelle a fait voler en éclats ce système clos. Désormais, nous assure-t-on, chaque unité de recherche « travaille à des projets locaux », d'intérêt immédiat pour la province, la municipalité urbaine ou la commune populaire en cause. S'il s'agit d'un projet national, elle coopère étroitement avec les unités de production locales, de manière à assurer « un passage constant de la théorie à la pratique ». Restructurée de fond en comble, la recherche est devenue aussi décentralisée qu'elle était d'abord centralisée. Ainsi, les investigations scientifiques et technologiques, comme toute autre discipline, ont « échappé à l'élite » hautement qualifiée qui s'en était « fait un monopole » ; elles sont « fécondées par l'esprit des masses ».

Au lieu, comme avant, de tout trancher, financer, téléguider, l'Académie des sciences[**] n'exerce plus qu'une tâche modeste d'impulsion et de coordination.

« Environ 60 % des Instituts de recherche[j], nous précisent les membres du directoire de l'Académie des sciences[k], ont été transférés à la base, sous le contrôle des autorités provinciales et locales ; 20 % sont contrôlés à la fois par les autorités locales et par nous ; 20 % seulement restent placés sous notre dépendance directe. Nous ne sommes plus tentés de couper la recherche de la pratique. Nous ne formons plus, entre les centres de recherche et la province, cet écran qui conduisait les masses à se désintéresser de la recherche.

– Selon que les provinces sont riches ou pauvres, n'y a-t-il pas des différences dans les crédits mis à la disposition de la recherche ?

– Si, des différences énormes.

– N'est-ce pas un inconvénient ?

– Peut-être. L'avantage, c'est que les masses comprennent que leur avenir dépend de la recherche : elles mettent plus d'espoir dans les nouvelles techniques industrielles et agricoles, que dans l'aide de l'État. Elles ne veulent pas que notre pays se traîne à une allure d'escargot. La science a fait un bond en avant, depuis qu'elle a été placée sous le contrôle des activistes ouvriers et paysans. »

On croirait entendre Clemenceau : « La guerre est une chose trop sérieuse pour être confiée à des militaires. » Mais un Clemenceau qui serait officier. La science est une affaire trop sérieuse pour être confiée aux scientifiques ; l'enseignement, pour être confié aux enseignants ; la médecine, pour être confiée aux médecins ; l'art, pour être confié aux artistes... Le Parti commande. Quant au Parti, les masses doivent le démanteler de temps à autre.

« Le Parti, demandai-je, donne-t-il des directives impératives aux chercheurs, ou au contraire leur laisse-t-il toute liberté? Notre expérience, en Occident, nous montre que les chercheurs sont pareils aux canards sauvages : si on prétendait les domestiquer et leur rogner les ailes, ils ne pourraient même plus voler et perdraient jusqu'au sens de l'orientation. Que pensez-vous, par exemple, du rôle joué par le Parti communiste soviétique dans les théories génétiques de Lyssenko ?

– Tous les travaux scientifiques sont menés sous la direction du

Parti, me répond Zhu Kezhen : mais cela n'implique pas que le Parti affirme que A + B = C. Le Parti indique une orientation générale ; il fixe les urgences. Si besoin est, il intervient pour que des chercheurs soient rééduqués idéologiquement. Mais les hypothèses scientifiques restent placées sous la seule responsabilité des hommes de science. Une affaire Lyssenko ne saurait plus exister chez nous. »

Veut-il dire qu'elle aurait pu exister avant la Révolution culturelle ? En tout cas, le Parti, au nom des masses, tient les deux bouts de la chaîne. A l'avance, il passe commande d'une recherche. Après coup, il vérifie que les chercheurs ont rempli leur contrat. Aux maillons intermédiaires de la chaîne, il donne du jeu.

Cette nouvelle organisation ne provoque-t-elle pas des initiatives anarchiques ? Ne prolonge-t-elle pas la Révolution culturelle par un chaos institutionnalisé ? Les progrès effectués peut-être grâce à un intérêt répandu dans le pays, ne risquent-ils pas d'être payés par une diminution de la qualité des chercheurs ?

A ces questions, réponse invariable. Sans doute ce foisonnement entraîne-t-il des doubles emplois. Mais naguère, en référer à l'Académie des sciences tuait l'enthousiasme. Aujourd'hui, chaque unité prend à cœur de soutenir les recherches qui aideront à résoudre ses problèmes. S'il arrive que des travaux entrepris par plusieurs provinces se chevauchent, une compétition s'instaure. Que le meilleur gagne! Il est cité en exemple à toute la nation, et sa solution adoptée.

On en vient à se demander si l'équilibre que les Chinois essaient d'établir entre l'unité des grandes orientations et l'autonomie des initiatives, entre les politiques et les savants, n'esquisserait pas une solution élégante au difficile problème de la centralisation et de la décentralisation.

Mais « nous en sommes encore aux tâtonnements... »

Les échanges scientifiques avec l'étranger

La Révolution culturelle a brutalement interrompu les relations culturelles avec l'extérieur. Chercheurs et étudiants en stage à

l'étranger ont été rappelés durant l'été 1966, tandis qu'étudiants et enseignants étrangers en Chine étaient priés de retourner dans leur pays. Tous les échanges scientifiques ont été suspendus pendant un lustre.

Pourtant, le directoire de l'Académie des sciences nous a vanté les relations scientifiques franco-chinoises, illustrées par la participation des jésuites français à l'établissement du calendrier impérial, ou par le don, de la part de Louis XIV, d'un appareil d'observations atmosphériques « qui sert toujours »...

Plus récemment, entre 1964 et 1966[1], quarante missions chinoises sont venues en France et vingt-quatre missions françaises en Chine. Nos interlocuteurs forment des vœux pour les «rapports d'amitié qui naissent de la recherche scientifique » et qui sont « tellement plus stables que les rapports fondés sur la politique». On sent passer ici, comme une imprécation contenue, ce ressentiment désapprobateur du « savant » pour le « politique », qui unifie les scientifiques de tous les pays, de l'Est autant que de l'Ouest. Cependant, on ne nous dit pas que les cinq années qui ont suivi sont un trou noir, à cause de la politique ; et qu'ensuite, les contacts n'ont repris qu'au compte-gouttes.

Les progrès de la Chine, néanmoins, n'impliquent-ils pas qu'elle ne soit pas laissée à ses seules possibilités scientifiques et techniques ? Il est établi que son programme nucléaire est l'œuvre d'un millier d'atomistes, dont quatre cinquièmes formés en URSS, un cinquième dans les laboratoires américains, ou accessoirement anglais et français. Les premiers ont franchi la frontière de Sibérie en 1960, tandis que les techniciens russes la franchissaient dans l'autre sens. Les seconds ont été rappelés en Chine par un patriotisme plus fort que les aises matérielles ou que les préférences politiques, peut-être parfois par la crainte.

Maintenant que leur rapatriement est intégralement effectué, les sources de leur savoir ne vont-elles pas se tarir ? Ou sont-ils suffisamment sûrs d'eux-mêmes pour n'avoir plus besoin d'apports extérieurs ?

Un indice pousserait à croire le contraire. D'ordinaire, les Chinois font montre d'une souveraine indifférence à l'égard de ce qui se passe à l'étranger. Beaucoup pourraient reprendre à leur compte le propos de l'empereur Qianlong à lord Macartney en 1793 : « Ce qui se passe

chez vous ne m'intéresse pas. » Ce ne fut pas le cas de nos interlocuteurs. Ils ne tarissaient pas de questions. Comment se décide, en France, l'attribution des crédits ? Pourquoi ceux de la physique sont-ils plus importants que ceux de la biologie? Quels freins ralentissent l'expansion scientifique française ?

Est-ce le signe que les scientifiques chinois forment toujours un petit monde à part de la société chinoise, aussi tourné vers l'extérieur qu'elle est repliée sur elle-même ? Ou que, préoccupés plus qu'ils ne veulent le laisser paraître des difficultés qu'ils rencontrent dans la poursuite de leurs programmes, ils se soucient d'une reprise des échanges – sans oser pourtant faire des propositions qui relèvent des seules instances politiques ? En tout cas, les scientifiques chinois savent que, si brillants soient les résultats obtenus, la Chine ne peut échapper à la loi des sociétés modernes : les progrès sont conditionnés par l'échange des techniques, des idées et des hommes.

Cependant, un régime totalitaire dispose d'une supériorité sur un pays libéral : *il peut recevoir sans donner**. Les Chinois se réservent de regarder chez le voisin, sans permettre au voisin de regarder chez eux. Les ambassades chinoises importent en Chine des tonnes de littérature scientifique, de revues, de matériel de précision[m]. Pourquoi s'en priveraient-elles, puisque l'Occident ouvre les fenêtres ? La réciproque ne serait rien de moins que de l'espionnage...

Les scientifiques chinois pourront-ils suivre, voire dépasser, les progrès de la science occidentale, en se contentant de dépouiller ses publications ? Formés à l'extérieur, pourront-ils assurer leur propre relève à l'intérieur ? La difficulté n'est pas mince ; il est vrai que le régime en a résolu de plus graves. Concluant nos entretiens à l'Académie des sciences, Zhu Kezhen commentait ainsi le ralentissement des progrès chinois après le retrait des experts soviétiques : « II faut *compter sur nos propres forces;* la nécessité est la mère de l'invention, et nous sommes aiguillonnés par la nécessité. »

Utilitaire et utilisée

Un siècle et demi de déclin a fait oublier que la Chine, durant des millénaires, s'était portée à la pointe de la science et de la technique mondiales; que son avance dura jusqu'au XVI[e] siècle ; et qu'elle ne fut

vraiment distancée qu'au XVIIIe. Encore son génie la tournait-il vers l'invention plutôt que vers la découverte ; moins vers les sciences fondamentales que vers les sciences appliquées : astronomie, météorologie, botanique, médecine, pharmacie.

Mais, au sein de cette société satisfaite d'elle-même, l'application, insoucieuse des suites, se perdait dans les sables. L'imprimerie à caractères mobiles naît en Chine cinq siècles avant Gutenberg ; mais le premier livre vraiment répandu en Chine sera la Bible. Des billets à ordre sur papier y apparaissent cinq siècles plus tôt qu'en Europe ; mais la Chine attendra que la livre et le dollar viennent la pourrir. Elle invente la poudre à canon ? C'est pour en faire des pétards; l'artillerie occidentale la mettra à genoux. Elle conçoit la boussole ? Les Occidentaux la lui ramènent à bord des navires qu'ils font courir sur toutes les mers, dont ses propres vaisseaux sont absents depuis le XVe siècle.

Bref, la Chine fabriquait les clefs de la découverte, mais se rendormait en conservant leur trousseau comme un ornement inutile. A la faveur de son sommeil, les Occidentaux en prenaient copie et les transformaient en clefs de la puissance.

Mao a compris la leçon : la science ne doit plus être un art d'agrément ou une activité de prestige. La Chine était étrangère à l'esprit scientifique, elle doit l'acquérir. Quelques grands savants, quinze mille chercheurs chinois ne suffisent pas à créer une science chinoise : c'est le peuple chinois, quand il se sentira tout entier engagé dans l'aventure du savoir, quand il y recherchera un pouvoir sur son propre avenir, qui créera une science chinoise.

La Chine a le temps. Elle ne se sent point concernée par une compétition internationale dont elle n'accepte pas les termes. Elle entend construire à son rythme son destin.

En démocratisant le recrutement de ceux qu'on attire vers l'enseignement supérieur, on veut étendre la population au sein de laquelle une vocation scientifique pourra s'éveiller. L'essentiel, pour l'instant, est que les Chinois, sans chasse gardée, comprennent que la science est leur affaire.

L'un de nous a fini par exploser :

« Mais quand un médecin des hôpitaux balaie la cour ou vide des pots de chambre, sa recherche progresse-t-elle ? Le temps d'un homme de science est si précieux : pourquoi le gâcher en besognes que d'autres peuvent faire à sa place ? Ne compromettez-vous pas l'avenir de la science par ce gaspillage des intelligences? »

On nous répond en souriant :

«Le patron qui ne considère pas comme au-dessous de lui de se livrer au même travail que le plus humble de ses collaborateurs, non seulement s'enrichit lui-même par cette expérience, mais établit avec les membres de l'équipe des rapports d'égalité, qui sont essentiels pour assurer une meilleure participation de tous à la tâche commune. Aujourd'hui, la recherche ne veut pas progresser par une spécialisation entre grands savants et tâcherons. Elle exige une volonté collective d'accomplir l'œuvre commune. »

La science doit être moyen pour l'homme, non fin pour elle-même. Ce temps perdu, semble-t-on croire, c'est de l'humanité gagnée.

Romano Guardini montre comment Jésus a choisi, pour chef de son Église, celui de ses douze apôtres qui se montrait, à première vue, le plus mal taillé pour cette mission. Pierre était « impulsif », « fruste », « couard ». Jésus « l'a humilié bien des fois ». Mais Pierre débordait d'une « inépuisable bonne volonté ». Ardent, loyal, généreux, dévoué : son âme était transparente. Sa foi le transfigurait. Il était digne de devenir la pierre d'angle.

Pour construire la science chinoise, Mao ne compte pas sur les meilleurs cerveaux, mais sur la ferveur des « cœurs rouges ».

a Deux ans et huit mois entre la première explosion nucléaire et la première explosion thermonucléaire, contre sept ans et quatre mois pour les États-Unis, trois ans et onze mois pour l'Union soviétique, huit ans et six mois pour la France.

b Sans essuyer, semble-t-il, aucun échec, que les systèmes de détection américains auraient dû permettre de déceler. *[Aujourd'hui, la Chine propose ses lanceurs* Longue Marche sur *le* marché *aérospatial (1990).]*

c Une table ronde organisée à notre demande au siège de l'Académie des sciences;

mes entretiens successifs avec son président, Guo Moruo ; d'autres tables rondes à l'université Beida, à l'Institut de recherches médicales de Wuhan ; des visites à l'Observatoire de Nankin, centre de poursuite des satellites, et à l'Institut de botanique de Canton ; des conversations particulières avec des professeurs d'université de Pékin, Shanghai, Wuhan ; les réponses peu compromettantes mais souvent instructives d'un biologiste, membre du directoire de l'Académie des sciences, qui nous a accompagnés d'un bout à l'autre de notre périple; les observations de plusieurs savants français et occidentaux, dont les rapports de mission n'ont pas été publiés, et qui m'ont demandé de ne pas les citer.

d Seul Zhu Kezhen a reconnu devant nous, en passant, que l'abandon de la recherche fondamentale pourrait « à la longue » provoquer un déséquilibre. *[Elle est, depuis lors, un peu rentrée en grâce. Dès le 14 octobre 1982, Deng a tiré le signal d'alarme: « On constate une terrible pénurie de scientifiques*[69]*...» Il a souvent récidivé depuis (1990).]*

e *Deng Xiaoping, le 18 mars* 1978, *à l'ouverture de la Conférence nationale sur les sciences: « Si nous voulons rattraper et dépasser, avant la fin du siècle, le niveau mondial, il nous faudra parcourir en vingt-deu.r ans le chemin que les autres ont suivi pendant quarante à cinquante ans, voire davantage... Nous ne pouvons pas exiger des travailleurs scientifiques et techniques qu'ils étudient beaucoup d'ouvrages de théorie politique et assistent à de nombreuses réunions qui n'ont rien à voir avec leur profession*[70]*. » Ce texte nous éloigne bien de la Révolcrtion culturelle; on y retrouve les positions « scientistes » qui furent celles de Liu Shaogi - après celles de Staline, à l'époque du mot d'ordre: « La technique décide de tout. » (1990)*

f Visitée alors par Maurice Couve de Murville.

g Visitée par Pierre Mendès France.

h *L'exportation de 10 % environ de ce pétrole, surtout rers le Japon, permet aux Chinois de payer une partie de leurs importations (1990).*

i *60 % des machines-outils datent d'aiant 1949 (1990).*

** Tout comme son homologue de Moscou, l'Academia *sinica,* grand corps de l'État aux ramifications innombrables, correspond à la fois à notre propre Académie

des sciences – le rassemblement des savants les plus illustres –, à notre Centre national de la recherche scientifique et aux laboratoires universitaires – la recherche fondamentale en activité –, à notre Délégation générale à la recherche scientifique et technique – la coordination de la recherche. *[II existe, depuis 1977, une Commission d'État pour les sciences et techniques, ayant rang de ministère, et chargée de la planification et de la coordination de la recherche (1990).]*

j II semble que la Chine en comptait avant la Révolution culturelle cent dix,

comprenant une quinzaine de milliers de chercheurs.

k *Elle est flanquée d'un grande nombre d'Académies sectorielles (Sciences militaires, Sciences agricoles, Recherches géologiques, Science des chemins de fer, Technique architecturale, etc.) outre les prestigieuses Académies des Sciences médicales (sous-entendu: occidentales) et des Sciences médicales chinoises, ainsi que l'Académie des Sciences sociales (qui a joué un rôle actif dans le printemps 1989). Étonnante inflation académique, pour un pays qui veut avoir rompu avec le savoir mandarinal (1990).*

l Au cours des deux années fastes qui se sont écoulées depuis l'échange des ambassadeurs entre les deux pays, jusqu'aux débuts de la Révolution culturelle.

* *Il est vrai que les communications scientifiques tendent à se développer. De récents congrès internationaux ont ainsi entendu de précieuses interventions des représentants*

chinois. notamment en matière de sismologie, ou de démographie, ou sur le traitement de certains cancers (1990).

m Nous avons rencontré des interprètes dont le travail consiste à traduire en chinois des articles scientifiques parus en français et en anglais. En revanche, nul ne traduit en France les articles scientifiques chinois. Les sinologues français ne sont guère que des littéraires. Misère de la sinologie française, qui ne répond pas aux besoins de notre temps.

CHAPITRE IX

La communication

1. - Former plus qu'informer

Pour l'Occidental, habitué à la bousculade de la « dernière heure », le séjour en Chine plonge dans un bain d'oubli.

Une fois quitté Pékin, que les téléscripteurs relient encore à l'extérieur, nous avons eu l'impression de vivre hors du temps. Les titres des journaux ou des bulletins de radio ne nous donnaient à peu près aucune nouvelle du monde. Nous avons dû arriver à Hongkong pour apprendre que, pendant notre périple, des astronautes américains avaient une fois de plus débarqué sur la Lune. Les Chinois interrogés, non seulement n'étaient pas au courant de cette nouvelle réussite, mais ne voulaient pas croire aux précédentes. Ils secouaient la tête avec incrédulité.

Le critère de l'information en Chine n'est pas la réalité, mais l'utilité. Une nouvelle ne peut-elle servir à la formation de l'esprit public ? On fait silence. Permet-elle à la conscience révolutionnaire des Chinois d'effectuer un nouveau progrès ? On l'orchestre à loisir.

Les Chinois ne révèlent jamais qu'une partie du jeu. Les nouvelles les plus propres à intéresser le public ne sont souvent annoncées qu'avec un retard inexplicable. La fameuse nage de Mao, le 16 juillet 1966, ne fut annoncée qu'avec neuf jours de retard. Attendait-on des circonstances favorables à son exploitation ? Ou plutôt, avait-on commencé par ne pas vouloir l'exploiter? Un an d'attente, de l'été 1971 à l'été 1972, pour que l'étranger se voie confirmer la disgrâce et la mort de Lin Biao; encore un an pour que les Chinois les apprennent, au Xe Congrès d'août 1973.

Toute opinion contraire à celle que l'on compte diffuser est

censurée, ou n'est présentée que sous un jour défavorable, pour être aussitôt rejetée. Aucun journal étranger dans les kiosques. Hormis les milieux dirigeants, les Chinois sont protégés de toute publication qui n'est pas dûment officielle.

Un peuple encore arriéré, et qui a tant à faire pour construire une société socialiste, ne doit pas se dépenser en impulsions anarchiques, en rêveries irréalisables ! Pour qu'il continue de travailler à la cadence qui lui a été imprimée, il faut le mettre à l'abri du doute ! Toute information est passée au crible de la politique. « Si nous ne repérons pas dans nos rangs les tendances déviationnistes, nous a dit un dirigeant de la province du Zhejiang, si nous ne démasquons pas les contre-révolutionnaires qui s'infiltrent parmi nous, la dictature du prolétariat ne se consolidera pas[a]. »

Pas question de porter à la connaissance des Chinois des nouvelles dont, au mieux, ils ne sauraient que faire. Il faut leur expliquer ce qui peut « élever leur niveau de conscience révolutionnaire ». *Expli*quer, voilà le mot clé.

Grands dirigeants, Parti, cadres, passent leur temps à expliquer; les citoyens se rendent le service de s'expliquer les uns aux autres ; après des millénaires d'obscurantisme, cette explication de tous les instants fait l'effet d'une vive lumière.

Voilà ce qu'il nous faut reconnaître, avant de laisser notre *libéra*lisme condamner sans comprendre. Nous reprochons au régime chinois de faire déferler les flots de propagande ; nous oublions que cette propagande porte le plus souvent sur les moyens d'arracher le peuple à son arriération. Propagande pour répandre l'hygiène, prévenir les épidémies, aider à un accouchement, éviter les accidents, apprendre à lire, substituer les pratiques codifiées par la nouvelle loi du mariage aux coutumes du mariage « féodal ». Propagande concrète qui parle au cœur des masses : les abominations de l'ancien système, les délices du nouveau; les malheurs qu'entraînait la superstition ; les joies promises au grand-père à qui son petit-fils enseigne la lecture. En Chine, on ne cherche pas tant à informer, qu'à former.

La presse de formation

Nous avions souhaité visiter le siège d'un journal. C'est la seule demande pour laquelle nous ayons essuyé un refus. On pensa nous consoler en nous montrant, dans l'Exposition permanente des réalisations industrielles, à Shanghai, des rotatives ultra-modernes imprimant un hebdomadaire en *offset* six couleurs – débauche technique qui semble disproportionnée, quand le contenu est si délibérément monochrome. Sans doute est-ce cette *délibération* qu'on trouva inopportun de nous montrer. Notre souhait était assurément saugrenu : aurions-nous eu l'audace de demander à assister à une réunion d'un Comité révolutionnaire? à une séance de *critique-autocritique?*

Les jours du *Quotidien du peuple* se suivent et se ressemblent : ses numéros paraissent identiques et interchangeables. Un éditorial du Parti. Les déclarations dans le monde favorables aux thèses de la Chine. Les prises de positions à l'O.N.U. hostiles à Taiwan. Des indications non chiffrées – on ne donne presque plus de statistiques depuis le Grand Bond en avant – sur la production. Les rencontres sportives. Des héros du travail désignés à l'admiration. Les dernières performances de la médecine chinoise. Le discours *in extenso* d'un « grand dirigeant ». Les progrès des coopératives agricoles. A peu près aucune nouvelle sur ce qui s'est passé dans le monde au cours des dernières vingt-quatre heures. Pas un fait divers. Pas une photo, si ce n'est de personnalités officielles posant gravement devant l'objectif. Le tout tiré à quatre millions d'exemplaires.

Le Quotidien du peuple joue le même rôle que la *Pravda :* il donne le ton au reste de la presse. Les journaux de province reprennent les mêmes rubriques, en y ajoutant quelques nouvelles locales, surtout consacrées aux progrès accomplis par telle équipe de travailleurs. Ce thème domine parmi les journaux d'entreprise, affichés dans les usines, les instituts, les bureaux.

Au siècle d'or de la dynastie des Tang, l'empereur Xuanzong, contemporain de Charles Martel, avait fait paraître le *Moniteur de* l'État, exact reflet des volontés de l'Empereur et de la hiérarchie administrative. C'était la première gazette imprimée. Elle devait continuer à paraître pendant douze siècles. Là encore, la Chine a perpétué ses traditions en les rajeunissant.

Mots d'ordre et slogans

Le tirage des journaux est-il insuffisant, ou leur coût, pourtant modique, paraît-il trop élevé? Des exemplaires du *Quotidien du peuple* sont placardés aux carrefours. Les passants s'attroupent. Le journal est devenu affiche. Il s'intègre au paysage idéologique – l'idéologie devient un élément du paysage. Dans les cours d'université ou d'école, dans les jardins publics, le long des avenues, sur les ports, au bord des routes, le panneau règne en maître.

Il est consacré à des mots d'ordre de Mao ou a des slogans: « Écrasons l'impérialisme », « Économisons la nourriture ».

Aux idées fortes, la langue chinoise offre un véhicule alerte. Et l'écriture est décor.

Les chiffres fournissent un moyen mnémotechnique hors de pair. « Marcher sur deux jambes », c'est harmoniser les progrès agricole et industriel ; mais c'est aussi recourir simultanément aux méthodes traditionnelles et aux techniques modernes.

Les Comités révolutionnaires sont constitués par une triple union (paysans-ouvriers-soldats, ou travailleurs-cadres-soldats). « S'élancer derrière les trois bannières » fut le slogan favori des années 1958 à 1960 : cela signifiait « suivre la ligne générale du Parti », « participer au Grand Bond en avant » et « aider à la naissance des communes populaires ». Le slogan a survécu à l'évolution politique. Le drapeau rouge est resté trinitaire, et trois bannières surmontent les tours qui marquent l'entrée du Grand Pont de Nankin.

« Les *quatre* fléaux » ont été pourchassés : rats, moustiques, mouches et moineaux[c]. Les délits économiques s'élevaient à trois ou à *cinq*[d] *:* ce furent les campagnes des « trois-anti » et « cinq-anti ». A l'inverse, l'esprit prolétarien se répandra grâce aux « quatre-avec » (les cadres doivent *travailler, habiter, manger, se concerter - avec les masses)*. Les communes rurales sont enrôlées derrière les « cinq-autoproductions » (elles doivent se suffire en légumes-huile-bois-viande-vaisselle). Le développement agricole sera assuré par les huit principes. La coexistence pacifique en veut cinq[e].

Chaque fois, il s'agit de fixer un réflexe collectif à partir d'une formule arithmétique simple, ou d'une image qui fait mouche – «être

rouge et expert ». Le réflexe créé, il n'y a plus qu'à l'entretenir.

Quand on change de tactique, certains slogans disparaissent complètement, d'autres naissent et font tache d'huile. L'important est que le public constate qu'on avance sans se renier : le slogan des slogans, c'est le renouvellement dans la continuité.

Radio et télévision

La radio fonctionne à toute heure du jour et de la nuit. Elle est présente dans presque tous les foyers – vastes appareils de bois, qui ressemblent à ceux que nous appelions autrefois « T.S.F. ». Le transistor commence seulement à faire son apparition ; rares encore les jeunes qui s'assoient sur le perron de leur maison pour prendre le frais en écoutant de petits appareils portatifs.

« A la différence de la radio ordinaire, la télévision possède le pouvoir d'offrir l'image ; elle possède plus d'avantages qu'aucun autre moyen de propagande.» Cette sentence prudhommesque, énoncée par He Dazhong, directeur de l'Institut de recherches radiophoniques, montre sans fard le cas que le régime[72] fait de la télévision.

La première station a été inaugurée en 1958 à Pékin, en application d'une convention d'assistance passée avec l'Union soviétique en 1956. La télévision ne se répand que lentement.

Le prix en est élevé : bien qu'on puisse s'en procurer au rayon d'appareils électriques des grands magasins et qu'une douzaine de manufactures en fabriquent à travers le pays, les récepteurs coûtent entre trois et sept mois du salaire d'un ouvrier, entre cinq mois et un an du salaire d'un paysan. Ils sont réservés encore à l'utilisation collective: foyers culturels des entreprises et des communes populaires, salles de récréation des casernes ou des écoles.

Le programme quotidien? Pensée-mao ; émission enfantine ; causerie sur l'hygiène et la santé ; documentation montrant les derniers progrès industriels ou agricoles; reportage sur des étudiants et enseignants travaillant la terre dans une « école du 7 mai » ; pièce révolutionnaire sur des thèmes contemporains ; les bons jours, un film relatant un épisode de la guerre civile ou de la résistance contre les

Japonais, ou encore des films historiques étrangers : Le Cuirassé *Potemkine, Lénine et* la révolution d'Octobre.

Les informations nationales sont brèves, et annoncées en général avec plusieurs jours de retard – le temps que leur contenu idéologique ait été contrôlé. Pour les informations sur l'étranger, on devra se contenter de la visite d'une délégation chinoise en Albanie, en Corée du Nord ou en Afrique, ou encore d'un film sur le Vietnam.

Ce qui surprend le plus un Occidental, c'est la répétition : une « dramatique » comme *Le Détachement féminin rouge ou La Fille aux cheveux blancs* passe tous les huit jours, d'un bout à l'autre de l'année. « Les téléspectateurs ne se lassent pas du même programme à une semaine d'intervalle, alors qu'il n'existe pas d'autre chaîne ? » demande avec incrédulité un de nos compagnons. « Pas du tout, ils sont très contents », nous répond-on avec étonnement.

Dans le foyer de l'usine de tissage de coton de Pékin, des grappes d'ouvriers sont agglutinées devant un écran, bouche bée. On nous explique que ce même spectacle est retransmis sans changement chaque semaine. Après tout, le public occidental se lasse-t-il de voir repasser les sempiternelles images publicitaires? Ce sont même, paraît-il, celles que préfèrent nombre de téléspectateurs.

Les *haut-parleurs*

Le plus puissant de tous les moyens de communication, c'est encore le haut-parleur. Sur les places des villages, dans les usines, les ateliers, dans la cour d'un bloc d'immeubles, on l'entend nasiller. Un transistor que les auditeurs ne seraient pas libres de couper. Il réveille la population aux accents de *L'Internationale.* Il hurle aux carrefours des villes ; les policiers de service, dans leur guérite vitrée, interrompent musique, nouvelles ou slogans pour interpeller, par le même canal, tel piéton qui est passé hors des clous, tel cycliste qui ne s'est pas effacé devant une automobile.

Branché sur la radio, le haut-parleur balaie rizières et champs de sorgho. « Est-ce que vous aimez ça? » demandai-je à une paysanne courbée en deux, en montrant l'amplificateur juché sur un pylône. – Oh! oui, fit-elle. Ainsi, nous pouvons entendre la voix du président

Mao pendant notre travail. »

Ainsi avons-nous appris l'invitation adressée à Nixon, tandis que nous étions en train de visiter l'université Beida : « Attention, nous allons diffuser une information importante! » Un de nos compagnons a connu la nouvelle au même instant, au bord du lac du Palais d'Été. Des milliers de Chinois y fêtaient le cinquième anniversaire de la célèbre descente du fleuve Yangzi par Mao, le 16 juillet 1966; les nageurs ont été informés au beau milieu du lac.

Dans le train, des haut-parleurs sont installés aux extrémités de chaque wagon – tonitruants distributeurs de bons conseils et d'allégresse. « N'encombrez pas les couloirs. » « Effacez-vous devant les voyageurs qui ont besoin de passer. » « Préparez-vous calmement pour la prochaine gare. » « Le wagon n° 7 est réservé aux mamans ayant un bébé. » « Ne vous bousculez pas pour descendre. »

C'est une speakerine, dans un compartiment fermé, qui organise ce déferlement. Elle parle seule dans un micro, de sa voix de fausset. Elle ne s'arrête que pour mettre un disque, qui fait succéder les flonflons aux admonestations. Pas une seconde, on ne laisse les Chinois seuls avec eux-mêmes. A-t-on peur qu'ils s'ennuient, ou qu'ils pensent mal, ou que tout simplement ils pensent ?

2. - Mobiliser les masses

Obtenir l'adhésion du groupe

Se faire entendre est bien ; obtenir l'adhésion est mieux. L'effet du journal, du slogan, de la radio, de la télévision, du haut-parleur resterait insuffisant, si ces instruments n'atteignaient que les individus. Il est essentiel d'atteindre des groupes, qui s'approprient ensemble le message, y réagissent collectivement, en contrôlent l'effet les uns sur les autres. C'est pourquoi la réunion quotidienne est un rite essentiel du régime : elle renforce la compréhension individuelle par la pression sociale. On y prend connaissance ensemble du dernier numéro du *Quotidien du peuple;* on analyse les plus récentes consignes ; on les relie aux prescriptions de la pensée-mao.

Exceptionnellement, quand il s'agit de lancer une nouvelle « campagne », la réunion peut prendre quelques jours. On adopte alors le «système des deux-cinq » (ou «des trois-huit »). Deux jours (ou trois) où l'on prépare les programmes et prévoit les difficultés à surmonter. Ensuite viendront cinq jours (ou huit) de travail, où l'on mettra en pratique les directives. Celles-ci sont résumées en formules concises, que les haut-parleurs répètent sans arrêt et que des calicots tendus aux murs transforment en obsession. La mise en condition se prolongera aussi longtemps que nécessaire.

Cette méthode est-elle spécialement destinée aux masses ? Nullement. Elle s'adresse tout aussi bien aux cadres. A partir de 1961, elle s'était même propagée parmi les intellectuels, sous le nom de « réunions d'immortels » – allusion à la rencontre de huit sages légendaires : les intellectuels furent invités par le Parti à parler « en toute liberté pour se pénétrer davantage de la pensée lumineuse de Mao». A l'expérience, il est apparu qu'il valait mieux ne pas trop laisser les intellectuels entre eux. Les réunions mixtes d'« immortels » et de « mortels » sont plus sûres.

Les responsables doivent apporter tous leurs soins à la préparation des réunions. Aucune marge à l'imprévu: « N'annoncez pas une réunion, recommande une directive, si tout n'est pas au point. Soyez concis. Les réunions ne doivent pas être trop longues. Tous les cas doivent être envisagés avec précision[73]. » *La réunion se déroule convenablement si ses conclusions sont connues des animateurs avant qu'elle n'ait commencé.* La réaction collective se produit *spontané*ment dans de bonnes conditions, quand les participants n'ont pas eu la capacité de préparer leur défense. Alors, le groupe se substitue à la personne : le démon de l'individualisme est maté ; les déviations sont redressées ; l'âme collective se façonne ; un point de non-retour est atteint. Qui reviendrait sur un engagement pris en commun, aussi contraignant qu'un serment ?

Toujours disponibles pour une manifestation

Les Occidentaux de Pékin n'ont pas oublié la mésaventure arrivée il y a quelques années à un Mexicain de passage. Logé à *l'Hôtel de la Paix (Heiping Binguan),* ce Mexicain était allé se promener seul en ville. Au cours de son séjour, il avait été bercé du slogan en vogue : *Vive la paix*

(Heiping Wansui). Ne sachant comment retrouver son chemin, il se dirige vers une station de vélos-pousse. Au lieu du nom de son hôtel, il indique au conducteur l'expression qui chante à son oreille : Vive la paix. Le cycliste répond gravement : *Heiping Wansui!* Le Mexicain répète plus fort la même formule. Le Chinois la répète à son tour ; il hausse le ton, ne voulant pas être en reste sur les convictions pacifistes de cet étranger. Le Mexicain détache les syllabes, crie comme s'il parlait à un sourd. Les conducteurs de cyclo-pousse reprennent ensemble : *Heiping Wansui !* Des passants s'attroupent et clament en choeur: *« Vive la paix!»* Une manifestation s'improvise, jusqu'à ce qu'un Chinois parlant l'espagnol tire le Mexicain de ce mauvais pas.

Les Chinois donnent à chaque instant l'impression d'être à la fois calmes et au bord de l'enthousiasme collectif; souriants, et prêts à se déchaîner ; réservés, et disponibles pour la manifestation de masse. Les moyens de communication utilisés par le Parti et les thèmes politiques qu'il lance les tiennent dans un état de mobilisation permanente. Quelle force, imprévisible et inquiétante...

De la boule de neige à l'avalanche

La technique vient au secours de l'idéologie. Par la radio, les haut-parleurs, la télévision, le téléphone, dont la plus lointaine commune populaire est dotée – le centre peut transmettre dans l'instant à la périphérie les exhortations, les ordres, les informations.

Le mouvement se propage d'autant plus vite que la société est homogène et qu'elle est perpétuellement incitée à une prise de conscience communautaire. « Echangez vos informations », proclame un slogan que nous avons aperçu dans plusieurs usines : ce conseil est sûrement essentiel. Il faut obtenir que tout le monde parle la même langue et communie dans le même projet. Alors, le groupe mettra l'individu à l'abri de ses propres tentations : ainsi évitera-ton d'imiter ces voisins égoïstes, évoqués par Laozi, qui «ne se rendent jamais visite leur vie durant, bien que chacun d'eux entende l'aboiement des chiens et le chant des coqs de l'autre[74] ».

Impossible d'échapper à l'insidieux envahissement. A-t-on écouté distraitement le haut-parleur ? On est vite secouru par le ressassement continu de la radio, de la télévision, des panneaux, du théâtre, du cinéma. L'orchestration est si puissante, que l'échec d'une campagne

d'information paraît exclu.

C'est la réalisation quotidienne de l'utopie occidentale de la « chaîne ». L'individu isolé des sociétés libérales rêve d'un mouvement sans fin. Que chaque Français en touche deux pour transmettre une consigne, et on amasserait une fortune, ou l'on infléchirait le cours du monde. Mais l'entreprise n'aboutit jamais, dans une société où les barrières demeurent presque infranchissables: la chaîne se brise au bout de quelques maillons.

En Chine, la puissance de la pression sociale est telle, que chacun se sent inévitablement solidaire des autres. Qu'il s'agisse d'idéologie ou d'innovations techniques, Mao « fournit une orientation ». Chou En-lai « donne des directives pour la mobilisation des masses ». Une résolution du Comité central – et des milliers, des millions de cellules se mettent à propager le principe venu d'en haut.

De Pékin à la plus pauvre bourgade, le mot d'ordre se répercute, telle une boule de neige qui provoque une avalanche. S'agit-il d'électrifier les zones rurales? De construire des hauts fourneaux dans les villages ? De creuser des abris souterrains pour se protéger des bombardements? La méthode a fait ses preuves.

Dans les pays où la loi du marché devrait faciliter la diffusion de la nouveauté, il arrive souvent que méfiances et cloisonnements fassent obstacle au changement. Les pays catholiques d'Europe n'ont adopté qu'avec beaucoup de lenteur les transformations technologiques que précipitait, parmi les pays protestants, la révolution industrielle. En Inde, en Afrique, de remarquables progrès, introduits par les centres expérimentaux pour la culture du riz ou du café, n'entraînent pas la population ; les paysans des villages voisins demeurent réticents ou inertes. Le niveau culturel des travailleurs ne leur permet pas de s'en inspirer spontanément ; la puissance publique ne sait pas mobiliser rapidement les masses.

En Chine, les expériences modèles – la brigade de Dazhai, l'exploitation pétrolière de Daqing, l'université Qinghua – acquièrent soudain une portée nationale. Une usine du Shanxi, en mettant en pratique le slogan « économiser la main-d'œuvre grâce à la révolution technique », aurait doublé sa production en une année. L'appareil de la propagande assure aussitôt à l'expérience une diffusion massive à travers le pays. Les pionniers sont présentés au peuple comme des

héros; leur unité devient une vitrine, que le peuple est invité à admirer; une émulation se crée à travers les provinces, qui reprennent à leur compte les améliorations techniques confirmées ; les exploits atteignent une portée épique.

Ainsi, un système totalitaire qui, dans d'autres pays communistes, aboutit à la paralysie bureaucratique, à la routine et à l'atonie, serait-il ici mis au service de l'innovation et de la compétition, leur ouvrant une carrière qu'elles ne connaissent peut-être pas dans les pays libéraux? Le peuple chinois se rassemble dans l'unité d'un grand dessein, parce que ses chefs peuvent faire appel autant à ce qu'il y a en lui d'irrationnel, qu'à ce qu'il y a de rationnel. L'ancienne société était bloquée par la passivité des masses, l'alternance des tracasseries et des laisser-aller de l'appareil bureaucratique. La nouvelle société semble plus apte à la mobilisation : qu'un objectif concret lui soit présenté avec simplicité, clarté et persévérance, et elle prendra confiance dans sa capacité de l'atteindre.

C'est une forme d'autodétermination des masses : leurs dirigeants les mettent sous tension, pour atteindre les buts qu'elles reconnaissent obscurément comme salutaires pour elles.

Brise légère et douce bruine

« Il ne servirait à rien, me déclara le vice-président du Comité révolutionnaire de la province du Hubei, de forcer le peuple à faire ce qu'il ne veut pas. On aurait beau mettre la moitié de la population en prison, on n'obtiendrait rien. Il faut convaincre, répéter doucement, répéter encore. Plutôt que la tempête et l'orage, nous préférons la brise légère et la douce bruine. »

Cette formule doit bien correspondre à une réalité caractéristique. Les chefs du régime, à commencer par Mao, ont souffert de la répression, qu'elle provînt de l'Empire, du Guomindang, ou simplement de la hiérarchie mandarinale. Certes, ils n'ont jamais reculé devant la violence. Mais, en temps ordinaire, ils aiment mieux la persuasion. La contrainte sociale ne s'exercera que rarement sous la forme d'une sanction féroce. Le plus souvent, elle revêt l'aspect d'une pression insistante mais indolore, baptisée « aide fraternelle » : cadres et camarades font prendre conscience à l'individu de son véritable devoir. Ils y apportent une absence totale de doute sur la nécessité de

sa conversion.

Les rapports humains sur lesquels s'articule la Chine d'aujourd'hui sont bien différents du style stalinien. Passée la liquidation, souvent physique, des «propriétaires fonciers », entre 1949 et 1953, la collectivisation des terres a cherché à s'appuyer surtout sur la persuasion : on a répété aux «paysans pauvres» et « moyens-pauvres» qu'ils gagneraient plus en s'agglomérant à une brigade, qu'en s'obstinant à rester chacun de leur côté. Aux privilégiés de naguère, ou à leurs enfants, on a fait comprendre qu'ils devaient faire oublier leurs fautes en travaillant avec ardeur pour la révolution. La collectivisation, nous ont affirmé les responsables des communes populaires, s'est effectuée sur une base « uniquement volontaire ».

« Volontaire ? Mais aurait-on admis une volonté contraire ?

– Quand les paysans comprenaient, ils ne pouvaient pas être d'un avis contraire. »

L'individu est assailli de toutes parts. Il n'a pas d'autre issue que l'adhésion, d'autre consolation que l'enthousiasme.

Quelle est, chez les dirigeants, la part de la vraie tolérance, et celle du calcul ? Chez les dirigés, la part du consentement sincère et celle de l'hypocrisie sociale ? Difficile d'en décider. En tout cas, le régime semble prêt à faire «deux pas en avant, un pas en arrière » – à rechercher un minimum d'acquiescement, de manière à garder leur souplesse aux muscles de la société, au lieu de les brusquer jusqu'à la contracture...f

3. – L'obscure clarté qui émane des masses

L'information ascendante: les journaux muraux

A Pékin, à Nankin, à Shanghai surtout, on voit la foule s'attrouper devant des panneaux ; ceux qui attirent le plus de monde sont ceux qui viennent d'être recouverts de nouveaux journaux muraux. Ces

dazibao ont joué un rôle essentiel dans les premières années de la Révolution culturelle. Depuis, leur nombre a beaucoup diminué ; ils ne forment plus cette immense marée qui avait recouvert les murs des villes chinoises entre 1966 et 1970, les transformant toutes en une gigantesque Sorbonne de mai 68. Pourtant, on pouvait encore en dénombrer des centaines – sur les murs, ou à l'entrée des usines, ou s'enroulant autour des platanes, ou à Shanghai, le long des rives du Huangpu.

Ils se présentent sous divers formats, depuis la page d'écolier jusqu'à la grande affiche qui recouvre un panneau. Ils sont collés sur plusieurs épaisseurs, comme d'énormes mille-feuilles. Des idéogrammes agressifs bondissent et gesticulent, souvent accompagnés de caricatures. Dans une société si étroitement contrôlée, c'est le secteur libre : des cahiers de doléances en feuilles détachées.

L'un se plaint d'avoir été maltraité par un marchand de vélos : «J'ai porté ma bicyclette dans ce magasin pour faire ressouder la chaîne. On m'a demandé quinze jours. Je suis allé dans la rue voisine, on a réparé en cinq minutes. Où est le bon révolutionnaire ? » Ce *dazibao* est affiché, non près du bon magasin, mais du mauvais.

« Comment les responsables du magasin n'arrachent-ils pas ce *dazibao ?* demandons-nous.

– Arracher les *dazibao?* Les masses tiennent beaucoup à l'exercice de leur liberté! Celui qui a posé l'affiche ameuterait ses camarades et reviendrait en poser une autre encore plus agressive. Les responsables du magasin ont intérêt à s'abstenir – et à s'amender. »

Certains *dazibao* lancent des appels: chaussée défoncée depuis plusieurs mois ; plomberie d'un immeuble, qui fuit. D'autres menacent furieusement des ennemis invisibles : « Ecrasons la tête de chien des révisionnistes. » La plupart sont pittoresques, inattendus.

Même si la fièvre a baissé, les bons sentiments continuent à s'affirmer à travers slogans, dénonciations, mises en accusation, « à bas ceci! », «vive cela! ». Il n'est guère de ces écrits qui ne se terminent par des points d'exclamation ou d'interrogation rageurs.

D'où vient cette pratique étrange ?

« Le *dazibao* a été l'arme tranchante de la Révolution culturelle. Il a libéré la créativité des masses. »

Méthode nouvelle d'intervention de la base dans la vie de la cité. Chacun aide les autres en les critiquant : il s'agit moins d'un dénigrement, que d'un rappel à l'ordre. Ces damiers de récriminations ou d'interjections ne dénoncent un « mauvais travail », une « fausse idéologie », une « plante vénéneuse », qu'au nom d'une identique conception prolétarienne de la vie.

Ces protestations en plein air assurent cette réaction de l'individu qu'on appelle en sociologie *feed-back,* et qui est si difficile à obtenir dans toutes les *sociétés.* Elles jouent le même rôle que les pages de notre *Journal officiel,* couvertes tous les matins des questions écrites des parlemeritaires : « Pourquoi le versement des pensions de reversion se fait-il en retard?» « Pourquoi ne revalorise-t-on pas les rentes viagères ? » « Pourquoi les maisons de la culture ne jouent-elles pas *Les Cloches de Corneville ? »* La démocratie parlementaire a découvert ce canal aux eaux léthargiques pour essayer de faire parvenir jusqu'aux centres de décision les plaintes populaires. Le résultat est en général décevant : il est rare que « la base » obtienne satisfaction. La réponse, en général, ne fait qu'exposer les raisons pour lesquelles l'administration estime ne pouvoir donner suite à la question posée. Le tout étant promis à l'oubli, aux charançons et aux rats...

Je ne saurais juger si le procédé chinois est plus efficace. En tout cas, il est plus vivant. Tout le quartier, toute l'usine lisent et commentent critiques ou invectives : elles forment une Bourse des valeurs politiques, convulsive et ultra-sensible comme toutes les Bourses du monde. Après avoir atteint pendant quatre ans le degré passionné des proclamations sous notre Terreur, ou des proscriptions de la Rome de Sylla, elles fournissent depuis lors un exutoire, plus paisible, au mécontentement des masses.

Autre raison, tout aussi éclairante, encore qu'on se soit gardé de nous la fournir. On se souvient que le premier *dazibao* de la Révolution culturelle, placardé le 25 mai 1966 à Beida, avait été au moins inspiré par Mao ; le *dazibao* du 5 juin, celui qui commandait le « feu sur le quartier général », était de la main même du maître. En répétant ce geste à l'infini, les masses ne font qu'imiter le Grand

Enseignant.

Mao n'avait fait que s'imiter lui-même. En quelques phrases émouvantes, il a raconté[g] la passion politique qui l'avait poussé, encore imberbe, à un pareil geste : « J'étais si agité, que j'écrivis un article que je collais au mur de l'école. C'était ma première expression d'opinion politique – un peu confuse. Je n'avais pas encore perdu mon admiration pour Kang Youwei et Liang Qichao. Je ne voyais pas nettement les différences qui les séparaient d'un Sun Yat-sen. C'est pourquoi je recommandais que Sun Yat-sen fût rappelé du Japon pour prendre la présidence de la République, que Kang Youwei devînt Premier ministre et Liang Qichao ministre des Affaires étrangères ! » C'était son premier *dazibao* : il avait la fantaisie, la fureur, de ceux qui ont suivi par centaines de millions. « Le génie : une idée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr»[h]...

« Les masses doivent décider»

Entre la communication descendante et la communication ascendante, comment s'établit l'équilibre ? Dans quelle mesure les impulsions du sommet s'imposent-elles à la base et celles de la base au sommet? Les procédés destinés à donner la parole au peuple ne forment-ils qu'un décor, destiné à masquer une réalité despotique ? Ou bien, un compromis authentique entre l'autorité et la démocratie se négocie-t-il, jour après jour, dans la complexité des rapports sociaux ?

L'état naturel de toute société est l'anarchie et la paresse. Selon le mot de Tristan Bernard, « l'homme n'est pas fait pour le travail : sa pente naturelle est d'en effectuer le moins possible». Parmi les diverses méthodes que les sociétés ont inventées pour entraîner les hommes à l'effort, les dirigeants chinois semblent avoir compris que la moins efficace était l'obligation autoritairement imposée à des sujets passifs: elle provoque un énorme gaspillage, à cause des freinages dus à l'inertie, à l'indifférence, à la malveillance, au sabotage larvé. Ils ont constaté que la méthode la plus positive était l'enthousiasme, qui recule au loin les barrières du supportable, grâce au don volontaire que font de leurs forces des esprits portés à l'incandescence.

« Les masses sont créatrices de l'Histoire[77]. » « Le mouvement révolutionnaire des masses est naturellement juste[78] »... Voilà ce que « les masses » entendent toute la journée. Comment n'en seraient-elle

pas persuadées ? Et s'il se glisse des sceptiques parmi elles, ne sont-il pas vite montrés du doigt comme « suspects » ? Comment distinguer entre ceux qui ont la foi, et ceux qui jouent le jeu de la foi à la manière dont Pascal voulait voir les chrétiens s'agenouiller même s'ils ne croyaient pas ?

Un dirigeant de la commune populaire des « Amitiés Cubaines » a répété son autocritique à notre groupe en ces termes : « Je m'étais laissé aller à diriger d'une manière bureaucratique et autoritaire. Je me préoccupais de l'avis des experts, mais non de celui des travailleurs. J'avais perdu le contact avec les masses. Aujourd'hui, j'ai compris: même si l'intervention des ingénieurs est nécessaire, on doit avant tout éviter de négliger la participation des masses. »

Comment, en dehors des *dazibao,* s'organise cette « participation des masses » ?

D'abord, par la stratégie même du changement à laquelle Mao est resté fidèle[i]. Depuis 1927, les progrès qu'il a effectués sont passés par des expériences partielles. Ses idées sur la révolution paysanne, il les a essayées d'abord au Hunan, puis au Jiangxi, puis au Shaanxi. Sur des espaces de plus en plus étendus, il a « testé » une innovation, en a mesuré les difficultés. Il n'a entraîné les masses que vers des projets qu'elles avaient éprouvés elles-mêmes.

Une autre technique de participation, constante depuis 1949, mais renforcée par la Révolution culturelle, est l'encouragement à l'invention. Le Chinois est naturellement ingénieux. En 1793, Macartney avait observé des rampes en rondins, permettant à des bateaux de passer à sec sur une route ; ou des brouettes surmontées d'une voile que le vent poussait. Quand on visite une commune populaire ou une usine, on est frappé par la fécondité de l'imagination des travailleurs chinois. Aucune tentative de la base n'est découragée.

« Si l'ouvrier ne s'intéresse pas à son travail, m'a dit un dirigeant de l'usine textile n° 2 de Pékin, il fait du mauvais travail, et la pièce doit être souvent mise au rebut. S'il se plaît à sa tâche, il essaie de faire mieux que les autres. Il améliore son rendement et sa qualité, il invente de nouveaux dispositifs. La question primordiale n'est pas de savoir combien nous avons d'ouvriers, mais s'ils sont animés par le souffle révolutionnaire. » Péguy avait-il autre chose en vue quand, interrogeant ses trois tailleurs de pierre, il faisait dire au premier: «je

casse un caillou », au second : «je gagne ma croûte », au troisième : « je bâtis une cathédrale » ?

Pour encourager l'intervention de la base, les techniques d'amplification sont systématiquement employées. Ce n'est pas le ministère de l'Agriculture de Pékin qui a imaginé et imposé des méthodes modernes. C'est la brigade de production de Dazhai qui a inventé de nouvelles techniques. Le pouvoir se contente de fournir une énorme caisse de résonance à de telles expériences. Les « héros du travail », preuve vivante du zèle et de la compétence de la base, comptent plus que les directives d'en haut. Celles-ci provoqueraient au mieux une « obéissance passive », probablement une inertie boudeuse ; ceux-là encouragent l'émulation.

« Le président Mao, m'a déclaré Chou En-lai, s'absente souvent de Pékin pour rester à l'écoute des masses. Il effectue de longues tournées dans les villes et dans les campagnes. » Après avoir enquêté un mois dans le Hunan, en 1927, il s'était convaincu que les paysans étaient prêts à faire la révolution. Après un voyage en province, en 1956, il avait acquis la certitude que les paysans étaient mûrs pour les communes populaires. Après une disparition dans l'été 1966, il était revenu persuadé qu'il serait suivi aveuglément, s'il brisait Liu Shaoqi et la tendance majoritaire du Parti. Une grande option prise au sommet n'est pas du socialisme, c'est du bureaucratisme. La révolution, c'est la volonté des masses.

Dans ce jeu, qui domine ? La rumeur populaire, ou celui qui la traduit ? Qu'importe. Ce qui compte, c'est que les masses se croient entendues. Les chaînes de commandement et d'information, le Parti, les organisations, doivent être bons conducteurs des impulsions de la base vers les dirigeants et des dirigeants vers la base.

Quand les volte-face du pouvoir expriment le respect des masses

Le respect des masses : faut-il chercher ailleurs la raison pour laquelle tant de déconcertants changements d'orientation ont été décidés ? Le Parti va trop vite ? Les masses freinent. Il ralentit ? Elles poussent.

Le Grand Bond en avant a lancé l'économie dans un rythme dément.

Le mécontentement des masses a brusquement mis fin aux prévisions utopiques de 1958. Vite, Chou En-lai rectifiait le plan. En 1960, le Parti se targuait encore d'avoir restreint le marché libre dans les campagnes. Quelques mois plus tard, il lançait une campagne en sens inverse.

Les primes de rendement ont été supprimées par la Révolution culturelle à ses débuts, comme symbole du révisionnisme : elles ont fait leur réapparition en 1972. Le travail manuel a été présenté, à l'école et à l'université, comme la part essentielle de l'éducation ; en 1972, il bat à nouveau en retraite devant l'enseignement général.

Le régime bondit, recule – le temps que la société s'acclimate –, repart à l'assaut, corrige ses erreurs, digère ses conquêtes, accélère quand il peut, piétine quand il faut : flux et reflux à la mesure des pulsions d'un peuple qui dicte les limites du possible. On ne conduit les masses que là où elles veulent bien aller. Les dirigeants chinois ne vont pas jusqu'à dire : « Je suis leur chef, donc je les suis. » Mais quand ils sentent de trop vives oppositions, ils changent d'orientation.

S'il faut reconnaître au régime chinois une certaine part de démocratie, c'est bien dans cette capacité d'autocorrection. Mao raconte, dans son autobiographie, comment il comprit que seules les masses pouvaient empêcher les dirigeants de les trahir: « Lorsque Zhao Hengti saisit le pouvoir, il répudia toutes les idées qu'il avait défendues et réprima violemment toute revendication tendant à l'exercice de la démocratie. Nous avions organisé une manifestation pour célébrer le troisième anniversaire de la révolution d'Octobre. Elle fut interdite. Quelques manifestants essayèrent d'arborer le drapeau rouge à cette occasion, mais en furent empêchés par la police. Ils eurent beau faire remarquer que, selon l'article 12 de la Constitution, les citoyens avaient le droit de réunion, la police répliqua qu'elle n'était pas là pour qu'on lui enseigne la Constitution, mais pour exécuter les ordres du gouvernement. A partir de ce moment, je fus persuadé que seul le pouvoir politique des masses pouvait garantir la réalisation de réformes dynamiques[79.j] »

Cette confiance dans les masses, Mao ne semble pas l'avoir jamais perdue. Il ne demande au Parti que de servir de truchement loyal entre les masses et le chef. La Révolution culturelle a voulu écarter la médiation, devenue opaque, du Parti, pour rétablir une relation immédiate entre Mao et le peuple.

C'est la bonne transmission des directives qui permet à la fois d'effectuer des volte-face, et de donner l'impression que la ligne générale est tenue.

L'Occidental est souvent surpris de voir les Chinois adorer ce qu'ils ont brûlé, ou l'inverse. Gao Gang, le « Staline de Mandchourie », Liu Shaoqi, « le Krouchtchev chinois », Lin Biao, « l'allié des réactionnaires », sont éliminés après avoir été choyés ; les Cent Fleurs et la Révolution culturelle lancées, puis brutalement freinées –, sans que le régime soit apparemment atteint, ni que soit diminuée sa capacité de progression. Parle-t-on d'écraser les « chacals américains » ? Les foules chinoises sont prêtes à s'ébranler pour une croisade révolutionnaire. Décide-t-on d'accueillir avec honneur celui qui était jusque-là présenté comme le principal représentant de « l'impérialisme sanguinaire » ? La conversion se fait avec aisance.

Dans les journées qui suivirent l'annonce de la prochaine visite de Nixon en Chine, nous avons interrogé des dizaines d'étudiants, d'enseignants, de paysans, d'ouvriers : « Depuis vingt ans, on a répété en Chine que l'ennemi n° 1 était le capitalisme impérialiste des États-Unis. Maintenant, son chef est invité à venir ici. Comment expliquez-vous cette contradiction ? »

Toutes les réponses se ressemblaient : « Nixon vient en Chine pour trouver une issue à l'impasse dans laquelle il est enfermé. » « Il ne peut pas s'en tirer autrement. » « Il rencontre tellement de difficultés dans la pratique de sa politique qu'il est obligé de venir s'humilier. » Un professeur d'université nous a déclaré: « En 1945, le président Mao avait accepté de rencontrer Chiang Kai-shek à Chongqing et de trinquer avec lui. La négociation est quelquefois une phase nécessaire à la victoire de la révolution. C'est une façon différente de poursuivre le même combat. »

Plusieurs interlocuteurs nous ont cité une pensée de Mao : « Ce n'est pas parce que tu reçois ton ennemi que tu adoptes sa ligne.» On nous confirme que cette sentence avait été, au cours des mois précédents, maintes fois proclamée : nous l'avons vue s'étaler sur des panneaux visiblement mis en place bien avant l'annonce de l'invitation adressée à Nixon. Lentement, cette phrase avait imprégné les masses. Le jour venu, celles-ci réagissaient à la perfection.

Dans les semaines qui suivirent, une campagne d'explication commença. Elle développait très exactement les thèmes que les Chinois, interrogés à brûle-pourpoint, avaient esquissés d'eux-mêmes devant nous dans le feu de l'événement. A force d'avoir réponse à tout, la propagande donne à chacun le moyen de répondre à tout.

Les masses chinoises ont tellement pris l'habitude d'adhérer aux mots d'ordre les plus inattendus, qu'aucun changement de direction ne semble les étonner[k]. Elles savent qu'une lutte se poursuit, qui n'est jamais résolue une fois pour toutes. La politique a le pas sur tout le reste. Elles ne ressentent pas leur participation à cette politique comme un trucage, mais comme un combat permanent, dans lequel elles ont le sentiment de jouer le rôle essentiel. En tout cas, elles font comme si c'était le cas.

a *La chasse aux contre-révolutionnaires a survécu à la Révolution culturelle. Deng répète en 1985 : « Si on laissait faire, le libéralisme bourgeois viendrait perturber notre travail*[71]*» (1990)*

b Ainsi, des journaux « bourgeois » comme *Le Figaro, Le Monde, L'Express,* ont de bonnes chances d'être cités, pour peu qu'ils dénoncent « la menace militaire soviétique ».

c Les moineaux furent réhabilités après que de nombreuses autopsies eurent fait apparaître qu'ils vivaient beaucoup plus d'insectes que de céréales. Ils ont été alors remplacés, comme quatrième fléau, par les punaises.

d *Trois :* corruption, gaspillage, bureaucratisme. *Cinq :* concussion, fraude fiscale, fraude commerciale, détournement de biens publics, espionnage économique.

e *Cette passion du chiffre-slogan s'exprime encore dans la dénomination de la* Bande des Quatre. *Au lieu de caractériser ce groupe par sa ligne politique («clique ultra-gauchisteu, comme à l'époque de Lénine), la rhétorique chinoise préfère le désigner par sa caractéristique la plus* extérieure : *le nombre de ses membres - tout symbolique, puisqu'ils étaient évidemment plus de quatre (1990).*

f *Cette attitude de fermeté souple devait être affichée par Deng. « Nous devons éviter de faire couler le sang, même si les nôtres reçoivent des coups, dit Deng après l'agitation étudiante de décembre 1986 ; toutefois, les meneurs doivent être jugés selon la loi. Sans une ferme décision, nous ne pouvons pas nous tirer d'affaire*[75]*. » (1990)*

g Dans cette autobiographie d'une dizaine de pages qu'il a dictée à Edgar Snow au terme de la Longue Marche, en 1936, et que nous avons déjà citée plusieurs fois.

h *Le régime a inscrit le droit au dazibao dans la Constitution en 1975. Mais il l'en a retiré en 1982. Sur ce point, le régime de Deng s'est montré moins libéral que celui de Mao. « Nous resterons fidèles à la politique des « Cent fleurs », affirme pourtant Deng devant la Conférence nationale du Parti, le 23 septembre 1985 ; mais il n'est pas permis de retomber dans les erreurs de gauche et d'adopter des méthodes simplistes*[76]*. » (1990)*

i La seule entorse sérieuse à cette méthode fut le Grand Bond en avant. Mao n'eut pas lieu de s'en féliciter.

j *Cette démarche démocratique « à la chinoise» ne crée pas pour autant en Chine l'état de droit, qui, de l'avis même des actuels dirigeants de Pékin, fait défaut en Chine: « L'application et l'observation de la loi n'entrent pas dans la tradition de notre pays », déplore Deng Xiaoping, le 28 juin 1986 (1990)*[80]*.*

k *En 1981 paraissent les œuvres de Chou En-lai. L'article du* Quotidien du Peuple *(28-1-1981) qui en fait la présentation souligne cette formule du grand homme: « Éduquer les masses, ne pas être à la remorque des masses.» (1990)*

CHAPITRE X

Le concassage de la société

Une École du 7 mai[a]

Sur l'écran éblouissant du ciel, quelques silhouettes en contre-jour. Un homme qui pousse une brouette tourne vers nous un visage hilare. «Que transporte-t-il ? – Du fumier humain », me répond Guo Moruo dans l'obscurité, en se penchant sur mon épaule. Je devine qu'il sourit. «Que fait-il dans la vie? – Il est professeur d'université. Il effectue sa rééducation. »

Cette école est située à une quarantaine de kilomètres de Pékin ; elle est l'une des deux mille « Ecoles du 7 mai ». Comme les autres écoles-fermières, ou fermes scolaires, « Orient Rouge » est née de la volonté du président Mao, exprimée dans la directive du 7 mai 1966.

« Pas de moyen plus rationnel d'occuper un professeur que de lui faire transporter des excréments à pleines brouettes ?

– Pas de travail plus noble ! La civilisation est née du fumier : à partir du moment où les nomades, qui poussaient leurs troupeaux dans les steppes, se sont rendu compte qu'en enterrant le fumier, on pouvait faire pousser la végétation plus vite et plus dru. »

L'universitaire culbute sa brouette dans un sillon, puis en malaxe le contenu avec la terre, à pleines mains.

« Le travail de la main ne se remplace pas. Si fon se contente de déposer le fumier avant de fermer les sillons, son pouvoir fécondant reste faible. Il faut l'union intime de la terre et du fumier. »

Nous restons fascinés par cette étrange relation entre l'intellectuel et

la crotte. Ce rire qu'il arbore est-il de façade – rire crispé d'un homme blessé qui crâne ? Rire libérateur d'un captif qui, arrivé au fond du désespoir, finit par trouver la situation comique à force d'absurdité? Délices du retour à un stade anal, soulagé de toute culpabilité puisque imposé ? Ou encore, sourire extasié du mystique, qui puise sa joie à l'extrême de l'humiliation, se disant après saint Paul : « Nous sommes la balayure du monde » ?

Un autre membre du Comité permanent de l'Assemblée populaire :

« Moi aussi, j'ai fait ce travail, pendant un séjour à la campagne... Mais non, on s'y fait. Ce n'est pénible qu'au début ; à la longue, on n'y prête même pas attention. Entre-temps, on conquiert l'estime des paysans, qui savent que le premier moment est dur à passer. Ils disent : *Il faisait le fier. Maintenant, il est pareil à nous, il n'a pas* peur de se *salir les mains ou de faire violence à ses narines.* C'est *ainsi* qu'on *devient* un *bon* révolutionnaire.»

Professeurs et étudiants semblent fraternellement unis dans ce travail régénérateur. Ils effectuent un va-et-vient permanent depuis les fosses d'aisance jusqu'aux plants de choux. Ils avaient sans doute entamé leurs études ou leur carrière en pensant à la science, au succès. Les voici en face d'eux-mêmes ; retournés à la condition de leurs ancêtres, paysans depuis le fond des âges : éprouvant le plaisir des peines ; quêtant l'estime des humbles.

Des baraquements, construits par les élèves de l'« École du 7 mai » eux-mêmes, entourent la ferme. A l'intérieur, des chambrées, dont les lits sont faits « au carré » ; à l'extérieur, des parpaings mal jointoyés donnent une impression de bricolage. Des militaires en tenue verte tiennent le haut du pavé.

Un pensionnaire venu de l'une des deux universités de Pékin cotoie des ouvriers envoyés par leur usine et des paysans du lieu : on lui reprochait d'avoir « perdu le contact avec les masses » ; voilà ce contact assuré. Tout le monde, sans distinction d'origine, porte la même tenue bleue, effectue à tour de rôle le même travail – sauf que les paysans tiennent un rôle de commandement, et les intellectuels de manœuvres.

L'horaire est strict : réveil à 6 h 30 – mégaphones débitant des

pensées de Mao. Toilette dans des lavabos rudimentaire, au bout de chaque chambrée – hommes d'un côté, femmes de l'autre: les ménages sont impitoyablement séparés. Gymnastique en commun, en pantalon ou culotte courte et tricot de peau. A 7 h 30, séance d'étude de la pensée-maotsetung. A 8 h 30, petit déjeuner. Travail aux champs jusqu'à 12 h 30.

Déjeuner à base de légumes et de riz bouillis. Une demi-heure de détente : ping-pong, promenade, volley-ball. Nouvelle séance de travail aux champs ou à l'atelier, ou préparation militaire : au terme de leur stage, les élèves de « l'Ecole du 7 mai » doivent connaître parfaitement le maniement d'armes, et s'incorporer à l'Armée populaire de libération « pour défendre la patrie contre les ennemis, d'où qu'ils viennent ».

A 16 h, lecture de textes marxistes ou maoïstes et discussions de groupe, pendant que des pensionnaires, à tour de rôle, servent à profusion le thé à leurs camarades. A 19 h, dîner. Après le repas, lecture du journal. A 20 h, nouvelle séance d'étude, ou, de temps à autre, spectacle monté par certains pensionnaires. La troupe d'amateurs joue *La Fille aux cheveux blancs.* Extinction des feux à 22 h 30.

« Les exigences du travail de la terre s'accommodent-elles de ces horaires ?

– En quatre heures de travail enthousiaste, on fait plus qu'en huit heures passives. En 1970, l'école "Orient Rouge" a récolté tant de kilos de légumes, tant de quintaux de riz, élevé tant de porcs et de canards[b]. En outre, l'organisation en escouades de vingt permet une grande souplesse dans le travail. Tandis que les uns sont à la porcherie, ou à la rizière, d'autres fabriquent des mégaphones à l'atelier... Mais nous avons encore bien des progrès à faire.»

Après l'humiliation réelle d'un travail rebutant, comme cette humilité feinte de la politesse chinoise doit paraître délicieuse ! Un professeur de physique, un étudiant en sciences économiques et un membre du Comité révolutionnaire d'un quartier de Pékin, repartent, la palanche sur l'épaule, ou poussant leur brouette. Ils vont planter des arbres fruitiers en quinconce dans une terre fécondée par les précieux excréments. Malgré la diversité de leurs instruments, ils défilent au pas, en rangs serrés, sur le chemin de terre battue.

« Pourquoi des intellectuels, dont la Chine manque, passent-ils tant de mois à effectuer un travail qu'effectuent beaucoup mieux des paysans, lesquels sont en surnombre ? »

Mon voisin, le membre du Comité permanent de l'Assemblée nationale, me regarde : je n'avais vraiment rien compris ?

« C'est une question typique d'intellectuel occidental. » Compliment déjà servi ; la plupart de nos questions l'appelleraient aussi bien. Le député ajoute, craignant de m'avoir fait de la peine :

« Les élèves de l'École du 7 mai se font des coeurs rouges. C'est plus important que la productivité à court terme. Il faut arriver à ce que les intellectuels soient heureux de ne plus l'être. »

« *Tu seras paysan et ouvrier*»

Le 7 mai 1966, trois semaines avant de déclencher la Révolution culturelle, Mao, dans une lettre adressée à Lin Biao, indiquait que l'armée devait devenir une « vaste école » où se forgerait l'homme de demain. Les cadres « que la tentation bourgeoise risquait de faire retomber dans le révisionnisme » viendraient se « recycler » sous l'autorité de l'armée, transformée en « grand séminaire ». Les « étudiants » de tous les âges « devaient apprendre à travailler à l'usine, aux champs et à l'armée ». Dans cette forge géante, l'establishment chinois se retremperait, grâce à l'étude de la pensée-mao et à la rencontre fraternelle du prolétariat[82].

L'idée n'était pas nouvelle ; depuis l'époque de l'Institut du mouvement des paysans à Canton, Mao n'avait jamais cessé de préconiser le travail manuel – gratuit, obligatoire et universel. Mais l'expérience restait limitée. Il fallut attendre le grand bouleversement, qui allait fournir l'occasion d'appliquer ces directives à une échelle sans précédent et de bousculer les obstacles.

Peut-être le zèle de beaucoup d'intellectuels était-il proportionnel à leur désir de se faire oublier. Il reste que la directive du 7 mai a été

appliquée partout, nous a-t-il semblé : dans les comités révolutionnaires et les rangs du Parti, dans les écoles et les universités, les hôpitaux et les administrations. Partout, une partie du personnel allant jusqu'au tiers se trouvait, par rotation, en séjour soit dans une « École du 7 mai » proprement dite, soit dans des usines ou des communes populaires. A une pareille ampleur, le « recyclage », bon gré, ou surtout mal gré, remuait la Chine dans ses profondeurs.

Bien sûr, des raisons économiques contribuent sans doute à inspirer cet immense remue-ménage. Les intellectuels ne sont pas seuls à s'y instruire. A leur contact, une paysannerie arriérée s'imprègne de modes de penser propres à faciliter ce *« Bond en avant»* qui reste le rêve inassouvi des dirigeants chinois. Mais l'essentiel réside ailleurs.

A chacun – quels que soient naissance, diplômes, place dans la société – Mao répète : « Tu seras paysan et ouvrier. » A ce prix, le citoyen sera du peuple, partagera la peine du peuple, vivra au sein du peuple ; à ce prix, la société deviendra socialiste.

Dans la fonderie de Wuhan

A la queue leu leu, nous marchons le long d'un train de laminoirs dans la fonderie de Wuhan, derrière un militaire en vert qui préside le Comité révolutionnaire de l'usine. Des ouvriers se sont massés pour nous voir. Ils ont l'air de n'avoir aucune occupation précise.

« Des étudiants, me dit le militaire. Ils viennent pour oublier ce qu'ils ont appris à l'école et se plonger dans la vie ouvrière.

– Est-ce qu'en ne faisant rien ils ne gênent pas les travailleurs ?

– Peut-être un peu; mais l'économie du pays nous préoccupe moins que l'idéologie. L'important, c'est qu'ils se forment et qu'ils deviennent de vrais révolutionnaires.

– Les véritables ouvriers ne sont-ils pas agacés de voir dans leur usine des étudiants désoeuvrés ?

– Ils sont désoeuvrés parce qu'ils viennent d'arriver. Bientôt, ils vont se mettre au travail. Les ouvriers sont fiers de rééduquer les étudiants pour en faire des défenseurs de la cause révolutionnaire.

– Le rendement des étudiants en stage est-il bon ?

– Pas toujours. Certains tombent malades; on doit les renvoyer en ville. D'autres ont beaucoup de peine à travailler aussi bien que les ouvriers. Mais la plupart prennent leur tâche à cœur, parviennent à un bon rendement, et repartent pleins d'enthousiasme. »

En tout cas, cette expérience leur a fait découvrir la réalité prolétarienne. Reconnaissons que ce n'est pas négligeable.

L'intermède d'un « grand dirigeant» de Shanghai

Du corps de ballet de Shanghai, nous avons appris que les artistes doivent eux aussi participer aux travaux manuels. Je m'en étonne auprès de Xu Jingxian, membre du Comité central du Parti communiste chinois. Cet élégant Saint-Just nous présente le «recyclage manuel» comme le nœud de l'action politique.

« Les jambes et les mains des danseurs, dis-je, sont si précieuses, si fragiles! Ne risquent-ils pas de se les abîmer? »

Xu Jingxian bondit – au sens propre. Il redresse sa haute taille et me jette un regard ironique, bien décidé à dissiper tant de scepticisme et de confort intellectuel:

« *Personne* ne doit être dispensé du stage en usine ou à la ferme. Le travail manuel est bénéfique pour tous; même pour les danseurs, qui apprennent ainsi à exprimer les sentiments des ouvriers, paysans et soldats. Il est particulièrement important pour nous, les cadres.

– En France, lui fais-je, il arrive que des intellectuels travaillent en usine. Mais leur propos est plutôt d'aller enseigner aux ouvriers.

– Mao a dit: *Pour enseigner les autres, il faut d'abord apprendre d'eux.* Mais il semble qu'à l'Académie de danse, il y a bien longtemps que personne n'est allé auprès des masses. Il va falloir que j'y veille.

– Quel est le meilleur rythme, selon vous, pour ces stages ?

– Deux à trois mois par an. Certains y restent davantage, d'autres moins. Ainsi, parmi mes collègues membres du Comité révolutionnaire de Shanghai, la meilleure est la vice-présidente, ici présente, qui a passé trois mois à la campagne l'an dernier et qui, cette année, travaille pour quatre mois dans une usine textile. Moi, je suis peut-être le plus mauvais; je n'y consacre guère qu'un mois. On trouve toujours des prétextes pour n'y pas aller... Pourtant, quand on tombe malade, le travail se fait bien. Ce qui prouve que personne n'est indispensable et que l'on se donne de mauvaises raisons. »

Il rit aux éclats: son entorse à la ligne prolétarienne ne paraît pas le troubler plus que de raison. Son hilarité gagne les autres membres du Comité révolutionnaire. Quand l'accès de gaieté commune s'est un peu calmé, Xu Jingxian reprend, avec un rien de désinvolture:

« Une Révolution culturelle ne suffira pas. »

Pendant le repas qui suit, j'essaie de démêler si ce fou rire collectif avait masqué l'approbation convaincue, ou l'appréciation goguenarde. Mon aparté avec Xu Jingxian me persuade qu'une fois de plus, le rire chinois n'a pas la même signification qu'en France.

« Je vais partir tout le mois prochain, me précise-t-il, pour repiquer du riz. Mais il y a une différence entre ceux qui repiqueront du riz toute leur vie et moi. Ils savent qu'ils n'ont pas d'autre horizon, je sais que ce n'est pour moi qu'un intermède. »

J'ai envie de souffler à l'interprète: « un interlude ». Pourtant, travaux forcés ou récréation, ce retour à la terre aboutit au même résultat. Qu'on imagine le président du Conseil de Paris, le Lord-Maire de Londres ou le président du Soviet de Leningrad, sacrifiant leurs vacances pour une plongée dans le prolétariat...

« Ce qui est bon, pendant ces périodes, c'est qu'on n'a pas d'ordre à donner ; on en reçoit. On apprécie la différence. »

Un *« chantier de jeunesse » aux dimensions d'un continent*

A chaque étape, nous recevons de nouveaux témoignages de ce formidable brassage. Enseignants, médecins, hauts fonctionnaires se rendent dans des usines et des campagnes éloignées, au Heilong Jiang ou au Xinjiang, « pour se dépayser, pour approfondir leur contact avec les masses: les ateliers dans l'université sont nécessaires, mais non suffisants ». Des étudiants ont été expédiés dans les mines pour enquêter auprès des vieux mineurs sur la condition ouvrière dans l'ancien régime. D'autres vont à l'usine pour y enseigner aux ouvriers les secrets de la mise en scène.

Un effet du travail manuel est de faire mieux apprécier les permanents par les épisodiques. « Même ce qui a l'air le plus simple est souvent très compliqué, nous explique-t-on au "Village Mei". Un ouvrier agricole cueille deux kilos de thé par jour, parfois cinq livres; un néophyte, trois cents grammes. Il ne faut pas moins d'un an pour apprendre à cueillir; cinq ans pour traiter les feuilles. »

A l'usine de turbines électriques de Shanghai, j'avise un ouvrier dont la tête d'intellectuel, aux lunettes cerclées d'or, pourrait être celle d'un universitaire français. Je demande à lui parler. Avant de prendre la main que je lui tends, il essuie avec un chiffon ses doigts emplis de cambouis. Il est ingénieur diplômé de l'université polytechnique de Shanghai. « Je n'avais jamais participé au travail de production. Quand les masses m'ont reproché d'en rester trop éloigné, j'ai voulu travailler en atelier; je me suis rendu compte que je n'étais pas capable de fabriquer moi-même les pièces dont j'avais dessiné le projet. J'ai mesuré la distance entre la planche à dessin et la réalisation concrète. Pendant notre rééducation, nous apprenons à accorder plus d'importance au jugement des masses qu'à celui de nos jurys universitaires. »

Est-il sincère, cet ingénieur converti par le contact des ouvriers? Est-il sincère, ce professeur de Beida qui nous récitait à son tour: « Je me croyais fort de ma science ; j'étais devenu révisionniste sans le savoir. Les étudiants m'ont ouvert les yeux. Dans une brigade, les paysans m'ont aidé à transporter les gerbes de riz du champ à l'aire de battage. Il m'était arrivé, dans le passé, de monter dans un palanquin ; je

restais insensible à la peine des porteurs. Grâce à l'École du 7 mai, je suis passé de l'égoïsme à la détermination de servir le peuple. Ma rééducation a enterré mes anciennes idées. Mais elle ne m'a pas enterré. » (Il rit aux éclats.)

Est-il sincère, ce chirurgien de Shanghai, quand il déclare attendre avec impatience le moment de son stage annuel ? « Quand les paysans ont su ma profession, ils n'ont pas voulu que je travaille la terre. Ils m'ont demandé de les soigner. Je me suis rendu compte que ma formation ne m'y préparait pas. Je n'avais étudié que la médecine occidentale... Je me suis senti si heureux, que je voulais passer ma vie avec les paysans. La municipalité de Shanghai m'a obligé à retourner à mon bloc opératoire. Un de mes camarades a pu réaliser ce rêve. Il a laissé sa famille à Shanghai ; il retourne la voir une fois par mois ; peut-être qu'un jour, elle ira le rejoindre dans son village.

– Tous les intellectuels que leur formation avait coupés des masses ne se transforment pas aussi aisément que celui-là ?

– C'est vrai. Beaucoup ont du mal à échapper à l'égocentrisme, au corporatisme, au professionnalisme. En général, il se présente trois cas. Ou ces privilégiés comprennent qu'ils avaient divorcé des masses, ils coopèrent à leur rééducation, et tout se passe bien. Ou bien ils s'obstinent, et ils sont maintenus le temps qu'il faut pour que leurs idées soient transformées. Ou enfin ils sont trop vieux pour changer de vie. Quand ils ont fait amende honorable, on les laisse retourner chez eux pour y étudier les œuvres du président Mao. »

Près de la porcherie de Maqiao, une directive de Mao de 1968 est calligraphiée sur un grand panneau : « Il est indispensable que les jeunes de bonne instruction soient rééduqués par les paysans pauvres et *moyens-pauvres.* On les accueillera bien. »

Maqiao ne comporte pas d'École du 7 mai. Des intellectuels, des cadres y sont pourtant envoyés pour « être mis à l'épreuve » ou « s'endurcir ». « C'est en faisant des cœurs plus rouges que nous intensifierons l'essor économique de la Chine. » Voilà bien la leçon qui se dégage de ce « chantier de jeunesse» aux dimensions d'un continent.

Honte à l'orgueil du bachelier

Si vous doutiez encore que l'obligation du travail manuel soit affaire non de production, mais de remodelage mental, écoutez des intellectuels repentis.

Le professeur Qian Weichang, qui a poursuivi ses études de dynamique à l'université de Toronto et à « Caltech » (Californian Institute of Technology), déclare : « Les masses m'ont qualifié de "sommité académique bourgeoise", de "vieil obstiné" : *Laowangu.* Je me suis rendu compte que j'avais trompé des générations de jeunes. J'ai travaillé deux années durant dans trois usines. J'ai compris ce que ma vision du monde avait d'erroné. Une vie nouvelle s'est ouverte pour moi. »

« Je me croyais supérieur aux paysans dont j'étais chargé de faire l'éducation politique », nous avoue un membre de l'équipe de la pensée-mao de l'usine textile n° 2 de Pékin. « Ils étaient plus doués que moi. Je ne pouvais pas leur adresser la parole sans avoir préparé soigneusement ce que j'allais leur dire. Eux, en revanche, parlaient sans note avec pertinence. »

Mais « l'orgueil du bachelier » repousse comme du chiendent. Sans cesse, il faut que journaux, panneaux, slogans tirés des œuvres du Grand Enseignant rappellent aux diplômés qu'il ne faut pas mépriser le travail manuel, que seuls paysans et ouvriers peuvent donner aux intellectuels le sens des réalités.

On nous cite une étudiante qui, après quelques jours dans une « École du 7 mai », s'était laissé aller à se plaindre : « Quelle stupidité, ce travail manuel! » Elle refusait de manger. Elle se plaignait de migraines et de courbatures: elle dépérissait. Mais les masses la rééduquèrent en l'appelant « Mademoiselle » et en la ridiculisant. Elle ne fut pas longue à se transformer. Elle qui voulait rentrer chez elle au bout de trois jours, « elle voudrait maintenant prolonger son séjour », car « elle a compris que cet enseignement la transformait... »

La presse souligne les risques de déracinement qui guettent les intellectuels. Honte aux étudiants qui se flattent d'avoir une « peau plus claire » que leurs cousins restés aux champs et dont le visage est tanné! Honte aux élèves des collèges qui n'ont de goût que pour

l'enseignement académique! « La première année, ce sont encore des paysans ; la seconde, ils se prennent pour quelqu'un ; la troisième, ils méprisent leurs parents. »

Un seul correctif: la pression sociale – légalisée, institutionnalisée.

Une tentation permanente : l'embourgeoisement

Une fois de plus un souvenir de jeunesse de Mao. Jeune aide-bibliothécaire, il s'était senti méprisé par les intellectuels : « Mon emploi était si modeste, que les gens m'évitaient. Une de mes tâches était d'enregistrer le nom des personnes qui venaient lire les journaux. Pour la plupart d'entre eux, je n'existais pas comme être humain. Parmi les lecteurs, je reconnus, par leurs noms, les chefs illustres du *mouvement de la Renaissance,* des hommes comme Fu Sinian, Luo Jialun et d'autres, pour qui j'éprouvais une forte attirance. J'essayai d'entamer la conversation avec eux sur des sujets politiques et culturels. Mais ils n'avaient pas le temps d'écouter un garçon de bibliothèque parlant un dialecte du Sud[83].»

Cinquante ans après, c'est encore l'amertume du jeune provincial « snobé » par des mandarins installés dans leur supériorité, qui point dans les directives du Grand Timonier...

Même en lui, une brève expérience de la vie étudiante avait provoqué un changement dont il fut le témoin stupéfait : son propre embourgeoisement. « Les soldats devaient apporter l'eau de l'extérieur de la ville; moi, étudiant, je ne pouvais condescendre au portage; j'achetais l'eau aux porteurs professionnels[83].» Il méprise autant qu'il a été méprisé. Le préjugé mandarinal est aussi invétéré en Chine que le préjugé nobiliaire dans la France de l'Ancien Régime : un intellectuel *dérogerait* s'il s'abaissait au travail manuel.

Cette confession de 1935, Mao l'a confirmée dans un discours de 1936 prononcé à Yan'an le 2 mai 1942: « J'ai pris à l'école des habitudes d'étudiant. Il ne me paraissait pas digne de moi d'effectuer le moindre travail matériel. Je considérais que les seuls individus qui fussent fréquentables étaient les intellectuels, et que les ouvriers, paysans et soldats étaient tous plutôt dégoûtants. Je voulais porter les

vêtements des autres intellectuels, non des ouvriers, paysans ou soldats, parce que je les trouvais crasseux. » La différence entre intellectuels et manuels, c'est la barrière qui sépare le distingué du vulgaire, l'agréable du désagréable, le propre du sale – cette barrière que Mao a voulu faire sauter.

La mise en quarantaine des intellectuels

« Liu Shaoqi soutenait la thèse bourgeoise de la réconciliation des classes », m'expliquait à Shanghai l'aimable dirigeant du Comité révolutionnaire. « De même, il y a quelques années, Yang Xianzhen, directeur de l'école du Parti et membre du Comité central, estimait que la lutte des classes n'avait pas lieu de se poursuivre en régime socialiste[c]. Ruse de l'esprit bourgeois, que de faire croire qu'il n'y a plus d'esprit bourgeois. Les intellectuels ont toujours trois défauts : recherche d'une vie facile, égoïsme, indiscipline. Il n'y a qu'une façon de lutter contre ces défauts, c'est de broyer les intellectuels en les mettant en quarantaine. Bien avant la Révolution culturelle, *les trois-comme et les trois-avec*[d] nous donnaient déjà cet objectif. Depuis, nous n'avons fait que généraliser ce système. »

C'est en effet de Shanghai qu'est parti avec le plus de vigueur le mouvement de réforme des intellectuels. Ils y étaient plus nombreux que partout ailleurs: ils devront renoncer à leur « arrogance » et « s'inspirer du génie des humbles ».

Mao déclarait encore à un visiteur occidental[85] : « Les intellectuels n'avaient aucun contact avec les masses. Le cas d'un professeur de Qinghua est typique. Maintenant, il va à l'usine, mais souvent il ne peut répondre aux questions des ouvriers. Un enseignant peut parler à flots, mais il ne peut résoudre des problèmes concrets. Une fois qu'il s'est frotté aux masses, ça va mieux. »

« Les intellectuels sont poussés à se croire d'une race supérieure, m'affirme Xu Jingxian. Prétention ridicule ! Mais quand ils se sont fait rééduquer, on peut faire quelque chose d'eux.

– A partir de quel moment est-on un intellectuel ?

– Les intellectuels sont les diplômés de l'école secondaire.

– Le premier cycle ou le second cycle ?

– Le premier cycle suffit. »

C'est comme si, en France, l'on classait « intellectuel » tout titulaire du brevet élémentaire. Le jour où tous les Chinois auront atteint ce niveau, échapperont-ils aux défauts que l'on nous décrit ?

La pulvérisation des classes

L'Occidental qui entend parler sans cesse de « bourgeois », de « privilégiés », ne saisit guère. Le voilà dans la société la plus nivelée du monde. Jeunes ou vieux, hommes ou femmes, citadins ou ruraux, tous les Chinois s'habillent de la même manière. Une seule classe, innombrable et homogène. Un seul type d'hommes : des travailleurs aux mains calleuses. Une lutte des classes peut-elle s'y maintenir ?

C'est justement parce que le maoïsme est vigilant à dénoncer toute tentative de cesser « d'être peuple », que la Chine a un aspect plus « peuple » qu'aucun autre pays au monde. L'obsession de la lutte contre les bourgeois est la condition de la mort de la bourgeoisie.

Les activistes de gauche ont vite trouvé que l'on ne pourchassait pas assez vigoureusement «l'esprit bourgeois ». La jeunesse du Hunan a publié, au plus fort de la Révolution culturelle, de bien curieux documents. Elle dénonce fiévreusement la « restauration du capitalisme », la « domination de la bureaucratie » sous l'emprise desquels sont tombés, selon elle, le Parti, l'armée, les cadres de la nation. Elle fonde le mouvement du *Zheng wu lian*[86] pour dénoncer « l'antagonisme entre la nouvelle bourgeoisie et les masses populaires ».

« Les anciens détenteurs du pouvoir exercent, sous la conduite de Chou En-lai, leur dictature bourgeoise » : comme avant la Libération. Ils « dupent les masses encore fascinées par les coutumes social-réactionnaires ». On n'a pas osé couper « le mal dans sa racine en supprimant les réactionnaires et les bureaucrates au service des

tendances réactionnaires ». On s'est contenté de « débusquer quelques coupables isolés ». On a bien congédié quelques fonctionnaires, mais « ce sont des ruses pour mieux conserver l'ancien système ». Mao, devenu «le prisonnier des bourgeois », a dû, en 1968, arrêter la Révolution culturelle; il a «baissé les bras » devant ceux qui s'arrangent pour « étouffer la révolution ».

Quel aveu pathétique! Avant d'être à leur tour dénoncés à la vindicte des masses, les dirigeants du *Zheng wu* lian ont essayé de les entraîner à l'assaut d'une hiérarchie inexpugnable. Leurs passions destructrices n'étaient-elles pas dans le droit fil de celles de Mao ?

Le but que les communistes de type soviétique ont depuis longtemps renoncé à atteindre – une société complètement égalitaire –, Mao n'a cessé de le poursuivre obstinément. Tout ce qui distingue l'individu est mauvais, tout ce qui le fond dans la masse est bon. Dans l'armée, on a supprimé les galons. Peut-être est-ce aussi la raison pour laquelle on a fait moins d'efforts en matière de logement que dans d'autres domaines : si les Chinois s'entassent dans des dortoirs, la société collectiviste ne s'en installe que mieux. Enseignement, danses, jeux, mouvements rythmiques, information façonnent une manière commune de penser et de vivre.

La société chinoise est celle du brassage ininterrompu. Le principe est le même que celui des stations d'épuration, où de puissants mécanismes agitateurs introduisent artificiellement dans le courant les micro-organismes qui abondent naturellement dans les torrents de montagne. Les milliers de clans et de castes qui composaient l'ancienne société chinoise, frottés les uns contre les autres, parcourus de bulles d'air, s'épurent et se régénèrent à leur contact mutuel.[e]

Tout homme en vaut un autre

Guo Moruo me dit à mi-voix : « Il faut que les hommes soient pareils aux vagues de la mer, qu'on ne parvienne pas à les distinguer, qu'ils puissent à tout moment prendre la place les uns des autres. »

Le grand rêve de l'homme unidimensionnel : pour supprimer classes et castes, il faut supprimer toute spécialisation. «Nous renonçons,

poursuit Guo Moruo, au principe : moi, j'enseigne et toi *tu cultives ton champ, chacun s'occupe de ses affaires.* Nous suivons le principe inverse : *le paysan enseigne, l'enseignant cultive le champ, chacun se prépare à prendre la place de l'autre. »*

Voilà pourquoi les grandes universités renferment de petites usines, les grandes usines de petites universités, les villages des hauts fourneaux, et les combinats des fermes. Rapprocher l'intellectuel du manuel, ou l'ouvrier du paysan ? Beaucoup plus que cela : faire qu'il n'y ait plus qu'une seule race d'hommes, tous à la fois ouvriers et paysans, manuels et intellectuels.

La « triple union », sans cesse invoquée, n'a pas deux fois le même sens. Tantôt ce sont les «soldats – cadres – masses ». Tantôt les « paysans – ouvriers – soldats». Tantôt les «intellectuels – ouvriers – paysans». Tantôt les «enseignants – étudiants – prolétaires ». Tantôt, c'est la «triple union des âges », chère à Chou En-lai : « vieux –jeunes – âge moyen[88] ». De toute façon, la formule énonce un acte de foi dans la vertu du mélange : le rapprochement de catégories différentes injecte un sang frais[f].

Chacun doit veiller à réaliser en soi une harmonieuse «triple union ». L'interprète qui m'est particulièrement attaché, Zhou Chendong, est un jeune diplomate de carrière – si l'on peut parler de carrière dans un système qui en nie le principe. A lui seul, il est un exemple de la « triple union» entre les intellectuels, les soldats et les prolétaires : il est passé à la fois par l'université, par l'armée et par la rééducation à la campagne. De l'intellectuel, il a l'élocution exacte, le sens raffiné des nuances. Du militaire, il a la ponctualité, le sens et le respect de l'autorité. Du prolétaire, il a l'idéologie. Les morceaux de propagande les plus simplistes, quand il les traduit, acquièrent mesure et force de conviction, parés du doux sourire qui rayonne derrière ses lunettes d'or. A ce degré de raffinement, la pratique intérieure de la «triple union» atteint à la perfection des Exercices spirituels d'Ignace de Loyola...

La «directive du 7 mai 1966 » de Mao insiste sur cette idée que l'on trouvait dans les premiers écrits de Marx, et qui a disparu dans les suivants : *l'interchangeabilité,* seul moyen de faire obstacle à la constitution permanente d'une élite dirigeante. C'est-à-dire d'un pouvoir établi.

N'importe qui doit être capable de faire n'importe quoi. «Nous autres propagandistes de la pensée-mao, dit un de nos interlocuteurs de l'université Beida, nous sommes prêts à combattre sur tous les fronts : la révolution, la production et, s'il le faut, la guerre. Pioche à la main, nous pouvons retourner la terre ; plume à la main, dénoncer la bourgeoisie ; micro à la main, informer les masses ; fusil à la main, défendre le socialisme. »

Curieusement, cette universelle fluidité rejoint un effort récent en Occident pour accroître la mobilité des qualifications et des emplois. L'habitude du cloisonnement, propre aux sociétés traditionnelles. avait été relayée, dans l'économie industrielle, par une spécialisation à outrance. Ce n'est guère qu'après 1950 que nos sociétés ont commencé à prendre conscience des défauts du travail en miettes et de l'efficacité que donne la polyvalence.

La société la plus mandarinale du monde entend parvenir d'un bond à cette souplesse, que les ruses de l'histoire interdisent encore aux sociétés les plus avancées.

Quinze filles aux champs et des cacahuètes

Parmi les histoires édifiantes qu'on nous a racontées, celle des quinze jeunes filles et des cacahuètes nous a paru la plus significative[89].

Dès les débuts de la Révolution culturelle, des centaines de milliers de jeunes quittèrent volontairement la ville pour aller s'installer à la campagne ; non pas seulement pour y respirer le bon air pendant quelques semaines, mais en vue de s'y établir pour le reste de leur vie.

Ainsi firent quinze lycéennes de Dalian[90], parties dans un grand élan pour se régénérer en travaillant de leurs mains.

Aller au peuple pour être peuple... «En mai 1966, alors que la montagne se couvrait de fleurs, des tambours battirent et des gongs résonnèrent dans un petit village perché sur une colline»... Décor idyllique d'une prise de conscience révolutionnaire. « La grand-mère Lin, qui avait beaucoup souffert dans le passé et détestait

profondément l'ancienne société, se leva ce jour-là plus tôt que d'habitude et prépara pour les jeunes filles un repas, en souvenir des souffrances passées.» Galettes de son et potage de plantes sauvages au goût piquant. «Grand-maman Lin posa les galettes sur la table. Elle se mit à raconter son passé : comment elle était obligée de mendier sa nourriture, comment les propriétaires se plaisaient à lancer leurs chiens sauvages contre elle... Les jeunes filles pleurèrent avec elle et mangèrent les galettes et la soupe aux herbes amères. »

Le premier bénéfice de cette vie paysanne serait de faire comprendre aux jeunes citadines le sens profond de la pensée-mao et la nécessité d'échapper au révisionnisme : «Grand-maman Lin fut saisie de colère et demanda aux jeunes filles : "Ce coquin de Khrouchtchev chinois prétend *qu'exploiter les gens comporte des avantages;* il veut que nous revenions au passé. Pouvons-nous souffrir cela ? – Jamais!" s'écrièrent-elles toutes. Les cris de "A bas le Khrouchtchev chinois !" et de "Longue vie au président Mao !" retentirent dans toute la petite vallée. »

Un incident ouvrit les yeux des quinze filles – plus qu'aucune leçon théorique. Dans une grange, les membres de la commune étaient en train de trier des cacahuètes. Une femme «appartenant aux éléments malsains » s'écria : «Mettons en petits tas ce que nous avons trié, pour que les primes soient réparties selon la quantité cueillie par chacun de nous. On créera de l'émulation. »

Les filles comprirent aussitôt qu'il en allait de la lutte des classes. Cette nuit-là, elles firent le tour des maisons de paysans pour étudier avec eux la doctrine du président Mao : « La politique commande. » Elles critiquèrent les théories révisionnistes d'après lesquelles on doit faire en sorte que « la production commande », employer des « stimulants matériels », étendre les lopins privés et les marchés libres.

Jeunes filles et petits paysans coururent à la grange. Ils virent les petits tas de cacahuètes sur le sol: ce n'étaient pas «des tas de cacahuètes », mais « des tas d'égoïsme ». Avec des pelles en bois, ils rassemblèrent les petits tas en un gros tas collectif.

Le lendemain, les jeunes filles confectionnèrent un drapeau d'un rouge éclatant, sur lequel rayonnaient ces mots : «Lutte contre toi-même, conspue le révisionnisme ! » Tenant haut ce drapeau, elles se rendirent à la grange. Elles le plantèrent devant ceux qui triaient

consciencieusement des cacahuètes. C'est ainsi que les lycéennes «passèrent deux années de lutte dans l'intimité de la pensée invincible de Mao ».

Transportées par leur résistance victorieuse à cette « femme appartenant aux éléments malsains», elles décidèrent de prendre racine dans le village. Aujourd'hui, elles sont présentées en exemple à tous les lycéens.

Le xiafang[g] **:** *châtiment ou privilège ?*

Rien ne montre mieux l'ambiguïté de la rééducation, que le statut des stages de travail manuel : promotion enviable dans l'échelle des valeurs révolutionnaires ? Ou déportation redoutée en camps de redressement ? L'un et l'autre.

« Ceux qui n'ont pas reconnu leurs erreurs, nous répète-t-on, font du travail manuel jusqu'à ce qu'ils aient compris. » Du président Liu Shaoqi au dernier membre du Parti, du recteur Lu Ping au plus modeste instituteur : le travail manuel apporte punition et salut.

Vous demandez où sont passées tels dirigeants éliminés dès les débuts de la Révolution culturelle ? Ou ceux qui, ayant joué un rôle moteur dans sa première phase, ont été à leur tour broyés par la machine qu'ils avaient mise en marche ? On vous répond mécaniquement : «Ils sont là où ils doivent être»; puis: «Ils font du travail manuel » – *xiafang*. Combien de temps ? Nul ne sait. « Tout dépendra de leur attitude dans le travail.»

Tout le monde ne fait pas preuve d'un comportement exemplaire. Divers témoignages nous ont confirmé que, dès les premières années de la Révolution culturelle, les intellectuels, étudiants ou cadres qui travaillaient dans les communes populaires ont profité des premiers troubles pour s'égailler comme une volée de moineaux.

A Dalian, les quinze filles qu'on nous avait citées en exemple durent affronter des groupes de jeunes qui, tout en se prétendant gardes rouges, tentaient d'échapper au xiafang. Tout indique que bon nombre d'étudiants et de lycéens pensaient comme ces mauvais gardes rouges

et non comme ces pures jeunes filles.

On ne secoue pas aisément des habitudes collectives. La coutume des «pieds bandés» ne semblait pas pratiquée pour torturer les femmes, mais pour les rendre inaptes à la station debout – objectif dont elles se faisaient complices, puisque leur infirmité les mettait à l'abri des travaux rudes. Les Chinois de la bonne société arboraient des ongles longs de plusieurs centimètres, non par souci esthétique, mais pour bien prouver qu'ils ne faisaient rien de leurs dix doigts. Avant 1949, les étudiants chinois s'étaient le plus souvent refusés énergiquement à gagner leur vie à la façon des étudiants anglo-saxons, avec de petits travaux. Aussi comprend-on que les gardes rouges aient saisi ce magnifique prétexte : «surveiller les administrations», pour reprendre le chemin de la ville.

Il fallut l'intervention de l'armée[h], afin d'organiser la chasse aux gardes rouges et aux «intellectuels dévoyés» qui avaient quitté leur poste. La puissance de l'appareil de propagande n'a pas été de trop pour déclencher le contre-mouvement.

Mais en même temps, sans explications, des mesures d'ostracisme écartaient des candidats. Beaucoup d'étudiants, comprenant que toutes portes leur resteraient fermées tant qu'ils n'auraient pas effectué ce stage, ou simplement désireux de changer d'horizon, multipliaient en vain les tentatives : on ne voulait pas d'eux.

Nous avons recueilli des témoignages pareils à celui de cette lycéenne : «Bourgeoise ou pas, les travaux les plus durs ne me faisaient pas peur. Je demandai à être employée dans n'importe quel travail comme "pionnier" dans le lointain désert du Xinjiang, ou comme "travailleur de choc" dans les puits de pétrole de Lanzhou. Je savais combien ces tâches exigeaient d'efforts, mais j'avais vraiment envie de prouver à quel point j'étais une communiste déterminée.» Ces régions sont à la Chine ce que la Sibérié est à l'Union soviétique. Travailler là constituait un honneur... «La plupart de mes camarades du lycée engagés pour ce travail étaient de ceux qui avaient raté leurs examens[92]. » Pourtant, ses camarades furent pris comme pionniers, elle point. Ainsi, les «origines de classe» d'une jeune bourgeoise peuvent, malgré ses diplômes, la handicaper au point de lui barrer la route du *xiafang;* tandis que ces mêmes origines, précisément, en contraignent d'autres à partir en priorité pour ce même *xiafang.*

Sans doute faut-il que la rééducation par le travail reste à une place indéterminée entre le châtiment et le privilège, pour que ses objectifs puissent être atteints. Seulement châtiment, elle transformerait la campagne chinoise en insupportable camp de travail forcé. Seulement privilège, elle risquerait de voir bien vite son recrutement tari. En un point mystérieux entre ces deux extrêmes, elle provoque tour à tour la terreur ou l'enthousiasme.

Combien de nos «jeunes messieurs», remarquait l'un de nous, se trouveraient bien d'aller de temps à autre trimer sur l'établi ou vider la fosse à purin ! En Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne, on n'accorde pas le diplôme d'ingénieur à un étudiant qui n'a jamais manié la lime et le rabot. Il reste à la France quelques progrès à faire vers cette nouvelle relation entre l'homme et le réel.

Quelques prouesses de la rééducation en douceur

Le plus étonnant des méthodes chinoises de rééducation, c'est qu'elles se dérouleraient avec le minimum de drames. «Mieux vaut endoctriner que contraindre», me déclare Jiang Gui, dirigeant du Comité révolutionnaire de la province de Jiangsu, un solide gaillard qui a dû en voir de toutes les couleurs. Et avec un grand éclat de rire : « Presque toujours, les choses se passent bien. Les cadres ou les intellectuels qui ont besoin d'être rééduqués reconnaissent au bout de quelque temps les bienfaits de la rééducation : ils en redemandent. C'est alors seulement qu'on peut les renvoyer chez eux. »

Parmi tant de cadres qui se reprochent d'être restés isolés des masses, tant d'étudiants qui comprennent qu'ils doivent transformer leur vision du monde, tant de professeurs qui battent leur coulpe pour être restés bourgeois, combien témoignent avec sincérité d'une ascèse authentique? Combien rongent secrètement leur frein, ne clamant hypocritement leur conversion que pour abréger leurs épreuves ? Bien difficile de répondre. En revanche, il semble que, si les moindres pensées hétérodoxes sont pourchassées sans pitié, elles le sont en général avec un minimum de violence physique. Quatre cinquièmes des membres de l'Académie des sciences ont été dispersés en province ; aucun ne paraît avoir été tué ni même mis en prison.

A l'entrée du combinat de Wuhan, une directive de Mao de 1968 :

«Parmi les étudiants formés à la vieille école, nombreux ceux qui peuvent s'intégrer aux masses ; ils sont les bienvenus.» De fait, il doit arriver que des ouvriers ou paysans accueillent avec bienveillance des intellectuels déchus. Quelques mots d'amitié inspirés par la pitié peuvent rendre courage au désespéré...

«Les irrécupérables, m'assure Jiang Gui entre deux claques sur sa cuisse, sont très rares : même à ceux qui s'obstinent dans la voie capitaliste, nous laissons une issue de sortie ; nous nous contentons de les soumettre au redressement autant d'années qu'il faudra.» Les uns seront récupérés un jour ou l'autre : ceux qui sont assez ébranlés pour adhérer sans arrière-pensée à la religion de masse, ou assez souples pour faire semblant ; autrement dit, ceux qui jouent le jeu. Les autres, qui refusent la rééducation, continueront de la subir. Telle est l'ironie du *xiafang*.

Du frottement mutuel jaillit la lumière

Quel survivant de Verdun, quel ancien prisonnier en Allemagne, ne s'attendrit au souvenir de la vie commune dont il a fait alors la découverte? Le «régiment», les « tranchées », les «camps» ont enseigné le dépassement en même temps que la promiscuité. Les intellectuels ont été arrachés à leurs livres, les manuels à la médiocrité, les bourgeois à leur milieu favorisé, les provinciaux à leur vase clos. Plongés dans le danger, la boue et le sang, ils ont reçu un baptême de réel, classes et races confondues.

Plus d'un citadin chinois, transplanté dans un village de la montagne ou une usine lointaine, a dû ressentir un élan comparable, en se soustrayant au train-train quotidien. Beaucoup, nous dit-on, ont souhaité rester, parce que cette expérience leur a paru plus riche que leur vie antérieure ; tels ces prêtres-ouvriers qui, devenus sans esprit de retour ouvriers permanents, syndicalistes agressifs, pères de famille, ont été absorbés par leur expérience.

Combien d'intellectuels chinois ont ressenti cet appel? Pas de statistiques dans ce domaine plus que dans les autres. Volontairement ou non, une part de ces cadres, enseignants, bureaucrates, artistes restent dans les campagnes. Au lieu de l'exode rural dont souffrent les nations industrialisées, ils alimentent un « exode urbain », auquel Mao

tient par-dessus tout, de manière à rééquilibrer le territoire et à créer des liens indissolubles entre citadins et ruraux.En même temps qu'ils mobilisent la société, ils la stabilisent.

On nous parle avec lyrisme de «l'éblouissante clarté» qui jaillit de ces «mélanges de milieux». Des fonctionnaires envoyés aux champs trouvent, au milieu de leur travail, des accents de poète que le sous-préfet de Daudet aurait enviés :

Que je garde les porcs ou les moutons

Je fais toujours la révolution

Pour que les quatre mers et les cinq continents

Brillent du pouvoir rouge.

Selon la conviction révolutionnaire que proclament les adeptes – ou victimes – du *xiafang,* ils auront ou non des chances de refaire leur vie. Ils ne peuvent plus douter que la lutte des classes est inévitable et que la révolution ne s'arrêtera pas. S'ils ne partent pas à l'assaut des habitudes acquises et des positions tenues par les bourgeois qu'ils furent, ils seront eux-mêmes broyés.

Le lavage de cerveau périodique

«Encore et toujours, me dit Xu Jingxian, le brillant dirigeant de Shanghai, il faut se laver le cerveau. Si l'on oubliait de le faire, l'esprit capitaliste reviendrait aussitôt. Ce lavage est pénible ; on en ressent encore des douleurs longtemps après. Si l'on n'en souffrait pas, cela voudrait dire qu'il est devenu inutile. »

Il poursuit, avec son sourire de Bouddha :

« Dans la vie d'un homme, il faut dix, cent lavages de cerveau. Dans la vie de la Chine, il faut dix, cent Révolutions culturelles, si l'on veut qu'elle reste rouge pendant dix mille ans. La dictature du prolétariat

ne peut s'établir qu'en extirpant toute influence bourgeoise. Il suffirait d'oublier un instant la lutte des classes, pour qu'on assiste à une restauration contre-révolutionnaire, en chaque Chinois comme dans toute la Chine. Le Parti deviendrait révisionniste, donc fasciste. On verrait toute la Chine changer de couleur. Le rouge ne tient pas ; il passe.

– Croyez-vous, demandai-je, que les différences s'effaceront entre techniciens et paysans, entre travail manuel et travail intellectuel, entre ville et campagne ? Est-ce que la diversité d'origine de la jeunesse ne tend pas à se reconstituer ? »

Xu Jingxian frotte négligemment ses belles mains soignées : «Tant qu'un garçon ou une fille n'ont pas été trempés dans les luttes révolutionnaires, ils risquent de succomber à la tentation de désirer une vie aisée, c'est-à-dire de rétablir le capitalisme. Il faut sans cesse détruire cette tentation.»

Le danger menace les jeunes autant que les adultes, puisqu'il provient d'une nature humaine toujours prête à renaître.

«Si nous essayons d'inculquer aux jeunes un marxisme-léninisme inspiré du passé, la révolution s'arrêtera. Ce n'est pas en enseignant des dogmes, c'est en trempant la volonté prolétarienne des jeunes que nous ferons d'eux les héritiers de la cause révolutionnaire. Il n'y a pas de rouge-né. Les enfants trop jeunes encore pour prendre une part active à la Révolution culturelle devront faire plus tard leur propre révolution. »

« *Tire-au-flanc* » *et activistes*

«Les cadres et intellectuels qui sont envoyés en rééducation sont-ils vraiment animés du zèle révolutionnaire, ou bien cherchent-ils à en faire le moins possible ? » Si je posais cette question, ce n'est pas que nous eussions remarqué, à la campagne ou sur les chantiers, beaucoup de ces « tire-au-flanc » qui frappent l'observateur dans les chantiers d'Union soviétique ou de Pologne... A vrai dire, nous avions surtout repéré des travailleurs affairés : non, certes, rapides, mais précis et réguliers. La nonchalance qu'un système étatique semble sécréter

partout, serait-elle absente des « Écoles du 7 mai» et autres chantiers de redressement ?

«Hélas, me répondit Xu Jingxian avec une joyeuse franchise, il y a beaucoup de mauvais éléments qui se glissent dans le nombre et qui introduisent le goût du confort et de la paresse. Il y a quelque temps, les élèves d'une École d'art dramatique, qui avaient été envoyés dans la campagne faire leur service agricole, s'étaient organisés pour passer des vacances confortables. Ils s'étaient installés dans une maison de maître et y menaient la vie de château. Ils passaient leur temps à s'amuser. On ne s'est aperçu qu'à la longue qu'ils n'avaient pas coupé leurs cannes à sucre. Ils s'étaient contentés de faire semblant pendant une inspection. Des cas semblables sont relevés de temps à autre. Il reste beaucoup à faire, pour insuffler aux masses l'énergie révolutionnaire. Heureusement, à côté de quelques moutons noirs, il y a beaucoup de moutons blancs.

– Y a-t-il beaucoup de jeunes qui demandent à revenir aux principes austères en honneur à Yan'an ?

– La grande majorité des jeunes veulent être à la fois travailleurs, intellectuels et soldats. Ils sentent que la politique doit primer la technique, mais sans la faire disparaître. Ils aspirent à retourner à la pureté d'autrefois ; à se prépaer à la guerre populaire, même si cette guerre ne doit se dérouler que sur le front de la production. »

A en croire Xu Jingxian, ce sont, une fois de plus, les mystiques qui l'emportent dans ce pays. Pour combien de temps ? Les propos de ce révolutionnaire charmeur[i] résonnent dans notre mémoire: «Dans la vie de la Chine, il faut dix, cent révolutions culturelles... Dans la vie d'une homme, dix, cent lavages de cerveau... »

a *Ces « écoles (ou maisons de redressement) ont été officiellement fermées, après la Révolution culturelle; mais la rééducation des « déviationnistes » n'a pas cessé pour autant. « On ne peut se passer de certaines méthodes autoritaires*[81] *», dit pudiquement à ce sujet Deng Xiaoping, le 30 décembre 1986 (1990).*

b Nous n'avons pas noté les chiffres, mais ils sont donnés avec une précision dans le détail, qui, comme toujours, contraste avec l'indigence des renseignements globaux sur la production chinoise – les seuls qui nous intéresseraient.

c *Cette idée a retrouvé de sa vigueur par la suite. Deng Xiaoping a déclaré, devant la Conférence nationale du Parti, le 23 septembre 1985 : « Pendant de longues années, nous*

avons pâti d'une erreur; après que la transformation socialiste eut été accomplie pour l'essentiel, on a continué à axer toutes les activités sur la lutte des classes. Cette erreur a connu son paroxysme sous la Révolution culturelle. » (1990)

d *Se nourrir, se loger et travailler comme les* ouvriers[84], *paysans, et soldats (et avec* eux).

e *Il ne faudrait pas croire que ce souci de pureté a disparu avec l'avènement du réalisme pratique de Deng. Celui-ci a donné cette définition de l'idéal communiste le 16 février 1981: « Servir corps et âme le peuple, s'oublier totalement soi-même et se dévouer entièrement pour les autres, ne craindre ni les épreuves ni la mort*[87]*... » (1990)*

f *On doit comprendre la formule comme limitée à !'intérieur du monde chinois: on s'enrichit mutuellement entre soi... Il ne faudrait pas l'entendre comme l'apologie de l'enrichissement par la différene suprême qu'apporteraient les étrangers. Pour les Chinois, l'autre altère, c'est-à-dire qu'il est nocif (1990).*

g *La première rafale de* xiafang *– « renvoi à la campagne » – date de 1955; il n'y a aucune raison pour que ce procédé pénitentiaire soit abandonné, même s'il paraît être tombé quelque peu en sommeil de 1978 à 1989 (1990).*

h *Deng n'a cessé de reconnaître dans l'armée « le mur d'airain qui protège la sécurité et l'édification du socialisrne*[91]*» : constante de la République populaire. Quand il se démet de toutes ses autres fonctions à l'automne 1987, il conserve la présidence de la commission militaire du Comité central – c'est-à-dire la haute main sur l'Armée Populaire de Libération. (1990)*

i *Ces conrersations avec Xu Jingxian se sont déroulées en 1971. En 1984, je devais apprendre de son successeur à la tête de la municipalité de Shanghai qu'au moment de l'interpellation de la « Bande des Quatre », il avait été mis en prison – et qu'«il n'était pas près d'en sortir» ; c'est lui qui avait, en octobre 1976, déclenché la vague d'arrestations, en essayant de provoquer un « putsch » du groupe de Shanghai contre les dirigeants de Pékin (1990).*

CHAPITRE XI

« Sur des pensers nouveaux... » ou Un art révolutionnaire conservateur

Du «pop'art» sur tous les murs

Les dazibao ne constituent pas seulement un moyen de communiquer. Des ouvriers, des paysans, des adolescents, une fois leur journée de travail finie, passent des nuits à dessiner, à écrire, à peindre – écrire, en chinois, exige de dessiner et de peindre. Ils cherchent la forme la plus heureuse, pliant visiblement leur inspiration à une exigence esthétique. Parmi des milliers de dazibao, les plus lus seront ceux qui attireront l'œil par le style le plus plaisant : caricatures de bureaucrates, portraits resplendissants de Mao, élan d'un partisan qui surgit du fourré, paysan en équilibre sur son tracteur. La Révolution culturelle a fait jaillir un art de masse.

L'un de nous proteste : un art, ces affiches où le poncif le dispute à la gaucherie? Un art, alors que tous les grands artistes ont été déportés dans les camps de redressement ? Il eût été bien surprenant que le gigantesque nivellement qui atteint toute chose en Chine, ne produisît pas ici aussi son effet. Le peintre renommé a disparu, comme a disparu le «patron », le « mandarin ». Le talent créateur n'est dévolu qu'aux masses.

Le peuple est donc invité à se faire peintre lui-même. La Chine a envoyé ses artistes aux champs ; mais l'homme des champs est incité à devenir artiste. D'un bout à l'autre de la République populaire, des paysans décorent les parois de leur maison. Des employés, juchés sur des échelles, colorient de gigantesques panneaux qui représentent un soldat ployant sous un sac de blé ou un ouvrier porteur de mitraillette. Les enfants décorent de leurs aquarelles les cloisons de leurs salles de classe ; les travailleurs, les murs de leurs entreprises.

Créateurs, ces artistes spontanés le sont rarement. Ils imitent, à la manière des élèves de l'École du Louvre qui installent leur chevalet devant la Joconde. L'inspiration ne varie pas.Elle est collective; l'individu ne fait que refléter docilement les modèles admis. Le peuple chinois a couvert le pays d'images de Mao, ou d'idéogrammes découpés dans du papier doré : on les retrouve d'un bout à l'autre de la Chine ; mais on ne les trouve qu'en Chine.

Les « Gobelins» de Hangzhou

Une matinée pour visiter la fabrique de soieries et tapisseries de Hangzhou. Dans une salle dont les fenêtres donnent sur un lac ombragé de saules, des hommes et des femmes se penchent sur des cartons, où ils reportent à des échelles variables les traits de paysages ou de portraits figurant sur des cartes postales. La maison natale de Mao à Shaoshan. Le premier poste révolutionnaire établi par Mao sur les monts Jinggang. Mao parlant à Canton devant l'Institut du Mouvement des Paysans. Ou encore, le portrait de Chou En-lai ; ceux de Marx, Engels, Lénine et Staline ; ceux des chefs des nations- sœurs, Norodom Sihanouk et Enver Hodja; des scènes tirées des ballets révolutionnaires. Une vingtaine de modèles sélectionnés, que l'on transpose sans arrêt en toutes dimensions.

Une fois les cartons établis dans les proportions voulues et agréés par le Comité révolutionnaire de la fabrique, le travail de l'artiste cède la place à l'électronique : I.B.M. après Lurçat. Machines automatiques et fiches perforées permettent de tisser à une cadence des milliers de fois supérieure à celle du travail manuel.

«Invention, nous assure-t-on, des ouvriers de la fabrique.

– Vraiment ? Ils n'ont pas été aidés par les ingénieurs ? Ils ne se sont pas inspirés de techniques étrangères ?

– Non,non, ce sont les larges masses.»

Tout vient d'elles et y retourne : le choix des modèles – ceux que préfèrent les masses ; la mise au point des cartons par des artistes voués à l'anonymat ; le procédé ultra-moderne de fabrication.

Les neuf cents ouvriers de la manufacture travaillent en trois équipes, comme dans la plupart des entreprises chinoises, tant sont exigeants les besoins de la production : les commandes pleuvent. Chaque maison du peuple, foyer culturel, et jusqu'au plus modeste logement familial, demandent Mao en peignoir de bain après sa fameuse descente du Yangzi, ou Mao jouant au ping-pong, ou Mao levant le bras à la tribune de la Porte de la Paix céleste pour saluer les milliers de gardes rouges qui défilent devant lui.

«Nous avons beau augmenter la cadence, nous explique le dirigeant du Comité révolutionnaire, nous n'arrivons pas à faire face à la demande. Avant la Révolution culturelle, cette fabrique tissait des scènes figurant des empereurs sous leur dais, des courtisanes en chaise à porteurs, des danseuses de la Cour, des mandarins. Le peuple ne s'intéresse plus à ces défroques de l'ancienne société. Il veut des scènes d'aujourd'hui. Et il préfère la couleur[a]. »

De la machine à tisser sortent ainsi, en douze couleurs, sans la moindre erreur ni surprise, à un rythme de mitrailleuse, la verrue au menton de Mao, la goutte d'eau qui sèche sur son orteil, la barbiche de Lénine, l'iris brillant de malice de Chou En-lai.

Des productions artistiques au kilo

Cette manufacture des Gobelins à la mesure de la Chine de Mao, ses productions sont-elles si différentes, dans leur inspiration, des tapisseries qui représentaient le Roi-Soleil d'après les cartons de Le Brun? A cette nuance près, qu'elles sont tirées à des millions d'exemplaires, et valent entre un *yuan* et une dizaine de *yuan*[b], selon qu'on les veut assez grandes pour orner une porte, ou le mur d'une salle de conférences.

Artistiques, ces productions que l'on mesure au mètre carré ou au kilo ? Les dirigeants du Comité révolutionnaire de la fabrique nous indiquent avec orgueil l'objectif des travailleurs : battre leurs propres records; après un Mao de 2,20 mètres de hauteur et de 1,54 mètre de large, tisser un autre Mao plus haut, plus large, et monté sur un bateau, puisque « à la révolution, il faut un bon timonier» ; dix mille

fiches perforées avaient suffi pour la précédente performance ; il n'en faudra pas moins de trente mille pour celle-là.

Relèvent-ils de l'art, ces éventails, ces carpettes, ces dessus de cheminées aux motifs révolutionnaires, en vente aux rayons des grands magasins, dans l'attente de clients qui ne se bousculent guère ?

L'Occidental trouve mieux son compte dans de rares boutiques de Pékin, de Shanghai, de Canton, qui offrent encore à l'amateur d'exquis éventails et des paravents de laque, des miniatures représentant des scènes de Cour, des promenades sur un lac, la rêverie d'une jeune fille sous un saule, le bondissement d'un cerf attelé à un carrosse. Les racines de cet art plongent dans un terreau vieux de cinquante siècles. La tradition est encore pleine de sève. La révolution laisse faire : un jardin qu'elle n'a pas touché.

Un atelier d'art artisanal

De hauts bâtiments austères, récents, nous dit-on, mais déjà défraîchis ; un crépi qui s'écaille. C'est l'atelier d'artisanat d'art de Pékin. Dong Jingyang, vice-président de son Comité révolutionnaire, nous en retrace l'histoire. «Avant la Libération, les artisans travaillaient à leur compte, mais la concurrence qu'ils se faisaient les mettait à la merci des étrangers qui exploitaient la Chine. » A partir de 1949, la pratique individuelle a été d'abord coordonnée ; puis, en 1952, des coopératives ont été créées ; en 1958, trois coopératives ont fusionné pour former cet atelier de huit cents ouvriers.

«En somme, c'est une étatisation progressive ? » On fait répéter notre question. «L'État n'est pour rien dans ce processus ! » C'est « l'initiative de la base» qui a «spontanément exigé ce regroupement »...

A Pékin, plus aucun artisan n'exerce seul. Cet atelier d'art englobe toutes les techniques : peinture sur soie, peinture sur verre, laques, émaux cloisonnés, céramiques, sculpture de l'ivoire, du jade, des cornalines, du corail.

«La collectivisation a permis des progrès importants», nous explique-t-on. En 1965 encore, on pouvait voir les cloisonnés cuits au

charbon de bois. Aujourd'hui, le passage au feu se fait dans des fours électriques. Pour l'incision des pierres dures, des machines électriques remplacent les machines à pédales de naguère. Des tours mécanisés assurent le polissage. Le bleu des céramiques Song, «couleur du ciel après la pluie», atteignait les plus hautes enchères en Occident parce qu'on n'en fabriquait plus : le secret était perdu depuis cinq siècles. Il a été réinventé «grâce à la pensée-mao »: *«* Retrouvons *le meilleur de la tradition. »*

Comme toute rationalisation, le progrès industriel fait éclater le processus de fabrication entre divers spécialistes, sauf pour le prototype de chaque série. Ce n'est plus le même homme qui désire créer une forme, l'imagine, la réalise : la masse s'est faite artisane. La pièce d'ivoire passe de main en main. Un canif cisèle un paysage dans du bois dur ; un autre s'attarde patiemment aux contours d'un visage. Un travailleur incise des pierres semi-précieuses sur la meule hérissée de sable de diamant. Un de ses camarades agglomère les poudres d'ivoire. D'autres, qui ne travaillent qu'à la pince et au pinceau de colle, placent les cloisonnements de cuivre. D'autres encore polissent au tour les huit cents cloisonnés ronds que produit chaque jour l'atelier.

De l'art, ce geste adroit que le même travailleur répète huit heures de suite, entouré des membres de la même équipe, avant de céder la place à la seconde équipe, puis à la troisième ? De l'art, ces objets usinés par milliers ? Et pourtant, que d'adresse dans ce geste précis, toujours recommencé ; que de rêves projetés dans tant de foyers, par ces paysages romantiques ou ces personnages d'épopée...

Motifs traditionnels et motifs révolutionnaires

Il subsiste quelques artistes qui réalisent la totalité des opérations, depuis la conception jusqu'à là finition. Ce sont ceux qui créent les modèles, d'après lesquels des séries seront indéfiniment répétées. Leurs motifs, qu'il s'agisse d'artisanat d'art, de peinture ou de sculpture, s'orientent vers deux directions.

Ou bien, il s'agit d'imiter l'art traditionnel. Voici des boules d'ivoire taillées en dentelles ; le sculpteur arrive à ciseler, à partir des perforations qu'il a ménagées dans la boule extérieure, trente-deux

boules, encastrées l'une dans l'autre, et tournant chacune librement : deux ans de travail. Voilà de grands tableaux, des paravents laqués, incrustés de pierres dures. Voilà des oiseaux perchés sur des palmiers ; des floralies autour d'un lac ; des toits retroussés.

Ou bien – le plus souvent – des créations sur des motifs contemporains : un bloc d'ivoire représente l'héroïne du *Détachement féminin rouge* dansant un jeté-battu, sa mitraillette dressée au-dessus de la tête. Le Grand Pont de Nankin, en pierres dures de couleurs appropriées, surmonté de drapeaux rouges en corail. Un «pont de chaînes» en tourmaline, sculpté en bas-relief sur un tableau laqué – souvenir d'un épisode glorieux de la Longue Marche. Nous nous penchons sur un sculpteur d'ivoire. Il taille une partie de ping-pong : un joueur a les yeux bridés; l'autre est un «long-nez[c]»: ses mâchoires ne se superposent pas, comme s'il mâchait du *chewing-gum.*

Qui prescrit ces motifs? «Personne. Les travailleurs décident», affirme-t-on. Mais quand il s'agit de matières précieuses, bloc de jade, feuille d'or, les confie-t-on au travailleur qui en fera la demande ? «Non, naturellement, les travailleurs les moins expérimentés font leurs premières armes sur des matériaux courants, bois ou pierres tendres. Le Comité révolutionnaire réserve les matières de grand prix aux artisans les plus doués.» Lesquels ne paraissent pas se soucier de la plus-value qu'ils apportent à ces matériaux. Un vieux sculpteur de corail travaille depuis six semaines sur une belle pièce ; il ne compte pas lui consacrer, au total, moins d'un an. On exportera alors son œuvre par Hongkong et elle sera vendue trente mille *yuan*[d]. Le prix de cette sculpture équivaudra à vingt-cinq ans de salaire du sculpteur. Celui-ci a-t-il seulement été effleuré par l'idée de faire ce calcul ? S'il l'a fait, ne voit-il pas dans ce transfert une exploitation ?

Des bouddhas de jade aux partisans en casquette

Ces partisans en casquette qui font claquer au vent un drapeau de corail, ces épisodes de la révolution en palissandre incrusté, est-ce vraiment «l'esthétique prolétarienne» ? L'art chinois s'est donné un contenu révolutionnaire : a-t-il trouvé des formes révolutionnaires ? Évidemment non, et notre petite troupe s'en montre déçue. On nous répond que l'essentiel est d'avoir introduit massivement des «motifs contemporains». Au surplus, ajoute-t-on avec humilité, « l'esthétique

prolétarienne n'a pas encore pleinement maîtrisé la pensée-mao ». Aux yeux d'un Occidental, le réalisme maoïste rejoint dans le pompier les arts plastiques staliniens, s'il ne les surpasse pas. Mais les critères occidentaux sont-ils appropriés ?

Pour l'art, comme dans tous les domaines, le régime a rompu les déterminismes. Aux ordres passés par la Cour, les mandarins ou les riches amateurs d'Occident, il a substitué les commandes des Comités révolutionnaires, de la clientèle de masse, des pays frères. Le goût des ouvriers et paysans a remplacé celui des « élites». Y a-t-il divorce entre les deux ? Il serait naïf de s'en étonner.

Vases cloisonnés, bouddhas de jade, mandarins d'agate ont été brisés par les gardes rouges en 1966 et 1967, au nom de la ligne prolétarienne : ces survivances de l'époque impériale "détournaient le peuple de la révolution". Les mêmes techniques ancestrales s'appliquent aujourd'hui à répandre des modèles roboratifs. Sculpteurs sur jade ou sur ivoire couverts de rides, orfèvres ou laqueurs aux cheveux blancs cisèlent la Révolution culturelle en ronde-bosse, laquent partisans et gardes rouges. L'imaginaire chinois se peuple de nouvelles figures-types.

«Au fond, conclut Zhou Chendong avec son sourire raffiné, l'esthétique bourgeoise et l'esthétique prolétarienne répondent à des objectifs rigoureusement opposés. Dans les pays capitalistes, vous prisez les objets d'art qu'on voit peu, vous dédaignez ceux qu'on voit partout ; chez nous, au contraire, on rejette les formes qui éloignent du modèle admis, on répand partout les formes reçues. »

Ces objets d'art sont le seul ornement autorisé. Les grands dignitaires nous accueillent dans un décor uniformément médiocre : mêmes fauteuils d'osier recouverts d'une housse grise, mêmes pots à thé, mêmes crachoirs, mêmes cendriers sur des guéridons identiques. L'esprit de Yan'an anime toujours les dirigeants chinois : des maisons de troglodytes du Jardin des Jujubiers aux salons du Palais du Peuple, même mode de vie simple, même souverain dédain pour toute recherche dans l'environnement. Absence de style ? On finit par se demander s'il ne s'agit pas d'un style.

Une musique composée par les masses

La fosse d'orchestre de l'Opéra de Shanghai. Les instruments y ressemblent à ceux d'Occident, à l'exception de quelques gongs et violons chinois. On se croirait à Paris, ou à New York, ou à Moscou, si chef d'orchestre et instrumentistes n'avaient troqué le frac contre l'uniforme gris à col montant. La musique semble n'avoir de chinois qu'un habillage. L'ouverture et l'accompagnement du ballet *La Fille aux cheveux blancs* pourraient être européens, à part, de-ci, de-là, quelques coups de cymbales qui déchirent le tympan, quelques airs de flûte suraigus pour une oreille parisienne.

Pour le reste, l'impression d'un pot-pourri. Une mesure, une phrase vous font penser à Tchaïkovski, à Lalo, à Johann Strauss. Vous avez envie de siffloter un morceau de *La Dame de pique,* de *La Fiancée vendue* ou de *L'Oiseau de feu.* En fermant les yeux, on se sent transporté avant-guerre, à l'écoute d'un orchestre sous kiosque de Divonne-les-Bains ou de Bourbon-Lancy. La foule suit ces arrangements dans un silence religieux : ils lui plaisent d'autant plus qu'elle en est bercée à toute heure.

Car la musique des opéras révolutionnaires est interchangeable : celle de *La Fille aux cheveux blancs* avec celle de *La Prise de la Montagne du Tigre,* celle de *Sha Chia Pang* avec celle du *Détachement féminin rouge.* On a vite fait le tour du répertoire. Quand on a écouté la musique dans la salle de spectacle, on l'entend ensuite en disque. Ou à la radio. Ou par les haut-parleurs. Ou sur les lèvres des enfants, qui les fredonnent dans les jardins publics. La Chine entière est poursuivie par les mêmes airs, devenus langage commun. Un nombre limité de rengaines chantent sans cesse à l'oreille de huit cents millions de Chinois, comme jaillies d'un invisible orgue de Barbarie.

«Quel est le compositeur ? demandons-nous. – Il n'y a pas de compositeur, nous répond-on ; cette musique a été composée par les masses, armées de la pensée invincible du président Mao. »

Au-dessus de la fosse d'orchestre de l'Opéra de Wuhan, un calicot se déploie, reproduisant une calligraphie de Mao : « Avec de l'étranger, faisons du national.»

Devant un art qui enchâsse des œuvres révolutionnaires dans une musique européenne, le voyageur décidé à être enthousiaste assure

que «la musique chinoise allie de façon très heureuse le fonds séculaire chinois et la gamme mélodique de l'Occident. Cela donne une musique extrêment prenante, d'une grande puissance d'émotion[94]». Le voyageur réticent s'exclamera, comme l'un de nos compagnons : «Ce n'est pas chinois. C'est mi-viennois, mi-russe. C'est totalement conservateur. C'est ça, une musique révolutionnaire? Tout au plus, de la musique néo-je-ne-sais-quoi[95]. »

Mais une musique n'a-t-elle pas atteint son objectif révolutionnaire, quand elle se trouve sur toutes les lèvres, quand elle capte les énergies latentes d'un peuple ?

Comment les acrobates de Wuhan font tomber le gros bâton

Nous étions avides de voir des acrobates. Trapézistes, prestidigitateurs, clowns et antipodistes font l'orgueil de la tradition chinoise. Leurs représentations, poursuivies de 1949 à 1966 sans le moindre contenu politique, avaient été interrompues depuis le début de la Révolution culturelle, qui ne tolérait pas des cascadeurs soucieux seulement de cascader, ni des cyclistes de pédaler. Elles venaient juste d'obtenir l'autorisation de reprendre. Leur spectacle d'adresse avait-il de nouveau le droit d'exister sans être révolutionnaire, alors que partout ailleurs on honnissait l'art pour l'art ? Ou s'était-on arrangé pour qu'il servît aussi le socialisme ?

Wuhan : ville fantasque, où la Révolution culturelle a déchaîné ses violences. Des annonces faites, suivant la tradition, par les actrices à la voix si haute qu'elle fait violence à l'oreille. Des assiettes, que l'on fait tourner silencieusement au sommet de longues tiges souples, dans un numéro appelé « lotus ». Comment cette mise en scène, où se retrouve toute la grâce de la Chine ancienne, glorifie-t-elle la «grande victoire de la révolution socialiste » ? Comment les «jeux de chaises» emboîtées les unes sur les autres en équilibre, comment les «jeux de pieds» de jeunes filles couchées qui font rouler des tonneaux sur leurs jambes tendues, glorifient-ils «l'édification socialiste » ? Où viendraient-ils se loger, «le réalisme socialiste et le romantisme révolutionnaire » dont parle le programme ?

Certes, le peuple de la rue est bien sur cette scène ; mais les femmes sont si coquettes et les hommes si agiles, qu'on ne se croit pas dans la

vie. Les paysans sont là, qui fêtent la récolte du riz; mais les numéros d'équilibristes sont si étourdissants qu'on en oublie toute idéologie. Que pourraient démontrer ces prouesses de muscles et d'adresse? Illustrent-elles les prescriptions de Mao? «La tâche fondamentale de la littérature et de l'art socialistes est de s'efforcer de représenter l'image héroïque des ouvriers, des paysans et des soldats. C'est seulement avec de tels modèles que nos arguments se révéleront convaincants, que nous serons capables de *faire tomber le gros bâton* des mains des réactionnaires[96]. »

Cependant, à ces amuse-gueule, les morceaux de résistance succèdent bientôt. Le prestidigitateur se politise: un pauvre colporteur change son mouchoir de poche en canard de Barbarie pour répondre aux besoins des masses. Une pyramide de vélos s'échafaude, qui n'en finit plus de monter à l'assaut du ciel : ce sont des cyclistes vietcongs qui résistent aux assauts de l'aviation américaine. Les balles sifflent – certaines viennent crever les pneus sur lesquels repose la pyramide. Un avion américain tombe, sous les ovations des cyclistes et de la salle. Et le numéro classique de voltige à bicyclette se termine dans l'explosion de haine d'un groupe qui défie l'équilibre par le mouvement même de son effort passionné.

Après les partisans vietcongs, les militaires chinois. Des aviateurs jaillissent vers le plafond, d'un siège éjectable à l'autre. Des marins pirouettent autour d'un drapeau rouge.

Le clou du spectacle : un navigateur acrobate tente en vain, avec une adresse qui mériterait un meilleur sort, d'atteindre un fanal qu'il doit réparer sur la falaise. Malgré des cabrioles extravagantes, il retombe chaque fois dans sa barque secouée par la tempête. Une inspiration : il sort de sa poche son Petit Livre Rouge, tel Astérix avalant sa potion magique, et parvient au but par un ultime saut périlleux.

Pour finir, la troupe entière, toutes spécialités réunies, le Petit Livre Rouge serré sur la poitrine, entonne un chant militaire, clôturant un spectacle qui a conquis de haute lutte les qualificatifs de « révolutionnaire» et « d'anti-impérialiste » décernés par l'affiche.

La salle de l'Opéra de Wuhan, où s'écrase une foule de jeunes, est électrisée. Elle ronronne de plaisir devant les prouesses, retient son souffle quand les acrobates défient le danger, éclate de rire quand

crèvent les pneus de bicyclettes, explose en vivats. Mais il nous a paru qu'elle restait réservée devant les allusions politiques.

Un répertoire en peau de chagrin

Une rapide enquête sur le programme des spectacles à Shanghai fait apparaître que cette ville de plus de dix millions d'habitants n'offre pas au public plus de cinq titres de pièces, *jouées ou filmées: toujours les mêmes depuis trois ans.* De plus, l'assistance au spectacle est tenue pour un acte politique, donc une obligation. Les films antérieurs à la Révolution culturelle sont interdits.

La création personnelle a été abolie, comme recherche du « renom ». Dans toute la Chine, sept pièces de théâtre, ballet ou opéra, seules admises, sont l'œuvre d'équipes, sous la direction de la camarade Jiang Qing, épouse du président Mao. Le peuple a «rééduqué les cadres chargés du travail littéraire et artistique et réorganisé les rangs des écrivains et des artistes ». Les autres spectacles ne sont que des variations sur les thèmes de ce répertoire.

Pourtant, le public était habitué à la diversité. En 1962, plus de cinquante mille pièces différentes étaient jouées[97] : ou bien tirées du fonds classique, ou bien créées spontanément depuis la Libération. Les corps de l'Opéra de Pékin, de Shanghai, de Canton, se consacraient surtout à des oeuvres traditionnelles. Plus de deux cent mille acteurs s'efforçaient ainsi de préserver ou d'enrichir le patrimoine théâtral de la nation. Au cinéma, des films chinois, russes, tchèques, yougoslaves et même occidentaux – comme la version hollywoodienne de *David Copperfield* – offraient une grande variété.

Cette vie culturelle intense a été progressivement étouffée. Le «Festival de l'Opéra de Pékin sur des thèmes contemporains », en juin-juillet 1964, a sélectionné trente-cinq pièces. Un mouvement de «révolution artistique» préludait à la Révolution culturelle: le répertoire traditionnel allait être évincé, au profit des pièces révolutionnaires modernes. Le Festival de Pékin fut déjà salué par la presse comme une «victoire de la Révolution culturelle socialiste ». Deux ans avant qu'elle ne se déclenchât...

Les trente-cinq pièces retenues en 1964, parmi les cinquante mille recensées en 1962, furent, à leur tour, réduites à sept, seules jugées conformes à la ligne victorieuse. Encore ces sept modèles furent-ils purifiés au creuset de la Révolution culturelle.

«Nos premières tentatives pour porter à la scène des sujets tirés de la vie moderne », répond à nos questions Lin Yangyang, le maître de ballet de l'Opéra de Shanghai, «se sont soldées par un échec. Nos artistes copiaient trop servilement le réalisme socialiste importé d'Union soviétique. Les masses ont senti instinctivement que ce modèle imposé par des bureaucrates aux ordres de Moscou était faux. Nous avons approfondi notre art dramatique, en lui faisant rejoindre nos traditions. Le public a compris que nous avions trouvé la vraie voie, la voie chinoise. »

Lin Yangyang ne nous dit pas que ce tri rigoureux a écarté à la fois les pièces à thèmes contemporains où l'on ne sentait pas battre le cœur de la Chine ancienne et, tout aussi sévèrement, les pièces que les traditions nationales ou locales avaient transmises, mais où ne s'exprimait pas la volonté de la Chine d'aujourd'hui.

La réponse de Lin Yangyang en fait deviner une autre: pour amener les Chinois à vibrer sans réticence devant les œuvres qu'on voulait leur faire aimer, encore fallait-il supprimer la concurrence ruineuse de tout spectacle traditionnel ou étranger, qui aurait eu leur préférence. Le public, dès lors, perdait la liberté de bouder les sept pièces retenues : elles devenaient pour la nation des modèles exclusifs.

Éliminer les germes dangereux

Peut-être y a-t-il plus. Un film étranger, un opéra traditionnel, une pièce contemporaine, qui ne seraient pas dans «la ligne», introduiraient des germes toxiques. Ils risqueraient de détruire, en quelques heures, l'acquis de plusieurs années de formation prolétarienne.

A l'automne de 1959, le maréchal Peng Dehuai, qui avait critiqué Mao devant les instances du Parti pour les erreurs commises pendant le Grand Bond en avant, fut limogé et remplacé par Lin Biao. Peu

après, on jouait à Pékin une pièce de l'écrivain Wu Han, *Hai Rui insulte l'Empereur,* qui représentait, sous forme d'une allégorie empruntée à l'histoire chinoise, la disgrâce d'un mandarin intègre, mais trop franc. La pièce fit courir l'intelligentsia de Pékin – ou ce qu'il en restait. Encouragé par le succès, Wu Han publia en 1961 une suite à cette comédie, sous le titre *La destitution de Hai Rui.*

Rien n'est aussi fragile qu'un régime autoritaire, dès qu'il laisse la place libre aux hérésies. Il fallut aller jusqu'à faire intervenir l'armée. La «Commission culturelle de l'armée sur l'Art et la Littérature» prit pour première cible l'œuvre de Wu Han, qui avait osé fronder le président Mao. Les militaires réglèrent son compte à l'offensive de l'idéologie bourgeoise – dont ces pièces pamphlétaires «refuge d'opinions antiprolétariennes», n'étaient, de toute évidence, que l'élément précurseur...

Même les œuvres les plus révolutionnaires dans leur inspiration furent passées au crible. Ainsi, *La Prise de la Montagne du Tigre* fut décortiquée par une commission présidée par Mme Mao, qui dénonça phrase par phrase, jeu de scène par jeu de scène, toutes les concessions faites à la « ligne révisionniste».

« Brûler tous les livres »

En littérature, ces principes se sont traduits par une stérilisation générale. « Les lettres, dans la Chine d'avant la Libération, étaient, nous explique-t-on, des activités purement artificielles. L'inspiration n'était à la portée que d'un minuscule public. Il fallait donc faire table rase, là comme ailleurs. C'est ce que nous avons fait. »e

Un des premiers actes de la Révolution culturelle a été de fermer les librairies. Le passage Xidan, à Pékin, bordé de magasins de livres d'occasion, est devenu une ruelle morte; les volets clos furent recouverts d'inscriptions dans le genre : «Mettons fin pour toujours au commerce de la camelote réactionnaire ! » «Aux rats les bouquins !» Ou des citations du Président : «La littérature doit servir les masses. Elle doit naître pour elles et être utilisée par elles. »

La Révolution culturelle a commencé par effacer. Aucun ouvrage

littéraire n'a été imprimé pendant cinq ans. Les rares librairies rouvertes n'offraient à notre passage, hors les œuvres de Mao, que des publications techniques. Les documents officiels sur la Révolution culturelle faisaient état de poèmes, de pièces, voire de romans écrits par des paysans, des ouvriers ou des soldats. Mais il ne paraissait pas facile de se les procurer.

Dans le film de Truffaut, *Farenheit 451,* l'héroïne, sous les traits de Julie Christie, apprenait par cœur le texte de son livre préféré, parce que le pouvoir faisait brûler tous les livres. En Chine, on se sent plongé dans ce monde étrange. Là encore, tradition chinoise. Le grand Qin Shihuangdi, le constructeur de l'Empire unifié, avait proscrit par décret tous les livres, notamment les textes confucéens. Son successeur, soucieux que le peuple eût de quoi se nourrir, mais défiant à l'égard de tout ce qui n'était pas nécessaire pour mener une vie simple, avait refusé de revenir sur ce décret: «J'ai conquis l'Empire à cheval. Que me font les textes classiques?» Il fallut attendre le règne de l'empereur Wen pour que fût abrogé le décret de Qin. Les lettrés se mirent alors à la recherche des vieux textes et en retrouvèrent à grand-peine, dans les murs et dans les tombeaux, quand ce n'était pas dans la mémoire des anciens, refuge suprême devant le bûcher.

Même dans les bibliothèques, on ne laisse à la portée des lecteurs que des écrivains étrangers dûment sélectionnés : Balzac, Dickens et Zola, «témoins de la décomposition de la société bourgeoise » ; Gorki et Maïakovski, mais ni Pasternak, «un renégat », ni Soljenitsyne, un « traître qui a accepté le Nobel bourgeois».

Vers la reprise d'une production artistique et littéraire

Interrompue depuis 1966, la production littéraire et artistique chinoise allait-elle reprendre ?

On nous affirmait que cette pénurie ne saurait s'éterniser. Des efforts devaient être faits pour «former et éduquer des amateurs parmi les ouvriers, paysans ou soldats ». Toutefois, il faudrait « tenir compte de l'utilité politique pour sélectionner les créateurs ».

De tels créateurs n'ont pas fait leur apparition : ou, en tout cas, le

public n'a pas accès à leurs oeuvres. Ceux qui publiaient avant 1966 appartenaient presque tous à la génération des «intellectuels de gauche», qui s'est épanouie après le mouvement du 4 mai 1919 et s'était ralliée en 1949. De cette génération, seul Guo Moruo a surnagé, caution du régime.

Il est évident que la Révolution culturelle n'a pas tenu ses promesses artistiques. Les « masses » n'ont pas produit les chefs-d'œuvre que l'on attendait d'elles[f]. Ne faudra-t-il pas revenir à la politique d'avant 1966, qui permettait à des talents de s'affirmer, à des *individus,* portant un nom et acquérant un renom, d'écrire, de composer, de peindre? Sans doute les écrivains et artistes, brutalement bousculés, hésiteront-ils longtemps avant de s'exposer à nouveau. Le retard accumulé se rattrape dans le domaine économique par une activité accrue. Les années perdues en matière artistique se rattraperont-elles ? Reverra-t-on un jour fleurir cent fleurs ?[g]

a *« Parmi les nombreux domaines qu'embrasse le front idéologique, déclare Deng devant le IIe plénum du XIIe Congrès le 12 octobre 1983, la littérature et l'art se sont épanouis comme jamais auparavant. La vie réelle s'y reflète en ampleur et en profondeur. L'expression dans les arts plastiques marque des progrès remarquables*[93]*...» On n'ose penser qu'il y compte ces chromos (1990).*

b De deux francs à une vingtaine de francs (1971).

c Surnom donné par les Chinois aux hommes de race blanche.

d Environ soixante-cinq mille de nos francs (1971).

e *Deng n'a guère changé de conviction : «D'aucuns, dit-il le 12 octobre 1983, prétendent que l'aliénation de l'homme en régime socialiste doit devenir l'un des thèmes de leur création. Quelques ouvrages défendent même l'érotisme; ils exercent sur la jeunesse une influence non négligeable. Beaucoup d'écrivains et d'artistes se détachent de l'étude du marxisme et de la lutte des masses pour créer, prétendent-ils, une vie nouvelle. Tous sont à l'origine de ce phénomène négatif, la pollution spirituelle*[98]*.» (1990)*

f *Depuis lors, le balancier est reparti dans l'autre sens. L'écrasement de la Bande des Quatre s'est accompagné d'une sévère dénonciation de leur politique culturelle. Des Quatre, ce fut Mme Mao la plus visée. On lui reprocha la dictature sectaire qu'elle avait fait régner pendant dix ans sur la littérature, l'opéra, la musique. Des spectacles interdits ont été de nouveau présentés, notamment l'opéra* Rebelles malgré eux, *tiré du célèbre roman* Shui hu (Au bord de l'eau), *et dont les Français ont pu voir une version japonaise à la télévision. Quant à Beethoven, incarnation de la musique occidentale aux yeux des Chinois, il a été promptement réhabilité; sa* Troisième Symphonie *a été jouée, dès le 23 avril 1978 lors du concert donné à Pékin par l'Orchestre symhonique de la Société*

philharmonique centrale de Chine. Des chefs d'orchestre vous déclarent volontiers que la Bande des *Quatre a exercé ses méfaits dans le domaine musical, et que tous les musiciens se félicitent de sa chute* (1990).

g *Les écrivains chinois ont toujours été soit orthodoxes, soit méconnus. Deng s'est toujours montré fort traditionnaliste dans ce domaine: Par exemple, lors de la Conférence nationale du Parti, le 23 septembre 1985 : « Les milieux idéologiques et culturels produiront davantage d'œuvre de haute valeur morale; on interdira la production, l'importation, la dissémination d'œvres pernicieuses*[99]*. » (1990)*

CHAPITRE XII

Les figures exemplaires du répertoire

1. - Effrayante ou admirable monotonie

Donc, sept « œuvres théâtrales révolutionnaires modèles» ont pu seules passer dans les cribles de la Révolution culturelle. Non pas huit. Sept, appelées à forger l'âme d'un peuple. Sept, comme système unique de référence. Sept, que les deux plus grandes troupes de danse, celles des Opéras de Pékin et de Shanghai, présentent comme ballets révolutionnaires. Sept, dont on a tiré des films en couleurs qui sont projetés dans tous les cinémas et repassent chaque jour à la télévision. Les troupes locales les jouent comme pièces de théâtre. La musique en a été enregistrée sur des microsillons, en vente dans tous les grands magasins pour une bouchée de pain ; mais on ne peut acheter que ceux-là. Des saynètes en sont extraites, pour les enfants des écoles et les petits gardes rouges.

Au fait, nos chansons de geste, du Xe au XIIIe siècle, étaient-elles plus nombreuses ? Le peuple grec, pendant cinq siècles, n'a-t-il pas vécu des seules *Iliade* et *Odyssée,* sur lesquelles les enfants apprenaient à lire, et qu'on récitait inlassablement aux carrefours? La culture populaire italienne ne reposait-elle pas sur quelques opéras ?

L'imaginaire chinois est ainsi habité par quelques figures de paysans, d'ouvriers et de soldats. Les Chinois de tous âge et condition sont invités à partager les mêmes émotions, à réciter les mêmes répliques, à se bercer des mêmes rythmes. Purgés et expurgés, ces textes offrent au peuple la quintessence de ce qu'il doit aimer et haïr, les modèles qu'il doit chercher à imiter. Ces œuvres connues par cœur, chantées et dansées dans les crèches d'usines ou dans les plus lointaines communes populaires, fournissent à ce peuple naguère fractionné un étrange moyen d'unification et de transformation. La grand-mère Li, la jeune Xier, l'aiguilleur Li Yuhe, font partie du

patrimoine culturel de tous les Chinois, du Tibet à la Mandchourie, de la Mongolie à Hainan.

La mutation du théâtre a été le point de départ de la Révolution culturelle ; elle en est devenue le point d'aboutissement : ce répertoire limité doit façonner, mieux qu'aucun autre procédé, l'inconscient collectif.

De ces sept oeuvres, nous avons vu trois : *La Fille* aux *cheveux blancs, Le Détachement féminin rouge, Le Fanal rouge.*

La Fille aux cheveux blancs

L'Opéra de Shanghai : la plus belle salle de Chine, après la salle des fêtes du Palais du Peuple à Pékin ; bondée d'hommes et femmes, tous en pantalon bleu et chemisette blanche[a], et dont le sexe même est difficile à deviner. L'oeuvre des oeuvres, née en 1945, sur les planches rudimentaires d'un théâtre aux armées, dans le réduit du Shaanxi : *La Fille aux cheveux blancs;* pièce vite célèbre, exportée à l'étranger puis transformée en «ballet révolutionnaire à thèmes contemporains », passée au tamis de la Révolution culturelle, estampillée par Mme Mao, vouée dès lors à l'engouement d'un peuple invité à pleurer les malheurs de la tendre héroïne et à exulter de sa délivrance.

Dans un village du Hebei, pendant la guerre de résistance contre le Japon, la belle Xier, fille de Yang, paysan pauvre, se prépare en compagnie de son fiancé Dachun, un jeune paysan pauvre du village, à la fête du Nouvel An. Huang, propriétaire foncier, despote sadique et collaborateur des Japonais, vient enlever la jeune fille, profitant d'un moment où elle est seule. Sur ces entrefaites, retour de Yang, qui veut protéger son enfant : le propriétaire foncier abat le père sous les yeux de sa fille, qu'il enlève et réduit au rôle d'esclave. Xier parvient à s'enfuir dans la montagne, à déjouer les poursuites, à traîner une existence solitaire.

Ses cheveux blanchissent. Parmi les montagnards, ses apparitions fugitives provoquent une crainte superstitieuse. Ils viennent lui déposer, comme à une déesse, de la nourriture sur un autel élevé au pied. Elle ne vit plus que pour se venger. « Plus les saisons succèdent aux saisons, plus forte est ma haine ; les hurlements du loup, les

rugissements du tigre, qu'ont-ils de redoutable ? J'espère, oui, j'espère qu'à l'Est va paraître le soleil rouge !»

Au dernier acte, le village est libéré. Un détachement de l'Armée Rouge arrive tambour battant, pour «châtier les despotes et les traîtres ». Les villageois pavoisent et pourchassent les fuyards. Sans autre forme de procès qu'un bref «jugement populaire», Huang, le propriétaire terrien, est froidement exécuté sur la scène : on est loin des conventions classiques qui exigeaient qu'Horace courût dans la coulisse pour assassiner sa soeur. La foule halète de plaisir lorsque le coup de revolver claque et que le tyranneau s'écroule.

Xier reconnaît soudain le chef du détachement de l'Armée Rouge. Vous avez deviné : c'est son fiancé, Dachun. La fille aux cheveux blancs chante avec ivresse un hymne au soleil : « Le soleil s'est levé ! Des milliers d'années de souffrances voient aujourd'hui le soleil se lever! Le soleil, c'est le président Mao! Le soleil, c'est le Parti communiste !» Mais Dachun lui rappelle que la révolution ne saurait se contenter de vengeances personnelles : «Le prolétariat ne peut se libérer définitivement qu'en émancipant les hommes.» Tout le monde jure de poursuivre la révolution jusqu'à ce que les injustices d'autrefois soient à jamais abolies.

Derrière ce livret contemporain, on retrouverait sans mal de très anciens mythes chinois : « déesse blanche », vénérée par les paysans ; femme persécutée qui préfère à l'oppression la fuite et la folie[b] ; mythe solaire.

Le rideau baissé, comme après tous les spectacles, la troupe revient sur la scène pour entonner *L'Orient est rouge,* en agitant le Petit Livre Rouge. Les spectateurs, debout, applaudissent, puis la troupe, selon la mode communiste, les applaudit à son tour, réglant son enthousiasme sur le leur. Il est bien joli que des acteurs puissent montrer au public leur approbation pour la qualité de son écoute, et faire l'offrande d'un mutuel hommage à l'œuvre qui a fait communier les deux côtés de la rampe...

Un spectacle qui n'ennuie pas un instant. Bien sûr, la musique d'inspiration tout européenne (hormis un solo de violon chinois et quelques coups de gong), la chorégraphie sans innovation fulgurante (sauf les sauts acrobatiques dans les scènes de bataille, les jetés-battus des soldats mitraillette au poing, les danses folkloriques des villageois)

laissent sur sa faim un esthète occidental. Mais le métier consommé, la grâce, les longues jambes de la vedette Mao Huifang et de ses trois compagnes[c], assurent un triomphe scénique. Exécution précise, rythme rapide, goût sûr de la couleur, beauté des compositions de groupes, sens des mouvements collectifs emportent l'adhésion.

On peut traiter, comme l'a fait un de nous, de «monument de conservatisme» une technique calquée sur celle du Lac des cygnes, un décor réaliste qui ne ménage ni les effets de coucher de soleil, ni les éclairs zébrant les nuages. Reste, à travers beaucoup de poncifs, l'intensité dramatique d'un mythe qui, en exaltant les grands principes de la révolution, brûle les planches.

Le Détachement féminin rouge

Le Détachement féminin rouge est une réplique de *La Fille aux cheveux blancs*. Créé en 1964, remanié en 1970 pour mettre en œuvre les principes affirmés par la Révolution culturelle, ce ballet en six actes, monté par la troupe de l'Opéra de Pékin, partage la vedette avec le ballet jumeau, monté par la troupe de l'Opéra de Shanghai.

La belle Wu Qinghua, comme Xier, est une jeune paysanne pauvre, cruellement maltraitée par son maître, un méchant propriétaire foncier, puis sauvée grâce aux partisans communistes. Elle rejoint alors avec exaltation les rangs d'une section féminine de l'Armée Rouge. Vêtues de toile kaki – culotte courte et chemisette –, les combattantes n'ont de rouge, outre le cœur, qu'un brassard, brodé des deux mots « Armée Rouge ». Le représentant du Parti auprès du détachement, Hong Changqing, communiste intrépide, meurt sur le bûcher sans mot dire. Son martyre fait aussitôt lever une moisson de partisans. Wu Qinghua redouble de haine contre les oppresseurs. Elle entraîne derrière elle une avant-garde du prolétariat, décidée à affronter la mort pour la cause de la révolution.

Tang Haiguang, le chef de nos accompagnateurs, tient à me commenter lui-même cette œuvre au fur et à mesure. C'est que la scène se passe dans l'île de Hainan, dont il est originaire : il sort de sa réserve ordinaire, pour s'exprimer avec volubilité. Il s'est lui-même enrôlé dans les maquis de son île. L'épisode autour duquel est construite la pièce, il l'a vécu en combattant. On sent un frémissement dans sa voix, quand il commente les exactions du propriétaire foncier.

Comme il se doit, le maître triomphant du début est exécuté dans la dernière scène ; et les paysans humiliés finissent en guerriers victorieux.

Le Fanal rouge

Le Fanal rouge est différent dans la ressemblance. Ce n'est pas un « ballet », mais un « opéra de Pékin modèle» ; il relate un épisode non rural, mais ferroviaire, qui fait songer à notre *Bataille du rail.*

Par une nuit d'hiver, dans une ville de la Chine septentrionale occupée par les Japonais, l'aiguilleur communiste Li Yuhe attend sur le quai de la gare un agent de liaison. Quand celui-ci saute du train en marche, une patrouille japonaise lui tire dessus. Li Yuhe parvient, avec l'aide de son camarade Wang, lui aussi membre clandestin du Parti communiste, à soustraire le blessé aux poursuites et à l'abriter chez lui ; l'ayant mis en confiance grâce au mot de passe et surtout au fanal de signalisation – le fanal rouge – qu'il balance au bout de son bras, il reçoit le précieux code secret, à charge pour lui de le faire passer aux partisans.

Les Japonais, à la recherche de l'agent de liaison et du code, mettent la main sur Wang, le torturent, le font parler, le retournent comme officier de police mercenaire. Par la faute de Wang, devenu traître, le filet se resserre autour de Li Yuhe ; au moins celui-ci, avant d'être arrêté, met-il dans le secret sa mère et sa fille Tiemei, âgée de dix-sept ans, laquelle s'écrie, dans la ferveur de la foi : «Nous, les jeunes, devons reprendre le flambeau révolutionnaire des mains de nos aînés. Je lève haut le fanal rouge étincelant ! Mon père est un communiste inébranlable, ferme et droit comme un pin ; je le suivrai sans hésitation. »

Li Yuhe, lui, résiste à la torture comme à la corruption. Couvert de sang, l'aiguilleur chante son espérance invincible : «Mille fleurs s'épanouiront ; la Chine nouvelle, étincelante de drapeaux rouges, brillera dans le monde, comme le soleil matinal» – avant de tomber avec sa mère sous les balles du peloton d'exécution japonais, au cri de «Vive le président Mao !». Les Japonais ont relâché la jeune Tiemei, avec l'intention de la filer pour mettre la main. sur le code. Teimei,

brisée de douleur, mais galvanisée par la fin de son père et de sa grand-mère, lève à son tour le fanal rouge: «Grand-mère ! Père ! Je sais pourquoi vous êtes morts. Je reprendrai le fanal pour accomplir vos dernières volontés ! Je ferai tout pour que le code parvienne aux partisans ! Les dettes de sang seront payées !» Elle parvient à s'enfuir avec le code et à rejoindre les partisans, lesquels font tomber l'ennemi dans une embuscade et l'exterminent : tous célèbrent la victoire en dressant leurs armes au-dessus de leurs têtes. Tiemei brandit le fanal rouge. La scène est inondée de lumière.

Une citation du président Mao tire la leçon de la pièce : «Des milliers et des milliers de braves ont donné courageusement leur vie pour le peuple. Levons haut leur drapeau, avançons sur la voie que leur sang nous a tracée !»

La mitraillette dans les chansons de geste

Pourquoi un thème qui, en France libérée, a donné lieu à tant de films ou romans, a-t-il choisi de s'adresser aux Chinois par le moyen de l'opéra? Ce mode d'expression parle mieux aux masses. Au XIIIe siècle déjà, la lutte contre les Mongols avait donné lieu à des pièces épiques, avec solos clamant le défi, sauts acrobatiques, houle d'étendards, duos de haine entre un héros populaire et un oppresseur étranger. La révolution s'identifie à la tradition la plus profonde. Elle replace sur fond d'*Internationale* l'éternel combat des patriotes.

Les quatre autres oeuvres modèles^{d} ont aussi engendré une abondante iconographie : affiches, portraits des héros aux devantures des magasins et sur des panneaux muraux, objets sculptés dans les ateliers d'artisanat d'art. Leurs thèmes jettent des lueurs sur l'univers intérieur des Chinois.

La Prise de la Montagne du Tigre relate un authentique exploit de l'Armée Rouge au cours de l'hiver 1946. Un commando a reçu mission de nettoyer une région infestée de bandits. Yang, chef du commando, allie ruse et dévouement au Parti. Par un stratagème, il parvient à se glisser dans la montagne du Tigre jusqu'au repaire des bandits. Il conduit alors ses hommes à la victoire.

Le Port est la seule des sept pièces à ne pas se situer dans un

contexte militaire. Elle met en scène une brigade de dockers sur les quais de Shanghai. Les sacs de riz qui passent entre leurs mains relient la Chine socialiste et les pays frères d'Asie, d'Amérique latine, d'Afrique ; le « combat mondial» contre l'impérialisme en dépend. Alerte : on découvre un sabotage qui peut provoquer une catastrophe. Solo d'un étudiant-docker : Xiao, repris par la « tentation bourgeoise de faire carrière », avoue les états d'âme qui l'ont conduit à se rendre complice du sabotage. «Aidé par ses camarades et les responsables du Parti », il finit par reconnaître ses torts et jure de consacrer sa vie à la « ligne» du président Mao : il a compris à ses dépens que la perfection exigée de chaque Chinois est indispensable au succès de la révolution mondiale.

Sha Jia Bang se déroule au sud du Yangzi, dans un « village au milieu des marais », qui donne son nom à la pièce ; des blessés de l'Armée Rouge s'y sont réfugiés. Traqués par les Japonais et des collaborateurs, ils sont sauvés parce qu'ils se trouvent dans le village «comme un poisson dans l'eau». Grâce à la résolution de leur instructeur politique Guo, à la ruse d'un agent de liaison du Parti, au sacrifice d'une vieille tante qui résiste à la torture, à la complicité des villageois, les blessés réussissent à opérer leur jonction avec l'Armée Rouge, qui libère le village.

Le Raid sur le Régiment du Tigre blanc se déroule dans un village de Corée, après la rupture des pourparlers de Panmunjom. Pour briser une offensive «américano-fantoche», un commando d'éclaireurs, baptisé « Poignard », doit pénétrer au cœur des lignes ennemies et anéantir le poste de commandement, réputé imprenable, du « régiment du Tigre blanc ». Le chef de l'escouade « Poignard », Yang Weicai, communique son audace et son sang-froid à ses hommes, s'enfonce dans la nuit, remplit sa mission au péril de sa vie. En final, volontaires chinois et soldats coréens célèbrent la « grande victoire de la pensée militaire du président Mao ».

Telles sont les œuvres des œuvres. Un nouveau genre a été créé. Ballets ? Opéras ? Opéras-ballets ? Qualifiés de ballets, *La Fille aux cheveux blancs* et *Le Détachement féminin rouge* ont des parties chantées, comme les opéras. Les cinq autres pièces, qualifiées opéras de *Pékin,* ont des parties dansées comme les ballets. On incorpore dans une même représentation danses, chants, musique symphonique. Des techniques empruntées à la chorégraphie occidentale, des décors et musiques d'exécution tout européenne, sont intimement mêlés avec les aspects traditionnels de l'opéra chinois – sauts gigantesques, combats

de sabres, déploiements de drapeaux. On a versé du vin nouveau dans les vieilles outres.

L'émerveillement, pour le public chinois, c'est de voir sur les planches une aventure qu'il vient de vivre en vraie grandeur, mais que le spectacle situe dans le prolongement de son histoire éternelle. Il retrouve un folklore endormi dont il était bercé depuis des siècles, et une Libération dont il a été le spectateur, voire l'acteur. Il voit mimer un défi national, où se rejoignent rêve et réalité... Oui, cet art peut arracher des larmes à ceux pour lesquels il est fait.

« Vous avez aimé *Le Détachement féminin rouge?* m'avait demandé Chou En-lai. Vous verrez à Shanghai *La Fille aux cheveux blancs.* Ce sont les deux ballets que je vous propose d'envoyer en France. Nous voudrions prouver qu'il est possible de rénover des techniques traditionnelles par une inspiration nouvelle[e].»

Ces spectacles, me demandai-je, sont-ils exportables ? Supporte-ton de voir pendant une soirée les diapositives en couleurs que des amis ont ramenées de leurs vacances ? Les œuvres révolutionnaires chinoises sont émouvantes pour un peuple qui, enjambant les siècles, peut introduire la mitraillette dans ses chansons de geste sans commettre d'anachronisme. C'est un art collectif à usage intime.

Pourtant, comme nous aurions intérêt à pénétrer dans cette intimité-là ! Parce que le peuple chinois, le plus vieux, le plus nombreux, le plus méconnu, vaut qu'on s'intéresse à son histoire, autant ou plus qu'à celle d'aucun autre peuple. Mais aussi parce que cet art mérite qu'on en tire des leçons. C'est un peu vite fait que de lui reprocher d'être téléguidé par Mao et le Parti. Si nos *élites* savaient aussi bien trouver un langage qui plaise au peuple, au lieu de s'enfermer dans le ghetto de leur ésotérisme, si les adultes avaient l'imagination et le talent d'entraîner les jeunes en peuplant leurs songes, la civilisation d'Occident serait peut-être moins incertaine d'elle-même.

Dans la nuit de Shanghai, le carillon – que les Anglais avaient installé au sommet d'une tour, réplique de celle de Westminster – égrène, avant de sonner dix coups, l'air de L'Orient est rouge sur les notes de Big Ben. Dans la rue, des attroupements devant les cinémas – les seules files d'attente que l'on voie en Chine. La foule fait la queue pour un film tiré des œuvres modèles: ici *La Prise de la montagne du Tigre,* là *Le Détachement féminin rouge.* Cette séance, la dernière, se

terminera après minuit, heure tardive dans un pays où l'on se couche et se lève très tôt. Y a-t-il un seul de ces Chinois qui n'ait déjà vu et entendu plusieurs fois le drame dont il va voir la version filmée ? Qu'en attendent-ils ?

Au théâtre, nous avons constaté que les spectateurs réagissaient mieux aux danses acrobatiques, qu'aux chants d'angoisse ou de triomphe ; aux ingéniosités de la mise en scène – figuration de la neige qui tombe ou du soleil qui se lève –, qu'aux proclamations ferventes de fidélité au président Mao. Mais les Chinois sont bon public. Sans doute n'est-ce pas un aspect de l'œuvre qui les attire, mais le mouvement de l'œuvre entière : intensité dramatique, entraînement du rythme, jeux de scènes, incantation de la musique. Un spectacle total, auquel le film ajoutera encore sa magie.

3. - Les coulisses de l'exploit

Dans un parc crissant de cigales, aux environs de Shanghai, nos voitures s'immobilisent. Il n'est pas encore huit heures, et déjà le soleil est chaud. La célèbre Académie de danse, qui a réalisé *La Fille aux cheveux blancs* sur la scène et pour l'écran, nous attend et nous applaudit, Petit Livre Rouge en main. Puis, danseurs et danseuses en tenue de travail, chefs d'orchestre et musiciens en chemisette nous accueillent dans l'intimité de leurs exercices quotidiens.

Près de moi, s'installe le dirigeant du Comité révolutionnaire de l'Académie : un militaire sans galon, treillis vert, casquette enfoncée sur les oreilles. Simple soldat, ou général ? Comment savoir ?

Des petits rats, aux couettes serrées par des élastiques, servent le thé. Le corps de ballet nous fait la démonstration de quelques exercices de base. Pas-de-deux, entrechats, pas de bourrée pourraient être ceux du *Casse-Noisette.* S'y ajoutent des numéros de voltige et surtout des rebondissements d'une hauteur à peine croyable. Par les fenêtres ouvertes, une brise porte si fort la crécelle des cigales, que l'on a besoin d'un micro pour s'entendre.

Nous en resterions à admirer tout naïvement ces beaux ports de tête, ces visages vifs, ces mains fines et ces jambes nerveuses, si l'on ne

venait nous dessiller les yeux.

Le jeune premier, au visage de héros de roman populaire, entame le débat par une confession publique : « Je suis né dans une famille de paysans pauvres. Arrivé à l'Académie de danse, j'ai reçu une éducation à caractère bourgeois, qui m'avait profondément marqué. Il a fallu la Révolution culturelle, pour que notre école adopte la voie prolétarienne, et que je comprenne que les haillons du passé devaient être jetés à la décharge publique. Le ballet a enfin tourné le dos à l'ignominie de l'esthétique révisionniste. Il n'exprime plus que la révolution, l'horreur des temps anciens, l'héroïsme des partisans. Il se donne pour but l'éducation politique des masses. Tous les élèves de l'Académie de danse ont compris qu'ils devaient devenir des ambassadeurs du prolétariat. »

Nous avons demandé le nom de ce jeune premier, qui récite tout d'une traite cette édifiante profession de foi : on se dérobe. «Chez nous, il n'y a pas de vedettes. C'est un artiste parmi d'autres. Ce qui compte, c'est la troupe.

– Mais comment le désigner? insiste un de nos journalistes.

– Dites simplement : *l'acteur- qui-joue- le-rôle-du-héros-Dachun.*»

Le maître de ballet, charmant petit homme au visage un peu efféminé, les yeux brûlants de foi révolutionnaire, lui succède sans temps mort. Il accepte, lui, de décliner son nom : Lin Yangyang ; il est vrai qu'il doit être élevé en grade. Il nous explique la méthode qu'il emploie pour faire exprimer, par les figures chorégraphiques traditionnelles, les sentiments révolutionnaires. « Le langage classique du ballet aimait à représenter un espoir utopique par une série de bonds gracieux, imitant l'oiseau qui vole contre le vent. Nous avons transformé cette figure en un mouvement de révolte. »

Il joint le geste à la parole, l'index pointé, les yeux étincelants.

«Les sauts du ballet occidental signifient souvent illusion et indétermination, tels ceux de *Giselle* lorsque les fantômes flottent dans la forêt et hésitent à entrer dans le tombeau ; en Chine, le saut, bras levé, poing fermé, exprime la fureur populaire.» Lin paie d'exemple, lève le bras, ferme le poing, met les sauts tournants au service de

l'idéologie révolutionnaire.

Ainsi, le même geste qui exprimait les «mièvres sentiments de la société bourgeoise », symbolise la lutte des classes.

«Nous avons repris le pas-de-deux, mais nous le transformons en un geste de colère contre les propriétaires fonciers. Votre duo classique représente l'amour. Roméo tourne autour de Juliette. La femme est comme la proie consentante de l'homme. Conception réactionnaire. Pour nous, la femme peut rester au centre et l'homme tourner autour, à condition que cette figure représente non pas l'amour mais la haine : la femme est la paysanne pauvre et l'homme le propriétaire foncier qui essaie de s'emparer d'elle. »

Lin Yangyang esquisse quelques pas. «Les pointes, moyen favori de la parade amoureuse? Un poing tendu au-dessus de la tête et l'extase de Juliette se transforme en volonté de vengeance. »

Toutes les idées, tous les sentiments ont leur code. Mais l'amour même a changé de sens : «Ce n'est plus la recherche égoïste d'un plaisir à deux. C'est la volonté à deux de faire la révolution pour tous.» La main du propriétaire foncier, placée sur les reins de la danseuse, «c'est l'humiliation qui éclate dans la lutte des classes». Le duo du paysan qui apporte un sac de farine et de la jeune paysanne qui l'accueille, «c'est le peuple qui s'entraide». L'amour bourgeois est remplacé par l'espérance d'un avenir meilleur.

Je demande à Lin Yangyang comment se recrutent les danseurs.

Parmi des dizaines de milliers de candidats, seuls ont été retenus cent cinquante-cinq garçons et filles. Deux critères ont prédominé : zèle prolétarien ; souplesse et technique de la danse. Pour les jeunes premiers et premières, l'apparence physique «entre aussi en considération». Mais une bonne mentalité révolutionnaire et l'enseignement donné par les paysans pauvres dans le travail manuel jouent un rôle essentiel. Pour exprimer des thèmes révolutionnaires, il faut être soi-même dans la juste ligne.

Xu Jingxian, le dirigeant de Shanghai, contredira devant nous cette affirmation optimiste, en regrettant que l'Académie de danse ne soit pas retournée depuis longtemps faire du travail manuel.

Le chef d'orchestre, qui est aussi compositeur, se défend avec vigueur de la critique – que nous avons pourtant à peine formulée – sur le manque d'originalité de sa musique.

«Votre musique est-elle vraiment un art d'avant-garde ? avions-nous demandé.

– Pour vous, en Occident, répond-il avec feu, si ce que l'on m'a dit est vrai, l'art d'avant-garde consiste à se trémousser tout nu en groupe sur une musique cacophonique. Pour nous, la révolution artistique doit se faire sur le fond, non dans la forme. La musique est originale si elle traduit, par une technique classique, des sentiments nouveaux. »

Trente jeunes danseuses font irruption sur la piste. Ce sont des miliciennes populaires qui pointent leurs fusils et dressent leurs sabres recourbés, dans un ballet trépignant de pirouettes et de culbutes. Puis un « Pont de chaînes» ressuscite l'épisode fameux de la Longue Marche, en une composition de groupe qui rappelle *La Marseillaise* de Rude – colorée de bleu et de rouge, frissonnant de fusils et de yatagans, soulevée d'une force et d'une foi qui semblent donner rétrospectivement raison aux indignations de Jiang Qing : « Il est inconcevable que dans un pays socialiste, la scène ne soit pas tenue par les ouvriers, les paysans et les soldats, seuls véritables créateurs de l'histoire. Nous devons créer la littérature et l'art qui propageront notre socialisme. »

Devant les démonstrations de l'Académie de danse de Shanghai, force est de reconnaître que le vœu de Mme Mao a été assez largement exaucé. La Chine a trouvé une manière bien à elle de résoudre le principal problème qui se pose aujourd'hui à tous les artistes du monde : créer une esthétique nouvelle, plus proche de la vie.

Une paysanne pauvre qui ne comprenait plus son fils

Sur les programmes, une lettre que Mao avait adressée en 1944 au *Théâtre de l'opéra de Pékin* de Yan'an. «C'est le peuple qui crée l'histoire. Toutefois, l'opéra ancien n'est que fange, comme toute littérature et art qui sont *coupés du peuple.* Sur sa scène, *c'est le règne des seigneurs et des dames, des damoiseaux et damoiselles.* Maintenant,

vous avez redressé *cette* inversion de l'histoire et rétabli la vérité historique, insufflant ainsi une vie nouvelle à l'opéra ancien. Voilà qui mérite une chaleureuse approbation. »

Le régime fait trimer les travailleurs plus durement que jamais. Mais il veille à leur verser le salaire de la dignité. Non seulement leur dignité de Chinois, dans une nation qui a reconquis la puissance : leur dignité de prolétaires, dans une classe qui a conquis le pouvoir. Avant la Libération, les travailleurs n'étaient pas jugés plus dignes que les bêtes de somme de figurer dans une œuvre d'art. Maintenant, ils sont montés sur la scène. Ils sont devenus des héros. Les seuls.

A l'Académie de danse, le *jeune-premier-qui-incarne-le-héros-révolutionnaire-Dachun,* mais qui refuse de sortir de l'anonymat, nous tient ce langage très personnel : « La première fois que j'ai joué le rôle du danseur étoile dans *Le Lac des cygnes,* j'ai invité ma mère à venir me voir. Elle n'était jamais allée au théâtre. C'est une paysanne pauvre. Elle n'a guère reçu d'instruction. A la fin du spectacle, je lui ai demandé si elle avait aimé ; elle s'est mise à pleurer. Elle n'avait même pas saisi de quoi il s'agissait. Les personnages n'avaient pour elle aucune réalité. Cette histoire ne lui était rien. Elle se sentait dédaignée par tous ceux qui participaient à ce spectacle. »

Frédéric Mistral, revenant de Paris dans son village, et accueilli par les larmes de sa mère parce qu'elle ne comprenait pas le poème en français qu'il était tout fier de lui réciter, s'était juré de ne plus composer qu'en provençal. Le danseur étoile de Shanghai s'est juré, devant le désarroi de cette paysanne pauvre, de se réformer.

«Je demandai à ma mère ce qu'à son avis je devais faire. Elle me conseilla de retourner au village pour cultiver les champs. J'ai compris que je devais mener la lutte révolutionnaire, en résistant à Liu Shaoqi, qui soutenait que le ballet ne peut refléter la vie d'aujourd'hui. Grâce à l'aide des masses, j'ai mieux compris les directives du président Mao: *"Que ce qui est étranger serve le national", "Recueillir tout ce qu'il y a de bon dans l'héritage", "Servir le peuple".* J'ai participé avec toute l'Académie de danse à la mise sur pied de *La Fille aux cheveux blancs.* Sa création, en avril 1964, prouvait que cette citadelle réputée imprenable, l'opéra de Pékin, pouvait être enlevée et *"révolutionnarisée".* Depuis que je danse des ballets révolutionnaires, ma mère saisit le sens des thèmes. Elle est fière de son fils. Elle est heureuse que sa classe, celle des paysans pauvres, soit à l'honneur en

fournissant les héros de la pièce, alors que la classe des propriétaires fonciers fournit les traîtres. »

3. - La communion prolétarienne

Devant le musée archéologique de Xi'an, un panneau, reproduisant une calligraphie de Mao : *« Qui servir ? C'est le problème fondamental.»* Depuis la Révolution culturelle, la vie de l'esprit n'est tolérée que dans la mesure où elle se met à la portée des masses.

Qu'étaient les cathédrales, sinon la Bible contée au peuple en sculptures et en vitraux? Les œuvres d'art composées d'après la tradition chinoise peuvent seules revêtir la puissance incantatoire qui permet de faire comprendre en émouvant. Le spectacle folklorique était populaire. Un des grands classiques chinois, contemporain de Charlemagne, Bai Juyi, haut fonctionnaire poète, récitait son texte devant des lavandières ; si elles ne le comprenaient pas, il le remettait sur le métier ; il voulait que ses poèmes fussent aussi appréciés au village qu'à la Cour. Molière, essayant devant sa cuisinière les scènes qu'il venait d'écrire, pensait-il autrement ? C'est aux époques de décadence que l'art se sépare du peuple.

Les esthètes qui composent à l'usage d'autres esthètes considèrent, consciemment ou non, le peuple comme un public indigne d'eux. Ce n'est pas le cas, en Chine, dans les spectacles que nous avons vus ; peut-être parce que l'artiste a, sous la Révolution culturelle, souffert d'être montré du doigt par des prolétaires. Chaque soir, sur la scène, une œuvre commune s'accomplit, que couronnent les applaudissements mutuels des acteurs et des spectateurs à la fin du spectacle.

La «communion de la troupe et du public», qu'on nous vante tant, ne serait que le reflet de la communion que chacune des sept pièces modèles met en scène. Les personnages eux-mêmes appartiennent au peuple par leur origine sociale, leurs conditions de vie, l'affection qu'ils lui vouent et qu'ils en reçoivent. La révolution n'est pas l'affaire de quelques spécialistes du courage. Ceux qui sont à la pointe du combat ont besoin de l'aide des masses. Li Yuhe, l'aiguilleur du *Fanal rouge,* sa mère et sa fille Tiemei proclament ensemble : «On dit que les liens de la famille sont les plus forts. Mais l'affection de classe nous

unit plus étroitement encore[1].»

Un héros du peuple

Par toute la puissance de l'image, de la musique, de l'émotion, chaque Chinois est invité à ressembler aux figures du répertoire. Le rigoureux mécanisme de la Révolution culturelle a sélectionné ces prototypes. Ils incarnent l'ensemble des vertus nécessaires pour venir à bout des difficultés qui se dressent devant la révolution : « Bravoure et hardiesse, rapidité et opiniâtreté, esprit de sacrifice et mépris de toute difficulté. » Pour assurer l'avenir de la Chine socialiste, il faut vouloir dépasser la mesure humaine...

Ces communistes exemplaires appartiennent *tous* à la triple union ouvriers-paysans-soldats. Ils portent sur les planches l'immense majorité du peuple, qui jusque-là n'y était jamais représenté, si ce n'est pour y être tourné en dérision. Ils ont en commun un même code de vie. Ferveur pour le Grand Timonier et tout ce qui vient de lui. Confiance dans l'invincibilité du Parti. Courage intrépide de relever les défis, en se remémorant le sésame tiré du Livre Rouge : «S'armer de résolution, ne reculer devant aucun sacrifice pour remporter la victoire !» Foi révolutionnaire qui soulève les travailleurs les plus humbles, «au point qu'ils stupéfient leurs bourreaux par la sérénité intrépide» avec laquelle ils affrontent la torture et la mort. Goût comme odysséen de la ruse, laquelle vient compenser par l'imagination un combat inégal – toutes les feintes sont permises pour endormir la vigilance des ennemis du peuple.

Par-dessus tout, une passion patriotique qui semble faire palpiter d'orgueil le public. Le révolutionnaire qui affronte ses adversaires ne cède pas à la tentation de se taire ou de s'humilier pour essayer de sauver sa vie : il les insulte avec autant de passion que s'insultaient les guerriers de *l'Iliade.* Avant de périr, il aura la satisfaction suprême d'avoir dit leur fait à ceux qu'il combat. Tel l'aiguilleur du *Fanal rouge* : « Vous autres, militaristes japonais, n'êtes que des chacals qui cachent leur hideur sous des airs doucereux: vous massacrez notre peuple, vous envahissez notre territoire... »

Il n'y a jamais, en définitive, qu'un choix : le sacrifice, ou le déshonneur. Le théâtre de la Révolution culturelle est conçu pour qu'il ne soit pas permis d'hésiter.

La haine de classe

Quelle force fait surmonter à la Fille aux cheveux blancs les terreurs de la solitude? Quelle force arrache au désespoir la petite servante du *Détachement féminin rouge?* Quelle force soutient Yang Weicai dans *Le Raid sur le régiment du Tigre blanc,* quand on lui annonce que sa vieille tante, paysanne coréenne, a été assassinée par les « impérialistes américains » ? La passion de la vengeance.

La haine de classe s'accumule dans les cœurs; Que nos camarades fassent de leur douleur une force! Les dettes de sang ne se paient qu'avec le sang. »g

L'horreur de l'oppression unifie les volontés, éperonne l'effort. Que le Parti canalise cette violence, et la voilà muée en énergie révolutionnaire. Les injustices subies crient justice. Les héros bafoués ne reconquièrent leur dignité qu'en poursuivant de leur vindicte ceux qui ont entretenu leur indignité. La haine de classe entretient au cœur des hommes une flamme au moins aussi ardente que l'affection pour leurs frères de classe : le ressentiment donne plus de force que l'assentiment.

Les boucs émissaires du répertoire

Aussi bien que les modèles, les anti-modèles concourent donc à former le jugement des masses. L'intention pédagogique sous-tend le théâtre révolutionnaire chinois : il stigmatise le vice, autant qu'il loue la vertu. Deux sortes de personnages sont offerts à l'exécration: ceux du passé – un passé qui peut toujours renaître –, ceux qui se glissent encore dans le présent.

Nul n'hésite devant les témoins de l'ancienne oppression: leur caricature est si odieuse que, dès leur apparition, un râle parcourt la salle. Les propriétaires fonciers, dans *La Fille aux cheveux blancs* ou *Le Détachement féminin rouge,* sont interchangeables : coiffés d'un canotier et vêtus d'un costume européen, ils étalent sur leur gilet la chaîne d'or

de leur montre, et s'appuient sur un jonc impérieux. Ils sont cupides et sanguinaires. Les douairières aux pieds nains, dans les mêmes ballets, se montrent d'autant plus exigeantes à l'égard d'une jeune servante, qu'elles sont elles-mêmes incapables de rien faire, si ce n'est de frapper à coups de canne. On ne peut voir sans aversion ces vestiges de l'ancienne société.

Une figure plus actuelle apparaît aussi : le communiste déchu ou dévoyé. Ainsi, l'étudiant saisi par le révisionnisme dans *Le Port* : insuffisamment armé de la pensée-mao, il a été happé par la tentation bourgeoise des projets égoïstes; mais il se régénérera dans la souffrance de l'autocritique et le pardon du Parti. Ainsi encore le militant Wang qui, dans *Le Fanal rouge,* faiblit devant la torture, « donne » un camarade, avant d'accepter comme salaire de sa félonie d'être promu officier de police de la brigade japonaise.

Avant la révolution, il n'y avait ni bien ni mal personnel : comment distinguer l'erreur, puisque toute la société était dans l'erreur ? Depuis que Mao a donné une réponse à toutes les questions, l'erreur se repère plus aisément. Ou on suit la voie tracée, ou on s'en écarte. L'idéal est dessiné d'un trait ferme : l'individu ne transgresse que par sa propre faute. Mais souvent, la faute est pardonnable : c'est le principe même de la rééducation. « Il faut guérir la maladie pour sauver le malade ».

Les thèmes clés

Le Parti, l'Armée, la Mort, tels sont les thèmes clés du répertoire.

Les héros appartiennent, sans exception, au Parti. En les voyant vivre et agir, les masses doivent mesurer mieux ce qu'elles lui doivent. Pour la victoire de la révolution, les membres du Parti ont consenti une telle discipline, affronté tant de risques, supporté tant de souffrances : il n'est pas possible que ce soit en vain.

Certains des personnages sont des militants aguerris : ainsi Hong, le commissaire du Parti auprès du *Détachement féminin rouge,* que l'on voit mourir sur le bûcher en chantant *L'Internationale;* ou l'instructeur politique Guo, « combattant révolutionnaire modèle », qui remplit d'ardeur les blessés réfugiés dans le village de Sha Jia Bang; ou l'aiguilleur Li Yuhe du *Fanal rouge,* impavide sous la torture. Aucun

d'eux ne faiblit dans l'épreuve.

D'autres sont de jeunes recrues, comme Xier dans *La Fille aux cheveux blancs;* Wu Qinghua dans *Le Détachement féminin;* ou la petite Tiemei du *Fanal rouge.* Ces adolescentes brûlent de l'ardeur des néophytes. Comme leurs aînées, elles sont soulevées par la foi dans l'invincibilité du Parti et dans l'infaillibilité du président Mao : « Le Parti m'a donné des nerfs d'acier; l'exécrable ennemi, je l'affronte sans fléchir », proclame Tiemei.

Leur exemple transforme ceux qui en sont témoins. Elles mettent en pratique les enseignements du Président. Si l'on ne dévie pas, on triomphe des embûches. Mais un pas trop à droite ou trop à gauche, et c'est la défaite. Le théâtre révolutionnaire est une «école de la pensée-mao » : la plus envoûtante, la plus habile à glisser des préceptes dans les replis des âmes.

L'Armée se dessine en filigrane derrière toute action révolutionnaire. Six des sept pièces modèles sont essentiellement militaires. Même dans la septième, *Le Port,* l'Armée apparaît dès la première menace de sabotage. Les Chinois ont été humiliés pendant trop longtemps par la supériorité de leurs envahisseurs, pour ne pas chercher une compensation dans un militarisme triomphant.

La Mort se profile à l'horizon. Chaque Chinois connaît par coeur la formule de Mao, qu'on récite dès l'école primaire : « Tout homme doit mourir un jour, mais toutes les morts n'ont pas le même sens... Mourir pour le peuple a plus de poids que le mont Taishan... » Il y a des morts qui ont un sens suprême – celles des héros qui tombent au champ d'honneur de la lutte des classes.

La Mort ne frappe jamais au hasard. Justicière, elle élimine les traîtres et les oppresseurs; exemplaire, elle auréole les héros. Les héros ressuscitent sur les planches une histoire pour laquelle ils ont vécu et sont morts. Le peuple la revit avec eux comme sa propre histoire. Les mots de sang pèsent ici leur poids de sang.

Où la Chine se crée elle-même

Communier avec une salle comble dans la fête d'un spectacle

révolutionnaire, fréquenter ces héros prolétariens, entrer dans l'intimité de ces thèmes contemporains, c'est pénétrer dans le mystère de la Chine qui se crée elle-même. Les pensées qui occupent l'esprit du Chinois pendant son travail, les difficultés auxquelles il se heurte, les doutes qui l'assaillent, il faut qu'ils soient sublimés sur les planches.

Dans ces exemples ressassés, le Chinois assiste à la représentation de son propre combat intérieur. Il s'y prépare à affronter les grands moments de l'histoire comme les lassitudes quotidiennes. Les pièces qui détiennent le monopole, sur la scène ou dans les salles obscures, offrent un reflet magnifié de l'épopée qu'entend vivre la Chine. L'art révolutionnaire constitue un rouage encore, plus – peut-être, que l'éducation, la rééducation ou l'information –, de cette immense « fabrique de coeurs rouges » qu'est devenue le pays.

Hormis les mystères du Moyen Age, l'art avait-il jamais cherché à tant éduquer ? Dans le village bavarois d'Oberammergau, où, depuis la peste de 1634, on joue tous les dix ans la Passion, on retrouve cette naïve ferveur : chants rustiques, danses champêtres, au service d'une foi exclusive de tout doute. Mieux que n'importe où, on mesure au théâtre combien la révolution chinoise est religieuse et paysanne.

Le paradoxe du comédien

Selon ses sympathies, le spectateur peut regretter que la littérature et l'art soient si sévèrement tenus en bride – confinés dans les thèmes dictés. Ou bien se féliciter que l'héritage des siècles ait été aussi puissamment rénové; que le culte de la vedette soit écarté; que les meilleures troupes, loin de privilégier les citadins, fassent de longues tournées parmi les paysans, comme si la Comédie-Française passait le plus clair de son temps dans des bourgades de province. De même que les autres aspects de la vie chinoise, l'art chinois est un univers intégral. Ce que Gorki, Brecht et tant d'autres ont essayé – faire participer l'art à la construction du socialisme –, trouve ici une manière d'accomplissement.

Le « paradoxe du comédien » s'étend aux dimensions de la Chine : à force de voir jouer, de jouer, de chanter, de peindre, de mettre en musique la révolution, les Chinois finissent par la vivre comme une seconde nature.

Ces héros qui jouent sur la scène du théâtre après être montés sur celle de l'histoire, ces visages transfigurés par la flamme révolutionnaire, ces hymnes d'amour au président Mao, ces serments de fidélité au Parti, doivent bien finir par prendre la place de ce que Freud appelait « l'idéal du moi collectif » : nos rêves de perfection et de supériorité – ce que chacun de nous aimerait devenir. Comme la Grèce antique, comme le Moyen Age chrétien, la Chine du début des années soixante-dix s'imprègne d'une iconographie propice à la ferveur; seuls, les prototypes qu'elle a élaborés ont droit d'entrée dans les consciences. Les héros des sept pièces modèles perpétuent dans le peuple la ferveur qui leur a permis de réaliser leurs exploits. L'art, comme la politique, s'est fait religion.

On pourrait dire que le premier personnage du théâtre révolutionnaire chinois est la guerre. Guerre de résistance contre le Japon, dans *La Fille aux cheveux blancs, Sha Jia Bang* ou *Le Fanal rouge.* Guerre contre « l'impérialisme américain », dans *Le Raid sur le régiment du Tigre blanc.* Guerre de libération contre « les forces réactionnaires du Guomindang », dans *Le Détachement féminin rouge.* Mais toutes ces guerres ne sont-elles pas terminées? Le militarisme n'est-il pas périmé?

Non! Car « la lutte contre l'impérialisme est toujours à recommencer, au coude à coude avec tous les peuples du monde. Le monstre du capitalisme renaît sans cesse. Le révisionnisme menace autant aujourd'hui que le féodalisme hier». Par les épisodes héroïques de guerres achevées, il faut faire revivre un climat sans lequel s'étiolerait le dynamisme révolutionnaire. L'esprit de dévouement, de sacrifice, de foi – l'esprit de Yan'an – est toujours aussi nécessaire aux progrès de la révolution. Le répertoire n'est qu'un des moyens de le ressusciter et de le transmettre : probablement le meilleur.

a Un billet de théâtre coûte 4,5 ou 6 *mao* (environ 1 F à 1,50 F de 1971). Un billet de cinéma, de 1 à 2 *mao* (0,25 à 0,50 F). (Ce mot de *mao,* ou décime, ne provient pas du nom du Président.) Le plus souvent, les billets ne sont pas librement vendus, mais distribués au sein des collectivités *(danwei:* usine, administration, hôpital, etc.). *Habitudes modifiées depuis. Les billets sont maintenant vendus aux guichets* (1990).

b Chou En-lai avait rencontré une femme solitaire, qui ne permettait à personne de l'approcher et vivait terrée comme un animal sauvage dans une caverne : toute sa famille avait succombé à la famine, faisant d'elle une orpheline démente. Les villageois lui portaient des provisions la nuit, elle venait les chercher et s'enfuyait vers son antre. Personne ne songeait à s'emparer d'elle100.

c Le rôle de Xier est si harassant, que trois autres danseuses relaient

successivement la vedette.

d Nous ne les avons pas vues, mais elles ne sont pas difficiles à imaginer d'après les images en couleurs et livrets que nous avons emportés.

e *Le vœu de Chou En-lai a été exaucé, puisque* La Fille aux cheveux blancs *a été représenté en France en 1977 (1990).*

f *La formule n'est peut-être pas seulement un slogan, et peut recouvrir une réalité chinoise. Le confucianisme imposait le culte des relations familiales ; la révolution a fait découvrir les solidarités de classe (1990).*

g *Réminiscence confucéenne ? « Seul un homme pleinement humain sait bien aimer et bien haïr*[101]*.» » (1990)*

TROISIÈME PARTIE

LES SUCCÈS DE LA VOIE CHINOISE

Il m'a suffi, un jour, dans la campagne chinoise, de voir avec quelle placidité familière et quel manque de surprise un paysan s'arrêtait un instant à regarder le premier avion apparu dans le ciel chinois, comme un cerf-volant de plus, pour comprendre combien ce peuple de très grand âge et de très grande plasticité serait prompt à s'adapter à toutes les formes d'un syncrétisme moderne, aussi bien technique ou scientifique que social, dont il ignore lui-même les composantes[a].

Saint-John Perse[102] (1917).

CHAPITRE XIII

La multitude maîtrisée

1. - Le défi du gigantisme

La Chine vous saute au visage comme un monstre aux mille têtes. Vous êtes étourdi par la multitude : enfants qui vous assaillent avec leurs visages rieurs, cyclistes qui s'avancent par rangées de dix ou douze, curieux amassés pour vous regarder en silence.

Shanghai, tête de ligne de l'avion, la ville la plus peuplée du continent asiatique : une dizaine de millions de Chinois. Pour notre arrivée, le hasard a bien fait les choses. Le mauvais temps nous empêchant décidément de repartir sur Pékin, on finit par nous prier de passer la nuit en ville. Tandis que le crépuscule tombe, nos voitures filent entre deux haies de plus en plus garnies. Cette foule ne s'est pas mobilisée pour nous ; notre étape est imprévue.

De cette mer humaine, monte la houle des vivats. Les voitures se fraient leur chemin malaisément. Les trottoirs, la chaussée sont couverts de monde. Par les rues adjacentes, il en accourt encore. Des centaines de milliers d'enfants et d'adolescents, des adultes, des vieilles femmes en noir; le flot des jeunes prédomine.

Nous eûmes bientôt la clé de l'énigme. Quelques instants avant notre arrivée, les haut-parleurs avaient annoncé l'arrivée du Premier ministre de Corée du Nord. La délégation gouvernementale du pays frère, en visite d'État, avait été reçue à Pékin avec éclat ; Chou Enlai l'accompagnait. On nous avait pris pour elle. Il aurait suffi que la foule avançât d'un pas pour que le torrent submergeât nos voitures : un fleuve qui a rompu ses digues.

Surpeuplée tous les jours

« Les masses » reviennent sans arrêt dans le vocabulaire communiste: ce mot revêt en Chine sa pleine signification. Nulle part en Europe, même dans les quartiers les plus populeux, la densité de la population ne s'impose autant au voyageur.

Dans les nuits chaudes, la foule s'empare de la rue, s'étend sur des milliers de lits de camp, serrés à se toucher sur des kilomètres. Avant l'aube, les lits s'enlèvent par enchantement ; remplacés par des cohortes d'hommes et de femmes de tous âges en petite tenue faisant – au petit matin, pour profiter de l'air pur – leurs mouvements de gymnastique ; puis par les myriades de bicyclettes.

Les premiers jours, on est si surpris de ces pullulements, qu'on se demande s'ils n'ont pas été provoqués par quelque circonstance exceptionnelle. Ces paysans innombrables, dans la campagne, ne se seraient-ils pas rassemblés pour une fête de la moisson ? Ce peuple ne se répand-il pas dans les rues pour une commémoration révolutionnaire ? L'expérience montre la naïveté de ces suppositions. « Cette immense population aime à vivre en grand nombre en plein air », notait déjà Macartney[103]. Depuis des siècles, la Chine est surpeuplée.

L'immensité

Elle n'est pas seulement dense ; elle est gigantesque. Comme une obsession, tout vous rappelle ses dimensions : longueur des étapes, fleuves interminables dont les cours inférieurs sont des bras de mers, chaînes de montagnes les plus hautes du globe. L'immensité multiplie les problèmes de la surpopulation. Dans ce pays dix-huit fois plus grand que la France, vit une population seize fois plus nombreuse que les Français[b].

Seize fois ? Ou quatorze, ou dix-huit. La démographie n'est pas le moindre des mystères chinois. Personne n'a pu nous donner des chiffres exacts. Entre ceux qu'on annonce, l'écart est de 200 millions.

Des « dénombrements » ont été publiés depuis le XVI[e] siècle. En 1661, on annonça 104 millions; en 1756, 192; en 1792, 333. Macartney ne se faisait pas d'illusion : « Il n'est guère présumable que

les Européens puissent vérifier si la population de ce vaste empire, le premier du monde pour la population et pour l'étendue, contient ou non le tiers d'un milliard d'âmes[104]. »

Cent quatre-vingts ans plus tard, on n'est guère plus avancé. Le premier recensement qui paraît digne de ce nom date de 1953 : il annonçait 582 millions ; en outre, un sondage pratiqué sur 30 millions de personnes faisait apparaître une natalité de 37 ‰, contre une mortalité de 17 ‰. Le taux d'accroissement était donc de 2 %, un des plus forts du monde. Depuis lors, il aurait encore grossi, avant de diminuer sensiblement. Des démographes américains ne voient pas comment la population chinoise pourrait ne pas augmenter d'au moins 15 à 20 millions, bon an mal an. Ainsi, elle se serait peut-être élevée à environ 530 millions en 1949, pour dépasser 800 millions vers 1968, 900 vers 1973 *[et atteindre le milliard avant 1980]*.

Les chiffres qui ornent les discours des dirigeants ne doivent être que fleurs de rhétorique. Le pouvoir central paraît peu disposé à fournir des renseignements sérieux, s'il en a. Le prince Sihanouk m'a déclaré que, d'après ses recoupements, il évaluait la population chinoise entre 800 et 850 millions d'habitants. Il avait avancé ces chiffres devant Chou En-lai, qui ne l'avait pas contredit ; je l'ai imité, sans susciter plus de réactions du Premier ministre. En public, celui-ci parlait de 700 millions : doctrine officielle. Les équipes de chercheurs américains, analysant toutes les données disponibles, se maintenaient dans une fourchette de 750 à 940 millions[105c].

Si les autorités parlent rarement avec précision du nombre total des habitants de la Chine, elles sont moins réservées pour le nombre des habitants d'une ville ou d'une province. Partout où nous l'avons demandé, nous avons constaté que, depuis 1949, la population de chacune des six provinces que nous avons parcourues avait augmenté d'environ 60 %. Ces sondages ne sont pas des preuves. Après tout, l'immensité, c'est l'immensurable[d].

Angoisse et fierté du nombre

Pour un pays occidental, pareille imprécision serait confondante. A plus forte raison, pour un pays qui prétend vivre dans une économie totalement planifiée. Comment élaborer un plan sérieux, si on ne connaît pas, à un quart près, le nombre des habitants ? Et cette

ignorance n'est-elle pas invraisemblable, dans un régime où chacun est contrôlé, les quartiers des villes comme les « brigades » des campagnes quadrillés, les informations vite centralisées ?

Une telle incertitude traduit-elle une indifférence, ou au contraire une angoisse ? On dirait que les Chinois cherchent à se dissimuler les données d'un problème qui les effraye. L'infanticide n'était-il pas en vigueur chez tous les paysans pauvres jusqu'à ces dernières années – à supposer qu'il ne continue pas ? Il est vrai que Marx a voulu tourner Malthus en ridicule. Serait-ce son tour d'être ridiculisé ?

Il est possible que des Chinois soient accablés par leur nombre comme par un cauchemar ; et que dans le même temps, d'autres (ou les mêmes) le ressentent comme un motif de fierté et de foi en leur avenir. En attendant que la multitude devienne une chance, elle commence par être une malédiction. La densité kilométrique moyenne dépasse 500 habitants par kilomètre carré de terre arable, 1 500 dans la Chine du Sud. Ce pays, depuis des siècles, s'est offert une population au-dessus de ses moyens. Ses difficultés se résumaient en une seule : comment surmonter assez les terribles contraintes de la surpopulation, pour assurer l'aisance qui permet d'échapper aux crises et d'entrer dans la spirale de la prospérité ? De ce problème, il ne nous a pas semblé que la Chine se soit dégagée ; mais elle affirme y être beaucoup moins engluée[e].

2. - Le défi de l'anarchie

A Pékin, sur la « Colline du Charbon », on vous montre l'arbre où s'est pendu, en 1644, le dernier empereur Ming, abandonné de tous, alors qu'un empereur mandchou s'apprêtait à prendre sa place. Pour punir l'arbre d'avoir permis au dernier empereur vraiment chinois de mettre fin à ses jours, on l'a chargé de chaînes.

L'histoire de la Chine foisonne de drames semblables : empereurs renversés par le vassal qu'ils avaient appelé au secours, féodaux se dressant contre le pouvoir central, paysans luttant contre les féodaux. Il n'y a probablement pas de pays où la tradiction anarchique soit aussi forte. De tout temps, le peuple chinois, empêtré dans ses dimensions, semble souffrir d'une inaptitude à se gouverner. Il n'a pas connu ce long apprentissage qu'on trouve dans l'histoire des pays

européens : la naissance progressive d'une démocratie qui fleurit en franchises municipales, en libres corporations artisanales et marchandes, en professions libérales régies par leur ordre, en partis politiques et mouvements syndicaux pluralistes. Quelques sociétés secrètes rassemblent des conspirateurs. Les conflits se règlent à l'arme blanche. Quand une dynastie nouvelle arrive au pouvoir, c'est que la précédente s'est montrée incapable d'arrêter les flots montants des rébellions. Dans le chaos, s'imposent des hommes forts, qui le dominent. A leur tour, ils s'amollissent et l'anarchie reprend. « Après nous », prophétisait Gengis Khan en lançant ses hordes à la conquête de la Chine, «les gens de notre race se vêtiront d'habits dorés, mangeront des mets gras et sucrés, presseront dans leurs bras les plus jolies femmes, et ils oublieront qu'ils nous le doivent.» Non seulement la prédiction s'est réalisée, mais le processus s'est maintes fois répété. Les compagnons de Mao n'ont échappé à cette fatalité[f], qu'en s'imposant une vie de moines-soldats.

De 1840 à 1949, l'invasion occidentale ou japonaise aidant, l'anarchie est devenue endémique. On se bat dans les provinces, sans que personne sache où passe le front. Au hasard d'une randonnée, on entend crépiter les armes. Les Japonais, dans la partie de la Chine qu'ils contrôlent, ne tiennent que grandes villes et voies ferrées. Quand un des antagonistes s'empare du terrain perdu, il extermine les populations qui avaient fait bon accueil à son adversaire: tel Chiang Kai-shek passant par les armes quelques centaines de milliers de paysans, dans le Jiangxi repris à l'armée rouge.

Sur les routes, des populations entières, réduites au vagabondage. Dans les années 1920, un comptage des personnes déplacées dans la moitié seulement des dix-huit provinces atteint 56 millions[107]. Sans doute une partie de cette population flottante put-elle s'employer dans l'industrie naissante ; beaucoup devinrent bandits ; d'autres alimentèrent les armées des « Seigneurs de la guerre[g] ».

Il était recommandé à tout voyageur de se munir d'une escorte. Teilhard, dans ses prospections paléontologiques, se faisait suivre d'une dizaine de soldats. Les brigands n'attaquaient pas, si les pertes à prévoir dépassaient la valeur marchande de la prise. Un pays au pillage. Des mendiants rançonnés par des voleurs. Des voleurs rançonnés par des bandits. Un racket généralisé.

L'éclatement

Selon Voltaire, seuls de petits États se gouvernent démocratiquement ; les plus grands sont voués soit à l'anarchie, soit au despotisme, quand ce n'est pas aux deux. Walter Lippmann a joliment décrit « l'ingouvernabilité des grands empires ». Pourrait-on étendre à de grands ensembles des méthodes qui ont fait leurs preuves pour de petits ? On a observé dans maintes universités, comme Berkeley, que le climat entre professeurs et étudiants se dégradait à mesure que les effectifs augmentaient, bien que leur proportion restât la même. Comment faire vivre l'immense Chine selon un système qui fait florès à Hongkong, Singapour, Taiwan ? Entre un comptoir et un sous-continent, bien que les populations aient la même origine et la même culture, il n'y a pas une différence de degré, mais de nature.

L'incohérence de la Chine submerge le voyageur. Quelle unité entre ces villes grouillantes au bord d'un fleuve, ces rizières découpées comme de la marqueterie, ces montagnes qui n'offrent aucune prise où s'accrocher, ces plateaux désolés, où l'esprit autant que le corps est livré sans défense à tous les grands vents ? Quelle unité, entre les grands Chinois maigres du Nord et les petits Chinois râblés du Sud ? Entre Tibétains, Turcomans, Lolos, Mongols, et le peuple Han, si divers lui-même ? Entre des provinces qui ne parlent pas la même langue, et où, selon le proverbe, il suffit d'avancer de dix *li*[h] pour que les gens ne se comprennent plus ?

Pour s'immiscer dans les affaires de la Chine, les Occidentaux eurent beau jeu d'arguer qu'elle paraissait incapable de s'administrer seule, et vouée à l'éclatement. Dès la chute de l'Empire, les « Seigneurs de la guerre» se taillèrent des provinces : leurs conflits plongèrent le pays dans un état de déliquescence, que l'Europe n'avait connu qu'au temps des Grandes Compagnies.

La dispersion fut à son comble pendant l'occupation japonaise. Le territoire resté sous administration chinoise était scindé en trois tronçons, chacun gouverné par trois continuateurs du «Père de la Patrie» : à Yan'an, Mao; à Chongqing, Chiang Kai-shek; à Nankin, collaborant avec les Japonais, Wang Jingwei. Ces trois hommes, qui avaient combattu sous la même bannière, étaient devenus adversaires irréductibles. C'était la Chine.

3. - Victoire de la multitude sur la multitude

« Avez-vous canalisé votre démographie ? demandai-je à Chou Enlai. Nous n'avons peut-être pas au début, me répondit-il, accordé à ce problème toute l'attention qu'il mérite. Mais aujourd'hui, nous commençons à recueillir le fruit de nos efforts. La croissance de notre population est maintenant descendue au-dessous de 2 %. »

On ne saurait mieux reconnaître que la politique démographique de la République populaire a suivi une route sinueuse.

Premier temps : encouragement à la natalité

Pendant les premières années du régime, les autorités ont lutté énergiquement pour réduire la mortalité; et comme elles ne se préoccupaient pas de la régulation des naissances, elles ont donc favorisé la croissance de la population. Le communisme orthodoxe n'affirme-t-il pas que la surpopulation est un phénomène strictement capitaliste, qui résulte d'une mauvaise organisation de la société? Une limitation de la démographie aurait paru contraire à la bonne doctrine. Sur cette lancée, Mao a déclaré à plusieurs reprises que le nombre des Chinois était leur plus grand atout.

Les circonstances confortaient la doctrine. La Chine ne se heurtait-elle pas d'abord à d'énormes problèmes de sous-production ? Ne devait-elle pas concentrer toutes ses énergies sur la lutte en vue d'une meilleure exploitation et d'une extension des terres cultivables ?

En outre, le régime voulait extirper des pratiques barbares. Jusqu'en 1949, la noyade des nouveau-nés – particulièrement des filles – n'était pas rare[i], à moins qu'ils ne fussent abandonnés au bord de la route, jetés aux cochons, ou vendus.«Il est strictement interdit d'abandonner ou de noyer des nouveau-nés », proclame une loi de 1950. Pour empêcher ces meurtres traditionnels, il fallait en supprimer le mobile, convaincre que les enfants nombreux étaient une bonne chose, même les filles. On ne pouvait donc laisser s'instaurer un climat défavorable à la procréation.

Cependant le recensement de 1953 semble avoir fait prendre conscience des difficultés qu'il fallait prévoir, si le rythme de

croissance se maintenait ou augmentait, puisque la mortalité infantile ou par maladie baissait rapidement.

Les dirigeants chinois devaient choisir entre croissance démographique et croissance économique. Pour le décollage, il faudrait alléger la charge ; et très vite, car avant d'être des producteurs, les enfants sont seulement des consommateurs.

Deuxième temps: campagne pour la limitation des naissances

A partir de 1954, une campagne en faveur de la limitation des naissances commença à se développer. En septembre 1956, Chou En-lai déclarait devant le VIIIe Congrès : « Nous sommes en faveur d'une régulation convenable de la reproduction.» En février 1957, Mao, dans le grand discours qui donna le départ de la campagne des « Cent Fleurs », lança le mot d'ordre «Contrôle des naissances ».

Mais cette campagne, bien qu'il n'y ait pas été mis fin, eut des à-coups singuliers. Elle fut complètement suspendue entre 1958 et 1961 : pendant la période du Grand Bond en avant, les autorités insistaient sur la chance incomparable que donnait au pays sa nombreuse jeunesse. Dans le «prodigieux développement économique» auquel on s'attendait, on n'allait pas avoir trop de main-d'œuvre, mais trop peu. L'échec du Grand Bond (1959), de mauvaises récoltes suivies de disette (1959-1961) et le départ des techniciens soviétiques (1960) révélèrent aux dirigeants les terribles difficultés vers lesquelles ils se précipitaient. Les directives pour le contrôle des naissances reprirent en 1961 : procédés contraceptifs diffusés gratuitement, stérilisation encouragée, avortement facilité. Un mouvement fut lancé en faveur du mariage tardif – trente ans pour les garçons, vingt-cinq pour les filles. La presse orchestrait des gestes spectaculaires. *Femmes de Chine* faisait campagne pour encourager les femmes à pousser leurs maris à la vasectomie. *Jeunesse de Chine* montrait Chou En-lai exprimant son admiration à une jeune femme de trente-deux ans qui, après douze ans de mariage, n'avait encore aucun enfant.

Troisième temps : mais la nature est là...

Il nous a semblé, d'après les réponses faites à nos questions sur ce

point par des dizaines de jeunes ouvrières, paysannes, employées, que les mesures de limitation se heurtaient à une sourde résistance en ville, et à une inertie sereine dans les brigades rurales[j].

Il ne faut pas toujours prendre au pied de la lettre, dans un régime autoritaire, les slogans des campagnes d'opinion. La nature ne se laisse pas aussi aisément manipuler.

Ainsi, le voyageur constate que si, dans la foule de la rue, les jeunes prédominent, parmi les jeunes, prédominent les enfants dont la naissance doit se situer en 1967 ou 1968. Observation renouvelée dans toutes les villes parcourues. Certes, il est possible que les petits soient plus nombreux dans les rues parce que les enfants plus âgés sont occupés à des tâches diverses. Mais la Révolution culturelle n'aurait-elle pas donné lieu, comme on l'a affirmé, à un raz de marée de libération sexuelle? La fermeture des établissements d'enseignement secondaire et supérieur, les marches de gardes rouges sur les grands centres, la liberté laissée aux jeunes des deux sexes ont multiplié les occasions en 1966 et 1967. Non que le débridement de quelques millions de gardes rouges, dans une masse de huit cents millions, ait pu avoir à lui seul des effets démographiques tangibles. Il n'est pourtant pas impossible qu'un climat psychologique ait alors favorisé une recrudescence des naissances. Nous avons recueilli des allusions discrètes à cette période de défoulement collectif.

Les habitudes sont tenaces. Mao Tse-tung a reconnu en décembre 1970 que les méthodes anticonceptionnelles n'avaient apporté que peu de changements à la courbe de la démographie : les familles continuaient à rechercher à toute force une descendance mâle. « Les femmes de la campagne donnent naissance à une ribambelle de filles, et s'obstinent à procréer jusqu'à la ménopause[109]. » On ne transforme pas aussi vite la mentalité d'un peuple**.

Quatrième temps : lents progrès de la limitation

Dès 1968, la campagne pour le mariage tardif reprenait de plus belle. « Deux enfants, c'est assez ; les familles nombreuses, c'est un héritage du passé, comme les pieds bandés ou le mariage des enfants» : à bien des reprises, nous avons entendu des jeunes femmes réciter ces actes de foi. Y croyaient-elles vraiment? Elles s'en donnaient l'air. Depuis 1970, la campagne n'a fait que s'amplifier, en

s'assortissant de mesures coercitives.

On nous a indiqué en diverses villes que les époux qui attendent un troisième bébé couraient le risque d'être affectés à des entreprises distantes de plusieurs centaines de kilomètres, privés de leur logement, contraints de vivre séparément, dans des dortoirs d'hommes ou de femmes – sans que nous ayons pu établir s'il s'agissait de vagues menaces, ou de sanctions effectives.

Les propos de Chou En-lai m'ont donné à penser qu'après plusieurs « coups d'accordéon» dans l'application d'une doctrine qui n'avait pas été vraiment pensée, un plan précis, désormais bien arrêté, devrait finir, à la longue, par porter ses fruits: extension de la propagande pour la restriction de la natalité; vaste diffusion des moyens contraceptifs ; encouragement à une sévérité monacale des mœurs.

Nous avons pu vérifier que la propagande était assortie de mesures pratiques de tous ordres ; que des contraceptifs efficaces – pilules, pessaires ou stérilets – étaient distribués gratuitement aux ménages dans les dispensaires des communes rurales, ou des usines, ou des quartiers; que des missions itinérantes se rendaient jusque dans les hameaux les plus reculés, pour informer les paysans; que les avortements, avec insensibilisation par acupuncture, étaient pratiqués à grande échelle: dans les dispensaires de la commune rurale de Maqiao, « on en fait toute l'année[k] ».

Marx contre Malthus

De l'ensemble des observations ou recoupements que nous avons effectués, il paraît possible de tirer trois conclusions :

1 Le retard avec lequel a été lancée la campagne pour le contrôle des naissances, puis les à-coups qu'elle a subis, en ont pratiquement annulé les effets pendant vingt ans. La natalité semble s'être maintenue, entre 1953 et 1972, autour de 35 et même de 40 %o, tandis que la mortalité s'abaissait à 15 %o. Le taux d'accroissement naturel a donc dû grimper certaines années à plus de 25 %o et ne guère descendre, jusqu'en 1970, en dessous de 20 %0. C'est dire que la croissance annuelle de la population a dû passer en vingt ans d'environ dix millions vers

1949 (20 %0 de cinq cents millions) à près de vingt millions pour certaines des années 1960 et 1970 (25 %o de huit cents millions) ;

2 Cependant, l'élévation du niveau culturel des masses, l'alphabétisation des campagnes, la multiplication des missions et centres de consultations familiales, la facilité avec laquelle chacun peut s'y procurer des contraceptifs, les avortements gratuits, la sévérité des mesures de découragement prises à l'encontre des couples précoces et des familles nombreuses paraissent avoir, depuis 1968, arrêté, du moins, la croissance de la croissance. Ces mesures pourraient progressivement réduire le taux, ce qui semble déjà commencé, à en croire Chou En-lai. Mais très lentement : dans tous les pays qui ont adopté des mesures antinatalistes, tel le Japon, une latence d'une bonne dizaine d'années sépare le moment où l'ensemble du dispositif est mis en place, et celui où on en ressent les effets.

3 Bien que la régulation de la natalité n'ait pas encore de résultats à son actif, le pays semble commencer à entrevoir le moyen de maîtriser les problèmes insolubles que lui posait depuis des siècles sa surpopulation. Ses ressources paraissent[l] déjà se développer un peu plus vite que son peuplement. La Chine ne s'est pas appauvrie, mais légèrement enrichie: malgré les hésitations de sa politique démographique, Marx aura-t-il raison contre Malthus ?[m]

Fourmis, cigales

Quel mystérieux aiguilleur règle sans cesse la vie de la multitude chinoise ? Partout, des hommes et des femmes qui vont et viennent en hâte. Les uns, courbés à l'horizontale, traînent une carriole chargée de sable ou de ciment ; d'autres portent en équilibre sur leur tête des piles de briques ; d'autres poussent des charrettes d'excréments. Des camions circulent, où des hommes et des femmes debout, serrés comme une brassée de joncs, chantent en chœur, grisés par le vent de la course.

Des armées de travailleurs bâtissent des habitations ouvrières, des usines, des digues le long des fleuves. Aux cohortes de bicyclettes, se mêlent des compagnies de vélos-pousse, ou de tricycles auxquels sont

arrimées d'énormes cargaisons de foin, de cageots, de bois, de légumes, de charbon. Matin et soir, on côtoie des bambins empilés à six dans une caisse rectangulaire accrochée à un cyclo-pousse, et qu'un adulte transporte vers l'école maternelle ou ramène chez eux.

Dès qu'on sort des villes, on voit des centaines, des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, qui piochent, sarclent, creusent, transportent, sèment, repiquent, pétrissent. Gestes si bien réglés, qu'on dirait un spectacle minutieusement monté : un gigantesque parc d'attractions, dont les personnages seraient grandeur nature.

Sans cesse, se recomposent le dessin de Dubout, le tableau de Jérôme Bosch. Des files d'hommes traînent des chalands le long de la rive, s'enfoncent dans les entrailles d'une mine, rament pour aider la voile molle des sampans, ploient les pieds dans l'eau.

A Xi'an, à Shanghai, à Pékin, à Canton, vers onze heures du soir, le spectacle ne s'arrêtait pas. Les chantiers restaient en activité, éclairés par de puissants projecteurs. Des centaines d'ouvriers s'attelaient aux brancards de véhicules chargés de matériaux, grimpaient aux échafaudages, maniaient la truelle ou le marteau.

Est-ce par besoin de compensation, que ces fourmis ont besoin de cigales ? Ce peuple, symbole du travail acharné, a-t-il conclu un pacte avec ces symboles de la paresse ? Jour et nuit, en ville comme à la campagne, on les entend chanter dans tous les arbres, par rafales obsédantes. Pourquoi les Chinois ont-ils laissé subsister ces insectes inutiles, alors qu'ils ont fait disparaître chiens, chats[n] et moineaux ? Peut-être, au fond d'eux-mêmes, ont-ils *besoin des cigales,* cette bruyante allusion à une civilisation des loisirs à laquelle ils n'ont pas encore droit...

Les habitants de cette ruche, quel est le principe de leur mouvement ? Quelle force les fait agir ? La fuite devant l'antique misère, devant la vieille faim ? La course vers une terre promise, vers un paradis entrevu ? Vers une Chine enfin sans souffrance, une Chine qui aurait atteint l'Harmonie Céleste ?

Un pays ingouvernable gouverné

Si ce n'est encore l'harmonie, c'est déjà la paix. Depuis 1949, il faut bien reconnaître que la victoire remportée par Mao a donné à la Chine une paix qu'elle n'avait jamais connue depuis le milieu du XIXe siècle. C'est un bienfait qui semble aller de soi ; il reste en deçà de l'idéologie ou même de l'organisation politique et sociale. Mais il est si massif et si nouveau, qu'il comporte des incidences immédiates.

Après les bouillonnements sanglants des débuts de la Révolution culturelle, l'ordre règne partout. Des avenues des grandes villes aux chemins en terre battue des plus lointaines communes populaires, une seule autorité impose sa loi: qui la contesterait? Depuis 1949, elle n'a guère été contestée que par les intellectuels sous les Cent Fleurs, par les foules d'adolescents en 1966 et 1967 : Mao y avait encouragé les uns et les autres.

Que d'épreuves a dû surmonter le régime, après tant d'années de guerres civiles ou étrangères et de fléaux naturels, pour donner à ce sous-continent les moyens de nourrir une population foisonnante, de la vêtir, de la loger, de l'instruire – de la contenir ! Ne semble-t-il pas avoir tiré hors de la zone des plus grands dangers une économie de subsistance qui ne permettait pas de subsister? N'a-t-il pas fait vivre une Chine qui n'était pas viable? Le régime de Chiang Kai-shek, qui n'avait pas résolu en vingt-deux ans un seul des tragiques problèmes sous lesquels la Chine était écrasée, aurait-il pu prendre la relève du régime communiste? C'est pourtant la fiction dans laquelle vivaient encore les Nations Unies, vingt-deux ans après la fondation de la République populaire.

L'impulsion se transmet à toutes les parties de cette Chine qui avait perdu l'habitude d'être administrée. Ses populations sont encadrées, leurs besoins immédiats satisfaits. Elle compte « sur ses propres forces» pour vaincre ses difficultés. Ses services publics fonctionnent. Elle a fini d'être accablée par ses propres dimensions. Elle fait face elle-même à son destin. Bref, ce pays réputé depuis longtemps ingouvernable, est gouverné. Cette constatation mérite un hommage, ce semble.

a L'honneteté oblige à ne pas garantir l'authenticité de ce texte, admirablement lucide, dont différents passages sont cités dans ce livre. Il n'existe aucune trace aux archives du Quai d'Orsay de cette longue lettre qu'Alexis Léger est censé avoir adressée à Philippe Berthelot le 3 janvier 1917. Il est surprenant que Léger y parle du « léninisme », qui n'existait alors pour personne. Peut-être ne faut-il pas exclure la retouche, qui rendrait moins méritoire la prophétie. Ce ne serait pas la première supercherie de l'histoire littéraire.

b *C'est du moins ce qu'on disait en 1971. En 1986, on en a avoué 1,1 milliard (1990).*

c Un atlas publié à Pékin en 1972 donne pour 1970 un chiffre de 697 260 000. Où seraient passés les 50 ou 240 millions de différence ? « Morts dans les camps de redressement », répondent froidement des experts américains. A ce degré de conjecture, on ne peut rien prouver – ni rien écarter.

d *En septembre 1973, à l'occasion d'un congrès de démographes à Lahore, le délégué chinois faisait des révélations officielles. La population chinoise aurait « maintenant franchi le cap des 700 millions de personnes». «Au cours des vingt-quatre dernières années », la population aurait ainsi « augmenté de 200 millions d'âmes ». D'autre part, « le taux d'accroissement de la population » se maintiendrait « à 2% ». Le mystère demeurait entier. Le seul recensement systématique dont on ait eu connaissance restait celui de 1953 (574 millions d'habitants dans les provinces continentales, auxquels ilfallait ajouter 7,6 millions d'habitants de Taiwan). Retenons l'hypothèse d'un taux de croissance moyen de 2 % (au-dessous duquel il ne semble pas que la Chine populaire soit jamais descendue et qu'elle a dû sûrement dépasser, comme les autres pays d'Asie du Sud-Est, lesquels atteignent fréquemment un taux de 2,5 à 3 %). A ce taux cumulé, si la population continentale s'élevait de 538 millions d'habitants en 1949, elle devait atteindre vingt-quatre ans plus tard, en 1973, le chiffre de 860 millions. Si le cap de 700 millions n'a été dépassé qu'en 1973, l'accroissement n'aurait été que de 126 millions, c'est-à-dire 22 % en vingt ans, soit un taux d'accroissement voisin de 1 %, hautement improbable. On retrouve toujours un déficit énorme. Mais en septembre 1974, à Bucarest, le délégué chinois annonçait 800 millions – 100 de plus que douze mois plus tôt... La chute de la Bande des Quatre en octobre 1976 a permis d'accroître encore les estimations antérieures. Elle a entraîné une série de déclarations d'allégeance des provinces, formulées ainsi : « Les x millions d'habitants de la province y félicitent le président Hua. » L'addition des renseignements partiels ainsi fournis donnait un chiffre de 875 millions en 1976. En 1987, le taux de natalité était encore de 20 ‰ ; pour ne pas dépasser la barre des 1200 millions de Chinois en 2000, il faudrait rabattre ce taux à 10 ‰ (1990).*

e *Il n'empêche que le Premier ministre Li Peng nous déclarait encore en septembre 1989: « Pour un pays qui compte un milliard cent millions d'hommes et dont la superficie cultivable par habitant est déjà très insuffisante, la première des tâches est de permettre à cette population de se nourrir et de se vêtir. C'est beaucoup plus important que des paroles creuses sur les droits de l'homme*[106]*. » (1990)*

f *La crainte de l'anarchie n'a pas quitté Deng: « L'idéal ne peut se réaliser que si l'on respecte la discipline, déclarait-il le 7 mars 1985. Discipline et liberté, les contraires d'une même unité, sont inséparables : l'une n'existe pas sans l'autre*[108]*. » C'est cette hantise qui a provoqué la dure répression du mouvement de Tiananmen (1990).*

g Chefs d'armée qui se conduisaient en potentats, tout à tour alliés et adversaires les uns des autres.

h Le *li* vaut environ un demi-kilomètre.

i *L'infanticide des petites filles est réapparu en Chine; moins en raison de la disette que par le fait que les couples condamnés à n'avoir qu'un enfant veulent un fils (1990).*

j Même pour le mariage, qui est l'acte le plus aisé à contrôler, des dispenses sont accordées. Un jeune Shanghaien de ma connaissance a pu se marier à vingt-six ans « Vous ne pouvez pas attendre trente ans? – Non, vraiment, je ne peux pas attendre ! » Il a fini par obtenir satisfaction de la part des autorités.

** On nous a assurés à plusieurs reprises que la politique de contrôle des naissances était modulée en fonction de la densité de la population. Dans les zones surpeuplées,

les directives restrictives seraient appliquées avec rigueur. Dans les zones les moins peuplées, les familles nombreuses seraient non seulement tolérées, mais encouragées. *Les Chinois poussent le volontarisme jusqu'à un aménagement démographique du territoire. A Bucarest, en septembre 1974, le délégué chinois à la conférence de l'O.N. U. sur la population en a fait pour la première fois la démonstration publique. La loi permet aux 55 nationalités allogènes, qui habitent les territoires sous-peuplés et ne comptent ensemble que 6% de la population globale – d'avoir pratiquement autant d'enfants qu'ils le veulent. Cette latitude n'a pas cessé (1990).*

k *Cette stabilisation, sinon de la démographie, du moins de la politique démographique s'exprimait dans la Constitution de 1978 (article 53, alinéa 3): « l État préconise et encourage l'application du planning familial. » Hua Guofeng déclarait en 1978 devant la V· Assemblée populaire nationale que la Chine pouvait d'ici à trois ans «abaisser le taux d'accroissement démographique à moins de un pour cent ». L'article de la Constitution de 1982 qui stipule l'égalité des droits pour l'homme et la femme précise : « Le mari comme la femme ont le devoir de pratiquer le planning familial. » Un calcul effectué en 1979 montrait que pour ramener la population au chiffre de 600 millions seulement, considéré comme l'optimum en vue du développement du pays, il faudrait imposer (et contrôler rigoureusement) la politique de l'enfant unique jusqu'en 2060 (1990).*

l *Il* est *difficile d'être plus affirmatif. Le rapport population-céréales est resté à peu près le même en 1978 qu'entre 1950 et 1960: environ 0,3 tonne par an et par habitant. La presse insiste sur la production des céréales, qui « commande tout » (1990).*

m *Petit aperçu de la politique démographique en 1990: 1er enfant, primes, avantages, etc. ; 2e enfant, tous les avantages sont supprimés, sanctions modérées; 3e enfant: retenues sur les salaires, fortes amendes, lourdes sanctions (séparation des époux). Dans les villes, l'enfant unique se généralise. Dans les campagnes, on se moque des interdits et des brimades; on procrée: selon un sondage, 41 % pour avoir une vieillesse plus aisée, 40 % par peur de perdre l'enfant unique, 14 % pour avoir plus de bras au travail, 5% pour avoir au moins un fils qui perpétue la lignée (1990).*

n Chiens et chats consommaient des protéines, dont la Chine est pauvre... Mais ils réapparaissent de-ci de-là, dans les campagnes (1973). *Depuis lors, ces chiens sont revenus... Puis à nouveau, la rage menaçant à Pékin, on en a abattu 400000 en 1983 (1990).*

CHAPITRE XIV

La « féodalité » extirpée

La Cité Interdite

Comment ne pas lire un symbole dans ce nom donné aux palais immenses où, depuis le XVe siècle, vingt empereurs des dynasties Ming et Mandchoue ont reclus leur puissance et leur luxe : la Cité Interdite ! C'était bien de la Cité Chine que l'accès était interdit à la masse des Chinois, par un savant système de hiérarchies politiques et sociales dont l'empereur détenait la clef[a].

Bouillon de culture de toutes les ambitions, de tous les vices, de toutes les vertus, de toutes les intrigues qui accompagnent inévitablement le pouvoir absolu, la Cour de Pékin apparaît encore au visiteur à travers le cadre qu'elle avait donné à sa vie : colonnes d'or, trônes incrustés, paravents d'ébène marquettes de nacre, lits d'apparat, vasques de jade, kiosques et jardins. Nos guides animent les personnages disparus de cette prison dorée: empereur omnipotent mais dont le poignard ou le poison menace la vie fragile, courtisans, concubines et eunuques tissant autour du demi-dieu le cocon de ses caprices satisfaits. Assurément noirci par les inscriptions et les guides, le tableau n'en est pas moins instructif.

Dans la salle de l'Union, où étaient déposés les vingt-cinq sceaux de l'Empire, on a conservé l'écrin où deux idéogrammes, *wu wei,* « s'abstenir d'agir », édictent la règle d'or d'un art politique paradoxal. Société bloquée, à laquelle un universel *statu quo* garantit de durer sans fin.

Monde grouillant, système immuable – condamné à se perpétuer jusqu'à ce que l'excès de sa dégradation entraînât sa chute. Image aussi de la société, dont l'organisation cloisonnée, toute vouée vers la reproduction des modèles hérités, condamnait le peuple chinois à un

piétinement dont il n'imaginait même pas la fin.

Les classes

Sans se fractionner en autant de castes que l'Inde, ni s'interdire en théorie une certaine fluidité, la société était divisée en quatre classes : les lettrés – classe dirigeante, où étaient recrutés les neuf grades des fonctionnaires ; les paysans, seuls considérés comme producteurs ; les artisans, qui permettaient à ceux-ci de produire; et la plus basse classe, les marchands. Venaient ensuite les *déclassés:* mendiants, acteurs, prostituées. Il faudrait y ajouter les *surclassés :* les eunuques, la castration assurant un emploi à la Cour, donc une source d'influence et d'enrichissement ; retranchés des femmes et d'eux-mêmes, et cessant par là même d'être retranchés du pouvoir.

A cette classification traditionnelle, Mao, dans son analyse de la société chinoise, a ajouté, pour la classe la plus nombreuse, une subdivision fondée sur la richesse: ouvriers agricoles, paysans-pauvres, moyens-pauvres, moyens-riches, propriétaires fonciers.

Le début de la modernisation avait fait croître des classes jusque-là marginales – bourgeoisie d'affaires, intelligentsia non mandarinale, ouvriers. Mais elles s'ajoutèrent aux anciennes sans les faire éclater. Jusqu'en 1949, le cloisonnement demeurait à peu près intact.

La bureaucratie céleste

Mencius, au IVe siècle avant notre ère, justifie ce système : « Ceux qui s'appliquent aux oeuvres de l'esprit gouvernent, ceux qui travaillent des bras sont gouvernés. Les seconds nourrissent les premiers. »

La Chine est un des très rares pays où, avant l'époque moderne, le pouvoir se soit justifié par le savoir. Justification largement hypocrite, car seule, dans la majorité des cas, une certaine fortune permettait de s'offrir l'éducation nécessaire pour accéder au pouvoir. Reste que tout, dans l'éducation, ne s'achète pas ; elle ne s'acquiert pas sans effort ni

talent. Et la classe dirigeante chinoise a naturellement cultivé la fierté de purifier ainsi son pouvoir. Sa grandeur et son malheur en sont sortis. Elle n'a certes pas dédaigné les richesses ; mais elle ne les a jamais honorées. Si, dans sa classification morale, les marchands occupaient l'échelon le plus méprisé, c'est que leur enrichissement n'est racheté ni par le savoir ni par le faire. Les mandarins pouvaient bien trafiquer ou prévariquer : ce n'étaient que fautes personnelles. Commercer aurait été une faute sociale.

La Chine eût bien pu faire, des siècles avant l'Occident (puisqu'elle était, au temps de Marco Polo, plus riche que lui et techniquement plus avancée), la révolution industrielle, sans cette répulsion des lettrés-fonctionnaires pour l'économie marchande et les franchises bourgeoises. Cette révolution, elle la repoussa une deuxième fois, quand Marcartney la lui offrit en 1793, puis une troisième, quand l'Occident marchand la lui imposa à partir de 1840.

Ce nouveau refus condamna la classe dirigeante à la révolution sociale : la société chinoise ne se serait sans doute pas désintégrée au XXe siècle, ne laissant place qu'à une issue violente, si les lettrés avaient accepté les règles du jeu de la civilisation industrielle de marché, comme le fit avec succès une classe dirigeante japonaise moins imbue d'idéologie. Mais peut-être, en définitive, leur résistance était-elle une réaction inévitable : ce qu'ils refusaient était rejeté par la Chine comme une greffe incompatible. La dernière classe n'est pas devenue la première : les idéologues gouvernent toujours la Chine, et avec une rigueur sans faille.

Les failles étaient nombreuses parmi les mandarins. Si l'idéal confucéen leur demandait d'être « gentilshommes », *junzi,* exclusivement soucieux du bien public et de la justice, il leur arrivait comme aux autres, « les hommes de peu », *xiaoren,* d'être guidés par leur propre intérêt. Intérêt personnel devenu intérêt de classe : les fonctionnaires étaient, pour la plupart, propriétaires terriens. Quand l'empereur leur demandait de retirer aux propriétaires le monopole des bénéfices agricoles, le zèle leur faisait défaut. Ils étaient enclins à enfreindre les lois qu'ils avaient mandat d'appliquer : bureaucrates-fonciers, ils s'accrochaient aux terres comme coquillages au rocher. Chargés de percevoir les impôts, ils tenaient à leur merci les paysans. Depuis le XIVe siècle jusqu'à la fin du Guomindang, beaucoup ne cessèrent de se conduire en tyrans locaux.

Clans et coutumes

Ni le pouvoir de l'empereur, ni celui des lettrés n'auraient duré longtemps, si toute l'organisation sociale et morale des Chinois n'avait sacralisé l'autorité patriarcale et la tradition.

La société? Une collection de «clans», où toutes les cellules familiales étaient soumises à l'autorité absolue de l'oncle riche. Le mariage ? Un arrangement entre parents. Mao lui-même fut marié à quatorze ans. Sa femme en avait vingt : il s'enfuit et ne la revit jamais.

La vie quotidienne était imprégnée de rites, de tabous et de pratiques divinatoires. Les paysans épuisaient leurs faibles ressources en des cérémonies dispendieuses, sous la contrainte des usages: « Celui qui prépare un banquet de noces renonce à acheter un bœuf. »

La géomancie interdisait de creuser un puits à l'orient d'un village. Même si c'était le seul endroit où il y eût de l'eau. La Chine dévastait ses forêts pour cuire son riz, de peur de réveiller le Grand Dragon en creusant la terre pour y chercher la houille qu'elle savait posséder en abondance. Le moyen d'échapper à la superstition, multipliée par la pression sociale ?

Les fléaux sociaux

L'abîme qui séparait la classe dirigeante des masses ignorantes et superstitieuses favorisait la corruption.

Sous l'Empire, ceux qui détenaient une parcelle du pouvoir accumulaient des fortunes. Les eunuques exploitaient méthodiquement quiconque avait affaire au Palais. Du haut en bas de la pyramide bureaucratique, les pots-de-vin étaient monnaie courante.

Sous le Guomindang, les fonds américains enrichirent surtout les fonctionnaires, alors que la famine faisait rage : dernière image d'une Chine, où la richesse des uns entraînait pour le plus grand nombre les pires misères. Et c'était bien là le plus scandaleux. Mendicité, saleté, prostitution, drogue. Les documents ne manquent pas, sur les fléaux

sociaux qui ont accablé la Chine jusqu'en 1949[b].

Jusqu'au commerce des enfants et des jeunes filles. Dans les mines d'étain du Yunnan, on rencontre encore des ouvriers qui ont été vendus dans leur jeunesse comme esclaves. Vendre un enfant à un artisan, à un industriel, à un proxénète, à un propriétaire, c'était souvent un moyen, quand la famine sévissait, de le faire échapper à la mort et d'acheter, pour ceux qui restaient, les semaines de survie nécessaires : une forme atténuée de l'infanticide.

Ainsi cette société, à laquelle Confucius enseignait que la première des vertus était la bienveillance et le respect d'autrui, aboutissait à ces crimes par lesquels la cellule de base se renonçait elle-même.

Les Chinois n'étaient pas aveugles à ces contradictions : mais ils n'y voyaient qu'abus. Empereurs ou ministres, nombreux furent les réformateurs. Mais quand leur vertueuse autorité avait tranché assez de têtes pour faire cesser les abus les plus criants, leur mort venait relâcher la tension ; l'équilibre se rétablissait un cran plus bas.

C'est que personne, ni les empereurs, ni même les chefs de la jeune république, ne toucha aux principes qui gouvernaient cet équilibre : le culte maniaque du passé, le privilège d'un savoir protégé par sa complexité même, le droit des propriétaires.

Si le communisme chinois a saisi une chance de faire œuvre durable, c'est qu'il a su fonder les principes d'un autre équilibre.

La grand-mère Shun

Au cœur de la Chine paysanne, dans le « Village montagnard de la famille Mei », la grand-mère Shun nous explique, en quelques mots et deux contrastes, la révolution.

Elle nous récite les malheurs d'autrefois, comme si elle n'arrivait pas à croire que c'est bien terminé ; quatre cinquièmes des terres entre les mains de quatre familles, le dernier réparti entre cent ; pour quelques privilégiés, maisons fraîches, patios aux cloisons ajourées, meubles

finement sculptés, pour les autres, dénuement, travail acharné. Tout en nous montrant fièrement les trois pièces de sa moitié de maisonnette et quelques meubles en bois blanc, elle nous répète, de peur que nous n'ayons pas compris : « Nous n'avions pas assez de vêtements, pas de meubles, sinon deux nattes pour toute la famille ; nous ne sommes jamais allés à l'école ; il nous est arrivé de passer plusieurs semaines sans manger. »

La grand-mère évoque pour nous le passé avec ce sombre talent qu'ont les vieillards de faire peur aux enfants ; peu importe que la situation sociale et agraire en Chine ait présenté plus de complexité que dans ce village de la province du Zhejiang; exagérée ou simplifiée, telle est la vérité qui s'impose à la conscience des Chinois : *avant, tout pour quelques-uns, rien pour les autres; aujourd'hui, pour tous, quelque chose.*

L'accomplissement est passé par la collectivisation des terres. Le communisme chinois ne s'est pas trouvé contraint au même point que le soviétique, de faire la révolution agraire contre les paysans. Staline est revenu sur près de cent ans d'individualisation de l'agriculture russe : il lui en a coûté des grèves de la plantation, des sabotages massifs et, au peuple russe, une répression et une famine qui ont fait sans doute quelque huit millions de morts.

Si le sang a coulé en Chine, et abondamment, ce ne fut pas en raison d'oppositions obstinées de la masse, mais pour sceller la victoire : un sang sacrificiel, comme celui du propriétaire foncier de *La Fille aux cheveux blancs.*

Un pays où la densité rurale est souvent voisine de la densité urbaine, conduit naturellement à une certaine organisation collective du travail. Les Chinois le savent de tout temps. La révolution a seulement signifié que la responsabilité de l'organisation était devenue collective, elle aussi, au lieu d'être le fait des propriétaires fonciers et de leur en donner tout le profit.

L'égalité fut donc celle du pouvoir, non du partage forcé. Elle contribua au renforcement de l'existence communautaire ; elle bâtit une protection efficace contre le retour de la « féodalité ». Une révolution, en effet, mais sur l'orbite de la réalité chinoise.

Du coup, la condition paysanne a été transformée. La misère serait-elle aussi terrible, qu'elle paraîtrait plus légère. Si l'on prélève sur les fruits du travail, ce n'est pas pour embellir une demeure de maître qui s'élève à portée de l'envie ; c'est pour la brigade, petite ou grande. Les paysans peinent peut-être plus qu'autrefois ; mais ils n'ont pas le sentiment de ployer l'échine devant des profiteurs. Leur fatigue est aussi réelle ; elle n'est plus humiliante. Ils la supportent mieux, parce qu'ils ont échappé à leur condition servile.

Ce facteur n'est pas mesurable. Mais il est essentiel. A lui seul, il change la vie.

La pauvreté égalitaire

Du contraste entre une misère avilissante et le luxe insultant, les Chinois sont passés à l'uniformité d'une pauvreté supportable. Le salaire le plus élevé que nous ayons observé est celui d'un chirurgien, 280 yuan par mois, tandis qu'un manœuvre en gagne 35 : un écart de un à huit, probablement plus restreint qu'en aucun autre pays. Les dirigeants affichent l'austérité.

Les ironistes avancent qu'en Chine, ceux qui étaient misérables le sont restés, et ceux qui ne l'étaient pas le sont devenus, en sorte que le progrès n'est pas grand. L'ironie ne mord guère. Car le bénéfice obtenu est double.

Le dénuement d'avant 1949 était synonyme d'épidémie et de famine ; la pauvreté d'aujourd'hui se situe – sauf exceptions, comme après le Grand Bond – au-dessus du minimum vital. Elle est devenue décente. Quantitativement, la différence est faible; qualitativement, un seuil a été franchi.

Tout aussi importante, pour l'équilibre de la société, est la disparition des richesses d'antan. La fin des privilèges a donné aux Chinois la conscience de former une nation. Certains des anciens propriétaires terriens, bourgeois d'affaires ou chefs d'entreprise, après avoir sauvé leur peau, ont conservé quelque fortune. Qu'en peuvent-ils faire? Les lieux de plaisir ont disparu. On ne peut acheter de voitures, elles sont réservées aux collectivités. Celui qui irait tous les soirs au

restaurant ou dévaliserait les boutiques de jade, se ferait vite repérer : autant porter les vêtements de soie des mandarins de jadis. Nul n'ose faire étalage de son aisance, tant le climat est spartiate. La Chine a réduit ses riches à l'ascétisme.

Les centaines de millions d'indigents ont cessé d'avoir faim – et d'avoir sous les yeux les privilèges des nantis. Le régime s'est acquis la reconnaissance des «masses» pour ce gigantesque nivellement.

Si, comme l'affirmait Aristote, « les rébellions naissent toujours du désir d'égalités, Mao a compris que la vraie révolution exigeait l'égalité des désirs – ou celle des moyens de les satisfaire.

La mobilisation des énergies

Mao a également compris que la révolution ne durerait que si elle était d'abord faite dans les esprits. Elle ne s'est pas bornée à distribuer des armes, de la nourriture, des terres ; elle s'est efforcée de donner aux paysans l'envie de se battre, le goût de travailler intelligemment, la volonté de conquérir leur terre.

C'est peut-être là que les dirigeants chinois ont montré le mieux leur connaissance de l'âme humaine. Pour que les Chinois considèrent la révolution comme leur affaire, il fallait qu'ils l'accomplissent eux-mêmes. Pour qu'ils cultivent le sol avec la joie que procure ce que l'on a acquis, il fallait qu'ils s'emparent des propriétés avoisinantes. La révolution n'a pas jailli spontanément de la misère paysanne. Elle a été inspirée aux paysans par le Parti ; mais il a eu l'habileté de les convaincre qu'ils l'avaient toujours voulue. Mao aurait pu reprendre à son compte l'exhortation adressée à Moïse : « Fortifie-toi et prends courage, pour conquérir la terre que Dieu te donne. »

Des mauvaises cartes, Mao a fait des atouts

«La Chine ne cessera d'être un pays pauvre et faible que le jour où, de pays féodal, elle deviendra un pays commandé par le peuple », avait souvent proclamé Mao. Le régime maoïste a su puiser, dans les

malheurs qui accablaient la Chine, les ressources psychiques nécessaires pour l'en arracher. Le passé chinois a fourni à Mao les matériaux grâce auxquels il a construit l'avenir.

On objectera que, de toute façon, les choses n'auraient pas continué à empirer: une dictature de droite, ou une démocratie libérale, auraient pu bénéficier tout aussi bien, et peut-être mieux que le communisme, des progrès technologiques. Les pratiques « féodales» seraient tombées d'elles-mêmes en désuétude. Il n'était pas nécessaire d'établir le communisme pour permettre l'envol de la Chine.

Toutefois, il était d'autant plus difficile de faire avancer le peuple chinois qu'il opposait, par sa masse, une gigantesque inertie. Mao a réussi à le stimuler : d'une faiblesse, il a fait une force, parce que sa révolution était d'essence religieuse et nationale.

Il fallait un renversement des valeurs, pour que les paysans chinois en vinssent à secouer leur apathie. Contre tous les marxistes sans exception – mencheviks et bolcheviks, boukharinistes et léninistes, trotskystes et staliniens – Mao a prouvé que les paysans étaient aptes à faire la révolution.

Il leur a donné un objectif politique et un mode d'emploi. Il les a mis sous tension. Par des expériences partielles et progressives, il leur a prouvé que l'espoir n'était pas fallacieux. En leur distribuant des armes, il les armait surtout de la conviction qu'une transformation fondamentale de leur condition devenait possible. L'Armée Rouge, au milieu d'eux, était chargée de les convertir, autant que de combattre l'adversaire. C'est la foi qui a tout changé.

Des paysans libérés tremblent devant leur maître abattu

Officiellement, la Chine est sortie de l'ère «féodale» en 1911. Sun Yat-sen s'imaginait venir à bout de ses séquelles en trois ans. Les réalités sont venues à bout de lui-même en six semaines. Et il a fallu un bon demi-siècle pour que la masse paysanne s'arrachât à l'exploitation qui la maintenait dans la misère.

Pour cruels, en effet, que fussent les fléaux sociaux qui accablaient

le peuple chinois, ils ne l'empêchaient pas de vivre. Ils faisaient même partie de son équilibre biologique. Un ordre millénaire avait incorporé ses coutumes dégradantes dans l'économie psychique de la collectivité. Chacun s'en accommodait tant bien que mal.

Même après la « Libération », les paysans restèrent souvent paralysés par la peur, devant les idoles tombées à terre.

Ding Ling, dans le roman *Le soleil brille sur la rivière Sanggan,* met en scène des fermiers qui ne s'enhardissent pas assez pour arrêter le tyran qui les opprimait; son regard leur fait encore baisser les yeux ; le poids des traditions est trop lourd ; ils viennent lui apporter en cachette les fermages qu'ils ne lui doivent plus. Ils ne parviennent à se délivrer de leur peur que dans une poussée de violence sadique.

Le communisme a organisé la rupture, en scellant la révolution dans le sang. La férocité de maints « tribunaux populaires » à l'égard des « fonctionnaires corrompus », des « propriétaires abusifs », des « tyrans locaux » trouve là son explication. Un dirigeant du Comité révolutionnaire de la province du Hubei me l'a dit avec une terrifiante tranquillité d'âme: « C'est pour combattre la pusillanimité des paysans qu'il fallait condamner à mort leur ancien seigneur. Tant qu'il restait en vie, ils avaient peur de le voir reprendre son pouvoir. »

L'élimination de la « féodalité » – structure mentale plus que structure sociale – est-elle bien achevée ? « La Révolution culturelle, nous déclarait un professeur de l'université de Pékin, a pour but d'extirper le féodalisme et le bureaucratisme ; le bureaucratisme se reforme sans cesse, comme le dragon dont la tête repousse; le féodalisme a la vie dure »...

Ce que Mao avait pu susciter chez les paysans du Hunan et du Shaanxi, la volonté de combattre, il faut sans cesse le ranimer pour effacer les traces de l'ancien régime.

La domination des fléaux sociaux

Ces lèpres de la société, qui étaient comme le cortège de la « féodalité », nous avons pu, après tant d'autres, constater qu'elles

avaient disparu.

Avec l'alphabétisation, c'est tout un mode de penser moyenâgeux qui a commencé à céder, sous la poussée du code encapsulé dans le Petit Livre Rouge. Les esprits, autrefois voués à la résignation, sont maintenant habités par la certitude de pouvoir beaucoup.

Pour reprendre les catégories de Toynbee, de « zélotes » prompts à recourir aux replis confus du passé pour y trouver les règles de leur action présente, les Chinois sont devenus « hérodiens », bâtisseurs de leur présent à travers l'idée qu'ils se font de leur avenir. Sans doute la transformation a-t-elle besoin que la génération nourrie dès son enfance de ce nouvel état d'esprit soit devenue adulte. En tout cas, ces jeunes rient des anciennes croyances comme de niaiseries absurdes.

La prostitution ? Elle nous a paru être sortie du paysage. « Le plus facile, nous raconte un dirigeant du Comité révolutionnaire de Shanghai, fut d'éliminer, dès 1949, les proxénètes et les entremetteuses. Mais ce fut long de rééduquer les femmes, de leur apprendre à vivre de leur travail. Des rechutes se sont produites, bien que rarement. »

Le régime communiste a également réussi à arracher la population à la consolation désespérée de l'opium. Sur ce sujet, les confidences sont discrètes: « Il a fallu, pour certains fumeurs invétérés, m'a affirmé un médecin de Shanghai, plusieurs années de désintoxication. On commençait par les isoler, par les éloigner des autres. Il a fallu prescrire des traitements pénibles en hôpital ; le plus souvent, on a dû accorder à des malades l'opium qu'ils réclamaient et ne diminuer ensuite les doses que très progressivement. Aujourd'hui, le fléau est surmonté. Nous ne sommes pas près d'y retomber. »

Vol et corruption nous ont semblé aussi avoir reculé, en tout cas comme phénomènes sociaux. Non que la pensée-mao ait su rééduquer filous, bandits, maîtres chanteurs, fonctionnaires véreux et gangsters. Mais nulle part ailleurs que dans ce pays qui paraît si puritain, le proverbe ne s'applique mieux: « Bien mal acquis ne profite jamais. » Et comment pourrait-il « profiter », quand il ne peut se dissimuler derrière celui qui serait « bien acquis ? » Dans une société aussi égalitaire, aussi soumise à la délation, tout signe extérieur d'aisance est suspect. Même le petit voleur prend des risques disproportionnés à son profit.

Les Chinois sont naturellement très sensibles à cet assainissement du climat moral de la société. On inculque à chaque citoyen une mystique du désintéressement. On ne recherche pas l'argent. On semble en avoir peur. Quand vous faites une emplette dans un magasin, quand vous empruntez un taxi ou un vélo-pousse, et que vous donnez une poignée de monnaie dont vous ignorez la valeur exacte, on hésite, on vous prend avec mille réticences une petite coupure, une pièce de métal ; on aurait peur de se brûler les mains en empochant la monnaie que vous tendez au hasard[c].

« Quelle est la qualité que les Chinois respectent le plus dans leurs dirigeants ? » demandai-je à un métallo de la fonderie de Wuhan. « Leur honnêteté », fit-il sans hésiter. Et après un silence : « C'est la corruption qui a provoqué l'écroulement du Guomindang[d]. »

Du meurtre du passé au passé retrouvé

Quelle que soit l'appréciation qu'ils portent sur les mérites du régime, les observateurs qui ont connu la Chine d'avant 1949 sont unanimes sur un point : la Chine est devenue autre. Elle n'a pas subi une évolution, mais une mutation. De la Chine où ils ont vécu, ils ne reconnaissent à peu près rien.

« Avant la Libération»... nous répétait la vieille femme de la Commune de thé. Elle s'émerveille encore. Mais dans son insistance, n'obéit-elle pas au besoin de «tuer» encore ce passé, si proche qu'elle craint de le voir réapparaître ?

Dans la Cité Interdite ou au Palais d'Été, on continue à le «tuer» systématiquement. Cixi [Tseu-hi] et ses amants, Guangxu et ses favorites. On dénonce les crédits de la marine gaspillés en bateaux de marbre au bord du lac. Dans la bibliothèque de l'université de Pékin, on montre les rayons vides, où se trouvaient les manuscrits précieux et les livres anciens que Chiang Kai-shek a «volés» pour les emporter à Taiwan. On tue, on ne cesse de tuer le «féodal», le « capitaliste» qui dort en chaque Chinois, comme en tout homme.

Les moins jeunes, qui chantent ainsi la complainte des temps

révolus, ont-ils peur que la jeunesse oublie d'où elle vient? Le rappel permanent des horreurs de naguère fait mieux mesurer le progrès accompli. La modicité des salaires, l'inconfort des logements, la dureté du régime, qu'est-ce, face à ces effrayants souvenirs?

Mais la condamnation est sélective. Mao sait, quand il le faut, s'appuyer sur les siècles: leur grandeur est le plus sûr tremplin pour l'ambition nationale. Le collectivisme agraire n'est-il pas l'héritier d'une tradition millénaire d'entraide paysanne? Et ne sont-ce pas les idéogrammes élaborés à la Cour des empereurs lettrés de Xi'an qui véhiculent la pensée-mao ? Aux carrefours des villes, les panneaux rouge et or répètent ce mot d'ordre du Timonier : « Faire sortir le présent du passé. »

Dans un texte célèbre, Mao s'en est longuement expliqué : « L'histoire de notre grand peuple, depuis des millénaires, est caractérisée par des particularités nationales... La Chine d'aujourd'hui est un développement de la Chine historique. De Confucius à Sun Yat-sen, nous devons nous constituer les héritiers de tout ce qu'il y a de précieux dans notre passé[111]. »

Acupuncture, remise en valeur des trésors archéologiques. Sourire des opérés qui se lèvent eux-mêmes de la table d'opération grâce au retour à une antique pratique, inlassablement améliorée. Rire des écoliers souvent venus de loin, le dimanche, défiler entre les animaux de pierre, sur la voie sacrée qui mène aux tombeaux des Ming – espace où pas un mortel ne pouvait jadis pénétrer. Dans la plaine close de collines harmonieuses, embaumée par les lauriers-roses, que viennent-ils donc chercher? Les souvenirs d'une autre «Longue Marche», celle du peuple han depuis quatre millénaires?

Par rapport à ces quarante siècles, que comptent vingt-deux ans de communisme? Mais que ne semblent-ils pas avoir apporté, au moins provisoirement! Une tentative de métamorphose aussi radicale, en un temps aussi bref, d'un peuple aussi nombreux, ne comporte pas de précédent. Le tour de force de Mao est d'avoir donné aux Chinois le sentiment qu'ils restaient fidèles au meilleur de leur héritage, tout en abolissant des pans odieux du passé. Si l'on imagine que l'épopée chinoise de quatre mille ans s'est déroulée en une journée, le règne des communistes n'en représente que les neuf dernières minutes. Dans ce bref instant, il a été fait plus pour essayer de transformer cette terre et ce peuple, que dans tout le reste de son histoire.

a Le mot « féodalité », qui fait partie de la langue de bois marxiste, est en fait inapproprié. La féodalité a été presque entièrement abolie au IIIe siècle avant notre ère et remplacée par une bureaucratie qui en a peu à peu repris les privilèges, notamment la propriété terrienne.

b *Famine, chômage, concussion, abus en tous genres sont si profondément ancrés dans la mémoire collective que les difficultés resurgies à partir de 1985 (inflation et cherté de la vie, accroissement du chômage, hausse de la criminalité, corruption) ont réveillé les cauchemars des « temps féodaux », que les contestataires de tous bords n'ont pas manqué d'exploiter. Quand il a été question d'établir l'impôt sur le revenu, on a même poussé le cri : « C'est pire que sous le Guomindang! » (1990)*

c *Après Mao, les choses ont bien changé: le moindre guide désormais pratique pour le touriste le «prix d'ami», comme son homologue napolitain au cairote! (1990)*

d *C'est à la corruption que songe le Parti, quand on déclare, dans une réunion du Bureau politique, le 17 janvier 1986 : «La peine de mort permettra de ramener dans le droit chemin bon nombre de nos cadres*110*. » (1990)*

CHAPITRE XV

L'Empire du Milieu restauré

1. - Le nombril du monde

A Zhoukoudian, à une cinquantaine de kilomètres de Pékin, reposait l'ancêtre des Chinois. Il a vécu en Chine, il y a cinq ou six cent mille ans; il semblait, dans l'état des connaissances paléontologiques à la veille de la Seconde Guerre, l'homme le plus vieux du monde. Depuis, on a découvert, aux confins de l'Ethiopie, les restes de Lucy, estimés vieux de trois millions d'années; et les ossements de «l'homme de Pékin ? ont disparu pendant le conflit mondial, remplacés par un moulage. Mais le Sinanthrope reste aux yeux des Chinois le maillon initial de la plus longue chaîne, le premier homme de la « première civilisation », le père du « peuple le plus humain ».

Chaque jour, quelque deux mille visiteurs, arrivés de Pékin en autobus, ouvriers et paysans, écoliers et soldats, venaient se faire confirmer, en écrasant leur nez sur la vitrine, que l'histoire de l'espèce humaine se confond avec l'histoire multimillénaire de la Chine. Les hommes invités à construire la nation la plus neuve se savent le produit du peuple le plus ancien.

A Banpo, dans un site néolithique du Shaanxi, à quelques dizaines de kilomètres de Xi'an, un « musée de terre» se prête aussi bien à la formation des archéologues qu'à l'édification du public. Un immense hangar en bois a été construit au-dessus des fouilles pour les protéger.

A mesure que nous avançons sur une passerelle, entre des vestiges de cabanes en forme d'obus, des silos à grains, des tombes, des fossés et des remparts de terre séchée, une jeune paléontologue, aux longues nattes noires, explique que l'homme chinois a devancé toutes les races à toutes les époques. Elle nous fait remarquer que chaque silo est situé au centre de plusieurs cabanes groupées en cercle autour de lui: « Le

grain était donc commun à plusieurs familles; le régime social était le communisme. Six mille ans avant Karl Marx, les Chinois étaient déjà communistes. »

La tentation sinocentrique est forte, quand on voit ces poteries d'une admirable pureté, ces outils de pierre polie, antérieurs de plusieurs millénaires aux outils semblables qu'on découvre en Occident, si ce n'est à ceux qu'on trouve en Égypte ou en Mésopotamie; mais Égyptiens ou Irakiens d'aujourd'hui sont des Arabes, nullement des descendants de Ramsès II ou d'Hammurabi.

Grande Muraille pour Chine seule

Qu'on aille la parcourir, à une centaine de kilomètres au nord de Pékin, dans sa partie restaurée, offerte aux promeneurs du dimanche, ou bien qu'on la surplombe, le visage collé aux hublots, entre Pékin et Xi'an, la Grande Muraille vous coupe le souffle: ligne crénelée et tortueuse, courant sur cinq mille kilomètres, elle grimpe le long de parois abruptes, se précipite dans le fond des vallées, remonte le versant opposé jusqu'à la crête des montagnes. Des millions d'ouvriers ont travaillé à sa construction ; des centaines de milliers sont morts d'épuisement. Jetés dans le mortier, leurs cadavres, nous explique le guide, faisaient corps avec la muraille ; on trouve encore des ossements entre les pierres. Décidément, sous l'ancien régime, il fallait s'attendre à tout. Il est vrai que le sang humain a toujours été, dans l'histoire, le meilleur des ciments. Destinée à briser les razzias des nomades de la steppe, et peut-être tout autant à empêcher les Chinois de fuir l'Empire, la Grande Muraille complétait la ceinture de déserts et de hautes montagnes qui enserre la Chine.

La Chine s'est toujours considérée comme « la seule civilisation sous le ciel ». C'est qu'elle formait, à l'extrémité de l'Eurasie, un bloc massif, isolé du reste du continent par cette barrière, et du reste du monde par un océan qui borde la moitié de sa périphérie – tempétueux et infesté de pirates. Née en vase clos, sa civilisation fut de labours – non d'échanges. Le monde, c'était la Chine. «Les Chinois, écrivaient les premiers missionnaires, supposent la terre carrée, et prétendent que la Chine en est la plus grande partie. Pour désigner leur empire, ils se servent du mot *tianxia*, le dessous du Ciel. Par cet admirable système de géographie, ils ont repoussé le reste des hommes dans les angles de ce prétendu carré[112]. » Imperméable et inabordable, la Chine est

restée, jusqu'au siècle dernier, à peu près aussi ignorante du monde occidental que l'Europe le fut de l'Amérique jusqu'à Christophe Colomb. Elle était, elle reste sans doute dans l'inconscient du peuple chinois, « l'Empire du Milieu ». L'univers gravite autour d'elle.

Abrités par cette muraille d'obstacles naturels et de pierres, pourquoi les Chinois éprouveraient-ils le besoin de connaître autre chose que la Chine? Mao n'avait jamais quitté la Chine, avant de se rendre à Moscou – une seule fois – après la « Libération » ; il n'est jamais allé dans un pays voisin, pas même le Vietnam ou le Japon ; il n'a étudié aucune langue étrangère[a]. Capables de la soumission la plus humble à quiconque symbolise et renforce le lien national, animés d'un profond orgueil collectif, les Chinois n'ont jamais été vraiment curieux de ce qui n'est pas chinois.

L'Empire suzerain au milieu de ses vassaux

De tout temps, la Chine s'est posée en s'opposant. Le peuple chinois rejetait les autres peuples à un rang inférieur. Jusqu'au XVe siècle, la supériorité de la civilisation chinoise était d'ailleurs reconnue par tous les marins ou marchands occidentaux. A partir du XVIe siècle, quand la civilisation occidentale a rattrapé son retard, chacun des deux mondes est resté impénétrable et incompréhensible à l'autre. Les Européens faisaient sur le « peuple aux cheveux noirs » le même effet de bête curieuse qu'il leur faisait à eux-mêmes ; chacun s'enveloppant dans une réciproque ignorance, les uns étaient les Barbares des autres.

« Tout ce qui vient des royaumes étrangers », écrivait au début du XVIIIe siècle le Père du Halde – compilateur des lettres de ses frères jésuites condamnés à demeurer toute leur vie en Chine, il n'y avait pas mis les pieds –, « soit lettres, soit présents, soit envoyés, passe pour une marque de soumission[113] ».

Quand lord Macartney conduisit en Chine la première ambassade anglaise, le Fils du Ciel exigea que l'ambassadeur reconnût sa suprématie en accomplissant le salut rituel du *« ketou [kotow]»,* qui comportait neuf prosternations, le front touchant le sol. Lord Macartney fit répondre qu'il ne se prosternait devant personne, fût-ce son propre roi. Après des semaines de tractations, l'empereur Qianlong finit par accepter d'apercevoir l'ambassadeur dans sa résidence de chasse. A la missive du roi George III qui lui fut remise, il répondit par

cet « édit impérial» :

« Ô roi, poussé par l'humble désir de participer à Notre civilisation, tu as envoyé une mission. Ton envoyé a rendu hommage à Notre Cour. Les termes dans lesquels ton mémoire est rédigé révèlent en toi une respectueuse humilité, qui est digne des plus hauts éloges. (...)

« Ta demande d'accréditer un de tes sujets à la Cour céleste est contraire à tous les usages de Notre dynastie et ne saurait être prise en considération. (...) Gouvernant le monde entier, Nous n'avons en vue qu'un but : maintenir un parfait gouvernement. Les tentatives étrangères ne Nous intéressent pas. Nous avons commandé à tes envoyés porteurs de tributs de reprendre en paix le chemin du retour. Il te sied, ô roi, de témoigner d'une plus grande fidélité et loyauté dans l'avenir, afin d'assurer désormais paix et prospérité à ton pays par une soumission perpétuelle à Notre trône[114]. »

Jusqu'à la veille du premier conflit mondial, les empereurs, enfermés dans leur Cité Interdite, ne se rendirent pas compte de l'importance restreinte que tenait alors la Chine sur le globe.

L'impératrice Cixi, la dernière souveraine, maintenait dans ses décrets la formule *Gouvernant le monde entier*... Encore au XXe siècle, les édits impériaux parlaient des «devoirs» des Français et des Anglais comme si leurs souverains étaient soumis à l'Empire du Milieu.

Dans la nuit du 22 août 1967, au plus chaud de la Révolution culturelle, le «bureau» de Grande-Bretagne à Pékin – la Grande-Bretagne, voisine à cause de Hongkong, mais n'ayant pas reconnu le régime de Mao, n'avait droit qu'à un « bureau » – fut entouré d'une foule hostile et incendié. Le chargé d'affaires fut accablé d'injures et couvert de crachats, tandis qu'on lui criait sans arrêt une formule qu'il ne comprenait pas. Aux protestations élevées auprès du ministère des Affaires étrangères, un diplomate chinois répondit : «Le chargé d'affaires n'avait qu'à baisser la tête ; c'est ce que la foule lui demandait ; s'il l'avait fait, la tension aurait tout de suite diminué. »

La même mésaventure arriva à un membre de l'ambassade de France et à sa femme, devant les locaux mêmes de notre chancellerie. Leur voiture fut encerclée d'activistes insultants, qui les empêchèrent d'en sortir pendant de longues heures et couvrirent les vitres de

crachats. On leur reprochait d'être « fiers ».

Visites de « réparation » ou *d'« hommage »*

A l'annonce du prochain voyage du président Nixon à Pékin, en juillet 1971, les Américains ont jugé qu'il «prenait l'initiative avec hardiesse » ; il avait bien joué. Parmi les Chinois, professeurs d'université, étudiants, ouvriers, paysans, que nous interrogeâmes les jours suivant la publication de cette nouvelle, pas un qui ne répondît : «Nixon vient s'incliner devant Mao. » « Mao avait raison quand il disait que les réactionnaires sont des tigres en papier. » Une étudiante nous affirma même : « Il vient demander le pardon. » Elle aurait dit : « Il vient à Canossa » si l'expression avait eu un sens pour elle.

Quelques jours plus tôt, Guo Moruo nous avait déclaré : « Nous avons une grosse dette envers la France. Une délégation parlementaire, conduite par M. François Benard, était venue à Pékin avant le rétablissement des relations diplomatiques entre les deux pays. M. Bettencourt est venu ensuite, puis M. Couve de Murville, et vous voilà à votre tour. Cela fait quatre visites. Nous sommes sensibles à cet hommage. Nous, nous ne sommes jamais allés en France. *Il faudra bien qu'un jour prochain, nous vous envoyions une mission pour diminuer notre dette. »* Avec sa suave courtoisie, le président de l'Académie des sciences de Pékin ne dissimulait pas que, pour lui, rendre visite, c'est rendre hommage.

Et cette phrase de Chou En-lai, prononcée dans une intention cordiale, mérite quelque réflexion : « Votre venue augmente le poids de la Chine dans le monde. »

2. - Cent dix ans d'humiliation : le partage du melon

C'est sous les empereurs mongols que le franciscain Montcorvin, contemporain de Marco Polo, avait installé en Chine les premières missions. Les Chinois se montrèrent d'abord tolérants à l'égard d'une religion qu'ils ne prenaient pas très au sérieux. Puis les empereurs Ming, s'apercevant que les missionnaires conservaient des liens avec Rome, se montrèrent plus méfiants[b]. François Xavier tenta en vain de

débarquer en Chine, avant de mourir sur un îlot en face de Canton. La Compagnie de Jésus ne se découragea pas pour autant. Dès la fin du XVIe siècle, les Jésuites, entraînés par le père Matteo Ricci, adoptèrent langue, coutumes, vêtements, noms chinois. Mais ils ne purent obtenir de Rome l'autorisation d'adapter les rites aux traditions locales – culte des ancêtres, hommage à Confucius, allégeance à l'empereur. Ils estimaient cette latitude nécessaire pour réussir à convertir l'empereur, ce qui aurait d'un coup entraîné la christianisation de tout l'Empire Céleste, comme la conversion de Constantin avait entraîné celle de tout l'Empire Romain.

Bon gré, mal gré, les missionnaires occidentaux se montrèrent donc intransigeants. Ils n'acceptèrent plus aucun compromis entre leur dogme et les traditions chinoises. Ils tentèrent de diffuser le christianisme en répandant leurs bienfaits. Le succès resta limité : les baptisés ne représentaient qu'une infime minorité et leurs compatriotes les appelaient avec mépris « les chrétiens du riz » ; car, pendant les fréquentes disettes, les missionnaires distribuaient du riz à leurs néophytes : les convertis se distinguaient par leur bonne mine.

Cette situation n'alla pas sans irriter de plus en plus les Chinois. Tout au long du XIXe siècle, de nombreux incidents éclatèrent, qui firent beaucoup à la fois pour envenimer les relations entre la Chine et les puissances occidentales et pour compromettre la diffusion du christianisme. Une manifestation populaire contre les missions, un missionnaire massacré, et les gouvernements européens se croyaient tenus d'intervenir, par la force ou la menace, afin de protéger ceux qu'ils considéraient comme leurs ressortissants. Pékin, finalement, se voyait contraint de reconnaître dans un accord le droit des missionnaires à poursuivre à leur gré leur travail d'évangélisation.

Rien n'était plus propre à faire apparaître le christianisme comme un corps étranger ; et les convertis comme des agents de l'étranger. Ne devenaient-ils pas infidèles à leur patrie ? Était-il tolérable qu'ils reconnaissent un souverain occidental qui leur enverrait ses directives, par l'intermédiaire d'un clergé qui ne relèverait que de lui, depuis sa lointaine capitale ?

La Chine d'hier, pas plus que celle d'aujourd'hui, n'a jamais bien distingué le spirituel du temporel. Et l'Occident du XIXe siècle ne l'aidait guère à faire cette distinction...

Ainsi, les missionnaires, sans trop s'en douter et en toute bonne conscience, firent beaucoup pour éveiller le nationalisme chinois. Aucune influence ne contribua probablement autant à dresser la Chine contre les étrangers : de ce rejet, les massacres des Boxers portent le sanglant témoignage.

La drogue, fer de lance de la civilisation occidentale

Pas plus que d'absorber les valeurs spirituelles de l'Occident chrétien, les Chinois n'éprouvaient le besoin d'acheter des denrées européennes. Dans cet ordre aussi, ils estimaient se suffire.

La Chine passionnait les Européens par les perspectives d'un profit illimité. Mais rien de ce que les marchands étrangers pouvaient proposer en échange n'intéressait ce pays : rien, si ce n'est l'opium, dont l'usage, connu depuis longtemps, restait très modéré, faute d'aliment. Ils se mirent donc à l'introduire clandestinement par Canton, en corrompant les fonctionnaires locaux. « On apporte dans le pays, écrit Macartney, de grandes quantités de cette drogue enivrante, malgré toutes les précautions que prend le gouverneur pour en empêcher l'importation. Les officiers de la douane, après avoir reçu le prix convenu pour laisser passer l'opium en contrebande, en deviennent souvent eux-mêmes les acheteurs. »[115]

La plupart des navires du Bengale, dès les dernières décennies du XVIII[e] siècle, apportent de l'opium en Chine ; celui de Turquie, envoyé en Chine par les vaisseaux de Londres, est préféré, et coûte presque le double de l'autre. « Le gouverneur de Canton met en garde les Cantonais contre les effets de l'opium : *"Les Barbares, à la faveur d'une substance vile et dégoûtante, tirent de l'Empire d'énormes profits. Que nos compatriotes se livrent aveuglément à un vice destructeur, jusqu'à ce que la mort soit la conséquence de leur folie, et ne soient point désabusés par tant d'exemples, c'est une chose* odieuse." Malgré cette proclamation, conclut perfidement Macartney, le gouverneur de Canton prend tous les jours sa dose d'opium[115]. »[c]

A l'entrée de la rivière de Canton, on vous montre encore les vestiges du Fort du Bogue. Les forces navales anglaises l'attaquèrent et le détruisirent en 1840, au nom de la liberté du commerce, afin que les marchands anglais fussent autorisés à écouler cette honorable marchandise. C'est ainsi que commença la première guerre avec

l'Occident, perdue par la Chine. Il y en eut d'autres.

Les mêmes bateaux de guerre imposent à la Chine de s'ouvrir, *simultanément,* aux missionnaires et à l'opium occidentaux. Le Traité de Nankin, qui devait servir de modèle aux autres « traités inégaux », contraignait les autorités célestes à admettre à la fois le trafic des stupéfiants, prohibé depuis le XVIIIe siècle, et le droit d'établissement des missionnaires, jusque-là contesté. Deux viols étrangement jumelés. «Deux opiums du peuple», me souffle Zhou Chendong dans un sourire.

La Chine dépecée et offensée

Dans cette lutte, la Chine, militairement et techniquement inférieure à ses adversaires, est battue à tous coups ; elle perd peu à peu ses marches ou ses dépendances traditionnelles[d]. Dans les territoires qui lui restent, les Occidentaux se partagent les zones d'influence : aux Français, le Yunnan et le Guangxi ; aux Anglais, le bassin du Yangzi, la rivière de Canton et le Tibet ; aux Allemands, le Shandong ; aux Russes, le Xinjiang; aux Russes et aux Japonais, la Mongolie et la Mandchourie. Les «cinq ports», ouverts à l'Occident en 1842, passent à une centaine au début du XXe siècle.

Le long des côtes et de la vallée du Yangzi, les concessions placent les clés de la Chine entre les mains des Etats occidentaux. Elles soustraient de nombreux ports, maritimes ou fluviaux, Tianjin, Shanghai, Canton, Hankou, à l'autorité du gouvernement chinois ; toute l'industrie et même les services publics – transports en commun, eau, gaz, plus tard électricité – y appartiennent à des compagnies européennes. Les étrangers rendent la justice non seulement pour leurs nationaux, mais entre Chinois et étrangers. A Shanghai, on peut encore, en se promenant le long des quais et dans les rues, passer de l'une à l'autre des quatre villes entre lesquelles se divisait l'agglomération : la concession dite internationale, dirigée en fait par les consuls anglais et américain; la concession française, placée sous l'autorité exclusive du consul général de France, «plus puissant que le gouverneur général d'Indochine»; la concession japonaise; la ville chinoise enfin, réduite aux faubourgs populeux.

Par pudeur, les Chinois d'aujourd'hui continuent à parler de l'état « semi-colonial » dans lequel leur pays était tombé ; pourtant, Sun Yat-sen dénonçait cet euphémisme : « Nous employons cette expression de

"demi-colonie" pour notre propre consolation. En réalité, étant donné l'oppression économique des puissances, la Chine n'est pas une demi-colonie; elle est en de pires conditions qu'une colonie proprement dite. La Chine est la colonie de tous les pays avec lesquels elle a conclu des traités. Nous ne sommes pas les esclaves d'un pays, mais les esclaves de tous les pays[117]. »

Pour comprendre comment le régime maoïste a pu s'implanter en Chine, il faut mesurer la profondeur de l'offense ressentie par le peuple le plus fier de la terre, après l'effondrement le plus tragique de son histoire. Sous la seule régence de Cixi, les « barbares rebelles» sont devenus les «puissances étrangères», puis les «puissances dominantes ».

En 1908, la Chine est réduite à merci. De «traités inégaux» en explosions de révolte, de représailles en vengeances, puis en traités plus «inégaux» encore, les puissances étrangères traitent l'Empire Céleste «comme un melon» duquel, selon l'amère expression des Chinois, « ils se taillent des tranches juteuses ».

A partir de la guerre de l'Opium, et jusqu'en 1949, les pièces d'argent américaines, anglaises, françaises, japonaises, ont circulé librement; cet usage de monnaies étrangères entraînait une constante inflation. Une aristocratie d'argent s'enrichissait par la spéculation et par l'exploitation des ressources humaines autant que matérielles de la Chine. « L'envahisseur ne semble pas capable de faire autre chose que le métier de sangsue », écrivait Teilhard de Chardin[118].

Des villes transformées en Babel ; un gigantesque taudis, au sein duquel s'épanouit un îlot d'insultantes prospérités ; l'argent qui coule à flots, mais dont quelques piécettes seulement vont jusqu'aux Chinois, qui, pour elles, vendent leur âme : tel semble avoir été, à certains égards, l'état de la Chine d'avant 1949. Tel, en tout cas, le perpétue le souvenir tenace des Chinois d'aujourd'hui.

« Cela se passait dans le siècle où nous sommes »

Une visite du Palais d'Été sous la conduite d'intellectuels chinois est un douloureux pèlerinage aux sources de la frustration nationale. « Ces lieux appartiennent à l'Histoire, ainsi que les affrontements dont

ils ont été le théâtre», nous dit-on d'abord. Mais bientôt, reparaît la brûlure du viol. « Voici l'emplacement du premier Palais d'Été, incendié par les soldats de Napoléon III. Voici la porte par laquelle, à l'approche des troupes franco-anglaises, l'empereur, accompagné par ses concubines, les princes, les ministres, s'enfuit dans une déroute désespérée... »

Voici la cour, où, dans le rougeoiement de l'incendie, les zouaves jouaient à quatre pattes, sur l'herbe, avec les canards de Vaucanson ou les lapins mécaniques, présents des ambassadeurs occidentaux ; tandis que les soldats anglais, moins puérils, se bousculaient à la recherche de colliers de perles et de pierres précieuses.

Voilà, au sommet de la colline, la pagode, aux murs entièrement recouverts de faïence jaune ; les sculptures en ont été mutilées à coups de crosse par les soldats des « dix puissances » en 1900. Devant l'offense, tous les Chinois se sentent solidairement humiliés. « Cela se passait dans le siècle où nous sommes », me dit Zhou Chendong dans un sourire, en me montrant des statues décapitées.

Le heurt avec une civilisation plus efficace

Outre l'humiliation, le choc de l'Occident, bien qu'amorti par l'immensité chinoise, déchira le tissu de la civilisation traditionnelle. La Chine des antiques clans, des bureaucrates fonciers et des masses ignares, s'effondra dans le crépuscule des idoles vénérées. La guerre étrangère, la guerre civile, la recrudescence de la famine précipitèrent la ruine de l'économie traditionnelle, en jetant sur un marché du travail, déjà pléthorique, des millions de fils et filles de paysans ruinés[119]. La banqueroute économique, surtout rurale, a été la cause déterminante de la révolution. Oui, « les choses en étaient venues au point que tout était exclu, sauf l'extrême[120] ». L'oppression «féodale» de propriétaires abusifs, le téléguidage par une bureaucratie routinière formaient soudain avec l'impérialisme occidental un mélange détonant, qui rendait l'explosion inévitable.

Acculée à l'aveu de son infériorité non seulement militaire, mais économique et sociale, la Chine hésite entre deux stratégies: le repliement farouche sur soi ; ou au contraire l'intégration – jusqu'alors empêchée par l'ordre établi – à la civilisation industrielle.

Elle éclate en deux Chines : l'une, côtière, urbaine, marchande, en voie d'industrialisation, est entièrement dominée par l'étranger; l'autre, agraire et archaïque, repousse et le changement, et l'étranger qui en est le vecteur.

Faute d'avoir pu, au cours des siècles, grâce à l'ouverture de ses frontières et à des échanges fructueux avec l'étranger, s'acclimater au monde par un processus progressif *d'acculturation,* la Chine se trouve soudain plongée par la domination étrangère dans un processus brutal de *déculturation.*

Les plus sagaces de ses lettrés ont compris que la Chine tombait dans une relation de dépendance, parce qu'elle avait dédaigné trop longtemps de s'intéresser aux autres. « Les pays européens, déclarait Liang Qichao, comparent leurs systèmes et sans cesse se stimulent l'un l'autre. Ainsi, les talents de leurs peuples s'enrichissent par l'émulation. La Chine, fièrement, assure que nul n'est son égal[121]. »

Par étapes successives, la plupart des Chinois cultivés se voient donc obligés de mettre en doute le dogme millénaire de la supériorité de leur civilisation.

D'abord, on n'attribue l'éclipse de la Chine qu'aux armes occidentales. Il suffira de les emprunter, pour protéger la seule vraie



L'Empire du Milieu démembré. (Voir Table de concordance des noms de lieux en Annexe, p. 483.



civilisation. « Ce que nous devons apprendre : des bateaux solides et des canons qui portent. Il faut adopter les techniques militaires du barbare pour l'écraser », écrit Feng Guifen en 1861[122].

Le lettré Xue Fucheng accepte d'étendre les emprunts nécessaires à l'ensemble des sciences et techniques : « Acquérons réellement la connaissance des machines et des mathématiques qu'ont les Occidentaux, avec l'intention de protéger la Voie de nos sages[123]... » La règle des réformateurs devient : « Apprendre la technologie plus efficace des barbares, pour les contrôler. »

Les dernières défaites militaires de l'Empire, puis sa chute,

commencent à dessiller les yeux des élites chinoises : il ne suffit pas de plaquer la technique étrangère sur une civilisation chinoise inchangée. De-ci, de-là, une conclusion consternante fait son apparition : l'Empire du Milieu ne peut se contenter de choisir des attributs accessoires de la civilisation occidentale ; il doit les accepter tous – ou se laisser dominer entièrement par elle.

Il faut attendre Sun Yat-sen, et surtout Mao, pour que la Chine échappe à ce dilemme et cherche une troisième voie – la Voie chinoise. Inutile de copier quelques détails de la civilisation occidentale. Dangereux de l'imiter toute servilement. La Chine doit mettre à plat son organisation économique, politique et mentale.

Aujourd'hui, le choix est clair: égaler le plus vite possible les performances des grandes puissances, en fabriquant sous-marins à propulsion atomique, bombes thermonucléaires, fusées intercontinentales. Pour le reste, la Chine est trop grande dame pour s'abaisser à imiter.e

Ambivalence de la présence occidentale en Chine

Les Européens recouvrent d'un voile de pudique ignorance les relations passées entre leurs pays et la Chine. Les Chinois les connaissent beaucoup mieux. Un peuple qui a souffert profondément a meilleure mémoire qu'un peuple qui a fait souffrir distraitement.

Occidentaux, qu'avons-nous voulu faire ici ? Évangéliser la Chine, alors qu'elle était persuadée que la «Voie chinoise» est la « Voie royale» vers «l'Harmonie Céleste»? La civiliser, alors qu'elle avait conscience que sa civilisation est la seule? Réaliser à son détriment des bénéfices scandaleux? Il serait aussi vain, aujourd'hui, de se frapper la poitrine que de prétendre se justifier.

Les missionnaires étaient poussés par des mobiles respectables. Ce serait faire insulte à la mémoire de leurs martyrs ou aux sacrifices de leurs survivants, que de nier la noblesse de leur dessein. Néanmoins, leur entreprise a fait aux Chinois l'effet d'une expédition coloniale. Au siècle dernier, l'effraction spirituelle progressait du même pas que l'effraction commerciale et militaire – et que la drogue.

Les commerçants occidentaux obéissaient à la logique de l'économie marchande, qui a fait la prospérité, et une part de la grandeur, de la civilisation occidentale. Mais le choc de deux civilisations a eu pour effet de désintégrer l'Empire du Milieu. La « liberté de commerce » imposée par les marchands occidentaux n'était, pour eux, que la règle du jeu. Pour les Chinois, elle était une ruineuse contrainte.

Les gouvernements étrangers, en envoyant leurs canonnières et leurs fusiliers marins, se flattaient de ne faire que leur devoir: protéger leurs ressortissants en danger, conformément aux règles universellement admises du droit international. Mais quel Chinois, patriote sincère, pouvait admettre la présence des croiseurs barbares ?

Au total, l'influence étrangère a été à la fois désastreuse et fécondante. La rencontre avec l'Occident a été le ferment de la Révolution chinoise. Elle a volatilisé la Chine d'autrefois et, finalement, hâté la naissance de la Chine nouvelle. Ce n'est pas un hasard si les révolutionnaires de 1911, autour de Sun Yat-sen, sortaient des écoles religieuses : la Révolution chinoise a eu pour initiateurs des élèves de missionnaires étrangers – devenus farouchement hostiles tant aux missionnaires qu'aux étrangers...

3. - L'indépendance avant tout

Un siècle d'humiliation a fait naître en Chine un patriotisme intransigeant, comme un siècle de pénétration anglaise avait fait naître, dans la France de la guerre de Cent Ans, un sentiment national dont le peuple n'avait pas eu conscience jusque-là.

Quand je remis au président Guo Moruo la médaille en argent de notre Assemblée nationale, il prit le profil de Marianne pour celui de Jeanne d'Arc. Je lui expliquai que Marianne était le symbole de la République. « Pourquoi, me dit-il, Jeanne d'Arc n'en serait-elle pas le symbole ? Elle a lutté pour la liberté et la dignité nationales... Nos républiques ont en commun leur origine révolutionnaire et leur passion pour l'indépendance. »

Guerre de Cent Ans et Longue Marche, République française et République populaire de Chine, Jeanne d'Arc et Mao: un seul combat,

pour une même indépendance. Enfant, Mao dévorait les légendes et récits romancés qui relataient les malheurs de sa patrie, le *San Guo* (Les Trois Royaumes) et le *Shui Hu Zhuan* (Au bord de l'eau). Adolescent, il se délectait des hauts faits de la révolte des *Taiping,* ou s'initiait à l'art de la guerre par les oeuvres de Xunzi, qui avait, au Ve siècle avant notre ère, fixé les règles de la défensive, de l'offensive – et même de la guerre subversive et de la guérilla. Il s'imprégnait des aspirations et des méthodes qui devaient un jour lui permettre, à travers la guerre révolutionnaire, de façonner la nation chinoise.

Construction de la nation Chine

« La Chine classique, m'a déclaré Guo Moruo, ne se sentait pas vraiment ce qu'on peut appeler une nation ; elle se considérait plutôt comme une civilisation, porteuse d'un message que tous les hommes pouvaient recevoir, et comme une patrie, le sol des ancêtres auquel chacun était attaché. »

Pour qu'elle se vécût comme nation, elle aurait dû admettre qu'il y en avait d'autres au monde... En outre, étroitement intégrés au système patriarcal, les Chinois étaient trop lâchement reliés au pouvoir central pour avoir le sentiment d'un destin commun. Selon l'expression de Sun Yat-sen : « Nous sommes du sable dispersé[126]. »

Dès lors, la tâche de la révolution doit être de réaliser l'union nationale par un regroupement des clans : « Pourquoi la Chine veut-elle faire la révolution ? Nous n'avons pas de cohésion, d'où est venu que nous avons été opprimés par l'impérialisme étranger[127]. »

Avant tout, la Révolution maoïste a été la construction d'une nation. Elle a consisté à remplacer l'insertion du clan dans la civilisation chinoise, par l'adhésion des individus à la nation chinoise.

Des « trois principes » de Sun Yat-sen : « nationalisme, démocratie, bien-être du peuple » – que le maoïsme n'a jamais remis en cause –, le premier, d'où découlent les deux autres, est le plus important : le principe *minzu* désigne à la fois le peuple, la nation, l'indépendance, par rapport aux empereurs mandchous comme aux envahisseurs occidentaux. Sun Yat-sen l'avait défini, Mao le réalisera ; grâce, dira-t-il volontiers, aux militaristes nippons puis américains, qui, par leur

collaboration involontaire, ont été ses meilleurs agents.

Le vaincu d'hier est le vainqueur d'aujourd'hui. Il a échappé à toute assimilation et à toute emprise. Désespoir des masses dépouillées, aliénation culturelle, urbanisation chaotique, domination de l'argent étranger, vexations insultantes, génératrices de rébellions, effondrement collectif, tout cela paraît loin. Un peuple enténébré se persuade qu'il redevient un peuple-phare.

Le mystérieux incident de Xi'an

La force du maoïsme est d'avoir pu – et l'erreur du Guomindang de n'avoir su – symboliser la passion de l'indépendance.

En décembre 1936, Chiang Kai-shek, inspectant le front anticommuniste du Nord, fut fait prisonnier par son second, le maréchal Zhang Xueliang, qu'il était venu exhorter à combattre plus activement les communistes du Shaanxi. Zhang, justement, lui reprocha de ne s'occuper que de combattre les troupes de Mao et de ne pas s'intéresser à la lutte contre le Japon, qui multipliait les empiétements sur la souveraineté chinoise. Dans ce face-à-face, se résumait le choix de la Chine: priorité à l'union nationale contre l'étranger, en renonçant à pourchasser les communistes? ou à la lutte contre les communistes, en laissant le champ libre à l'étranger?

A une quinzaine de kilomètres de Xi'an, nous avons visité l'établissement balnéaire où se déroula cet épisode mystérieux, connu dans l'histoire sous le nom d'incident de Xi'an. Décor de sources, de lacs et de lotus, à l'ombre des saules pleureurs. A peine si l'on nous montre les bassins aux bords desquels les empereurs des dynasties Zhou, Han et Tang venaient oublier les soucis de la capitale, et la vasque où la favorite, la belle Yang Guifei, prenait son bain. On nous conduit à la chambre du généralissime. On nous montre les traces des balles tirées sur lui à travers les vitres, la fenêtre par laquelle, réveillé en sursaut, mais indemne, il sauta en caleçon, dans la brume de l'aube, laissant son dentier sur la table de nuit. Voici la muraille qu'il a escaladée: « Il s'est foulé la cheville en retombant dans le fossé.» Nous gravissons la sente escarpée qui conduit vers le sommet du mont Li Shan: elle prend fin devant une curieuse petite pagode en béton qui ressemble à un temple grec, baptisé en 1946 par les partisans de Chiang Kai-shek: «Pavillon de la Juste Cause», puis en 1949 par ceux

de Mao: «Pavillon de l'Arrestation». Des crampons métalliques enfoncés dans le rocher permettent de se hisser dans la faille qu'emprunta Chiang Kai-shek jusqu'à l'anfractuosité, où, grelottant par un froid de loup, il fut découvert, quelques heures plus tard, par les soldats lancés à sa recherche. Un officier rampa jusqu'à lui. « Je suis le généralissime! Je vous ordonne de me respecter. Si vous voulez me tuer, faites-le, mais épargnez-moi les outrages. – Nous ne voulons pas vous tuer, mais seulement vous demander de mener la lutte contre le Japon.»

Il ne resta captif que treize jours: « Chou En-lai, expliquent nos guides, est arrivé à Xi'an pour convaincre les commandants de l'armée du Nord de relâcher leur prisonnier. Le Parti a ainsi permis d'établir dans le pays un front uni contre l'agresseur japonais. Chiang Kai-shek venait activer la lutte contre les communistes. C'est le contraire qui s'est produit. Il a été libéré, par le truchement de Chou En-lai, contre la promesse qu'il ferait la guerre aux Japonais, remanierait son gouvernement, éliminerait les éléments pro-japoriais et n'attaquerait plus les communistes.»

Le fait est que Chiang Kai-shek, impitoyable massacreur de communistes depuis dix ans, a établi avec eux dans les semaines suivantes un «front uni», a accepté que Chou En-lai devienne représentant permanent de Mao auprès de lui et s'est décidé à faire preuve de fermeté envers les Japonais, ce qui n'a pas manqué, six mois plus tard, de conduire à la guerre.

L'affaire de Xi'an est au cœur de la révolution chinoise. Chiang Kai-shek était assurément un patriote; il détestait les Japonais. Mais il faisait spontanément passer la lutte contre le communisme avant la lutte contre l'étranger.

Après avoir donné la priorité à la lutte des classes de 1923 à 1936, Mao, au contraire, eut le génie de renverser la vapeur pendant la guerre de résistance contre le Japon. Il affirme de la manière la plus catégorique cette ardente obligation nationale dans un texte fondamental, La nouvelle démocratie, qui date de 1940 ; si peu orthodoxe, qu'il ne fut publié en U.R.S.S. qu'après la mort de Staline. Ce texte, en rupture complète avec les thèmes du Komintern, propose de confier la direction de la Révolution à «quatre classes révolutionnaires»: les paysans-pauvres, les ouvriers, les petits-bourgeois et les «capitalistes nationaux». Bourgeoisie, intelligentsia,

mandarins, « *compradores* » avaient le choix entre ces deux dernières classes pour se rallier au régime ; ce qu'ils firent massivement dès 1949.

Ces quatre classes, sous la direction du Parti communiste, devaient mener une mission révolutionnaire, dont l'objectif premier était l'anti-impérialisme, d'abord dirigé contre le Japon puis contre les États-Unis, et l'objectif second « l'anti-féodalisme ». dirigé contre les Seigneurs de la guerre et les propriétaires fonciers, alliés des Japonais. Aujourd'hui encore, le drapeau chinois continue, nous assure-t-on, à symboliser cette théorie : une grande étoile, le Parti, dirigerait quatre petites étoiles, les quatre classes, mises sur le même pied.

Le nationalisme intransigeant des prolétaires

Marx avait cru que les prolétaires de tous les pays s'uniraient spontanément ; Jaurès et Lénine s'imaginaient en 1914 que cette Internationale anti-capitaliste suffirait à empêcher la guerre; et Lénine encore, en 1917, qu'elle suffirait à imposer la paix. Tous n'avaient oublié qu'une chose : ce sont les prolétaires qui ressentent le nationalisme le plus intransigeant, les bourgeois qui sont les plus tentés par le cosmopolitisme.

Le Parti, encadrant le patriotisme des masses rurales, prit la tête d'une lutte vigoureuse contre l'envahisseur japonais. Dès 1931, il avait déclaré la guerre au Japon, qui venait d'annexer la Mandchourie. Prise de position toute théorique, puisque les bases communistes restaient très éloignées des troupes japonaises, mais qui revêtait une haute signification.

En face, le Guomindang, qui n'osait insuffler un esprit guerrier à la paysannerie, de peur d'inquiéter la bourgeoisie sur laquelle il s'appuyait, se trouvait réduit à la défensive.

Le Japon avait donné aux troupes rouges leur chance historique, en leur permettant d'incarner la passion nationale. Les Américains, ses vainqueurs, parachevèrent son œuvre en soutenant Chiang Kai-shek, auquel ils portèrent ainsi le coup de grâce. Le processus qui devait se renouveler dans la guerre du Vietnam était engagé.

Le Guomindang n'allait pas jusqu'au bout du sentiment national. Les communistes purent rallier à eux, selon Mao, « la bourgeoisie nationale, les intellectuels et toutes les forces non réactionnaires, unis en un front commun pour la résistance au Japon ».

L'union sacrée

Les Occidentaux ont peine à comprendre que les Chinois les plus réticents à l'égard de Pékin, ceux de la *diaspora,* soient en complet accord avec lui sur la question nationale. A Hongkong, un transfuge, lourdement atteint dans sa famille par le régime, m'a déclaré : « Il n'existe probablement pas un Chinois, si durement qu'il ait souffert du communisme, qui préférerait le voir céder sa place à un régime soutenu par l'étranger[g]. »

La République populaire chinoise se veut héritière à la fois de l'Empire, de Sun Yat-sen, et du Guomindang de la Révolution nationale. Elle a conquis l'indépendance politique et économique. Aucun étranger ne commande plus sur son sol, si ce n'est à Hongkong et Macao[h], sans compter «quelques autres bavures que l'histoire effacera un jour », m'a dit un fonctionnaire des douanes de Chine populaire au poste frontière de Shenzhen (voulait-il parler de Taiwan, de la Mongolie extérieure, de la Sibérie orientale ?).

Ce qu'on ne croyait plus possible s'est produit: «L'attitude et l'action de ce peuple ne sont réglées que par son propre gouvernement[129]. » «Que vous a apporté le régime communiste ? » ai-je demandé à des paysans dans leur rizière, à des ouvriers devant leur machine. Réponse, presque toujours : « La Chine est redevenue un grand pays. » « Nous ne sommes plus les esclaves des étrangers. » « Les Chinois peuvent garder la tête haute.» Récitaient-ils ? Je ne crois pas. Leur réponse venait d'au-delà du communisme.

La Chine chinoise

Le contrôle des territoires situés à la périphérie de l'Empire du Milieu lui avait échappé, passant aux mains de puissances coloniales.

Aujourd'hui, « les populations allogènes, que l'histoire a mêlées au

peuple han, font partie intégrante de la Chine»: Mandchous, Mongols de Mongolie intérieure, Musulmans du Xinjiang, Tibétains sont rattachés au pouvoir central, selon une formule d'autonomie régionale... qui ne laisse guère aux minorités nationales la possibilité d'affirmer leurs différences. « Cinquante-six nationalités, mais une seule patrie.» La Constitution affirme: « La République populaire de Chine est un État multinational uni.» Certes, «toutes les nationalités jouissent de la liberté d'utiliser et de développer leur langue et leur écriture, de conserver ou de réformer leurs usages et coutumes ». Mais « tout acte visant à saper l'union des nationalités est interdit ».

Bref, l'Empire du Milieu a restauré ses frontières naturelles. Il unit par des liens indissolubles, à la population des Han, la plupart des minorités nationales qui constituaient jadis une zone coloniale mouvante de nations « tributaires ». Il forme avec ses autres marches une couronne protectrice de « nations-sœurs ».

L'indépendance recouvrée apporte aux Chinois fierté et confiance en eux-mêmes. Les théories du «tigre en papier » et du « poisson dans l'eau», chaque paysan, chaque ouvrier, chaque soldat les a assimilées. On ne parle pas de la «force de frappe», mais on y pense. Les explosions de joie collective qui ont salué l'annonce des différentes étapes de sa construction, depuis octobre 1964, date de la première expérience, en disent long : le peuple chinois, non seulement se sent maître chez lui, ce qui avait cessé d'être le cas depuis plus d'un siècle, mais il s'estime en voie d'être invincible, ce qui ne lui était jamais arrivé dans son histoire, malgré la Muraille.

On m'assure que beaucoup de paysannes, qui continuent à prier les ancêtres et les esprits, croient que les anciens empereurs veillent toujours sur la Chine. Et sans doute l'impératrice Cixi peut-elle bien tressaillir de bonheur à voir réalisée l'ambition de sa dynastie – l'Empire du Milieu libéré de l'occupation étrangère, capable d'aller son chemin et de redire la parole de l'empereur Qianlong au premier ambassadeur d'Angleterre : « Ce qui se passe chez vous ne m'intéresse pas. » Impunément, désormais[i].

a Rares sont les dirigeants chinois qui ont fait des séjours à l'étranger. Parmi les membres du Comité Central du Xe Congrès : Chou En-lai (Fr.), Zhu De (All.), Kang Sheng (U.R.S.S.), Dong Biwu (Fr.), Li Fuchun et sa femme Cai Chang (Fr.), Deng Xiaoping (Fr.), Guo Moruo (Jap.), Qian Xuesen (E.U.). *Mao lui-même aurait manifesté le désir de se mettre à l'anglais en 1973, à quatre-vingts ans; le 9 septembre 1974, il a calligraphié le nom de l'Institut des langues de Pékin - signe hautement symbolique, mais bien tardif, deux ans jour pour jour avant sa mort (1990).*

b Les Ming furent d'autant plus enclins à chasser les missions que, tout comme Marco Polo, elles avaient « collaboré » avec le conquérant mongol. Jusqu'au jour où elles collaborèrent avec les Ming, notamment en leur fondant des canons ; ce qui devait entraîner une méfiance accrue de la dynastie suivante, les Qing mandchous, même s'ils les prirent aussi à leur service.

c *De nos jours, c'est une autre sorte de drogue que la Chine communiste refuse: «Nous sommes favorables à /'ouverture; mais hostiles à l'introduction aveugle et inconsidérée chez nous de n'importe quoi. Nous nous opposerons à l'action corrosive du capitalisme. » Propos de révolution culturelle? Non : Deng Xiaoping devant le Comité central, le 12 octobre 1983*[116] *(1990).*

d La Cochinchine en 1867 (France), les territoires de l'Amour en 1871 (Russie), la Corée en 1885 (occupée par le Japon en 1894), l'Annam, le Tonkin et le Cambodge (France) entre 1885 et 1887, la Birmanie en 1886 (G.-B.), Formose en 1895 (Jap.) et en 1924 la Mongolie, que la Chine, en la personne de Chiang Kai-shek, a reconnue seulement en 1945 comme «pays indépendant» – en fait, protectorat soviétique.

e *Grande dame sous Deng, encore: «Aucun pays étranger ne doit s'attendre à ce que la Chine devienne son vassal ni à ce qu'elle avale les couleuvres contre ses intérêts. » (1er septembre 1982*[124]*). Mais l'empereur rouge entend bien avoir ses jésuites modernes : « Il faut inviter les experts étrangers à participer à la construction de nos ouvrages* clés. *» (juillet 1983*[125]*)* (1990)

f *L'avènement du réalisme économique de Deng ne remet pas en cause le rôle prépondérant de la grande étoile: « Nous permettons, explique-t-il le 7 mars 1985, le développement de l'économie individuelle, des entreprises mixtes à capitaux uniquement étrangers, ainsi que celles à capitaux uniquement étrangers. Mais nous maintenons la prépondérance de la propriété publique socialiste*[128]*. » (1990)*

g *Deng était fondé à dire le 23 juin 1984, à propos des Chinois de l'extérieur: «C'est la République populaire qui a transformé la Chine. Tous les enfants de la patrie chinoise, quelles que soient leurs coutumes et leurs positions, ont en commun un sentiment de fierté nationale. » Dans la Chine entrouverte des années 1980, 80 % des investissements étrangers proviennent de la diaspora, particulièrement de Hongkong et de Taiwan (1990).*

h *En vertu de traités négociés avec la Grande-Bretagne puis le Portugal entre 1984 et 1987, Hongkong et Macao doivent être rattachés à la Chine populaire, selon le principe* « Un État, deux systèmes », *respectivement en 1997 et 1999 (1990).*

i *Deng lui fait écho quand il déclare le 29 mai 1984: « La Chine applique une politique indépendante à 100 %. Elle ne joue ni la carte américaine ni la carte soviétique ; elle ne joue que la carte chinoise*[130]*. » (1990)*

CHAPITRE XVI

La misère vaincue

L'enchaînement du malheur

La Chine d'avant 1949, c'est donc un pays du Moyen Age. Accablé par des phénomènes naturels : inondations et sécheresses, invasions de sauterelles, de rats, de moustiques, de mouches ; maladies endémiques ou épidémiques, parmi lesquelles rôdent la peste et le choléra. Une ignorance absolue des causes réelles de ces phénomènes, un manque total d'hygiène, une natalité de clapier compensée par des hécatombes. Des pratiques magiques et des superstitions puériles ; un analphabétisme qui interdit à la plupart l'accès des activités mentales supérieures et, à l'exception d'une infime minorité lettrée, réduit l'information à un bouche à oreille déformant ; les grandes croyances de la Chine, bouddhisme, taoïsme et confucianisme, n'aboutissant au peuple que dans une version irrationnelle. Un arrière-plan d'inquiétude, qui peut transformer les rumeurs en peurs paniques, en hystérie de masse.

Comment cette immense population, illettrée aux deux tiers, assimilerait-elle le minimum de rationalité sans lequel elle ne saurait dominer les phénomènes qui l'accablent ?

Après avoir été le pays fabuleusement riche vers lequel Christophe Colomb essayait de trouver une nouvelle voie, la Chine était devenue au XIXe siècle, et restait au milieu du XXe, l'un des pays les plus pauvres du monde. En 1939, un rapport de la Société des Nations établissait le revenu moyen annuel par tête d'habitant, calculé en dollars américains, à 554 pour les États-Unis, 282 pour la France, 34 pour les Indes, 29 pour la Chine.

Un rapport de l'O.N.U. de 1949 donne le même classement : la Chine arrive dernière, après le Pakistan, l'Inde, l'Indonésie. La ration

alimentaire d'un Chinois en 1949, mesurée en calories, représentait 20 % de celle d'un Français ; la longévité moyenne se bornait à vingt-cinq ans en Chine, contre soixante-quatre aux États-Unis. « Dans les campagnes désorganisées, notait Teilhard de Chardin, c'est l'indicible misère. S'il y avait un enregistreur de la souffrance humaine globale, qu'est-ce qu'on ne verrait pas en ce moment[131] ! »

Les divagations du Fleuve Jaune

La nature donnait à cette misère des dimensions cataclysmiques. Quand on survole à basse altitude le Yangzi, mais surtout le Huanghe – le Fleuve Jaune –, on mesure combien ils peuvent semer l'abondance ou l'épouvante, suivant que l'homme sait ou non les dompter. En temps ordinaire, ils se fraient péniblement un passage entre les alluvions. Après quelques pluies torrentielles, ils inondent des milliers d'hectares de terres cultivables. Au bout d'une période de sécheresse, ils se réduisent à leur lit ; la terre se transforme en poussière jaune ; les récoltes se dessèchent.

Les chroniques de la Chine ancienne louaient les empereurs prévoyants qui faisaient draguer le fleuve au lieu de surélever les digues. Mais le précepte immémorial était rarement respecté. Le lit exhaussé du Fleuve Jaune domine souvent la plaine de plusieurs mètres. On voit glisser les voiles des jonques au-dessus des rizières : celles-ci sont à la merci d'une rupture de digue, ou d'une crue.

Les divagations du Huanghe lui ont fait, depuis que l'homme se souvient, changer vingt-six fois de cours et d'embouchure. A cinq siècles de distance, Marco Polo et Macartney rapportent qu'aux yeux des Chinois, le pays a plus souffert des débordements du Fleuve Jaune que de la guerre, de la famine ou de la peste. L'empereur Kangxi perça une levée pour noyer une armée rebelle... et déchaîna une inondation qui fit périr un million de paysans[132].

Les cercles vicieux

D'âge en âge, la misère enroulait ses cercles vicieux. Sols fragiles,

parce que les arbres n'avaient pas le temps de grandir : le dénuement poussait les paysans à en manger les feuilles et l'écorce, puis à sacrifier ce qui en restait pour faire des cabanes ou du feu. Lœss des montagnes entraîné par les torrents, puisqu'il n'est pas fixé par des arbres. Inondations et sécheresses ravageant alternativement les récoltes. Limon qui encombre le cours des fleuves, exhausse sans cesse leur niveau, forme des barrages naturels qui font sortir les eaux de leur lit. Ou bien, à la veille même d'une récolte prometteuse, sauterelles dont, en quelques instants, les millions de mandibules broient le seigle et le froment, et que le bruit, les coups de fléaux, les grosses pierres, les feux n'éloignent à grand-peine d'un champ que pour les jeter sur un autre.

Que l'on ne dise pas que ces tableaux terrifiants ont été rétrospectivement brossés pour faire ressortir les mérites du régime. Les récits des observateurs dignes de ce nom concordent.

Là encore, le témoignage de Macartney, sur les aléas de la récolte de riz, est d'une accablante précision : « Quand la plante est en herbe, une sécheresse la fait languir, et à l'approche de la maturité, les inondations ne lui sont pas moins nuisibles. Les oiseaux et les sauterelles, dont le nombre surpasse tout ce qu'un Européen peut imaginer, se jettent dessus de préférence à toute autre graine[133].»

Dans les cent cinquante ans qui ont suivi, les choses n'avaient fait qu'empirer. Avant 1949 – ou même avant 1937, la guerre contre le Japon n'ayant fait qu'ajouter un facteur de désorganisation de plus –, tout le monde se sent impuissant devant cet enchevêtrement de cataclysmes. Les documents existent. Qu'on s'y reporte. Ils forment les bibliothèques, depuis le *Devisement du monde,* dicté dix ans avant que Joinville ne composât son *Histoire de Saint Louis,* jusqu'aux enquêtes de l'Organisation des Nations Unies dressées au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Le rapport du Docteur Stampar, hygiéniste envoyé en 1933 par la Société des Nations auprès du gouvernement de Nankin[134], fait frémir. Il n'y a *aucune* solution en vue. «Toutes les nations riches du monde» joindraient-elles leurs efforts pour tirer la Chine de son marasme, elles « n'y parviendraient pas ».

Le cuisinier du Canard de Pékin

Des diplomates en poste à Pékin avant 1949, des Chinois de la classe privilégiée, des Occidentaux qui faisaient des affaires à Shanghai, m'ont parfois déclaré: «Moi qui ai vécu en Chine, je peux vous dire qu'on mangeait bien, qu'on vivait bien.» Pourtant, le *doute historique,* si nécessaire pour la plupart des jugements sur le passé, doit être ici levé. Le monde où vivaient ces témoins baignait dans l'abondance. En toute bonne foi, ils sont passés à côté de la misère sans en prendre conscience.

Rien ne vaut, pour s'en convaincre, de se rendre au restaurant *Quanjude* – «Réunion de toutes les vertus» –, appelé par les Européens *Le Canard de Pékin.* Ce vieux restaurant a gardé son décor inchangé depuis les années 1830. Quand vous aurez dégusté un «canard laqué», dont la peau craque sous vos dents à l'égal de la nougatine, demandez à féliciter le cuisinier. Les cuisines, à elles seules, méritent la visite. Tous les mets servis sont à base de canards, gavés en deux mois dans les villages de la campagne pékinoise. Les volailles tournent dans de grands fours au feu de bois.

Vous verrez arriver, s'essuyant les mains à son tablier, un petit vieillard ratatiné et ridé comme une pomme.

«Quel âge avez-vous? lui demanderez-vous.

– Quatre-vingt-trois ans[a].

– Il y a longtemps que vous travaillez au *Quanjude?*

– Soixante-dix ans.

– Combien préparez-vous de canards laqués par jour?

– Une trentaine. C'est la moyenne.

– Mais autrefois, vous n'en faisiez pas le même nombre?

– Toujours le même nombre, ou à peu près. Nous fournissons aussi des canards laqués pour les mariages et les cérémonies familiales.

– Mais il y a eu des famines, la guerre civile, les guerres étrangères, la Libération, la Révolution culturelle. Dans ces périodes-là, vous n'en faisiez plus? Le restaurant était fermé?

– Non, non, le restaurant n'a jamais fermé. J'ai toujours préparé une trentaine de canards par jour. »

Le vieillard vous quitte, pour s'affairer devant ses fourneaux. Les canards gonflés d'eau et oints de sucre sont cuits pendant quarante minutes au bois de jujubier – le seul bois qui brûle sans fumée. Il ne faut rien changer à cette recette transmise d'âge en âge et qui atteint la perfection. Depuis l'orée du siècle, cet artiste de la peau croustillante a connu tous les régimes: l'impératrice Cixi et Pu-Yi, le dernier empereur; l'occupation par les «Dix Puissances » et par les Japonais; la république bourgeoise et la république populaire; les Seigneurs de la guerre et les gardes rouges.

Admirable continuité chinoise! Continuité, entre autres, de la profusion, à travers la pire misère, pour une pellicule privilégiée de la société. Dans la Chine en proie aux convulsions, il y a toujours eu des canards laqués pour quelques centaines de dîneurs. Avant-hier, la Cour et les grands mandarins; hier, les occupants étrangers, leurs « collaborateurs », la haute classe; aujourd'hui, le gouvernement et ses hôtes. Ce n'est pas là que s'est porté le changement. Il s'est porté sur la masse des centaines de millions de sous-alimentés, pour lesquels un bol de riz *assuré chaque jour faisait* l'effet d'un mirage impossible, et qui ont atteint ce mirage. Ils sont pareils à un homme qui avait la tête sous l'eau et dont, maintenant, le nez et la bouche émergent. La différence est minime. Mais elle est essentielle.

La famine

Le spectacle de la Chine d'avant 1949 ressemblait souvent au spectacle qu'on a continué, depuis, de voir par exemple à Bénarès : un pullulement de mendiants à moignons, d'enfants couverts de plaies, de cochons noirs et de chiens efflanqués ; des loques, parmi lesquelles se glissent quelques brocarts. Quand les éléments se fâchaient, la famine balayait tout. Les paysans étaient ruinés d'avance: en cas de sécheresses ou d'inondations, ils ne disposaient pas de la moindre réserve. Rien ne peut alors empêcher la famine, souvent compliquée

de typhus ou de peste – et si terrible, que les hommes deviennent anthropophages. Les images des êtres affamés s'imposent aux voyageurs: «squelettes titubant sur des os qui ont été des jambes, tendant vers le riz sauveur des os qui ont été des mains[135]»; un homme qui « se balance au soleil torride, ses testicules pendillant sous lui comme des noyaux d'olive desséchés, dernière et sinistre facétie pour nous rappeler qu'il fut un homme[136] ».

Dans chacune des provinces affectées, les morts se chiffrent par centaines de milliers. En 1929, au Suiyuan, à la limite de la Mongolie, l'administration admit une estimation de trois millions, mais les experts étrangers envoyés par la *Commission internationale de secours à la famine en Chine* portent l'évaluation à six millions.

Nul besoin de se rendre dans des provinces éloignées. Le spectacle de la famine s'observait aussi dans les grandes villes.

«J'ai vu, rapporte un témoin, à Shanghai, chaque matin en hiver, en allant à mon travail, et pendant des années, trois ou quatre cadavres étendus sur les trottoirs. Des Chinois morts de faim et de froid pendant la nuit. Le plus choquant pour moi c'est que, devant mon affolement, les passants chinois, attroupés, se mettaient à rire. Absence de nerfs? Indifférence à la vie humaine? Mépris de la mort? Pratique séculaire de la discipline qui consiste à cacher ses émotions par prudence ou politesse? Je n'en sais rien[137].»

D'impuissantes parades

Faute de savoir traiter le mal, il restait à en rire, en effet. Ou bien à le fuir, à s'en accommoder, à le conjurer.

A le fuir, par des migrations massives, paniques, jetant des centaines de milliers d'hommes à travers les campagnes.

A s'en accommoder: la cuisine chinoise, avant d'être le luxe du riche, fut le recours du pauvre; ses raffinements sont nés de la nécessité de rendre agréable toute substance consommable, de donner quelque saveur à une pitance médiocre.

A le conjurer: astrologie et magie étaient pratiquées aussi bien par le peuple que par les empereurs; ceux-ci, dans une suprême et dérisoire incantation, se choisissaient un nom de règne qui devait appeler sur l'Empire les bénédictions célestes: Jiaqing – Grande Félicité – ou Xianfeng – Abondance Universelle. Un ministre subtil alla jusqu'à changer le nom de la *Rivière Infidèle* (elle quittait volontiers son lit) en celui de *Rivière Immuable,* espérant qu'elle aurait à cœur de se montrer digne de cette nouvelle appellation[b]...

Au-delà du rire, de la résignation, des parades impuissantes, il fallut bien qu'un jour la révolte emportât ces empereurs et ces ministres. Sun Yat-sen posa alors le problème dans sa dramatique simplicité: «La question de la faim est la plus importante de la vie du peuple [...] Les anciens disaient: manger, c'est le Ciel du peuple [...] Quand tout le monde, dans toute la Chine, aura de quoi manger, et manger à bon marché, alors nous pourrons compter que le problème de la vie du peuple aura été résolu[138].» Modeste ambition, défi titanesque. Sun Yat-sen ne sut pas accomplir l'ambition, et tomba à son tour. Mao a relevé le défi.

Ou plutôt (là est le coeur de la révolution), il sut convaincre le peuple de le relever lui-même. Il a deviné le double sens de cette misère, atroce sujétion et moteur incomparable : «Notre dénuement est mauvais en apparence, bon en réalité. La pauvreté pousse à la révolution. Sur une feuille blanche, tout est possible[139].»

Sa révolte est celle d'un homme qui a souffert de la faim. Il n'avait jamais eu droit, jusqu'à ce qu'il quittât sa famille, ni à la viande ni aux œufs, bien que son père fût passé de la catégorie «moyen-pauvre» aux catégories «moyen» puis «propriétaire foncier». Il se souvient des émeutes du Hunan, pendant lesquelles des paysans affamés furent décapités pour avoir réclamé à manger à leur propriétaire. Quel Chinois ne serait pas prêt à tout donner, pour gagner la bataille contre la faim? Quel peuple n'accourrait pas à l'appel d'une vie meilleure, quand il a ployé sous le poids de cette angoisse ?

Pas un Chinois de plus de trente ans, qui ne se souvienne d'une année de famine. Pas un qui n'ait eu l'impression, quand cette menace a été écartée du paysage quotidien, que sa vie changeait complètement, «comme s'il traversait le pont menant au Ciel». Il ne faut pas s'étonner que Mao puisse exiger beaucoup de son peuple.

Manger à sa faim

L'observateur de la Chine qui conteste l'amélioration du sort des paysans et des ouvriers, des jeunes et des vieux, est-il de bonne foi?

Nous ne dirions pas qu'en Chine, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais nous avons vu un peuple bien nourri, apparemment débarrassé de la misère, même s'il vit modestement par rapport à notre société de consommation. Bien vêtu, même si c'est uniformément – pantalon bleu et chemisette blanche, pour les hommes comme pour les femmes – mais moins qu'on ne le dit : déjà, des taches de couleur apparaissent. Une jeunesse gaillarde, des enfants drus, dont on badigeonne de mercurochrome le moindre bouton, alors que les observateurs notaient avant 1949 qu'ils étaient souvent couverts de plaies infectées.

Cette impression d'équilibre et de santé, on ne l'éprouve pas seulement dans les grandes villes et les régions industrialisées ; mais même dans le Shaanxi retardataire, où les observateurs situaient une famine à l'automne de 1960, dans la foulée du catastrophique Grand Bond en avant. On ne nous a pas caché que cette année-là avait été dure, la disette proche et le rationnement sévère. Mais la vraie famine, celle où l'on mange des racines avant de devenir anthropophage, on nous assure ne plus l'avoir connue en Chine depuis la Libération. Famine, disette : ne chicanons pas sur les termes. Ce qui paraît sûr, c'est qu'après trois années de très graves privations de 1959 à 1961, le problème de la faim ne s'est plus posé.

Dans la campagne autour de Yan'an, si pauvre soit-elle et si répandu le travail à bras d'hommes, ou de femmes, on voit aussi des motoculteurs, des camions, des tracteurs. Beaucoup de paysans possèdent une bicyclette à jantes nickelées, à fourche renforcée, avec un porte-bagages capable de transporter un homme, ou un sac de blé d'un quintal. On ne voit pas de Chinois très gros, comme on se les imaginait d'après les statues des pagodes ou les bouddhas de jade ; on n'en voit pas non plus de très maigres.

Les voyageurs qui ont connu la Chine de l'ancien régime assurent que la race a grandi. Les Chinois, après tant de siècles de privations,

ressemblaient souvent à des avortons. Aujourd'hui, tout en étant, surtout dans le Sud, plus petits que les Européens, ils paraissent bien bâtis. Les milliers de gens de tous âges que l'on voit, le matin, faire leur gymnastique sur les trottoirs des villes, les milliers de jeunes qui se baignent dans les lacs des environs de Pékin ou de Wuhan, dégagent une impression de force et de santé.

Mais le rationnement, dira-t-on, est maintenu. C'est vrai. Chacun a droit à une quantité de riz, de sucre et de thé qu'il ne peut dépasser et doit s'en approvisionner dans le magasin d'alimentation qui lui est assigné.

«Il s'agit moins, nous explique-t-on, de rationner que de rationaliser. » Le nombre des Chinois est si élevé, et les frayeurs ancestrales si proches encore, qu'il suffirait d'un vent de panique pour que les magasins soient pillés et les consommateurs les moins nerveux acculés à la mendicité. On ne définit pas des besoins *a priori.* On se contente de fixer un chiffre, au-dessus duquel l'achat constituerait un début d'accaparement : quinze kilos de blé, de farine ou de riz et une demi-livre d'huile par mois, six mètres de cotonnade par an.

Le seuil n'est pas très élevé. Pourtant, on le dit supérieur à ce qui est nécessaire pour la subsistance. La plupart des Chinois, rassurés par la rigueur même de ces prescriptions, dont on leur a longuement expliqué le sens, n'achètent même pas, semble-t-il, tout ce à quoi ils ont droit. Ainsi la consommation peut-elle se maintenir un peu en deçà de la production.

En outre, un vaste secteur échappe au rationnement. Chacun peut, à toute heure du jour, se rendre au restaurant, qui est bon marché[c]. Acheter des crèmes glacées au coin des rues. Ou encore, à Pékin, se rendre au marché du Renmin, à la Porte Orientale, ou au marché de Tianqiao, à la Porte des Flèches: la foule se presse autour des étalages. Pour des sommes infimes, on peut acheter des poissons frits, du canard laqué, du porc rôti, des tripes, des boulettes de riz, de la sauce de soja. Les enfants se barbouillent avec des esquimaux, tandis que des musiciens raclent leurs violons et que des amuseurs racontent des historiettes devant une foule hilare.

Le fleuve dompté

Le régime Mao a éloigné la faim, cette vieille compagne de route du peuple chinois. Il a aussi dompté le Fleuve Jaune, et ici le symbole est plus important encore que la réalité du bienfait.

Maîtriser ce fleuve – père et fléau de la Chine –, aspiration et échec de quatre mille ans d'histoire : Mao a montré aux Chinois que la tâche était à la portée de leurs efforts et à la mesure de leur ambition. Depuis 1957 et jusqu'à la fin du siècle, quarante-six barrages, des canaux, des sections navigables sur trois mille six cents kilomètres, de la Mongolie extérieure jusqu'au Shandong, sont ou seront construits. Une plaine vaste comme la moitié de la France est en voie d'être enfin protégée et régulièrement irriguée.

Sur le livre d'or du barrage de Sanmen, une main de visiteur a écrit : « Si le gouvernement de la République populaire ne faisait rien d'autre et s'il disparaissait demain, la nation chinoise ne cesserait de se rappeler avec gratitude pendant mille ans qu'il a maîtrisé le Fleuve Jaune.»

Plus d'un Chinois doit voir à travers cette entreprise la volonté, et désormais la possibilité, de maîtriser l'histoire.

Vaincred la faim, domestiquer le Fleuve Jaune, ce sont, après tout, des résultats. Pour y atteindre, on a utilisé des méthodes... surprenantes et expéditives, que nous décrirons aux chapitres suivants. Mais au principe, il y a l'activité incessante du peuple chinois, désormais assurée d'être profitable à lui-même et à tous.

La fatalité secouée

C'est un spectacle rare et émouvant que celui d'un pays animé, après tant de désespoir, d'une espérance, d'autant plus forte et résolue qu'elle est d'abord confiance en soi-même. Au-delà de tout endoctrinement et de toute idéologie, à travers les paroles et les gestes de beaucoup des Chinois que nous avons vus, nous l'entendions nous dire : « Je construis une Chine nouvelle.»

Dans l'ancienne Chine, les expressions qui revenaient le plus fréquemment étaient *bu yao jin :* «C'est comme ça, ça n'a pas d'importance », ou encore *mei yu fa zi :* « Il faut s'y faire. » « Mon père avait décidé, je ne pouvais qu'obéir.» « Ma belle-mère me prenait pour sa servante.» «Le propriétaire exige son dû.» «Les sauterelles arrivent. » *Mei yu fa zi...*

Mei yu fa zi et *bu yao jin* sont des expressions bannies. Si elles permettaient de vivre avec la misère, elles la doublaient aussi d'une misère morale. Désormais, toute la pression sociale porte vers l'activité et la responsabilité (même s'il s'agit le plus souvent d'une responsabilité vis-à-vis du groupe).

Le reste devrait suivre : pour vaincre la misère, il faut d'abord en vaincre l'esprit.

a En 1971.

b Hellènes et Chrétiens, après tout, recouraient à la même magie, rebaptisant, les premiers « Pont-Euxin » (mer bienheureuse) la « mer Noire de colère», les seconds le « Cap de Bonne-Espérance » le « cap des Tempêtes ».

c Mais il faut alors donner des bons de riz (ou de farine) pour un montant équivalent à ce qu'on a consommé. En revanche, le poisson, les légumes, la soie, la laine, etc., sont en vente libre.

d *Le revenu moyen par habitant de la Chine demeure en 1990 parmi les plus bas du monde: trente fois inférieur à celui de Taiwan, et guère différent de ceux de l'Inde ou du Burundi. Mais si, en Inde, 40 % de la population n'atteignent pas au seuil de survie (1800 calories par jour), on estime qu'en dehors de régions à l'écart comme le Yunnan, où la ration quotidienne peut tomber à 1950 calories par jour, la population chinoise dispose en moyenne de 2 650 calories par jour dont 78 grammes de protéines. L'ambition des dirigeants de Pékin est d'atteindre, en l'an 2000, à un revenu par tête de 800 dollars, dix fois inférieur à celui de Taiwan en 1989 (1990).*

CHAPITRE XVII

Une agriculture nourricière

L'avion qui descend sur Shanghai donne au voyageur européen une vision qui ne peut quitter la mémoire : celle de champs «tirés au cordeau », parcellaires à l'infini, miroitants de lumière, composant une mosaïque de couleurs et de reflets.

Assaillant les coteaux en jardins suspendus, envahissant les vallées, s'avançant jusqu'à quelques centimètres des habitations, des voies ferrées et des usines, ils paraissent ne pas vouloir laisser à la terre le moindre répit. Vaste puzzle que les paysans montent, démontent et remontent à chaque saison, lui-même enserré dans un réseau géométrique d'innombrables canaux d'irrigation. Les habitations paraissent minuscules, regroupées en hameaux, seuls prétextes à la présence d'un bouquet d'arbres. Ainsi, sur des centaines de milliers de kilomètres carrés, la Chine a engagé une gigantesque lutte contre la nature, contre la montagne, contre les torrents et les fleuves, contre l'érosion, contre la sécheresse.

Des siècles d'infinie patience, d'infini labeur ont arraché à la terre chinoise un paysage qui s'inscrit dans les sinuosités des voies d'eaux ourlées de digues. Broderie de verdure, de chemins, de canaux : il est peu de terres qui donnent à ce point l'impression de l'agriculture exercée comme un des beaux-arts. Et la réussite masque l'effort.

En dehors des terres alluviales du Yangzi et du Huanghe, le sol chinois, en effet, n'a rien de ces sols providentiels d'Europe ou d'Amérique qui garantissent au moindre travail des productions abondantes. Ils sont fragiles, et facilement épuisés.

Primauté de l'agriculture

L'histoire de la Chine est celle de ses paysans.

Chaque année, l'empereur traçait lui-même trois sillons sacrés, ouvrant ainsi la saison des labours. Ce rite reconnaissait la fonction vitale des nourriciers de l'empire, de ces pavsans qui, dans la hiérarchie sociale, venaient immédiatement après les fonctionnaires lettrés[140]. En les faisant encore monter d'un cran, la Révolution a fondé la Chine sur sa réalité.

La Chine, ce sont des centaines de millions d'hommes qui cultivent la terre pour se nourrir ; son économie possède cette superbe simplicité des temps primitifs. Le critère de la réussite est simple aussi : il faut, et il suffit presque, que ces hommes mangent à leur faim.

A cet égard, la réussite du communisme chinois n'est guère contestable. Les chiffres le prouvent : en 1965, on faisait encore entrer en Chine pour 400 millions de dollars de céréales; les importations ont depuis fortement diminué en quantité, et davantage encore en proportion du commerce extérieur. Mais surtout, le témoignage des sens l'assure : point de visages faméliques, point de ventres ballonnés. Manger à sa faim: chose banale pour nous. Pourtant, chose nouvelle pour ce peuple. Nous mesurons difficilement quel bouleversement peut apporter à celui-ci le sentiment d'une sécurité jusque-là inconnue.[a]

Car il ne faudrait pas que ce paysage nous trompe : œuvre de longs siècles, il peut laisser croire que cette réussite millénaire s'accompagnait d'un bonheur millénaire. Tout le paradoxe de la Chine est là : dans l'opposition entre cette vieille terre qui vous ferait penser que les révolutions sont des frémissements de l'immuable, et ces paysans conscients de vivre des temps nouveaux parce qu'ils sont plus assurés du lendemain, collectivement maîtres de leur sol.

On comprend qu'il a fallu peu de chose pour que ces paysans héritent eux-mêmes de ce paysage où ils figuraient en objets. Très peu de chose : une révolution.

L'impossible réforme agraire

La question fondamentale, en effet, a toujours été en Chine la question agraire. Depuis l'origine des temps, neuf Chinois sur dix étaient paysans, mais sur une terre qui, le plus souvent, ne leur appartenait ni individuellement, ni même collectivement. La quasi-totalité du sol presque toujours accaparée par une minorité de familles, la masse des paysans était astreinte à de dures conditions de fermage, maintes fois aggravées par les dettes contractées en période de famine ou simplement de soudure.

C'est du reste la famine qui, au cours des siècles, eut toujours raison des efforts tentés pour faire aller ensemble la propriété et le travail. La Chine n'a pas connu la lente progression des paysanneries d'Occident, l'érosion continue du féodalisme. Elle est allée sans cesse de sursauts d'équité, en retombées dans la lutte de la masse pour sa survie, avoisinant le luxe de quelques-uns. Le mécanisme était toujours le même : une jacquerie de désespérés, menés à la révolte par un prétendant énergique ou rusé, pour renverser la dynastie et déposséder les grands propriétaires; la distribution de terres aux paysans ; puis une famine qui poussait bientôt les paysans à les céder pour quelques sacs de riz ou de millet.

Qin Shihuangdi au IIIe siècle avant notre ère, Wang Mang au Ier siècle, le Premier ministre Wang Anshi au XIe, échouèrent, chacun à sa façon. Selon le mot d'un chroniqueur, au bout du compte, « les plus forts des hommes avides et vils comptèrent leurs champs par milliers, tandis qu'il restait aux plus faibles trop peu de terre pour qu'ils puissent y enfoncer la pointe d'une aiguille ».

Chaque dynastie remplit le tonneau des Danaïdes : Song, Yuan mongols, Ming, Qing mandchous confisquent les grandes propriétés, les distribuent aux paysans, améliorent provisoirement leur sort. Mais jamais l'enrichissement des cultivateurs n'a pu consolider durablement, pour la plupart, leur appropriation du sol. Et la persistance de la propriété privée a entraîné toujours, à la faveur de la disette, la reconstitution des grandes propriétés.

Pour mettre fin à cet éternel va-et-vient, comment faire, sans sauter de la réforme à la révolution, du morcellement des terres à l'abolition de la propriété? Mais comment un régime qui avait mandat de conserver la société se serait-il résolu à ces mesures extrêmes ?

Parce qu'elles n'avaient pas su résoudre la question agraire, la

plupart des dynasties impériales se sont effondrées sous le choc des révoltes paysannes. La dynastie mandchoue, la dernière, n'a pas fait exception. Et le premier grand ébranlement qu'elle subit, avec la révolte des Taiping, préfigure la fin. Entre 1850 et 1864, dans la vallée du Yangzi, les *Taiping* mettent en place une organisation communautaire, édictent une «loi sur la terre» singulièrement proche des solutions agraires du régime communiste : le jeune Mao s'est passionné pour l'histoire de ce mouvement.

La dynastie mandchoue vint à bout du soulèvement. Allait-elle en tirer pour elle-même la leçon? Un décret de l'impératrice Cixi le laissait croire : «Les calamités de l'intérieur et les agressions de l'extérieur se sont abattues sur nous en une succession ininterrompue. Aujourd'hui, nous avons fait le pas nécessaire vers les réformes[142]. »

Mais la Cour recule devant ses propres audaces, et revient sans cesse sur ses décisions. Elle envoie des étudiants en Europe, puis les rappelle. Elle commande une puissante marine de guerre, puis consacre les crédits à construire un pavillon de marbre, qu'on nous montre avec dérision. A la terre, elle n'ose toucher.

Tout le monde, partisans ou adversaires du changement, s'indignait. L'accord se fit sur un point : le «Mandat Céleste» avait été retiré à la dynastie. Sun Yat-sen s'en investit.

L'impuissance de Sun Yat-sen et du Guomindang

Dans la campagne aux environs de Nankin, une haute colline, plantée de mélèzes et d'épicéas, tapissée de pelouses, est consacrée à la mémoire de Sun Yat-sen. A voix basse, on nous engage à gravir les centaines de marches, tandis qu'un aigle tournoie dans le ciel. Arrivés au sommet, on nous introduit pieusement dans le mausolée, œuvre du sculpteur français Landowski ; on nous invite à nous recueillir devant le gisant en marbre blanc.

Sur la place Tiananmen à Pékin, entre les portraits de Marx, d'Engels, de Lénine et de Staline, figure celui du docteur Sun Yat-sen. Sa veuve, Song Qingling, a été nommée vice-présidente de la République populaire. En novembre 1966, était célébré en grande

pompe à Pékin le centenaire de celui qu'on appelle, des deux côtés du détroit de Formose, le « Père de la Patrie». N'est-il pas étrange que la République populaire de Chine prenne tant de soins pour marquer sa filiation avec le fondateur du Guomindang? Cependant, à Taiwan, il fait l'objet d'un culte comparable à celui qui est réservé en Chine continentale à Mao lui-même.

Cette piété sur un mode mineur est le signe d'une ambiguïté. Le régime maoïste reprend l'héritage de Sun Yat-sen, tout en le transformant. Là encore, Mao se présente comme celui qui est «venu, non pas abolir la promesse, mais l'accomplir».

Quant à la terre, la promesse est simple : « Parmi les paysans, neuf sur dix ne possèdent pas de terre. Les cultivateurs devraient cultiver les terres pour eux-mêmes. Or, la production est surtout enlevée par les propriétaires fonciers. Si nous ne pouvons pas résoudre cette très grave question, il sera impossible d'assurer la vie du peuple[143].»

Si l'influence de Sun Yat-sen reste profonde, c'est qu'il a tracé les grandes lignes de l'évolution. Il propose une synthèse entre la tradition et l'adaptation à la modernité ; désormais, plus rien ne peut s'entreprendre sans référence à lui.

Sun Yat-sen sacrifiait sans hésiter les propriétaires aux petits fermiers : «Le pouvoir des grands propriétaires fonciers sera balayé du continent chinois. Seuls les paysans cultivant eux-mêmes obtiendront de la terre de l'État. Ainsi, le peuple se consacrera de façon accrue à l'agriculture et aucune terre ne sera abandonnée[144]. » Mais en même temps, il refusait de changer la répartition des richesses: «Dans la Chine d'aujourd'hui, où l'industrie n'est pas encore développée, il n'y a pas place pour la lutte des classes marxiste. Pas question de répartition, là où il n'y a rien à répartir[145].»

Mao Tse-tung, enfant, lisait la nuit les écrits clandestins de Sun Yat-sen. En 1911, il s'était enrôlé dans les forces républicaines, après le soulèvement de Wuhan. Mais il a assisté au piétinement, puis à l'échec, de Sun Yat-sen. Il a dû souvent méditer sur ce mélange d'audace et de pusillanimité. Il a retenu que seule l'audace payait.

Pourquoi le Guomindang, qui aurait pu chercher à s'appuyer sur les paysans, renonça-t-il à les entraîner dans l'œuvre de rénovation

nationale? Il était essentiellement le parti des villes, étranger à la Chine profonde – à la province rurale. Ce fut sa perte. Il consacra l'existence de deux Chines[b]. Il prenait appui sur la Chine moderne, celle des cités côtières, industrielles et marchandes, et cherchait à l'insérer dans le monde occidental. Il laissait à son retard la Chine archaïque, celle des campagnes primitives, et chargeait les propriétaires fonciers et les anciens Seigneurs de la guerre de l'administrer, de lever les impôts, d'étouffer dans l'œuf tout mouvement séditieux.

La réforme agraire restait un objet de discours. En 1930, le Guomindang proclamait que le loyer du sol serait limité à 37,5 % de la récolte, au lieu des 50 % exigés ; ce beau principe ne devait jamais entrer en vigueur. Une réforme agraire était encore annoncée dans le programme du Guomindang de 1945 ; elle ne devait pas connaître le moindre commencement d'exécution. L'énorme masse paysanne restait écrasée par la misère, par les fermages trop élevés, les dettes accumulées, les aléas des récoltes, les techniques agricoles arriérées, la passivité ancestrale.

Le Guomindang se confondit ainsi avec les privilégiés. Mais il se condamna du même coup à n'être, comme eux, qu'une mince couche, à la surface d'une énorme masse qui restait impénétrable au progrès.

Entre 1921 et 1931, le Parti communiste suivit une voie parallèle : il voulait s'implanter, grâce à l'industrialisation à l'occidentale, dans les milieux ouvriers des villes, pour battre au bout du compte l'ennemi sur son terrain. L'écrasement des révoltes ouvrières de Shanghai et Canton permit à Mao d'imposer sa voie hérétique, qui tournait le dos à la Chine industrielle, et se donnait pour but unique de mettre en mouvement la masse des paysans.

Bien lui en prit. Un troisième larron s'intéressait à la frange industrielle : le Japon, qui s'en empara de 1937 à 1945. Quand le Guomindang, chassé de sa base côtière et urbaine par l'avance des armées nippones, dut se replier sur l'intérieur, il se trouva projeté dans un milieu qui lui demeurait réfractaire. De moins en moins capable de gouverner le peuple des campagnes, il ne pouvait plus que s'accrocher artificiellement au pouvoir : il agonisait, prisonnier de ses origines modernistes. L'action politique qu'il avait voulu mener s'adressait à une Chine urbanisée. La forme de combat qu'il choisissait était aussi celle d'une nation industrielle. Ses chances étaient nulles en face du

Japon industrialisé, qui le délogea sans trompette.

Dès lors, Mao pouvait dresser la masse paysanne contre la caste oppressive des propriétaires fonciers, qui soutenait le Guomindang, et contre l'envahisseur japonais. Rarement, dans l'histoire de la Chine, s'était produite conjonction aussi favorable: du sentiment populaire contre les exploiteurs, du sentiment national contre l'envahisseur. En trente ans, le Guomindang avait beaucoup promis, mais n'avait pas procédé aux réformes radicales qu'imposait l'innombrable prolétariat paysan d'un pays arriéré. L'échec du Guomindang, le succès de la jacquerie communiste, fondent l'originalité du modèle chinois.

Avec une brigade de production : « Comptez sur vos propres forces »

Maqiao, province du Jiangsu, est l'une des quatre-vingt mille communes populaires spécialisées dans la riziculture. Ces communes sont plutôt de gros cantons. La véritable cellule élémentaire est la brigade de production, qui correspond au village traditionnel ; elle est propriétaire du sol. Ce mot garde-t-il un sens, quand le propriétaire ne peut ni louer, ni vendre ? Certainement, si l'on en juge par les vives réactions que nous suscitons quand nous parlons naïvement de l'État possesseur du sol: «Ce n'est ni l'État, ni la commune populaire : c'est nous, la brigade.»

Les symboles sont plus forts que la réalité... Chaque brigade a son comité révolutionnaire – tout comme la commune populaire, la municipalité urbaine et la province. Elle n'entretient de rapport qu'avec le comité révolutionnaire de sa commune, qui précise, pour chaque brigade, les objectifs de production ; qui, si la récolte est excédentaire, demande l'autorisation de conserver le surplus pour investir – construire des bâtiments neufs, moderniser le petit matériel, etc. Les surplus ainsi utilisés ne doivent pas dépasser 10 à 13 % de la production : le profit reste contrôlé avec soin.

Les investissements plus lourds (amendements du sol, travaux d'irrigation, reboisement...) font l'objet d'une assistance de l'État, sous forme de subventions ou de conseils techniques. L'État intervient aussi pour aider les communes qui ne peuvent assurer leur consommation : il leur livre les céréales nécessaires.

Chaque commune est autonome ; le principe directeur de l'organisation s'énonce, comme toujours : *«Compter sur ses propres forces.* » La marge de liberté laissée aux brigades paraît assez diverse selon les communes. A Maqiao, elle semblait limitée, alors qu'à Meijiagou, commune de thé, non loin de Hangzhou, le Comité révolutionnaire de la brigade s'affirme en mesure de définir le plan de production, de répartir les salaires, d'assurer les investissements légers, ainsi que l'enseignement agricole et politique.

Dans une « commune de riz »

A Maqiao, nous fûmes accueillis par une musique mi-folklorique, mi-patriotique, évoquant ces 14-Juillet de village où les cérémonies officielles ne troublent pas la gaieté des bals populaires.

Le responsable du Comité révolutionnaire nous reçoit. Autant les statistiques nationales sont floues, autant les locales sont précises – c'est l'addition qui toujours manque : «Notre commune regroupe 35 912 personnes, réparties en 21 brigades de production, 196 équipes et 7 765 familles. Maqiao n'est pas une commune très étendue – elle n'a que 3 241 hectares; mais la population y est très dense: 1 100 personnes au km[141]. Plus de 20 000 travailleurs concourent à la production. Riz, blé et colza représentent les neuf dixièmes de la surface cultivée, mais nous avons laissé 7 % de la terre en lopins individuels, grâce auxquels les paysans peuvent subvenir à leurs besoins familiaux» (ces jardinets font, en moyenne, 3 ares par famille).

On est très fier de l'amélioration spectaculaire des rendements. Les céréales (riz et blé) viennent de connaître des rendements légèrement supérieurs à 100 quintaux à l'hectare: avant 1949, ils atteignaient à peine 30 quintaux. Pour le coton égrené, le rendement a dépassé 8 quintaux (1 quintal avant 1949) et pour le colza 16 quintaux.

Si ces chiffres ne sont pas un peu gonflés d'enthousiasme, ils sont impressionnants ; à coup sûr, exceptionnels. Pour les céréales, il s'agit de doubles récoltes : il faut diviser par deux. Les experts estiment le rendement moyen chinois à 27 quintaux à l'hectare pour *une* récolte de riz (50 au Japon), 11 pour *une* récolte de blé.

La commune de Maqiao s'emploie avec ingéniosité à se tirer d'affaire par elle-même. Il s'agit pour elle de se donner une économie autonome. Elle s'enorgueillit de ses ateliers, qui emploient un travailleur sur dix, produisent des paniers, des seaux, les instruments les plus divers. L'un d'entre eux fabrique des transformateurs électriques. Un autre a mis au point une machine à repiquer le riz – «dont seul le moteur, de 3 CV, vient de Shanghai ». Un autre, enfin, fournit à la commune des barges en ciment armé, qui peuvent emporter sur le fleuve 8 tonnes d'engrais ou de céréales. On met à l'eau, sous nos yeux, l'une de ces barges.

La commune, nous est-il précisé, dispose de 28 tracteurs, 94 motoculteurs et 21 machines à repiquer le riz : la modestie même de ces chiffres éloigne le doute. Sur plusieurs points, pourtant, nous resterons sur notre faim : nous ne saurons pas sur quels critères sont attribués les 780 *yuan* dont a bénéficié chaque famille l'année passée, ni s'il est exact que chaque personne se voit allouer une quantité fixe de riz, qui serait de 254 kilogrammes, payable au prix offert par l'État (0,22 *yuan,* contre 0,30 *yuan* dans le commerce).

Ce que nos yeux ont pu voir, en revanche, c'est l'effort réalisé dans les champs : partout, soins méticuleux, propreté sans défaut, travail rapide et constant. Du riz précoce attend l'heure de la moisson, tandis qu'on se hâte déjà de labourer des champs inondés qui donneront le riz tardif. Un agriculteur nous explique le fonctionnement de la machine à repiquer le riz, pendant que des jeunes filles ne perdent pas un mot d'un cours de technique agricole. A tout instant, chacun apprend à se suffire à soi-même.[c]

Dans la commune de thé « Puits du Dragon»

Si la « commune de riz» fait aussi du blé, la « commune de thé» fait aussi du riz. Meijiagou, dont nous sommes les hôtes, a été rendu célèbre dans toute la Chine par son thé « Puits du Dragon ». C'est un gros village de quelque 1300 habitants, dans un paysage de collines et, fait rare, de forêts.

Ici, la révolution prend un air de simplicité évidente, de tranquille

assurance. «Avant la Libération, la pauvreté était terrible, la terre mal cultivée. Nous ne récoltions que 30 kilos de thé par *mu*. Aujourd'hui, voyez. Le rendement de la production a été plus que triplé : 115 kilos par *mu.* Et comme nous avons beaucoup augmenté la surface cultivée, la production totale a été multipliée par sept depuis 1949.»

Nous comprenons pourquoi l'on nous a montré cette commune. Imaginons un instant ces progrès à l'échelle de la Chine ! Mais Meijiagou ne donne nullement l'image de la prospérité : ce que l'on mesure, par contraste, c'est le dénuement dont elle s'est sortie ; et, du coup, les propos de Mme Chen Wuyan, la vice-présidente du Comité révolutionnaire, et de la grand-mère Shun, qui nous exhibe ses souvenirs, nous paraissent empreints de pudeur. A peine si un ton soudain plus martial surprend, sans choquer :

« Nous vivons sous le signe des trois drapeaux rouges : *Communes populaires, Grand Bond en avant, Ligne générale,* et nous ne craignons ni la mort ni la peine. »

Sans doute. Pour ce qui est de la peine toutefois, on a pris, pour l'alléger, celle d'être ingénieux.

Un étonnant système de câbles, de treuils et de bennes, qui ne semble tenir en place que par la vertu de la pensée-mao et aurait comblé d'aise le Zorba de Kazantzakis, assure un va-et-vient entre la montagne, sur les pentes de laquelle s'étagent les champs de théiers, et la plaine, où se trouvent les installations de séchage. Le portage humain a disparu; ces fils miraculeux font descendre les ballots de feuilles de thé, tandis que remontent les repas pour les travailleurs et l'engrais pour le sol.

Le traitement a été perfectionné: «Avant 1949, nous explique-ton, on séchait les feuilles de thé à la main, dans des cuves réchauffées au bois. Aujourd'hui, il est séché dans des fours électriques, par des procédés mécaniques pour la qualité courante. Mais les thés de qualité supérieure sont encore traités à la main dans des cuves métalliques que l'on réchauffe progressivement.» On nous montre avec fierté toutes les cuves en pleine activité.

Pourtant, ces paysans, techniciens très spécialisés d'une production fameuse dans le monde entier, une révolution plus profonde les a

contraints, en 1966, à cultiver un riz médiocre pour leur propre consommation. Comme si les vignerons de Gevrey-Chambertin arrachaient des ceps pour donner au froment quelques-uns de leurs prestigieux hectares...

Il est vrai qu'ici, les rizières ont été surtout conquises sur des marécages inutilisés. Cependant, que de temps et d'efforts pour ce résultat! Mme Chen nous conte l'aventure avec les accents de l'épopée : « Quatre cents personnes sont allées sur le fleuve pendant plus de quarante jours, faire des digues et défricher 40 hectares. Une digue, par deux fois, a été enlevée par les crues.» Mais la brigade se montra plus persévérante que le fleuve. Comme dans les contes, la digue fut construite, plus large, plus solide et plus belle.

Ainsi, dans ces deux communes rurales ouvertes à notre observation, avons-nous vu la Chine, non pas s'éloigner d'une économie de subsistance, mais au contraire tendre à y revenir.

Si la monoculture est battue en brèche, ce n'est pas pour permettre de placer sur le marché une plus grande variété de produits, et pour compenser les aléas du commerce les uns par les autres ; c'est pour se soustraire à l'économie d'échanges et «vivre sur le pays». En Chine, la méfiance devant le destin est systématique ; les bases ne seront jamais assez sûres. La menace d'un cataclysme pèse toujours sur l'esprit. Le régime, né de la guérilla, s'y prépare sans cesse.

L'archaïsme toujours présent

L'existence de communes d'avant-garde telles que celles que nous avons visitées ne doit pas faire illusion : elles dessinent un avenir possible pour l'agriculture de ce pays en voie de développement. Mais elles ne doivent pas être représentatives, tant s'en faut, de la réalité moyenne de la vie rurale en Chine.

Pour une digue de la brigade du « Puits du Dragon », combien de rivières, combien de fleuves reste-t-il encore à dompter à travers les onze millions d'hectares cultivés, à travers les terres vierges abandonnées à l'alternance des inondations et des sécheresses?

Quant à la mécanisation, malgré les principes posés par Mao, elle demeure limitée. Même Maqiao, commune modèle, ne possède pour vingt mille travailleurs que vingt-huit tracteurs.

Sur des centaines de kilomètres, le chemin de fer qui vous emporte est le seul engin mécanique: il traverse des campagnes où l'on ne connaît que la force animale. Le moins coûteux, le plus dur à la peine des animaux reste l'homme. On voit bien quelques charrettes tirées par des mulets ou ânes faméliques. Le cheval est peu utilisé. Vaches et bœufs sont rares. Partout l'homme porte, tire tout ce qui roule ; et même s'attelle à la charrue.

Certaines campagnes, comme celle du Hebei, ne connaissent pratiquement pas l'animal. Spectacle médiéval, spectacle familier: un homme ou une femme, un harnais passé autour de la poitrine, du ventre ou du front, s'arc-boute pour arracher la charge immémoriale.

Les Chinois savent encore mal enrichir leur sol. Le Japonais utilise dix fois plus d'engrais chimiques par hectare cultivé; sans parler d'une mécanisation beaucoup plus poussée. Les solutions de remplacement marquent plus de pittoresque que d'efficacité : ainsi, ces bizarres sacs de toiles que l'on voit pendre sous la queue des mulets et des chevaux, et qui sont destinés à récupérer un fumier précieux... Et nous avons vu qu'en ce domaine aussi, l'homme savait remplacer l'animal. La Chine n'a pas encore pu se donner l'industrie chimique dont son agriculture a le plus urgent besoin, et qui peut seule lui faire franchir le seuil de la prospérité.

La productivité reste très faible. Il faut de vingt à trente Chinois pour obtenir ce que produit un seul fermier américain.Mais doit-on souhaiter que le rendement chinois atteigne vite le niveau de celui des États-Unis ? Vingt millions d'agriculteurs suffiraient à assurer la production actuelle. Que ferait-on des autres ?

Est-ce un symbole ? Pour les besoins agricoles, les paysans utilisent fréquemment les routes ; et jusqu'à celle qui relie Shanghai à son aéroport – le seul de Chine qui reçoive les lignes internationales. Sur les deux tiers de la chaussée, le foin est étendu pour y sécher. La Chine reste largement archaïque, mais sans complexes. Les paysans ont la priorité, tels qu'ils sont.

D'autres images se sont gravées dans nos mémoires. Ainsi, dans le Shaanxi, une route vers Xi'an, encombrée de centaines de charrettes, toutes tirées par des hommes ou des femmes, et surchargées de sable, de charbon, de traverses de ciment, de briques soigneusement rangées – mais aussi de foin, de riz, de pastèques et d'aubergines. Toute la campagne avoisinante mobilisée au service de la grande ville. L'absence, apparemment totale, de moyens mécaniques, compensée par cette masse humaine déferlant sur la ville comme une cohorte sans fin.

Pour tous, le travail semble devenu une seconde nature. Point de périodes de travail intensif entrecoupées d'heures de repos ou de jours de congé : seulement des pauses, sur le lieu même où le travail vous porte. On mange n'importe quand, on dort «sur le champ», ou près de sa machine. Et les pauses sont utilisées à penser en groupe à ce que l'on pourrait faire ensemble, à puiser des idées dans la pensée-mao. Des nuées de paysans, de paysannes, d'enfants vivent de cette manière, comme s'ils souhaitaient réveiller cette terre restée trop longtemps endormie.

Eaux et forêts

Le nom de notre administration rurale vient à l'esprit, quand on songe aux immenses travaux qui doivent permettre de régénérer une nature gâchée.

Systématiquement, patiemment, la Chine a entrepris de reconstituer son capital forestier, détruit depuis de longs siècles. Elle régularise, retient, conserve et utilise les masses d'eaux envoyées par un ciel qui, en ce domaine, ne connaît que le tout ou rien.

Un imposant effort de reforestation a été entrepris : dans les villes, dans les campagnes, au bord des routes, sur les plateaux battus des vents, des milliards d'arbres ont été plantés.

Sur la route rectiligne qui vous mène de l'aéroport à Pékin, des arbres vous apportent une fraîcheur bienvenue. Des pins, des peupliers, des saules sortent d'un taillis d'acacias nains. Ils ont tous moins de vingt ans. Il faut aller dans des lieux privilégiés, le Palais

d'Été, la Cité Interdite, la rive des lacs de Hangzhou, pour apercevoir des arbres qui soient plus vieux que le régime.

Au cours des dix années qui suivirent la «Libération», plus de cinq mille spécialistes furent formés et envoyés à travers toute la Chine. Plus de cinquante millions d'hectares, soit la surface de la France, auraient alors été reboisés.

Contre les Huns, la Grande Muraille avait ceinturé l'empire. Pour le climat aussi, le danger vient surtout de l'ouest : la Chine s'entoure de longues bandes forestières comme d'une nouvelle Grande Muraille, contre les mauvais vents d'ouest.

Pour le canal du Yangzi à la mer, le passage des arts de la guerre à ceux de la paix s'est fait insensiblement. Les mêmes hommes qui avaient appris le terrassement pendant la lutte contre les Japonais, en creusant des tunnels pour relier les villages, ont ouvert cette voie d'eau de 175 km qui allait assainir et protéger contre l'inondation une vaste région.

La domestication de l'eau est une bataille. Lorsque quinze communes du district de Lin Xian décident en 1958 de percer un canal qu'elles baptisent «Héros», on ne sait si c'est en hommage à tous les combattants de la révolution, ou pour se rendre hommage à elles-mêmes. En tout cas, cette initiative locale prend des dimensions qui justifient quelque fierté. L'ensemble des travaux a duré dix ans : trente-cinq mille personnes participaient à la construction du canal principal et, sur l'ensemble des chantiers, il pouvait y avoir jusqu'à cent mille personnes travaillant ensemble. En dehors du temps des moissons, près de la moitié de la population du district y travailla.

Les fleuves ont été endigués. De grands barrages domestiquent les torrents, fabriquent des kilowatts, irriguent des champs jusque-là incultes. Les paysans savent ce que tous ces travaux signifient pour eux: «Sans cette digue, nous proclament-ils avec l'accent de la sincérité, sans ce canal d'irrigation, nous serions morts de faim, une année comme celle-ci. »

L'essor agricole

A l'agriculture chinoise, le Grand Bond en avant avait fixé un objectif: cinq cents millions de tonnes de céréales. Elle en est loin. Chou En-lai nous a présenté comme un grand succès le record de la récolte 1970: deux cent quarante millions. C'est en effet, probablement, 20 % de plus qu'en 1965, et moitié plus qu'en 1952. Mais dans le même temps, la population chinoise s'est fortement accrue – probablement guère moins[e].

Donc, cette agriculture, avec de fortes oscillations annuelles dans sa progression, continue de courir plutôt devant la population. Mais il ne semble pas qu'elle gagne vraiment du terrain.

Elle a fait des efforts énormes – si l'on songe à la peine des hommes, aux masses mobilisées par millions – pour combattre la première cause de ses désastres : le régime des eaux. Et elle a tiré tout le parti possible de la paix. Sans doute ces deux facteurs expliquent-ils à eux seuls la progression de la production, qui a permis de couvrir jusqu'ici l'expansion démographique.

Mais la paix ne peut s'accroître. Et en matière d'hydraulique, le plus gros de l'effort est fait – le plus « rentable». Il faut maintenant trouver un relais: c'est dans la bataille des rendements que cette guerre sera gagnée ou perdue.

La Chine a compris, un peu tardivement que la clé, en ce domaine, c'est la chimie. Seuls, les engrais peuvent enrichir des sols, souvent pauvres naturellement, épuisés par une exploitation millénaire, peut-être déséquilibrés par la forcerie qui leur fut imposée pendant le Grand Bond en avant. *La «révolution verte», qui commence à donner, jusqu'en Inde, des résultats si prometteurs, reste à accomplir en Chine.*

D'ores et déjà, des excédents importants de céréales permettent de constituer des stocks, qui approcheraient cinquante millions de tonnes. « En cas de guerre, m'a-t-on déclaré, il serait impossible de détruire toutes nos réserves. »

Toutes ces données sont un peu plus que de simples indices : la preuve que quelque chose bouge. Enfin, une réforme agraire qui a des chances de ne pas s'effondrer dans la famine[f].

Certes, la population augmente aussi. Mais il n'est pas invraisemblable que peu à peu, la croissance de la production agricole devienne plus importante que celle de la population : les courbes de Malthus, qui semblaient écraser la Chine de tout leur poids de fatalité, commenceraient-elles à s'inverser?

On comprend la rigueur avec laquelle le communisme chinois entend désormais « tenir» la démographie. Il faut se donner le temps d'accroître suffisamment la production et la productivité, si l'on veut à la fois nourrir ce peuple innombrable et en libérer une partie de plus en plus nombreuse au profit des tâches industrielles. Mais pour permettre un jour l'envol de l'économie chinoise, il faut d'abord construire, de bonne terre, une piste solide.

a *En 1987, la Chine est 1er producteur de cééales, 2e producteur de blé, 3e producteur d'ovins du monde. Mais une mauvaise récolte, en 1988, à la suite d'inondations, ramène par endroits la disette. Tous événements qu'on ne peut dissocier des troubles de 1989. Le 22 octobre 1984, Deng rappelait au Comité central: «A la campagne, il y a encore des dizaines de millions d'habitants qui n'ont pas résolu durablement leurs problèmes de nourriture et d'habillement*141*. » (1990)*

b *On mesure ici le risque pris par Deng quand il autorise le développement "à deux vitesses" de la Chine: « On peut inviter des régions à s'enrichir avant d'autres; il n'est pas nécessaire de prétendre toujours à l'égalitarisme*146 *», déclare-t-il le 24 février 1984. Surtout que les régions aujourd'hui favorisées, les régions côtières, sont les mêmes qu'hier (1990).*

c *Se suffire à soi-même, c'est bien, mais il faut faire plus. Voilà les instructions données par Deng Xiaoping aux responsables du Plan d'État, le 12 janvier 1983: « Que ce soit à la campagne ou dans les villes, il faut autoriser une partie des habitants à s'enrichir avant les autres. Car il est légitime de s'enrichir grâce à son labeur... Les critères d'évaluation de tout travail se confondent, en fait, avec sa contribution à l'édification d'un socialisme à la chinoise, à la prospérité de notre État, à l'enrichissement et au mieux-être de notre peuple*147*. » (1990)*

d 1 *mu :* 0,16 hectare (il y a 6,25 *mu* par hectare).

e *«Nous avons beaucoup de montagnes et de déserts; les terres cultivées* ne *représentent que la dixième partie de notre sol» répètent volontiers aujourd'hui* les *dirigeants chinois. Avec une désertification qui gagne 1000 km*141 *par an, avec l'emprise croissante des infrastructures routières et industrielles, avec les habitations nouvelles,* les *10 % de terres arables de la superficie nationale paraissent difficilement extensibles (1990).*

f *Cet effort lui-même, inscrit dans une œuvre de longue haleine: «La réaction de l'économie intérieure et l'ouverture à l'extérieur sont pour nous une politique de longue durée, qui se prolongera au moins pendant cinquante à soixante-dix ans », rappelait Deng*

le 6 octobre[148] *1984 (1990).*

CHAPITRE XVIII

Industrie industrielle et industrie industrieuse

Des balles de ping-pong

Les relations sino-américaines ont repris par une partie de ping-pong. Notre dernière visite, près de Canton, nous mena dans une usine où l'on fabriquait les petites balles blanches. Symbole que de larges sourires ne manquèrent pas de nous souligner.

Comme nous le disait Guo Moruo à Pékin : «Autour d'une balle de ping-pong, nous avons fait tourner la terre.» Pour nous, le ping-pong chinois restera le témoignage, plus que d'un nouveau style diplomatique, d'un certain type d'industrialisation.

Nos hôtes se délectent à nous conter l'histoire de leur usine ; ou faut-il dire : leur aventure? Au commencement était Mao. Et son verbe: *«Il faut* développer *le sport pour fortifier la constitution physique.»* A cette idée générale, quelques ouvriers cantonais découvrirent une application particulière: fabriquer des balles de ping-pong. *«Ne comptant que sur leurs propres forces »,* ils se retrouvèrent une centaine, équipés d'un chaudron fonctionnant sur un foyer domestique, sans machines et sans guère d'idées sur la manière de s'y prendre. «Nous avons dressé des tentes, puis construit des hangars. Mais nous avons connu de graves difficultés, car nous ne comprenions pas la technique de fabrication des balles.» Ils achetèrent chez le quincailler de quoi fabriquer des moules, où les balles prenaient forme.

Les autorités n'avaient donné qu'une mince subvention. Méfiance justifiée : les balles, trop légères, «ne résistaient pas au premier coup de raquette »... Ces pionniers ne se découragèrent pas.

C'était en 1960. Aujourd'hui[a], 1 600 000 balles sortent par mois de l'usine. Les meilleures, indique-t-on fièrement, servent aux championnats. Mais rien ne va tout seul. Liu Shaoqi s'en est mêlé:

«Les partisans de la ligne du renégat ont monté en épingle nos difficultés. Ils ont préconisé pour seule méthode l'imitation des techniques étrangères. Cette ligne a été combattue et écartée. L'esprit créateur des masses a permis d'inventer des solutions originales, qui ont amélioré la production.» De fait, la technique suivie fleure l'authentique parfum de la débrouillardise.

Les plaques de celluloïd sont gonflées à la vapeur dans des marmites, puis embouties en forme de demi-globes, qui sont ensuite collés. On vérifie la rotondité des balles en les laissant rouler sur un plan incliné ; au bas, des godets : les balles de première qualité vont droit vers le godet central – elles serviront aux compétitions ; les balles « déviationnistes », mal équilibrées, s'égarent vers la droite ou la gauche – elles serviront à la consommation courante.

Nous nous demandons un instant pourquoi l'on a estimé utile de nous montrer ces activités qui donnent à sourire. Peut-on prendre au sérieux une manufacture de balles de ping-pong ? Il est vrai que, d'un nouvel atelier de la même fabrique, sortent depuis peu des pièces de silicium destinées à des transistors : fabrication délicate, effectuée sous vide. Le ping-pong, l'électronique : c'est bien pourtant la même usine. Les mêmes hommes ont décidé de leur propre chef de se lancer dans cette nouvelle aventure, parce qu'une campagne avait proclamé l'utilité de cette production. Les ouvrières sont passées de leurs chaudrons aux manipulations les plus minutieuses.

Là est la clé. Il s'agit d'un système antisystématique. A dix ans de distance, ce fut le même type de décision : initiative des ouvriers ; longues palabres pour répondre à une directive de Mao, à une campagne de propagande ; décision suggérée, mais non planifiée; aucun souci de rationalité économique ; absence totale de complexes à l'égard de la technicité ; absolue confiance de chaque équipe dans ses propres capacités.

La seconde activité est plus étonnante encore que la première. L'usine aurait pu étendre sa production vers d'autres articles de sport, d'autres utilisations du celluloïd... On a beau condamner l'« économisme » de Liu Shaoqi, se lancer dans le silicium frisait la

provocation.

Une industrie disséminée

Cet antisystème comporte sa méthode: l'usine aussi est une « brigade de production » ; non pas une unité, un pion sur l'échiquier économique. Le groupe social qui poursuit l'objectif de production n'est pas un moyen : il est le fondement, la cellule vivante.

L'économie, pourtant, semble y trouver son compte. L'investissement est réduit au minimum. Le démarrage s'est effectué presque sans aide publique; cette aide a grandi à mesure que les ouvriers apportaient les preuves de leur réussite. L'État a trouvé un moyen efficace pour diffuser l'industrialisation aux moindres frais.

Le régime encourage l'initiative, mais les ouvriers réalisent l'investissement par leur propre travail. Ils peuvent avoir le sentiment que l'entreprise est leur œuvre et leur propriété. Ainsi se tisse un réseau d'entreprises petites et moyennes, établies avec une minime mise de fonds initiale. Ce système permet d'assurer une liaison entre les besoins de la production planifiée et des initiatives provoquées à partir des masses. On éprouve encore plus de fierté à nous montrer de petites usines au fonctionnement artisanal, que des combinats industriels.

Les dates parlent d'elles-mêmes : la naissance de cette entreprise remonte au Grand Bond en avant, sa relance à la Révolution culturelle. Ces deux mouvements procèdent de la même inspiration volontariste ; la Révolution culturelle cherche à réparer les déboires du Grand Bond. Liu Shaoqi avait dénoncé celui-ci ; celle-là l'a éliminé. Comme le Grand Bond, la Révolution culturelle préconise l'industrialisation diffuse de la Chine, par la base. Liu « non seulement étouffa le vigoureux effort de l'industrialisation par les masses, mais ordonna également la fermeture de dizaines de milliers d'entreprises moyennes et petites déjà établies, les accusant d'être peu rentables et incapables d'assurer un développement rapide' ».

Il faut, nous affirme-t-on avec conviction, une industrie près du peuple, c'est-à-dire près du paysan. Pour de multiples raisons.

A défaut d'organisation commerciale, on adapte ainsi la production à la consommation. A défaut de moyens de communication adéquats, une industrie disséminée limite les transports.

Elle est ainsi quasi invulnérable en cas de conflit. Quelle place tient cet avantage dans l'esprit des Chinois ! Mao n'a-t-il pas ainsi défini les objectifs industriels : *«Faire la révolution, promouvoir la production, nous préparer en vue d'une guerre»?* Les hommes qui dirigent la Chine ont tous fait une guerre, où la victoire a tenu à la possibilité d'organiser quelques provinces intérieures et de vivre sur elles.

Surtout, la décentralisation de l'industrie assure avec l'agriculture une symbiose dont ne peuvent se passer ni l'équilibre social, ni le développement économique. La société chinoise vise à la polyvalence du travailleur : hier terrassier, aujourd'hui cultivateur, demain mécanicien. Si la production industrielle s'intègre dans le monde rural, le but sera presque atteint. Le développement repose sur un va-et-vient entre industrie et agriculture : pas de puissance industrielle, sans une productivité agricole qui libère de la main-d'œuvre; pas d'agriculture plus productive, sans apport industriel – engrais, électricité, machines.

Enfin, l'industrialisation dispersée favorise la *«primauté* du poli*tique»*: les usines n'atteindront pas les dimensions qui, en multipliant cadres et techniciens, compliquent la gestion révolutionnaire. Les ouvriers restent « dans le coup » : recherche d'une meilleure productivité et innovation technique ne peuvent devenir chasse gardée d'experts. *«Faire la révolution et promouvoir la production»:* mot d'ordre indissociable ; la révolution libérera la créativité des travailleurs et, du coup, fera effectuer à la production ce grand bond en avant qui s'était si longtemps fait attendre...

Des fourmis et des hommes

Nankin, comme Canton, s'enorgueillit d'un bel exemple d'ingéniosité, de persévérance et de réussite populaires.

L'usine s'appelle *L'Étincelle.* Au départ, en 1958 (toujours le Grand

Bond), sept ouvriers réunissent quelques sous, louent la moitié d'une pièce dans une vieille maison et fabriquent de petits appareils en verre filé pour les hôpitaux.

Treize ans plus tard, cent cinquante ouvriers, toujours installés tant bien que mal dans quelques pièces, au fond d'une arrière-cour, fournissent à l'industrie chimique, à l'industrie sidérurgique et à l'aéronautique, des contacteurs à mercure (coupe-circuit et relais automatiques). On devait, hier, en importer de Tchécoslovaquie. Aujourd'hui, on exporte ceux-ci jusqu'en Guinée et en Albanie.

Entre ces deux dates, l'échec du Grand Bond, le « lâche abandon» des Soviétiques, un long effort pour maîtriser des techniques délicates, en dépit des obstacles «semés par Liu Shaoqi». L'histoire des tribulations de cette unité de production devient un conte philosophique.

« Les ouvriers, nous explique le président du Comité révolutionnaire de l'entreprise, ne mangeaient ni ne dormaient : aucun n'arrivait à trouver le moyen de faire passer un fil conducteur dans un petit anneau de verre rempli de mercure. Un jour, dans un trolley, l'un d'eux se souvint de la légende de l'empereur, de ses neuf pièces de bois et de la fourmi attachée à un fil ; une idée lui vint : une fourmi entraînerait le fil à l'intérieur de l'anneau... On mit l'idée à l'épreuve. Elle se révéla irréalisable, mais un autre ouvrier suggéra de remplacer la fourmi par un aimant qui, de l'extérieur de l'anneau, entraînerait une petite pièce de fer à laquelle le fil serait attaché. »

Le contacteur 1101, après onze cents essais infructueux, était né.

Le concours Lépine

«Nous avions besoin d'une machine ; elle coûtait malheureusement beaucoup trop cher pour nous : 13 000 yuan. Nous l'avons achetée en pièces détachées : elle nous est revenue à 2 000 *yuan... »*

Notre interlocuteur a l'air d'un homme qui a fait une bonne farce.

« Les experts nous avaient proposé une installation de conditionnement du gaz conforme aux normes techniques considérées comme obligatoires. Il nous en aurait coûté 40 000 *yuan* et elle aurait pris 300 m[141] : voyez comme nous sommes à l'étroit. Impossible. Eh bien, nous avons réfléchi et nous avons trouvé la solution. »

La solution, c'est quatre chambres à air de la dimension d'un ballon de football, dans un placard ; et cela marche. Toujours cette impression de visiter le concours Lépine.

Cette équipe a fait ses preuves. Coopérative au départ, l'entreprise est devenue une usine d'État, dépendant de la ville de Nankin qui en contrôle la gestion. Elle rêve de plans de développement, d'installations plus modernes. Certains attendraient volontiers de l'État des locaux et des subventions, mais la majorité a décidé de continuer, dans «la ligne prolétarienne révolutionnaire », à travailler dur, avec ces moyens de fortune. Loin d'en avoir honte, les Chinois sont fiers de leurs usines érigées avec les moyens du bord. Parce qu'elles sont à eux, et que «pourtant, elles tournent »[b].

Hauts fourneaux et basse-cour

L'usine textile n° 2 de Pékin, une usine électromécanique à Shanghai : deux milliers d'ouvriers. La fabrique de barges en ciment de la «Commune de riz », quelques dizaines. L'usine de balles de ping-pong de Canton : 280 ouvriers. Nankin, 150. A Hangzhou, capitale de la soie, nous visitons une fabrique de 1 700 ouvriers ; il y en a vingt semblables dans la ville : même dans ce centre d'industrialisation ancienne, on évite la concentration.

Wuhan, c'est autre chose. Soixante mille ouvriers, quatre hauts fourneaux, plus de trois millions de tonnes annuelles de produits sidérurgiques. Si le mot d'« industrie lourde» a un sens, c'est ici.

Les hauts fourneaux semblent se livrer à une guerre idéologique, où la pensée-mao serait l'éternelle gagnante. L'aide soviétique construisit le premier[c] en 1958 ; il produit quotidiennement 1 500 à 1 700 tonnes d'acier. Le seul effort chinois a bâti le quatrième ; 3 000 tonnes en sortent chaque jour, et bientôt, nous dit-on, 4 000 à 4 500. Et la

méthode compte autant que le résultat: on vint à bout de la construction en quatre mois, toute la région s'y étant mise.

Pourtant, Wuhan laisse une tout autre impression que nos grands complexes sidérurgiques. Ce n'est pas une splendide machine technique au fonctionnement bien huilé. On nous fait bien remarquer les bascules électroniques qui permettent de peser les convois en marche, le transport par un aimant électronique des pièces laminées, l'approvisionnement automatisé des hauts fourneaux. Mais ce qui nous frappe, en parcourant le combinat, c'est l'anarchique mélange d'ateliers, de dépôts, de maisons ouvrières, de dortoirs pour célibataires, de champs de maïs et de jardins potagers. Aucune séparation, ici, entre la vie et le travail. Les cochons noirs fouillent du groin dans le mâchefer. Canards et enfants errent entre les hangars.

Ce combinat est un monde autonome, volontairement. Deux cent ou trois cent mille personnes en vivent et y vivent. Il a ses vingt écoles, ses unités de l'Armée populaire de libération, son hôpital, ses stades, son centre de rééducation idéologique, ses coopératives, ses champs cultivés. Tout cela en application des directives que Mao lui-même donna sur place en 1958 : *« Une grande entreprise comme l'usine sidérurgique de Wuhan peut être transformée en un combinat, qui fera les produits sidérurgiques les plus variés, de la mécanique, de la chimie, des fabrications destinées au bâtiment, et consacrera également une partie de ses activités à l'agriculture, à l'enseignement et à l'entraînement militaire.»* Directive pieusement calligraphiée en lettres d'or sur un panneau.

Toutes proportions gardées, on bâtit ici des hauts fourneaux comme ailleurs on fabrique des balles de ping-pong : sans souci excessif de la rationalité économique. L'implantation semble aberrante, Wuhan étant éloigné à la fois des mines de fer et de charbon. Mais ce qui semble préoccuper le plus les responsables, c'est le niveau idéologique des ouvriers: comment «révolutionnariser» le travail de soixante mille hommes?

« Marcher sur ses deux jambes »

En définitive, existe-t-il en Chine une industrie vraiment industrielle ? On est tenté de répondre : non, d'autant plus que, pour les Chinois, cette expression n'a pas de sens, ou qu'elle a le sens d'une

menace. L'industrie n'est une fin en soi, que dans les rêves de technocrates. Liu Shaoqi n'a sans doute pas commis tous les crimes qui lui sont reprochés, mais il a rendu un immense service au maoïsme, en personnifiant une hiérarchie des valeurs que Mao entendait rejeter. Grâce à ce bouc émissaire, on a pu faire pénétrer dans l'esprit des masses une hiérarchie inverse, qui subordonne le mythe de la production industrielle à d'autres mythes plus forts.

Cette subordination ne peut rester sans conséquences sur la production elle-même. On a beau nous assurer que l'esprit révolutionnaire décuple la capacité productive, et nous en montrer des «preuves»e, ne faut-il pas craindre que, bien souvent, la tension idéologique ne détourne du travail ?

Il faut avoir ces réserves dans l'esprit pour interpréter le maître mot d'ordre de l'industrialisation : *«Marcher* sur ses deux jambes. »

Il signifie, tantôt, que l'assise économique de la Chine repose sur l'agriculture et sur l'industrie – sans que l'une puisse être sacrifiée à l'autre ; tantôt, que l'assise industrielle repose sur l'industrie légère, rurale, éparpillée, et sur l'industrie lourde, urbaine, concentrée. Mais même en ce second sens, on ne peut déduire de cette opposition dialectique que l'industrie lourde serait un domaine abandonné à l'économisme. De ce que la volonté de développer les petites et moyennes entreprises est chargée d'intentions politiques, on ne doit pas conclure qu'à l'inverse, les concentrations industrielles seront à l'abri de la « primauté du politique ».

Une industrie nationaliste

Le politique, c'est, en Chine, le national. La modestie chinoise est politesse, pudeur; mais les Chinois cachent mal leur immense confiance en eux-mêmes. Inutile de se comparer ; il suffit de s'affirmer. *L'Exposition permanente des réalisations industrielles* à Shanghai est une manifestation de nationalisme.

On met ici sa gloire dans l'immense effort entrepris par la Chine pour résoudre, *« par ses propres moyens »,* des problèmes de technologie avancée. Les dictionnaires spécialisés ont été mis à lourde contribution

pour qu'en anglais et en français apparaisse la qualité de la réussite : « machine à rectifier l'arbre à cames », « raboteuse pour engrenage conique », « aléseuse coordonnée à colonne simple », « four de silicium à monocristal », « machine à percer par étincelage électrique », «système de commande à fonctions multiples pour calculatrice industrielle électronique ».

Aucun secteur n'est oublié. On fabrique aussi bien des cargos que des générateurs à pédales pour villages sans électricité, des camions de trente-deux tonnes que des téléscripteurs, des machines à faire des boutonnières que des appareils de mesure scientifique, sans oublier les portraits de Mao tissés au petit point. Si les avions à réaction manquent à l'exposition, on nous affirme, entre deux ganbei , que l'on réussit parfaitement à en construire. Des réponses à nos questions précises, il ressort que les plus belles de ces machines ne sont pas encore fabriquées en série: c'est l'avenir qu'on nous montre ici. En attendant, on doit importer.

Nationalisme et ingéniosité se donnent la main pour que ces emprunts soient incorporés à la voie chinoise. Une machine étrangère n'est bien souvent achetée que pour être étudiée, démontée, repensée et remontée selon les besoins et l'inspiration propres des utilisateurs.

Pourquoi respecter les normes des capitalistes ? On nous cite en exemple les ouvriers de la centrale thermique Shichiachuang. «Le débit des générateurs ne doit pas dépasser la limite fixée par le fabricant » : vieille règle, pour ce domaine déclaré «tabou» par certaines «autorités techniques bourgeoises». Refusant de se fier aveuglément aux dogmes étrangers, les ouvriers ont «transformé courageusement les équipements étrangers et ont élevé de 50% la capacité de production d'énergie ».

Ce n'est pas seulement en gastronomie que le génie chinois sait rendre méconnaissable la matière dont il part.

L'industrialisation est une guerre prolongée

En définitive, quelle est la puissance industrielle de la Chine ?

Les chiffres manquent pour le dire. Ceux que l'on avance sont sans doute approximatifs, même s'ils marquent de fortes progressions[g].

Le régime communiste est parti du pauvre héritage que lui laissait «l'ancienne société». Il s'est gardé de construire une industrie de prestige, drainant vers elle le capital disponible, isolée du monde paysan qu'elle aurait condamnée au croupissement.

Au contraire, il a parié sur un développement à très long terme, sur une industrialisation lente, mais transformant dans sa masse l'énorme potentiel humain des campagnes. « L'industrialisation est une guerre prolongée » : une guérilla plutôt, menée sur tout le territoire ; de la guérilla, elle a le feu sacré.

Elle devrait peu à peu modifier la mentalité paysanne ; elle soutient l'agriculture et en accroît la productivité: ainsi se crée-t-elle, en retour, des disponibilités pour l'investissement. Si elle est elle-même caractérisée par une très faible productivité, ce n'est pas à cause de l'incompétence ou de la mauvaise volonté des travailleurs; c'est à cause de l'arriération de l'appareil économique. L'industrie est prête pour de grands bonds en avant ; mais elle ne détient pas elle-même la clé de son progrès: son avenir repose sur l'équilibre entre la productivité agricole et la croissance démographique. 149

a En 1971.

b *L'expérience a cependant révélé que ces entreprises sont aussi fragiles financièrement que frêles d'aspect; elles ont du mal à résister aux turbulences économiques; beaucoup ont fait faillite ; le gouvernement en «regroupe» autoritairement d'autres, afin de préserver des activités indispensables (1990).*

c Le premier des quatre du combinat. Mais Hanyang, l'une des trois villes qui forment Wuhan, est un grand centre sidérurgique depuis bien avant la guerre.

d Il est vrai que le combinat est situé à proximité d'un grand fleuve, dont les bateaux apportent et emportent tout à bon marché. L'industrie sidérurgique de Wuhan, dominée par les Britanniques, était très active dans les années 1920 et 1930.

e *Il n'en reste pas moins qu'une tonne d'acier chinois requiert trois fois plus d'énergie* qu'une tonne *d'acier japonais (1990).*

f A usage militaire : la Chine tient à fabriquer elle-même tous ses armements.

g En 1972, on citait les chiffres suivants : 21 millions de tonnes d'acier, 300 millions de tonnes de houille, 26 millions de tonnes de pétrole, 125 milliards de kilowatts (1973). *1988: acier, 56 millions de tonnes; houille, 900 millions de tonnes; pétrole, 135 millions de tonnes; électricité, 500 milliards de kw/h (1990).*

CHAPITRE XIX

Entre l'économie de subsistance et l'économie d'échanges

Règne de la bicyclette

Des bicyclettes passaient, innombrables, sur le Grand Pont de Nankin. Ce contraste résume le problème des transports chinois. Eux aussi « marchent sur deux jambes» : deux jambes bien déséquilibrées.

La «petite reine» a le «cœur rouge». L'Occident a «volé» la plupart des grandes inventions à la Chine : pour une fois, elle lui a rendu la pareille. Ici, la bicyclette est universelle. Rouillée ou rutilante, elle porte ou tire tout et tous : mode de transport pour «larges masses »[a].

Sans doute ce succès est-il dû au fait qu'elle est une fausse machine. L'énergie qui la meut, c'est la force musculaire. Les Chinois étaient les animaux de bât ou de trait les plus couramment utilisés. La bicyclette est venue leur faciliter la tâche, sans rien enlever à leur monopole. Chef-d'œuvre d'équivoque, elle porte qui la pousse. Elle mérite bien de rouler sur la voie chinoise : elle mécanise *«avec les propres forces»* de l'homme.

Face à cette forme renouvelée du portage immémorial, lequel reste d'ailleurs le mode de transport de loin le plus répandu, car le plus économique, le Grand Pont de Nankin, sur le Yangzi, témoigne de la volonté de doter la Chine d'un réseau moderne de communications.

La Chine n'est qu'apparemment massive : le Yangzi la coupe en deux d'est en ouest. Large et puissant, il laisse remonter les cargos jusqu'à Wuhan, au cœur même du pays, à six cents kilomètres de son embouchure. Déjà, le spectacle avait fasciné Marco Polo : «Ce fleuve a un cours si long, qu'il permet le passage de plus de navires et de

marchandises que sur l'ensemble des mers et fleuves de tous les chrétiens réunis. »

Sept siècles plus tard, la descente, aux environs de Shanghai, du fleuve – ici appelé Huangpu – reste aussi impressionnante. Installés sur le pont du *Bateau de l'Amitié,* nous avons découvert, sur trente kilomètres, une Chine qui contrastait avec les images de paysans penchés sur leur rizière encore présentes à nos esprits. Ce n'était plus, sur les deux rives, qu'usines métallurgiques, hauts fourneaux enfumés, installations pétrochimiques crachant leurs flammes, centrales thermiques, cales sèches de chantiers navals, quais encombrés d'entrepôts, de marchandises et de grues, le tout animé par un pullulement d'ouvriers, de dockers, de marins et de conducteurs de camions.

L'épopée d'un pont

Pendant des siècles, la Chine a eu tout l'avantage de cette splendide voie naturelle entre ouest et est que constitue le Yangzi, sans l'inconvénient de l'obstacle qu'il dresse pour les communications entre le nord et le sud : quand les transports se font à dos d'homme, un bac ne crée pas de rupture de charge. C'est après l'apparition du chemin de fer et de la route que le Yangzi a vraiment coupé la Chine en deux, en empêchant l'établissement de toute liaison rapide nord-sud, du moins à l'est de Wuhan, où se trouvait le premier pont[b].

En 1968, le Pont de Nankin a transformé cette situation.

Pourtant, ce n'est pas son intérêt économique qui anime la jeune personne fort passionnée – et fort jolie – qui nous le présente. C'est l'exploit technique, l'entreprise humaine, l'enjeu politique.

L'épopée reste mystérieuse, car on ne nous en livre pas toutes les clés. Mais les éléments principaux suffisent.

Prouesse technique, surtout au regard des moyens mobilisables par la Chine. Deux tabliers superposés, pour le chemin de fer et pour la route. Sur le fleuve, mille six cents mètres de portée ; neuf piles, dont la construction a créé les plus grandes difficultés : soixante-dix mètres

au-dessus de l'eau, trente dans le fleuve et trente encore dans le limon avant d'atteindre un sol résistant.

Chaque difficulté fut, nous assure la ravissante présentatrice, une « lutte à mort» entre pessimistes et optimistes, entre partisans de la ligne de «l'archi-renégat Liu Shaoqi» et «partisans de la ligne générale de la pensée-mao». La jeune fille nous conte l'épisode héroïque du caisson. (Nous apprenons qu'elle n'est ni ingénieur ni ouvrière, mais actrice. Elle récite son rôle avec une flamme qui ne peut laisser insensible ; mais inutile de lui poser des questions.)

Premier moment – les préparatifs :

«Alors que les travaux de construction se poursuivaient à une cadence accélérée, un pays révisionniste nous lança de perfides calomnies à propos du plan des fondations, conçu par nous-mêmes. Il prétendait que les caissons massifs en béton armé, rarement utilisés dans le monde, se briseraient quand ils seraient submergés.

«Ces provocations suscitèrent une haine profonde chez nos ouvriers et ingénieurs révolutionnaires, qui ont maîtrisé l'arme tranchante de la pensée-mao. Considérant le chantier comme un champ de bataille dans la lutte contre l'impérialisme et le révisionnisme, nos ouvriers, ingénieurs et techniciens, qui travaillaient entre le ciel et les flots impétueux, prêtèrent ce fier serment, débordant d'enthousiasme prolétarien :

Notre horizon s'étend au monde entier !

Nous construisons le Pont de Nankin

Pour faire honneur au président Mao,

Pour la gloire de la classe ouvrière chinoise !

«Les ouvriers et techniciens mirent en valeur l'esprit révolutionnaire : oser penser, oser agir, oser frayer une voie nouvelle. Surmontant l'une après l'autre les difficultés techniques, ils ont fixé les caissons au fond du fleuve, en vue d'ériger les piles imposantes qui s'élèvent maintenant, majestueuses, au-dessus de l'eau.»

Deuxième moment – drame :

«Dans une étape décisive, un immense caisson flottant, haut comme un bâtiment de huit étages, fut ancré dans le fleuve. Soudain, une pluie torrentielle gonfla le Yangzi et un vent du 7e degré se mit à souffler. Le caisson flottant, dont la superficie dépassait celle d'un terrain de basket-ball, ballottait violemment.

« Le caisson, en sombrant, formerait un récif caché, beaucoup plus dangereux que les rocs submergés. La construction même du pont devrait être abandonnée. Nombre de «*sommités»* bourgeoises tremblèrent de peur et proposèrent de laisser le courant emporter le caisson.

Troisième moment : triomphe.

« Les constructeurs du pont s'indignèrent : *«Abandonner le caisson, ce serait commettre un crime envers le peuple. Nous ne permettrons jamais que le caisson soit emporté !»* Tous, ouvriers et ingénieurs prolétariens, ainsi que leurs familles, prirent part au combat.

«La classe ouvrière, armée de la pensée-mao, est capable de surmonter n'importe quelle difficulté. Après quarante jours et quarante nuits, victoire : le caisson fut sauvé. »

La Chine a infligé un «fier démenti» à tous ceux qui, «des réactionnaires du Guomindang aux impérialistes américains et nippons», déclaraient à tort et à travers que « construire un pont sur le Yangzi à Nankin, est plus difficile que de monter au ciel». C'est avec l'aide des Russes qu'elle devait d'abord relever ce défi. La construction, commencée en leur compagnie en 1960, fut brutalement interrompue ; deux piles inachevées et préservées avec soin témoignent, dérisoires à côté du Grand Pont, « de la lâche désertion des révisionnistes modernes ».

Les Chinois reprirent l'aventure à leur compte, sous l'œil ironique desdits révisionnistes (sur une question volontairement naïve, on nous précise qu'il s'agit bien des Russes). Mais deux conceptions s'opposèrent : « La classe ouvrière voulait construire le pont conformément à la pensée toujours victorieuse de Mao. Au contraire,

le grand responsable qui, bien que du Parti, suivait la voie capitaliste, Liu Shaoqi, laquais de la réaction, et ses chiens-courants, avaient l'intention de le bâtir suivant leur ligne révisionniste et bourgeoise.» Ah ! mais.

Toutefois, on ne nous explique pas très clairement en quoi le pont révisionniste eût été différent. Tantôt on nous le dit moins ambitieux, moins confiant dans les capacités de la classe ouvrière, avec sa largeur réduite à huit mètres, son béton armé remplacé ici et là par du bois, ses piles qui auraient porté moins haut les trois drapeaux rouges. Tantôt, on désigne à notre réprobation la servilité des «sommités bourgeoises» à l'égard des techniques étrangères – peu favorables pourtant, on s'en doute, aux ponts suspendus en bois.

«Au moment des préparatifs, les agents de Liu Shaoqi convoquèrent une réunion de soi-disant "experts" pour élaborer les plans à huis clos. Ils étalèrent une centaine de plans, tous copiés de l'étranger. Les techniciens révolutionnaires et les ouvriers présents soulignèrent avec une fermeté acerbe: "On n'arrivera à rien avec ces trucs étrangers, coupés de la réalité! Pour construire le pont, seules la pensée-mao et la ligne révolutionnaire peuvent nous guider. Nous devons tenir compte des conditions concrètes de la Chine et construire le pont en nous appuyant sur les masses." »

Un but : sans rabaisser les caractéristiques ambitieuses du pont, les atteindre avec les moyens du bord. On met l'audace et la débrouillardise au crédit de la « ligne prolétarienne ». Aujourd'hui, le Grand Pont remplit ses deux fonctions.

Politique : sur l'immense pile de soixante-dix mètres – surmontée des trois drapeaux rouges : *Ligne générale, Communes populaires, Grand Bond en avant* –, cette citation significative : « L'expérience historique mérite l'attention. C'est un mot d'ordre qu'il faut répéter souvent, et pas seulement à une petite minorité. Il faut que les larges masses le sachent aussi. »

Et économique : cent trains et cent mille véhicules (de la bicyclette au camion) le traversent chaque jour :

L'envol d'un pont unit le Nord et le Sud.

La faille infranchissable est devenue passage.

Des transports vétustes

« En l'absence de chemins de fer et de bonnes routes, c'est encore la Chine toute pure...» note Teilhard[150], un jour d'avril 1924.

État de fait traditionnel. La révolution n'y a pas encore changé grand-chose.

Naturellement, fort peu de voitures particulières : quelques modèles soviétiques anciens, destinés aux personnalités. A Pékin, sur le pourtour de la place Tiananmen, quelques autobus et camions klaxonnent sans cesse pour que se rangent les nuées de vélos, au milieu desquels ils paraissent incongrus.

Dans la banlieue de Pékin, nous croisons les convois qui assurent le ravitaillement de la capitale. Les camions sont rares : les marchandises sont surtout acheminées, jour et nuit, par de lourdes carrioles que traînent des mulets ou des ânes, par des cyclo-pousses, par des charrettes à bras, avec leur cargaison de sacs, de caisses et de cageots. Un Rungis chinois ? Cette image nous faisait surtout ressentir la distance qui sépare la Chine d'un équipement moderne.

Les transports en commun, toujours surchargés, demeurent rares. Les trains ne sont ni nombreux, ni rapides : 50 km de moyenne sur le Pékin-Shanghai. Les avions, si nécessaires aux pays de vastes dimensions, restent un luxe. En trois heures passées à l'aéroport de Shanghai, nous n'avons vu décoller ni atterrir aucun avion.

Un développement ferroviaire assez lent

La croissance des transports routiers s'est longtemps heurtée à un obstacle essentiel : la faible capacité de production d'essence et de gas-oil. Trois à quatre cent mille camions en tout utilisent les médiocres routes chinoises.

Aussi la priorité est-elle donnée aux communications ferroviaires. Des progrès incontestables ont été réalisés. La ligne Pékin-Urumqi, desservie par wagons-lits, permet de rejoindre le Xinjiang, à trois mille cinq cent kilomètres, en quatre jours. En 1949, le réseau s'étendait sur vingt-six mille kilomètres. En un peu plus de vingt ans, le régime en a construit moitié autant. Le doublement des voies a été réalisé sur la ligne Pékin-Wuhan ; il est en cours sur Pékin-Shanghai[c].

L'électrification du réseau a également commencé, ainsi que l'installation d'une signalisation électrique et de contrôles centralisés. La construction de wagons de tous modèles ne soulève pas de difficultés. Il n'en est pas de même pour la production des locomotives ; ce qui fait les beaux jours d'Alsthom[d].

Produire et consommer sur place

Il n'est pas impossible que l'insuffisance de l'infrastructure fasse gravement obstacle au développement économique. Il est vrai que ce type d'équipement pèse particulièrement lourd. Tout se passe comme si, au contraire, ils avaient puisé dans ces difficultés des raisons supplémentaires pour pousser chaque province à vivre sur ses ressources propres.

Le 1er janvier 1972, *Le Quotidien du peuple* se réjouissait que les bonnes récoltes aient enfin permis aux provinces du Nord de satisfaire leurs besoins, pour la première fois depuis des siècles. Ainsi pouvait s'accomplir cette directive du président Mao : «Changer la situation qui oblige à transporter les céréales du Sud vers le Nord.» Voilà qui rend le Grand Pont de Nankin presque paradoxal...

Petite sidérurgie, fabriques de ciment, transformation des produits agricoles, centres de réparation et d'entretien : tout cela peut se faire sur place. De même que la prospection et l'exploitation des matières premières et des sources d'énergie. On évite ainsi de poser le problème du transport, qui se limite alors à la production de bicyclettes.

Un commerce extérieur à usage interne

A l'autarcie de chaque partie, répond l'autarcie du tout. Point de nouveauté, là non plus. La Chine a toujours vécu comme une société *u*nique au monde : hors d'elle, point de civilisation. En 1793, Macartney ne put discuter de commerce une minute: la Chine n'avait besoin de rien. Aujourd'hui, il est clair qu'elle réduit le commerce avec l'étranger au strict indispensable. Pour elle, le commerce extérieur n'est qu'un moyen d'arriver à l'autarcie. Elle ne s'ouvre pas comme un marché de consommateurs ; elle cherche à parachever son système de production[e].

Elle a besoin de certaines matières premières, de certains produits semi-finis et de certains matériels avancés, que le marché international peut lui offrir dans des conditions avantageuses. Qu'adviendra-t-il, lorsqu'elle sera en mesure de « marcher sur ses propres jambes» ? Se retirera-t-elle du marché international, comme sa tradition et sa philosophie le lui conseillent ? Ou la dynamique des échanges extérieurs la happera-t-elle ?

Pour le moment, elle rattrape le temps perdu ; cinq ans après le début de la Révolution culturelle, ses échanges ont retrouvé le niveau atteint en 1966, lui-même très inférieur au niveau de 1958[f]. C'est le commerce extérieur de la Norvège ou de l'Autriche – pays cent ou deux cents fois moins peuplés. Elle importe des produits manufacturés (mais pas plus qu'elle n'en exporte ; et à l'exclusion de tout bien de consommation, si ce n'est des montres suisses) ; des produits chimiques ; des denrées alimentaires et matières premières.

Elle exporte également des produits manufacturés, des matières premières et des denrées alimentaires, de sorte que la structure de ses échanges ressemble à celle d'un pays industrialisé.

La balance est toujours tenue le plus possible équilibrée, grâce à Hongkong, à qui la Chine n'achète rien et vend la nourriture quotidienne. Bénéfice net, qui permet de couvrir le déficit des échanges avec le Japon et les pays européens.

Les principaux partenaires commerciaux de la Chine sont, depuis la chute des échanges avec l'U.R.S.S.: le Japon et Hongkong, largement en tête ; l'Allemagne fédérale, pour plus de 200 millions de dollars de

transactions ; et, entre 150 et 200 millions, Singapour, le Canada (pour son blé), la Grande-Bretagne, la France et l'Australie.

De la difficulté de pénétrer le marché chinois

La faiblesse de la position française dans le commerce extérieur chinois (4 %)[g] ne peut certainement pas être mise au compte des difficultés politiques. La France dispose au contraire d'une position privilégiée, grâce au crédit que de Gaulle lui a acquis. « Il n'est pas indispensable, me précisait Chou En-lai, qu'un équilibre absolu des échanges soit maintenu. Mais la France devrait nous acheter davantage. Surtout, les hommes d'affaires français devraient être plus nombreux à participer à la foire de Canton. Le volume de nos échanges doit se rapprocher davantage du niveau de notre amitié. »

Le Premier ministre prenait d'ailleurs ces affaires dans le détail. Quand je lui demandai ce qui l'intéressait surtout dans la production française, il me répondit sans hésiter : « Votre matériel ferroviaire, vos camions, vos constructions aéronautiques, tous les secteurs avancés, où vous occupez une bonne position.» Il ajouta : «Mais il faut que vos industriels se donnent du mal. »

Ayant appris par la radio que, selon ce que m'avait dit Chou Enlai, l'Opéra et les Ballets de Pékin pourraient se rendre à Paris, le responsable d'une grande salle parisienne de music-hall me câbla en Chine qu'il était prêt à accueillir ces spectacles avec enthousiasme et à venir régler l'affaire lui-même à Pékin. Certains industriels français, pour mettre un pied dans le marché chinois, pourraient méditer cette attitude d'un homme du *show business.*

Contrôlé par des organismes d'État, ce marché est orienté. Qu'on ne se mette pas en tête de noyer la Chine sous les biens de consommation. Ce sont des biens d'équipement lourd qu'elle attend[h] :

– Des usines «clefs en main », des équipements complets ; des raffineries, que lui imposent les gisements de pétrole récemment découverts ; des fabriques de machines agricoles et de tracteurs.

– Du matériel lourd spécialisé dans l'hydraulique agricole, une des

grandes préoccupations de la Chine.

– Du gros matériel de transport. L'électrification du réseau ferroviaire chinois a ouvert des perspectives à Capable de concevoir des prototypes, la Chine n'est pas encore en mesure de les produire en série[i].

L'appel qu'elle fait à la France n'a rien d'une «politesse chinoise». Chou En-lai m'a énoncé un principe prometteur : «Si la France nous fait des conditions égales aux autres fournisseurs, nous lui donnerons systématiquement la préférence. » L'occasion existe : les problèmes de langue et surtout de mentalité, pour importants qu'ils soient, ne devraient pas empêcher qu'elle soit exploitée.

a Elle coûte cependant assez cher, compte tenu des bas salaires : 150 *yuan* en moyenne, soit 337 F (cinq mois du salaire d'un manoeuvre, un mois de salaire d'un cadre supérieur) (1971). *La Chine, qui fabriquait 80000 bicyclettes en 1952, en a fabriqué* 45 *millions en 1989 (1990).*

b En dehors du Pont de Nankin, il n'existe sur le Yangzi que deux ponts, construits également par le régime communiste, mais non sans une puissante aide soviétique, dans les années 1950: à Wuhan et à Chongqing. On en parle moins. Il est vrai que la prouesse était moindre.

c *Chemin de fer : 1949, 26 000 km ; 1989, 56 000 km. Densité: 0,6 km/100 km*[141] *(6,2 en France). Performances : 1 368 millions de t. de marchandises et 242 millions de voyageurs transportés (1990). Route: 1949, 81000 km ; 1989, 1 022 000 km. Automobiles : 270 000 unités : 57 000 morts sur les routes (1990).*

d *A condition que les Français se conforment aux exigences chinoises : en 1988, cinquante machines livrées ont été retournées à l'expéditeur (1990).*

e *Cette attitude est résumée par une boutade qui a cours parmi les industriels occidentaux: «On ne vend pas à la Chine, ce sont les Chinois qui nous achètent !» (1990)*

f Si les échanges extérieurs étaient tombés, c'est que la rupture avec l'Union soviétique, puis la Révolution culturelle leur avaient porté des. coups sévères.

g *Ce chiffre était resté inchangé de 1971 à 1981. Depuis lors, les parts françaises* du *marché chinois sont tombées en huit ans de 4% à 1,5% ; cependant que les parts allemandes passaient de 6% à 12% (1990).*

h Au cours d'un après-midi passé en compagnie d'une partie de la délégation, le

ministre du Commerce extérieur Li Qiang nous a longuement détaillé ces perspectives.

i *Ce qui était vrai en 1971 ne l'est plus en 1990. En 1989, la Chine a produit: 55000 tracteurs; 1800000 motoculteurs; 13000 wagons-machines; 140 000 machines-outils ; 12 millions de machines à coudre ; 23 millions de postes-TV; 24 millions de postes-radio ; 20 millions de magnétoscopes. Même si dans certains secteurs, les articles à mettre au rebut atteignaient 20 % de la production, les Chinois, depuis 1971, ont appris à construire à la chaîne (1990).*

CHAPITRE XX

Le décollage

«La Chine est un pays arriéré» : ce n'est pas la confidence d'un homme d'État conversant avec le visiteur venu d'un pays ami. C'est la doctrine officielle[151]. Dans la conversation, la modestie s'ajoutant à l'exactitude, l'adverbe change :

« La Chine part d'une base terriblement arriérée, me dit Chou Enlai. Il lui faudra au moins cent ans pour rattraper son retard sur les pays industriellement avancés. »

Mon sentiment est que cette progression nous réserve des surprises. Elle l'a déjà fait : s'attendait-on à l'explosion d'une bombe atomique, puis à celle d'une bombe thermo-nucléaire ? Au lancement d'un satellite? Pendant dix ans, les dirigeants chinois jettent un voile épais sur leurs résultats économiques. Et un jour de 1971, Chou Enlai, au détour d'un entretien avec Edgar Snow, lance deux petits chiffres analysés plus haut, et qui bouleversent les supputations des experts mondiaux sur la richesse chinoise : 90 milliards de dollars de production industrielle, 30 milliards de dollars de production agricole. Si ces chiffres sont vrais – Chou En-lai a une telle capacité de silence que, quand il parle, il semble qu'on puisse lui faire quelque crédit –, la puissance économique chinoise était double de celle qu'avançaient les experts. Si, à partir de ces chiffres bruts, on fait les corrections que justifie, pour la comparaison, la structure économique chinoise[a], on arrive à un produit national brut de l'ordre de 170 milliards pour 1971, c'est-à-dire intermédiaire entre celui de l'Allemagne fédérale et de la France ; divisée par 800 millions de parties prenantes, cette richesse donnerait encore à chaque Chinois le revenu du Japonais de 1913 et – sans aide américaine, avec toutes les contraintes de l'immensité et les seules ressources de «leurs propres forces » –, le revenu du Taiwanais de 1960.

*S*i pourtant Chou En-lai renvoie si loin[b] le rendez-vous avec les pays avancés, c'est peut-être que la Chine ne souhaite pas entrer dans ces comparaisons. Elles ont, à vrai dire, fort peu de valeur scientifique :

les unités de compte sont faussées dès le départ. Et les Chinois récusent absolument leur valeur idéologique.

Ceux qui n'ont recours qu'à *leurs propres forces* entendent être jugés sur *leurs propres critères.* Se prêter au petit jeu des statistiques, ce serait sacrifier aux mythes des sociétés industrielles, qui rivalisent entre elles en termes de taux de croissance, de produit national brut, etc. Comment refuser l'«économisme» des « impérialistes» et des « révisionnistes», sans refuser également de lire la réalité chinoise à la seule lumière des chiffres ? Pour les Chinois, ce qui se compte ne compte guère ; ce qui compte ne se compte pas.

L'arriération est mentale

La lutte contre le retard se livre et sera seulement gagnée dans l'esprit du peuple. Pour décoller, il faut en avoir la volonté, les moyens. La volonté pourra s'inventer des moyens. Les moyens ne suppléeront pas la volonté. La Révolution culturelle aura peut-être eu un mérite : de reclasser les priorités dans le bon ordre. Toute la propagande vise, en tout cas, à transformer la masse chinoise, d'une dispersion de paysans abrutis par le besoin, en une communauté consciente de son unité, en ouvriers d'une seule entreprise.

Nous mesurons mal les progrès que la Chine doit réaliser à cet égard. Parce que nous voyons, de loin, une grande civilisation, nous croyons volontiers que les Chinois vivent *naturellement* à un niveau élevé de conscience historique et civique. Or, c'est douteux. Le paysan n'est pas seul à rester le nez sur sa rizière. La dimension nationale est difficilement accessible, même de l'intérieur, même aux responsables, tant fait pression et obstacle la diversité du monde chinois.

Chaque fois que nous lançons la discussion sur les problèmes économiques ou sociaux de l'ensemble de la Chine, avec les responsables de ces problèmes dans une province, mal nous en prend : le représentant de la Culture ou le spécialiste des cotonnades sont fort déroutés par des questions posées à l'échelle du pays. En dehors de leur province, ils ne connaissent ni chiffres ni faits, et ne traitent des problèmes qu'en termes généraux d'idéologie.

En libérant l'initiative à la base, la Révolution culturelle a d'ailleurs conforté la diversité chinoise. Elle en a pris le risque, parce qu'elle croit que l'unité ne sortira pas de l'uniformité des lois et les règlements, mais d'une communauté d'inspiration[c].

Le sentiment collectif, Mao considère que c'est la moitié de la croissance, parce que celle-ci ne va pas sans ambition. Donner à quelques centaines de millions de personnes l'idée qu'elles forment un groupe, et que ce groupe est maître de son destin, c'est leur donner conscience de leur puissance, et envie de l'accroître.

Pour les chefs du peuple chinois, l'homme n'a de réalité que dans sa dimension sociale. Cette conception nous choque : nos sociétés libérales ne sont-elles pas fondées sur la distinction entre le personnel et le collectif, entre le citoyen et l'État, chacun tout-puissant dans sa sphère et bardé de ses droits ?

Le maoïsme ne semble pas nier la conscience individuelle. Il s'appuie sur elle, mais pour la faire vivre tout entière du sentiment collectif. Les «marques extérieures du respect » ne sauraient lui suffire: pas d'obéissance qui ne soit active, qui n'entraîne une adhésion de l'être. La conscience intériorise la vie du groupe dans chacun de ses membres. Les Chinois savent comme nous quelle énergie peut susciter en l'homme tout ce qui le sort de lui-même : ils sont bien décidés à exploiter cette énergie.

La propagande, l'éducation idéologique, la diffusion de nouveaux mythes culturels, aussi obsédantes et rudimentaires qu'elles nous paraissent, peuvent avoir un effet cumulatif: enseigner la responsabilité de chacun dans le destin de tous, détruire la passivité et l'égocentrisme, puissants obstacles au développement.

Cet appel à la créativité des masses, est-ce une hypocrisie ? On le craint, en écoutant des récits trop édifiants. On en doute, en voyant des réalisations imparfaites mais toujours émouvantes.

L'esprit d'entreprise (sinon de libre entreprise) peut-il être insufflé à tout un peuple ? Quoi qu'il en soit du succès, et de son coût en termes de productivité, il y a là un effort pour faire marcher ensemble développement humain et économique – un effort qui ne se voit peut-être nulle part aussi fermement défini et conduit.

Le développement économique, en clair l'industrialisation, a partout été jusqu'à présent un phénomène autonome. Les sociétés rurales en marge desquelles il a pris corps, et les hommes dans leur intimité, en ont beaucoup souffert. Un *modus vivendi* a fini par s'établir. Mais l'industrie est restée comme un corps étranger.

La Chine voudrait faite naître le *développement à partir de* la société rurale et de l'homme. Si tel est bien, au-delà de la phraséologie, le sens de la tentative, elle mérite quelque admiration.

Six provinces visitées, des milliers de Chinois rencontrés ou vus : partout, des hommes actifs, éveillés, apparemment adultes. S'ils ont des défauts, c'est plutôt dans l'excès de leurs qualités : l'activisme brouillon, le militantisme abusif, l'enthousiasme candide. Chacun se souvient que, dans le Grand Bond en avant, beaucoup firent la culbute. Reste que nous avons vu un peuple dont l'esprit ne paraissait déjà plus celui d'un peuple sous-développé[d].

Une navigation serrée

Seulement, l'économie a ses contraintes. Et pour la Chine, la marge est terriblement étroite. L'avenir se joue sur d'infimes variations, et sur la manière dont elles se combineront.

La volonté d'indépendance limite le jeu[e] : on ne recourt pas au capital étranger ; le commerce extérieur, très peu développé, ne peut guère servir à créer des disponibilités. Pour les créer, il faut prélever sur le travail des Chinois. L 'investissement sera donc d'autant plus important, que la consommation privée sera moins forte, les dépenses publiques mieux contrôlées, la productivité du travail plus élevée.

Dans un pays qui sort d'un état de disette chronique, limiter la consommation peut paraître paradoxal: il a fallu fixer autoritairement un niveau, auquel une minorité a dû descendre et la majorité a pu s'élever. Aussi la Chine n'a-t-elle pas, comme la Russie de l'entre-deux-guerres, prélevé massivement sur ses paysans ce qu'il lui fallait pour construire son industrie. La rigueur restera longtemps nécessaire : le nombre des consommateurs amplifierait la moindre hausse de façon

dramatique et amputerait le capital disponible.

Limiter la consommation, c'est aussi limiter le nombre : c'est empêcher la population de croître trop vite. La Chine a moins besoin d'hommes, que de mieux faire travailler ceux qu'elle a.

Introduire le sens de la productivité dans ce pays où la main-d'œuvre ne coûte presque rien, c'est une gageure. Pourtant, la Chine ne « décollera» que si elle la tient.

Il est attachant de voir comment elle s'y prend. A l'envers, semble-t-il. Des innombrables mais très uniformes discours qu'on nous débite, il ressort que le péché majeur du renégat Liu Shaoqi a résidé dans la prime de rendement. A côté des raisons idéologiques qui nous sont développées, on en perçoit une économique : les primes coûtaient plus cher en bon argent, qu'elles ne pouvaient rapporter en efficacité. La foi peut faire mieux, à moindres frais.[f]

De même, l'industrialisation rurale peut nous paraître disperser les efforts – pour des résultats dérisoires. Mais les dirigeants chinois sont persuadés que l'adaptation aux besoins, un fonctionnement à meilleur compte, seront ainsi mieux assurés. En outre, ces petites entreprises fixent la main-d'œuvre dans les campagnes, là où elle est le moins payée, et peut-être où elle travaille le plus.

La décision de transférer de l'État aux communes populaires les dépenses d'enseignement relève du même principe : puisque l'investissement est prélevé sur le travail, il faut l'en rapprocher. L'éducation est un investissement, et il faut d'autant plus strictement la soumettre à cette règle, que sa rentabilité n'est guère chiffrable.

Mais le problème central, c'est celui de la productivité agricole. La Chine ne peut pas le résoudre par la déflation des hommes: son développement industriel n'est pas assez rapide pour absorber un exode rural qui prendrait des proportions massives. En outre, ce serait améliorer la productivité sans augmenter la production : or, celle-ci est à peine suffisante ; et la Chine peut raisonnablement souhaiter l'élever, par tête, de 20 %. L'agriculture chinoise doit garder ses hommes et tirer plus de ses terres. De là, que la mécanisation ait été mise en veilleuse. La solution de l'équation est, en définitive, technique : nous l'avons vu, elle s'appelle engrais.

La spirale de la croissance

De toutes ces données, personne ne peut encore mesurer l'effet. Pour une large part, il n'est pas instantanément mesurable, même aux dirigeants chinois. L'économie est d'abord une politique, c'est-à-dire de l'irrationnel, et les Chinois y ont en outre délibérément renforcé le rôle des facteurs psychologiques.

Mais on peut juger du présent : une production agricole qui, en deux décennies, a échappé à l'aléa climatique et nourrit convenablement toute la population ; une réforme agraire qui, pour la première fois depuis trois mille ans, ne s'est pas effondrée dans la famine ; des réussites technologiques impressionnantes ; un niveau de vie bas, mais décent, pour tous.

L'avenir est suspendu à la démographie. Si la croissance de la production n'arrive pas à dépasser nettement celle de la population, la consommation mordra sur l'investissement et risque même de diminuer à la première sécheresse venue. La Chine pourrait redevenir alors une nation débile.

Si, en revanche, elle parvient à contenir son expansion démographique fort en deçà de son expansion économique, elle s'engagera dans la spirale du développement et pourra construire en quelques décennies une industrie puissante.

C'est alors que la prophétie de Napoléon, déjà à moitié vérifiée, pourrait achever de se réaliser. Le monde a tremblé, à en fermer les yeux, dès les premiers signes de l'éveil chinois ; au point que, pendant vingt-deux ans, il a massivement refusé de reconnaître l'existence même de l'État le plus peuplé de la terre. Oui, peut-être que le monde, ou en tout cas certain voisin, aurait dans ce cas quelque peu sujet de *trembler*...

a En ajoutant une évaluation des services, les pays marxistes ne prenant en compte que les secteurs primaire et secondaire, et ne comptabilisant pas, pour des raisons idéologiques, la valeur ajoutée par les administrations et le commerce.

b En 1975, devant l'Assemblée du peuple enfin réunie, Chou a précisé et accéléré son calendrier : dix ans encore pour assurer les bases ; et puis, dans les quinze dernières années du siècle, la construction d'une grande puissance industrielle. *Chou était optimiste. Deng est devenu plus prudent. «Du bilan de l'expérience historique, nous avons retenu une leçon fondamentale: il ne faut pas faire de plans trop ambitieux*[152]*.» Il n'en reconnaît pas moins, un peu plus tard: «Le retard de la Chine était dû à sa politique autarcique. A cause de la politique d'autarcie, nous avons trébuché sur pas mal de difficultés, et l'expérience accumulée a prouvé qu'il n'était pas possible d'œuvrer à notre édification en gardant les portes fermées*[153]*.» (1990)*

c *Communauté d'inspiration qu'imposera Deng à son tour: «La modernisation que nous en prenons est une modernisation à la chinoise, notre socialisme un socialisme à la chinoise»; mais diversité dans le «système de responsabilité, qui ne souffre pas d'exception*[154]*» (1990).*

d *Mais qui l'est encore, matériellement, pour sa plus grande part. Deng ne se faisait pas d'illusions, quand il disait, le 4 mars 1985 : «Franchement parlant, la Chine est un petit pays, dans ce sens qu'il est sous-développé. Mais j'ose affirmer qu'avant la fin du siècle, nous atteindrons à l'objectif fixé de quadrupler la valeur globale de sa production industrielle et agricole; alors que notre peuple connaîtra une relative aisance*[155]*. » C'était avant les fâcheux effets de surchauffe de l'économie des années 1986-1989. En 1990, le pari semble hasardeux (1990).*

e *Le problème de la croissance est rendu aujourd'hui plus ardu encore par la volonté des Chinois de ne pas être liés, comme trop de nations du Tiers monde, par le service d'une dette trop importante. Ils limitent donc volontairement les aides financières qu'ils pourraient être tentés d'aller chercher à l'extérieur: là encore, on entend, le plus possible, « compter sur ses propres forces ». La Chine avait, en 1988, une dette extérieure de 40 milliards de dollars, dont 20 empruntés entre 1978 et 1988. C'est peu, si on observe que son revenu annuel brut, pour 1988, était de 950 milliards de dollars (1990).*

f *Depuis 1979, on a moins fait appel à la foi et davantage à l'argent : quitte à sombrer à nouveau dans le «révisionnisme», on a eu largement recours aux primes de rendement (1990).*

QUATRIÈME PARTIE

LE COÛT DE LA RÉUSSITE

Ceux à qui fait défaut l'esprit analytique préfèrent tirer des conclusions simplistes, absolument affirmatives ou absolument négatives[156].

Mao (1944).

Nous devons apprendre à examiner les questions sous tous leurs aspects, à voir non seulement la face mais aussi le revers des phénomènes[157].

Mao (février 1957).

Regarder un seul côté des choses, c'est penser dans l'absolu, c'est envisager les problèmes métaphysiquement. Pour juger notre travail, l'approbation exclusive est aussi fausse que la négation exclusive[158].

Mao (mars 1957).

CHAPITRE XXI

Le prix du sang

1. - Le revers de la médaille

Des résultats aussi surprenants auraient-ils été atteints par une méthode indolore ? Un peuple aurait-il pu transformer sa condition intérieure et sa présence au monde, sans qu'il lui en coutât rien ? Ce serait bien la première fois depuis que l'homme est sur la terre.

Dans les balances de l'Histoire, le régime maoïste a le droit de mettre sur un plateau, avec fierté, de véritables travaux d'Hercule : la liquidation du système mandarinal et de ses séquelles ; la restauration de l'indépendance et de la grandeur nationales ; la victoire sur la famine. Dans l'autre plateau, il faut placer à coup sûr des tragédies et, parce qu'il s'agit d'hommes, des erreurs.

«Vous verrez, me dit Chou En-lai en me raccompagnant sur le seuil du Palais du Peuple, quand vous aurez parcouru nos provinces, vous constaterez sans doute qu'on ne peut ni approuver ni désapprouver absolument tout ce que nous avons fait. »

Comme il est malaisé de jeter un regard mesuré sur une expérience aussi démesurée! Certains observateurs, fascinés par la réussite, oublient de quel prix elle a été payée et continue de l'être ; d'autres, hypnotisés par ce prix, refusent d'apercevoir les succès qu'il a soldés.

Pourtant, il ne faut fermer les yeux ni sur les horreurs d'un passé récent, ni sur les faiblesses ou les duretés du présent, ni sur les inquiétudes pour l'avenir.

L'admiration conditionnelle, la critique compréhensive, c'est sans doute l'attitude à laquelle il est le plus difficile d'atteindre. La vaste

production littéraire à laquelle donne lieu la Chine, en fournit la preuve continuellement renouvelée ; chacun des épisodes marquants de la révolution a donné le signal de nouvelles clameurs d'enthousiasme ou de condamnation ; rares et précieux sont les observateurs à l'oreille polyphonique.

Pourtant, à cette relativité dans l'appréciation, Mao lui-même demande que l'on s'exerce, aussi loin du dénigrement que de la flagornerie : «Les points de vue inspirés par le pessimisme et le sentiment d'impuissance, l'orgueil et la présomption, sont également erronés[159].» De 1923 à nos jours, tout son œuvre écrit est une invitation à ne pas regarder seulement les rayons, mais les ombres.

Certes, le succès, pour un pragmatique, offre un critère de la vérité : «En général, est juste ce qui réussit, faux ce qui échoue[160].» L'échec est nécessaire au succès : « Après avoir subi un échec, on en tire la leçon, on modifie ses idées, de façon à les faire correspondre aux lois du monde extérieur. C'est ce qu'exprime le proverbe : *la défaite est la mère du succès*[161].» L'insuccès oblige à serrer de plus près le réel : « L'examen des erreurs commises montre qu'elles sont toujours dues au fait que nous nous sommes écartés de la réalité[162].»

Mao a horreur des idéalistes qui s'enferment dans la théorie: « Rien de plus commode que l'attitude métaphysique, car elle permet de débiter n'importe quoi, sans se soumettre au contrôle de la réalité[163].» Il ironise sur leur maladresse à analyser une situation concrète, qui est toujours multiple et contradictoire[a].

Si l'on veut comprendre les choses, il faut avoir des yeux pour le noir en même temps que pour le blanc. Mao cite Wei Zheng disant, sous la dynastie des Tang : *«Qui voit les deux côtés aura l'esprit éclairé, qui ne voit qu'un côté restera dans les ténèbres*[164].»

S'imaginer – comme le feraient volontiers les « maoïstes» français – que l'on peut obtenir l'enthousiasme pour la révolution, le zèle au travail, la discipline collective, sans que soient dénoncés, punis, rééduqués, emprisonnés, éventuellement exterminés, les paresseux, les libertins, les opposants, les déviationnistes, c'est se complaire dans la rêverie ; c'est être aveugle aux liaisons internes des choses, qui font que la face agréable et la face désagréable d'une même situation ne se peuvent dissocier. La mise en condition et la discipline, qui reposent sur l'obligation et la sanction – récompense ou châtiment – sont

nécessaires à l'unanimité dans l'effort : on n'obtient pas ceci sans cela; mais ceci, dans une certaine mesure, peut justifier cela.

«Quand il s'agit d'apprécier notre travail, dit Mao, c'est faire preuve d'une vue unilatérale que de le louer entièrement comme de le condamner en bloc[165].» N'est-ce pas la moindre des choses que d'essayer d'appliquer à l'œuvre les critères recommandés par son principal auteur ?

2. - L'hécatombe

Pour le passé, comment oublier l'envers du décor ? Il a fallu un quart de siècle de guerre civile, et une terrible hécatombe avant, pendant, après la «Libération», pour que triomphât le régime de Mao.

A combien peut-on évaluer ce sacrifice humain ?

« Plusieurs dizaines de millions d'hommes », nous a-t-on répondu chaque fois que nous avons posé la question.

Deux des étrangers qui ont suivi la révolution au plus près, Rewi Alley et Edgar Snow, sont formels : ils évaluent le bilan de la guerre civile[b] à une cinquantaine de millions de morts; en incluant les pertes chinoises des deux côtés ; mais en excluant les victimes des Japonais et celles des famines.

Rewi Alley a mené une expérience unique. Néo-Zélandais installé à Shanghai, en 1927, comme inspecteur de l'hygiène, il a eu l'idée de créer des coopératives de production industrielle. Cette tentative de décentralisation de l'économie chinoise lui permit de garder des amitiés dans les deux camps. Il se déplaçait à travers tout le territoire, organisant ses centres jusqu'en pleine zone de guérilla. Après 1949, il resta en Chine, à peu près le seul étranger qui eût la qualité de «résident permanent». Il n'a pas quitté le pays pendant une quarantaine d'années.

«J'estime personnellement, dit-il, que les morts provenant d'exécutions capitales, du "nettoyage" fait par le Guomindang dans le

Jiangxi, le Fujian, etc. (au cours des cinq expéditions anticommunistes de 1930 à 1934), des blocus du Hunan, du Henan, etc., des "incidents" de frontière avant la réouverture des hostilités de la guerre civile en 1946, et de ceux qui ont suivi la rupture des négociations d'armistice entre le Guomindang et le parti communiste, et puis en général de la guerre civile qui suivit, que ces morts représentent un total de l'ordre de cinquante millions de 1927 à 1949[167].»

Rewi Alley estime que tant de morts ne furent pas inutiles ; cinquante millions de vies pour métamorphoser la Chine – alors qu'à peu près chaque année les famines, infanticides, épidémies et endémies supprimaient des millions de Chinois – « cela en valait la peine ».

Edgar Snow est arrivé à la même macabre comptabilité. Naturellement, il faut accueillir ces chiffres avec quelque réserve. Puisqu'on ne connaît pas, à cent millions près, le nombre des Chinois vivant actuellement en Chine, comment pourrait-on établir avec précision le nombre des Chinois morts au cours d'une période, déjà lointaine, de totale désorganisation ?

Cependant, on peut retenir cette approximation comme vraisemblable. Cinquante millions, sur une population qui était alors de l'ordre de cinq cents millions, c'est, au propre, une décimation.

Il va de soi que Mao et le Parti n'en sont pas les seuls responsables. La sclérose de l'empire, l'intervention des puissances occidentales puis du Japon, les « Seigneurs de la guerre», les erreurs du Guomindang, doivent être au moins autant incriminés. Qui doit répondre de la tuerie? Dans l'histoire de la Chine, la chute de chaque dynastie était régulièrement causée par une période d'anarchie meurtrière. Il serait injuste d'imputer au nouveau chef les victimes des troubles qui l'ont porté au pouvoir. Les soulèvements sont surtout provoqués par l'incapacité des autorités précédentes à résoudre les problèmes qui se posaient à elle ; et souvent par leur cruauté.

Reste que Mao a triomphé au terme d'une guerre civile qui semble avoir coûté à la Chine la population actuelle de la France.

Règlements de comptes et liquidations

A cette première hécatombe s'ajoutent, dans les années qui ont suivi la défaite du régime de Chiang Kai-shek, des règlements de comptes qui ont éliminé non seulement des collaborateurs de l'occupant, mais d'anciens «féodaux», propriétaires fonciers, mandarins, membres des anciennes classes dirigeantes.

Au moment où l'Armée Rouge s'empara du territoire de la Chine, pendant l'année 1949, les Occidentaux présents furent témoins de carnages, dans les rues mêmes des villes et villages. A toutes les « Libérations », des phénomènes analogues se produisent. A-t-on oublié les exécutions sommaires d'août et septembre 1944 en France, que l'autorité du gouvernement provisoire a réussi à limiter, non à empêcher? Au Vietnam-Nord dans l'été 1954, en Algérie dans l'été 1962, au Biafra en janvier 1970, au Pakistan oriental en mars puis décembre 1971, on a assisté à des scènes révoltantes. De longues années de souffrance, les haines accumulées, le resquillage *d'héroïsme* de ceux qui donnent libre cours à leur brutalité pour faire oublier leur attentisme, tout cela provoque des explosions de sauvagerie. Pour la Chine, les experts font varier leurs évaluations de un à trois millions de « collaborateurs » ou de « réactionnaires » liquidés après la « Libération ».

Une nouvelle phase a la réputation d'avoir été aussi meurtrière : celle qui a accompagné les premières transformations révolutionnaires de la société. Sur ce point, on dispose d'indications officielles.

Chou En-lai a déclaré[168] que 830 000 « ennemis du peuple» avaient été «liquidés» «entre 1950 et 1954 », pendant les « campagnes » qui marquèrent la confiscation des terres, les procès des propriétaires par les masses et les arrestations massives de « contre-révolutionnaires ». Si ce chiffre n'est pas sous-évalué, il représente, sur une population d'environ 550 millions à cette époque, une proportion de seize personnes sur dix mille[169]. En dépit de son caractère officiel, ce chiffre, comme les précédents, reste hypothétique[c]. Ce que l'on peut retenir, c'est que, si de nombreux Chinois sont morts en victimes du triomphe communiste, beaucoup plus encore sont morts dans les longues convulsions qui l'ont préparé.

Une génération saignée à blanc

Un Chinois sur dix. Pour clarifier, transposons ces proportions. *En France, une pareille guerre civile aurait tranché quelque cinq millions de vies humaines;* le règlement de comptes au moment du changement de régime, cent mille; et les exécutions sommaires accompagnant, au cours des années suivantes, les transformations sociales, quatre-vingts autres mille. Rappelons que les Français morts dans la Première Guerre mondiale – qui a paru vider le pays de sa substance, au point qu'il lui fallut plus d'une génération pour s'en relever –, furent quatre fois moins nombreux : un million trois cent mille. La Seconde Guerre mondiale, sur tous les champs de bataille et en comprenant les victimes de la résistance et de la déportation, a coûté à la France cinq cent mille vies humaines – dix fois moins, en proportion, que n'a coûté à la Chine la guerre civile.

Faut-il s'étonner de cette hécatombe ? La guerre d'Indépendance américaine, la Révolution française, la guerre de Sécession, la Révolution russe, la guerre d'Espagne, ont provoqué des carnages proportionnellement comparables.

Un pays s'abandonnerait-il à de pareilles commotions, si l'existence n'y été devenue intolérable pour une large partie de la population ? Une guerre civile, par les réactions en chaîne qu'elle entraîne, est la plus cruelle des formes de conflit armé. Il est constant que ceux qui ont appuyé une révolution à ses débuts, bientôt dépassés, soient rejetés comme renégats, avant de tomber sous les coups de leurs compagnons. Attentats, vengeances, terreur rouge et terreur blanche, tribunaux militaires ou populaires siégeant à côté de la guillotine ou du peloton : toute violence appelle d'autres violences, qui surgissent on ne sait d'où. Il faut au moins une génération pour que les blessures se cicatrisent.

Dans les jugements qu'on porte sur le peuple chinois, il ne faut pas oublier qu'il a été et demeure sous l'impression de cette lutte sanglante. Pas un village, pas un quartier de ville, qui n'ait perdu des dizaines de ses enfants, soldats dans les deux camps, et qui n'ait connu ses exécutions sommaires en pleine rue; pas une famille qui n'ait été atteinte par un drame. Sans doute ne faut-il pas chercher plus loin les raisons de l'incroyable docilité, et de certains comportements d'allure hystérique, de masses qui ont longtemps vécu sous la terreur et y vivent encore – au moins sous celle du souvenir.

Comme la Grande Muraille, la révolution chinoise est bâtie sur des

cadavres – ceux des martyrs et des héros, ceux des propriétaires et des « féodaux », ceux des embrigadés de force, ceux des innocents. Tant d'immolations interdisent désormais la médiocrité.

3. - La recrudescence des violences : la Révolution culturelle

Si les révolutions naissent dans le sang, elles ne grandissent pas dans la douceur. A révolution permanente, violence permanente. Telle est, aussi, la leçon de la Révolution culturelle.

C'est justement parce que, selon Mao, les cadres du Parti perdaient la ferveur de l'époque héroïque et qu'une caste bureaucratique se reconstituait, que le sang a de nouveau coulé, dix-sept ans après la « Libération », pour que la révolution retrouve sa flamme.

C'est avec un cortège d'excès, de vandalisme et de morts, que l'assaut fut mené contre les « nouvelles classes dirigeantes ». Cette agitation spasmodique a perturbé, à partir du printemps 1966, la vie du pays: universités, laboratoires, services publics, organes de commandement, sans parler de la production.

A mesure que notre voyage se déroulait, les confidences se précisaient. A Canton, la lutte avait pris l'intensité d'une guerre civile. Dans l'université de Pékin, on s'est battu au fusil et à la mitraillette; des étudiants et des professeurs ont trouvé la mort. A Wuhan, on s'est battu au canon; « pas de gros canons, des petits canons », nous précise-t-on. A Shanghai, on a vu des cadavres joncher la rue ou flotter dans les eaux jaunes du Huangpu.

Dans plusieurs villes, on nous signale que Chou En-lai était venu en catastrophe pendant que les combats faisaient rage, n'avait pu atterrir que de nuit, avait manqué plusieurs fois être fait prisonnier par l'une des factions en présence.

Au hasard d'une visite de monument, on nous fait une discrète allusion aux excès de tous ordres auxquels se sont livrés les gardes rouges. Un zèle dévastateur dans les musées. Des pagodes saccagées. Les peintures du Palais d'Été recouvertes de chaux; nous avons constaté que de grands badigeons blancs subsistaient encore,

masquant des scènes idylliques ou pastorales de l'époque impériale : on leur avait reproché de donner une idée mensongère de l'ancien régime. Bientôt, les dirigeants avaient dû lancer des appels pour que les « biens du peuple » fussent respectés; ces appels n'ayant pas été entendus, tous les monuments et lieux historiques furent fermés et gardés militairement, comme la Cité interdite, qui a pleinement mérité son nom pendant cinq ans.

Au cruel, se mêlait le cocasse. On peut voir à Pékin, à Shanghai, des sculptures sur pierre ou sur bois qui ornaient les façades d'anciennes maisons bourgeoises, et qui ont été cassées à coups de marteau, avec la même fureur que Polyeucte mettait à briser les idoles. Des enseignes au néon étaient arrachées, comme symboles du capitalisme; des vitrines de restaurants et de magasins de fleurs, brisées comme repaires du luxe; des poissons, pourtant rouges, exterminés dans les bassins, car ils détournaient les badauds de la révolution; des jeux d'échecs détruits, comme délassements bourgeois; des cafés fermés; les produits de beauté interdits.

Des chasses ont été organisées dans la rue, pour mettre la main sur des garçons aux souliers pointus (dont on coupait l'extrémité, non sans couper aussi l'orteil de temps à autre); ou sur des filles aux longues nattes qu'un coup de ciseaux avait vite fait de trancher. A Pékin et à Shanghai, quelques *dazibao* réclamèrent l'inversion des signaux lumineux aux carrefours : il n'était pas possible d'admettre que le rouge, symbole du mouvement, signifiât l'immobilité.

Il y avait plus grave. Les gardes rouges se livraient à des visites domiciliaires pour briser tout meuble ancien ou objet d'art qui leur tombait sous la main. Ils promenaient dans la rue des cortèges de suspects, une pancarte au cou, un bonnet d'infamie sur la tête, les mains liées derrière le dos, leur cravachant l'échine à coups de ceinturons; la promenade se terminait parfois par un meurtre. Des particuliers, craignant qu'on ne vienne les surprendre, prenaient les devants et se livraient d'eux-mêmes à des destructions; beaucoup se suicidaient. Professeurs d'universités ou de lycées et collèges, hauts fonctionnaires, membres dirigeants du Parti, presque personne n'était sûr d'être épargné.

De cette époque, la plupart de nos interlocuteurs ont gardé le souvenir d'un cauchemar, dont l'angoisse se reflète encore dans leur regard.

« Je me suis longtemps demandé, m'a dit à Nankin un membre du Comité de la ville, s'il était vraiment nécessaire, pour que le président Mao se débarrasse du traître Liu Shaoqi, de mettre le pays à feu et à sang. Je pensais qu'il devait y avoir beaucoup de moyens plus simples de l'éliminer. Maintenant que les violences ont pris fin, je pense que Mao a eu raison, comme toujours, mais que la Chine est passée à côté de grands dangers, qu'elle n'a évités que de peu. »

Un révolutionnaire fait confiance à la révolution

Tout se passe comme si Mao et la petite équipe qui lui est restée fidèle avaient démuselé les obscures puissances de la rue, au risque de les voir leur échapper. Quand Mao avait recommandé à ses partisans de « bombarder les états-majors », souhaitait-il qu'on le prît au mot? Dès le mois d'août 1966, des appels répétés par tous les haut-parleurs, imprimés par tous les journaux, recommandaient aux activistes d'user de persuasion plutôt que de recourir à la violence, et les exhortaient à éviter de « battre à mort » leurs victimes.

On n'a pas fini de s'interroger sur ce gigantesque déchaînement populaire, accompagné de pillages et de massacres, qui n'est pas sans rappeler les pogroms d'Europe orientale. C'est la logique d'une révolution que d'accepter ce recours aux abîmes. Si elle a peur de tels risques, c'est qu'elle a peur d'elle-même. Être révolutionnaire, c'est faire confiance à la révolution, si imprévisibles qu'en soient les soubresauts.

Les textes les plus anciens de Mao laissent entrevoir cette condamnation radicale des pusillanimes qui reculent devant la révolution, parce qu'ils lui préfèrent la sécurité et l'argent : « Ceux qui, par leur travail manuel ou mental, possèdent un revenu annuel supérieur à ce que nécessite leur propre entretien... sont très désireux de s'enrichir et adorent dévotement le maréchal Zaod... La vue d'un petit capitaliste entouré de respect leur fait venir l'eau à la bouche. Ils sont effrayés par la révolution[170]. »

Près d'un an avant la Révolution culturelle, Mao, recevant André Malraux, avait déclaré tranquillement : « La grande tâche qui nous reste maintenant à accomplir, c'est d'abattre le révisionnisme qui nous

menace de toutes parts[e]. » Liu Shaoqi assistait à l'entretien en témoin muet – quoiqu'il fût président de la République et, à ce titre, destinataire d'une lettre du général de Gaulle qu'André Malraux venait de lui remettre. Il se garda de souffler mot devant cette affirmation, dont il allait être la plus illustre victime.

Le mois suivant, Mao exhorte les communistes à relever les défis de la «bourgeoisie toujours menaçante » et critique âprement les milieux intellectuels, dont l'état d'esprit sans cesse renaissant est contraire à la révolution. Dans la déclaration en seize points du 8 août 1966, qui clôture le onzième plenum du Comité central et va donner sa charte à la Révolution culturelle, Mao exalte «l'esprit prolétarien », auquel il faut «faire confiance ». Les masses, surtout les jeunes, seront « trempées par la lutte »; il faut les mobiliser, mais aussi « leur laisser les mains libres ».

Cet abandon d'un pays aux « larges masses populaires », a quelque chose d'admirable et de terrifiant. Admirable, parce qu'il révèle une foi profonde dans le peuple, et un refus obstiné de l'embourgeoisement dans lequel se terminent régulièrement les révolutions. Terrifiant, surtout, parce qu'il ne met à peu près personne à l'abri des surprises qu'une foule déchaînée réserve aux « ennemis de classe »; parce qu'il broie un pays dans l'engrenage de la violence; et parce *qu'il substitue à l'injustice institutionnelle l'injustice insurrectionnelle.*

La violence ne devra pas cesser

Le plus difficile a été de calmer enfin les forces qu'on avait mises en mouvement; et, notamment, de réaccoutumer à travailler sans s'agiter, un peuple et surtout une jeunesse qui avaient pris l'habitude de s'agiter sans travailler.

Si quelqu'un est convaincu que la violence ne doit pas cesser, c'est Mao. Après les tueries de l'été 1966, il déclarait à une délégation albanaise, en avril 1967: «La construction du socialisme ne peut être accomplie en une, deux, trois ou quatre Révolutions culturelles. Il en faudra beaucoup d'autres. Mais cette fois-ci, nous aurons besoin de dix ans de consolidation au moins. Une pareille Révolution culturelle, on en monte deux ou trois par siècle. » A Shanghai, Xu Jingxian nous a répété cette affirmation avec force.

L'État et la nation sont sortis vivants de cette épreuve: il est évident que le prestige de Mao y est pour beaucoup. Mais comment évolueraient des Révolutions culturelles qu'il ne serait plus là pour guider? Ses successeurs oseront-ils provoquer ces affrontements fratricides ? S'ils l'osent, ne seront-ils pas débordés ? S'ils ne l'osent pas, ne s'enliseront-ils pas ?

On est au cœur du problème de la révolution : sans violence, elle se sclérose; mais la violence, sauf miracle, échappe à ceux qui l'ont déclenchée.

4. - « Pas de révolution sans bain de sang ni terreur »

Chez des intellectuels marxistes qui connaissent mal leurs auteurs, il existe une légende : Lénine aurait refusé de confier sa succession à Staline, parce qu'il le trouvait trop violent. Trop « grossier », certes, avait-il dit en janvier 1922. Mais il a, en réalité, voulu écarter Staline parce qu'il redoutait son irrésistible penchant à la centralisation bureaucratique. Comment lui aurait-il reproché sa violence ? « Un révolutionnaire, disait Lénine, doit être violent. Pas de révolution sans bain de sang. » Une loi promulguée par Kerensky, et qui instituait la peine de mort pour les soldats, fut abrogée dans un mouvement de générosité sur l'initiative de Kamenev. Lénine explosa : « Sottises, sottises ! Croyez-vous qu'on puisse faire une révolution sans fusiller ? Pensez-vous vraiment venir à bout de tous les ennemis en vous désarmant ? Quelles autres mesures de répression nous reste-t-il? L'emprisonnement? Qui s'en laissera intimider pendant une guerre civile, alors que chacun des adversaires a l'espoir de vaincre[171] ? »

Il est illusoire de penser que si Lénine avait vécu, il aurait épargné à la Russie les purges staliniennes. Sans arrêt, il montrait que *la révolution implique la terreur :* «Vous imaginez-vous que nous sortirons vainqueurs de la lutte sans la plus impitoyable terreur[172] ?... » Il mettait en garde contre la tentation du « libéralisme » : «Ces révolutionnaires-là s'imaginent que nous pourrons faire la révolution en bonnes gens, avec des gentillesses. Quelle est cette dictature de grands dadais[173]?» Il rappelait la nécessité de faire des exemples sanglants : «Si nous ne sommes pas capables de supprimer un saboteur de la "garde blanche", où la voyez-vous, cette grande révolution[174]? »

Trotsky avait admiré la lucidité de cet enseignement : « Lénine profitait de toute occasion pour implanter l'idée de terreur inévitable. Toutes les manifestations de débonnaireté lui prouvaient que l'élite même de la classe ouvrière voyait mal quels formidables problèmes devraient être résolus par des actes d'énergie également formidables[175]. »

Si Trotsky fut traité par Staline de contre-révolutionnaire, ce n'est nullement parce que Trotsky aurait réprouvé les tueries : c'est que, pour un révolutionnaire, est contre-révolutionnaire tout homme qui s'oppose à lui. Sur le chapitre de la violence, Lénine, Trotsky et Staline étaient en complète harmonie.

A cet égard, Mao ne s'est jamais écarté de Lénine ni de Staline, alors qu'il s'est gardé de faire chorus avec Khrouchtchev dans la dénonciation de la cruauté stalinienne.

Voilà le point de clivage. Un vrai révolutionnaire, comme Lénine, Staline et Mao, ne recule pas devant la cruauté, parce qu'il fait passer la révolution à tous risques avant la conservation des personnes et des biens. Si Lénine et Staline sont honorés comme les pères fondateurs du régime chinois, aux côtés de deux philosophes, Marx et Engels, c'est qu'ils ont été tous deux des révolutionnaires authentiques, et non « en peau de lapin ». En revanche, Khrouchtchev et son successeur Brejnev ont été rejetés comme « renégats » et « révisionnistes ».

Mao tonne contre les naïfs qui croient que l'on peut faire une révolution en douceur : « La révolution n'est pas un dîner de gala; elle ne se fait pas comme une œuvre littéraire ou une broderie. La révolution, c'est un soulèvement, *un acte de violence par lequel une classe en renverse une autre*[176]. »

Qui veut essayer de comprendre le maoïsme, doit mesurer d'abord le somme des souffrances et des deuils que Mao et les siens ont endurés. Dans la salle de l'Institut du Mouvement Paysan à Canton, on vous montre, en un respectueux silence, une demi-douzaine de grands portraits muraux. Ils rappellent que, si Mao a passé à travers balles et embuscades, sa famille a durement payé : Mao Zekian, sa petite sœur[f], tuée en 1929 par le Guomindang; Mao Zetan, son frère cadet, tué en 1935 par le Guomindang; Mao Zemin, son autre frère cadet, tué à Urumqi en 1943 par le Guomindang; Yang Kaihui, sa femme, son «fier peuplier», morte garrottée par le Guomindang avec les communistes

de Changsha, en 1930; Mao Chuxiong, son neveu, mort en 1948, à dix-neuf ans, sous les balles du Guomindang; Mao Anying, son fils aîné, mort en Corée, en 1950, à vingt-huit ans. Peut-on ne pas songer à Vladimir Oulianov, le futur Lénine, bouleversé par la pendaison de son frère aîné, Alexandre Ilitch, lequel avait refusé de demander sa grâce au tsar Alexandre III après un attentat manqué[g] ? Un chef n'a-t-il pas le droit d'exiger beaucoup de son peuple, quand il lui a tant donné ? Mao dut prendre sur soi pour trinquer avec Chiang Kai-shek à Chongqing en 1945...

Cette auréole du martyre confère un pouvoir et un devoir. Des hommes ainsi trempés dans le malheur se sentent soulevés par la certitude de la valeur de leur cause. Quelle force leur donne la conscience de s'être sortis victorieusement d'une situation désespérée ! Quelle confiance en eux-mêmes et dans leur capacité d'assumer leur mission...

Toute sa vie, Mao a répété cette vérité de base : « Sans la révolution et la lutte armée, impossible de renverser la classe dominante et de permettre au peuple de prendre le pouvoir... Ce principe du marxisme-léninisme est valable partout, en Chine comme dans les autres pays[177]. »

Il élève un hymne à la juste révolution qui évoque celui de Péguy à la juste guerre: « Une guerre révolutionnaire agit comme un contrepoison, non seulement sur l'ennemi, qu'elle brisera, mais sur nos rangs, qu'elle débarrassera de ce qu'ils ont de malsain. Toute révolution juste est une force immense[178]. » La Chine nouvelle doit tout aux durs combats dont elle est issue : « En Chine, sans la lutte armée, il n'y aurait eu de place ni pour le prolétariat, ni pour le Parti, et pas de victoire pour la révolution[179]. »

Mao répond à ceux qui se moquent de son bellicisme, en se moquant des pacifistes: « Certains nous traitent de partisans de *l'omnipotence de la guerre*. Eh bien, oui! nous sommes pour l'omnipotence de la guerre révolutionnaire. Les masses travailleuses ne peuvent vaincre la bourgeoisie que par la force des fusils[180]. »

Dans cette exhortation à se tenir prêt au sacrifice suprême, se situe la plus grave leçon de Mao : « Nous devons débarrasser complètement nos cadres de l'idée que nous pourrons remporter des victoires faciles grâce à des hasards heureux, sans avoir à les payer[181]. »

Le mythe de la révolution en douceur

Qui dissipera l'illusion lyrique selon laquelle une révolution qui se respecte peut éviter la guerre civile, et la guerre civile peut éviter le pire?

Simone de Beauvoir, Claude Roy, Jean-Paul Sartre, Vercors, Maria-Antonietta Macciocchi, K.S. Karol, *Tel Quel* ne semblent pas avoir entendu parler de procès arbitraires, massacres, enterrements de vivants. Certains intellectuels donnent volontiers dans le mythe selon lequel les communistes chinois se sont paisiblement contentés de réaliser un programme de réformateurs agraires. Qu'ils se détrompent : les communistes chinois sont de vrais révolutionnaires, animés par une conviction assez forte pour ne jamais reculer devant la mort – ni la leur, ni celle de leurs adversaires. Ils ont gagné parce qu'ils se sont farouchement battus.

Mao n'a pas de mots assez mordants pour ridiculiser les « intellectuels libéraux » qui s'imaginent qu'on peut être à la fois révolutionnaire et libéral : « *Le libéralisme est un corrosif* qui ronge l'unité, relâche les liens de solidarité, engendre la passivité et amène les divergences d'opinions. Il prive les rangs de la révolution d'une organisation solide et d'une discipline rigoureuse... C'est une tendance des plus pernicieuses[182]. » Les intellectuels libéraux ne peuvent être marxistes que du bout des lèvres: « Ils approuvent le marxisme, mais ne sont pas disposés à le mettre en pratique[183]. » Mao a consacré dès 1937 une de ses œuvres essentielles, *Contre le libéralisme,* à stigmatiser cette tentation : « On n'obéit pas aux ordres... On veut sauvegarder son indépendance d'esprit... On manque du sens des responsabilités[184]. »

Le premier devoir est de ne pas sous-estimer la difficulté : « Il ne faut pas s'imaginer qu'un beau matin, tous les réactionnaires tomberont à genoux de leur propre mouvement[185]. »

Une révolution ne peut éviter d'affronter une contre-révolution. « Tant qu'on ne frappe pas tout ce qui s'oppose à la révolution, impossible de le faire tomber. C'est comme lorsqu'on balaie : là où le balai ne passe pas, la poussière ne s'en va pas[186]. » Il ne suffit pas

d'attendre que les adversaires partent tout seuls: *« L'ennemi ne périra pas de lui-même.* Il ne se retirera pas spontanément de la scène de l'histoire[187]. »

C'est se mouvoir en plein paysage onirique que de se bercer de l'espoir qu'une révolution peut s'accomplir sans chocs en retour.

Y a-t-il un pays où les propriétaires se laisseraient déposséder par les paysans pauvres, les patrons chasser par leurs ouvriers, les bourgeois emprisonner par leurs domestiques, sans avoir mis tout en œuvre pour briser la révolte ?

Croit-on que les possédants vont tendre le cou, comme des moutons devant le couteau du sacrificateur ?

Inversement, quand un peuple accepte les souffrances aiguës d'une guerre civile, c'est sans doute qu'elles lui apparaissent, consciemment ou inconsciemment, comme la condition nécessaire pour échapper à des souffrances chroniques, plus lancinantes encore : la barbarie des révolutionnaires n'a fait que répondre à celle dont ils étaient les victimes.

Avant 1949, dans les bastilles des propriétaires fonciers, dans les temples ancestraux, les punitions corporelles les plus cruelles étaient coutumières. On battait à mort, on noyait, on enterrait vivant. Ceux qui ont subi un pareil sort au cours de la guerre civile ou après la Libération furent souvent ceux qui l'avaient infligé à d'autres; et s'ils ne l'avaient pas infligé eux-mêmes, ils avaient toléré que leurs pareils, autour d'eux, le fissent. Les paysans ont exigé souvent le châtiment suprême, parce qu'ils avaient peur, s'ils laissaient en vie un ancien tyran qui avait assassiné sur ses terres des dizaines de malheureux, d'être assassinés à leur tour.

Pas de changement radical sans holocauste; pas d'holocauste sans une motivation qui le justifie, c'est-à-dire sans que l'ancien régime ait dépassé les limites du tolérable.

Marx avait ignoré cette manière de principe de Carnot de l'énergie révolutionnaire. Il n'avait pas senti la proportionnalité entre l'intensité des souffrances qui font jaillir une révolution, l'intensité des souffrances qu'elle provoque à son tour, et l'intensité de l'énergie

qu'elle tire des souffrances subies et infligées.

Les marxistes de Chine, après ceux de Russie, ont appris cette vérité en la payant du prix du sang.

a *Deng, en digne héritier de Mao, ironise à son tour, le 28 septembre 1986: «Les intellectuels bourgeois, à l'étranger, nous demandent d'adopter le libéralisme et prétendent, par exemple, que nous ne respectons pas les droits de l'homme. Ils espèrent nous voir changer d'attitude. Mais nous devons toujours aborder les problèmes en fonction de notre réalité*[166]*.» (1990)*

b Ou plus exactement des deux guerres civiles, celle de 1927-1936 et celle de 1946-1949, ainsi que les escarmouches qui marquèrent la trêve de 1937-1946.

c «Liquider» ne signifierait pas nécessairement tuer, mais mettre hors d'état de nuire (prison, déportation, etc.).

d Dieu de la richesse dans le folklore chinois. Nous dirions *Mammon.*

e Conversation de Mao et d'André Malraux du 4 août 1965. Curieusement, cette phrase authentique – et fort révélatrice – ne figure pas dans les *Antimémoires* (mais seulement dans le *verbatim* établi par l'interprète de l'ambassade); alors que bien d'autres phrases qui n'ont pas été prononcées y sont prêtées, soulignent les Chinois, au président Mao.

f Selon certains auteurs chinois, il s'agissait en fait d'une cousine germaine que Mao appelle «petite sœur» par affection.

g Rien ne prouve que Lénine, alors âgé de dix-sept ans, ait juré ce jour-là, comme le voudrait l'hagiographie bolchevique, de faire la révolution. Mais personne ne conteste que cet événement ait exercé sur lui une profonde influence.

CHAPITRE XXII

Le sacrifice des libertés

1. - L'usage de la contrainte

L'observateur se perd en conjectures devant l'ambiguïté du « service rural » *(xiafang)*. Suivant les cas, ces stages de travail manuel apparaissent comme une formation enviable, ou une déportation redoutée. Retour à la terre, ou travaux forcés ?

On dispose aujourd'hui de trop de témoignages sur certaines atteintes aux libertés individuelles en Chine, pour douter que la République populaire, comme tous les régimes totalitaires, s'appuie sur un appareil répressif puissant, allant de la « rééducation » à la liquidation physique, en passant par toutes les nuances de la contrainte : camps de travail *ouverts* (mais un fugitif, à moins de parvenir à gagner Macao ou Honkong, a peu de chances d'échapper aux poursuites); camps de « redressement » entourés de barbelés; prisons sans ou avec cachots; exécutions capitales.

Deux tentations à écarter : celle de voir dans les révolutionnaires chinois, des anges; celle d'en faire uniformément des démons.

Simone de Beauvoir, Curzio Malaparte, Maria-Antonietta Macciocchi ne tarissent pas d'éloges sur les conditions dignes et humaines dans lesquelles vivraient les prisonniers : « Les portes des cellules demeurent ouvertes nuit et jour. Dans les cellules, on ne voit pas l'habituelle *tinette,* les prisonniers ont libre accès aux lavabos. Pas de grilles : ils vont et viennent librement dans l'enceinte de la prison[a], où il ne m'est jamais arrivé de voir, et j'ai de bons yeux, un gardien armé[188] ».

Sans doute existe-t-il en Chine quelques prisons modèles; mais enfin, ce sont encore des prisons. Malaparte s'émerveille naïvement : «Tous,

hommes et femmes, condamnés politiques et criminels de droit commun, travaillent dans les ateliers de textiles ou dans les fabriques de bas. Après cinq heures de l'après-midi, ils jouent au football ou au basket, vont au cinéma ou au théâtre[189]. » Et si ces prisons sans barreaux étaient celles où s'exercent la pression la plus subtile, les châtiments les plus raffinés ?

On peut parcourir des milliers de kilomètres sans repérer de ces camps entourés de hauts murs et miradors, où est perché un soldat porteur de mitraillette, comme on en aperçoit dans les pays communistes d'Europe de l'Est. En revanche, on observe des milliers d'hommes et de femmes affairés à construire routes, barrages, voies de chemin de fer, grands immeubles, sans que rien donne à supposer que leur liberté soit entravée. Il est exagéré d'assurer, comme certains livres orientés, que la Chine n'est qu'un vaste camp de concentration.

Des informations inquiétantes

Pourtant, d'innombrables récits directs ne laissent pas d'inquiéter. Un Italien qui avait vécu en Chine avant 1949 et qui y a séjourné depuis, revoyait régulièrement le fils d'une famille avec laquelle il s'était lié à la veille du changement de régime; il a voulu lui faire tenir un message par un membre de la colonie étrangère de Pékin; il a su que, quelques jours plus tard, le jeune homme avait été arrêté par la police, probablement déporté dans un camp; depuis lors, on est sans nouvelles de lui, soit qu'on le prive de tout moyen de communiquer avec l'extérieur, soit qu'il ait cessé de vivre.

De hautes personnalités chinoises, jusqu'à des membres du Comité central, ont vu disparaître leur femme, envoyée dans un camp de correction. Un Chinois de ma connaissance a été privé de la sienne dès le début de la Révolution culturelle; elle est en « redressement » et il demeure sans nouvelles d'elle depuis plusieurs années.

Au détour d'une conversation, grâce à divers recoupements, on sent une porte s'entrebâiller sur le mystère : de quoi frémir parfois.

Bien des familles sont séparées. Dans les usines ou dans les communes populaires, on nous a souvent dit qu'un mari et sa femme travaillaient à plusieurs centaines de kilomètres l'un de l'autre et ne

pouvaient se retrouver qu'une fois par an. Quand nous demandions si les intéressés ne pouvaient pas se rapprocher, on nous répondait qu'il n'y avait rien à faire, soit sur un ton de verte conviction – « chacun doit rester à la place où la révolution l'a mis » –, soit avec une sorte de tristesse résignée.

En revenant d'une commune populaire aux environs de Shanghai, nous avons rencontré une colonne d'une quarantaine d'hommes, qui, au pas cadencé, partaient aux champs, la pelle sur l'épaule, encadrés par des militaires. Comme je demandais des éclaircissements, on m'a répondu – avec, m'a-t-il semblé, quelque gêne – qu'il s'agissait de prisonniers, affectés à des travaux en plein air, ce qui était plus sain, pour eux, que de rester en prison; pourquoi ils étaient prisonniers, il fut impossible de le savoir.

Les « camps de réforme par le travail », où l'individu est obligé d'effectuer un travail non rémunéré qu'il n'aurait aucune envie de faire, font réfléchir tout citoyen qui pourrait se laisser aller à des critiques déplaisantes à l'égard du régime.

La Révolution culturelle a eu pour effet de remplir prisons et camps de redressement[b]. Mais aussi de soulever un coin de voile. Des mouvements d'extrême gauche, comme le *Zheng wu lian* du Hunan, qui n'avaient pas hésité à « voler massivement des armes » et à « exterminer les bureaucrates », ont protesté par tracts et *dazibao* contre « l'odieuse oppression » qui était exercée sur eux, notamment par l'envoi de nombre de leurs participants dans le «système répressif » et les « prisons de cauchemar inchangées depuis le temps des empereurs[190] ».

Cependant, des migrations[c] massives à la campagne, voire dans des « terres vierges », comme la Mongolie et surtout le Xinjiang, sont imposées aux citadins.

Des Chinois qui ont connu les temps d'avant 1949, ou des intellectuels capables de comparer avec le système qui prévaut dans d'autres pays, ne doivent pas toujours supporter sans impatience des conditions de vie ou de pensée aussi contraignantes.

Au total, combien d'hommes et femmes dans ces camps de toutes sortes ? Le saura-t-on jamais[d] ? Pour quelques centaines de cas

repérables, combien de milliers, peut-être de millions, restent inconnus!

Une tradition répressive

Faut-il, sur la foi de propos recueillis ici ou là, qualifier ce régime de satanique ? S'il s'installait dans des pays occidentaux, il paraîtrait probablement comme tel à une large fraction de leur population. En Chine, il répond à la fois à une ancienne tradition pénale, et à l'ampleur des problèmes à résoudre. Un Occidental éprouve une sorte d'horreur devant un assujettissement lancinant, qui évoque une fiction de George Orwell. Les Chinois, dans leur majorité, sont assurément moins révoltés par des techniques dictatoriales, qu'ils doivent trouver inévitables, et peut-être même assez naturelles.

Une des principales traditions chinoises recommandait une stricte discipline, réglementée par des lois impitoyables détaillant obligations et sanctions : des peines sévères, comprenant la torture, ou des récompenses éclatantes, comme d'être cité en exemple au peuple. « L'École des Lois », trois siècles avant notre ère, a fait l'éloge d'un code pénal terrible. «Si les châtiments sont lourds et appliqués rigoureusement, alors le peuple ne cherchera plus à savoir jusqu'où il peut aller. Ainsi, il n'y aura plus de châtiments. » C'est la théorie de la dissuasion. On ne saurait mieux plaider la force libératrice des techniques d'asservissement...

Que faut-il penser des récits arrachés aux rares rescapés de ce système répressif? De l'aveu des éditeurs, il ne s'agit pas, en règle générale, d'une littérature spontanée, mais d'une transposition, rédigée à l'intention des lecteurs sensibles par des journalistes occidentaux. Car, même si ces rescapés ont souffert au point de courir les risques de l'évasion, ils ne voyaient pas eux-mêmes clairement ce que leur drame a d'intolérable aux yeux d'un étranger.

Ces récits plus ou moins *« récrits »* – *Les Prisons de Mao, Une femme dans l'Enfer Rouge, Mémoires d'un Garde Rouge,* etc. – reposent, à n'en pas douter, sur des expériences authentiques. Mais elles sont montées en épingle par de bons connaisseurs de la psychologie occidentale, en vue de susciter le chagrin et la pitié.

La plupart appartiennent à une catégorie de la population statistiquement très limitée: des bourgeois ou enfants de bourgeois, des intellectuels, des chrétiens. Ainsi, le récit de Lai Ying, recueilli par Edward Behr, relate de lugubres aventures dont la trame paraît réelle. Lai Ying est une intellectuelle catholique d'origine bourgeoise, peintre de talent et professeur; elle se rend souvent à Hongkong, où vivent ses parents. Arrêtée pour espionnage, elle vit des années dans la désespérante promiscuité des cachots et des camps de travail forcé. Or, les catholiques de Chine représentent moins de 0,5 % de la population, parmi lesquels beaucoup de paysans pauvres; ceux qui se trouvaient dans la catégorie sociale de Lai Ying devaient représenter une infime minorité. Un régime communiste qui exerce une dictature au nom du prolétariat, n'a jamais caché qu'il était dur pour les représentants isolés de minuscules catégories, dénoncées comme « privilégiées », « détentrices abusives du pouvoir », ou suspectes de « menées contre-révolutionnaires ». Constatation cruelle pour les victimes, mais qui restreint la portée de leur cas[e].

On ferait des observations voisines sur la plupart des témoignages orchestrés par la propagande du Guomindang et de ses alliés américains. Il existe, cependant, quelques témoignages personnels qui n'ont pas été arrachés par des journalistes ou des écrivains orientés, et dont la sincérité est indubitable. Le plus émouvant est sans doute celui d'un missionnaire belge, le père Van Coillie, qui, envoyé en Chine dès son ordination en 1939, y vécut jusqu'à son arrestation en juillet 1951 – non sans avoir passé deux ans dans les camps de concentration japonais. Pendant trois ans, il devait connaître le régime des prisons de Mao, entassé dans une cellule avec huit captifs chinois : un général du type « Seigneur de la guerre»; un jeune homme dont le père avait été le secrétaire d'un intime de Sun Wen [Sun Yat-sen]; un homme d'une soixantaine d'années impliqué dans un attentat contre Chou En-lai, au temps de la guerre civile; un ancien tireur de pousse-pousse qui avait participé à des pillages de banques pour s'assurer des ressources supplémentaires; un ancien propriétaire terrien; un petit bourgeois bègue; un catholique, qui, après avoir paru aider le père Van Coillie, finit par le trahir. Le chef de cellule enfin, homme jeune et intelligent, qui partageait exactement la vie de ses compagnons, et dont la cruauté fanatique masquait le rêve de retrouver le plus tôt possible sa maison, sa femme et ses enfants. Sous sa terrible surveillance, tous les prisonniers politiques ou de droit commun étaient soumis au même régime[f].

Épuisé par son premier interrogatoire, le père Van Coillie

s'accrochait à l'espoir que ses compagnons ne seraient pas encore endormis et allaient l'entourer de leur compassion. Ils l'attendaient effectivement, mais pour prendre le relais du juge : « Pourquoi as-tu des menottes aux poignets ?... Tu as refusé de reconnaître tes fautes ?... A partir de maintenant, il t'est interdit de dormir, de te coucher, de t'asseoir », lui crie le chef de cellule, et se tournant vers les autres : « Vous procéderez à la garde à tout de rôle, chacun pendant une heure, auprès de ce réactionnaire endurci. A la fin de l'heure, vous réveillerez le suivant. »

Pendant des semaines, les prisonniers, jour et nuit, le harcelèrent de questions, sans lui laisser aucun repos. «Il n'y a rien de plus affreux que d'être ainsi hué, méprisé, maudit, par les hommes avec lesquels on est emprisonné. Mais sont-ils encore des hommes? Diaboliquement dressés, ils ne peuvent se comporter autrement. Le temps ne me transformerait-il pas également en furie, parmi d'autres furies, en bourreau plein d'invectives et de huées pour d'autres victimes ? Ma faiblesse d'homme tiendra-t-elle ? »

Cette faiblesse ne tiendra pas, quand le prisonnier rencontrera enfin – et non par hasard – un juge humain, cultivé, *plein d'égards,* devant lequel le malheureux se sent fondre de reconnaissance. A bout de forces, croyant enfin *trouver un ami,* il entame une longue série d'aveux.

« As-tu parfois envoyé des lettres à l'étranger ? – Oui. – Même après la prise du pouvoir par les communistes ? – Oui. – Dans ces lettres, parlais-tu du communisme, de la situation nouvelle de la Chine ? – Oui. – Explique-moi concrètement ce que tu as écrit, donne-moi un exemple. » Van Coillie se creuse la tête, non pour se rappeler ce qu'il a écrit, mais pour inventer quelque chose de plausible. « J'ai écrit qu'en février 1949, la 8e Armée communiste est entrée dans Pékin. » L'homme ne put cacher son contentement. « Parfait, nous allons maintenant analyser cette information. » D'une part, elle est militaire; d'autre part, Van Coillie l'a envoyée à des membres de sa famille, qui l'ont certainement transmise à d'autres personnes, à des amis, à des voisins. Il y a tout lieu de supposer que l'information est parvenue au gouvernement de Bruxelles. Or, celui-ci est réactionnaire. « Je résume: tu as envoyé des informations militaires à un gouvernement ennemi du peuple. Qui accomplit de tels actes, sinon un espion ? Tu es donc un espion international. »

Sans drogue, sans « traitement », par la simple alternance de la fatigue dépressive et de l'illusoire réconfort créé par un témoignage de sympathie, le patient en vient à avoir honte de ce qui faisait la fierté de son existence : « En franchissant la prison, je m'étais fermement promis de ne capituler sur aucun point. Or je n'étais plus le même homme, je ressemblais à une bête domptée... Étais-je soudain devenu lâche ? Cette question me bouleversa. Maintenant, ce n'est plus le juge qui m'accuse, c'est ma propre conscience. Je m'élève contre moi-même. »

Interrogé de temps à autre avec égard par un agent du juge – Louis, qui parlait français – le père Van Coillie sentait grandir en lui le *désir d'avoir un ami.* Jusqu'au jour où Louis laissa échapper l'expression de sa révolte personnelle.

« Comme j'aurais aimé parler en confiance ! Mais j'avais appris à me méfier de tout le monde... Ici, les yeux – et les oreilles – sont partout. Peut-être dans un microphone caché dans la chambre. Peut-être dans la tête de Louis, terrés dans son subconscient – ou dans le mien ? Et un jour, notre *conscience populaire* ayant grandi, lui ou moi risquerions de parler... J'avais pitié de Louis, et Louis avait probablement pitié de moi. Mais entre ces compassions respectives, s'élevait un mur qui nous empêchait d'unir nos sentiments, un mur d'angoisse, de terreur, de méfiance, de sophismes accumulés: la *conscience populaire. »*

Au milieu des pires tortures physiques et morales, le père Van Coillie a gardé assez de lucidité pour démonter les techniques du lavage de cerveau et pour en observer les inéluctables résultats, tant chez ses compagnons qu'en lui-même – jusqu'à la psychose.

La « transformation des oisifs »

L'intellectuel d'Occident s'émeut de voir des intellectuels chinois contraints au travail manuel : il imagine mal qu'il pourrait être traité lui-même comme un *coolie.* La République populaire est trop égalitaire pour admettre ces distinctions; tout Chinois, intellectuel ou manuel, est, on l'a vu, poussé à fournir des travaux manuels.

Comment tracer une frontière entre le travail librement consenti, qu'un professeur d'université ou un étudiant prendrait l'initiative de

faire chaque année à l'usine ou à la ferme, et ce que l'on peut appeler le «service du travail obligatoire » ? Existe-t-il une distinction, ailleurs que dans l'état d'esprit de l'intéressé ? S'il rechigne devant cette obligation, il la subira comme une contrainte. Il fait mieux de l'accepter avec le sourire, comme un volontariat.

Une loi « pour la transformation des oisifs », de 1957, dispose que tout « oisif » et tout individu en « situation irrégulière » doivent être assujettis à un « régime à plein temps de formation par le travail ». Elle s'applique également aux membres du Parti exclus, aux « révisionnistes » ou « renégats », aux citoyens condamnés pour «faute politique ». Elle peut atteindre tous ceux qui ont été « expulsés des organismes, groupes, entreprises, écoles ou tout autre corps constitué auquel ils sont rattachés, et n'ont pas de moyens d'existence »; ou tous ceux qui « ne se conforment pas aux dispositions prises pour leur travail et pour leur affectation à un autre emploi... ou qui ne s'améliorent pas, en dépit des efforts répétés qu'on a pu déployer pour les éduquer[191] ».

Or, la justice elle-même, en Chine, est soumise au principe de « centralisme démocratique », qui la met aux mains des « grands dirigeants » au même titre que le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. Quel puissant moyen de pression aux mains des responsables !

Il est vrai que la loi de 1957, dite « Décision du Conseil des Affaires d'État sur la formation éducative par le travail », est faite en principe pour *récupérer* et non pour *exclure.* Mais rien n'empêche que l'on soit d'abord *chassé,* ensuite *redressé.* Terrifiante perspective que d'être éliminé du groupe social auquel on appartient, poussé sous le laminoir du travail forcé, rejeté comme une épave...[g]

Une circulaire pour le travail rural

Depuis la loi de 1957, de nouveaux textes ont aggravé les conditions du travail obligatoire. Les documents les plus officiels révèlent la réticence des intellectuels et des jeunes à obéir à la directive impérieuse de Mao: *«Envoyez les intellectuels dans les villages et dans les mines. »* Des mesures impitoyables ont dû être prises pour contraindre les récalcitrants.

La campagne déclenchée en vue d'envoyer « d'innombrables citadins dans les montagnes et dans la steppe pour y travailler physiquement » n'avait pas alors atteint son objectif: ou de nombreux citadins s'arrangeaient pour ne pas partir, ou ceux qui étaient partis saisissaient la première occasion pour s'échapper. Une circulaire de Pékin, du 8 août 1967, donne de fermes instructions en ce qui concerne plus particulièrement lycéens des classes terminales et étudiants, c'est-à-dire la couche sociale où se recrutaient les gardes rouges.

« A tous les comités révolutionnaires des provinces, des villes et des districts, à toutes les commissions militaires de contrôle, à toutes les organisations de masse des villes et des campagnes.

« S'assurer sans retard que les jeunes, intellectuels et autres, sont renvoyés au travail dans les villages et dans les mines (...) En effet, excités par une poignée de dirigeants procapitalistes, une partie d'entre eux ont quitté les campagnes et séjournent dans les villes depuis un certain temps. Tous doivent retourner rapidement à la campagne. Les organisations de masse urbaines et les familles doivent mettre en œuvre cette directive avec vigilance. Les cadres révolutionnaires donneront l'exemple avec leurs propres enfants. Toute personne envoyée à la campagne qui persistera à rester dans une ville perdra son permis de séjour... Les jeunes ne doivent pas quitter leur lieu de travail à leur guise pour échanger leurs idées révolutionnaires[h]. Ils peuvent exprimer leurs opinions sur leur travail dans les villages et les mines, en faisant passer par la voie hiérarchique des journaux muraux[192]. »

Cette « circulaire impérative du Comité central et du Conseil des Affaires d'État[i] », fut affichée dans le pays, sur les murs des écoles et des universités. De nombreux exemplaires en sont parvenus en Occident. Son authenticité ne peut être mise en doute. Elle ouvre des vues précises sur la part de spontanéité et la part de contrainte dans les grandes réalisations de la révolution chinoise.

Pour autant, on n'a rien démontré. Le peuple chinois n'avait jamais connu de libertés à l'occidentale. Il n'aurait probablement pu accomplir aucun redressement, si, au moment où précisément l'on exigeait de lui les plus grands sacrifices, on avait imaginé de supprimer les contraintes auxquelles il était accoutumé. La nature ne fait pas de sauts, fût-ce en période de « grands bonds en avant »[j]. Tout

comme Mao a été prisonnier du culte dont étaient honorés les empereurs, les Chinois ne peuvent échapper à leur identité ethnique et culturelle, même si elle évolue lentement.

2. - Les conflits religieux

«Pourquoi, ai-je plusieurs fois demandé à mes interlocuteurs chinois, votre régime, comme tous les régimes communistes, n'aime-t-il pas la religion ? Qu'a-t-il à en craindre ? Vos succès sont évidents : vous ne devriez pas redouter la concurrence d'un culte. »

D'ordinaire, ces questions recevaient des réponses stéréotypées : « La liberté des cultes est garantie par la Constitution. Ceux qui veulent pratiquer une religion sont libres de le faire. S'il n'y a pas davantage de fidèles aux différents cultes, c'est que la population ne le souhaite pas », etc.

Pourtant, un intellectuel de Shanghai nous a fait une réponse qui n'était pas une esquive: «La révolution chinoise n'est pas une occupation d'amateurs. Elle ne s'adresse pas à une partie de l'individu ou à une partie de la population. Elle s'empare de l'être entier, des masses dans leur entier. Elle exige que l'on se livre sans réserve. Il n'est pas possible d'être à la fois révolutionnaire et religieux. Cela signifierait : croire à deux religions différentes. »

La révolution chinoise ne peut se contenter de prestations intermittentes ni d'adhésions du bout des lèvres. Elle exige un don du cœur. La pensée-mao est un culte où la ferveur affleure; un culte qui a son catéchisme, son missel, ses cantiques, ses prêtres, ses processions liturgiques. Comment donner son cœur à des divinités qui s'excluent ?

Les sanctuaires désaffectés

Partout où nous sommes passés, nous avons demandé à visiter les pagodes, vieilles d'un, dix ou vingt siècles. Ces lieux de culte en forme d'obus sont devenus des sanctuaires morts. Des grappes d'enfants nous attendaient sous les voûtes pour nous accompagner dans nos visites. Ils s'amusaient à nous gagner de vitesse dans la grimpée ou la descente

des interminables escaliers. Ces troupes puériles avaient pris la place des bonzes.

« Que sont-ils devenus » ? demandions-nous.

Les réponses variaient, mais leur sens restait uniforme : «Les bonzes et les bonzesses étaient sans travail, parce que le peuple ne croit plus à ces superstitions. Alors on les a mis au travail. » « Ils sont en rééducation. » « Ils suivent des stages de redressement. »

On nous a asuré que certaines pagodes étaient encore en activité. Mais il ne nous a jamais été possible d'en voir; les Occidentaux en poste à Pékin n'en avaient pas vu davantage depuis 1966.

Pourtant, comme le bouddhisme a marqué la pensée et l'art de la Chine ! Traditionnellement, les monastères étaient florissants, se livraient au commerce, détenaient des terres cultivés par leurs propres paysans-serfs, prêtaient de l'argent à un taux élevé[k]. De temps à autre, les empereurs, tentés par cette opulence et poussés par les lettrés confucéens qui redoutaient l'emprise de cette foi, sécularisaient les richesses des monastères et réduisaient les bonzes à l'état laïque. Puis le processus recommençait, comme pour les réformes agraires.

Avant 1949, beaucoup de pagodes étaient déjà désaffectées. Il subsistait cependant des communautés religieuses organisées, comme le grand monastère bouddhique de Shenfu, la lamaserie de Pékin, les temples de Luoyang. Jusqu'à la Révolution culturelle, les diplomates pouvaient venir voir les moines; c'était une de leurs distractions. Depuis, tout semble s'être éteint, comme si deux mille ans de religion, de civilisation et d'art s'effaçaient.

Sur la montagne du Fei Lai Feng (le « Pic venu en volant »), dans la province de Zhejiang, nous avons eu un aperçu d'un des hauts lieux du bouddhisme. Les bâtiments du monastère Ling Yin Si ont été restaurés à grand renfort de dorures et d'ocre. Trois bouddhas en bois doré, dont un de dix-neuf mètres, étalent leur monstrueuse bedaine et posent sur les visiteurs un regard bienveillant. Au contraire, quatre « gardiens du Ciel », dans le temple d'entrée, roulent des yeux menaçants. Le tout flambant neuf. De-ci de-là, une pagode ou une statue du Xe siècle a échappé par bonheur aux saccages par les gardes rouges et aux restaurations. Le régime combat le bouddhisme, mais conserve les

chefs-d'oeuvre de l'art bouddhique qui ont échappé aux destructions; il les incorpore aux « trésors populaires ».

La foule chinoise se répand dans ce monastère mort. Que vient-elle chercher, au milieu de ces peintures criardes ? De ce sanctuaire sans âme, sans beauté, sans recueillement, qu'attend-elle ? Quelle leçon d'histoire lui versent les haut-parleurs tonitruants, cachés dans les arbres et dans les cours du monastère ? Sans doute la même que cette longue inscription qui précise que *« ces temples reflètent l'intelligence et l'esprit de création des peuples », mais qu'ils furent « conçus par les classes dominantes qui influençaient le peuple travailleur pour assurer la perpétuation de leurs privilèges ».* Quand le bouddhisme s'endormira, la Chine s'éveillera...

Les mosquées sont-elles mieux traitées que les pagodes ? De ce qui se passe dans le Turkestan chinois, on ne sait à peu près rien[1]. Le culte musulman y serait contrarié. Mais les témoignages manquent, ces régions restant pratiquement fermées aux étrangers.

Dans la partie de la Chine qui s'entrouvre aux visiteurs, ils n'ont accès qu'à deux mosquées, l'une à Pékin, l'autre à Tianjin. Encore paraissent-elles tout spécialement destinées aux musulmans de la colonie étrangère de Pékin. Aucun Chinois n'y avait, dit-on, pénétré depuis la Révolution culturelle. En janvier 1972, la presse annonça pourtant qu'un service religieux avait été célébré à la mosquée Dongsi de Pékin, à l'occasion de la fête de l'Aïd El kébir, en présence de plusieurs représentants diplomatiques des pays musulmans, en poste à Pékin. « Des musulmans chinois » auraient également assisté à cette cérémonie[195m].

Le christianisme : un viol de souveraineté

Cependant, aucune religion ne paraît avoir fait l'objet d'une élimination aussi méthodique que le christianisme. Non seulement il ne semble pas que des églises ou chapelles soient ouvertes en permanence au culte de chrétiens chinois; mais les chrétiens occidentaux n'ont pas été traités aussi bien que les musulmans de la colonie diplomatique : ils sont privés d'offices.

Jusqu'à la Révolution culturelle, telle ambassade occidentale

s'arrangeait pour faire venir clandestinement à Pékin, une fois l'an, comme invité personnel, un prêtre qui célébrait la messe de Noël ou de Pâques, dans une atmosphère de catacombe. Les violences de la Révolution culturelle firent apparaître les périls de cette pratique, si discrète fût-elle. Le « touriste » jouait sa vie, en tout cas sa liberté. Il cessa de venir.

A Pékin, à Xi'an, à Shanghai, à Canton, nous avons demandé à pouvoir assister à une messe. Nos accompagnateurs déclarèrent avec embarras qu'ils se renseigneraient; aucune suite n'était donnée; après diverses relances, ils finissaient par nous apporter des réponses réticentes et sommaires. Notre dimanche à Pékin était trop chargé pour permettre cette échappée; on verrait en province. L'église de Shanghai était en réparation. Les gardes rouges avaient saccagé la chapelle de Xi'an. A Canton, au moment de quitter la Chine : « Quel dommage que vous ne retourniez pas à Pékin, on aurait pu vous y organiser un service religieux. » Bref, il apparaissait qu'aucun prêtre n'était autorisé à célébrer la messe, fût-ce un dimanche d'exception; même pas dans les villes les moins fermées aux étrangers; à plus forte raison dans les autres**.

Si les autorités chinoises semblent redouter particulièrement le contact entre chrétiens chinois et étrangers, c'est qu'elles ont depuis longtemps vécu la religion chrétienne, particulièrement dans la confession catholique, comme un viol de souveraineté. Les empereurs refusaient, on l'a vu, qu'une catégorie de leurs sujets fût peu ou prou soustraite à leur autorité spirituelle, pour se placer sous celle d'un souverain étranger, le Pape. Aux XVIe siècle et XVIIe siècles, ils avaient fait bon accueil aux premiers Jésuites, dont ils appréciaient les connaissances scientifiques; mais ils furent scandalisés quand ils comprirent qu'un Chinois converti cesserait de ne relever que d'eux, pour obéir aux directives du Saint-Siègen.

Dans les années 1960, une réaction nationaliste du même ordre devait se déclencher à l'égard des communistes de «la ligne Khrouchtchev », soupçonnés d'être d'obédience russe: eux aussi, puisqu'ils recevaient leur inspiration d'une capitale étrangère, étaient de mauvais Chinois. On ne pouvait pas plus admettre « ces valets de l'impérialisme soviétique », « ces renégats », « ces révisionnistes à la solde de Moscou », que les « valets du Vatican ».

Des religieuses couvertes de crachats

La Révolution culturelle a précipité l'évolution. Jusqu'en 1966, les prêtres chinois avaient pu se regrouper derrière des évêques. On semblait tolérer un christianisme chinois, à condition qu'il fût coupé du Vatican. Les missionnaires et religieuses de nationalité étrangère, à de très rares exceptions près, avaient été chassés ou emprisonnés. On pouvait penser que l'Eglise nationale chinoise, comme l'Église orthodoxe russe ou l'Église catholique polonaise, allait entrer dans une période d'isolement, où l'on ne s'attaquerait pas directement au culte, mais seulement à l'obéissance extérieure de l'Église.

Mais les premières manifestations de masse de la Révolution culturelle ont développé brutalement, sous des prétextes xénophobes, une campagne antireligieuse. Les rares églises qui demeuraient ouvertes furent mises à sac; les ornements, croix, vases sacrés qui les distinguaient encore de vulgaires salles de réunions furent pillés ou détruits[o]. Le seul couvent qui demeurât, celui des Soeurs Franciscaines de Marie, fut envahi. Les religieuses, jetées à la rue, furent publiquement battues, couvertes de crachats; les soeurs étrangères – dont une Française – expulsées à Hongkong; l'une mourut dès l'arrivée. Les trente-trois religieuses chinoises furent gardées en Chine; de ce qu'elles sont devenues, on ne sait rien.

L'escalade ne s'arrêtait pas là: le petit cimetière chrétien des étrangers fut violé; les tombes militaires, détruites. On s'acharnait sur les croix, qui étaient réduites en gravats. Les murs de Pékin se couvrirent de photo-montages d'une inspiration comparable à celle des musées antireligieux d'Union soviétique. Les accusations contre l'Église romaine s'étalaient : orphelines « vendues comme maîtresses-servantes à des propriétaires fonciers »; religieuses « exerçant des sévices sur les orphelines dont elles avaient la garde »; missionnaires « donnant leur appui aux impérialistes européens ».

L'histoire des chrétiens en Chine ne se confond-elle pas avec la chronique des explosions de haine que suscite leur présence ? Les foules déchaînées de la Révolution culturelle reprenaient une vieille tradition. Le massacre des missionnaires à Tianjin en 1870, le soulèvement des Boxers de 1899 n'ont pas de cause plus essentielle qu'une réaction xénophobe. Les Chinois non chrétiens ne pouvaient supporter que les chrétiens chinois – appelés « chrétiens du riz » – fussent protégés et nourris avec tant de soin par les missionnaires. Ils

ne désapprouvaient pas le principe de la charité chrétienne, mais ressentaient comme une humiliation qu'elle fût en Chine le fait d'étrangers, et qu'elle s'appliquât de préférence à des coreligionnaires ainsi « annexés ».

Certains refusaient de croire à la pratique chrétienne de la miséricorde. Macartney avait déjà observé qu'il était dangereux de vouloir maintenir en vie un blessé en l'emmenant chez soi : que le blessé trépassât malgré les soins prodigués, et le bon samaritain était aussitôt déclaré coupable. Les religieuses qui, après 1949, s'obstinaient à soigner les enfants atteints de la terrible maladie endémique des yeux, le trachome, ne pouvaient obéir qu'à des motifs inavouables. Les missionnaires, c'était évident, essayaient des remèdes étrangers sur les enfants chinois, ou leur arrachaient les yeux pour en fabriquer des médicaments. Dans les années qui suivirent la victoire de Mao, les prisons se remplirent de prêtres chinois, de religieuses, de missionnaires, et même de pasteurs protestants. Ce fut une des raisons principales de la répugnance que mirent les pays occidentaux à reconnaître le nouveau régime.

Dans la logique révolutionnaire, le clergé catholique, et même les fidèles, peuvent-ils être considérés comme autre chose que des agents d'une puissance adverse ? Ils obéissent à des ordres qui ne tiennent pas plus compte des intérêts nationaux de la Chine, que des intérêts révolutionnaires du prolétariat. Ils ont leurs réseaux d'information. De quoi vivent-ils ? Ou bien ils reçoivent leurs subsides de l'étranger

– insulte à la nation chinoise; ou bien ils vivent de l'aumône des fidèles, appauvrissant encore une population déjà pauvre. Ils forment un État dans l'État. Intolérable !

Les prêtres chinois sont-ils plus favorisés que les prêtres étrangers ?

Combien de prêtres régulièrement ordonnés ont-ils échappé à l'emprisonnement ou à la déportation ? Célèbrent-ils le culte clandestinement, comme les premiers chrétiens de Rome ? Il est difficile de répondre à ces questions.

On dénombrait sur le continent chinois trois millions de catholiques baptisés. Sans doute cette Église survit-elle, refermée sur elle-même,

mais s'éteint peu à peu, comme un feu de braises parcouru de rougeoiements. Il serait étonnant que des fidèles n'éprouvent pas le besoin de pratiquer leur culte en dépit du danger couru; il serait plus étonnant encore qu'un clergé décapité, sans contact avec l'extérieur, en butte aux dénonciations, puisse rayonner beaucoup.

Il est probable que beaucoup de catholiques chinois ont essayé de se conduire à la fois en bons chrétiens et en bons communistes. Dans les années qui ont suivi la « Libération », un mouvement de ralliement des chrétiens à la Révolution s'était développé. Maintes confidences en témoignaient, comme celle de cette Mère Supérieure chinoise en 1956 : «Le peuple vit mieux qu'avant, c'est indéniable, et c'est si vrai que les aumônes ont augmenté : les fidèles ne sentent pas d'incompatibilité entre la Chine socialiste et la religion catholique[196]. » Beaucoup de catholiques chinois reconnaissaient les progrès de l'économie, et ne demandaient qu'à pouvoir y contribuer, tout en conservant leur foi.

Depuis lors, la situation s'est retournée. Le communisme n'a plus besoin du ralliement des chrétiens. Il est assez fort pour se passer de leur appoint et pour les décimer, punissant le clergé chinois et la masse des fidèles d'avoir, sur ordre des évêques et du cardinal Tian, soutenu Chiang Kai-shek jusqu'au bout – et au-delà...

Faut-il parler de persécutions ? Un prêtre chinois établi hors de Chine m'a supplié de ne pas employer ce mot : « Qui dit persécution, dit martyre. Il n'y a pas de martyre en Chine. Il y a un conflit entre l'Église et l'État. L'Église a milité, sur l'ordre de ses évêques, contre l'instauration de cet État-là, et cet État le lui fait payer cher. Non, non, ce n'est pas de la persécution... »

Au père Van Coillie, qu'il interrogeait sous la lumière aveuglante d'une lampe, le juge affirmait : « Le peuple souverain n'emprisonne pas les prêtres. Nous n'arrêtons que les espions et les ennemis du peuple. Mais quelqu'un comme toi, qui as travaillé contre le peuple et contre le gouvernement, nous ne le considérons plus comme un prêtre mais comme un réactionnaire. Compris[197p]? »

Diplomatie vaticane

Cette Église, qu'un chrétien d'Occident, le cœur serré, voit s'étouffer sous ses propres cendres, aurait-elle mieux survécu, si le Saint-Siège en avait reconnu d'emblée le caractère national ?

Il est permis de le supposer, sans qu'on puisse rien affirmer. La question religieuse en Chine, on le constate en toute occasion, était empoisonnée par le problème de l'obéissance à Rome et l'existence de congrégations ayant leur siège à Rome ou Paris. Depuis le XVIe siècle, l'Église chinoise, restée étroitement subordonnée au Pape, a gardé son caractère latin, le Saint-Siège n'admettant pas qu'elle se sinisât en imprégnant la liturgie catholique des rites, de la culture, des coutumes, des chants chinois. Bien plus, elle ne s'est développée qu'au rythme de l'expansion coloniale.

Quand les évêques chinois, pour s'organiser en face de l'État communiste, se sont efforcés de créer une Église nationale chinoise, Jean XXIII, si ouvert qu'il fût, a prononcé le mot de schisme. Et la diplomatie du Vatican a paru, depuis 1949, emboîter le pas à celle de Washington[q].

Les trois millions de chrétiens de Chine continentale ont-ils été les victimes de la prédilection du Vatican pour le régime de Taibei [Taipeh] ? Certains le croient, comme l'abbé Louis Wei Tsing-sing[198]. Pour ce prêtre chinois, qui, sans être désavoué par le Vatican, a gardé des contacts avec la Chine communiste, les chrétiens de Chine pourraient être sauvés si l'Église acceptait de renoncer à soutenir les émigrés de Taiwan et de reconnaître la représentativité du régime communiste. Les catholiques chinois cesseraient-ils alors d'être considérés par leur gouvernement comme des traîtres à leur patrie ? Rien n'est moins sûr : mais enfin, ce serait donner à cette communauté chrétienne une chance d'échapper à l'étouffement.

La brebis perdue

Les chrétiens d'Occident ont-ils tendance à attacher au problème de la liberté religieuse en Chine une importance démesurée ?

Trois millions de *baptisés* sur 800 millions de Chinois; c'est-à-dire 0,4 % – alors qu'on en compte 80 % dans un pays aussi déchristianisé que la France, « pays de mission ». Sur ces baptisés, quelle proportion

souffre de ne pas pratiquer librement son culte? Un problème qui n'existe guère que pour un Chinois sur mille est-il un problème pour la Chine? Compte-t-il, auprès de la révolution en marche ? Nos interlocuteurs chinois, si fiers de pouvoir dire que l'on obtient deux récoltes de riz au lieu d'une et que l'on triple le rendement du blé, ne comprennent pas la préoccupation obsessionnelle que nous apportons au statut d'une infime minorité. Un chrétien répondra qu'il ne s'agit pas du statut d'une minorité, mais de l'annonce de la venue du Christ dans le ciel vide de la Chine : une seule brebis perdue compte plus que les quatre-vingt-dix-neuf autres... Un Chinois maoïste répondra qu'il n'entend pas ce langage.

Le problème des libertés religieuses peut-il se poser dans les mêmes termes à un peuple avancé, où les libertés de pensée, d'expression et d'action font partie du paysage quotidien – et à un peuple qui sort à peine d'un âge féodal, où le libre choix d'un système de pensée n'avait aucun sens pour la quasi-totalité de ses membres ? La liberté de pensée n'existait guère chez nous au temps des Croisades. Elle ne prévalait pas aux yeux de Louis XIV sur l'unité du royaume. Peut-elle exister dans un pays qui doit encore résoudre des problèmes de vie ou de mort? Les chrétiens de Chine souffrent-ils plus que les camisards sous les dragonnades ? La Révolution française et même le « Petit Père » Combes étaient-ils si préoccupés de liberté religieuse ? Et l'Église catholique, dans les régimes où elle se confond encore avec l'État, se préoccupe-t-elle de la liberté des autres cultes ?

De toutes les religions, le catholicisme est peut-être la plus étrangère à la Chine, la moins adaptée à sa culture. Comment ce peuple qui se sent le plus ancien et le plus civilisé de la terre, aurait-il accepté de se rallier à une religion vers laquelle aucune tradition ne le porte ? Le christianisme chinois pourrait-il résister à la terrible pression d'un système qui ne laisse pas d'autre choix que de se rallier totalement à lui ? Il est vrai que non loin de là, à Nagasaki, des chrétiens japonais évangélisés du temps de saint François Xavier, et restés sans aucun contact avec l'extérieur, ont gardé en secret leur foi et se la sont transmise pendant plusieurs générations, du XVIIe au XIXe siècler.

3. - Le commencement de la sagesse

Un cycliste brûle un feu rouge

L'agent qui surveille le carrefour – un militaire en vert, la casquette enfoncée – donne un coup de sifflet. Un cycliste pékinois vient de brûler un feu rouge : il se retourne furtivement, puis pousse sur sa pédale. Second coup de sifflet. Avant que le cycliste ait pu faire un mètre, des passants se jettent à sa rencontre, l'obligent à mettre pied à terre, l'entourent d'un cercle hostile en attendant que l'agent arrive. Celui-ci dit un seul mot, sur un ton plus modéré que ne le laisserait supposer l'attitude menaçante de ses acolytes bénévoles. Il écarte lui-même la foule et invite le cycliste à repartir. Pas de procès-verbal, pas d'admonestation. La scène s'est dénouée comme par enchantement, aussi vite qu'elle avait surgi. Le militaire-policier reprend sa faction; à peine a-t-il relevé sur un calepin une brève indication.

Le lendemain matin, au moment de partir pour l'usine de tissage où il est manutentionnaire, le cycliste imprudent voit entrer dans son petit logement un membre du Comité révolutionnaire du bloc de maisons. Sur un ton sévère, ce responsable lui reproche son incartade de la veille et lui fait longuement la morale. C'est grave d'avoir brûlé un feu rouge. Grave, de ne pas avoir obtempéré au premier coup de sifflet. Grave, d'avoir déchaîné la colère des larges masses populaires, animées par le souffle révolutionnaire de la pensée-mao. Encore plus grave, de ne pas s'être rendu compte de la gravité de sa conduite.

Le cycliste est à la torture. Il va être en retard. Son retard s'aggrave et il en mesure les conséquences croissantes. Quand le responsable du Comité révolutionnaire du bloc lui permet enfin de partir, notre cycliste, de plus en plus penaud, comprend que la série des ennuis a commencé pour lui. Arrivé à son usine une demi-heure après l'heure de pointage, il se fait interpeller par son contremaître. Dès qu'il a décliné son explication, il est prié d'aller rendre compte de sa conduite devant les responsables du Comité révolutionnaire de l'usine : il est réprimandé pour son retard, pour la cause de ce retard, pour le préjudice qu'il apporte ainsi à la production de l'usine, pour l'ombre qu'il porte sur la bonne réputation de l'entreprise.

Les jours suivants, le cauchemar s'amplifie : un membre du Comité révolutionnaire du quartier, un responsable du Parti viennent lui adresser des avertissements à domicile. Devant ses camarades d'atelier, devant ses voisins d'immeuble, il doit se livrer à une autocritique, pour laquelle il est énergiquement « aidé ».

Cette histoire vraie, qui ressemble à un conte de Kafka, et qui s'est déroulée à Pékin en 1967, m'a été contée par un témoin direct. Des milliers de cas semblables ont probablement lieu chaque jour. Le pays est quadrillé. Tous les Chinois sont identifiés, encadrés, suivis de près. Les captifs, quand ils quittent leur camp, continuent d'être contrôlés presque aussi étroitement que lorsqu'ils étaient incarcérés. De la prison close à la prison ouverte, de la prison ouverte à la liberté surveillée, il n'y a que des nuances. Personne, en Chine, ne peut échapper au système.

L'obligation de mouchardage

Chaque fois que l'un de nous laissait paraître une moue sceptique en entendant d'une bouche officielle de surprenantes affirmations sur la vertu des Chinois, l'exemple du cycliste me revenait à l'esprit.

Personne ne fume plus l'opium? Il n'y a plus de prostituées? Jamais d'adultère ? Les garçons s'abstiennent de toute relation sexuelle avant trente ans, les filles avant vingt-cinq, et ne s'y livrent que dans le mariage ? Comment le croire ?

« Ils n'ont aucun mal. Ils sont guidés par la conscience des masses. S'ils étaient sur le point de céder à la tentation, ils savent qu'ils seraient vite *aidés*.

– « Aidés » comment ?

– Aidés par les voisins. Par les camarades de travail. Par les responsables du Comité révolutionnaire de l'entreprise ou du quartier.

– Et ceux qui réussissent à ne pas se faire prendre ?

– Cela a pu se produire pendant les désordres de la Révolution culturelle, mais en temps ordinaire c'est tout à fait impossible.

– N'arrive-t-il pas que l'on obtienne des complicités? Chacun n'a-t-il pas intérêt à garder le silence pour en bénéficier à son tour ?

– Cela peut arriver. Mais il y a toujours quelqu'un qui enfreindra ce silence. Et les larges masses populaires seront aussi sévères envers ceux qui se sont tus, qu'envers celui qu'ils ont couvert. »

Voilà la version officielle. Certes, en Chine comme partout, on doit parvenir à tourner les règles les plus rigides. Simplement, c'est plus difficile qu'ailleurs. Il est probable aussi qu'un étudiant qui a des rapports avec une étudiante, un homme qui trompe sa femme, un récidiviste de l'opium, une prostituée qui tente de reprendre ses activités, un foyer qui semble mener un train de vie au-dessus de la moyenne et de ses moyens, courent de graves dangers personnels. C'est le commencement de la sagesse. Et sans qu'il soit besoin de beaucoup de gendarmes. Ni d'une police politique aussi puissante que dans les autres pays communistes. Ici, la « conscience des masses » tient lieu de N.K.V.D.

La vertu et la délation ont-elles attendu la République populaire de Chine pour faire bon ménage ? A Athènes, la pratique du mouchardage*, la *mênusis* faisait partie des fondements de la démocratie. Dans les communautés monastiques, chaque religieux est tenu de rapporter au supérieur tout manquement à la vertu dont il a pu être témoin, fût-ce par indiscrétion. Cette obligation n'a cessé d'être respectée depuis des siècles – particulièrement dans les couvents de femmes –; au cours des séances de *chapitre,* les religieux qui hésitent à s'accuser eux-mêmes des fautes qu'ils ont commises sont généreusement « aidés » par leurs frères.

Y a-t-il jamais eu de vertu spontanée ? S'imagine-t-on que lorsque les contraintes sont levées et qu'on n'a plus à redouter aucune surveillance, on devienne naturellement bon ? A-t-on déjà vu une société réelle justifier la béatitude des principes « rousseauistes » ? Il est curieux que l'on se réclame précisément de Mao ou de Freud, pour justifier le « spontanéisme » des instincts. La société maoïste est vertueuse; mais c'est une vertu collectiviste, imposée par la pression sociale. Freud, que l'on voudrait rétrospectivement présenter comme un initiateur de la « société de tolérance », démontre amplement qu'il n'y a pas de civilisation sans répression : « La majorité des hommes n'obéissent aux interdictions qui limitent les désirs instinctifs, que là où la contrainte extérieure peut se faire sentir, et tant qu'elle est à redouter. Ils ne se refusent pas la satisfaction de leur cupidité, de leur agressivité, de leur convoitise sexuelle, ils n'hésitent pas à nuire à leur

prochain par le mensonge et le vol, s'ils peuvent le faire avec impunité[199]. »

Les philosophes chinois de «l'École des Lois », contemporains d'Alexandre le Grand, ne disaient pas autre chose : « L'homme est mauvais de nature. Il faut le persuader si l'on peut; sinon, l'obliger d'agir correctement. » Il n'est pas capable d'adopter par lui-même la conduite qui convient à la société. Il doit se plier à la pression du groupe: «Les hommes seront répartis en groupes mutuellement responsables les uns des autres et tenus à la dénonciation mutuelle de leurs crimes; faute de quoi ils seraient punis de la même peine que le criminel[200s]. »

De fait, dans la Chine classique, les Chinois des différentes catégories étaient déjà invités à se contrôler et à se dénoncer mutuellement, à la façon d'un écolier responsable de sa classe, qui serait chargé, non de représenter ses camarades auprès du maître, mais de les « cafarder » pour leur bien. Macartney avait déjà remarqué cette pratique : « Il y a en Chine une *institution* qui vaut d'être signalée... Chaque dixième marchand répond de la conduite de neuf familles voisines, dans les choses qu'il lui est possible de surveiller[201]. » Pourquoi le pouvoir abandonnerait-il cette méthode traditionnelle, alors qu'elle est plus utile que jamais ? Ne constitue-t-elle pas le moyen le plus efficace – et peut-être le moins hypocrite – pour faire tenir debout un empire de huit cents millions d'hommes en vertigineuse mutation ?

La conscience des Chinois reste muette devant le sort du vaincu livré à la cruauté. Car dans les déferlements d'agressivité destructive, on a recours à des arguments d'ordre religieux: les victimes sont « démoniaques » et n'ont de l'espèce humaine que l'apparence. Les « révisionnistes » sont traités de « chiens ». Or, les chiens ont disparu de Chine, sur ordre. Pourquoi éprouverait-on des scrupules à liquider les « chiens de révisionnistes » ?

Comment les Chinois supportent ces pratiques

Mais qui pourrait soutenir que ce système fonctionne sans souffrance ? A Wuhan, cette femme aux cheveux gris, au visage fin, qui nous regarde passer en se penchant à sa fenêtre avec un regard désespéré. A Canton, cette jeune femme qui répond à ma question par

le truchement d'un interprète et qui me regarde fixement, d'un air de prière muette; ses yeux semblent dire: « Je voudrais vous parler et vous voyez bien que je ne le peux pas, avec cet interprète et mes collègues qui m'écoutent. » Tant de détresse silencieuse – perçue, ou imaginée. Les mille cachotteries qui constellent une randonnée, malgré les portes qui s'entrouvrent, ou à cause d'elles. Des accompagnateurs d'où n'émane pas une parole qui ne puisse être répétée à leur chef. Mais de temps à autre, que de confidences semblent passer dans un regard, que d'aveux dans un silence[t]...

Il ne s'ensuit pas que les masses soient hostiles à un régime qui a transformé leur vie... Les siècles les avaient habituées à une soumission confinant à l'esclavage; l'inflexible rigueur du système doit leur paraître douce, par rapport à la « féodalité » sous laquelle elles peinaient. Mais les Chinois qui appartenaient aux classes privilégiées, ou ceux qui ont pu établir une comparaison avec des sociétés étrangères, doivent ronger leur frein. Et qui pourrait supporter aisément le représentant du Comité révolutionnaire de la rue, sorte de « concierge du Parti », surveillant les allées et venues, humant l'air à la recherche des effluves d'opium, traquant les amoureux, pénétrant partout sous le moindre prétexte, notant que le portrait de Mao n'est pas suspendu au-dessus du lit, indiquant à la police des visites suspectes, apportant tour à tour le secours en cas de maladie, l'hygiène imposée pour prévenir le retour à une pratique malsaine, le dépannage quand on est dans le besoin, la dénonciation, la culture, le fanatisme ?

La notion de liberté a-t-elle un sens en Chine ?

La liberté ? Nombre d'intellectuels chinois se sont demandé si elle n'était pas une notion occidentale, dénuée de signification pour la Chine. Dans un admirable texte de 1924, Sun Yat-sen avait répondu à cette question. « Depuis que cette idée de liberté a fait son entrée en Chine, il n'y a que les savants qui, à force de recherches, sont arrivés à la comprendre. Si nous parlons de liberté au campagnard, à l'homme de la rue, ils n'y comprendront rien. La liberté n'a de sens que pour ceux qui ont étudié à l'étranger, ou encore ceux qui s'intéressent aux affaires politiques de l'Europe et de l'Amérique, et qui entendent continuellement ce mot ou le rencontrent dans leurs lectures. Mais eux non plus ne savent pas ce qu'est, au fond, la liberté[202u]. »

On ne comprend que ce dont on a fait l'expérience : l'amour a-t-il une signification pour qui ne l'a jamais connu ? Les Chinois ne ressentent pas la privation des libertés à l'occidentale, parce qu'ils ne les ont jamais vraiment pratiquées. Elles sont un luxe auquel seuls peuvent accéder ceux qui sont pourvus du minimum vital.

Cette dénonciation de la liberté ne va d'ailleurs pas sans ambiguïté. Vingt pages plus loin, le « Père de la Patrie » avance paradoxalement que la Chine ne manquait pas de liberté, mais en avait trop: « L'Europe a fait la révolution pour conquérir la liberté dont elle était privée. Nous autres, nous voulons la faire parce que nous sommes malades d'être trop libres[203]. »

Ces deux idées sont-elles contradictoires ? Jusqu'à la révolution, la Chine, sans cohésion interne, incapable de résister aux pressions étrangères, vivait dans un laisser-aller aux limites de l'anarchie. Magma inorganique et incontrôlable, elle souffrait d'un excès de *liberté*. Même si l'exercice des *libertés individuelles* y était entravé par l'oppression impériale, « féodale » et bureaucratique. L'histoire nous montre en effet que la liberté, ce fut le plus souvent, non pas ce large couloir au sol bien nivelé, que quelques sociétés libérales et développées ont su aménager entre le despotisme et l'anarchie; mais plutôt une échappatoire précaire, que les hommes se taillent dans le système politique le plus répandu sur la terre: le despotisme compensé par l'anarchie – un despotisme souvent d'autant plus brutal et cruel, qu'il reste artisanal.

Pour les Chinois, les libertés ont paru, comme le christianisme ou le commerce, une idée de l'Occident, donc une idée réprouvée. Elles ont été emportées par le nationalisme chinois, un nationalisme qui sait devoir son succès à une organisation collective sans faille. La Chine a renoncé aux libertés des individus pour recouvrer une liberté collective. Ici encore, Mao a fait ce que prêchait Sun Yat-sen : « Pour repousser l'oppression étrangère, il faudra battre en brèche la liberté de chacun. Si nous appliquions cette notion de *liberté* à l'individu, nous redeviendrions du *sable dispersé*. Il faut l'appliquer à la nation. L'individu doit sacrifier ses libertés, tandis que la nation doit acquérir une liberté complète. »

Si les Chinois supportent un régime dont on n'oserait dire qu'ils ne souffrent pas, c'est à coup sûr par patriotisme. Leurs dirigeants imaginent bien qu'un relâchement de la discipline de fer qui règne en

Chine augmenterait la dose de « libertés individuelles » ; mais en affaiblissant la nation dans ses efforts pour le développement économique et sa cohésion face à l'étranger, ils estiment qu'ils lui feraient courir le risque de redevenir une semi-colonie, soumise à l'exploitation des pays riches. Dans le processus d'aliénation qui s'ensuivrait, la Chine perdrait à nouveau sa «liberté collective ». Y gagnerait-elle longtemps les libertés individuelles ?[v]

Le raisonnement a sa force. Nous pouvons penser que le *prix à payer* est excessif. Et nous avons souvent l'impression que cette opposition entre les deux libertés, la collective et l'individuelle, est arbitrairement exagérée. Mais est-ce à nous de répondre pour la Chine ?

a Les missionnaires évoquaient déjà avec admiration au siècle dernier cette relative liberté d'aller et venir dans les prisons chinoises. Par exemple, le père Clet, lazariste, le 18 février 1820, dans une lettre écrite... à la veille de son martyre.

b Le principe de Saint-Just : « Pas de liberté pour les ennemis de la liberté » s'énoncerait plutôt en Chine, où la liberté n'est pas une valeur essentielle : « Pas de liberté pour les ennemis du peuple. »

c Les migrations intérieures, plus ou moins « encouragées », ont toujours existé en Chine (ex. : les Hakkas dans le Guangdong, les naturels du Shandong en Mandchourie, avec la bénédiction des empereurs Qing).

d Jean Pasqualini *(Prisonnier de Mao)* évalue les captifs des « camps de travail forcé » à seize millions.

e Il est vrai que Lai Ying n'était pas seule en prison : elle y découvre un étrange échantillonnage d'humanité. Le témoignage du Franco-chinois Jean Pasqualini, qui a vécu sept ans (1957-1964) comme *« Prisonnier de Mao* », surtout dans des camps de travaux forcés, est encore plus instructif.

f Des Chinois n'ont pas manqué de me faire remarquer que le père Van Coillie ne fait pas état de l'acte d'accusation porté contre lui : «Pourquoi, m'ont-ils dit, la plupart des religieux ont-ils été simplement *expulsés* et seulement quelques autres *emprisonnés?* Il y a bien une raison à cette différence de traitement. »

g *Éducation et rééducation par le travail manuel sont vieux comme la Chine. Xunzi, philosophe confucéen du IIIe siècle avant notre ère, écrit notamment : « A travers le balayage, peuvent s'acquérir les plus grandes vertus et les principes moraux... » A la porte de leurs camps de concentration, les nazis avaient écrit :* « Arbeit macht frei *», Le trarail libère (1990).*

h Ce dernier ordre fait allusion aux allées et venues de millions de jeunes pendant la première année de la Révolution culturelle, d'un bout à l'autre de la Chine.

i C'est-à-dire du Conseil de cabinet (en formation restreinte, à l'exclusion des ministres techniques), présidé par Chou En-lai.

j *En 1926, l'écrivain révolutionnaire Lu Xun, mesurant le poids écrasant de la tâche qui attendait les jeunes générations chinoises, écrivait : « Pour les peuples en développement, il n'y a pas de raccourci*[193]*. » Soixante ans plus tard, Deng lui fait écho : « La Chine a commis des erreurs pour vouloir aller trop vite. » Il s'adresse alors au chef d'un état marxiste du tiers monde, le Zimbabwe, le 28 août 1985*[194] *(1990).*

k *Depuis Qin Shihuangdi, soit depuis vingt-deux siècles, le taux de l'argent ne fut jamais inférieur à 3 % par mois - 36 % l'an (1990).*

l *On en sait beaucoup plus maintenant. Un séjour effectué au Xinjiang en juillet 1989 a donné lieu à un chapitre de* La Tragédie chinoise. *Par exemple, après 1966, une cinquantaine de mosquées à Kashgar – oasis à proximité du Turkestan soviétique – ont été fermées. En 1986, une seule a été rouverte. Les autres avaient été transformées en garage, remises, abattoirs, ou – la pire injure en Islam – porcheries (1990).*

m *La même mésaventure qu'aux mosquées du Turkestan est arrivée aux sanctuaires tibétains, comme celui de Ganden, totalement détruit. On incrimine aujourd'hui les gardes rouges. Mais la volonté de siniser le Tibet est trop antérieure à la Révolution culturelle, pour qu'on soit réellement convaincu de la sincérité de ces regrets tardifs (1990).*

** Notre demande ne porta pas de fruits pour nous, mais pour d'autres visiteurs. Quelque temps après nous, le député italien Colombo put assister à une messe dès qu'il l'eut demandé. De même, l'année suivante, une délégation de la Commission des Affaires étrangères de l'Assemblée nationale, conduite par Jean de Broglie. Dans les deux cas, la messe était célébrée par un prêtre visiblement «jureur», en présence de quelques vieilles dévotes, réquisitionnées pour l'occasion selon toute apparence. A

l'issue de l'office, le prêtre prononça quelques propos sévères sur la « politique réactionnaire » du Vatican, « allié du Guomindang et des impérialistes ».

n *La Constitution de 1982 stipule, en son article 36 : « Les groupements religieux et les affaires religieuses ne sont assujettis à aucune domination étrangère. » Déjà, il y a deux siècles, l'empereur Qianlong interdisait à un haut mandarin lamaïste en poste à Lhassa, de rendre le moindre hommage au Dalaï... Et Kangxi, en 1717, proscrit le christianisme qu'il avait autorisé en 1692, quand il comprit que ses serviteurs jésuites avaient conservé des liens avec le pape. Depuis le début des années 1980, des églises ont été rouvertes dans les grandes villes des provinces maritimes, de Pékin à Canton. La messe est dite en latin, dans le rite d'avant Vatican II. Les instructions consécutives au concile ne sont pas parvenues à Pékin. Ou du moins, les prêtres «jureurs», dits « patriotes », les ignorent. La cathédrale de Pékin, rouverte en 1985, est desservie par un évêque «patriote» – donc schismatique (1990).*

o Ces agissements brutaux de certains gardes rouges, ainsi que d'autres manifestations signalées plus loin, ont été par la suite dénoncés comme « sabotages visant à dénaturer la Révolution culturelle » et, m'a-t-on affirmé, sévèrement punis.

p *Les changements politiques qui ont suivi la mort de Mao ont assoupli la politique religieuse. Des personnalités catholiques ont participé ès qualités à la Conférence consultative politique du peuple chinois, remise en activité, ainsi qu'à la Ve Assemblée populaire nationale. On commence à parler davantage de religion en Chine. Dans une dictature idéologique, la possibilité de parler est déjà beaucoup ! Ainsi, le Panchemlama Erdeni Chuji-geltseng a pu sortir de prison et reprendre son activité, revenant à Shigatse, la capitale du Tibet, et donnant des interviews largement diffusées en Chine et à l'étranger, avant de mourir en 1990. Un Institut de recherche sur les religions a d'autre part été créé à Pékin au début de 1978 (1990).*

q Il est vrai que la diplomatie vaticane a pris depuis 1965 une attitude plus nuancée (discours de Paul VI aux Nations Unies, message à Mao en 1966).

r *La Chine n'est pas le Japon; au XVIIIe siècle, les missionnaires déploraient que les «chrétientés chinoises» qui restaient plusieurs années sans recevoir de prêtres, altérassent très vite leur foi et ses pratiques (1990).*

* La μηνυστς, dont Platon dans *les Lois,* Thucydide et Démosthène décrivent le mécanisme en des termes qui pourraient se transposer dans la Chine de Mao. En français, « moucharder » évoque l'idée d'une dénonciation un peu honteuse, chuchotée

en cachette à l'oreille du chef. En Chine, au contraire, on s'en prend directement au fautif, en l'invectivant en public, au cours de séances de « critique» et d'« autocritique».

s *Il est vrai que la famille-clan, qui servait d'écran à l'individu, réglait elle-même à peu près toutes les infractions, ce qui tempérait considérablement l'absolutisme du système politique. En outre, l'usage, vieux comme l'ordre chinois, veut que la dénonciation d'un suspect par sa famille soit pour le juge un motif de clémence; en livrant un des siens, on fait déjà amende honorable à l'ordre (1990).*

t *Constante encore, en Chine : les compagnons de Macartney ont le sentiment que certains de leurs accompagnateurs ouvriraient bien leur cœur, mais qu'ils redoutent leur propre entourage (1990).*

u *Le sinologue Étienne Balazs dit encore, en 1968, de la liberté: « Cette notion est toujours restée étrangère aux Chinois. » Et il note que les métaphores utilisées longtemps pour traduire cette idée comportent toutes une idée péjorative de relâche*ment[204] *(1990).*

v *Deng fait siennes nombre d'idées de Mao; il fait siennes aussi celles de Sun Yat-sen*

sur la Chine et la liberté: « Que peut-on attendre de la pagaille et de la désunion ? Si, dans le passé, les impérialistes ont pu nous humilier, n'est-ce pas, justement, parce gue nous étions comme du sable mouvant ?» [205] *Sur ce point, le malentendu persiste, entre la Chine et l'Ouest. Deng dit encore : « La notion de droits de l'homme dans le monde occidental et la nôtre sont différentes ; nous ne parlons pas de la même chose*[206]*,» Jacques Maritain écrivait : « Tous les hommes sont faits du même limon, mais pas du même souffle*[207][208]*.» (1990)*

CHAPITRE XXIII

Des esprits courbés

1. - La rectification des consciences

« Je me trompais. Je faisais du révisionnisme sans le savoir. Je m'étais laissé insidieusement gagner par les délices de l'esprit bourgeois. Les critiques des masses m'ont ouvert les yeux. J'ai subi une dure rééducation. Aujourd'hui, j'ai compris mon erreur. »

Ce refrain, que nous avons si souvent entendu, offre une variation sur une vieille doctrine qui, bien que minoritaire dans l'histoire de le pensée chinoise, renaît sans cesse : l'individu n'est pas capable de distinguer par lui-même ce qui convient à son cas. Il doit suivre la ligne qui lui est indiquée. Quand il choisit sa voie personnelle, il ne peut que se tromper. « S'il fallait attendre », disait au III$_{e}$ siècle avant Jésus-Christ, Han Feizi, un maître de l'École des Lois, « qu'on ait trouvé un bois naturellement droit, on ne ferait pas une flèche en cent générations. S'il fallait attendre qu'on ait trouvé un bois naturellement rond, on ne ferait pas une roue en cent générations. Et cependant, depuis des générations, on monte dans les chars et on chasse à l'arc. Comment cela? C'est que l'art de redresser et de courber le bois a été appliqué[209]. » L'art de redresser et de courber les esprits vient en Chine du fond des âges[a].

« Il vaut mieux faire mourir les idées que les hommes », m'affirmait, devant une table bien garnie, un dirigeant du Comité révolutionnaire de la province du Jiangsu, l'air bon vivant. Nos voisins de table, Chinois ou Français, approuvèrent bruyamment. Comment ne pas se rallier à un principe aussi raisonnable ?

Terrible phrase, dans sa bienveillance voulue. Et si les hommes vivaient de leurs idées? Si ces idées étaient enracinées dans la sensibilité, nourries de chair et de sang ? Si en les tuant, on ôtait son

sens à la vie ?

On ne sait finalement ce qui domine dans cette attitude, du mépris des idées (au profit de la vie), ou du mépris de l'individu (au bénéfice du groupe). Faut-il dire : de sa méconnaissance ? Non : l'expérience chinoise démontre, une nouvelle fois, la malléabilité de notre espèce. La Chine est peut-être le premier régime social qui ait exigé de chacun non seulement l'obéissance, mais encore l'adhésion. Et qui même ait si bien su mettre au point des mécanismes d'adhésion, qu'il peut faire passer au second plan les obligations d'obéissance.

La servitude volontaire, est-ce encore une servitude ? Mais où est ici la part de libre volonté ? Nous connaissons, ou nous devinons, la pression énorme et continue qui s'exerce sur les consciences.

Depuis la fin de la « campagne d'élimination des contre-révolutionnaires » – laquelle a duré de 1949 à 1954 – jusqu'à la Révolution culturelle, en 1966, le communisme chinois ne paraît pas avoir procédé à des liquidations *systématiques,* qui soient comparables à celles devant quoi Staline et les siens, longtemps après les premières années du régime, n'avaient pas reculé. Il a épargné d'autant plus de vies humaines, qu'il était plus efficace à l'égard des pensées. Les intellectuels paraissent avoir, lors de l'instauration du communisme, échappé le plus souvent aux exécutions sommaires, qui ont essentiellement atteint les «propriétaires fonciers » et les « criminels de guerre ». Ils ont d'abord été amenés au régime par la séduction. C'est seulement plus tard qu'ils ont subi les dures vicissitudes des campagnes de rectification.

Une fois de plus, le régime maoïste pousse une tradition chinoise au bout de sa logique. Aujourd'hui, comme deux millénaires plus tôt, chacun est invité à «se retourner résolument contre l'ennemi tapi à l'intérieur de son crâne ». La séance d'autocritique peut, en période de crise, se transformer en séance d'accusation, suivie d'exclusion, d'arrestation, voire d'exécution – quand il le faut. Depuis la rupture de 1960, les Russes, libérés de leur mauvaise conscience par la déstalinisation, n'ont pas hésité à accuser Mao de « cruauté intellectuelle » et ont comparé Hangzhou, séjour préféré de Mao sur les rives fleuries du lac de l'Ouest, au Capri d'un autre Tibère.

En réalité, tout se passe comme si Mao avait pris, loin des servitudes quotidiennes du pouvoir, la succession de l'empereur, gardien de la

doctrine, appuyé sur un vaste appareil inquisitorial pour en maintenir la pureté.

«Plutôt la chambre à gaz»

Aucun Chinois ne doit ignorer qu'il se trouve en situation de redressement perpétuel. Dans les unités de production, lors des séances rituelles, si quelqu'un oublie de s'accuser, d'autres le font à sa place : les camarades qui ne diraient mot quand ils constatent une faute s'en feraient les complices. « Ils aident leur camarade à ouvrir les yeux sur ses défauts et, au besoin, à retrouver le droit chemin », m'a dit un de nos accompagnateurs. S'il persiste dans son erreur, ils le clouent au pilori jusqu'à ce qu'il finisse par déclarer :

« Je me rends compte de l'énormité de mes fautes. Grâce à vous, je suis devenu lucide. Je m'étais laissé entraîner sur la voie de la facilité et du retour au passé. Je mesure l'ampleur des préjudices que j'ai causés à notre communauté de travailleurs. J'ai compris. Je vais m'efforcer, sous le contrôle du Comité révolutionnaire, de purifier ma pensée, pour me montrer plus digne du président Mao. »

J'ai montré le rôle de psychothérapie collective que jouaient pareilles séances. Mais, après avoir admiré les effets de la rectification en douceur, il faut s'interroger sur la contrainte qu'elle fait peser.

Est-ce afin de remodeler la conscience collective, est-ce parce qu'il croyait ses compatriotes en assez bonne voie de rectification pour encourager leur spontanéité, ou en vue de leur tendre un piège, que Mao avait lancé le mot d'ordre des « Cent Fleurs » – appel aux «critiques constructives qui viendraient de toutes parts », et sur lesquelles fonder les réformes nécessaires ? Les critiques proliférèrent. Mais – au lieu d'attaquer les mauvais révolutionnaires, comme dans une séance d'autocritique bien tenue en main – elles sapaient les fondements mêmes de la révolution. Il fallut vite retourner à la sévérité. Style d'épreuve : il devenait possible d'éliminer les intellectuels contestataires, ainsi que les membres du Parti qui avaient laissé la voie libre à cette contestation.

Parmi les critiques qui se sont fait jour à cette époque, beaucoup nous sont parvenues. Par exemple, cette lettre ouverte à Mao, publiée

dans un journal de Hankou : « Des citoyens, dont le nombre a été passé sous silence, ont été détenus dans tout le pays par les unités dans lesquelles ils travaillaient (ce n'est pas mon cas). Nombre d'entre eux sont morts parce qu'ils n'ont pu supporter cette action de rectification. Je reconnais qu'au cours de ces sept années... les résultats positifs l'emportent. Néanmoins, les intellectuels qui ont choisi de mourir en sautant de hauts édifices, en se noyant dans les fleuves, en avalant du poison, en se tailladant la gorge, ou d'autres façons, ne se comptent pas[210]. » L'auteur de cette lettre conclut qu'il préfère le massacre physique «des chambres à gaz d'Hitler », ou l'« enterrement vivant des lettrés » du despote Qin Shihuangdi, à ce « massacre psychologique », à cette « destruction morale ».

Ce document et tant d'autres aussi bouleversants, sont parvenus jusqu'à nous. Ils existent. Le temps ne les efface pas. Il faut les regarder en face, et se demander pourquoi, et sous quelles trop fortes pressions, des hommes ont choisi de mourir.

De cette destruction morale, nous avons des témoignages qui livrent en détail les savantes techniques du « lavage de cerveau ». Le plus inquiétant, peut-être, est de se rendre compte qu'il ne s'agit pas de procédures exceptionnelles, réservées à des « ennemis de classe » virulents ou obstinés; mais qu'il s'agit, sous une forme atténuée, d'un phénomène universel et quotidien.

Libéré, le père Van Coillie relit *Le Zéro et l'Infini.* Lors d'une première lecture, l'ouvrage lui avait paru «exagéré, systématique, écrit à des fins de propagande ». Cette fois, « lorsque je le fermai, écrit le père Van Coillie, je constatai qu'il restait en deçà de la réalité. Ce que j'avais découvert dans la prison de Pékin était pire que ce que Rubashow avait expérimenté en Union soviétique, exception faite de sa propre liquidation finale[211] ».

Les effets du lavage de cerveau se font sentir bien après qu'il a été subi. Sur le bateau qui le conduisait vers Hongkong, le père Van Coillie, bien qu'en route vers la liberté, demeurait dans un état de grande tension nerveuse. Il n'osait raconter à personne ce qu'il avait subi. Entendant un groupe de personnes parler russe, il se précipita, poussé par un réflexe, et leur dit :

« Vous êtes Soviétiques ? Vous êtes nos frères ! Sachez-le, je suis un criminel. Jadis, j'ai médit de vous, mais j'étais dans l'erreur, je parlais

de choses que je ne connaissais pas. Mes yeux se sont ouverts depuis lors... »

Ses interlocuteurs le laissèrent parler, un peu surpris, pour lui apprendre enfin qu'ils étaient des Russes blancs, qui avaient quitté leur pays depuis longtemps.

Allongé sur sa couchette, le père se mit à analyser ce qu'il avait dit. Le pensait-il réellement ? Aucunement : « Je parlais sous l'impulsion d'une psychose d'angoisse et par habitude de répéter ce que j'avais entendu affirmer des milliers de fois. Si l'on appuie sur le bouton *Union soviétique* du robot, toute la litanie se dévide automatiquement. Plus de six cents millions de Chinois eussent fait de même en semblable occurrence – les enfants de huit ans comme les vieillards de quatre-vingt-dix[212]. »

La grande souffrance des intellectuels

Il a fallu les délires collectifs des « Cent Fleurs » et de la Révolution culturelle, pour que jaillissent beaucoup de témoignages sur les souffrances des intellectuels. La méthode suivie par le régime est relativement humaine, puisqu'elle cherche à convertir et non à tuer. Mais convertir ainsi, n'est-ce pas tuer l'esprit ?

La pression du groupe est telle, que la quasi-totalité des intellectuels qui la subissent se repentent publiquement de leurs erreurs, et s'efforcent de retrouver « l'union avec le peuple » – incapables de résister à l'écrasante culpabilité de l'isolement.

Pour des intellectuels chinois de formation occidentale, il est humiliant de constater qu'aux yeux d'un militant communiste, ils passent pour des ignorants. Les propagandistes, enchérissant sur l'enseignement du Maître, tournent en dérision les prétentieuses « spécialités » des intellectuels. Ils font circuler des anecdotes comme celle de l'oto-rhino qui se refusait à soigner l'oreille droite parce qu'il était spécialiste de la gauche. Le « médecin aux pieds nus », formé en trois mois, guérit plus sûrement que le spécialiste à oeillères. L'ingénieur formé en six ans d'université a moins d'intuition, pour inventer une nouvelle technique, que l'ouvrier armé de la pensée-mao. Etc. Il est vrai que Chou En-lai et quelques autres sont d'un avis

différent : «être rouge», soit; mais «être expert» importe davantage.

Des intellectuels qui ne trouvent pas insignifiant d'avoir acquis dans leur discipline des connaissances de niveau international, se trouvent désemparés quand ils doivent se conduire en écoliers devant des cadres du Parti, dont le niveau intellectuel leur paraît fort inférieur au leur. Ils admettent difficilement que la ferveur révolutionnaire d'un jeune paysan ou d'un jeune ouvrier soit plus haut placée, dans la hiérarchie des valeurs maoïstes, que le savoir le plus rare dans la discipline la plus obscure.

Mais le pire des châtiments, pour un intellectuel, est encore de rester sans affectation. Se voir refuser, souvent sans deviner pourquoi, ni par qui, l'accès d'une fonction, ne pouvoir jouer de rôle ni exercer d'influence, c'est la plus désespérante des frustrations. Dans la Chine classique, un fonctionnaire lettré privé de poste perdait beaucoup de son prestige, puisqu'il était éliminé de la compétition sociale pour une faute qu'on supposait grave; dans la République populaire, l'intellectuel rejeté par le système se demande en outre avec angoisse si cette oisiveté n'est pas le prélude à des sanctions encore plus sévères – ne fût-ce qu'une sanction pour oisiveté.

« L'acupuncture, m'a déclaré un médecin, est bien nécessaire pour soulager les tensions nerveuses. Nous ne pratiquons pas les cures psychanalytiques et nous n'enseignons pas les doctrines du docteur Freud; mais nous dénombrons beaucoup de névropathies, surtout parmi les intellectuels en *conflit avec eux-mêmes.* » Notre civilisation occidentale n'a pas le monopole des délabrements nerveux...

Certaines méthodes employées témoignent, dans leur rudesse – comme tant de choses en ce pays – de la pérennité chinoise. Le Guomindang y faisait largement appel, pour rééduquer les communistes. Washington a autorisé la publication d'une correspondance officielle, prouvant, qu'avant 1944, le Département d'Etat était parfaitement informé de « l'existence de camps de *redressement de la pensée* dans au moins neuf provinces de la Chine du Guomindang ».

Dans ces camps, on allait même jusqu'à « pratiquer couramment la torture » et ceux qui avaient la bonne fortune d'en réchapper, demeuraient « généralement brisés de corps et d'esprit[213] ». Les autorités chinoises affirment que toute torture a disparu du système

pénitentiaire actuel[214]...

Il est du reste remarquable que l'Occident ne se soit jamais formalisé de l'existence des travaux forcés sous le Guomindang : de nombreux observateurs étrangers ont vu de leurs yeux dans la campagne, avant 1949, des paysans attelés les uns aux autres comme des bêtes, par des cordes nouées autour du cou, marchant courbés sous le fouet de policiers ou de militaires, à la manière dont jadis les galériens ramaient sous la menace des gardes-chiourme. Nul ne s'émouvait de l'existence de ces millions de paysans-serfs, de condamnés aux travaux forcés, ou autres victimes de l'oppression, sous un régime qui était l'allié des démocraties occidentales.

Des paysans semblables, parce qu'ils ne se sont pas pliés à la dure mécanique du système maoïste, peuplent aujourd'hui les camps de travail. La plupart sont trop peu évolués pour s'échapper, voire pour s'étonner. Ils acceptent sans mot dire des châtiments équivalents à ceux que les générations précédentes ont subis des régimes antérieurs. De ce glacial univers pénitentiaire, on ne peut sortir que par une porte : l'acceptation docile de la volonté collective, l'adhésion à la pensée-mao, une production accélérée. Alors, pourquoi ne pas passer par cette porte ?

Ces pratiques – celles du Guomindang comme celles des communistes – reflètent une conviction, répandue en Chine bien avant qu'Alexandre n'entreprît ses conquêtes asiatiques. Il n'y a pas d'autre moyen d'assurer la survie du peuple, que de le faire obéir : « Si la tête n'est pas rasée, la gale reparaîtra; si le furoncle n'est pas incisé, il continuera de grossir. Pendant qu'on inflige à l'enfant ces traitements, bien que sa mère le maintienne avec amour et tente de le calmer, il crie et pleure. Il ne comprend pas que la petite douleur qu'on lui fait subir aura pour résultat un grand bien[215].»

Confucius voulait *convaincre :* il croyait bonne la nature humaine – en tout cas celle des élites. Han Feizi voulait *contraindre :* il estimait les élites justiciables de la même rudesse que le peuple. Mao a fondu les deux inspirations en un système unique : comme Confucius, il fait appel à l'adhésion intime de la conscience; mais sa méthode sans échappatoires a la rudesse de Han Feizi[b].

2. - La rage de convaincre

L'Occidental, déjà prêt à admirer les d'impressionnantes réalisations du régime, reçoit cette obsédante pluie de la propagande comme une douche froide : pourquoi tuer autant le passé et autant glorifier le présent, si la conviction s'impose d'elle-même ?

Nos interlocuteurs ont réponse à tout : exercice d'élocution comparable à celui qui permet aux interprètes « simultanés » de transmettre aussitôt leur traduction, sans adhérer à la pensée qu'ils adaptent.

A Shanghai, un interprète avait été prêté en renfort à la cohorte de nos accompagnateurs – aussi brutal qu'ils étaient fins. Au cours des visites, il m'empoignait rudement le bras, de temps à autre, pour me faire avancer plus vite. Quand je posais, sur le fonctionnement d'une usine ou la mise au point d'une machine agricole, une question qui laissait entendre que je n'étais pas entièrement convaincu de l'éclatante supériorité du système, il me rabrouait : c'est donc que je ne connaissais pas telle citation du président Mao, ou que j'avais oublié les conclusions de tel congrès du Parti. Traduites de sa voix gutturale, les explications données par les contremaîtres revêtaient la morgue de l'infaillibilité... Mais sur des cerveaux rétifs, l'arrogance dogmatique peut produire l'effet inverse de celui qu'elle recherche.

Si nos interprètes habituels étaient dans l'ensemble beaucoup plus nuancés, les responsables des Comités révolutionnaires – particulièrement ceux qui étaient chargés de la «propagande de la pensée-maotsetung » – paraissaient animés de la rage de convaincre. A la question rituelle qui met fin à tout exposé introductif (« nous serions heureux que vous exprimiez franchement vos critiques et vos suggestions »), comment répondre ? N'est-il pas évident que le peuple chinois vit mieux, mais au prix d'une terrible contrainte qu'aucun peuple nanti ne voudrait supporter? Que critiquer? Quelle modification de détail suggérer ? Tout est à prendre ou à laisser.

Quiconque n'est pas avec le régime est contre lui. Au cours de la guerre civile, les dirigeants ont acquis une raideur, faute de laquelle ils n'auraient pas eu l'intraitable courage de vaincre. Toute pensée différente de la leur est suspecte à leurs yeux. Ils ressentent trop, encore, la vulnérabilité et les retards de leurs pays, pour ne pas s'en tenir à une doctrine implacable. L'effet le plus courant d'un système

sans nuances est de pousser à un jugement sans nuances.

Un encadrement serré

Il est difficile d'affirmer que tout membre du Parti est convaincu, ou que tous les convaincus sont membres du Parti; pourtant, le militantisme constitue, dans un régime totalitaire, une bonne base de référence.

A Yan'an, près de la première maison de Mao, un tableau fait ressortir la rapide croissance des effectifs du Parti, d'un congrès national à l'autre[c]. Interrogé à brûle-pourpoint, le guide nous affirme que le nombre des adhérents s'élève à dix-sept millions – chiffre qui était déjà annoncé avant la Révolution culturelle. Au XIe Congrès de 1977, on en déclarera plus de trente-cinq millions.

A ces effectifs du Parti, il convient d'additionner les membres des forces armées et les forces de police – quatre millions –; les membres des milices et des troupes de réserve – vingt-cinq millions –; les syndiqués de l'industrie – une vingtaine de millions –; les syndicats non industriels alignent des effectifs voisins. La jeunesse scolaire, à l'âge de la plus grande malléabilité, se trouve placée, grâce à l'enseignement primaire, secondaire et supérieur, dans un conditionnement fort efficace; elle doit rassembler entre quatre-vingts et cent vingt millions de jeunes. Si l'on ajoute les membres des Jeunesses communistes, les gardes rouges et pionniers, les adhérents de la Fédération des Femmes démocratiques, et même si l'on retranche un pourcentage de 30 % correspondant au cumul de ces activités, on aboutit à un total de l'ordre de deux cents millions. *Environ un Chinois sur quatre, un homme de quatorze à quarante ans sur deux, appartiennent à l'une des diverses organisations d'encadrement placées sous l'influence immédiate de la hiérarchie communiste, et sont quotidiennement mobilisés en faveur du régime.*

Même si le Parti et les syndicats ont été fortement secoués par la Révolution culturelle, tous les activistes des organisations de masse, entre lesquelles se ramifie l'action du Parti, se sentent requis pour bâtir le socialisme; ils se comportent comme des soldats de Mao. En outre, les candidats à l'entrée dans le Parti, placés en stage de « mise à l'épreuve », sont probablement très nombreux. Au total, il semble bien que Mao et son gouvernement puissent compter sur l'appui de la

moitié des Chinois dans la force de l'âge, activistes hiérarchisés de haut en bas, en plusieurs niveaux dont chacun contrôle le suivant.

En outre, les jeunes pèsent lourd dans la balance démographique. Plus de trois cents millions de Chinois ont moins de vingt ans. C'est à eux d'abord que parle le régime. « Politique d'abord »; mais aussi, « jeunesse d'abord»; telles sont les pensées maîtresses. Ceux qui regrettent l'ancien régime sont trop peu nombreux, trop noyés dans la masse, trop entourés de suspicion et de menaces, pour constituer une force d'opposition.

Conditionneurs en même temps que conditionnés, les membres du Parti, de l'armée et des diverses organisations de masse répètent avec d'autant plus de conviction ce qu'on leur a appris, qu'on cultive en eux le conformisme. Ils n'ont jamais lu d'autres journaux que *Le Quotidien du peuple,* ou leur journal provincial ou leur journal d'entreprise – à peu près aussi frondeurs que des bulletins paroissiaux. Ils n'ont jamais entendu d'exposé idéologique qui ne fût « contrôlé » par un commissaire politique, un membre d'une « équipe de propagande de le pensée-mao » ou autres anges gardiens, chargés de veiller à «la ligne ». Pas une information ne leur parvient qui n'ait été filtrée par l'agence *Chine Nouvelle, Xinhua*[d]. S'il leur arrive de capter à la radio des informations en chinois en provenance de Taiwan, de Moscou, de Tokyo ou de Washington, elles sont probablement trop éloignées de leur univers pour ne pas se heurter en eux à quelque méfiance; ou à un réflexe de peur : ils sont contraints de *cacher* les informations ou idées qui leur parviennent de temps à autre, si elles ne sont pas orthodoxes.

Les gardes rouges de quatorze à vingt ans, les «petits gardes rouges » de huit à quatorze ans pourraient-ils échapper à cet envoûtement ? Dans la générosité de leur âge, pourraient-ils résister, quand on leur enjoint de « livrer leur cœur », quand on leur fait prononcer des serments rituels, aux termes desquels « leur cœur ne bat que pour le président Mao, lumière de leur vie » ?

Les adultes les plus dégourdis, qui seraient tentés de taxer d'infantilisme cette propagande, n'ignorent rien des risques qu'ils courraient en la contrecarrant. Les intellectuels sont priés de se souvenir qu'ils doivent *apprendre* des ouvriers et des paysans et non leur *enseigner*.

Il arrive à un Occidental de sourire devant la puérilité des méthodes d'émulation : le tableau d'honneur affiché à l'entrée de l'usine, le billet de satisfaction qui sanctionne l'ardeur au travail, les photos des travailleurs les plus méritants apposées sur le journal mural, le foulard rouge autour du cou des plus zélés, le drapeau rouge que l'ouvrier d'élite a seul le droit d'arborer sur sa machine-outil.

Ce système fait fonctionner tous les ressorts de la psychologie populaire. Huit cents millions d'hommes sont ainsi non dirigés, mais persuadés, non commandés mais façonnés. L'organisation de la Chine ressemble à un réseau téléphonique indéfiniment ramifié, où tout aboutirait à un central dominé par une même volonté. Enserré dans ce réseau, l'individu peut difficilement échapper aux incitations qu'il reçoit : il ne s'offre guère à lui d'autres possibilités.

L'extinction apparente de l'esprit critique

L'esprit de comparaison et de critique ne va pas sans inconvénient. Il rend les individus vulnérables : sitôt que s'effondrent les certitudes apprises, ils ne savent plus à quoi s'accrocher.

Dès avant mai 1966, les ambassades de Chine dans les rares pays occidentaux avec lesquels Pékin entretenait des relations prenaient des mesures sévères pour empêcher les contacts entre les rares étudiants chinois et leur environnement étranger. Au premier signal de la Révolution culturelle, ils furent tous rappelés.

Derrière le rideau de bambou encore plus que derrière le rideau de fer, la méconnaissance du monde est si complète, qu'on peut faire accepter jusque dans les universités de surprenantes simplifications. En 1955, à Kiev, une étudiante ukrainienne m'avait déclaré, à propos du film *Papa, maman, la bonne et moi,* pour lequel des files d'attente se formaient dans la rue : « Nous sommes très attirés par ce film, qui présente une peinture caractéristique de la société capitaliste décadente, telle qu'elle existe en France. » Après avoir assisté à la projection d'un film tiré *d'Oliver Twist,* nos étudiants de l'université Beida paraissaient croire que l'œuvre de Dickens offrait un tableau typique de la société anglaise d'aujourd'hui. Ils accueillirent avec hauteur – peut-être une hauteur de façade – les affirmations selon lesquelles les choses avaient quelque peu évolué outre-Manche.

Entre 1964 et 1966, des professeurs français à Pékin devaient expliquer à leurs étudiants, d'après un manuel imposé, des textes sans aucun caractère littéraire, qui se bornaient à un énoncé dogmatique : « le capitalisme asservit le peuple », « les impérialistes sont des tigres en papier ». Un certain nombre pouvaient rester en accord avec leur conscience en répétant ces formules, qui correspondaient à leur propre *credo*. D'autres refusèrent de faire expliquer à leurs étudiants des textes où il était affirmé qu'en France, les enfants des classes laborieuses mangeaient rarement à leur faim, et qu'à Paris, beaucoup d'ouvriers, incapables de payer un loyer, couchaient sous les ponts. Dès le début de la Révolution culturelle, tous les professeurs et étudiants étrangers furent renvoyés de Chine. Depuis lors, le français est enseigné par des maîtres chinois, qui ne songent pas à s'élever contre des affirmations que des Occidentaux jugeraient tendancieuses.

Quelle différence, entre l'endoctrinement du peuple chinois par le régime maoïste, du peuple russe par le stalinisme, du peuple allemand par le nazisme ? Il faut bien reconnaître que les techniques sont voisines : parti unique, jeunesse embrigadée, culte du chef providentiel, mise en condition de l'opinion, téléguidage généralisé. Qui a vu défiler, au moins sur les écrans, la *Hitler Jügend,* les *Komsomol* et les gardes rouges, qui a entendu hurler les haut-parleurs nazis, soviétiques et chinois, ne peut honnêtement éviter le rapprochement. Dans les années 1934 à 1938, des Français distingués n'admiraient-ils pas Hitler d'avoir insufflé des raisons de vivre à une Allemagne jusque là mal gouvernée, rongée par le chômage et l'inflation ? D'avoir su donner à tous le « plat unique » ?

Les méthodes s'apparentent, les buts diffèrent. Du moins présentement. Les Chemises Brunes apprenaient que les Aryens devaient dominer les autres races, écraser les Juifs, conquérir le monde. Les dirigeants chinois se sont donné pour but de délivrer leur peuple de la misère, de l'asservissement « féodal » et de la domination étrangère. En attendant, diront les sceptiques, de conquérir le monde à la pensée-mao et de revenir à l'univers sinocentriste, suspendu depuis le rude choc de la guerre de l'Opium ?e

3. - Les effets de l'embrigadement

Cette suggestion qui devient insensiblement sujétion, comment les

Chinois s'en accommodent-ils ?

Là encore, là plus qu'ailleurs, on ne peut se fier qu'à des apparences et formuler que des approximations. A en juger par les visages sereins des adultes et les mines réjouies des jeunes, on serait tenté de dire que les Chinois supportent aussi aisément l'ablation de l'individualité, que l'organisme humain supporte celle de l'appendice. Ouvriers ou paysans, employés de magasin ou laborantines, le Chinois et la Chinoise de moins de quarante ans sont des êtres sains et simples, monocordes, aseptisés et comme *asexués,* faisant à l'aube leur gymnastique dans la rue, pédalant par centaines, défilant par milliers et dépassant les normes, bien pensants, c'est-à-dire pensant selon la pensée-mao. *On dirait* qu'ils n'en souffrent pas, mais goûtent les joies simples d'une vie austère.

Un valet de chambre de comédie

Mais à la longue, ne souffriront-ils pas d'être transformés en des êtres si dociles, qu'à nos yeux d'individualistes, ils passeraient pour des robots ? Cette austère vertu ne les étouffera-t-elle pas ? L'entraînement à toujours dépendre du groupe, l'habitude de ne pas prendre soi-même ses décisions, l'anxiété de ne pas paraître une copie conforme du modèle fourni n'entretiendront-ils pas un esprit de servilité et d'irresponsabilité ?

Des illettrés, certes, apprennent à lire. Mais à lire quoi? Et les lettrés ? Depuis les premières années d'un régime auquel ils s'étaient souvent ralliés dans l'enthousiasme, ils se sont trouvés acculés à un choix : s'aligner sur la pensée du Parti, ou se résigner à l'écrasement. Dans la raréfaction des sources de pensée, jamais la Russie stalinienne ni l'Allemagne hitlérienne n'étaient arrivées à un tel degré.

Évolués ou non, les Chinois ne souffrent-ils pas d'entendre débiter à longueur de journée les disques qui se mettent à tourner dès qu'on presse le bouton approprié ? S'habituent-ils à être eux-mêmes transformés en disques ? N'est-il pas vraisemblable qu'ils ne se résignent à être ainsi traités que temporairement, par patriotisme, parce que les contraintes subies représentent un moindre mal ? Mais qu'elles leur seront intolérables, lorsque la patrie cessera d'être en danger ?

En octobre 1966, en Union soviétique, au soir d'une journée passée avec des savants, un mathématicien qui avait fait des études en France me déclara dans un français irréprochable, après un toast, pourtant banal, que je venais de prononcer : « Quelle joie pour nous d'entendre un discours qui ne rabâche pas des formules toutes faites, comme ceux que nous entendons ici ! Vous citez à votre guise auteurs ou souvenirs. Vous ne craignez pas la surveillance ou les sanctions. Quelle joie... et en même temps, quelle tristesse pour nous, à qui est interdite la liberté de la culture et de l'expression! » Il me serra la main avec effusion. A la fin de la soirée, quand nous nous quittâmes, il me retint à nouveau longuement la main, sans un mot, et me regarda avec des yeux embués de larmes. La scène se passait plus de dix ans après la « déstalinisation »... Ce sont des images qui ne s'effacent pas de la mémoire.

Ce goût de la liberté, aucun Chinois ne nous l'a formulé, après les allocutions stéréotypées qui ponctuaient chaque journée de notre voyage. Mais les regards de nos accompagnateurs, une gêne certaine qu'ils laissaient percer en constatant qu'un chef de mission occidentale avait le loisir de s'exprimer sans texte, alors que les toasts portés par les dirigeants des Comités révolutionnaires étaient soigneusement rédigés de la première à la dernière ligne, nous parurent parfois éloquents. Tandis qu'ils traduisaient des allocutions en forme de slogans ou des réponses *à côté,* nous crûmes percevoir des silences qui ressemblaient à un trouble; désaveu muet, peut-être, de la propagande déferlante dont ils étaient contraints d'être les instruments. Mais le silence des Chinois est au moins aussi imperméable que leur rire.

L'absence d'alternative incite à se résigner. Le Guomindang ? Trop méprisé pour que personne croie son retour possible. La démocratie à l'occidentale ? Qui s'imagine qu'elle parviendrait à maîtriser cette immense population et à en surmonter l'inertie? *Aucune* autre solution n'est en vue, jusqu'à nouvel ordre, pour un Chinois aimant sa patrie, ou simplement souhaitant vivre le moins mal possible, que de s'accommoder tant bien que mal du régime et d'essayer d'y trouver son propre équilibre. Les Chinois qui réfléchissent ne sont probablement pas enthousiastes; ils semblent pourtant plus portés à s'adapter sans illusion, qu'à se révolter sans espoir.

Mais comment savoir ? Il ne faut pas sous-estimer la capacité de dissimulation des Chinois. Leur goût de la comédie est proverbial. On ne peut jamais apprécier exactement la part de feinte ou de jeu dans leur comportement.

Les Occidentaux qui ont bénéficié des services d'un domestique chinois sont intarissables sur ses dons d'acteur. La femme d'un diplomate français m'a conté qu'à Pékin, quelque temps avant la « Libération », son valet de chambre chinois avait un jour revêtu des haillons. C'était quelques jours avant la fin du mois. Elle finit par comprendre qu'il avait besoin d'une avance; mais il ne se serait pour rien au monde humilié à la demander. Il prit l'habitude de cette sollicitation déguisée. Dès que l'avance était accordée, il remettait ses vêtements ordinaires; ainsi de suite chaque mois.

Pendant la Révolution culturelle, les domestiques chinois des diplomates occidentaux venaient manifester, en tendant le poing, devant les différentes ambassades, y compris celle au service de laquelle ils se trouvaient, hurlant des insultes et crachant sur le portail. Le lendemain, ils expliquaient gaiement qu'ils avaient eu des « obligations » à l'extérieur et qu'ils en auraient encore. Ces « obligations » variaient, mais étaient planifiées : un matin, l'ambassade de Yougoslavie, l'après-midi, le « bureau » de Grande-Bretagne. Bien entendu, la manifestation était un mouvement spontané des « larges masses populaires ».

Le plus génial des metteurs en scène n'est-il pas Mao? Il a su amener huit cents millions de Chinois à jouer leur propre rôle, jusqu'à ne plus se rendre compte qu'ils jouent.

Le devoir de méfiance

L'habitude inculquée aux Chinois de dénoncer mutuellement leurs fautes, ils l'appliquent à leurs relations avec les étrangers. Tout citoyen chinois sait qu'une rencontre avec un étranger risque de devenir répréhensible si elle sort du cercle des relations officielles. Tout dialogue clandestin est passible des peines les plus sévères. Ce sont souvent de tels contacts, ou du moins leur soupçon, qui sont à l'origine des arrestations des Chinois.

Les difficultés des rapports humains ne doivent pas être seulement mises au compte des barrières de langue ou de race. Au-delà d'une amabilité souriante, qui reste souvent de commande, les Chinois sont mis en garde contre les confidences par l'ubiquité de la surveillance.

La méfiance envers l'étranger n'est-elle pas, somme toute, assez justifiée, alors que le peuple chinois, entouré d'adversaires, vit dans la hantise de l'espionnage ? Qui peut nier que les avions-espions «U2» stationnés au Japon, récemment relayés par les satellites-espions, ont survolé le territoire chinois en tous sens et pris des millions de photos ? Que la C.I.A. a installé un réseau d'espionnage à Hongkong et Macao, avec de nombreux prolongements sur le territoire chinois? Que des espions du Guomindang, à partir des petites îles situées le long des côtes chinoises, s'introduisent fréquemment en Chine méridionale, transportés par des bateaux nationalistes qui circulent sous la protection des unités navales américaines ?

Un « long nez » ne peut passer inaperçu. Il est un espion en puissance; il faut donc l'espionner. Dans une cohue de plusieurs milliers de Chinois, à la sortie d'un théâtre ou d'un stade, on le reconnaît aussitôt. L'attitude des passants à son égard reste toujours ambiguë : ils peuvent virer à tout instant aux vivats, ou à la colère.

Accepter de recevoir un cadeau d'un étranger, ce serait reconnaître que les relations avec lui ont pris un tour personnel; ce serait en outre avouer qu'on désire s'approprier un objet, alors que le système enseigne à se désintéresser de toute propriété. « Ne m'offrez rien pour Noël », disait, suppliante, à une femme de diplomate occidental, à la veille de la Révolution culturelle, sa maîtresse de chinois; après 1966, il est même devenu tout à fait impossible qu'un particulier chinois reçoive un Occidental à son domicile.

André Bettencourt, arrivé en juillet 1970 avec des vases de Sèvres, les remporta sans les déballer: il avait cru comprendre qu'ils ne seraient pas acceptés. Si nous obtînmes de pouvoir offrir des médailles gravées à l'effigie de l'Assemblée nationale, à Pékin comme présent d'arrivée, à Canton comme cadeau d'adieux, ce fut sous couvert de l'anonymat : on nous prévint qu'aucun de ceux à qui nous les remettions ne les garderait pour lui, mais qu'elles seraient remises à l'organisme dont ils dépendaient – Comité permanent de l'Assemblée populaire, service du Protocole du ministère des Affaires étrangères. En va-t-il autrement dans les communautés religieuses de la Chrétienté ? Le seul moyen d'exprimer sa gratitude à la bonne soeur qui vous a soigné n'est-il pas d'offrir des fleurs pour la chapelle ? Il est vrai que les religieux ont eux-mêmes choisi leur vocation : nul n'a fait en leur nom vœu de pauvreté...

Souvent, un Chinois qui s'est laissé aller à un mouvement de spontanéité se rétracte bien vite, à la suite d'une intervention presque toujours impossible à situer. Un universitaire chinois, avec qui un diplomate occidental avait eu plusieurs conversations instructives, fait semblant de ne plus le reconnaître. Un guide, auquel ses supérieurs ont sans doute reproché d'avoir sympathisé avec l'étranger qu'il accompagnait, reste impassible en le croisant sur un trottoir, et concentre dans son seul regard la sympathie qu'il est obligé de cacher sur sa figure; tel Legrandin qui, en compagnie de la duchesse de Guermantes, ne voulait pas avoir l'air de reconnaître un passant et montrait « une prunelle énamourée dans un visage de glace ».

Mais aucun Occidental ne peut prétendre avoir sondé les reins et le cœur des Chinois. Derrière leur silence imperméable ou leur sourire ambigu, *terra incognita.* L'Occidental qui croit *savoir* me paraît suspect. Le conformisme des Chinois qui s'adressent à des visiteurs étrangers est confondant. Comment préjuger de ce que cette façade monotone recouvre ?

Au demeurant, existe-t-il un autre moyen que la claustration volontaire, pour se protéger contre les ravages que produit le heurt de civilisations trop différentes ? Abritée du reste du monde, la Chine avait pris un retard dans son évolution économique et technologique; elle ne pouvait retrouver un équilibre qu'au prix d'une révolution; pour assurer le succès de cette révolution, elle devait accentuer son isolement; demeurant isolée, elle risque de voir son retard se recréer.

En Union soviétique, des théoriciens courageux, comme Liberman, Trapeznikov ou Sakharov, ont compris le danger mortel couru par l'économie socialiste dans l'air raréfié où elle s'était confinée. Mais les remèdes qu'ils proposent – concurrence et profit – s'avèrent inapplicables dans un système fondé sur des principes radicalement contraires. La Chine parviendra-t-elle à échapper aux cercles vicieux dans lesquels toutes les autres nations communistes se sont enfermées, sans qu'à ce jour aucune ait jamais pu vraiment en sortir[g]?

a Han Feizi s'élevait contre la théorie du «génie» de Confucius. Les «génies» sont rares; il faut faire avec ce qu'on a, en « redressant les esprits ». Outre Han Feizi et les légistes, il faudrait aussi évoquer Mozi [Mö-tzu] dont tant de valeurs se retrouvent dans la pensée-mao : ascétisme et théologie pratique, pacifisme théorique et militarisation à outrance, méfiance à l'égard des arts et lettres, technique pour faire « mourir les idées ».

b *Deng parle encore de rectification : « Au cours du travail de rectification, nous serons obligés d'exclure du Parti certains individus et de faire du nettoyage. Dix ans seront nécessaires pour améliorer le style de travail du Parti et les mœurs sociales. Il faut dix ans pour former un homme! La perversion des dix années de* révolution culturelle *a laissé des marques assez profondes parmi les jeunes générations; les troubles causés par certains étudiants viennent de là*[216]*... » (1990)*

c En 1921, pour le créer, ils étaient 12, à Shanghai, au Ier Congrès. En 1922, au IIe Congrès, 195. En 1923, au IIIe, 420. En 1925, au IVe, 950. En 1927, au Ve, 57 300. En 1928, au VIe, après les massacres, notamment de Shanghai, ils étaient tombés à 40 000. Mais au VIIe, en 1945, l'effectif avait bondi à 1 210 000. *En 1990, 48 millions (1990).*

d *Les grands dirigeants, et même les couches intermédiaires dans le Parti, sont au contraire très informés de ce qui se passe en Chine et dans le monde. Ils lisent des bulletins plus ou moins confidentiels – à plusieurs niveaux – d'un contenu fort différent de la propagande officielle. Les « Matériaux de référence » et les « Nouvelles de référence» contiennent des citations non commentées de la presse internationale. Toutefois, même largement diffusées, les vérités non officielles ne circulent guère (1990).*

e *Les soucis de la Chine suffisent pour longtemps à la Chine. Elle a renoncé après 1976 au messianisme universel que Mao lui avait insufflé. Deng l'a ramenée à plus de sagesse: « La politique extérieure de la Chine des années 1980 restera valable dans les années 1990, voire au XXIe siècle. Elle se ramène essentiellement à ceci : 1) la Chine combattra l'hégémonisme et travaillera à sauvegarder la paix mondiale; 2) la Chine continuera d'appartenir au tiers monde; c'est un des fondements de notre politique extérieure. La Chine, qui est actuellement pauvre, partage le destin des pays du tiers monde; même lorsqu'elle sera devenue prospère et puissante, elle ne prétendra jamais à l'hégémonie et ne malmènera personne*[217]*. (1990)*

f *Le père Matteo Ricci, premier jésuite à être admis à la Cour de Pékin en 1601, notait déjà : « Si quelque étranger entre secrètement au royaume de la Chine, ils ne le punissent ni de servitude ni de mort; mais ils lui défendent de retourner en son pays, de peur que d'aventure, il ne trame des nouveautés parmi les siens, à la ruine de l'empire chinois. C'est pourquoi ils punissent fort sévèrement ceux qui, sans permission du roi, négocient ou conversent avec des étrangers*[218]*.» La situation n'a pas vraiment changé; elle se reconstitue après le Printemps de Pékin de 1989 (1990).*

g *Lu Xun compare la Chine à « une maison de fer aux fenêtres closes*[219] *», dont les habitants vont périr asphyxiés. Deng, par sa volte-face idéologique de 1978, a entrouvert les huis; le pays a respiré quelque peu. Mais sa marge de manœuvre est étroite, s'il entend protéger réellement ses compatriotes des « moustiques » attirés par le timide courant d'air (1990).*

CHAPITRE XXIV

Les fugitifs de Hongkong et de Macao

Les « nageurs de la liberté »

Un saignement de nez ne fait peser sur l'organisme aucune menace immédiate; mais s'il se renouvelle souvent, il peut constituer un symptôme inquiétant. La Chine populaire souffre d'un phénomène de cet ordre, mal connu en Occident, insoupçonné même de la plupart de ceux qui font profession d'observer la vie des sociétés contemporaines.

Chaque mois, des milliers de travailleurs, d'intellectuels, de cadres, de techniciens arrivent clandestinement à Hongkong[a] pour « choisir la liberté» ; le plus souvent à la nage. Dans la colonie britannique, ils pensent trouver, sous l'aile du « capitalisme », des situations cinq à dix fois plus lucratives que celles qui leur sont offertes en Chine populaire; ils pensent y trouver aussi une atmosphère de liberté – dont les intellectuels occidentaux négligent parfois l'attrait parce qu'ils en jouissent, à la manière de Sénèque, qui méprisait les richesses mais en les possédant.

L'évolution des chiffres a de quoi préoccuper les autorités chinoises. La population de Hongkong s'élevait en 1945 à six cent mille habitants; l'exode provoqué par la guerre civile l'avait fait passer à un million sept cent mille habitants au moment de la proclamation de la République populaire, en 1949. Elle est passée à plus de quatre millions en vingt-quatre ans. En dehors de l'accroissement naturel et d'une immigration très réduite en provenance de la « Chine d'outre-Mer», par exemple d'Indonésie, cet accroissement provient de l'arrivée de réfugiés de Chine continentale.

Leur flux, qui s'établit sur une période de vingt-quatre ans à une moyenne de plus de cinquante mille par an, varie en fonction de la situation intérieure en Chine. Le courant, très fort dans les années qui

ont suivi la «Libération», s'était progressivement amenuisé jusqu'en 1960. Il reprit de l'ampleur en 1961 et surtout 1962, après la disette qui coïncida avec l'échec du «Grand Bond en avant». Puis il diminua, pour s'enfler en 1966, avec les débuts sanglants de la Révolution culturelle. Ensuite, le flot s'était tari: 11 000 en 1967, 14 000 en 1968, 7 000 en 1969, 8 000 en 1970[b].

Soudain, en 1971, l'afflux a repris, passant de la moyenne de 650 par mois en 1970, à 1 500 en avril 1971, 3 000 en mai, pour remonter, à partir de l'été 1971, aux environs de 4 000 par mois, et se stabiliser ensuite à ce niveau. C'est-à-dire un niveau jamais atteint depuis 1962.

Certes, ces estimations sont fort approximatives ; et elles demeurent faibles: moins de 7 émigrants par an pour 100 000 Chinois, alors que 35 Italiens pour 100 000, 40 Anglais, 50 Allemands, émigrent chaque année vers les États-Unis. Mais elles ne sont pas négligeables; elles ont de quoi intriguer. Mal bénin, ou signe d'un mal profond ?

Non des *émigrés,* mais des fugitifs

Edgar Snow s'est donné beaucoup de mal pour établir qu'il s'agissait là d'une vieille habitude[220]. Pour les habitants de la province du Guangdong, qui compte 50 millions d'habitants – autant que la France –, le territoire de Hongkong et la presqu'île de Jiulong [Kowloon] ne seraient pas une terre étrangère, mais une simple extension du domaine cantonais, ce qu'ils étaient avant la guerre de l'Opium. Depuis des temps fort anciens, la population trop dense des villages des Trois Rivières[221] avait pris l'habitude de se répandre sur la presqu'île de Jiulong ou autour d'elle, dans des sampans. On y exportait des enfants, comme une sorte d'assurance, y compris des jeunes filles-esclaves, qui envoyaient encore de l'argent chez elles quand elles étaient devenues grand-mères.

Le delta de Canton serait donc un pourvoyeur naturel d'émigrés – la Sicile de la Chine. Quand la province du Guangdong est touchée par la sécheresse ou les inondations, le réflexe des populations est de rejoindre la colonie britannique, dont presque tous les habitants sont d'origine cantonaise, plutôt que de déménager vers le Nord, où leur dialecte n'est pas compris et où ils ont de la peine à s'acclimater au

froid.

La démonstration un peu laborieuse de Snow est-elle tout à fait convaincante? *Il* ne s'agit plus *aujourd'hui* d'une émigration, mais d'une fuite périlleuse. Pourquoi cet afflux permanent qui, au lieu de diminuer, s'est accru après que les plus forts remous de la Révolution culturelle se furent apaisés? Les réfugiés, non seulement ne meurent plus de famine, mais, le plus souvent, ne sont même pas *sous*-alimentés. S'ils ont faim à leur arrivée, c'est qu'ils ont attendu au moins une journée le moment propice pour tenter le franchissement de la frontière.

L'idéologie ne paraît pas plus jouer de rôle dans leur fuite que la malnutrition. Ils ne se réclament d'aucune autre doctrine que le communisme. Ils n'ont que rarement à la bouche des propos critiques à l'égard du président Mao. Aucun d'entre eux ne cherche à gagner Taiwan, ni ne s'intéresse à Chiang Kai-shek. Le Guomindang s'efforce par ses émissaires de les prendre en main, mais ils semblent résister à ces tentatives. Alors?

Au péril de leur vie

Les candidats à la fuite paraissent beaucoup plus nombreux que ceux dont la tentative réussit. En mai 1962, les autorités communistes du Guangdong ouvrirent brusquement les portes à quiconque désirait se rendre à Hongkong. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Des cohortes d'émigrants envahirent la colonie, piétinant les barbelés, submergeant les gardes-frontières anglais. En quelques jours, soixante-dix mille réfugiés avaient pénétré dans le territoire britannique, avant que les protestations de Londres auprès de Pékin eussent endigué le flot. La plupart d'entre eux furent refoulés quelques jours plus tard. Les gardes chinois les admirent de nouveau et les persuadèrent de rentrer chez eux. Pékin avait-il voulu faire un «test», pour mesurer la propension des Chinois au départ, ou l'hospitalité du monde occidental envers des affamés sans compétence ? Ou bien ôter aux habitants de la région frontalière l'envie de partir clandestinement, en leur montrant, une bonne fois, que «le capitalisme ne voulait pas d'eux»? Ou encore résoudre provisoirement un problème de ravitaillement, après la mauvaise récolte de 1961?

Cette brusque hémorragie constitue, sur le désir des Chinois de quitter leur pays, un premier indice préoccupant. On peut en conclure que des millions de Chinois émigreraient s'ils le pouvaient.

Un second indice, plus significatif encore, est fourni par la politique inverse: depuis 1962, les autorités chinoises ont rendu le franchissement de la frontière presque impossible. Les fugitifs ne parviennent plus à Hongkong qu'au péril de leur vie.

Ligne barbelée, miradors visibles du train entre Canton et Hongkong, cordon militaire: presque personne ne parvient à passer en fraude la frontière terrestre. De temps à autre, on entend claquer des coups de feu. On a signalé quelques cas de Chinois qui arrivaient dissimulés dans des wagons de choux ou de porcs; ils risquent fort de se faire prendre. Certains se glissent dans des bateaux de passeurs, les *«snake boats».* Ce sont des cas isolés.

Presque tous les transfuges traversent la nuit, à la nage, l'une des deux baies qui flanquent la colonie britannique, Deep Bay au nord-ouest, *Mir's* Bay au nord-est. Le bras de mer le plus étroit mesure trois kilomètres. Les courants sont puissants. Des filets métalliques ont été tendus par la marine chinoise en travers des deux baies, qui sont surveillées par de nombreuses jonques armées. Au cours de l'hiver 1970-1971, on découvrit une soixantaine de cadavres qui avaient été rejetés par la mer sur les plages de Hongkong. Ceux qui réussissent à forcer le barrage se tailladent souvent bras et jambes sur des bancs d'huîtres; le sang de leurs blessures attire les requins. Pour arriver à franchir tant d'obstacles, il faut être un athlète. Aussi les fugitifs sont-ils le plus souvent des garçons ou des filles de dix-huit à vingt-cinq ans, qui ont passé des mois, sur les traces de Mao, à s'entraîner dans les piscines ou les lacs, avant de tenter l'aventure. Le Grand Timonier n'avait probablement pas imaginé cette conséquence indirecte de sa célèbre performance.

Des contre-mesures *insuffisantes*

Après les débuts de la Révolution culturelle, les autorités chinoises ont accru leurs efforts pour décourager l'évasion. Une campagne, menée depuis 1970 dans les districts avoisinant Hongkong et Macao, met en garde la population contre les miroirs aux alouettes de ces

sinistres exemples de pourriture capitaliste et de décadence colonialiste. Un large écho a été donné à la mort dramatique des fuyards de l'hiver 1970-1971. Des peines très sévères sont prononcées contre ceux qui échouent dans leur tentative d'évasion ou contre ceux qui les aident. Les paysans des environs subissent un entraînement pour aider les patrouilles à traquer les fugitifs.

On a su à Hongkong, par des rescapés, que des groupes de jeunes gens, cachés derrière des rochers aux abords de la côte, avaient été découverts par les chiens policiers et fusillés sans autre forme de procès. Il est probable que les autorités chinoises font en sorte que le bruit s'en répande aussi du côté continental. Ceux qui ne sont pas abattus sur place sont condamnés à l'emprisonnement ou au « redressement ». La tentative d'évasion est une des sources de recrutement des camps de travail forcé.

Pourtant, en dépit de dangers mortels et d'une forte probabilité de capture, le nombre des réfugiés a augmenté. Pourquoi? Alors que l'alimentation des Chinois est de plus en plus correctement assurée, que les conditions matérielles de leur vie se sont sensiblement améliorées, et qu'une détente s'est fait sentir dans le climat politique et social, après les premiers délires de la Révolution culturelle?

Ceux des fugitifs qui se font officiellement reconnaître par les autorités de la Colonie, sont aussitôt pris en charge par maints organismes privés ou publics, comme le Service des réfugiés de l'O.N.U., le Social *Welfare* Department, l'International Social Service ou l'International Rescue Committee. On les incite discrètement à raconter leur vie. J'ai pu assister à plusieurs de ces interrogatoires[d]. Si la majorité de ces jeunes gens sont des paysans et ouvriers, un certain nombre sont de jeunes intellectuels, étudiants, techniciens, anciens gardes rouges déçus. Ces entrevues constituent une des rares sources d'information qui existent sur l'état d'esprit réel de la jeunesse chinoise – en tout cas, d'une certaine frange de cette jeunesse.

De troublants témoignages

Le moral des jeunes citadins que l'on envoie effectuer un « retour à la terre» semble fréquemment mauvais. Après avoir acquis un bagage intellectuel, ils sont humiliés de se voir ravalés au rang de repiqueurs

de riz. Ils ont le sentiment de perdre la face: encore plus grave en Chine qu'ailleurs. Certains avouent qu'ils avaient espéré qu'au cours de leur stage rural, on leur donnerait un rôle de commandement, ou des responsabilités dans les rouages locaux du Parti; ce qui enrichirait leur dossier pour essayer d'entrer à l'Université. Or, ils ont constaté que les cadres paysans, se méfiant d'eux, les confinaient dans des besognes de simples manoeuvres. Ils craignent de devoir rester paysans à perpétuité. Ainsi sont-ils poussés à fuir un régime qui ne reconnaît pas leurs mérites. Encore ont-ils eu la chance d'être affectés à la province du Guangdong.

Pour rendre ces désertions plus difficiles, les autorités raréfient le nombre des jeunes citadins envoyés en stage de travail manuel dans les régions côtières. Déjà, il est très difficile de s'enfuir, quand on vit à proximité de la frontière; c'est à peu près impossible, quand on en est éloigné: un individu en situation irrégulière est rapidement repéré, ne serait-ce que parce que son permis de séjour – réclamé en toute occasion – n'est pas en ordre.

Ingénument, certains techniciens s'avouent fascinés par les hauts salaires de Hongkong. La plupart se contentent de dire qu'ils ont été attirés par la rumeur qu'on trouve aisément du travail, qu'on vit mieux qu'en Chine, qu'on est délivré de la peur. De fait, les autorités britanniques, moins embarrassées par l'arrivée des réfugiés qu'elles ne le furent pendant les premières années de la République populaire, les accueillent avec faveur depuis le début des années 70, puisqu'ils alimentent en techniciens et ouvriers qualifiés une économie en pleine expansion. C'est tout bénéfice pour la Colonie, qui reçoit des jeunes puissamment motivés pour y bien travailler, alors que la Chine a assumé la charge de leur formation.

La situation des réfugiés de Hongkong ne peut guère être comparée qu'à celle des réfugiés d'Allemagne de l'Est, de Pologne ou de Tchécoslovaquie, qui ont franchi les barbelés au péril de leur vie. Il ne paraît pas sérieux de les assimiler à des émigrés obéissant à une tradition de pays pauvres. Ce ne sont plus, comme après 1949, des bourgeois ou des intellectuels ayant perdu fortune ou rang. Ce ne sont pas non plus des exilés de la misère. Ce sont des jeunes gens d'origine le plus souvent modeste, pleins de force et de santé.

Bien qu'ils n'aient pas connu d'autre régime et qu'ils ne manquent pas du nécessaire, ils semblent ne pouvoir supporter la pression

sociale, l'absence de perspectives de promotion individuelle, l'intolérance politique, voire religieuse. Ils devinent obscurément un autre type de société, où ils espèrent améliorer leur condition.

Le taux d'environ un Chinois qui s'enfuit chaque année, pour quinze mille qui restent, est statistiquement négligeable; mais la part de vérité humaine qu'il représente est sûrement supérieure. N'attachons pas aux réfugiés l'importance démesurée que leur donnent les China *watchers* qui les guettent à l'arrivé, le stylo à la main, pour rewriter leurs aventures à l'intention du public américain, japonais ou taiwanais. Reconnaissons qu'ils apportent un témoignage troublant, sur lequel il ne serait pas honnête de fermer les yeux[e].

a Je n'évoquerai ici que les fugitifs de Hongkong, dont j'ai eu l'occasion d'étudier le cas de plus près. Mais on pourrait, semble-t-il, présenter des observations semblables à propos des Chinois qui s'évadent vers la colonie portugaise de Macao, ou vers les petites îles du littoral contrôlées par le gouvernement de Taiwan. Certains fugitifs sont déçus parce qu'ils ne trouvent à Hongkong que la misère, mais ne veulent pas retourner en Chine populaire, de peur de représailles. Les autorités de Chine populaire expliquent qu'ils se sont laissé abuser par des Chinois d'outre-mer de passage à Canton, qui étalent leur opulence – alors que les pauvres n'ont pas les moyens de s'offrir le voyage.

b D'après les autorités britanniques. La plupart des fugitifs se gardent bien de signaler leur arrivée. Les amis ou parents qu'ils ont déjà sur place les hébergent et leur trouvent du travail. L'évaluation est obtenue en quintuplant le nombre des réfugiés interceptés à leur arrivée par la police britannique.

c Les fugitifs qui gagnent les îles côtières finissent en général par aboutir à Taiwan, dont dépendent ces îles, mais c'est simplement par commodité.

d En avril 1971, et de nouveau en février 1981; comme j'avais pu assister, dans les années cinquante, à des interrogations de jeunes Allemands de l'Est parvenus par Berlin en République fédérale.

e *On rapprochera cet état de fait, qui persistait au début des années 1980, des paroles prononcées par Deng Xiaoping devant une délégation de Hongkong venue assister aux festivités du trente-cinquième anniversaire de la République populaire, en octobre 1984, alors même que Londres et Pékin étaient à la veille de s'accorder sur la restitution de la colonie britannique: « Parmi vous, figurent des personnalités de toutes les professions, de tous les milieux et de tous les horizons politiques. Cette représentativité montre que vous approuvez tous le recouvrement par la Chine de l'exercice de sa souveraineté sur Hongkong. Cela signifie que nous avons un objectif commun d'importance primordiale, celui de maintenir dans les treize années à venir, et au-delà, la prospérité et la stabilité de Hongkong; en somme, nous aimons tous la patrie et Hongkong. Aujourd'hui, je suis heureux de constater que vous êtes venus nombreux*[222]*. » (1990)*

CHAPITRE XXV

La fragilité du régime

Le jour du premier banquet offert en notre honneur – par l'Assemblée populaire nationale, dans le Palais du Peuple, sur Tiananmen –, j'interrogeai le chef du protocole du ministère des Affaires étrangères chinois. A qui devais-je porter un toast: Mao? Lin Biao? Chou En-lai? Il me répondit: « Le président Mao et le Premier ministre Chou En-lai, naturellement; et aussi le président Guo Moruo, puisqu'il vous reçoit. Mais le maréchal Lin Biao, non, ce n'est pas nécessaire[a].» Je ne pris pas garde outre mesure à ce détail, tout en le notant le soir même.

Il fallut un an pour que les dirigeants actuels confirment l'élimination du « plus proche compagnon d'armes» de Mao. Et encore ce fut à des visiteurs étrangers[b]: les masses chinoises, elles, en étaient encore réduites à constater qu'on ne parlait plus du «successeur désigné» – comme s'il n'avait jamais existé. A moins que cette constatation ne fût doublée par la rumeur: ce qui est bien difficile à savoir, notre connaissance du comportement de l'opinion chinoise étant voisine de zéro[c].

Les révolutions de palais: permanence et secret des conflits

Cet épisode révèle deux caractéristiques fondamentales du régime politique chinois: la permanence des conflits entre les dirigeants et le mystère dans lequel ces conflits se déroulent et se résolvent.

De la Chine, Marx disait qu'« empire oriental typique », elle était marquée par «l'immobilité de la structure sociale et l'incessante instabilité du personnel de la superstructure politique[223] ». A ce compte, la Chine est restée le plus typique des «empires orientaux»: si sa structure sociale cherche à atteindre, à force d'uniformité, un certain degré d'immobilité, le personnel politique est en mouvement

perpétuel, sauf à la pointe de la pyramide.

C'est volontiers en public, devant la Cour, que l'empereur faisait jadis couper les têtes de ses ministres[d]. Après d'obscures intrigues de sérail, qui se déroulaient «derrière un rideau», chaque courtisan était alors transformé en témoin. Le jeu périlleux du pouvoir, bien que réservé à quelques-uns, débouchait sur une représentation théâtrale. Aujourd'hui, la loi du silence est plus implacable encore: jusqu'au bout, les pires adversaires la respectent; même les vaincus, ou les victimes, n'en appellent pas au jugement du peuple, ou de l'histoire. Le silence retombe sur les révolutions de palais. A Pékin, la roche Tarpéienne est dans le Capitole.

Quel roman noir, et dissimulé sous quelle noire fumée, forme la chronique des éliminations successives! Comme dans tous les autres régimes communistes, la purge est un produit du système et une condition de sa survie. La règle qui s'impose à tous, à l'intérieur du Parti, c'est celle d'un règne idéologique: l'idéologie ne peut admettre des conflits qui seraient seulement personnels. Il faut traduire, dans le vocabulaire d'un univers rationnel, les luttes des dirigeants pour le pouvoir. On condamne des tendances, affublées de noms vagues – «déviationnisme », «gauchisme », «révisionnisme» – avant d'éliminer des hommes, et pour les éliminer. Si l'on y parvient, on peut aussi se dispenser de nommer les «criminels»: ils se sont effacés derrière leurs «crimes». Quelques-uns sont devenus les symboles vivants[e] de leur propre flétrissure: le maréchal Peng Dehuai, le président de la République Liu Shaoqi. D'autres sont brusquement relevés de leur disgrâce[f].

Le risque d'auto-destruction du régime

Cette confusion permanente de ce qui est conflit de personnes et conflit d'idées est-elle une force ou une faiblesse du système?

Une force: car on peut ainsi donner aux masses, et même au grand nombre des semi-initiés (cadres, militants, propagandistes), l'illusion de l'unité et de la solidité – ce qui conforte l'unité et la solidité. A travers des termes imprécis et interchangeables, on arrive toujours à faire croire que les chefs suivent la « ligne générale ». Peu importe que les dirigeants se déchirent et se mettent tour à tour sur la touche: le

dogme reste intact. Le principe de l'infaillibilité du pouvoir est sauvegardé; il est même étendu – par une reconstitution de l'histoire, s'il le faut – à la totalité des actes et des propos de Mao. Au milieu de tant de bouleversements, voilà un rassurant constat. On peut se blottir à cette ombre tutélaire: on y est à l'abri de la menace.

Mais quelle faiblesse, en même temps! Derrière ce camouflage, et précisément parce qu'il est si efficace, les conflits personnels, les luttes de factions semblent s'exacerber. Les dirigeants sont probablement intoxiqués par l'ambiance idéologique dans laquelle ils vivent: toute divergence d'idées devient combat entre la vérité et l'hérésie. Rares sans doute sont les dirigeants, comme Chou En-lai, assez maîtres de leur pensée, pour ne se laisser ni entraîner par leur propre langage, ni enfermer dans le dogmatisme qu'il sécrète.

On a fini par proclamer que Lin Biao avait «conspiré» contre Mao et «projeté de l'assassiner», soit en «bombardant la villa de Shanghai où résidait le Président», soit encore en «pilonnant au mortier le train dans lequel il voyageait ». S'il ne reculait pas devant ces méthodes, c'est sans doute que, nouvel Oufkir, il pensait pouvoir, ou bien camoufler l'attentat, ou bien, en quelques mois d'endoctrinement, présenter cet accident de la révolution comme une nécessité de l'histoire; mieux, ne révéler l'accident qu'après l'avoir transformé en nécessité[g].

C'est peut-être aussi parce que, tel encore Oufkir, il refusait de suivre plus loin un chef auquel il s'était identifié – au point d'en devenir l'homme de confiance exclusif et légataire universel. Un compagnon, jugé plus digne de foi qu'aucun autre, avait-il le sentiment d'une impasse, pour en venir à cette résolution extrême?

En tout cas, la machination a fait long feu; une année de propagande, par cercles concentriques, a suffi pour que la mort ignominieuse du « meilleur disciple» de Mao puisse enfin être révélée aux masses. Elle ne sera plus un choc; elle sera devenue une morale. Mais une année aura été nécessaire: cette morale, Mao lui-même l'aura tirée dès l'été 1971, en avertissant personnellement en grand secret le cercle le plus restreint; parcourant les provinces, il informa les hauts dirigeants du Parti du vertige déviationniste auquel avait succombé Lin Biao, et du complot qu'il avait tramé. Puis, de porte en porte, durant douze mois, l'information s'étendit précautionneusement du premier au dernier cercle.

Ainsi, la force de ce système, c'est qu'il absorbe ses conflits; sa faiblesse, c'est que, du coup, il lés multiplie.

Et si la conjuration, faute d'être éventée, était allée jusqu'au bout? Lin Biao fût monté sur le trône sans plus d'histoires qu'un prétendant succédait jadis, au terme d'obscures rivalités avec les autres princes de sang, à l'empereur défunt de la même dynastie. Le crime aurait pu être parfait. Et la politique de la Chine eût alors été différente. Point de normalisation avec les États-Unis, mais peut-être un rapprochement avec l'Union soviétique. Point de réaction thermidorienne, mais probablement une recrudescence de la Révolution culturelle. Point d'élimination des gauchistes, mais vraisemblablement leur triomphe. Point d'apaisement dans le monde, mais «le feu qui court à travers la prairie».

Une brochette de vieillards menus

Le temps d'un été, nous avions l'impression que la Chine, calmée, était sortie de la crise des débuts de la Révolution culturelle. Pourtant, les dirigeants chinois se débattaient au cœur d'une nouvelle crise, dont nous ignorions tout. Pourquoi celle-ci serait-elle la dernière?

Faute de combattants? Peut-être. La crise de liquidation du Grand Bond en avant, les crises successives de la Révolution culturelle ont décimé le personnel politique surgi des luttes de la « Libération» – un personnel qui ne s'est pas renouvelé et qui a vieilli.

Chou En-lai, si étonnant soit l'air de jeunesse qu'a conservé ce septuagénaire aux cheveux de jais, nous a paru, à travers sa badinerie, préoccupé du problème de l'âge. Il avait laissé percer une pointe d'envie quand il avait souligné devant la délégation la «jeunesse» des députés qui la composaient (« Presque tous sont nés au cours des années vingt»: il consultait une liste qu'il avait dans les mains).

«Chez nous, parmi les membres du Comité permanent de l'Assemblée populaire nationale, remarque-t-il, deux ont dépassé 90 ans. Comme ils sont trop âgés, ils ne sont pas venus vous voir. L'une, la vice-présidente He Xiangning, a fait autrefois partie de la *Tongmeng*

Hui, avec Sun Yat-sen. L'autre, Zhang Shizhao, vient d'écrire un livre de plus d'un million de caractères. »

Vivaces, ces vieillards sont tout de même des vieillards. Né en 1898, Chou est l'un des plus jeunes des grands dirigeants chinois: la génération de la Longue Marche a été décimée par l'ennemi – ou s'est entre-déchirée. A-t-elle été remplacée? Au cours de notre séjour, nous rencontrons aussi de nombreux responsables de quarante à quarante-cinq ans; mais on dirait qu'entre ceux-ci et ceux-là, vingt-cinq ou trente classes d'âge ont été fauchées.

Chou nous disait son regret de ne pouvoir fêter le bicentenaire de la « Grande Révolution française» et nous enviait de pouvoir espérer le faire. Au-delà du sourire, une anxiété ne perçait-elle pas?

A mesure que nous nous enfoncions dans les provinces, nous étions frappés par le fossé d'années qui séparait les dignitaires du régime et les cadres locaux.

Les membres du Comité permanent de l'Assemblée populaire, mis à contribution pour notre séjour, formaient une brochette de vieillards menus, délicats et durs d'oreille. Avait-on voulu nous montrer, par ce choeur d'octogénaires, que la tradition lettrée et raffinée s'était ralliée au régime, ou que la Révolution culturelle, contre toute attente, avait respecté ces précieux vestiges? Ils donnaient l'impression de flotter en état d'apesanteur, inadaptés, indifférents aux bruits du temps présent.

Nous les avions tous trouvés, à la queue leu leu, sous un soleil accablant, à notre arrivée sur l'aéroport de Pékin; nous les retrouvâmes tous, la semaine suivante, à la même place, dans le même alignement, imperturbables sous la pluie, à notre départ pour Xi'an. Un d'entre eux, député de Hangzhou, Bei Shizhang, se détacha de l'alignement et monta derrière nous à bord de notre *Ilyouchine:* il allait nous accompagner de bout en bout dans notre voyage, amical, souriant, presque toujours muet.

En revanche, nous rencontrions partout, dans nos visites, à Pékin comme dans les étapes de province, des hommes jeunes à la poignée de main énergique, vivantes images de la génération productive, efficace, préoccupée de pratique. C'est à cette catégorie qu'appartenaient la plupart des militaires, des intellectuels, des chefs

d'entreprises, des cadres, des responsables ouvriers et paysans[h]. Entre ces deux générations, au niveau des responsables nationaux et provinciaux, à peu près rien[i].

La Révolution culturelle, en s'attaquant si violemment aux cadres, a mis en évidence leur absence: sans doute est-ce pourquoi, depuis qu'elle s'est apaisée, on en aura vu reparaître un grand nombre. Mais qui peut prétendre que la relève est assurée[j]?

Si les combattants sont moins nombreux, seront-ils moins âpres? Ce qui a mis en évidence l'achèvement provisoire de la Révolution culturelle, c'est la coexistence de forces diverses. Les conflits de personnes reflètent les oppositions des véritables puissances, qui s'appellent: armée, Parti, bureaucratie d'État. Cet échiquier est complexe – et les pièces désormais mobiles.

Un colosse au crâne d'argile

Le système politique maoïste, comme tout système totalitaire, apparaît donc fragile en même temps que tout-puissant. Un corps d'athlète, un bon cerveau, et pourtant une tête vulnérable. Du colosse chinois, c'est le crâne qui est d'argile.

Comment la génération des septuagénaires ou octogénaires de la Longue Marche sera-t-elle relayée par celle des quinquagénaires, qui ont échappé aux massacres et aux purges de la révolution? Comment se comporteront les héritiers de la révolution, quand l'accession du pays à la société de consommation fera peser sur lui des tentations et des tensions, dont l'état de pénurie le protégeait en faisant le vide et en fusionnant les volontés?

Chou En-lai est celui qui a toujours fini par trouver l'issue aux conflits qui empoisonnaient la révolution. Parce qu'il est un solitaire, il a su louvoyer entre toutes les puissances et toutes les factions, non seulement pour survivre lui-même, mais pour les neutraliser et les faire coopérer. Quand cet arrangeur souverain aura disparu, comment les choses s'arrangeront-elles? Comment les forces diverses seront-elles empêchées d'aller jusqu'au bout de leurs affrontements?

Quant à Mao, l'on peut supposer qu'exerçant déjà son pouvoir surtout par l'esprit, il prolongera quelque peu son règne après sa mort: ses successeurs ne sauront sans doute, au moins un temps, gouverner qu'à travers lui, en apparaissant comme les disciples d'un maître toujours glorifié. Mao a légué aux Chinois une synthèse vivante entre le marxsime-léninisme, le sun-yatsénisme, les plus profondes traditions populaires – et ce qui pouvait être sauvé du confucianisme, du taoïsme, de l'École des Lois. Les Chinois ne seront-ils pas tentés de continuer à nourrir leur pensée et leur action de l'enseignement de Mao ? «Pendant deux mille ans », me disait avec quelque emphase Guo Moruo, «aussi longtemps qu'ils ont nourri leur pensée de Confucius» ?[k]

Est-ce si sûr, pourtant? Les Chinois, tant qu'ils participent tous de cet être divinisé qu'est Mao, se sentent valorisés. Mais lui disparu, ne finiront-ils pas par s'apercevoir qu'ils ne sont pas des dieux – seulement de pauvres diables nus? On peut tout craindre de la mélancolie dépressive qui guetterait alors un peuple entier.

Doit-on exclure une *démaoïsation* intervenant, non pas le lendemain de sa mort, mais quelques années après? Et même si le maoïsme survit à Mao comme le marxisme à Marx, le défunt risque d'avoir des surprises. Les livres sacrés, à moins qu'ils ne racontent une histoire, comme ceux des juifs et des chrétiens, divisent ou stérilisent, ou font les deux à la fois. La vulnérabilité de la pensée de Mao vient de son ambition doctrinaire. Quand Mao ne sera plus là pour s'interpréter lui-même, ses héritiers risquent fort de se jeter leurs interprétations à la figure. Si le gaullisme a pu survivre à de Gaulle, c'est que de Gaulle n'a pas composé une doctrine, mais seulement défini quelques grands principes et montré l'exemple en les appliquant. Que l'on réduise le maoïsme à son inspiration fondamentale – un nationalisme, un populisme agrarien, une permanente tension révolutionnaire –, ses chances de survie seraient grandes, parce qu'on ne peut plus guère être chinois sans être, en ce sens, maoïste[l]. Mais que de marge encore laissée aux divergences t*actiques ! Et dans l'ambiance dogmatique de tout régime communiste, ces divergences tendront à devenir oppositions farouches.

Après la disparition de Mao – ou de son successeur – un simple renversement de majorité au Comité central, et une équipe nouvelle viendrait se poser au-dessus du Parti et de l'Empire céleste, comme un gâteau de mariage de rechange sur la table du festin des noces.

Rien n'est plus faible qu'un régime *fort:* il est à la merci d'un complot. Il ne repose pas sur la claire légitimité du suffrage des citoyens, mais sur l'obscur hasard d'une rivalité de sérail***.

L'après-maoïsme

La Chine parcourue et interrogée un été, celle que j'ai tenté de décrire dans ce livre, au reflux de la Révolution culturelle, représente un point d'équilibre tout à fait instable entre l'ordre et le mouvement révolutionnaires : *une organisation tentaculaire, compensée par une* ardente intensité de l'esprit collectif.

Un peu plus d'organisation, et c'est la bureaucratie; un peu plus d'intensité, et c'est l'activisme exacerbé des gardes rouges. Un peu plus d'autorité, et c'est tuer l'esprit qui la justifie; un peu plus de tensions révolutionnaires, et c'est l'anarchie dans la vie quotidienne.

Comme cet équilibre est difficile à tenir, et que l'anarchie ne peut être supportée longtemps, les meilleures chances sont du côté de la bureaucratie.

Et peu importe qui l'assume: le Parti, l'armée, l'administration, ou une conjonction des trois, collectivement héritiers de la « *bureau*cratie céleste », le mandarinat millénaire.

L'évolution peut prendre d'autres dimensions aussi.

L'expérience de la Révolution culturelle a montré que les troubles qui affectent l'équipe des dirigeants nationaux laissent beaucoup de liberté aux pouvoirs locaux.

L'immensité chinoise peut se laisser aller à sa diversité naturelle, les tendances politiques trouver un compromis dans le partage des influences territoriales: dans les deux cas, le risque serait grave pour l'unité et l'indépendance de la Chine.

Mao lui-même n'a jamais montré beaucoup d'optimisme sur la possibilité de maintenir l'équilibre.

«Je suis seul dans l'automne glacé», écrivait-il dans un de ses poèmes de jeunesse. L'illusion romantique est devenue réalité du vieil âge. «Il pourrait arriver que les jeunes renient la révolution », disait-il à Snow[226] en 1964. Il le répétait à Lucien Paye en 1965. Il s'est montré préoccupé de la qualité et de la foi révolutionnaires des « continuateurs de la révolution ».

Ce que nous avons vu ne semble pas justifier dans l'immédiat ce pessimisme. Si les enfants juifs nés dans les *Kibboutzim* se détournent de la vie austère de leurs parents, c'est aussi que d'autres modèles leur sont proposés par la société israélienne. En Chine, peut-on s'attendre que les jeunes se voient proposer un autre modèle avant assez longtemps?

En revanche, on a peine à croire que la masse des chinois pourra longtemps vivre sous tension. Certes, comparaisons et envies lui sont rigoureusement évitées. Mais le maoïsme n'a-t-il pas poussé vraiment très loin ce que Freud appelait « la méconnaissance idéaliste de la nature humaine» ? Assisterons-nous, à terme plus ou moins lointain, à une explosion brutale des pulsions instinctives, trop longtemps et trop rigidement contenues[m] ?

Le *«retour* du *refoulé»*

La Chine se veut un couvent: servitude personnelle, dignité collective, pauvreté revendiquée. Et il nous a semblé qu'elle s'approchait assez souvent de ce modèle. Un faible glissement, résultant d'un nouveau compromis entre l'appétit de jouissance et la bureaucratie, lui-même consécutif à une baisse des tensions révolutionnaires, elle-même provoquée par la fin du pouvoir charismatique de Mao... et la recherche passionnée de la dignité collective serait aussitôt compromise.

Il y aurait peut-être moins de privations, mais elles seraient plus vivement ressenties à mesure qu'elles s'allègeraient. Et la servitude personnelle demeurerait entière. Le seuil de la souffrance s'abaisserait brusquement. La magie du Grand Acupuncteur aurait cessé d'opérer.

Restent d'autres hypothèses. Si « le retour du refoulé », annoncé par Freud comme une issue probable après une période de contraintes trop brutales et trop prolongées, menaçait la Chine d'une catastrophe nationale, le danger même pourrait susciter un autre Mao.

Car cette explosion nuirait fort à la santé et à l'indépendance de la Chine, qui de toute façon est encore longtemps condamnée au sous-développement et à la pauvreté. Tourner le dos au modèle « monastique» et revenir trop vite aux facilités de «la nature humaine» serait le plus sûr moyen pour la Chine de ralentir son progrès et de redevenir la proie exploitée d'autrui.

Un second Mao verrait les dangers; il les voit déjà, s'il est né et adulte, ce qui est vraisemblable; il prêcherait la croisade pour les conjurer. Comme le premier Mao, et comme les chrétiens, il dirait que la vraie nature humaine est celle de l'effort pour la fraternité et la justice, non celle du laisser-aller à l'égoïsme. Et il serait sans doute suivi par les Chinois clairvoyants qui, comme Chou En-lai aujourd'hui, mesurent la fragilité de la Chine surpeuplée dans un monde hostile : l'idéalisme et le réalisme géopolitique se conjugueraient pour ranimer la ferveur du sacrifice, au bénéfice de la dignité collective...

Comme dit le proverbe d'un anonyme Oscar Wilde chinois, «il est dangereux de faire des prophéties, surtout quand elles concernent l'avenir». La fragilité même d'une direction politique aussi concen*trée, aussi peu nombreuse, aussi vieillie, aussi tentée par le dogmatisme, aussi prompte à se déchirer à l'abri d'une immense capacité de* secret, fait que presque tout est possible.

Sauf le retour en arrière. La révolution suivra l'une de ses pentes, ou successivement plusieurs, mais on ne voit pas comment elle serait effacée. Militarisée, bureaucratisée, sclérosée, décomposée, ou de nouveau jaillissante : ce sera, pour longtemps encore, la révolution.

Mao mort, disparaîtra avec lui ce que Freud appelle « l'incarnation du moi idéal» des masses qu'il fascinait. Et le peuple, qu'enivrait la joie de s'être réveillé de sa léthargie millénaire, se réveillera de son ivresse. Mais alors, dans le temps où tout fait penser que la Chine commence à s'éveiller, ne serait-elle toujours qu'une belle au bois dormant?

Où est le rêve, où est l'éveil? Question ambiguë, question sans

réponse.

a C'était deux mois avant la mort de Lin Biao.

b Au ministre des Affaires étrangères français, Maurice Schumann, et au Premier ministre de Ceylan, Mme Bandaranaiké. On regretta sans doute la parfaite discrétion de Maurice Schumann. Quelques semaines plus tard, une interprète révéla à des journalistes yougoslaves, en feignant de se demander si elle ne commettait pas une grave faute professionnelle, cette confidence de Mao à Maurice Schumann, lequel avait eu le tort de la garder pour lui.

c Peut-être que les masses chinoises étaient mieux renseignées que nous, mais observaient la consigne de silence.

d A moins que les ministres ne fussent admis, dans le secret de leur résidence ou de leur prison, à « la grâce du suicide ».

e Au moins pour un temps. On serait bien en peine d'énumérer des noms d'hommes politiques exécutés sous le régime de Mao, à la différence du régime de Staline. Les Chinois cherchent à récupérer.

f *D'une manière apparemment inexplicable. Mais l'idéologie maoïste explique ces soudains retours en grâce, dans l'inimitable style Cathéchisme des enfants dont elle a le secret. Après son autocritique, le coupable peut être réhabilité «si son erreur n'était pas trop grave», s'il «manifeste un sincère désir d'étudier et d'appliquer la pensée-mao», etc. Deng Xiaoping, limogé durant la Révolution culturelle, se retrouve vice-Premier ministre au printemps 1973 pour devenir en 1975 le troisième homme du régime, avant d'être de nouveau limogé à la suite de la mort de Chou, puis revient au premier plan après l'élimination de la Bande des Quatre. Comment interpréter ces aller et retour? Indices de révolutions de palais? Nouveaux signes de la fragilité du système? A moins que ce soit la force du régime, que de récupérer ceux qu'il élimine... La Chine impériale montre l'exemple de mandarins lourdement condamnés, voire à la peine capitale mais non exécutés, puis rentrés en grâce et franchissant, jusqu'à une nouvelle chute, de nouveaux échelons de la hiérarchie céleste*[224] *(1990).*

g Si Lin Biao voulait se rapprocher de Moscou, comment aurait-il cherché à soutenir les gauchistes et à pousser la Révolution culturelle jusqu'à ses conséquences extrêmes – elle qui était avant tout la lutte contre le «révisionnisme» de type soviétique? Il y a là une faille dans le raisonnement. Qui aura jamais le fin mot de cette histoire de sérail?

h *Des hommes d'à peine quarante ans, comme Wang Hongwen (devenu au Xe Congrès d'août 1973 le numéro 3 du Parti, derrière Mao et Chou), Yao Wenyuan et Xu Jingxian, dirigeants du Parti à Shanghai, sont des exemples caractéristiques de cette génération. Les hasards de l'histoire, ou sa logique la plus profonde, ont voulu que ces trois hommes aient été éliminés depuis la première édition de ce livre – éléments de proue de la Bande des Quatre. Celle-ci insistait beaucoup sur le conflit entre « les vieux» et « les jeunes ». Sa*

revue Études et critiques, publiée à Shanghai, s'en prenait régulièrement aux « vieux». Les Quatre tombés, les vieux se sont vengés et sont revenus (1990).

i Il faut tenir compte de deux faits de société. D'une part, il est normal qu'après un quart de siècle de révolution, de jeunes cadres s'affirment pour combler les vides creusés par les départs, les éliminations pour « mauvaise origine de classe » ou les purges: le même phénomène s'était produit en France sous l'Empire. D'autre part, les Chinois n'écartent pas les vieillards: ils les mettent à la place d'honneur.

j *La liquidation de la « Bande des Quatre» a fait émerger des hommes dont on parlait peu du vivant de Mao: après Hua Guofeng et derrière Deng Xiaoping, Zhao Ziyang, Hu Yaobang. Ce sont des hommes de cette trempe qui détiennent le pouvoir en Chine, surtout en prorince. Aujourd'hui, la roue a encore tourné; elle tournera à nouveau (1990).*

k *Guo Moruo n'avait pas vu vraiment juste, ni vraiment faux non plus : «Le camarade Mao fut un grand dirigeant, dit Deng, un jour de 1985; c'est sous sa* direction que la révolution chinoise a triomphé. Cependant, il a commis une grosse erreur en négligeant le développement des forces productives de la société. Je ne dis *pas qu'il ne le voulait pas, mais que les méthodes qu'il a employées ne furent pas* toutes *correctes*[225]*. » (1990)*

l *Deng a souvent répété : «Nous ne ferons pas à Mao, ce que les Russes ont fait à Staline. » (1990)*

**** C'est ce qui s'est passé, quand Hua Guofeng a fait arrêter les gauchistes de la* Bande des Quatre, en octobre 1976, quatre semaines après la mort de *Mao; c'est encore ce qui s'est produit, à un moindre degré, à l'occasion du IIIe plenum du Comité central* issu du *XIe* Congrès du Parti *communiste* chinois, en décembre 1978. Depuis, *vaille* que vaille, le gigantesque navire chinois va sur cette erre... *Les Chinois sont toujours tentés d'appliquer le proverbe:* Shu dao husun san - *« quand l'arbre est abattu, les singes se dispersent ». Autrement dit: quand un grand chef disparaît, ses frdèles l'abandonnent. Ce fut vrai de Mao en 1976, de Chiang Kai-shek en 1949, de Sun Yat-sen en 1912, des dynasties mandchoue en 1911, Ming en 1644... et à chaque dynastie, si loin qu'on remonte dans le temps. Le peuple bascule*

vers le nouveau détenteur du pouvoir. Ce sera sans doute vrai après la mort de Deng (1990).

m *La forte poussée de criminalité du début des années 1980 en offre l'exemple. Elle* a appelé une répression impitoyable, avec des dizaines de milliers d'exécutions *capitales. Les délinquants étaient alors éxécutés «pour l'exemple», bien plutôt que « conformément à la loi ». «Tuer un poulet pour effrayer cent singes », dit un adage chinois qui n'est pas passé de mode (1990).*

CONCLUSION

L'éveil de la Chine: un « modèle», un « miracle » ?

L'évolution de la Chine, dans la première moitié du XXe siècle, est celle d'un pays qui voit successivement échouer les diverses formules qu'il essaie, jusqu'au jour où les conditions sont réunies pour qu'il n'en reste qu'une – la seule, apparemment, qui lui soit adaptée. Les dirigeants de l'Empire jusqu'en 1911, puis les chefs de la République, Sun Yat-sen après l'échec de son éphémère présidence, Yuan Shikai, Chiang Kai-shek, Mao, communièrent sur un point essentiel: la Chine ne pouvait être gouvernée que par un régime dictatorial et nationaliste.

Rien ne pressait plus que de relever une Chine affaissée sous le poids des puissances occidentales. Le pays ne pouvait se passer d'un sévère encadrement de la population. Les Chinois formés au contact de l'Occident, ou qui seulement avaient étudié l'histoire européenne et américaine, ressentaient avec acuité le sous-développement dramatique de leur pays et la désintégration totale qui le menaçait. Le temps perdu depuis le début du XIXe siècle, notamment par rapport au Japon, éliminait des solutions plus graduelles.

Il est significatif que les trois gouvernements qui se sont partagé la Chine avant le triomphe final du maoïsme, le gouvernement communiste de Yan'an, le gouvernement nationaliste de Chongqing et le gouvernement « collaborationniste » de Nankin, aient été dirigés par trois continuateurs de Sun Yat-sen.

Issus du même sérail cantonais, Mao, Chiang Kai-shek et Wang Jingwei s'accordent sur le but: une révolution nationaliste. Ils ne divergent que sur les méthodes. Le système devait-il s'appuyer sur les Japonais pour expulser les envahisseurs occidentaux, sur les Occidentaux pour chasser les Japonais, ou sur les partisans cachés dans les montagnes, pour se débarrasser des uns et des autres?

Bien des observateurs occidentaux se sont étonnés que le peuple chinois se soit rallié massivement à un régime totalitaire, plutôt qu'à

un régime capitaliste, fût-il taré. «Entre Chiang Kai-shek et Mao, c'était le choix entre la corruption et la tyrannie; l'inattendu est que tant de Chinois aient choisi le second[227].»

En réalité, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Chinois n'eurent pas le sentiment d'avoir à opter entre liberté et esclavage. De toute manière, ils ne pouvaient échapper à une forme de despotisme. Mais l'évidente collusion du Guomindang avec une minorité jouisseuse de propriétaires terriens et de banquiers liés à l'étranger, contrastant avec l'austérité de l'Armée Rouge, leur laissait deux chemins, et seulement deux: la corruption généralisée, ou la lutte pour la pureté; accepter le pourrissement, par peur de la révolution, ou le refuser, en acceptant la révolution et ses violences.

«Comment pouvez-vous sans illogisme, me dira-t-on, affirmer qu'il n'existait pas d'autre solution pour la Chine que le communisme, et ne pas adhérer vous-même à cette doctrine?»

Il s'agit là d'une constatation historique, nullement d'une croyance idéologique.

N'affirmons pas, dans l'abstrait et dans l'absolu, que le communisme de type maoïste est la seule voie praticable pour tout pays « féodal» et sous-développé comme l'était la Chine.

Constatons simplement qu'en 1949, après l'effondrement du Guomindang, la seule équipe capable de prendre la Chine en main, de la rassembler, de la libérer de son passé, était le parti de la résistance aux Japonais, des francs-tireurs en guerre contre les féodaux, des pionniers qui avaient accompli en vraie grandeur l'expérience de la « Libération » dans la province du Shaanxi ; le seul qui fût prêt à la relève.

La notion des droits de l'homme, au nom de laquelle sont formulées toutes les condamnations de la Chine populaire, garde-t-elle un sens dans un pareil contexte historique?

Quel sens?

Les critiques sont portées au nom des valeurs de base de la société occidentale, non à celui des valeurs chinoises. Comme la notion de

bonheur, celle de liberté est relative. La révolution a donné aux Chinois, non seulement une liberté collective, dont ils étaient privés depuis que leur pays avait été vassalisé et dépecé, mais quelques libertés individuelles que beaucoup ne soupçonnaient pas: elle a « libéré» les paysans pauvres des propriétaires fonciers; les affamés, de la famine; les endettés, des usuriers ; les fils, du despotisme de leur père; les femmes, de la tyrannie de leur mari; les fonctionnaires, des lourdes prévarications de leurs chefs; le peuple, de la noire misère.

La force irrésistible qui avait poussé les masses à se joindre à la croisade menée par l'Armée Rouge, ce fut un espoir de libération: qui pourrait dire qu'il a été entièrement déçu?

Croit-on que beaucoup de Chinois n'aient pas conscience que leur nouveau destin collectif est meilleur que l'ancien? Quand ils évoquent la « Libération », il s'agit pour la majorité d'entre eux, en dépit de certaines apparences, d'une réalité. La Chine récapitule en quelques décennies l'évolution que les pays occidentaux ont connue en quelques siècles. Si surhumain que soit l'effort qu'on leur demande, si cruel le rôle rédempteur de la souffrance, comment les masses chinoises n'auraient-elles pas l'impression d'évoluer, malgré tout, des ténèbres vers la lumière? L'impression que leurs sacrifices d'hier et d'aujourd'hui ouvrent à leur pays le plus court chemin entre le Moyen Age et les Temps Modernes.

Mao a eu le souci d'assurer à la Chine le maximum d'harmonie. Il a rétabli un équilibre interne de la société, en donnant aux travailleurs manuels plus de sécurité et de dignité; ce ne pouvait être qu'au détriment des intellectuels et des bourgeois, et aussi d'un très nombreux petit peuple d'artisans, de commerçants, d'employés, qui gravitait dans l'orbite des nantis. La Chine occidentalisée n'était qu'une frange – mais aux dimensions de ce pays, une frange devient une masse – de privilégiés: ceux qui avaient survécu à la chute de l'ancien régime, comme ceux qui étaient nés sous le nouveau. En favorisant l'expansion des campagnes, Mao a fait, d'une nation qui se désintégrait, un ensemble biologiquement viable: ce fut au détriment des citadins. En ramenant tout le monde sur la ligne de départ, il a distribué des chances égales, infligeant un handicap à ceux qui auraient le mieux affronté la course.

On ne peut pas s'attendre que les victimes d'un nivellement n'en ressentent pas la dureté et n'essaient pas d'y échapper. Est-ce une

raison pour ne pas voir qu'une société nouvelle s'édifie, selon un plan d'ensemble qui est cohérent?

Question dénuée de sens, que de se demander si la croissance de l'économie chinoise n'aurait pas été plus rapide avec le régime de Chiang Kai-shek! Le progrès économique n'est qu'un aspect du problème. Les communistes chinois ont estimé que l'impératif de l'indépendance primait de beaucoup celui de la prospérité: mieux valait pour la Chine le sort du loup efflanqué, maître de ses mouvements, que celui du chien, gras mais portant collier.

Des changements qui ont bouleversé la Chine, le plus profond est celui qui a affecté son comportement par rapport aux autres pays. Elle s'est tirée d'affaire elle-même. Elle est devenue puissance thermonucléaire par ses propres moyens. Elle est entrée aux Nations Unies malgré l'hostilité américaine et l'inimitié soviétique. C'est beaucoup plus important que si, pendant ce temps, elle avait accru son revenu annuel de quelques dizaines de dollars par personne.

La convergence des événements

Certains idéalistes occidentaux rêveraient de concilier collectivisme et libéralisme. D'autres croient possible et souhaitable le mariage du marxisme et du christianisme.

Aurait-on trouvé le moyen de bénéficier des performances du communisme, sans en subir les contraintes ? d'établir la dictature des exploités, sans la liquidation des exploitants? d'obtenir l'égalité, sans la privation de certaines libertés?

Sun Yat-sen avait déjà succombé à cette tentation de tout concilier. Il acceptait les vues de Marx sur l'évolution sociale, mais il rejetait les transformations violentes. Il voulait le socialisme d'État, tout en écartant la lutte des classes. Le combat qu'il fallait mener ne devait pas opposer les classes entre elles, mais «le peuple entier à la pauvreté[228] ». Le Guomindang avait repris cette théorie à son compte: le marxisme, oui, mais sans la dictature du prolétariat (ce qui ne voulait pas dire: sans dictature).

D'autres se demandent si, une fois établie la dictature du prolétariat et liquidées les anciennes classes dirigeantes, on ne pouvait pas revenir à un régime plus libéral. Malheureusement, l'expérience montre que vouloir introduire les libertés individuelles dans un système qui les exclut, c'est chercher la quadrature du cercle. Observons simplement que, depuis 1917 jusqu'à ce jour, toute tentative de libéralisation d'un régime communiste a été immanquablement suivie d'une période de reprise en main[a]. Et comment ne serait-ce pas plus vrai d'un gigantesque « empire oriental », surpeuplé, arriéré, n'ayant jamais connu que la tyrannie – que de pays européens à taille humaine, à culture gréco-judéo-chrétienne, préparés au respect de l'individu et aux droits de l'homme[b]?

La Chine populaire a fait l'expérience d'une «libéralisation» à trois reprises au moins, avec une inégale ampleur, mais des résultats constants. En 1956-1957, quand les «Cent Fleurs» ont délié les langues ; en mai 1962, quand les frontaliers de Hongkong ont été libres d'émigrer; entre 1966 et 1969, quand la Révolution culturelle a failli tout emporter. Chaque fois que le régime a lâché les rênes, la monture s'est emballée[c].

Ces évidences historiques ont été masquées par le marxisme diffus que distillent – le plus souvent sans s'en rendre compte – maints intellectuels, enseignants, journalistes, prêtres. Leur générosité d'esprit leur fait oublier que «la lutte des classes n'est pas un bal costumé ».

Si une immense société demeurée marxiste acceptait le pluralisme politique, elle risquerait de sombrer dans d'insoutenables contradictions. Chaque type de société crée son univers, où tout se tient.

En 1927, à Hankou, devant Anna Louise Strong, Borodine avait assimilé les intellectuels de gauche, face au pouvoir militaire de Wuhan, à un « lapin face à un cobra, tremblant, sachant qu'il va être avalé, et pourtant fasciné ». Cette comparaison garde encore toute sa valeur. Face à un parti parfaitement organisé pour la conquête et la conservation du pouvoir, le «grand cœur des intellectuels», selon l'expression de Borodine, n'a jamais cessé d'être voué «au sort du lapin[230]».

L'habitude de l'analyse intellectuelle tend à faire oublier quelques détails, de ces détails qui changent tout – et que seule devine une vue

globale, même si elle est plus floue... En contrepartie de tout bien, il faut payer. La réussite chinoise a quelque chose de «miraculeux», disent les enthousiastes ? C'est un «miracle» onéreux. Et un « miracle» pour la seule Chine.

Miracle? Les dirigeants chinois n'aiment pas cette expression[d], souvent employée par leurs thuriféraires occidentaux. Selon la doctrine marxiste, il n'y a pas de miracle. Tout est fatal. Aucune part n'est laissée à la liberté, même pas à celle des conducteurs de peuples, qui, si grands soient-ils, ne sont que des jouets aux mains de l'Histoire.

Cependant, plus on étudie le déroulement de la Révolution chinoise de 1911 à 1949, plus on est frappé de l'extraordinaire conjonction dont a bénéficié le nouveau régime. Que de rencontres fortuites il a fallu pour assurer son succès!

– Un Empire fier, depuis des millénaires, d'être le centre du monde, et insupportablement blessé dans son orgueil par la domination étrangère.

– Un territoire immense, surpeuplé dans sa frange fertile, plongé dans les ténèbres de l'analphabétisme et de la « féodalité ».

– Un prolétariat misérable, n'assurant plus sa subsistance, parvenu à un tel degré de désespoir qu'aucune violence ne lui faisait peur.

– La déroute de l'idéologie traditionnelle, qui jusque-là expliquait tout et n'avait jamais été remise en cause.

– Un homme qui a su incarner les aspirations de son pays.

Modifiait-on un seul des facteurs de l'équation, elle eût changé complètement de sens. Que l'on imagine, par exemple, des Chinois massés sur un petit territoire, et le communisme cessait d'être la seule solution: ainsi de Taiwan, de Singapour et de Hongkong. Ou un territoire d'une étendue et d'un peuplement comparables, mais habité par une race plus nonchalante, ou plus mystique. En Inde, l'espérance communiste n'a pas, jusqu'à maintenant, atteint une ampleur suffisante pour mobiliser la nation – l'État de Kerala est le seul dans le monde à avoir cessé, grâce à la démocratie fédérale, d'être communiste, après l'avoir été plusieurs années[e].

Si fatalité il y eut, il faut admettre en tout cas qu'elle supposait la convergence de maintes séries causales. Dans les hasards de la lutte contre le Japon, la Chine exsangue a trouvé une solution nationale à ses problèmes nationaux – solution jaillie de la rencontre d'un peuple sans pareil, d'un chef charismatique, de circonstances extrêmes.

La nation exemplaire

En éduquant les masses chinoises, le « Grand Enseignant » a réussi à leur donner une plus haute idée d'elles-mêmes. Plus qu'à leur corps, qu'il a soustrait à la misère, il s'est adressé à leur énergie, qu'il a soustraite au désœuvrement, à leur âme, qu'il a soustraite à l'humiliation. Il assure à la Chine son indépendance militaire, diplomatique et économique. Il permet la remise en valeur des idéaux traditionnels en les adaptant à un contexte contemporain. «Élever quelqu'un, disait Simone Weil, c'est d'abord l'élever à ses propres yeux.» Chose faite.

Sur ce fond de fierté reconquise, les Chinois peuvent se permettre d'être modestes, et d'affecter l'humilité des orgueilleux. A l'époque du Grand Bond en avant, la Chine avait encore l'arrogance des vanités blessées. L'illusion lyrique n'était sans doute pas de trop pour galvaniser les masses: on lui annonçait qu'elle allait rattraper l'Angleterre en dix ans. Aujourd'hui, les succès sont si palpables, qu'après avoir tiré trop court, on tire sans doute trop long. On insiste sur les retards, alors que, déjà, on commence à les rattraper.

Si après tant d'années de repli, la Chine s'entrouvre au monde, c'est sans doute qu'elle acquiert l'ouverture d'esprit de ceux qui se sentent sur la voie du succès. La confiance en soi retrouvée autorise une certaine confiance aux autres, même si cette double confiance est encore fragile et à tout instant révocable.

Intransposabilité des expériences

Il est difficile de ne pas croire aux réalités ethniques ou culturelles

quand on voit vivre les Chinois et qu'on étudie leur passé.

L'accélération qu'a subie leur histoire depuis un demi-siècle, l'organisation nouvelle dont la révolution les a dotés semblent avoir eu peu d'effets sur le contexte humain où ils se meuvent. Marx n'a pas effacé Montesquieu.

La race – ou plutôt la culture: le faisceau d'habitudes transmises de génération en génération, les mentalités collectives, la mémoire d'un peuple enfoncée dans l'inconscient commun – bref, cette indestructible matrice, dont certaines particularités morphologiques ou anatomiques ne constituent que des signes extérieurs.

*Le milieu: l'environnement géographique, le degré de développe*ment, la dimension, le climat physique et social.

Le *moment:* les contingences, et les hommes qui savent en tirer parti. Ces trois facteurs pèsent toujours de tout leur poids.

Si les prétentions internationalistes du marxisme ont le plus souvent conduit l'idéologie maoïste à mettre une sourdine au thème de la singularité chinoise, tout, néanmoins, dans la pensée et l'action de Mao, y fait écho: le peuple chinois n'est pas seulement celui qui a hérité «une brillante civilisation», mais «celui qui est célèbre, dans le monde entier, pour son endurance dans le malheur et son acharnement au travail[232] ».

Beaucoup de Chinois pensent, non sans de solides raisons, que leur peuple détient une supériorité non seulement quantitative, mais qualitative, tout simplement parce que l'homme chinois est efficace, discipliné, laborieux. «Nous avons construit le Palais de l'Assemblée nationale en neuf mois ». «Nous avons réalisé la bombe thermonucléaire en quatre ans. » «Nous avons construit le grand pont sur le Yangzi, ce que les Russes et les Américains déclaraient impossible.» Etc. Admirable peuple chinois, ardent et patient, ambitieux et modeste, fier et docile aux ordres qu'il reçoit des siens, dur à la peine et toujours prêt à rire ; et, malgré sa tendance permanente à la violence, d'une courtoisie raffinée, pour humble que soit son milieu social...

Si l'on admet cette singularité, imagine-t-on que le modèle créé par

les Chinois pour la Chine puisse être transposé tel quel, chez un peuple déterminé par des impératifs géographiques et historiques différents? Seul un peuple présentant des caractéristiques culturelles analogues, bénéficiant de circonstances aussi favorables, pris en main par un aussi grand leader, pourrait tenter l'expérience. Quel est ce peuple, sinon le peuple chinois lui-même, en un demi-siècle de révolutions?

Un modèle pour les Chinois

Le modèle chinois est un modèle pour les *Chinois*[1]. C'est déjà beaucoup. Un modèle vivant, qui rapproche les Chinois de toutes provinces et de toutes conditions, les brasse dans un creuset perpétuellement en fusion. Modèle qui respecte la tradition et en même temps la brise; modèle toujours remodelé, par lequel Mao s'attache à découvrir des solutions nouvelles à des problèmes qui n'ont pas de vrais précédents.

Si l'analyse de Marx comporte une omission, c'est celle des mentalités nationales. Pour lui, il n'y a pas de différence entre des agents économiques, engagés dans un même processus de production. Les théoriciens du marxisme se comportent à la façon de cette femme impérieuse qui désigne du doigt, chez son coiffeur, un modèle sur papier glacé: «Faites-moi la même coiffure»; impossible de la convaincre que la nature de ses cheveux et la forme de son visage ne s'y prêtent pas.

Ce type d'utopie n'a jamais cessé d'inspirer la réflexion révolutionnaire. Déjà, les «philosophes», l'«Encyclopédie», les «sociétés de pensée» du «Siècle des Lumières» français, étaient arrivés à se convaincre qu'il suffisait d'imiter la constitution anglaise, qui n'existait d'ailleurs pas, pour échapper à l'absolutisme et jouir de la liberté. Ils n'omettaient qu'un détail: c'est que le fonctionnement des institutions britanniques reposait sur le sens civique des Anglais, sur leur respect de la règle du jeu, sur leur discipline librement consentie, sur la décentralisation des pouvoirs, sur des progrès beaucoup plus rapides dans la voie de la civilisation industrielle de marché, et probablement, en définitive, sur la religion réformée. Il aurait fallu remplir toutes ces conditions, pour que l'adoption des moeurs parlementaires à l'anglaise eût quelque chance de réussir.

Les déboires de la Révolution française ne l'ont pas empêchée de répandre universellement la croyance que tous les hommes sont identiques et interchangeables. Que l'on proclame l'égalité de dignité, certes! Que l'on s'efforce d'égaliser graduellement les droits et les chances, bien sûr! Mais s'imaginer que tous les hommes reçoivent à la naissance les mêmes talents et que tous les peuples disposent des mêmes facultés, relève d'un désordre mental de l'espèce qu'on appelait autrefois vésanie.

Les hommes sont différents; les peuples irremplaçables; les expériences intransposables. Le racisme «prophétique» d'un Gobineau, d'un Houston Stewart Chamberlain ou d'un Hitler d'une part, un certain anti-racisme primaire d'autre part, ont conduit soit à exagérer, soit à minimiser les difficultés qui s'opposent au rapprochement des sociétés; mais en aucun cas, à les aplanir.

De-ci de-là, quelques ethnologues essaient de secouer le conformisme selon lequel admettre la pluralité des races humaines, c'est approuver les fours crématoires. Claude Lévi-Strauss a fait scandale, dans une conférence où il a osé avouer qu'arrivé à la pleine maîtrise de sa science, il en venait à conclure que les cultures sont irréductibles, et inévitables les préjugés racistes. *«Plus je* vois l'Orient, plus *je me défie de la démagogie en internationalisme», expliquait un* anthropologue célèbre[234].

Se savoir autre, admettre les différences, ne prétendre ni imposer sa façon d'être ni copier celle d'autui, c'est une sagesse à laquelle il est devenu audacieux d'aspirer.

Une interpellation

A raisonner dans l'abstrait, on laisse de côté les motivations profondes qui ont assuré les réussites de la révolution chinoise – et les contraintes que d'autres peuples ne tolèreraient pas. Le système maoïste excelle à puiser son énergie dans les stimulants collectifs. Vouloir appliquer à des sociétés différentes les mêmes règles – ou encore retenir ce qui est séduisant et écarter ce qui est choquant dans le modèle chinois –, c'est transplanter un arbuste sans son terreau, et

même sans ses racines.

Ceux qui aspirent au modèle chinois pour être délivrés de l'injustice et de l'angoisse, doivent savoir qu'ils ne se sauveront pas en appliquant des recettes importées.

Le modèle chinois ne résout pas les difficultés des Chinois à leur place. Il n'a de vertu pour eux, que parce qu'ils en font une création continue et une exigence intérieure. Comme dirait la Supérieure des Carmélites de Bernanos, « ce n'est pas la règle qui nous garde, c'est nous qui gardons la règle».

A ces réserves près, la révolution chinoise constitue peut-être l'expérience la plus captivante du temps présent à observer. En sciences humaines, il est à peu près impossible de se livrer à des expériences de laboratoire: *le* laboratoire humain qu'est la Chine offre un champ inépuisable à l'investigation.

Au-delà de la Révolution culturelle et des réactions stupéfaites qu'elle a suscitées, au-delà des rencontres diplomatiques spectaculaires, au-delà des affrontements toujours renaissants pour la détention ou la conquête du pouvoir, la Chine est le pays qui s'est engagé dans l'aventure révolutionnaire la plus radicale qu'aucune société humaine ait jamais connue. Des transformations qui nous paraîtraient incroyables, là-bas semblent devenir possibles.

« J'ai pour la Chine une grande reconnaissance, disait Teilhard; par son immensité, par l'énormité de ses dimensions, elle a contribué à élargir ma pensée, à l'élever jusqu'à l'échelle planétaire[235]. »

Peut-être aurait-il ajouté, s'il avait eu le loisir d'y retourner de nos jours: « Par sa volonté passionnée de créer un univers plus juste et de changer l'homme même; par le courage avec lequel elle supporte des sacrifices qui nous sembleraient inacceptables ; par l'interpellation qu'elle nous adresse. »

Avril 1973. (mis à jour en novembre 1990)

FIN

a Selon les théoriciens chinois, la « lutte des classes » doit continuer tant que les anciennes classes dirigeantes n'ont pas été entièrement liquidées. Jusque-là, les « libéralisations » dégénèrent nécessairement. C'est ce que l'U.R.S.S. aurait, selon eux, oublié; d'où la condamnation de son « révisionnisme».

b *Stricto sensu, Deng est un révisionniste, puisqu'il reproche à Mao de n'avoir pas su développer les forces de production et à la Révolution culturelle d'avoir attisé à nouveau la lutte des classes, alors que la Chine avait déjà achevé l'instauration du* socialisme[229]... (1990).

c *Et l'ouverture, entre 1979 et 1989, a abouti à la reprise en main de l'été 1989...* (1990).

d *« Nous ne comptons pas sur Dieu, mais sur nos propres efforts, sur les expériences* que *nous ferons»,* dit *Deng*[231] *(1990).*

e *Avant les années 1989-1990. Mais on n'a pas encore pu mesurer les séquelles qu'un long régime communiste laissait dans le tissu vivant d'un peuple (1990).*

f *Pourquoi ne pas admettre, avec Deng, cette évidence: «On ne peut appliquer directement chez soi le modèle d'un autre pays*[233]*. » N'est-ce pas reconnaître a contrario qu'on est autre? (1990)*

1. CHRONOLOGIE DE L'EMPIRE CHINOIS (jusqu'en 1911)

A. - La Préhistoire

500 000 ou 600 000 ans avant J.-C. (époque paléolithique)

Le sinanthrope vit dans les collines. Ses restes seront découverts en 1929 – à Choukoutien, à moins de 50 kilomètres à l'ouest de la capitale, à côté de fossiles du Pléistocène moyen – par une équipe de paléontologues dont faisait partie Teilhard de Chardin. «L'homme de Pékin» habitait des grottes, taillait des outils rudimentaires avec des galets brisés et des éclats. Il entretenait des feux pour se chauffer et se protéger. Il cueillait les baies et les fruits. Il recourait probablement au cannibalisme. Ce pithécanthrope était un homme véritable, capable d'industrie.

Vers 50 000 avant J.- C.

Des chasseurs utilisant la pierre et présentant des caractéristiques anthropologiques voisines de celles des Chinois actuels vivent en Chine.

De 5 000 à 2200 ans avant J.-C. (époque néolithique)

Des hommes semblables aux Chinois d'aujourd'hui cultivent les terres jaunes du Gansu (Kansu), du Shanxi (Shansi), du Shaanxi (Shensi) et du Henan (Honan), qui forment le berceau de la civilisation chinoise, notamment autour du cours moyen du Fleuve Jaune et dans la péninsule du Shandong (Shantung).

Ils vivent dans des habitations enterrées au sein de villages protégés par des murs de boue, cultivent le millet et élèvent des porcs. Ils ont une industrie importante de poterie (jarres).

B. – L'Antiquité (2200 (?)-221 avant J.-C.)

2200 (?) - vers 1700 avant J.-C.

Dynastie des XIA (HSIA)

La première des vingt-deux dynasties qui ont régné sans interruption sur la Chine pendant quatre millénaires. Ses origines sont légendaires. Civilisation agricole néolithique dans le nord-est de la Chine (site de An-Yang, à 300 kolomètres au sud de Pékin).

Vers 1700 - vers 1050 avant J.-C.

Dynastie des SHANG

Civilisation du bronze. Période prospère qui se termine par une époque de décadence, comme ce sera régulièrement le cas des dynasties successives.

1400 avant J.-C.

Création des plus vieux caractères de l'écriture chinoise que nous possédions.

Vers 1050 - avant J.-C.

Dynastie des ZHOU (CHOU). ZHOU de l'Ouest (vers 1050-771 av. J.-C.) puis de l'Est (770-256 av. J.-C.)

Age du bronze, puis (vers 700 ?) du fer.

Période d'anarchie et de troubles.

VIe - début du Ve siècle avant J.-C.

CONFUCIUS (551 - 478 avant J.-C.).

Apparition des premières théories légistes.

453 - 221 avant J.-C.

Époque des Royaumes combattants. La Chine se démembre. Nombreux assauts barbares.

Diverses écoles philosophiques fleurissent, à la recherche d'un remède à ces désordres.

Ve siècle avant J.-C.

LAOZI (LAO Tzu) et l'individualisme (triomphe du taoïsme).

IVe siècle avant J.-C.

ESSOR de l'ÉCOLE DES LOIS (théories légistes).

C. – Le Moyen Age (221 avant Jésus-Christ-1279 après Jésus-Christ)

221-206 avant J.-C.

Dynastie des QIN *(CH'IN)*

Grâce à un régime centralisé et totalitaire (conforme aux enseignements de l'École des Lois; notamment, autodafé de tous les livres qui ne sont pas dans la ligne de l'École des Lois), le fondateur de la dynastie, Qin Shihuangdi (Ch'in-shih-huang-ti), le bâtisseur de la Grande Muraille, réalise la première unification complète de la Chine.

Désormais, les étrangers confondront le pays avec le nom de cette dynastie (Qin, Ch'in – Chine).

206 avant J.-C.-220 après J.-C.

Dynastie des Han de l'Ouest (206 av. J.-C.-8 ap. J.-C.)

– WEN D1 (WEN-TI) apporta la paix au pays et gouverna par la vertu. Appelé l'Empereur Civilisé, il abrogea après un quart de siècle le décret de Qin Shihuangdi qui proscrivait les livres.

– Wu DI (WU-TI), «le guerrier», étend la Pax *Sinica* à l'Asie centrale et méridionale.

9-25 après J.-C.

– WANG MANG et le retour aux enseignements de Confucius.

220-265

LES SIX DYNASTIES

– La période des TROIS ROYAUMES rivaux: WEI au nord (capitale Luoyang [Lo-Yang], SHU au sud-ouest (capitale Chengdu [Ch'eng-Tu]), Wu au sud-est (capitale Nankin). 265-316

– Seconde unification de la Chine sous l'éphémère règne des JIN de l'Ouest (CHIN).

318-589

– Période des Grandes Invasions. La Chine du Nord est occupée par les Huns, les Mongols et les Turcomans.

Au Sud, se succèdent plusieurs dynasties chinoises. Cette époque d'anarchie voit se développer en Chine du Nord le *Bouddhisme,* importé de l'Inde.

VIe siècle

Neuf siècles avant la naissance et l'essor en Europe de la gravure au burin, puis la découverte des caractères mobiles par Laurent et de la presse à bois par Gutenberg: début de l'impression xylographique, à l'aide de planchettes en bois gravé, sur lesquelles on applique des

feuilles de papier de riz; le procédé sera ensuite remplacé, au plus tard à la fin du Xe siècle, par des caractères mobiles, également en bois, ou en terre cuite, puis en plomb, puis en cuivre.

589-618

Dynastie des SUI

YANG JIAN (YANG CHIEN), le fondateur de la dynastie, unifie la Chine pour la *troisième fois* (589). 618-907

Dynastie des TANG *(T'ANG)*

Une des grandes époques de la Chine. Sous l'empereur Taizong (T'ai-Ts'ung) (627-649), la Chine devient prospère et développe son commerce extérieur (soie, porcelaine). Elle domine l'Asie.

Épanouissement des arts et des lettres.

VIIIe siècle

Apparition du papier monnaie. Développement rapide de l'impression xylographique. 868

Date du plus ancien volume imprimé parvenu jusqu'à nous, le Soutra du *Diamant* (British Museum de Londres). 907-960

Les cinq dynasties

Époque d'anarchie. Morcellement de la Chine.

960-1276

Dynstie des SONG (SUNG)

Elle étend son pouvoir sur plusieurs provinces autour du Fleuve Jaune, tandis que les Mongols occupent la Mandchourie.

960-976

Règne bienfaisant de l'empereur Zhao Kuangyin (Chao-Kuang-Yin) sous le nom de Taizu (T'ai-Tsu).

XIe siècle

Le Premier ministre Wang Anshi (Wang An-she) essaie, par une réforme agraire, de développer l'économie du pays.

1100-1126

Sous le règne de l'empereur lettré Huizong (Hui-Tsung), fleurissent les arts et la peinture.

D. – Les temps modernes (1260-1839)

1276-1368

Dynastie mongole des YUAN

Gengis Khan entreprend la conquête de la Chine, qui sera achevée par son petit-fils Kubilaï.

Pour la première fois, toute la Chine est conquise par des Barbares.

Époque de décadence. Famines et révoltes populaires contre l'étranger.

1271-1292

Séjour de Marco Polo à Pékin (Cambaluc). Il en fera un reportage célèbre, Le *devisement* du *monde.*

1368-1644

Dynastie des MING

Retour d'une dynastie chinoise.

– l'empereur Yongle (Yung-Lo) construit la Cité Interdite de Pékin.

– Essor de la production de porcelaine.

La Chine redevient une grande puissance en Asie, mais ne résout pas ses problèmes politiques et sociaux.

XVIe siècle

Les premiers navigateurs – marchands et missionnaires catholiques européens – arrivent. (Le jésuite François Xavier meurt au large de la rivière de Canton sans avoir pu débarquer.) 1557

Les Portugais installent un comptoir à Macao.

Les Hollandais s'installent à Formose et dans les Iles Pescadores. 1644

L'empereur Chongzhen se pend à un arbre de la Cité interdite.

1644-1796

Début de la dynastie mandchoue des QING (CH'ING)

Une des époques brillantes de la civilisation chinoise. Apogée de la puissance de l'Empire. Règne des empereurs Shunzhi (1644-1662), Kangxi (1662-1723) et Yongzheng (1723-1736). 1736-1796

L'empereur Qianlong (Ch'ien-lung), loué par les philosophes européens du XVIIIe siècle comme le modèle des «despotes éclairés», sera le dernier grand souverain de la Chine. 1793

Mission de lord Macartney à Pékin: échec.

1808

Les Anglais tentent de s'installer à Macao.

1813

Tentative d'assassinat contre l'empereur Jiaqing.

1816

Mission de lord Amherst; rejet humiliant.

Les cent ans qui suivent marquent la fin de la dynastie mandchoue. Ère de désordres. Intrusion en Chine des grandes puissances.

1840-1842. – *Guerre de l'Opium*

La Grande-Bretagne obtient l'ouverture du marché chinois grâce au *Traité* de *Nankin.*

Hongkong est cédé à la Grande-Bretagne. De grands ports de la côte méridionale: Xiamen (Amoy), Fuzhou (Fuchow) et Ningbo (Ning Po) ouverts au commerce international.

Shanghai (concession à l'Angleterre). Les sujets britanniques bénéficient du privilège d'extra-territorialité. La Chine paie une lourde indemnité.

1842-1844

Le Traité de Nankin sert de modèle aux autres « traités inégaux ».

Les autorités chinoises, qui prohibaient officiellement le trafic de l'opium depuis le XVIII$_{e}$ siècle, sont contraintes de le reconnaître comme légal.

Le droit d'établissement des missionnaires est garanti simultanément.

1845

Voyage du Père Huc en Chine, en Tartarie et au Tibet. **1856-1857.** – *La guerre de l'ARROW*

Le Vice-Roi de Canton arrête quelques marins chinois sur un navire chinois, *l'Arrow,* battant pavillon anglais (parce qu'enregistré à Hongkong). Il ordonne que le pavillon soit amené. Suivent des troubles graves contre l'étranger, qui remettent en cause le traité de Nankin et dégénèrent en conflit armé. Anglais et Français, conduits par lord Elgin et le baron Gros, attaquent Canton et font prisonnier le Vice-Roi.

1859-1860

Expédition franco-anglaise à la suite de la non-exécution des accords. 1860

Première entrée à Pékin de «Barbares» européens (Français et Anglais). Pillage et incendie du Palais d'Été. Les Russes occupent une partie de la Mandchourie.

1860. – *Traités de Tianjin (Tientsin) et de Pékin*

Cession à l'Angleterre de Jiulong (Kowloon) en face de Hongkong.

Concessions internationales à Hankou (Hankow) et Tianjin (Tientsin).

De nombreux ports maritimes et fluviaux ouverts au commerce international.

Décembre 1860. – *Convention sino-russe*

– Tout l'est des fleuves Wusuli (Oussouri), Soungonatsin, Bourling et Touman et l'est du lac Sinkaï deviennent russes.

– La Russie tsariste transforme en provinces russes les territoires de l'Amour et de l'Ouinghaï.

1850-1864

La Révolte paysanne des *Taiping (T'ai-p'ing)* (« Paix Suprême») est finalement écrasée par les forces sino-mandchoues, soutenues par les Européens.

La Chine est progressivement réduite à un État semi-colonial aux mains des puissances occidentales.

1866

Naissance de Sun Yat-sen.

1883-1885. – Guerre franco-chinoise

La Chine perd la suzeraineté de l'Indochine au profit de la France.

1886

La Chine perd la suzeraineté de la Birmanie au profit de l'Angleterre. 1893

La Chine perd la suzeraineté sur le Siam, que protègent la France et l'Angleterre.

1893

Naissance de Mao Tse-tung

1994-1895. – *Guerre sino-japonaise*

Le Japon occupe la Corée.

1895. – Traité de Shimonoseki

Formose (Taiwan), la presqu'-ile de Liaodong (Lia Tung) et l'archipel de Penghu (Penkou) cédés au Japon.

Shashi (Shashih), Chongqing (Chungking), Suzhou (Soochow) et Hangzou (Hangchow) ouverts au commerce international.

1897-1898

Développement des concessions étrangères à Shanghai.

1898. – Convention de *Jiaozhou (Chiaochow) et les* suites

Jiazhou concédé à bail (99 ans) à l'Allemagne (1898-1919).

Guangchouwan (Kwangchowwan) concédé à la France (1898-1945).

Weihaiwei et Jiulong (Kowloon) concédés à l'Angleterre (1898-1930).

Port-Arthur concédé à la Russie (1898-1905), puis au Japon (1905-1945).

1898

Naissance de Chou En-lai.

1898

La *Réforme* des « Cent *Jours»* de l'empereur Guangxu (Kuang-Hsü) est mise en échec par le clan conservateur.

1862-1908

Le pouvoir effectif appartient à l'impératrice douairière Cixi (Tz'u-hsi) qui gouvernera jusqu'à sa mort. Elle élimine son neveu Guangxu

en l'enfermant comme «simple d'esprit» en 1898.

1900. – Révolte des «*Boxers*»

Soulèvement xénophobe dû à une société politique secrète, «le Poing de la Concorde et de la Justice», suivi de nouvelles représailles des grandes puissances, qui font une seconde entrée à Pékin. Cixi s'enfuit à Xi'an (Sian).

1900

Occupation de la Mandchourie par les Russes.

1904-1905

Guerre russo-japonaise (Mandchourie).

1905

Sun Yat-sen crée au Japon une ligue révolutionnaire. Chaque adepte «jure devant le Ciel de mettre dehors les Barbares mandchous, de créer une république, de distribuer la terre également».

1906-1910

Des révoltes de plus en plus nombreuses éclatent dans toute la Chine.

14 novembre 1908

Mort de l'empereur Guangxu (Kuang-Hsü); le lendemain, mort de l'impératrice douairière Cixi.

1909

Le prince régent Chun (Cu'un) convoque les assemblées provinciales.

1910

Convocation d'une Assemblée consultative.

1910

Le Japon annexe la Corée.

10 octobre 1911

Soulèvement à Wuchang (ville jumelle de Hankou, [Hankow]. La révolte s'étend rapidement: en 50 jours, 14 des 18 provinces se déclarent indépendantes des Mandchous.

2. CHRONOLOGIE DE LA RÉPUBLIQUE (1912-1949)

A. – Débuts de la République « bourgeoise » (1912-1927)

1er janvier 1912

Instauration de la République chinoise à Nankin. Sun Yat-sen est élu président de la République. Adoption du calendrier grégorien.

Le prince régent Chun (Ch'un) appelle en renfort le général Yuan Shikai (Yuan Shih-k'ai) qui réclame les pleins pouvoirs.

12 février 1912

Le général Yuan obtient l'abdication de l'empereur-enfant à son profit.

14 février 1912

Sun Yat-sen démissionne. Yuan est élu le lendemain à sa place.

mars 1912

Sun Yat-sen, passé dans l'opposition, constitue son parti, le Guomindang, le « parti national du peuple», avec pour programme « le gouvernement du peuple par le peuple, pour le peuple» et obtient la majorité aux élections législatives.

8 avril 1913

Réunion du Parlement à Pékin. Devant l'opposition qui s'y manifeste, Yuan Shikai dissout le Parlement et interdit le Guomindang.

Sun Yat-sen se réfugie au Japon.

1914

Le Japon, profitant du conflit mondial, déclare la guerre à l'Allemagne et s'empare des concessions et propriétés allemandes en Chine, notamment dans le Shandong.

18 janvier 1915

Le Japon, en présentant à Pékin ses 21 « demandes», cherche à faire de la Chine un protectorat nippon. Yuan négocie en vain.

Un mouvement anti-japonais se développe dans tout le pays.

1915-23 mars 1916

Yuan Shikai est plébiscité à l'unanimité comme empereur par une convention nationale qu'il a fait élire. L'opposition des républicains et la révolte des généraux le renverront après un règne qui aura duré moins de 100 jours. Il meurt en juin 1916, après l'échec de sa tentative.

1916

L'ère anarchique des Seigneurs de la guerre s'ouvre. Au Nord, un gouvernement nominal existe à Pékin. Au Sud, Sun Yat-sen a établi une république à Canton. En réalité, des chefs d'armées se partagent le territoire; chacun règne sur son petit État et combat ses voisins.

1918-1919

175000 ouvriers chinois sont envoyés en France pour aider les Alliés, ainsi que 400 étudiants-ouvriers (dont Chou En-Lai, Chen Yi et Deng Xiaoping). Mao Tse-tung accompagne à Shanghai les étudiants en partance.

1919. – *Mouvement* du 4 mai

Première grande manifestation de nationalisme : les milieux universitaires de Pékin, puis d'autres villes, réagissent violemment aux dispositions du Traité de Versailles qui transféraient au Japon les droits allemands dans la province de Shandong (grèves d'étudiants, d'ouvriers, de marchands).

Un certain nombre d'intellectuels, hostiles aux puissances occidentales, se tournent vers la Russie soviétique qui « renonce aux avantages indûment acquis en Chine par le régime tsariste» (Mais non, précisera-t-on ultérieurement, aux conquêtes territoriales de Sibérie et des provinces maritimes).

1921

Lors de la conférence de Washington, les Grandes Puissances demandent au Japon de quitter le Shandong.

1er juillet 1921

Fondation à Shanghai du Parti *communiste* chinois lors d'un premier congrès de 12 participants (dont 6 au moins devaient quitter plus tard le Parti) : Zhang Guotao (Chang Kuo-t'ao), Chen Gongbo (Ch'en Kung-po), Chen Tanqiu (Ch'en T'anch'iu), Chen Wangdao (Ch'en Wang-tao), Zhou Fohai (Chou Fo-hai), He Shuheng (Ho Shu-heng), Li Hanjun (Li Han-chun), Li Da (Li Ta), Liu Renjing (Liu jenching), Mao Tse-tung, Bao Huisheng (Pao Hui-sheng), Dong Biwu (Tung Pi-wu).

Chen Duxiu (Ch'en Tu-hsiu), véritable fondateur du Parti et futur «renégat », fut, bien que retenu à Canton, élu secrétaire général et Mao Tse-tung secrétaire du Parti communiste du Hunan. 1921-1922

Création de cellules communistes et d'une section du Parti communiste chinois en France (officiellement en juillet 1922), en Belgique et en Allemagne. 1923-1927

Premier front commun Guomindang-Parti communiste: il résulte de l'accord entre Sun Yat-sen et le représentant de Lénine, Joffe, qui promet l'aide soviétique (Déclaration commune du 26 janvier 1923). Les communistes sont admis comme membres du Guomindang.

1923

Au IIIe Congrès du Parti communiste (Canton), Mao Tse-tung devient membre du Comité central et chef du bureau d'organisation.

1924

Proclamation de la République populaire de Mongolie (Extérieure).

1925

«Mouvement du 30 Mai»: vaste campagne d'agitation anti-étrangère et de grèves.

Mort de Sun Yat-sen.

Chiang Kai-shek, appuyé par des conseillers soviétiques, lui succède à la tête du Guomindang.

Plus tard, Mao organise au Hunan l'encadrement des paysans. Il écrit L'analyse *des classes de la société chinoise.*

1925-1926. – *«Coup* du 20 Mars *1926*»

L'incident de la «canonnière Zhongshan (Chung Shan)» près de Canton oppose déjà Chiang Kai-shek aux communistes.

De retour à Canton, Mao dirige, avec l'accord tacite du Guomindang, l'Institut du mouvement des paysans à Canton.

Le Parti communiste chinois passe de 300 membres en 1924 à 57 900 en 1927.

B. – La première guerre civile (1927-1936)

1927

Mao, dans son *«Rapport d'enquête* sur le *mouvement* paysans au *Hunan »* proclame la paysannerie la «principale force de la révolution». Sa thèse est rejetée par le Comité central du parti communiste. Il est exclu du bureau politique.

En avril, Chiang Kai-shek lance une offensive contre les communistes dans les grandes villes. Écrasement des communistes à Shanghai. Le Parti décapité entre dans la clandestinité.

1928

Entrée de Chiang Kai-shek à Pékin. Il exerce une dictature militaire sur toute la Chine.

Mao Tse-tung et Zhu De (Chu-Teh), réfugiés dans le réduit montagneux aux confins du Hunan et du Jiangxi (Kiangsi), forment la première «Armée Rouge» et créent un soviet local.

1929

La Grande-Bretagne rend à la Chine une partie de ses concessions.

Mao Tse-tung et Zhu De (Chu Teh) proclament un «gouvernement soviétique» au Jiangxi (Kiangsi).

1930

Accord franco-chinois (la Chine reconnaît les droits de la France en Indochine et récupère des concessions).

Mao, favorable au mouvement paysan, et le chef du Bureau politique, Li Lisan. favorable aux insurrections urbaines, entrent en conflit.

Nouvelle offensive de Chiang Kai-shek contre les communistes. La femme et la sœur de Mao sont abattues.

Nouveaux échecs communistes dans leur offensive contre quelques villes de Chine centrale (Changsha, Wuhan, Nanchang).

1931

Le Japon envahit la Mandchourie et crée le « Manchukuo».

Le 1er Congrès panchinois des Soviets, réuni à Ruijin (Juichin), désigne Mao comme président du 1er gouvernement de la République soviétique chinoise au Jiangxi (Kiangsi) – il sera réélu en 1934 – et Zhu De (Chu Teh) comme commandant en chef.

1933

Les Japonais occupent une partie du Hebei (Hopeh) (province où se trouve Pékin).

D'octobre 1934 à octobre 1935

L'Armée Rouge du Jiangxi (Kiangsi), menacée d'encerclement par les troupes de Chiang Kai-shek, entreprend, avec Mao Tse-tung et Zhu De (Chu Teh) en tête, la « Longue Marche » pour aboutir par de longs détours dans la région de Baoan (Paoan), au nord du Shaanxi (Shensi), ayant parcouru 12 000 kilomètres en un an.

1935-1936

D'autres armées rouges effectuent d'autres «longues marches avant de rejoindre le groupe de Mao.

Décembre 1936

Installation à Yan'an (Yenan) d'un gouvernement «anti-japonais» sous la présidence de Mao.

C. – Front uni Guomindang-Parti communiste contre le Japon (1937-1947)

Décembre 1936

L'Incident de Xi'an (Siam): Chiang Kai-shek, prisonnier de son subordonné le maréchal Zhan Xueliang (Chang Hsüeh-liang), est amené par Chou En-lai à promettre de ne plus combattre les communistes et de se tourner contre les Japonais.

1937

Les Japonais envahissent la Chine du Nord et la région de Shanghai.

1940

Chiang Kai-shek et son gouvernement, repliés dans le Sichuan (Szechwan), établissent le siège du gouvernement central dans son chef-lieu, Chongqing (Chungking).

1940-1941

Rupture de l'accord entre les communistes et Chiang Kai-shek.

1942

Un mouvement de « rectification» au sein du Parti communiste atteint, entre autres, les prosoviétiques.

1943

Liu Shaoqi (Liu Shao-ch'i) attribue à Mao le mérite d'avoir «créé une forme chinoise du marxisme ». Selon Chou En-lai, le Parti communiste compte 800 000 membres.

1945

Le VII$_{e}$ Congrès du Parti communiste annonce 1 200 000 membres.

Traité d'alliance entre les Russes et Chiang Kai-shek.

Après la défaite japonaise, l'Armée Rouge occupe la Chine du Nord et la Mandchourie, avant l'arrivée des troupes de Chiang Kai-shek soutenues par les États-Unis.

D. – Deuxième guerre civile entre communistes et nationalistes (1947-1949)

Les communistes ont continué de compléter leur action militaire par une active propagande auprès des masses paysannes (thèmes: nationalisme – réforme agraire). Les Russes maintiennent leur appui officiel à Chiang Kai-shek.

1948

Le maréchal Lin Biao (Lin Piao) écrase les troupes de Chiang Kai-shek en Mandchourie.

Janvier 1949

L'Armée populaire de libération occupe Pékin.

Mai 1949

Chiang Kai-shek, dont les troupes sont en déroute, se retire à Formose.

3. CHRONOLOGIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE (1949-1989)

A. – 1949-1957 : Mise en place des institutions: la « nouvelle démocratie »

Les communistes procèdent à l'élimination des opposants et à la transformation idéologique des masses.

1er octobre 1949

Proclamation officielle de la République populaire de Chine. Mao élu président. 1950

– Traité d'alliance sino-soviétique.

– Guerre de Corée: les Chinois, cédant à la pression soviétique, envoyent des «volontaires ». Formose passe sous la protection militaire des États-Unis.

– Réforme agraire.

1953-1957. – Mise en route économique

1953

– Armistice de Corée.

– Mort de Staline.

1954

Réunion de la première Assemblée populaire nationale. Vote de la Constitution. Khrouchtchev fait une première visite à Pékin.

1956-1957. – La période des « Cent Fleurs »

Septembre *1956*. VIIIe Congrès du Parti communiste chinois. Vote de nouveaux statuts du Parti.

Essai de ralliement des intellectuels, à qui le Parti promet un traitement plus libéral. Mao lance un mouvement de «rectification du Parti». Il s'agit de se débarrasser par la critique et l'autocritique des défauts de «sectarisme, bureaucratisme, subjectivisme ». Le mouvement dégénère en quelques semaines en une explosion de mécontentement. Suit une période de sévère répression et de remise au pas des intellectuels.

B. – Phase d'accélération et d'incertitude économiques (1958-1965)

1958

– 2e plan quinquennal.

– Année du « Grand Bond en avant ».

– Création des Communes Populaires.

– Khrouchtchev retire à la Chine son appui nucléaire inconditionnel. La Chine refuse de se placer sous le commandement militaire soviétique.

1959-1962. – période de graves *difficultés économiques*

Avril 1959: deuxième Assemblée populaire nationale.

Mao Tse-tung abandonne la présidence de la République au profit de Liu Shaoqi (Liu Shao-ch'i).

Mao conserve toutefois la présidence du Parti.

Août 1959

8e Plenum du VIIIe Comité central, à Lushan.

Il est le lieu de durs affrontement entre « droitiers » et « gauchistes». Disgrâce du maréchal Peng Dehuai (P'eng Teh-huai), ministre de la Défense nationale.

Juillet 1960

Rappel par Moscou de tous les conseillers et techniciens soviétiques. Les Chinois traitent ouvertement Khrouchtchev de «révisionniste».

1961

Lors du XXIIe Congrès du Parti soviétique à Moscou, Chou En-lai quitte la salle lorsque Khrouchtchev s'en prend au parti albanais.

Les trois récoltes de 1959-60-61 ont été mauvaises. Disette.

Septembre 1962

10e Plenum du VIIIe Comité central à Lushan.

Durcissement idéologique:

– Le «mouvement d'éducation socialiste» est lancé pour relever l'esprit révolutionnaire des milieux intellectuels et paysans.

– Le culte de la pensée-maotsetung se développe.

– Réorientation idéologique de l'armée par Lin Biao (Lin Piao).

1963-1965. – Phase de convalescence économique

1963

Pékin renforce sa campagne idéologique auprès des forces révolutionnaires du Tiers Monde.

Chou En-lai rend visite aux pays africains.

Janvier 1964

Sur l'initiative du général de Gaulle, la France et la Chine populaire décident d'échanger des ambassadeurs.

La rupture sino-soviétique s'aggrave.

C. – Préliminaires de la Révolution culturelle

Été 1964. – Festival de l'Opéra de Pékin, « victoire de la Révolution culturelle *socialiste ».*

Décembre 1964-janvier 1965. – Troisième Assemblée populaire nationale.

10 novembre 1965-avril 1966. – Réaction contre *l'allégorie* de *Wu Han.*

A l'instigation de Mao Tse-tung, la presse de Shanghai critique violemment l'écrivain Wu Han, historien, auteur dramatique et vice-maire de Pékin, à propos d'une pièce allégorique qui dénonçait les méfaits de l'autocratisme, La destitution de *Hai Rui:* transparente allusion à l'élimination du maréchal Peng Dehuai, qui avait osé critiquer Mao au sujet du Grand Bond en avant, au Plenum de Lushan, en 1959. Peng Zhen (P'eng Chen), maire de Pékin et membre du Bureau politique, s'efforce d'endiguer ce flot de critiques à l'égard de Wu Han: il publie, en février, un « rapport voulant servir de guide au débat académique actuel ». Avril-mai 1966. – Mao provoque l'agitation universitaire

Les attaques atteignent Deng Tuo, ancien rédacteur en chef du Quotidien du Peuple, et la presse de la ville de Pékin contrôlée par le maire Peng Zhen.

16 mai: une circulaire du Comité central, attribuée à Mao, annonce l'annulation du «Rapport de Février» de Peng Zhen, et donne aux discussions en cours une dimension nouvelle. Du domaine artistique et littéraire, la lutte prolétarienne doit s'étendre au domaine politique, et viser les représentants du révisionnisme bourgeois qui se sont infiltrés dans le Parti, le gouvernement et l'armée.

25 *mai :* la contestation gagne dans les universités. Le «premier dazibao (ta*tzupao)* marxiste-léniniste national », à l'université Beida (Peita), critique violemment les deux responsables des affaires universitaires à la municipalité de Pékin et Lu Ping, recteur de cette université, tous trois amis de Peng Zhen.

Juin-juillet 1966. – Préparatifs de la grande offensive

Les dirigeants du Parti visés par la circulaire du 16 mai, notamment Liu-Shaoqi, président de la République, vice-président du Parti communiste chinois, et Deng Xiaoping, secrétaire général du Comité central, tentent de canaliser l'agitation intellectuelle, en particulier par la création des «groupes de travail ». L'université Beida passe sous le contrôle des futurs «gardes rouges». Les cours universitaires sont partout suspendus.

Mao tse-tung, revenu à Pékin après une absence volontaire de près de deux mois, destinée à laisser se démasquer les adversaires du mouvement en cours, reprend la direction effective du Comité central.

D. – La grande tribulation – Août 1966-septembre 1967

1er au 12 août 1966. – *IIe* Plénum du *VIIIe* Comité central

La« Déclaration en 16 points », dite Résolution du 8 Août, lance officiellement la Révolution culturelle. Les «groupes de travail » sont condamnés. Sont créés des groupes de la Révolution culturelle, tandis que l'on jette les masses à l'assaut des éléments «révisionnistes» du Parti. Lin Biao devient vice-président du Parti, en remplacement de Liu Shaoqi, rétrogradé au huitième rang du Bureau politique. Chou En-lai reste au troisième rang.

Août-novembre 1966. – Les gardes rouges *à* l'assaut de la bureaucratie du Parti

Défilé de plusieurs centaines de milliers de gardes rouges, le 18 août, sur la place Tiananmen, en présence de Mao. Ils effectuent en masse de grands déplacements à travers le pays pour épurer les cadres du Parti dans les villes, et se mettent à détruire les vestiges du «passé féodal» (monuments et œuvres d'art).

Le mouvement commence à gagner les usines et les administrations, avant de s'étendre à la classe paysanne. Liu Shaoqi est contraint de procéder à son autocritique le 23 octobre. Mais des excès « gauchistes » et des divisions apparaissent au sein des gardes rouges, tandis que l'appareil du Parti est paralysé.

Janvier 1967-février 1967. – La classe ouvrière entre en jeu

Le mouvement s'étent à toute la classe ouvrière, plus particulièrement à Shanghai, où les luttes sont très violentes. Une éphémère Commune de Shanghai, de tendance gauchiste, proclame le 5 février qu'elle prend pour modèle la Commune de Paris.

L'anarchie est combattue soit par intervention directe de l'armée, dans quelques villes; soit grâce à de « grandes alliances » regroupant les représentants des masses, des cadres et de l'armée.

Mars **1967-août** 1967. – *L'anarchie* atteint son comble

Les affrontements sanglants se multiplient dans tout le pays. A Wuhan et Canton, on assiste à de véritables insurrections armées.

Les comités révolutionnaires ont du mal à se constituer, tandis que les gauchistes commencent à attaquer Chou En-lai. Des scissions se produisent à tous les niveaux.

Liu Shaoqi fait une nouvelle autocritique.

Septembre 1967. – L'heure de l'armée

Chou En-lai s'efforce de remettre de l'ordre, tandis que l'armée se voit confier des responsabilités très larges, tant pour le maintien des structures de production que pour le règlement des problèmes locaux.

E. – La victoire de Mao - Septembre 1967-fin 1968

Septembre 1967-janvier 1968. – La *pensée-maotsetung* devient l'instrument de la *«lutte* antibureaucratique»

De retour à Pékin après une tournée en province, Mao frappe simultanément à droite et à gauche. Il apporte son entier appui à Chou En-lai. Une accélération de la mise en place des comités révolutionnaires est tentée. Le 1er octobre, Lin Biao annonce la création des stages d'étude de la pensée-maotsetung.

Février 1968-juillet 1968. – Un instant de rémission pour *l'opposition «* bureau*cratique* »

La ligne Liu Shaoqi tente de se ressaisir, à la faveur des erreurs des gauchistes. Mao lance un appel pour la défense des comités révolutionnaires.

Juillet 1968-octobre 1968. – Chute de *Liu Shaoqi*

Les comités révolutionnaires s'installent dans tout le pays et forment un réseau de plus en plus serré.

13 au 31 octobre: le Comité central du VIIIe Congrès tient son 12e plenum; il proclame la destitution de Liu Shaoqi et son exclusion du Parti. Mao Tse-tung a eu gain de cause, sans se laisser déborder par l'extrémisme gauchiste.

F. – Le retour relatif à l'ordre (1969-1975)

Avril 1969. – IXe Congrès. Nouveau Comité central, nouveaux statuts. Un train de réformes vient toucher la vie économique,

administrative et universitaire. Affrontements frontaliers sino-soviétique.

1970. – La Chine panse ses plaies; le gauchisme conserve de nombreux points forts: parmi eux, le deuxième personnage de la hiérarchie, en la personne du maréchal Lin Biao.

Août-septembre 1970: Plenum du Comité central à Lushan. La faille entre Lin Biao et Mao commence à apparaître.

Mars 1971. – Dans le «Document secret des travaux 571 », Lin Biao aurait demandé aux conjurés d'aller jusqu'au «sacrifice suprême» pour abattre « le tyran féodal» Mao et faire triompher leur cause.

Juillet 1971. – Annonce de l'aboutissement des négociations secrètes concernant le voyage en Chine du président Nixon. Cette nouvelle orientation de la diplomatie chinoise entraîne des tensions intérieures, qui contribuent à provoquer l'élimination et la disparitioin de Lin Biao (13 septembre 1971). 25-26 octobre. – la Chine est admise à l'O.N.U.

Janvier 1972. – Éditorial du Quotidien du Peuple du 1er janvier, faisant le point sur la situation économique et sociale de la Chine. Mort du maréchal Chen Yi (Ch'en Yi).

Février 1972. – Visite « privée» du président Nixon à Pékin.

Juillet 1972. – Voyage de Maurice Schumann en Chine, suivi de l'Allemand Walter Scheel (octobre), du Britannique Douglas-Home (novembre) et de l'Italien Medici (janvier 1973).

La Chine met l'accent sur la nécessité pour l'Europe de s'unir politiquement pour faire face aux visées de l'U.R.S.S.

Été 1972. – L'élimination de Lin Biao est officialisée.

Septembre 1972. – Visite à Pékin du Premier ministre japonais Tanaka. Février 1973. – Nouveau voyage de Kissinger à Pékin. Des «bureaux» de liaison » sont créés dans les deux capitales, véritables ambassades sans le nom. Février 1973. – Conférence internationale sur le Vietnam à Paris. C'est la première grande conférence à laquelle la

Chine participe depuis celle sur le Laos en 1961-1962.

Mars 1973. – Après l'établissement de relations diplomatiques entre la Chine et l'Espagne, tous les pays européens, à l'exception de l'Irlande, du Portugal et du Vatican, ont des liens officiels avec Pékin, qui entretient des relations diplomatiques avec 88 pays.

Août 1973. – Xe Congrès du P.C. chinois à Pékin. Le tournant pris entre l'été 1970 et l'été 1971 est confirmé (élimination des gauchistes et de Lin Biao, reflux de la Révolution culturelle, invitation de Nixon, rapprochement avec l'Occident, encouragement à la construction européenne, hostilité accrue à l'égard de l'U.R.S.S., prépondérance à la tête de l'Etat de Chou En-lai qui gouverne sous l'inspiration de Mao).

Septembre 1973. – Voyage du président Pompidou: première visite officielle d'un chef d'État occidental en Chine.

Novembre 1973. – Premières attaques contre Confucius. Mise à l'index d'Antonioni et de Jean Yanne.

Janvier 1974. - Important remaniement du commandement militaire, occupation de l'archipel des Paracels; arrestation d'un « espion » et expulsion de cinq diplomates soviétiques.

Février 1974. – Campagne conjointe contre Lin Biao et Confucius (*pi-Lin* pi-*Kong)*. Maladie de Chou En-lai, souvent remplacé par Deng Xiaoping. Décembre 1974. – Mot d'ordre attribué à Mao: «La Révolution culturelle a duré huit ans; le temps de l'apaisement est venu. »

Janvier 1975. – Session de l'Assemblée populaire nationale ; adoption d'une nouvelle Constitution (suppression de la présidence de la République); désignation de douze « vice-Premiers ministres ». Deng Xiaoping est le premier d'entre eux.

Février-avril 1975. – Campagne pour l'étude de la dictature du prolétariat, critique du «droit bourgeois», publication d'articles de Yao Wenyuan et de Zhang Chunqiao. Début de la grande contre-offensive des Quatre contre Deng Xiaoping.

Avril 1975. – Mort de Chiang Kai-shek.

Le «premier vice-Premier ministre » Deng Xiaoping se rend en visite officielle à Paris, accompagné de Qiao Guanhua et d'une importante délégation. Septembre-opctobre 1975. – Conférence nationale sur l'agriculture. Dazhai est cité en exemple. Publication du rapport de Hua Guofeng.

Novembre-décembre 1975. – Lancement des 4e et 5e satellites chinois.

G. – La « réaction thermidorienne » (1976-1979)

Janvier 1976. – Mort de Chou En-lai. L'éloge funèbre est prononcé par Deng Xiaoping.

Février 1976. – Hua Guofeng devient Premier ministre par intérim. Des *dazibao* dirigés contre Deng Xiaoping sont affichés à l'Université Qinghua.

Avril 1976. – Le 5, graves incidents sur la place Tiananmen. Le 7 avril, Deng Xiaoping est rendu responsable de ces incidents. Il est destitué de toutes ses fonctions au sein comme en dehors du Parti. Hua Guofeng devient Premier vice-président du Comité central du parti.

Juillet 1976. – Mort du maréchal Zhu De (Chu Teh), fondateur de l'Armée rouge chinoise.

Dramatique tremblement de terre à Tangshan (plusieurs centaines de milliers de morts).

Août 1976. – Lancement du 6e satellite chinois.

Septembre 1976. – Mort de Mao Tse-tung, dans sa 83e année, le 9 septembre. Son éloge funèbre est prononcé par Hua Guofeng. De grandes cérémonies nationales célèbrent la mémoire du «Grand Timonier».

Octobre 1976. – Les autorités décident de construire à Pékin un mémorial où sera déposée la dépouille de Mao, et d'accélérer la publication des œuvres du défunt Président.

Élimination de la «Bande des Quatre» : Wang Hongwen, Zhang Chunqiao, Jiang Qing (la veuve de Mao) et Yao Wenuyan. Parallèlement, Hua Guofeng est élu Président du Comité central du Parti.

Janvier 1977. – Apparition dans le centre de Pékin d'affiches demandant le retour au pouvoir de Deng Xiaoping.

La Chine révèle qu'elle a réussi à fabriquer des têtes de missiles nucléaires téléguidées.

Mars 1977. – Le Bureau politique du Parti communiste chinois décide de réintégrer Deng Xiaoping dans toutes ses fonctions. C'est son second retour sur le devant de la scène.

Avril-mai 1977. – Conférence nationale sur l'industrie. L'accent est mis sur l'accélération du développement économique et scientifique.

Juillet 1977. – Le 3e plenum du Xe Comité central ratifie les mutations importantes survenues depuis un an: nomination de Hua, réintégratioin de Deng, élimination des Quatre.

Août 1977. – A l'occasion du 50e anniversaire de la fondation de l'Armée populaire de Libération, de nombreuses victimes de la Révolution culturelle sont réhabilitées.

XIe Congrès du P.C.C.

– Visite en Chine du maréchal Tito et du secrétaire d'État américain Cyrus Vance.

Octobre 1977. – Inauguration solennelle de l'École centrale du Parti. Les Écoles du Parti fermées depuis la Révolution culturelle sont réouvertes.

Décembre 1977. – Organisation dans toute la Chine d'examens d'État pour l'admission dans les Universités.

Janvier 1978. – Visite en Chine du Premier ministre Raymond Barre.

Février-mars 1978. – Adoption d'une nouvelle Constitution par la Ve Assemblée populaire nationale. Réunions parallèles du Ve Comité national de la Conférence consultative politique du Peuple chinois, mise en sommeil durant la Révolution culturelle. Des personnalités religieuses réapparaissent sur la scène.

1er semestre 1978. – Début d'une polémique avec le Vietnam.

Mai 1978. – Visite en France du vice-Premier ministre Gu Mu (Ku Mu).

Juin 1978. – Mort de Guo Moruo (Kuo Mo-jo).

Août 1978. – Traité sino-japonais. Visite de Hua Guofeng en Iran, Yougoslavie et Roumanie.

Octobre 1978. – Destitution de Wu De, maire de Pékin.

Novembre 1978. – Apparition de nombreux dazibao à Pékin: ils réclament le « respect des droits de l'homme» et la « démocratie ». La presse demande un réexamen du rôle de Mao Tse-tung.

H. – La victoire de Deng Xiaoping

Décembre 1978. – 3e plénum du Comité central issu du XIe Congrès: une politique nouvelle est adoptée, que résument les mots d'ordre: « ouverture» et « modernisation ».

Annonce de l'établissement de relations diplomatiques entre Pékin et Washington.

Meetings dirigés contre d'anciens responsables des Gardes rouges dans la capitale chinoise.

Janvier 1979. – Hu Yaobang, collaborateur et ami de Deng Xiaoping est élu secrétaire général du Parti.

L'agence officielle Chine nouvelle adopte le système pinyin pour transcrire les idéogrammes chinois.

Chute de Phnom-Penh et du régime Pol Pot. Pékin soutient le prince Sihanouk. Manifestations spontanées de paysans rassemblés à Pékin: « Nous voulons les droits de l'homme! Nous voulons manger à notre faim ! »

Visite de Deng Xiaoping à Washington.

Février 1979. – Conflit armé à la frontière sino-vietnamienne.

Mars-avril 1979. – Interruption de la libéralisation (« le printemps de Pékin »), révision en baisse des programmes de développement et réexamen des contrats commerciaux passés avec l'étranger.

Avril 1979. – Dénonciation du traité sino-soviétique de 1950.

Relèvement du prix des céréales achetées par l'État.

Juin 1979. – Approbation par l'Assemblée nationale populaire de nouvelles lois organiques présentées par Peng Zhen.

Juillet 1979. – Création de quatre zones économiques spéciales.

Autorisation des *joint-ventures* sino-étrangères.

Début de la réforme des entreprises industrielles du secteur d'État.

Octroi d'un prêt de 6 milliards de yen, par le Japon.

Octobre 1979. – Malgré des manifestations de soutien, les

responsables du Printemps de Pékin condamnés: 15 ans de prison pour Wei Jingzhen.

Octobre-novembre 1979. – Hua Guofeng en visite en Europe.

Janvier 1980. – La Chine suspend toute négociation avec l'Union soviétique à la suite de l'invasion de l'Afghanistan.

Réhabilitation de Liu Shaoqi.

Février 1980. – 5e plénum du XIe Comité central:

– Hu Yaobang et Zhao Ziyang, fidèles de Deng Xiaoping entrent au Comité permanent du Bureau politique.

– Les écrivains sont rappelés au respect du socialisme.

I. – Mise en place de la N.E.P. à la chinoise

Été 1980. – La C.E.E. accorde à la Chine le système de la préférence généralisée.

Septembre 1980. – Zhao Ziyang premier ministre.

Légalisation de l'exploitation familiale de la terre.

Octobre 1980. – Visite en Chine du président Giscard d'Estaing.

Novembre 1980. – Confucius proclamé «gloire nationale ».

Début du procès de la bande des Quatre.

Décembre 1980. – Suspension des réformes entamées dans le secteur des entreprises industrielles d'État.

Janvier 1981. – Jiang Qing, veuve de Mao, condamnée à mort

(exécution différée).

Juin 1981. – 6e plénum du XIe Comité central : Hu Yaobang à la tête du Parti communiste chinois.

Le ministre des Affaires étrangères Huang Hua en visite en Inde.

Août 1981. – Zhao Ziyang en visite dans le Sud-est asiatique.

Septembre 1981. – Proposition de négociations faites à Taiwan en vue de la réunification.

Mars 1982. – Brejnev, de Tachkent, invite la Chine à renouer le dialogue.

Mai 1982. – Zhao Ziyang en visite au Japon.

Juillet 1982. – Le Panchemlama en visite au Tibet.

Répression de l'agitation au Xinjiang.

Août 1982. – Communiqué sino-américain sur la réduction des livraisons d'armes américaines à Taiwan.

Septembre 1982. – XIIe Congrès du Parti communiste chinois:

– Hua Guofeng exclu du Bureau politique.

– Hu Yaobang secrétaire général (titre nouveau).

Adoption d'un projet de rectification du Parti (sur trois ans).

Octobre 1982. – Début de la publication des résultats du recensement démographique.

Novembre 1982. – Le ministre des Affaires étrangères Huang Hua aux obsèques de Brejnev.

Décembre 1982. – Adoption d'une nouvelle constitution.

Lancement du VIe Plan quinquennal.

Janvier 1983. – Zhao Ziyang visite onze pays africains.

Février 1983. – Reprise des négociations sino-soviétiques sur les questions frontalières.

Mai 1983. – Visite de François Mitterrand en Chine.

Juin 1983. – Li Xiannan élu président de la République.

Les entreprises du secteur d'État soumises à la taxation.

J. – Premiers succès, premiers « moustiques »

Été 1983. – Campagne contre la criminatlité et la « pollution spirituelle». Signature de contrats avec des sociétés étrangères pour prospection pétrolière off shore.

Octobre 1983. – Le 2e plénum du XIIe Comité central approuve la campagne contre la « pollution spirituelle».

Janvier 1984. – Zhao Ziyang au États-Unis.

Mars 1984. – Zhao Ziyang au Canada.

Avril 1984. – Ouverture de 14 villes côtières aux investisseurs étrangers.

Août 1984. – Une équipe de dirigeants communistes chinois en visite dans 7 pays d'Amérique latine.

Octobre 1984. – Relance de la réforme économique dans le secteur

urbain des industries d'État.

Décembre 1984. – Établissement de la zone économique du bas Yangzi. Visite du vice-premier ministre soviétique Akhimov.

Visite de Margaret Thatcher et signature des accords sur Hongkong.

Abolition officielle des «communes populaires».

Janvier 1985. – Première émission de valeurs mobilières depuis 30 ans.

Mars 1985. – Libération conditionnelle de Mgr Cong Pinmei, évêque de Shanghai, emprisonné depuis 1955.

Premier concours de beauté organisé en Chine.

Mai 1985. – Augmentation des prix alimentaires en ville.

La Commission des affaires militaires du Comité central annonce la réorganisation des régions militaires et la réduction des effectifs.

Juillet 1985. – Yao Yilin, vice-premier ministre, signe à Moscou un accord de commerce pour cinq ans.

Septembre 1985. – Conférence spéciale du Parti communiste.

Mise en garde contre le déclin du travail idéologique par Chen Yun. – Approbation du VIIe Plan quinquennal (1986-1990).

Manifestations anti-japonaises.

Décembre 1985. – Manifestations à Urumqi et à Pékin contre les essais nucléaires au Xinjiang.

Réouverture de la cathédrale de Pékin.

Janvier 1986. – Important discours de Deng Xiaoping sur la corruption au sein du Parti.

Mai 1986. – L'atterrissage à Canton d'un avion de Taiwan permet des contacts officieux entre les « deux » Chines.

Visite du Dalaï-lama à Paris.

Juin 1986. – Accord sino-américain sur le lancement de satellites américains par des fusées chinoises.

Juillet 1986. – Dévaluation du yuan (- 15 %).

Première annonce officielle d'une faillite, depuis 1949.

Octobre 1986. – Visite à Pékin de la reine d'Angleterre. Accord avec le Portugal sur Macao.

Novembre 1986. – Première visite d'une escadre américaine depuis 1949.

Décembre 1986. – Manifestations d'étudiants à Pékin, sur la place Tiananmen, suivies dans plusieurs villes chinoises, « pour plus de démocratie et contre la cherté de la vie».

K. – L'écrasement des « moustiques »

Janvier 1987. – Destitution de Hu Yaobang et reprise vigoureuse de la campagne contre le « libéralisme bourgeois».

Exclusion d'intellectuels comme Liu Binyan et Fang Lizhi du Parti.

Restrictions apportées aux échanges avec l'extérieur.

Octobre 1987. – Manifestations nationalistes au Tibet sévèrement réprimées.

Oct./Nov. 1987. – XIIIe Congrès du Parti communiste chinois:

– Zhao Ziyang secrétaire général.

– Li Peng, premier ministre.

– Tous les vétérans quittent le Bureau politique.

Novembre 1987. – Li Xiannan, président de la République, en visite en France.

Mai 1988. – Libération de Jiang Qing (Chiang Ch'ing), veuve de Mao.

Juin 1988. – Concert monstre de rock à Pékin, avec Cui Jian, naguère accusé de « libéralisme bourgeois...»

Été 1988. – L'inflation galope (jusqu'à 40 % ?).

Conférence spéciale des principaux responsables du Parti à Beidahe; Zhao Ziyang, accusé d'aventurisme, virtuellement écarté (il garde le secrétariat général du Parti, mais prend tout rôle économique).

Élaboration d'un plan de refroidissement économique drastique.

Octobre 1988. – Le général Yang Shangkun, fidèle de Deng, élu président de la République.

Novembre 1988. – Mise en application brutale, par le gouvernement Li Peng, du plan de refroidissement.

Accord avec la Mongolie Extérieure sur les frontières communes.

Décembre 1988. – A Shanghai et dans plusieurs autres universités, incidents graves entre étudiants chinois et africains; rapatriement de ces derniers.

Janvier 1989. – Le ministre des Affaires étrangères Qian Qichen à

Paris.

Février 1989. – Le président Bush à Pékin.

Accords sino-soviétiques sur le retrait progressif des troupes russes de Mongolie et la réduction des effectifs de l'armée soviétique sur les frontières sibériennes.

L. – Le « Printemps de Pékin »

Avril 1989. – Début des manifestations étudiantes à Pékin.

15 avril. – Mort de Hu Yaobang.

19 avril. – Les manifestants tentent d'entrer à Zhongnanhai.

25 avril. – Un discours de Deng dénonce la subversion.

26 avril. – Reprise de la mise en garde de Deng par un éditorial du Quotidien *du* peuple.

Mai 1989. – 10 mai. – Premières grèves de la faim.

15-18 mai. – Zhao Ziyang adresse une ultime mise en garde.

20 mai. – Loi martiale proclamée par Li Peng.

Juin 1989. – 4-6 juin. – Répression sanglante à Pékin.

9 juin. – Deng remercie l'armée et annonce que la politique d'ouverture et de réforme sera poursuivie.

25 juin. – A Madrid, la Communauté économique européenne décide des sanctions économiques contre la Chine.

Juin 1989. – 26 juin. – Le 4e plénum du XIIIe Congrès entérine les

orientations du discours de Deng du 9, démet Zhao Ziyang de toutes ses fonctions et nomme Yang Zemin secrétaire général.

Juillet 1989. – 14 juillet. – Les « 7 » décident des sanctions économiques.

Juillet-Septembre. – Répression silencieuse et implacable en Chine d'où s'échappent les principaux dirigeants du Printemps de Pékin.

Novembre 1989. – Le 5e plénum confirme les orientations économique et politiques du 4e.

Émissaires américains à Pékin.

Janvier 1990. – La loi martiale est levée à Pékin.

La France renonce à vendre des frégates à Taiwan sous la pression de Pékin.

Mars 1990. – Le navire Déesse de la démocratie quitte La Rochelle, muni d'un puissant émetteur-radio et fait route vers la mer de Chine.

Avril-mai 1990. – Pékin quadrillé ne bronche pas pour l'anniversaire du Printemps de Pékin.

Les dissidents Wuer Kaixi et Chai Ling à Paris.

Le Déesse de la Démocratie interdit d'émissions par Taiwan et le Japon renonce. Les États-Unis renouvelle au bénéfice de la Chine la clause de la nation la plus favorisée.

Septembre-octobre 1990. – Aux Jeux asiatiques, qui se déroulent à Pékin, tous les pays d'Asie sont représentés, à l'exception de l'Irak, dont le gouvernement Li Peng, au nom des Droits de l'homme, s'offre le luxe d'expulser les athlètes dès leur arrivée à Tianjin (Tientsin).

Il n'y a pas d'autre incident. Les jeux se déroulent dans le plus grand calme devant des centaines de milliers de spectateurs. Les athlètes de Koweit sont l'objet de longues ovations (ainsi que ceux de la Corée du

Nord et de Taïwan).

La Chine rafle les médailles d'or (139, loin devant le Japon 33, Taïwan 0... et l'Inde, 1).

Pékin présente solennellement sa candidature aux Jeux Olympiques de l'an 2000.

La Communauté économique européenne lève toute sanction économique contre la Chine.

4. EXEMPLES DE LANGUE DE BOIS

Voici deux *exemples* de la langue de bois utilisée par les *officiels* chinois au *cours* de la mission d'études. On observera qu'il y avait peu de changements d'un premier *toast à* l'autre. Les mêmes *thèmes* ont été inlassablement repris par les *discours* d'accueil dans les *universités,* communes *populaires,* usines, combinats, *municipalités,* etc.

A. – Toast du ministre des Affaires étrangères Chi Peng-fei à la réception offerte par l'Ambassadeur de France en l'honneur de la fête nationale française[a]

Votre Excellence Respecté M. Alain Peyrefitte, président de la Délégation parlementaire française,

Votre Excellence Respecté M. l'Ambassadeur et Mme Étienne Manac'h, Hôtes distingués français,

Mesdames et Messieurs,

Amis et Camarades,

A l'occasion de la fête nationale de la République française, permettez-moi d'exprimer, au nom du Gouvernement de la République populaire de Chine et du peuple chinois, au nom du Premier ministre Chou En-lai, du président Kuo Mo-jo et de tous les camarades chinois présents à cette réception, mes chaleureuses félicitations.

Les contacts amicaux entre les peuples chinois et français remontent très loin dans l'histoire. Grâce à la sollicitude et aux efforts personnels du président Mao Tse-tung et du général de Gaulle, nos deux pays ont établi des relations diplomatiques sur la base des principes d'égalité, d'avantages réciproques et de respect mutuel de la souveraineté et de l'intégrité territoriale. Nos rapports économiques, commerciaux, scientifiques, culturels et autres se sont harmonieusement développés au cours des dernières années. Nous avons le plaisir de faire remarquer que les voyages en Chine effectués successivement par la

Délégation gouvernementale française avec à sa tête Son Excellence le ministre Bettencourt, et par Son Excellence Couve de Murville, ancien Premier ministre français, ont permis d'approfondir la connaissance mutuelle entre la Chine et la France et ont apporté une contribution positive au développement des relations d'amitié entre les deux pays. Hier, la Délégation parlementaire française présidée par Son Excellence M. l'ancien ministre Peyrefitte, est venue en visite amicale dans notre pays. Je voudrais saisir cette occasion pour souhaiter chaleureusement la bienvenue à Son Excellence M. Peyrefitte et aux autres hôtes de marque de la délégation, et pour leur exprimer mes voeux de succès dans leur visite.

Les peuples chinois et français sont l'un et l'autre riches d'une tradition révolutionnaire. Bien que nos deux pays aient des systèmes sociaux différents, il s'opposent tous deux au contrôle et à l'intervention des grandes puissances. La France n'aime, en aucun endroit du monde, les règlements qui sont dictés par la force ou la menace de la force. Nous apprécions cette affirmation. Le Gouvernement chinois a toujours préconisé que les pays à systèmes sociaux différents doivent établir et développer leurs relations étatiques conformément aux cinq principes, non-agression mutuelle, non-ingérence mutuelle dans les affaires intérieures, égalité et avantages réciproques, et coexistence pacifique. Nous nous opposons résolument à ce qu'une ou deux « super-puissances» fassent partout parade de leur force militaire, oppriment les autres en se prévalent de leur puissance, malmènent les pays petits et faibles et se disputent l'hégémonie mondiale. La Chine ne sera jamais une «super-puissance », ni maintenant, ni dans l'avenir.

Nous sommes heureux de constater que le Gouvernement français a défendu la justice en préconisant invariablement le rétablissement de la Chine dans ses droits légitimes au sein de l'O.N.U. ; nous lui en exprimons notre gratitude.

Nous avons la profonde conviction que, grâce aux efforts conjugués de part et d'autre, les relations amicales entre la Chine et la France ne manqueront pas de se consolider et de se renforcer sans cesse.

Pour terminer, je me permets de porter un toast :

A la prospérité de la République française,

Au développement continu des rapports amicaux entre la Chine et la France,

A l'amitié entre les peuples chinois et français,

A la santé de Son Excellence Georges Pompidou, président de la République française,

A la santé de Son Excellence l'Ambassadeur et de Mme Manac'h,

A la santé de Son Excellence Alain Peyrefitte, président de la Délégation parlementaire française, et de MM. les Députés de la délégation,

A la santé de nos amis français ici présents,

A la santé des chefs de mission diplomatique et de leurs épouses présents à cette réception, et

A la santé de nos amis et camarades!

B. – Allocution du président de l'Académie des Sciences Kuo Mo-Jo au banquet offert en l'honneur de la mission parlementaire française[b]

Votre Excellence Respecté M. Alain Peyrefitte,

Votre Excellence Respecté M. l'Ambassadeur et Mme Manac'h,

Hôtes distingués français,

Amis et Camarades,

Nous sommes très heureux d'accueillir la mission parlementaire française qui est venue effectuer, sur invitation, une visite amicale dans notre pays. Au nom du Comité permanent de l'Assemblée populaire nationale de la République populaire de Chine, j'exprime

mes chaleureux souhaits de bienvenue à Son Excellence M. Alain Peyrefitte ainsi qu'aux autres hôtes distingués de la délégation.

La Chine et la France sont deux pays qui ont l'un comme l'autre une longue histoire et une culture très ancienne. Malgré les distances qui les séparent, nos deux peuples ont eu depuis bien longtemps des contacts amicaux entre eux. Grâce à la sollicitude et aux efforts personnels du président Mao Tse-tung et du général de Gaulle, nos deux pays ont établi en 1964 des relations diplomatiques officielles. Les rapports entre nos deux pays se consolident et se développent de jour en jour par suite des efforts conjugués de part et d'autre. En janvier 1964, M. François Benard, à la tête d'une mission parlementaire française, est venu en visite dans notre pays; il s'agissait là d'un bon départ marqué après par l'établissement de relations diplomatiques entre la Chine et la France. Ces dernières années, les deux pays n'ont cessé d'accroître le commerce entre eux, de multiplier les contacts humains et de développer les échanges dans les domaines scientifique et culturel. Les visites que la Délégation gouvernementale française, conduite par le ministre Bettencourt, et M. Couve de Murville, ancien Premier ministre, ont effectuées en Chine sont le signe d'un nouveau développement des relations sino-françaises. Et cette fois-ci, la Délégation parlementaire française, présidée par Son Excellence M. Alain Peyrefitte, n'a pas hésité à faire des milliers de kilomètres pour venir en visite amicale dans notre pays. Je suis profondément convaincu que cette visite contribuera à promouvoir encore davantage les rapports heureux existant entre nos deux pays.

Le peuple chinois a invariablement préconisé d'établir et de développer les relations d'amitié avec tous les pays sur la base de l'égalité et des avantages réciproques, du respect mutuel de la souveraineté et de l'intégrité territoriale, et de la non-ingérence mutuelle dans les affaires intérieures. Depuis toujours, le peuple chinois se prononce pour l'égalité entre tous les pays, grands ou petits, et s'oppose à ce qu'une ou deux super-puissance dominent le monde, dictent la loi, se partagent les sphères d'influence et se livrent, comme bon leur semble, à l'agression, à la mainmise, à l'intervention et à l'occupation contre les autres pays. Nous soutenons que les affaires d'un pays doivent être réglées par son peuple lui-même, les affaires de l'Asie, par les peuples asiatiques, les problèmes de l'Indochine, par les peuples indochinois, les affaires de l'Europe, par les peuples européens, et les problèmes méditerranéens, par les pays riverains de la Méditerranée au moyen de consultations. Une ou deux super-puissances et leurs acolytes doivent retirer et rapatrier totalement les

troupes qu'ils ont envoyées à l'étranger, pour que les peuples des différents pays puissent exercer le droit qui leur revient de résoudre leurs propres problèmes à l'abri de toute menace et de toute intervention étrangères.

Durant son séjour en Chine, la Délégation parlementaire française, conduite par Son Excellence M. Alain Peyrefitte, aura l'occasion de prendre contact et de s'entretenir avec des dirigeants chinois et des personnalités des départements intéressés ; elle effectuera par ailleurs un voyage en province et visitera des usines, des communes populaires, des établissements d'enseignement, des sites pittoresques et des monuments historiques de notre pays. Ce qui permettra à nos deux peuples de se connaître mieux encore, et contribuera au développement des bonnes relations entre nos deux pays.

Je souhaite à Son Excellence M. Peyrefitte et aux autres hôtes distingués français un agréable séjour en Chine.

Maintenant, je propose un toast :

A l'amitié entre les peuples chinois et français,

Au développement des bonnes relations entre la Chine et la France,

A la santé de Son Excellence M. Georges Pompidou, président de la République française,

A la santé de Son Excellence M. Alain Peyrefitte,

A la santé de Son Excellence M. l'Ambassadeur et de Mme Manac'h,

A la santé des hôtes distingués de la délégation ainsi que des amis français ici présents, et

A la santé de nos amis et camarades présents à ce banquet !

a 14 juillet 1971.

b Le 13 juillet 1971.

5. A PROPOS DE L'ACUPUNCTURE, DE LA MÉDECINE ET DE LA CHIRURGIE CHINOISES

A. – La Chine entre deux médecines[a], par le professeur Jean Bernard

Une mission médicale française vient, sous les auspices de la direction générale des relations culturelles, de se rendre en Chine. Les membres de cette mission (MM. Jean Bernard, J.-P. Binet, G. Brouet, J. Chaipin, J. Dausset, R. Froment, C. Hanoune, F. Lhermitte et J. Ruffié) ont, pendant plusieurs semaines, donné des conférences, participé à des colloques scientifiques, recueilli de nombreuses informations. On trouvera ici résumées certaines de leurs constatations.

L'avortement est libre en Chine. Il suffit que la femme concernée en fasse la demande. L'avortement est toujours fait à l'hôpital dans de bonnes conditions techniques. Il est gratuit. Mais l'avortement est, à juste titre, considéré comme un événement grave, un pis-aller. Une vigoureuse planification des naissances en réduit les indications. Ce plan des naissances appartient à l'ensemble des mesures de planification qui gouvernent l'évolution de la Chine. Il est très souple, limitant sévèrement les naissances dans les provinces surpeuplées de l'Est, les acceptant ou les encourageant dans les provinces presque vides de l'Ouest. Une très vague éducation sexuelle est donnée à l'école. C'est au moment du mariage seulement que les jeunes époux reçoivent les informations nécessaires. Les mesures anticonceptionnelles leur sont longuement commentées, expliquées, démontrées. Elles sont également gratuites. L'instruction est souvent renouvelée. Le mariage tardif... est fortement recommandé, presque imposé par la morale régnante. La même morale recommande et impose la chasteté prénuptiale, une chasteté monacale qui – réserve faite de quelques inévitables exceptions – est acceptée et appliquée par le peuple chinois.

Un choix qui n'est pas libre

Les jeunes femmes chinoises travaillent toutes ou presque toutes. Les enfants vont donc vivre à la crèche (jusqu'à trois ans), au jardin d'enfants (de trois à six ans), à l'école primaire, puis au lycée ensuite. Ils reviennent le plus souvent le soir au foyer familial. Partout en Chine on rencontre ces troupes d'enfants vigoureux, gais, sains, avec de bonnes joues rondes, bien différents des enfants faméliques et misérables du sud-est de l'Asie. A la fin des études secondaires se décide le choix d'une profession. Ce choix n'est pas libre. Pour les études de médecine, une très rigoureuse sélection est instituée. Elle est fondée sur les principes suivants :

1 Le nombre de médecins nécessaires au pays est fixé par le Plan. Ainsi, les facultés de médecine de Shanghai doivent former mille médecins par an pendant les prochaines années.

2 L'échec aux examens est exceptionnel. Tout étudiant qui entreprend ses études de médecine doit les terminer. Il sera aidé, soutenu par ses maîtres autant que cela sera nécessaire. Le nombre d'étudiants admis en première année est donc à peine supérieur au nombre de médecins souhaité (par exemple, mille dix pour mille).

La sélection, une fois qu'un jeune homme, une jeune fille ont exprimé le vœu d'être médecin, est faite en trois étapes :

1 Décision de la commune à laquelle appartient le candidat. Cette décision est prise en fonction des mérites du candidat, de se résultats scolaires, de son caractère, de son orientation morale, de ses aptitudes.

2 Jugement porté pendant les deux années de service national obligatoire. Pendant ces deux années, les jeunes gens vont travailler en usine et surtout aux champs. (Seule une petite minorité, très enviée, est admise à faire son service national sous forme d'un service militaire qui est très recherché.) Les qualités manuelles, l'aptitude à l'effort, les liens noués avec les camarades de travail, le sens critique sont les éléments de ce jugement.

3 Examen subi à la faculté de médecine et portant sur les vertus

idéologiques du candidat, sur ses connaissances (lettres, langue étrangère, chimie, biologie), sur ses aptitudes physiques.

Tantôt, et le plus souvent, les deux premières étapes sont les plus importantes, l'examen n'étant qu'une formalité ; tantôt cet examen joue un rôle essentiel.

La Chine forme actuellement 1. des médecins «occidentaux», 2. des médecins « traditionnels », 3. des auxiliaires médicaux, 4. des « médecins aux pieds nus». Ces médecins aux pieds nus ne sont pas des médecins et n'ont que rarement les pieds nus. Ce sont des infirmiers, des secouristes, qui vivent parmi les ouvriers, parmi les paysans, dont ils partagent le travail (d'où parfois les pieds nus dans les rizières). Ils font les vaccinations, les accouchements, donnent les soins mineurs. Ils sont très nombreux (un million quatre cent mille) et, dans les limites indiquées, rendent de grands services. Les vraies études en médecine viennent d'être abrégées et réduites à trois ans (deux ans d'études théoriques, six mois de stage hospitalier, six mois de stage à la campagne). Ce raccourcissement est inspiré, d'une part par l'espoir d'augmenter au plus vite le nombre très insuffisant de médecins dont la Chine dispose, et, d'autre part, par la crainte de voir s'éloigner du peuple les étudiants qui restent longtemps à l'université, par la méfiance qui entoure actuellement l'état d'intellectuel. L'année universitaire est plus longue en Chine qu'en France, puisqu'elle ne comporte qu'une ou deux semaines de vacances. Les vacances sont, en effet, pratiquement inconnues en Chine. L'ouvrier chinois travaille six jours sur sept et douze mois sur douze.

La médecine traditionnelle est toujours vénérée, mais, depuis 1968, elle est associée à la médecine occidentale. Ainsi, un tuberculeux est traité par une combinaison d'antibiotiques modernes et de tisanes antiques ; ce qui permet, une fois obtenue la guérison, plusieurs interprétations. Inefficaces ou faiblement efficaces sous leurs formes actuelles (tisanes, décoctions, etc.), certaines des herbes de la vieille pharmacopée chinoise contiennent peut-être des substances chimiques (alcaloïdes, etc.) qui pourraient, concentrées, être actives. La préparation industrielle, l'extraction de ces substances, viennent d'être entreprises.

L'acupuncture

Il est deux applications de l'acupuncture, l'une ancienne, le traitement de maladies les plus variées, l'autre moderne, l'anesthésie. En 1973, comme en 1958, au cours de la visite de nombreux hôpitaux, nous n'avons pu constater aucun effet assuré de l'acupuncture, un trouble mesurable (changement des globules rouges, de l'urée, du sucre, etc.).

L'anesthésie par acupuncture mérite plus longue discussion. (...) Une analyse attentive reconnaît (...) le courage souvent admirable de l'opéré qui supporte des douleurs assurément fortes sans presque se plaindre, se bornant à de doux gémissements, à des sueurs abondantes. Un des membres, languedocien, de la mission française, rappelait, à ce propos, l'héroïsme de ses ancêtres cathares, chantant dans les flammes du bûcher Montségur.

D'autres faits doivent être rappelés. Les points d'acupuncture ne sont pas exactement déterminés, mais doivent être cherchés par tâtonnement dans chaque cas. Le nombre d'aiguilles utilisées a beaucoup diminué, passant de trente à une ou deux en ces dernières années. Les diverses écoles d'acupuncture chinoise utilisent des points tout à fait différents pour la même intervention. La géographie intervient assurément ; plusieurs éminents médecins chinois connaissant bien l'Europe doutent de l'aptitude de l'Européen, et particulièrement des Français, à maîtriser leurs sensations comme le font les Chinois.

Deux questions essentielles demeurent posées :

1 Quelle est, parmi tous les facteurs sus-indiqués, le rôle exact de l'acupuncture ? Quel est le mécanisme de cette éventuelle action ? Plusieurs hypothèses peuvent être faites : a) intervention des méridiens de l'antique doctrine chinoise ; b) réflexes de la neurophysiologie classique ; c) mise en oeuvre d'une neurophysiologie neuve encore inconnue ; d) absence totale d'efficacité, illusion complète.

2 Quelles sont les indications de l'anesthésie par acupuncture ? On doit rappeler que les accidents graves de l'anesthésie habituelle, pour cruels qu'ils soient, sont extrêmement rares (1/6 000 à 1/10 000). On doit se demander si la douleur supportée pendant l'anesthésie par acupuncture n'augmente pas le choc opératoire et si un nouveau risque n'est pas ainsi créé.

> On doit beaucoup souhaiter, pour faciliter la solution de ce problème, la venue en France d'une équipe d'anesthésistes acupuncteurs chinois de haut rang. Cette équipe travaillerait dans un département hospitalo-universitaire d'anesthésiologie. Cette coopération aurait assurément d'utiles conséquences.

Le traitement des brûlures avec des techniques originales de greffe de peau, l'implantation de membres amputés avec le rétablissement d'une circulation et d'une motricité satisfaisantes sont les deux gloires de la médecine et de la chirurgie chinoises modernes. Gloires justifiées mais limitées à ces deux domaines.

Dans l'ensemble, et réserve faite de quelques exceptions, la médecine chinoise clinique et thérapeutique reste très moyenne, avec des hôpitaux vieillots, des laboratoires désuets. La bonté, l'amitié fraternelle, que les médecins témoignent à leurs malades, ne compensent pas les insuffisances techniques.

Il ne s'agit pas seulement d'insuffisance technique. La méthodologie est incertaine, approximative, empirique. Bien souvent, on souhaiterait que, au cours des réunions de service, de laboratoire, Claude Bernard et *l'Introduction à* la *médecine expérimentale* viennent se joindre à certain petit Livre Rouge. Cet empirisme est peut-être prudence. La grande exaltation, si émouvante, qui transportait tout le pays en 1958, les imaginations, les recherches de solutions neuves, tout cela a disparu – au moins en apparence – pour laisser place à un pragmatisme sage, presque trop sage.

Le contraste est éclatant entre, d'une part, cette médiocrité de la médecine clinique et thérapeutique et, d'autre part, les admirables succès de la prévention des maladies infectieuses. Les quatre fléaux étaient, en 1958, les mouches, les moustiques, les rats, les moineaux. Le moineau a été acquitté, après que les autopsies systématique eurent montré que son estomac contenait plus d'insectes que de grains de blé. La punaise l'a remplacé comme quatrième fléau. Tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants de Chine, ont pris part à la bataille nationale contre les animaux nuisibles. Ils ont gagné cette bataille. Je n'ai vu qu'un seul moustique et pas une seule mouche pendant ce dernier voyage. Les vaccinations contre la variole, la rougeole, la poliomyélite, la diphtérie, la tuberculose ont été appliquées à l'ensemble de la population et ont fait à nouveau, et sur des centaines de millions d'hommes, la preuve de leur remarquable efficacité. Les

grandes épidémies qui, avant 1949, dévastaient la Chine : la variole, la peste, le choléra, le typhus, ont disparu. La tuberculose est devenue rare. Rare aussi le paludisme qui, jadis, secouait les héros de Malraux.

Ce combat a connu récemment une difficulté avec la schistosomiase, maladie parasitaire grave du sud de la Chine, qui n'est qu'incomplètement maîtrisée, et un nouveau succès avec la disparition à peu près totale des maladies vénériennes, syphilis et blennorragies. Ce dernier succès est dû sans doute autant à la pureté des mœurs qu'aux progrès de la médecine.

L'alcoolisme est inconnu. Les psychoses et les névroses, si importantes en Occident, sont très rares en Chine et ne comptent guère dans les préoccupations des responsables de la santé publique. On ignore les raisons de cette heureuse rareté des maladies mentales et s'il faut l'attribuer à l'absence d'alcool, à la vie à la campagne, à la continence (encore que d'illustres écoles psychiatriques fassent jouer à la continence un rôle différent), au labeur acharné, à l'unité de pensée, ou à quelque autre facteur (génétique?) inconnu.

Comme en Occident, les maladies du cœur et des vaisseaux, les cancers sont les deux grandes causes de mort. Les accidents de la circulation sont rares parce qu'il y a peu d'autos sur les routes et qu'il n'y a pas du tout d'alcool dans le sang des automobilistes.

La contradiction est le propre de l'homme. Cette pensée du Guide de la Chine explique peut-être les contrastes, les aspects divers de la médecine chinoise, médecine qui est celle d'un univers amical, lointain, tout différent du nôtre, d'un univers qui a ses lois propres :

1 Le profit a disparu. Il n'est plus le motif essentiel des activités humaines.

2 La valeur du travail manuel est très supérieure à la valeur du travail intellectuel.

3 Les champs sont beaucoup plus importants que la ville.

4 Dieu n'existe pas (Dieu à la vérité n'a jamais beaucoup existé en Chine).

5 Mieux vaut gouverner par la persuasion, par une forte persuasion, que par la terreur.

Jean Bernard

B. – Réflexions de l'auteur à propos de l'article du professeur Jean Bernard

Entre deux médecines[b]

M. Alain Peyrefitte prend, dans l'article ci-dessous, le contre pied de la thèse exposée ici même par le professeur Jean Bernard à propos de l'acupuncture et de ses usages actuels par les médecins et chirurgiens chinois.

La mission parlementaire d'études conduite par M. Alain Peyrefitte, en Chine populaire, dont notre collaborateur Robert Guillain, qui l'accompagnait, a rendu compte, avait été la première délégation étrangère admise au spectacle des interventions chirurgicales sous acupuncture.

En un article très remarquable et remarqué, le professeur Jean Bernard a fait état dans ces colonnes de la déception que lui avaient causée « l'anesthésie par acupuncture » en particulier, et la thérapeutique chinoise en général. Il avait retenu cette impression défavorable d'une mission médicale accomplie en compagnie de quelques grands spécialistes français ; il ne faisait du reste que confirmer – avec beaucoup de modération dans les termes – le jugement impitoyable qu'avait porté cet hiver une mission médicale suisse. Depuis lors, ce témoignage a été parfois interprété – bien au-delà, très probablement, des intentions de son auteur – comme la preuve soit du « fiasco », soit du « bluff » de la médecine chinoise. Aussi appelle-t-il quelques commentaires et, si cet éminent praticien veut bien me le permettre, un amical débat d'idées.

D'abord, excluons du champ de la discussion tout ce qu'expose le professeur Jean Bernard sur les aspects de la médecine chinoise extérieurs à l'acupuncture. On ne peut qu'être d'accord avec lui quand il dit que la prévention des maladies infectieuses a connu des succès étonnants, tandis que les progrès de la médecine clinique sont jusqu'à

maintenant moins spectaculaires. On ne peut que confirmer ce qu'il dit sur l'austérité des mœurs.

Comment ne pas reconnaître aussi, que les hôpitaux et les dispensaires chinois disposent de moyens modestes et d'installations frustes? Comment ne pas admirer, en revanche, comme il le fait, certains succès à l'actif de la médecine moderne chinoise? Par exemple, la technique des greffes chez les brûlés ou la réimplantation des membres amputés.

Enfin, M. Jean Bernard signale très opportunément le danger que ferait courir à la France l'introduction sans précautions – et, à tout le moins, sans élaboration progressive d'une technique adaptée à la mentalité et aux besoins des Français – des méthodes de médecine appliquées en Chine.

Sur tous ces points, il semble difficile de ne pas adhérer aux conclusions de la mission médicale française. La divergence d'interprétation porte essentiellement sur la portée, les succès, la signification de l'acupuncture, particulièrement dans ses applications chirurgicales, qui ont suscité tant de curiosité, d'enthousiasmes et de dénégations. Les effets thérapeutiques de l'acupuncture ont paru nuls à M. Jean Bernard, et ses effets anesthésiants si imparfaits qu'il doute de leur intérêt.

Le professeur Jean Bernard a exprimé le point de vue d'un grand « patron », entouré d'autres grands « patrons », examinant l'acupuncture comme un acte médical. Mon point de vue sera tout différent ; j'examinerai moins l'acte médical – ce pour quoi je n'aurais aucune compétence – que le phénomène de civilisation qu'il représente. Quel étonnant spectacle que celui de ce peuple qui accepte de voir dans l'acupuncture, en honneur chez lui depuis trois mille ans et déjà décrite avec beaucoup de précisions dans le Nei-ching, composé à l'époque des conquêtes d'Alexandre le Grand, le salut de presque toutes ses misères ! Bien plus : ce peuple, qui se prête à des progrès surprenants introduits après des centaines de milliers d'expériences; ce peuple qui accepte, sans protestation ni refus, que, sauf incapacité psychosomatique reconnue, une opération chirurgicale soit faite sans le secours de l'anesthésie, par la seule médiation d'un procédé sur lequel nous savons encore peu de choses, sinon qu'il ne semble pas supprimer complètement la douleur !

Un peuple entier qui sert de « cobaye » à une expérience sans exemple dans l'espace et dans le temps et qui, apparemment, s'en accommode le mieux du monde : c'est sur ce fait de société qu'il faut maintenant méditer.

Si on a l'outrecuidance d'intervenir après un praticien qui fait autorité dans le monde entier, et d'intervenir pour faire entendre un son différent, sans doute y est-on poussé par l'exemple chinois. C'est que l'expérience d'une plongée en Chine (pour limitée qu'elle soit, elle est toujours profonde à qui veut ouvrir les yeux, les oreilles et l'esprit) encourage à transgresser les frontières des spécialités. Rarement le précepte du «politique d'abord » a été plus clairement et plus universellement affirmé ; rarement il s'est reconnu moins de bornes. Une visée politique s'y est imposée à la médecine, comme à chacun des autres domaines de la vie, parce que la politique prend en charge tout l'homme, pour le changer entièrement.

Il y a beaucoup de force dans l'intuition chinoise de la cohérence humaine, cohérence qui explique l'efficacité de la révolution chinoise; et c'est la nécessaire singularité de cette cohérence (d'où rien ne peut vraiment être détaché) qui rend aussi cette révolution intransposable.

L'acupuncture est une occasion de réfléchir à la validité et aux limites de l'attitude chinoise. Pour notre esprit « technicisé » d'Occidentaux, l'acupuncture est une technique de soins soumise à un jugement technique, un fait relevant du seul domaine médical, donc de la seule compétence des médecins. Aux yeux des dirigeants chinois d'aujourd'hui, une telle approche est erronée. Peut-être est-elle, en tout cas, insuffisante.

Bien sûr, il était très souhaitable que des médecins français de valeur reconnue et de renom international pussent étudier, en Chine même, l'utilisation de l'acupuncture dans les soins médicaux ou chirurgicaux. Leurs notations sont du plus haut intérêt, et devraient contribuer à faire progresser la réflexion dans un domaine qui paraît encore enveloppé de mystère, malgré les recherches actives dont il est l'objet. Encore faut-il remarquer que l'usage de l'acupuncture en Chine constitue un élément d'une culture traditionnelle et, à présent, d'une « révolution culturelle » qui se veut appropriation et transfiguration de la tradition. Cet usage ressortit donc à un jugement global qui ne peut ignorer ni l'histoire, ni l'ethnologie, ni la philosophie, ni la psychologie individuelle et sociale, ni, par-dessus tout, la politique, qui est elle-

même l'art et la science du global.

1. D'ailleurs, le jugement technique ne porte-t-il pas en lui-même ses limites ? Le professeur Jean Bernard nous dit que sa mission « n'a pu constater aucun effet assuré de l'acupuncture thérapeutique et n'a jamais vu améliorer par l'acupuncture un trouble mesurable (changement des globules rouges, de l'urée, du sucre, etc.)». Cette formule rappelle l'assertion fameuse d'Yves Le Dantec : *« Il n'est de science que du mesurable.* » En sommes-nous aujourd'hui aussi sûrs ? Ce serait renoncer à appliquer la méthode scientifique à un secteur de faits qui, provisoirement au moins, ne peuvent être mesurés – secteur particulièrement large quand il s'agit des troubles du corps et du psychisme humains. Et si, effectivement, le propre de l'acupuncture, comme semble le montrer son utilisation récente en chirurgie, est d'agir sur la sensibilité, peut-on la renvoyer aux ténèbres extérieures parce qu'elle échappe pour le moment à la mesure ?

L'acupuncture en Chine a justement pour effet le plus notable, depuis trois mille ans, de supprimer (ou d'atténuer) la perception d'une douleur. Mesure-ton la souffrance? Mesure-t-on le poids d'une tradition culturelle? Calcule-t-on la capacité sécurisante d'un environnement social ? L'euphorie que provoque la concordance avec l'idéal de la collectivité dont on fait partie ? Rien de tout cela n'est chiffrable. L'acupuncture relèverait d'une recherche pluridisciplinaire qui éviterait soigneusement la tentation de nier ce qui est considéré, en Occident, comme irrationnel. Les mérites éclatants de la méthode expérimentale de Claude Bernard n'autorisent en rien à tenir pour nul le non-mesurable, c'est-à-dire ce qu'aucun instrument de mesure ne sait *encore* enregistrer.

Est-on assuré que les effets thérapeutiques de l'acupuncture soient si négligeables ? Divers témoins ont assisté à des guérisons étonnantes par des traitements d'acupuncture : glaucomes guéris sans opération, réduction des séquelles de poliomyélites, récupération d'hémiplégies d'origine vasculaire et de paraplégies d'origine traumatique, colicystite aiguë réduite en trois jours ; institut de sourds-muets, près de Pékin, où, moyennant des traitements pas aiguilles, les enfants, en peu de temps, parlent et entendent. Nous savons encore trop peu de choses sur ces cas pour rien pouvoir affirmer, mais trop peu aussi pour pouvoir nier.

2. Les Chinois sont les premiers à reconnaître à l'acupuncture

appliquée à la chirurgie une relative inefficacité. Ils ne revendiquent pas, en effet, un succès total, mais un succès pour 90 % des cas dans lesquels l'acupuncture est pratiquée ; c'est-à-dire peut-être une proportion beaucoup plus faible des cas où elle devrait être employée : car, dans des entretiens préalables, on distingue les sujets qui sont capables et ceux qui sont incapables de subir l'intervention sous acupuncture. Nous ne disposons, à l'heure actuelle, d'aucune véritable statistique à se sujet, mais il semble que la proportion des individus éliminés avant l'opération serait assez élevée. Dans les cas d'élimination pour inaptitude psychosomatique ou dans les échecs constatés dès le début de l'opération, on a recours à l'anesthésie locale (ou quelquefois générale). Sur les six opérations observées par la mission médicale française, il y a eu un cas d'échec patent : une opération à cœur ouvert, au cours de laquelle le malade donnait les signes manifestes d'une douleur cruelle, ce qui a fait dire à un des témoins que cette scène rappelait les Cathares chantant des cantiques au milieu du bûcher de Montségur. Des injections cutanées de novocaïne étaient rendues nécessaires, sans suffire à apaiser la souffrance du patient. Mais faut-il exclure l'hypothèse que l'opéré du coeur appartenait à la proportions d'échecs reconnue par les Chinois eux-mêmes ? Peut-on inférer d'une observation aussi particulière une conclusion de portée générale ?

En revanche, la mission française d'acupuncteurs qui revient ces jours-ci d'un séjour en Chine populaire, où elle a pu assister à quarante-cinq interventions chirurgicales sous acupuncture, dont deux opérations à cœur ouvert, s'est déclarée « subjuguée » par tout ce qu'elle avait vu, alors que certains de ses membres avaient commencé par manifester leur absolu scepticisme. Quand saint Thomas se met à croire, pour avoir touché les plaies, il n'y a pas encore lieu d'être certain, mais au moins de s'interroger.

Une victoire morale

3. Faudrait-il critiquer l'acupuncture de faillir dans ce à quoi elle n'a jamais prétendu ? Elle n'est pas vraiment utilisée en chirurgie comme un anesthésique – c'est-à-dire pour supprimer toute sensibilité – mais comme analgésique, ou plutôt hypoalgésique, c'est-à-dire comme une méthode qui, tout en maintenant pour l'essentiel la sensibilité, vise moins à supprimer qu'à diminuer la douleur, en tout cas à la tenir en deçà de l'intolérable. La visée est comparable à celle de l'accouchement sans douleur, bien que l'ambition soit beaucoup plus

audacieuse. Le maintien de la conscience, de la sensibilité et de la motricité est aux yeux des Chinois l'un des principaux avantages de l'acupuncture; car le chirurgien peut se régler, au fur et à mesure de l'intervention, sur les réactions du patient. Le cerveau, nous ont-ils expliqué, gardant toute son activité, compense le traumatisme opératoire.

4. L'efficacité globale de la méthode analgésique, telle qu'elle est pratiquée en Chine populaire par des Chinois sur des Chinois, n'est-elle pas une évidence, un fait brut, qui exclut l'hypothèse du « bluff » ou du « fiasco » ? Il s'agit d'une pratique courante et massive. Les interventions chirurgicales sous acupuncture, restées expérimentales de 1958 à 1968, étendues alors sous l'influence de la Révolution culturelle, sont quotidiennes dans hôpitaux de Wuhan et de Shanghai depuis 1969, de tout le pays depuis 1971. Leur total s'élèverait actuellement à environ neuf cent mille. Le mot de Lincoln me semble s'appliquer tout à fait à ce phénomène : « On peut mentir tout le temps à quelqu'un, quelque temps à tout le monde, mais pas tout le temps à tout le monde. » Du reste, la modestie des Chinois paraît une garantie assez sûre : les opérations sous acupuncture sont restées un secret d'État jusqu'à la quatre cent millième (de même que cet autre succès de la chirurgie chinoise, les autogreffes de membres, qu'on a pratiquées pendant dix ans avant de songer à en informer l'étranger...).

5. Il faut pénétrer au cœur de la perception maoïste de l'acupuncture. Pour les Chinois, une acupuncture qui réussit, c'est une victoire morale du patient sur la maladie, non le succès matériel d'une technique sur le patient. Victoire morale en deux étapes : sous l'acupuncture, l'opéré conscient participe à l'intervention ; mais auparavant, pour que l'acupuncture fonctionne, l'opérable subit une « préparation psychologique ». *« Malades* et *médecins,* nous dit-on, *établissent un dialogue à travers l'étude de la pensée de Mao. Nous faisons appel chez le patient au courage de surmonter l'appréhension de la douleur, à la volonté de guérir et de vivre, en le convainquant que son devoir est de lutter pour la révolution.* »

Ce langage, convenons-en, n'a rien de « scientifique ». Mais ce qui est important, c'est de comprendre qu'il fait partie de la méthode et explique son efficacité ; il est l'expression d'une foi active, collective, communicative qui, du moins selon les apparences, décuple l'efficacité de la recette.

Le plus surprenant, d'ailleurs, c'est de constater l'évolution rapide de l'acupuncture depuis que le maoïsme se l'est incorporée. Elle semble en effet s'être rapidement simplifiée, débarrassée d'une fausse précision, d'un luxe de correspondances probablement douteuses entre tel « point cardinal » et tel organe malade. En s'épurant, elle s'est intériorisée : « Le président Mao nous enseigne *que "ce qui est important c'est le facteur humain, non le facteur matériel". Il nous est arrivé d'oublier cette pensée. A ces moments-là l'acupuncture n'agissait pas. La douleur est subjective. Elle n'est soulagée que si le sujet participe au traitement sans arrière-pensée. »*

La médecine chinoise se veut résolument psychosomatique. Elle reproche à la chimiothérapie de traiter le malade comme une machine biologique. Cette idéologie médicale est naturellement liée au volontarisme de la « pensée-maotsetung» et à son ambition de maîtriser les consciences. De l'acupuncture au lavage de cerveau, la chaîne idéologique est ininterrompue...

6. Est-il, après tout, tellement difficile de rendre compte de fefficacité de l'acupuncture – si toutefois on veut bien admettre cette efficacité ?

A l'heure actuelle, aucun psychiatre, aucun neurologue, aucun chirurgien, aucun physiologue, ne sait au juste ce qu'est la douleur. A plus forte raison, aucun sociologue ni anthropologue n'a jamais pu établir de loi sur la variation de la douleur en fonction des catégories sociales ou des caractéristiques ethniques. On peut simplement observer que la douleur est différente suivant les tempéraments, les peuples, les niveaux de vie. A mesure que le confort s'élève, le seuil de la douleur s'abaisse. Le chauffage central rend frileux, le progrès matériel rend hypersensible. Nos ancêtres, habitués à se laver avec un broc d'eau et à passer l'hiver dans des maisons glacées où la chaleur se concentrait autour de la cheminée, résistaient mieux au froid que notre génération. Peu à peu, s'affaiblissent les mécanismes d'autodéfense qu'une vie rude montait pour protéger de la maladie et de la souffrance.

La psychologie collective

En outre, la psychologie collective des Chinois joue en faveur de l'acupuncture. Si la proportion des échecs est si basse, c'est sans doute

que la population chinoise est, depuis des millénaires, immunisée contre le doute. Dès l'époque des empereurs Tang, étaient répandues dans toute la Chine des figurines où les points et méridiens étaient désignés et numérotés. Aujourd'hui, dans les vitrines de nombreux magasins – pas seulement des pharmacies –, on peut voir des mannequins en matière plastique de différentes tailles – entre une quinzaine et une cinquantaine de centimètres de hauteur – dont le corps est couvert de lignes et de chiffres, finement dessinés, qui représentent les méridiens et les points. Ces poupées sont à la portée de toutes les bourses. Les enfants en raffolent ; ils s'amusent à se soigner les uns les autres. On en voit qui portent autour du cou une trousse médicale renfermant un étui à aiguilles, un flacon d'alcool et une boîte de coton. « Nous nous exerçons à l'acupuncture pour venir en aide aux masses et pour nous rendre utiles en cas de guerre », m'ont affirmé, à Nankin, un garçon et une fille d'une douzaine d'années, les yeux pétillants de fierté.

Mais comment agit l'acupuncture ? Les Chinois hésitent entre plusieurs théories dont aucune ne semble les satisfaire. Leur pratique simplificatrice ne s'en tient plus à la seule théorie traditionnelle du réseau des méridiens. Le système nerveux paraît impliqué, mais d'une manière qu'ils ne prétendent pas avoir cernée. Une hypothèse est séduisante : les stimulations par aiguilles lanceraient des trains de messages sensoriels, qui parviendraient les premiers au système nerveux central et en mobiliseraient l'attention avant l'arrivée de la douleur.

Il ne faut donc pas minimiser le rôle que joue dans cette affaire le conditionnement politico-psychologique. Pourtant y a-t-il seulement addition de trois facteurs distincts : endurcissement naturel d'une race douée pour supporter la souffrance, diversion sensorielle, matraquage idéologique? Avouons que cette explication, très rationnelle et « occidentale », d'un phénomène si extraordinaire, paraît en définitive insuffisante. Comment rendrait-elle compte des succès de la chirurgie sous acupuncture appliquée aux animaux ? Comment permettrait-elle d'expliquer qu'un cheval, que la récente mission d'acupuncteurs a vu arriver au trot, ait été opéré sous acupuncture sur une table basculante – sa paroi abdominale incisée, ses intestins déplacés hors de l'abdomen – pour gambader dans un champ quelques minutes après l'intervention ? Peut-être doit-on supposer que la cohérence de la pensée-maotsetung a permis d'appliquer systématiquement à la chirurgie chinoise un phénomène biologique encore inconnu.

N'est-il pas troublant que des recherches, actuellement en cours dans les laboratoires américains et soviétiques, sur le « corps-énergie » – enveloppe de particules ionisées autour des organismes vivants –, aient fait apparaître une cartographie humaine qui coïncide avec les « méridiens » et les « points cardinaux » chinois ? Et si ces recherches devaient montrer un jour que les altérations de ce «champ de forces biologiques», liées à des modifications de type psychosomatique (fatigue, angoisse, douleur), correspondent à des localisations de points d'acupuncture ?

Quoi qu'il en soit, le phénomène mérite l'interrogation et la recherche, plutôt que le rejet pur et simple ou même le doute passif. Aux politiques, il apporte déjà la confirmation de la relativité des phénomènes sociaux. Comme dit Anouilh, les hommes sont égaux, mais ils ne sont pas pareils. C'est encore plus vrai pour les sociétés que pour les individus.

En médecine comme ailleurs, les Chinois n'avancent pas sur la même voie que nous, ne vivent pas dans la même durée, accomplissent leurs révolutions sur une orbite qui leur est propre. En médecine comme ailleurs, ils méritent un grand respect de leur identité nationale.

Alain Peyrefitte

C. – Commentaire du professeur Jean Bernard sur la réponse de M. Alain Peyrefitte[c]

A la demande de M. Alain Peyrefitte, le professeur Jean Bernard fait, ici, deux remarques sur les observations de M. Peyrefitte:

Les très pénétrantes observations de M. Alain Peyrefitte appellent, me semble-t-il, deux remarques :

1 L'efficacité de l'anesthésie par acupuncture est, en effet, diversement appréciée. Une délégation médicale suisse – retour de Chine – vient de porter un jugement très sévère, contestant cette efficacité. Mais, comme l'indique très bien M. Alain Peyrefitte, le fait essentiel – au-delà de ces divergences – est l'acceptation par des centaines de milliers d'opérés chinois d'une

anesthésie imparfaite.

Notons que de nombreux physiologistes ont vu, *sans acupuncture,* des animaux d'expérience se conduire comme le cheval chinois.

2 En trois mille ans, l'acupuncture n'a pas guéri une seule maladie mortelle. En moins d'un siècle, la médecine occidentale a obtenu la guérison de la diphtérie, de la tuberculose, de la syphilis, des grandes septicémies, des méningites aiguës, du coma diabétique, de l'anémie pernicieuse. L'acupuncture est très importante pour les philosophes et les sociologues, moins importante pour les médecins et les malades.

D. – Quelque chose de plus qu'un placebo[d]

Le docteur Claude Le Prestre, secrétaire général de la Confédération nationale des associations médicales d'acupuncteurs, répondant, lui aussi, à l'article du professeur Jean Bernard, écrit notamment :

La seule attitude scientifique est d'analyser un phénomène et non de le nier au moyen de l'étiquette, facile, de placebo, effet qui existe d'ailleurs pour tout médicament (avec, en plus, souvent, un certain degré de nocivité) et dont nous ne sommes pas dupes, pas plus que notre relation médecin-malade particulière.

Mais l'acupuncture, c'est quand même quelque chose de plus...

Elle est certainement encore fragile dans ses fondements scientifiques, mais elle est du domaine de la science de l'homme, du domaine du vivant et non du concret. Mais les sciences humaines échappent encore à la science d'aujourd'hui, qui offre une sécurité mais non une certitude, d'où la prolifération des « explications » qui ne sont que des impasses, car l'homme n'est pas dans la mesure.

L'acupuncture n'est pas du domaine de la preuve, je le concède, mais elle est le témoignage d'un langage dont l'intuition conduit à l'expérience.

La science consiste à essayer de savoir.

L'esprit scientifique, dans le système dont le professeur Jean Bernard fait partie avec éclat, ne doit pas se contenter d'interroger la coquille d'œuf, mais doit étudier en profondeur le phénomène.

E. – Rapport établi à l'unité de recherches biomécaniques (unité 103)[e] de l'Institut national de la santé et de la recherche médicale par le professeur Pierre Rabischong et le docteur Niboyet[f]

Afin d'analyser la valeur scientifique et clinique de l'acupuncture, un groupe de travail s'est constitué en France, comprenant le professeur Rabischong de la Faculté de médecine de Montpellier, directeur de l'Unité de recherches 103 de l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM), le professeur Senelar de la Faculté de médecine de Montpellier, les docteurs Niboyet, Jarricot, Cazez, médecins acupuncteurs, Mlle Terral, attachée, assistante de la Faculté de médecine de Montpellier, et un groupe de chercheurs du Laboratoire d'automatique et d'analyses des systèmes que dirige le professeur Lagasse de Toulouse.

Dans un premier temps, deux missions conduites par le docteur Niboyet ont été effectuées en République populaire de Chine. Elles étaient toutes deux patronnées officiellement par les autorités françaises et chinoises. La première, en octobre et novembre 1972, comprenant les docteur Niboyet, Jarricot, Regard et Jobin, a été marquée par une réception officielle à l'Académie de médecine de Pékin, puis la visite d'hôpitaux, de facultés et d'instituts de recherches ont donc été suivies directement dans la salle d'opération. Elles étaient réalisées sans anesthésie chimique classique, uniquement sous acupuncture qui produisait une analgésie acupuncturale, c'est-à-dire la disparition de la douleur tout en conservant la sensibilité cutanée et, bien entendu, la conscience. Ces opérations ont été filmées directement par les participants de la mission et ces documents ont été par la suite présentés en Europe.

La deuxième mission a été effectuée en juin et juillet 1973. Elle comprenait les docteurs Niboyet, Cazez, Roustan et Lebarbier. Elle a permis aux auteurs de participer à vingt-neuf opérations chirurgicales à Pékin, Nankin et Shanghai. De ces vingt-neuf opérations, treize ont été réalisées sans aucune prémédication, c'est-à-dire sans aucun

traitement précédent l'acte chirurgical. Les autres ont été effectuées avec une prémédication combinant soit 0,10g de Luminal, soit une demi-ampoule de Dolosal. En tous les cas cependant, le malade était conscient, pouvait répondre aux questions qui lui étaient posées par les auteurs de la mission. En fonction du type d'intervention, il a été possible de voir le malade arriver seul en salle d'opération et repartir de la même façon vers sa chambre par ses propres moyens. C'est ainsi qu'ont été filmées deux interventions à cœur ouvert pour communication interventriculaire avec circulation extra-corporelle, des commissurotomies, une lobectomie pulmonaire pour tuberculose, une opération de hernie inguinale, l'ablation de la glande thyroïde pour goitre, une méniscectomie, une opération de greffe d'Albee pour un affaissement vertébral, plusieurs opérations de glaucome, plusieurs césariennes, des hystérectomies et des interventions au niveau de la bouche. Cet ensemble extrêmement divers confirme donc la valeur du témoignage recueilli par les auteurs de cette mission. Chacun de ces témoignages est également assorti de documents photographiques et cinématographiques. Chaque fois, il a été possible aux participants de cette mission d'examiner le malade avant et après l'opération, de parler avec l'équipe chirurgicale, de contrôler durant l'intervention chirurgicale l'évolution des paramètres biologiques habituellement enregistrés (pouls, tension artérielle, oxymétrie...). Les équipes chinoises, tant chirurgicales que médicales, ont toujours fait preuve d'une grande objectivité et ont permis en toute circonstance l'accès direct au malade et au dossier clinique.

Dans les interventions sur le thorax, il a été observé qu'en aucun cas les malades ne sont intubés par mise en place d'un tube dans la trachée pour une assistance respiratoire. La rétraction pulmonaire due à l'ouverture de la cage thoracique était, semble-t-il, bien supportée par les malades qui auraient subi auparavant un entraînement respiratoire spécial leur permettant une adaptation à cette situation particulière.

Sur la totalité des interventions chirurgicales, soit au total une cinquantaine d'interventions, deux échecs ont été notés. Dans ces cas, l'analgésie acupuncturale n'a pu être obtenue et une anesthésie par voie chimique a été mise en place selon les méthodes conventionnelles utilisées en Occident. Chez d'autres malades, ce qui est en accord avec les conceptions neurophysiologiques que nous avons actuellement, l'analgésie n'a pas été toujours d'un niveau constant et il a été possible d'observer chez les patients quelques signes mimiques de sensations douloureuses. Dans l'ensemble, toutefois, les médecins qui ont

participé à ces deux missions se sont déclarés fort impressionnés par la réalisation d'interventions chirurgicales difficiles et longues uniquement sous analgésie acupuncturale, effectuée soit de façon mécanique par excitation manuelle de l'aiguille au niveau du point d'acupuncture, soit par mise en place d'un courant de stimulation électrique à l'aide de stimulateurs chinois.

Cette mission a également permis de prendre contact, à l'Institut de physiologie de *l'Academia Sinica* de Shanghai, avec l'équipe neurophysiologique dirigée par le professeur Hsiang Tong-chang. Les recherches qui sont pratiquées dans cet institut, selon les méthodes les plus rigoureuses de la neurophysiologie moderne, ont pu montrer de façon rigoureuse un des mécanismes d'action de la stimulation acupuncturale à l'aide d'électrodes placés au niveau de la moelle et du thalamus du chat, du lapin ou du rat. Ceci confirme donc l'existence en Chine actuellement d'équipes de chercheurs de haut niveau s'intéressant à la recherche d'une validation scientifique de l'acupuncture.

Par ailleurs, il a été donné aux membres de la mission d'assister à l'Institut vétérinaire de Pékin à une intervention chirurgicale effectuée sur le cheval à l'aide exclusivement d'une analgésie par acupuncture. Le dispositif utilisé est un dispositif spécialement conçu pour cet animal. Les aiguilles d'acupuncture sont d'un calibre et d'un type spécial et le stimulateur délivre un courant adapté aux gros animaux. Des documents photographiques et le film réalisé à cet institut montrent à l'évidence qu'il a été possible d'effectuer une intervention abdominale avec extraction des anses intestinales et traction sur les mésos sans que l'animal manifeste, du moins apparemment, de sensations douloureuses. Aussitôt après la suture de la paroi abdominale, l'animal a été remis sur ses pattes, et il a pu immédiatement prouver, de façon évidente, que son transit intestinal n'était pas interrompu.

Au total, ces deux missions ont donc apporté la preuve qu'il était possible d'effectuer sous analgésie acupuncturale des interventions chirurgicales majeures. Bien entendu, cette technique qui ne supprime pas l'angoisse du malade ne peut être appliquée systématiquement à tous les patients, et, comme il a été dit précédemment, quelques échecs ont été observés. Il n'empêche que l'ouverture du thorax sans intubation, sous analgésie acupuncturale, représente un fait d'observation clinique qu'il est nécessaire de pouvoir expliquer.

Dès le retour de la première mission en janvier 1973, le docteur Niboyet a réalisé à Marseille, avec la collaboration du docteur Claude Vallette, chef de service à la Maternité Sainte-Monique de l'hôpital Saint-Joseph à Marseille, des césariennes sous analgésie acupuncturale. Depuis cette date, treize opérations ont été pratiquées avec succès par cette équipe. D'autres interventions chirurgicales ont été réalisées depuis dans un certains nombre d'hôpitaux européens. Toutefois, la nécessité d'apporter une explication aux phénomènes cliniquement observés a conduit à entamer une phase de recherches expérimentales conduite à l'Unité de recherches de l'INSERM de Montpellier. Quatre types d'arguments, en effet, peuvent être développés.

D'une part, des arguments physiques. Le point d'acupuncture décrit par les Chinois a, comme l'avait montré dès 1946 le docteur Niboyet, puis confirmé dans sa thèse de doctorat ès sciences, en 1963, une résistance électrique inférieure aux éléments cutanés avoisinants. Ces recherches ont été reprises depuis et contrôlées par le Laboratoire d'automatique et d'analyses des systèmes de Toulouse qui confirme la réalité de ce phénomène.

D'autre part, des arguments histologiques qui tendent à lier le comportement physique observé au niveau des points d'acupuncture à la structure de la peau. Des recherches entreprises sous la direction du professeur Senelar ont déjà permis d'observer au niveau du point une structure histologique spécifique touchant la répartition des mécanorécepteurs et l'organisation vasculaire.

En troisième lieu, des arguments neurophysiologiques. Il est important de pouvoir suivre, dans le système nerveux central, le cheminement du message douloureux et retrouver chez l'animal l'interruption de cette transmission au niveau du cerveau. Grâce à la technique des électrodes implantées aux différents relais de l'information douloureuse, il est possible de suivre les potentiels évoqués et leurs évolutions en fonction ou non de l'utilisation de la stimulation acupuncturale. Les recherches sont difficiles, nécessitent la participation d'équipes hautement spécialisées et d'un matériel scientifique de mesure approprié.

Enfin, les arguments cliniques doivent apporter une confirmation statistique à ce qu'il est possible d'observer dans l'utilisation de l'acupuncture pour la pratique médicale courante.

Au total, il apparaît que le faisceau de témoignages recueillis sur place en Chine, et ayant conduit, en France, à la reproduction clinique des phénomènes observés, ainsi que les arguments expérimentaux développés, empêchent désormais de considérer que l'acupuncture ou l'analgésie acupuncturale soient le fait d'une hypnose ou d'une suggestion, ou même représentent un mythe assis plus ou moins confortablement sur des croyances philosophiques venues d'Extrême-Orient.

F. – Lettre du professeur P. Michaud, professeur de clinique de chirurgie cardiaque à la Faculté de médecine de Lyon, à l'auteur, après une mission médicale en Chine

Hôpital cardio-vasculaire de Bron, le 19 juin 1975

Dès maintenant, je peux vous confirmer, en accord avec les autres membres de la délégation médicale, ma conviction de l'efficacité de l'acupuncture dans son application en analgésie chirurgicale. Il m'a été donné d'assister à plusieurs interventions, en particulier à cœur ouvert, sans déceler de signes de douleurs chez les opérés. Ceux-ci n'avaient reçu aucune médication préalable autre que celles que nous utilisons nous-mêmes ; il n'a été procédé à aucune anesthésie complémentaire (anesthésie locale en particulier) au cours de l'intervention. J'ai revu ces malades quarante-huit heures plus tard et j'ai pu constater la simplicité des suites opératoires.

Beaucoup de faits tissent un contexte à la fois complexe et subtil autour de l'acupuncture-anesthésie :

- seuil de la douleur sans doute plus élevé chez le Chinois que dans nos sociétés hyperprotégées ;

- obéissance au conditionnement idéologique mais tout autant support et véhicule de l'idéologie ;

- filiation et trait d'union entre une civilisation plurimillénaire et une révolution aussi radicale ;

- exigence d'une participation et d'une coopération entre corps médical et malade plus profondes que celles demandées par l'anesthésie classique.

Mais je suis persuadé aussi d'une action spécifique de l'acupuncture sur les voies de conduction et sur l'inhibition de la douleur. Des recherches de neurophysiologie de très haut niveau (Institut d'acupuncture de Shanghai) sont en cours pour donner à ce procédé les bases scientifiques qui lui manquent encore.

Convaincu de la véracité et de l'honnêteté des faits observés, je le suis aussi de l'inadéquation de ce procédé à notre chirurgie et à nos malades, dans un contexte si différent.

L'anesthésie par acupuncture est un sujet particulier d'intérêt, mais non dissociable, à mon sens, de l'atmosphère si impressionnante et passionnante de ce pays où « tout est dans tout ».

Professeur P. Michaud

Le professeur Michaud a établit, à la suite de la mission qu'il a effectuée en Chine en compagnie d'autres médecins[g]*, en août 1975 un rapport très complet, d'une cinquantaine de pages, qui précise et corrobore, avec l'autorité et la compétence qui découlent des spécialités de ces éminents praticiens, les descriptions et hypothèses que nous avons avancées à propos de la médecine chinoise et particulièrement* de *l'acupuncture analgésique. En voici quelques extraits*[h]*:*

I. Remise en honneur de l'acupuncture-traitement

L'hôpital de médecine chinoise traditionnelle de Pékin, fondé en 1958, compte un personnel de 400 membres, parmi lesquels 156 médecins, dont certains sont des médecins traditionnels vrais (« anciens », intégrés au cadre hospitalier, ou de formation récente), d'autres étant des médecins « modernes » reconvertis à la médecine traditionnelle.

Un long exposé nous a été fait sur l'acupuncture, ses modalités, inchangées depuis deux mille ans, son efficacité dans les affections les

plus diverses recouvrant la quasi-totalité de la pathologie, de la gynécologie à la rhumatologie, de l'oto-rhino-laryngologie à l'orthopédie, de la dermatologie à la psychiatrie.

La mission visite les salles de traitement où des malades étaient en cours de traitement par acupuncture pour les affections les plus diverses: névralgie sciatique ; hémiplégie avec aphasie (à 11 ans) ; paralysie faciale « a frigore » (guérie à la 15e séance) ; paralysie récurrentielle ; exzéma ; péri-arthrite scapulohumérale ; schizophrénie ; maladie de Reynaud ; etc.

Sans s'attarder au spectacle un peu « cour des miracles » de cette confrontation médicale, il n'est pas inconcevable qu'une action antalgique, vasomotrice (ou simplement subjective), puisse être bénéfique à nombre de ces affections, même si elle n'a pas de base scientifique bien établie.

Une telle diversité d'affections « traitables » par la même voie thérapeutique suppose une conception uniciste des maladies bien différente de la nôtre.

En définitive, que penser de cette impulsion nouvelle donnée à la médecine chinoise traditionnelle?

Deux sortes d'objectifs paraissent ainsi poursuivis :

A court terme, étendre au maximum le bénéfice de la protection sanitaire à une telle population en l'absence d'un corps médical suffisant et par des procédés peu coûteux, familiers et assurant la filiation avec les coutumes populaires ancestrales. La grande majorité des maladies courantes ou malaises divers ne demandent qu'à guérir tout seuls : plantes médicinales ou acupuncture ne sont pas plus nocives, et même probablement moins (en tout cas moins onéreuses) que certains de nos médicaments classiques, cortisone, antibiotiques, hormones, tranquillisants ou autre, maniés trop souvent chez nous dans une médecine pratiquée au même échelon et sans beaucoup plus d'assurance dans le diagnostic.

– A long terme, passer au crible de la médecine moderne et scientifique l'immense arsenal thérapeutique d'une médecine millénaire, trier ce qui est valable de ce qui ne l'est pas, donner des

explications scientifiques à ce qui n'est encore qu'empirique, découvrir peut-être des principes actifs nouveaux. Bref, donner à la médecine chinoise la chance de marquer de son sceau personnel les moyens de soigner.

La tâche est immense. D'autres réalisations (synthèse de l'insuline, production pharmaceutique moderne...) laissent espérer qu'elle peut être accomplie.

II. Réimplantation des membres amputés

La réimplantation des membres amputés nous a été exposée très abondamment à l'hôpital n° 6 de Shanghai, où elle est née et s'est développée, et par ses promoteurs mêmes. Complètement soustraite à tous les problèmes immunologiques des greffes, puisqu'il s'agit de réimplantations et non de transplantations, elle constitue essentiellement *une remarquable prouesse.* Quelques cas ont été, exceptionnellement et sporadiquement, tentés de-ci de-là, chez nous, avec des résultats... « divers ». Plus de 250 cas ont maintenant été accomplis dans cet hôpital et cette chirurgie a déjà diffusé dans d'autres centres.

Le premier cas fut réalisé en 1963 sur une main sectionnée au cours d'un accident de travail et quelques heures seulement après l'accident. D'autres opérations furent ensuite réalisées, mais toujours sur des membres sectionnés loin de leur extrémité en raison de la facilité plus grande de la technique de suture des gros troncs vasculaires et nerveux et de la réparation osseuse. Ce n'est que pendant et après la *révolution* culturelle que, « poussés par la demande des travailleurs » et « guidés par la pensée de Mao », ces chirurgiens s'attaquèrent à des lésions plus distates : section du poignet et des doigts qui, jusqu'alors, se soldaient le plus souvent par des prothèses.

Les problèmes posés par ces réimplantations de membres sectionnés sont de plusieurs ordres. Problème de la viabilité des tissus, muscles surtout : consignes de transport rapide (des cas furent amenés à Shanghai par train spécial, hélicoptère, avion) et de réfrigération aussi précoce et poussée que possible (des membres furent ainsi refroidis dans des seaux à galce, dans les réservoirs de marchands de glace ambulants...). Technique d'une micro-chirurgie vasculaire (1 mm et moins de calibre). Lutte contre la thrombose des sutures vasculaires.

Rien, dans tout cela, que l'application à ce cas particulier des règles de la chirurgie vasculaire. Rien qui ne soit réalisable ailleurs... mais qui ne l'a pas été (ou commence à peine à l'être). Sans difficulté technique particulière lorsqu'il s'agit de réimplanter les gros troncs vasculaires et nerveux d'une cuisse ou d'un bras. *Tour de force et travail de bénédictin* quand il faut restaurer les continuités squelettiques, musculaires, tendineuses, artérielles et veineuses au niveau d'un poignet, d'une main ou de doigts dans des opérations qui mobilisent parfois la *même* équipe pendant plus de vingt heures consécutives...

Cette chirurgie n'est plus faite uniquement dans cet hôpital de Shanghai, mais a déjà été réalisée dans des centres moins importants de l'intérieur.

La « charge idéologique » d'une telle chirurgie paraît évidente :

- Magnifique réalisation chirurgicale, parfaitement réalisable ailleurs, mais qui, pour naître et se développer, n'a pas échappé à la motivation de « servir le peuple ». Il suffit, pour avoir été chirurgien de garde, de se rappeler quel pensum représentait une plaie du poignet mêlée aux autres urgences pour admirer le courage et l'acharnement des initiateurs de cette chirurgie ; leur exposé faisait bien comprendre ce que veut dire « être guidé par la pensée de Mao ».

- Parfait symbole, aussi, de la glorification du travail manuel et de la participation de chacun à la production socialiste. Apparemment non atteint de la « pensionnite », aboutissement si fréquent chez nous de l'accident du travail, chacun des anciens blessés que nous avons vus proclama sa reconnaissance au président Mao, et sa volonté de la manifester par des efforts accrus.

III. Le traitement des grands brûlés

Lui aussi, il replace la médecine au sein du monde du travail, avec toutes les implications idéologiques que cela comporte. Les modalités du traitement local sont originales... C'est, selon l'étendue de la surface à recouvrir, à des autogreffes, des greffes de peau de cadavre ou de

peau de porc qu'il est fait appel: ainsi peuvent être recouvertes des surfaces très étendues, avec l'intérêt que cela comporte non seulement au point de vue local, mais aussi dans la lutte générale contre l'exsudation plasmatique et l'infection. La qualité fonctionnelle des résultats nous est apparue indiscutable.

IV. Acupuncture-analgésie

De tous les aspects médicaux chinois, c'est bien le plus stupéfiant... Actuellement, 70 % de l'ensemble de la chirurgie seraient réalisés sous acupuncture, laquelle comporte donc encore 30 % de contre-indications et connaîtrait 10 % d'échecs. La plupart des contre-indications sont de nature psychique: sujets pusillanimes ou non coopérants...

Un certain nombre d'opérations nous ont été montrées, ainsi réalisées. Quelques-uns des membres de notre délégation ont ainsi assisté, dans un autre hôpital, à une thyroïdectomie, une gastrectomie, une hystérectomie pour fibrome, une prostatectomie: selon leur avis unanime, seule la prostatectomie avait provoqué la manifestation évidente de douleurs chez le patient.

Au groupe cardiologique, il fut donné de voir, à Shanghai, une lobectomie pour kyste pulmonaire, une commissurotomie mitrale à cœur fermé, et, sous circulation extra-corporelle, la fermeture par une pièce prothétique d'une communication interauriculaire et d'une communication interventriculaire. La seule et très fugace manifestation douloureuse observée (se limitant à une crispation du visage pendant quelques secondes) le fut lors de l'écartement intercostal chez la jeune femme qui subissait une commissurotomie mitrale.

Seul chirurgien de ce groupe, je me suis appliqué à ne rien laisser échapper de l'acte opératoire qui, hormis l'acupuncture, se déroulait selon un processus semblable au nôtre et disposait des mêmes surveillances monitorisées et de la présence, en cas de besoin, d'un équipement classique d'anesthésie en respiration assistée par intubation trachéale.

Le malade amené en salle d'opération a reçu au préalable une

prémédication faite de 5 mg d'Halopéridol et de 5 mg de morphine (je n'ai, bien sûr, pas assisté à celle-ci, mais rien ne me pousse, comme certains le prétendent, à suspecter la véracité de ce qui m'a été dit et était colligé sur la feuille de surveillance opératoire). Ainsi assoupi, mais conscient, le malade reçoit l'implantation des aiguilles aux points d'élection ; leur action est jugée par l'apparition et la diffusion, dans les quinze à vingt minutes suivantes, d'une sensation, désagréable d'ailleurs, de légère douleur profonde, et surtout de gonflement et de tension (cette sensation sert de test, et, au cas de son absence, l'anesthésie classique serait entreprise (...).)

La stabilité du pouls et des pressions artérielle et veineuse était normale, tout au long de l'intervention, pendant laquelle l'anesthésiste parlait au malade, lui en expliquant au fur et à mesure le déroulement.

Revus quarante-huit heures plus tard, ayant subi fablation des drains, assis dans leur lit, ayant repris une alimentation dès le soir même ou le lendemain, soumis à une mobilisation et une rééducation respiratoire actives, tous ces malades présentaient l'aspect évident de suites opératoires simples. Ce serait d'ailleurs un des principaux avantages de l'acupuncture que d'assurer une plus grande simplicité des suites opératoires par parcimonie des drogues employées et ainsi l'absence de leur action toxique secondaire, par une « action régulatrice générale » sur les grandes fonctions, par le maintien de bout en bout de la conscience du malade et de la participation aux soins, et, surtout, par la diminution de la fréquence et de l'importance des complications respiratoires postopératoires.

(...) Il me semble établi que l'acupuncture est capable d'assurer l'analgésie chirurgicale et notre délégation a rapporté de son voyage une opinion différente de celle qui a pu être exprimée par des missions précédentes.

Il reste à essayer d'en comprendre les mécanismes, les objectifs, les buts. Toute idée de supercherie me semble devoir être catégoriquement et définitivement rejetée – peu compatible avec le comportement et les aspirations morales chinoises. Comment admettre, par ailleurs, qu'une méthode médicale, utilisée des centaines de milliers de fois, le soit dans le seul but « d'épater » quelques rarissimes visiteurs ?

Quant à tout ramener, comme le font certains, à un seul conditionnement et presque une obligation politique ou à une hypnose, l'explication paraît un peu courte et sommaire : rien dans tout ce que nous avons vu en Chine en général et en chirurgie en particulier n'en permet la comparaison, et encore moins l'assimilation, à un fanatisme susceptible d'entraîner l'extase et l'insensibilité à la douleur, comme dans certaines pratiques de peuplades primitives.

Ce qui ne veut pas dire que tout facteur psychologique soit étranger, mais de façon plus subtile et complexe, à l'efficacité de l'acupuncture.

– Il est infiniment probable, sans pour autant parler d'un caractère ethnique à proprement parler, que le seuil de la douleur est plus élevé chez le Chinois que dans nos populations actuellement hyperprotégées, habituées au bien-être et le recherchant sous toutes ses formes. Un passé interminable de souffrances et d'endurance, au sein de conditions de vie simples et rudes, ne peut pas être sans entraîner une attitude spéciale et rendre parfaitement supportable ce qui est, ou nous est, devenu intolérable.

– Indiscutable aussi le rôle de l'environnement idéologique, qui tisse une trame particulière autour de l'acupuncture. Présentée comme une victoire de la Chine nouvelle, assurant tout autant la filiation et la continuité avec une culture et une civilisation ancestrales : nul doute que l'acupuncture ne soit profondément ressentie et vécue par chaque individu comme l'une des plus explicites expressions de la voie chinoise du socialisme...

L'acte chirurgical devient une véritable action collective. Nécessité en effet pour le malade, non pas seulement d'une confiance aveugle et d'un simple abandon au chirurgien, mais bien d'une décision qui l'engage et d'une volonté de participation totale à ce qui va être entrepris sur lui. Souci pour les membres de l'équipe chirurgicale (et les personnels paramédicaux), et pendant plusieurs jours consécutifs, de quotidiens et longs contacts et échanges avec le malade, pour tester ses capacités psychologiques, lui expliquer et démystifier à ses yeux l'intervention, lui en décrire les principes, le déroulement et les buts. Obligation d'une minutieuse préparation kinésithérapique, etc. Autant d'éléments adjuvants indispensables (les médecins chinois n'en disconviennent nullement) à l'efficacité de l'acupuncture, mais qui sont aussi (...) plus astreignants pour les deux parties qu'une simple injection intraveineuse à l'arrivée sur la table d'opération.

Aussi importants qu'ils soient, ces facteurs psychologiques ne sont certainement pas les seuls agents de son efficacité et laissent très certainement à l'acupuncture une action antalgique spécifique. D'ailleurs, son emploi chez l'enfant (progressivement abaissé jusqu'à 6-8 ans) semble le prouver, puisque, aussi intense et précoce qu'il puisse être, un conditionnement politique pourrait difficilement, à cet âge, mener à un tel stoïcisme devant la douleur. D'ailleurs aussi, pourquoi tels points seraient-ils efficaces et tels autres ne le seraient-ils pas, si le conditionnement psychologique résumait tout ?

Ce mécanisme d'action reste, jusqu'ici encore, assez mystérieux, et les Chinois eux-mêmes en sont encore à essayer de l'expliquer.

Aucun médecin chinois moderne ne rattache plus cette action à la « Théorie des Méridiens », simple projection cutanée des différents viscères.

Abandonnée aussitôt que suggérée (faute de résultats expérimentaux valables), la théorie d'une quelconque sécrétion chimique ou hormonale a laissé la place à la théorie nerveuse.

C'est par voie nerveuse que se propage l'impulsion provoquée au niveau de l'aiguille. La géographie des points et de leur plus ou moins grande action est fonction de leur proximité des différents troncs ou ramifications nerveuses. Toute action et efficacité de l'aiguille sont supprimées si l'on a procédé à l'anesthésie locale du nerf correspondant au territoire où elle est implantée. Quant à l'action antalgique proprement dite, elle consisterait en l'inhibition du transfert par les voies de conduction de la douleur, d'une douleur née dans un autre territoire qui, bien que plus intense que celle provoquée par l'aiguille elle-même, doit cependant emprunter les mêmes voies... déjà « occupées ». Ainsi serait empêchée l'intégration au niveau du cortex de la douleur chirurgicale.

Très certainement y a-t-il, dans cette action de l'acupuncture, matière à remise en question de la physiologie de la douleur et peut-être une voie ouverte à l'acquisition de nouvelles connaissances. Ce n'est cependant pas, pour autant, et sans doute pour longtemps encore, qu'il conviendrait de transférer de telles données potentielles à notre pratique chirurgicale, qui s'exerce dans un contexte si différent à tous

points de vue.

Le problème n'est pas d'ailleurs d'accorder une quelconque supériorité à l'un ou l'autre procédé d'anesthésie. Pour surprenante et inexplicable que soit l'analgésie acupuncturale pour le visiteur occidental, qu'il lui suffise, par une observation honnête et sans parti pris, de ne pas dénier toute véracité à cette nouvelle possibilité.

Professeur P. Michaud

a Le *Monde* du 23 mai 1973.

b *Le Monde* du 21 juillet 1973.

c *Le Monde* du 21 juillet 1973.

d *Id., ibid.*

e Daté de Montpellier. le 21 octobre 1974.

f Le président de l'INSERM n'étant autre que le Professeur Jean Bernard.

g Prof. Gonin et Perrin (cardiologie médicale, Lyon) : Prof. Legrain (néphrologie, Paris) ; Prof. Kuss (urologie, Paris); Dr Thibault (urologie, Paris); Dr Lacour (chirurgie, Institut Roussy, Paris); Prof. Chassagne (curithérapie, Institut Villejuif, Paris) ; Dr Lacour (immunologie, CNRS).

h Je remercie le professeur Michaud de m'avoir autorisé à reproduire les extraits les plus significatifs de ce document inédit.

6. NOTES DOCUMENTAIRES ET RÉFÉRENCES[a]

INTRODUCTION

1 Professeur d'histoire des idées à l'Université Colombia. Il faisait partie d'une mission d'enquête de l'O.C.D.E. que je conduisais dans diverses universités allemandes.

2 Selon la définition classique d'A. Vincent, dans son *Initiation à la conjoncture économique,* 1947.

3 Mao Tse-tung, « La tactique de la lutte contre l'impérialisme japonais », déc. 1935, *Œuvres choisies,* tome I.

4 Mao Tse-tung, « De la pratique », juillet 1937, *Œuvres choisies,* tome I.

5 Le docteur Vieron, in Rivière, En *Chine avec Teilhard de Chardin.*

6 Outre les relations publiées à Londres au retour de l'expédition, j'ai pu réunir une trentaine de témoignages inédits : soit du côté anglais, soit du côté des missionnaires occidentaux installés à Pékin, ou du côté chinois (la correspondance de Cour des mandarins et de l'empereur Qianlong). Cf. l'Empire *immobile ou le choc des mondes* (1989).

7 A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique,* tome I, p. 13.

PREMIÈRE PARTIE *Exergue*

8 Cité par Bary, p. 718.

9 *Lettres d'Asie,* lettre du 3 janvier 1917, adressée de Pékin par Alexis Léger à Philippe Berthelot, in Saint-John Perse, *Œuvres complètes,* Pléiade, p. 810.

10 Cité par Léon Wieger, *La Chine moderne,* tome VI, *Le feu aux poudres,* Hienhion, 1925, p. 123, pièce n° 27.

11 Mao tse-tung, « Le rôle du parti communiste chinois », octobre 1938, *Œuvres choisies,* tome II.

12 Mao Tse-tung, « Sur les négociations de Tchoung-king », 17 octobre 1945, *Œuvres choisies,* tome IV.

Chapitre 1

13 *Les Questions fondamentales de la Chine aujourd'hui,* Pékin, 1987, p. 79.

14 *Œuvres choisies,* éd. en Langues étrangères, Pékin, 1987, t. IV, p. 26.

15 *Une barbare en Asie.*

16 Khrouchtchev, *Souvenirs,* p. 440.

17 Mao Tse-tung, « Méthodes de travail des comités du Parti », 13 mars 1949, *Œuvres* choisies, Tome IV.

18 *Q.F.,* pp. 201-203.

19 *Quotidien du Peuple,* 8 août 1968.

20 *Revue de Pékin,* 10 septembre 1968.

21 *China Pictorial,* octobre 1968. I10. *Revue de Pékin,* 13 août 1968.

22 *Quotidien du Peuple,* 8 août 1968.

23 Haldane, *Tseu-Hsi,* p. 98.

24 J. C. Chen, *Chinese sources fort the Taiping Rebellion,* Londres, 1963.

25 Séraphin Couvreur, *Entretiens de Confucius et de ses disciples,* Paris (s. d.), notice 51.

26 *Id., ibid.*

27 *Q.F.,* p. 178.

28 Snow, La *Chine en marche,* p. 242.

29 *Id., ibid.*

30 Snow, *Life,* 30 avril 1971.

31 *Id., ibid.*

32 *Id., ibid.*

33 Mehnert, *Nouvelle Gauche,* p. 32.

Chapitre 2

34 *Documents du Parti communiste chinois sur la Grande Révolution culturelle prolétarienne, 1966-1967,* Institut de Recherche pour les questions chinoises de Jiulong (Kowloon), Jiulong, p. 602.

35 Sur la permanence du caractère chinois, voir Tsien Tche-hao, « Les Chinois ne sont pas des fourmis », Réalités, novembre 1971.

36 Mao Tse-tung utilise le terme confucéen de datong (ta-t'ung), dans « De la Dictature démocratique populaire», 30 juin 1949, *Œuvres choisies*, tome IV.

37 Lin Biao, « Mieux que Marx, Engels et Lénine », 18 mai 1966.

38 Comme le Xizi (Hsi-tz'u).

39 Cf. Les Manifestes de Yen *fou,* trad. F. Huang, Fayard, 1977, p. 139.

40 In Équipée.

41 Mao Tse-tung, « De la Contradiction», août 1937, *Œuvres choisies,* tome I.

42 Éditorial du *Quotidien du Peuple* du 2 juin 1966, cité dans La Grande *Révolution Culturelle socialiste en Chine,* Pékin, Éditions en Langues étrangères, 1966, fascicule 3.

43 *Les Entretiens de Confucius,* II, 13, trad. Ryckmans, N.R.F., 1987.

Chapitre 3

44 *Q.F.,* p. 148.

45 Khrouchtchev, *Souvenirs,* p. 398.

46 *Q.F.,* p. 78.

Chapitre 4

47 Cf. D. Hoizey, *Histoire de la médecine chinoise,* Payot, 1988.

48 Charlotte Haldane, *Tseu Hsi,* p. 132.

49 Ainsi que le film de Bernard Volker et André Pavolini, qui a été projeté sur plusieurs chaînes de télévision françaises et occidentales, et les photographies de Marc Riboud, abondamment reprises dans la presse.

50 Medicus dans *France-Soir* du 8 août 1971.

51 Dr Maurice Mussat, dans Le *Quotidien du Médecin* cité par *Carrefour,* 8 septembre 1971.

52 Dr Lebarbier, président de l'Organisation pour l'étude et le développement de l'acupuncture, dont le Dr Claude Le Prestre est le secrétaire général ; après un voyage en Chine, en juin-juillet 1973, qui leur a permis de voir 45 interventions sous acupuncture, leur scepticisme a fondu.

53 *Carrefour* du 8 septembre 1971.

54 Alfred Max, qui a fait la même expérience, a publié un article suggestif dans *Preuves,* Ier trimestre 1972.

DEUXIÈME PARTIE *Exergue*

55 *Lettres d'Asie,* op. cit.

Chapitre 5

56 *Q.F.,* p. 15.

57 Vocable habituel de la terminologie marxiste, qui désigne les intermédiaires autochtones par lesquels s'ef fectuait le commerce entre des compagnies étrangères de type colonial, et une population colonisée ou semi-colonisée.

58 *Q.F.,* p. 116.

Chapitre 6

59 *Le Quotidien du peuple,* 4 mai 1980.

60 Cf. S. Yourkov : « La pol. de Pékin vis-à-vis des pays soc. » dans *La Vie intern.,* Moscou, novembre 1971.

61 Snow, *Étoile rouge,* p. 111.

62 *Ibid.,* p. 112.

63 *Ibid.*

Chapitre 7

64 *Q.F.,* p. 27.

65 *Q.F.,* p. 9.

66 *Q.F.,* pp. 33-34.

Chapitre 8

67 L'article est de Henri Eyraud: Organisation et développement de la science en

République populaire de Chine, *in La Documentation française.* Notes et Études documentaires, n° 3255, 18 janvier 1966. En 1972 est paru à Paris un intéressant opuscule de Tsien Tche-hao : l'Enseignement supérieur et la recherche scientifique en Chine populaire.

68 C.E.C.L.E.S., plus couramment appelé ELDO (European Launchers Development Organization).

69 Q.F., p. 9.

70 *Textes choisis*, éd. en Langues étrangères, Pékin, 1983.

Chapitre 9

71 *Q.F.,* p. 130.

72 Déclaration à Radio Pékin du 5 novembre 1960, citée *dans China Topics,* mars 1971.

73 *Le Quotidien du Peuple,* 27 décembre 1960.

74 Laozi, champ. 80 du Tao-tei-king (trad. Wieger).

75 *Q.F.,* p. 182.

76 *Q.F.,* p. 150.

77 Slogan vu sur un panneau et portant la signature de Mao.

78 *Id.*

79 Snow, *Étoile rouge,* p. 131.

80 *Q.F.,* p. 164.

Chapitre 10

81 *Q.F.,* p. 182.

82 *Pékin-information* du 9 août 1966.

83 Le 14 octobre 1970.

84 Snow, *Étoile rouge,* p. 119 ; p. 127.

85 Q.F., p. 143.

86 Programme du *Zheng wu lian* dans la brochure *Guangying hongqi (Kuang-yinghung-chi)* (imprimerie du Drapeau rouge), n° 5, Canton, mars 1968, publié par le Comité de l'Alliance révol. des travailleurs de Canton, Jisan Hang (Chisan Hang), n° 99, p. 41).

87 Tsien Tche-hao n'a pas rencensé moins de huit sortes de « triple union » *(in Ens. Sup.,* p. 41).

88 *Le Quotidien du Peuple,* 5 et 9 janvier 1969: cf. Mehnert, *Pékin et la nouvelle gauche,* pp. 180-203.

89 In *Le Quotidien du peuple.*

90 Ville construite par les Russes sous le nom de Dalny, entre 1898 et 1905, dans un territoire à bail de Mandchourie méridionale, et cédée par le traité de Portsmouth aux Japonais, qui l'occupèrent, sous le nom de Dairen, jusqu'en 1945.

91 *Q.F.,* p. 15.

92 Lai Ying, *Les Prisons de Mao,* p. 41.

Chapitre 11

93 *Q.F.,* p. 33.

94 Vercors, p. 109.

95 Jean-François Kahn, *L'Express,* 20 août 1971.

96 Causeries sur le travail littéraire et artistique dans les forces armées, février 1966.

97 D'après une enquête menée par le ministère de la Culture *(China* Topics, décembre 1962).

98 *Q.F.,* p. 38.

99 *Q.F.,* p. 149.

Chapitre 12

100 Snow, *La Chine en marche,* p. 60 Christian Cochini, dans la revue *Projet,* a consacré un excellent article au théâtre chinois.

101 *Les Entretiens de Confucius,* IV, 4, trad. Ryckmans, N.R.F., 1987.

TROISIÈME PARTIE *Exergue*

102 *Lettres d'Asie,* op. cit.

Chapitre 13

103 Macartney, tome IV, p. 139.

104 Macartney, tome IV, p. 126.

105 « A note on the population », *China Quarterly,* n° 38, 1969.

106 In Le *Figaro,* 6/9-1989.

107 Chow Tse-tung, *The May Fourth Movement,* Harvard University Press, 1960, p. 383.

108 *Q.F.,* p. 118.

109 Déclarations de Mao Tse-tung à Edgar Snow, le 18 décembre 1970.

Chapitre 14

110 *Q.F.,* p. 156.

111 Mao Tse-tung, « le rôle du Parti communiste chinois dans la guerre nationale », rapport au VIe plénum du Comité central, octobre 1938, *Œuvres choisies,* tome Il.

Chapitre 15

112 Du Halde, tome II, pp. 79-80.

113 Du Halde, *ibid.,* tome II, p. 7.

114 Backhouse (E.), Bland (J.O.P.), *Les Empereurs mandchous. Mémoires de la Cour de Pékin,* Paris, 1934, pp. 120-123.

115 Macartney, tome II, pp. 107-109.

116 Q.F., p. 39.

117 Elia, pp. 39-40.

118 Pierre Teilhard de Chardin, *Nouvelles lettres de voyage,* p. 40.

119 Voir R. H. Tawney, *Land and Labour in China,* qui décrit magistralement ce processus.

120 Charles de Gaulle. Conférence de presse du 31 janvier 1964.

121 Liang Qichao, *Yinbingshehiji (Yin-ping-shih-hechi),* Shanghai, 1936, I, pp. 5-6.

122 Cité par Fairbank, *China's Response to the West*, Cambridge, Mass., p. 53.

123 Bary, pp. 715, 716 et 718.

124 *Q.F.,* p. 4.

125 *Q.F.,* p. 26.

126 Elia, pp. 117-118.

127 Elia, pp. 209-211.

128 *Q.F.,* p. 117.

129 Charles de Gaulle.

130 *Q.F.,* p. 54.

Chapitre 16

131 Pierre Teilhard de Chardin, *Nouvelles lettres de voyages,* p. 34.

132 Macartney, tome I, p. 203.

133 Macartney, tome VI, p. 133.

134 *The North-western Provinces and their Possibilities of Development,* par le Dr A. Stampar (Nankin, juillet 1934).

135 Cl. Rivière, *En Chine avec Teilhard de Chardin,* p. 119.

136 Snow, *Étoile rouge,* p. 186.

137 Cl. Rivière, *ibid.*

138 Sun Yat-sen, dans Elia, p. 442.

139 Mao Tse-tung, « Présentation d'une coopérative », 15 avril 1958, textes choisis.

Chapitre 17

140 Du Halde, tome II, p. 70.

141 *Q.F.*, p. 85.

142 Haldane, p. 234.

143 Elia, p. 446.

144 *Hu Hammin (Hou Han-min)* « Le rapport du peuple », organe du Tongmenghui (Tung-meng-hui), de Sun Yat-sen (1906).

145 Tang Liang-li, *The New Social Order in China,* Shanghai, 1936, p. 173.

146 *Q.F.,* p. 52.

147 *Q.F.,* p. 15.

148 *Q.F.,* p. 81.

Chapitre 18

149 *Pékin-information,* 14 décembre 1970 ; cité par P. Laurent, « Principes idéologiques de la politique industrielle », *Projet,* 1971.

Chapitre 19

150 *Lettres de voyage,* p. 74, t. I.

Chapitre 20

151 Éditorial du Ier janvier 1972 du *Quotidien du Peuple.*

152 *Q.F.,* pp. 12-13.

153 *Q.F.,* p. 80.

154 *Q.F.,* cf. p. 193, sq.

155 *Q.F., p.* 113.

QUATRIÈME PARTIE *Exergue*

156 Mao tse-tung, « Notre édute et la situation actuelle » (12 avril 1944), *Œuvres choisies,* tome III.

157 *Id.,* «De la juste solution des contradictions au sein du peuple » (27 février 1957).

158 Id., « Intervention à la conférence nationale du parti communiste chinois sur le Travail de Propagande» (12 mars 1957).

4. *Lettres d'Asie,* op. cit.

Chapitre 21

159 Citation de Mao dans le « Rapport sur les travaux du gouvernement présenté par le Premier ministre Chou Enlai à la première session de la IIIe Assemblée populaire nationale » (21-22 décembre 1964).

160 Mao Tse-tung, « D'où viennent les idées justes ? » (mai 1963), *Textes choisis.*

161 Mao tse-tung. « De la pratique » (juillet 1937), *Œuvres* choisies, tome I.

162 Mao tse-tung, « Discours prononcé à une conférence des cadres de la régioni libérée du Chansi-Sueiyuan » (Ier avril 1948), *Œuvres choisies,* tome IV.

163 Note sur les « Documents à propos du groupe contre-révolutionnaire de Hu Feng» (mai 1955).

164 Mao Tse-tung, « De la contradiction » (août 1937), *Œuvres* choisies, tome I.

165 Mao tse-tung, « De l'intervention à la conférence nationale... », *Œuvres choisies,* tome I.

166 *Q.F.,* p. 173.

167 Cité *in La Chine en marche,* p. 259.

168 Cité par le juge Wu Defeng (Wu Tehfang), président de l'Association des sciences politiques et de droit, in la *Chine en marche,* p. 258.

169 Et non de 14 personnes sur 1 million comme le dit, par erreur, Edgar *Snow (ibid.)*.

170 Mao Tse-tung, « Analyse des classes de la société chinoise », mars 1926, *Œuvres choisies,* tome I.

171 Trotsky, *Lénine,* p. 130.

172 *Id., ibid.,* p. 134.

173 *Id., ibid.,* p. 135.

174 *Id., ibid.,* p. 135.

175 *Id., ibid.,* p. 134.

176 Mao Tse-tung, «Rapport sur l'enquête menée dan sle Hunan à propos du mouvement paysan » (mars 1927), *Œuvres choisies,* tome I.

177 Mao Tse-tung, «De la contradiction » (août 1937), *Œuvres* choisies, tome I.

178 Mao tse-tung, « Problèmes de la guerre et de la stratégie » (6 novembre 1938), *ouvres choisies;* tome II.

179 Mao Tse-tung, «De la guerre prolongée » (mai 1938), *Œuvres choi*sies, tome II.

180 Mao Tse-rung, «Pour la parution de la revue le *Communisme»* (4 octobre 1939), *Œuvres choisies*, tome II.

181 Mao Tse-tung, « Établir de solides bases d'appui dans le Nord-Est » (28 décembre 1945), *Œuvres choisies,* tome IV.

182 Mao Tse-tung, « Contre le libéralisme » (7 septembre 1937), *Œuvres* choisies, tome II.

183 *Id., ibid.*

184 *Id., ibid.*

185 Mao Tse-tung, « Sur les négociations de Chongqing » (17 octobre 1945), *Œuvres choisies,* tome IV.

186 Mao Tse-tung, « La situation et notre politique après la victoire dans la Guerre de résistance contre la Japon » (13 août 1945), *Œuvres choisies*, tome IV.

187 Mao Tse-tung, « Mener la révolution jusqu'au bout » (30 décembre 1948), *Œuvres choisies,* tome IV.

Chapitre 22

188 Curzio Malaparte, *En Russie et en Chine,* p. 115.

189 *Id., ibid.* Sur le sujet de ces prisons raffinées, voir les livres de Rickett *(Prisoners of Liberation),* du R. P. Rigney et les deux ouvrages de David Rousset sur le travail forcé.

190 *Cf.* documents annexés à *Pékin et la nouvelle gauche* de Klaus Mehnert, p. 101, sq.

191 *Le Quotidien du Peuple,* 4 août 1957.

192 *Documents of the Great Proletarian Cultural Revolution 1966-1967, Kongkong, pp. 550-563 et 692.*

193 *Œuvres choisies,* éd. en Langues étrangères, Pékin, 1983, t. 2, p. 191.

194 *Q.F.,* p. 142.

195 *Chine nouvelle,* 27 janvier 1972.

196 Malaparte, ouvrage cité, p. 224.

197 Van Coillie, *J'ai subi le lavage de cerveau,* p. 38.

198 Voir *Le Saint-Siège et la Chine,* de Louis Wei Tsing-sing.

199 Sigmund Freud, *L'Avenir* d'une *illusion,* traduction Marie Bonaparte, p. 17.

200 Keim, p. 56.

201 Macartney, tome VI, p. 139.

202 Elia, p. 191.

203 *Id., ibid.,* p. 209.

204 E. Balazs, *La Bureaucratie céleste,* 1968, p. 128.

205 Elia, p. 211.

206 *Q.F.,* p. 184.

207 *Q.F.,* p. 131.

208 *Journal,* 5 juin 1905.

Chapitre 23

209 Keim, p. 57.

210 *La Chine en marche,* p. 301.

211 Van Coillie, *J'ai subi le lavage de cerveau,* p. 312.

212 *Id., ibid.*

213 *Foreign Relations of the United States. 1943, China,* Washington.

214 Cf. La scène saisissante où Jean Pasqualini est traîné dans une chambre de supplices... du Guomindang (Prison*er* of *Mao,* ch. 2).

215 Keim, p. 56.

216 *Q.F.,* p. 157.

217 *Q.F.,* p. 53.

218 Ricci-Trigault, *Histoire de l'expédition chrétienne au Royaume de la* Chine, rééd. 1978, p. 123.

219 *Œuvres choisies,* éd. en Langues étrangères, Pékin, t. I, p. 30, Préface à « *Le Cri* ».

Chapitre 24

220 *La Chine en marche*, p. 386.

221 Dont la confluence forme la Rivière des Perles.

222 *Q.F.,* p. 74.

Chapitre 25

223 D. Lowe, *The Function of «China» in Marxn Lenin and Mao,* Berkeley, 1966, p. 20.

224 Cf. Commeaux, *La Vie quotidienne sous les Mandchous,* pp. 94-95.

225 *Q.F.,* p. 121.

226 *The New Republic,* 20 janvier 1965.

a On trouvera dans la bibliographie les précisions nécessaires sur certains ouvrages qui ne sont mentionnés ici que de manière succincte.

Chapitre 26

1. *Renminribao* du 30 janvier 1974.

2. Pour le *Point* 10 septembre 1973.

3. Sorti à Paris en février 1974.

4. Dans un livre paru en 1968 et passé retatiivement inaperçu, Robert Beauvais avait imaginé ce scénario, qu'il situait en mars 1998.

227 Pierre et Renée Gosset, *Chine rouge, an VII.*

228 Elia, p. 404.

229 *Q.F.,* p. 143.

230 Cité par Harold Issacs, *La Tragédie de la Révolution chinoise,* pp. 243 sq.

231 *Q.F.,* p. 121.

232 Cité par Schram, *Mao Tse-tung,* p. 115.

233 *Q.F.,* p. 193.

234 Teilhard de Chardin, *Lettres de voyage,* p. 187.

235 Rivière, p. 123.

7. BIBLIOGRAPHIE

AUDREY (Francis), *Chine 25 ans 25 siècle, Paris, 1974*

(Anonyme). La *Chine* (Guides Nagel), Paris, 1967.

BACKHOUSE (E.), BLAND (J.O.P.), Les *Empereurs mandchous.* Mémoires de la cour de Pékin, préface de H. Maspero, Paris, 1934.

BALAZS (Étienne), *La Bureaucratie céleste,* Paris, 1968, rééd. 1988.

BARY (W.T. de), CHAN (W.T.), WAT-SON (B.), *Sources of Chinese Tradition,* New York, 1960.

BEAUREGARD (PH. de), *La Chine face au monde,* Laffont, 1983.

BEAUVOIR (Simone de), *La Longue Marche,* Paris, 1957.

BERGERON (Régis), *Le Cinéma chinois: I.1905-1949,* Paris, 1977.

BERGÈRE (M.-C.), *Économie de la Chine,* P.U.F. 1979, *La République populaire de Chine de* 1949 *à l'Âge d'or de la bourgeoisie chinoise,* Flammarion, 1987.

BERMANN (Dr Gregorio), *La Salud mental en China,* Buenos Aires, 1970, (trad. fr., Paris, 1973).

BERNARD-MAITRE (le P. Henri), *Sagesse chinoise et Philosophie chrétienne,* Hienhien, 1935.

BETTELHEIM (Charles), « Chine et U.R.S.S. : deux modèles d'industrialisation », *Les Temps modernes,* août-septembre 1970. *Révolution Culturelle et organisation industrielle en Chine,* Paris, 1973.

BETTELHEIM (Charles), CHARRIERE (Jacques), MARCHISIO (Hélène), La *Construction du socialisme en Chine,* Paris, 1965.

BIANCO (Lucien), *Les Origines de la Révolution chinoise,* Paris, 1967, rééd. 1987.

BIANCO (L.) et alü, La *Chine,* Éd. ouvrières, 1985.

BIANCO (L.) et BERGÈRE (M.-C.), *Histoire de la Chine au XXe siècle,* Fayard, t. 1, 1989.

BODARD (Lucien), *Mao,* Paris, 1970. *Les Grandes murailles,* Grasset, 1987.

Bouc (Alain), *La Chine à la mort de Mao, Paris,* 1977. *La Rectification,* Paris, 1978.

BRINE (Lindsay), *The Taiping Rebellion,* Londres, 1962.

BROYELLE (Jacques et Claudie), *Deuxième Retour de Chine,* Paris, 1977. *Apocalypse Mao,* Grasset, 1980.

BRULE (Jean-Pierre), *Demain...* L'Ar*mée chinoise, Paris,* 1974.

BUCK *(Pearl), La Chine comme je* la *vois,* Paris, 1971.

CADART et CHENG YINGXIANG, *L'Envol du communisme en Chine,* Gallimard, 1983.

CHANDRASEKHAR, *China's Population,* Hong Kong, 1960.

CHARBONNIER (J.), *La Chine sans muraille,* Fayard, 1988.

CHEN Po-ta, *Notes on Mao Tse-tung's « Report of an Investigation into the Peasant Movement in Hunan* », Pékin, 1966.

CHESNEAUX (Jean), *Les Syndicats chinois,* Paris-La Haye, 1965.

CHIANG Kai-shek (Maréchal), *Destin de la Chine,* présenté et

commenté par Ph. Jaffe, Paris, 1949.

CHOU En-lai, Great Decade, Pékin, 1959, (éd. en Langues étrangères).

CHOW CHING LIE, Le *Palanquin* des larmes, Paris, 1975.

CHOW Tse-tung, *The May Fourth Movement, Intellectual Revolution in Modern China,* Cambridge, 1960.

CLAUDEL (Paul), *Connaissance de l'Est,* Paris, 1900: *Sous le signe du Dragon,* Paris, 1948.

CREEL (H. G.), *La Pensée chinoise de Confucius à Mao Tse-toung,* Paris, 1962.

DAUBIER (Jean), *Histoire de la Révolution culturelle,* Paris, 1970.

DE BEER (P.), *Chine, le réveil du dragon,* Centurion, 1989.

DELEYNE (Jean), *L'Économie chinoise,* Paris, 1971.

DENG XIAOPING, *Textes choisis, 1975-1982,* éd. Langues étrangères, Pékin, 1983. *Les Questions fondamentales* de la *Chine, aujourd'hui,* éd. Langues *étrangères,* Pékin, 1987.

DERON (F.), *Cinquante jours de Pékin,* Bourgeois, 1989.

DOMENACH (J.-L.) et RICHER (P.), La *Chine,* Imp. Nat., 1987.

DUFAY (le P. François), *L'Étoile contre la Croix,* Paris, 1955.

Du HALDE (le P. J.-B) s.j., *Description* de *l'Empire de Chine,* Paris, 1735.

DUMONT (René), *La Chine surpeuplée, Tiers Monde affamé*, Paris, 1965: *Chine, la révolution culturale,* Paris, 1976.

ELIA (Pascal M. d'), *Le Triple Démisme de Suen Wen*, Shanghai, 1929.

ELISSEEFF (D. et V.), *La Chine classique,* Arthaud, 1979.

ENGELBORGHS-BERTELS (Marthe), *La Chine rurale, des villages aux communes populaires,* Bruxelles, 1974.

ESMEIN (Jean), *La Révolution culturelle chinoise,* Paris, 1970.

ETIEMBLE, *Le Singe Pèlerin,* Paris, 1959 ; *Connaissons-nous la Chine?,* Paris, 1964 ; *Jésuites en Chine,* 1966.

ETIENNE (Gilbert), *La Voie chinoise,* Paris, 1962 (nouv. éd. 1975).

FAIRBANK (John K.) et TENG Ssu-yu, *China's Response to the West,* (1838-1923), Cambridge, Mass., 1954 ; *China Watch,* Harvard, Univ. press 1987 ; *La Grande Révolution chinoise,* 1800-1985, Flammarion, 1989.

FAURE (Edgar), *Le Serpent et la Tortue,* Paris, 1957.

FAURE (Lucie), *Journal d'un voyage en Chine,* Paris, 1958.

FEJTO (François), *Chine-U.R.SS.,* 2 vol., Paris, 1964-1966. (nouv. éd. 1973).

GANDINI (J.-J.), *Aux sources de la révolution chinoise, les anarchistes,* Ateliers création littéraire, 1986.

GAUDU (A.), *Chine, l'Empire déchiré,* Ramsay, 1989.

GENTELLE (Pierre), *La Chine, Paris,* 1975.

GENTELLE (P.) et alii, *L'État de la Chine,* La Découverte, 1989.

GERNET (Jacques), *La vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole,* Paris, 1959: *La Chine ancienne,* Paris, 1964; *Le Monde chinois,* 1972, rééd. 1987.

GIGON (Fernand), *Et Mao prit le pouvoir,* Paris, 1970.

GIPOULOUX (F.), *Les Cent fleurs à l'usine,* E.H.E.S.S., 1986.

GITTINGS (John), *The Role of the Chinese Army,* Oxford, 1968.

GOSSET (Pierre et Renée), *Chine rouge, an VII,* Paris, 1958.

GRANET (Marcel), *La Civilisation chinoise,* Paris, 1948, rééd. 1988 : *La Pensée chinoise,* Paris, 1950, rééd. 1988 ; *La Religion des Chinois,* Paris, 1951, rééd. 1989.

GRAVEREAU (J.), *La Chine après l'utopie,* Berger-Levrault, 1983.

GROUSSET (René), *Histoire de la Chine,* Paris, 1962.

GROUSSET (René), DENIKER (George), *La Face de l'Asie,* Paris, 1962.

GUILLAIN (Robert), *Six cents millions de Chinois, Paris,* 1956 ; *Dans trente ans, la Chine,* Paris, 1965; *Orient Extrême,* Seuil, 1985.

GUILLERMAZ (Jacques), *La Chine populaire,* Paris, 1959 ; *Histoire du Parti Communiste Chinois,* Paris, tome I, 1968, tome II, 1972 ; *Une Vie pour la Chine,* Laffont, 1989.

GUILOINEAU (Jean), *Vivre à Pékin,* Paris, 1978.

HALDANE (Charlotte), *Tseu-Hsi, dernière Impératrice de Chine,* Paris, 1967.

HAN SUYIN, *La Chine l'an* 2001, Paris, 1968 ; *Le Déluge du Matin, Paris,* 1973 ; *Le Premier Jour du Monde,* Paris, 1976 ; *Lhassa étoile fleur,* Paris, 1976.

Hu Chi-hsi, (Mao Tse-Tung et la construction du socialisme (inédits de Mao), Paris, 1974 ; *L'Armée rouge et l'ascension de Mao,* E.H.E.S.S.,

1982.

HUDELOT (Claude), *La Longue Marche,* Paris, 1971.

Hu JICHUANG, *A concise History of Chinese economic Thought,* Éd. de Pékin, 1988.

HUON DE KERMADEC (J.-M.), *Les Paradoxes de la Chine,* Encre, 1989.

ILLIEZ (Pierre), *Chine rouge page blanche,* Paris, 1974

ISAACS (Harold), *La Tragédie de la Révolution chinoise* 1925-1927, Paris, 1967, rééd. 1979 ; *Epitaphe pour une révolution,* Gallimard, 1989.

JIAN BOZAN, *Histoire générale de la* Chine, éd. de Pékin, 1982.

JOYAUX (F.), *La nouvelle question d'Extrême-Orient,* Payot, t. 1, 1985 ; t. 2, 1988 ; La *Politique extérieure de la Chine populaire,* P.U.F., 1983.

JOYAUX (F.) et alii, *Mao Tse-toung*, L'Herne, 1972.

JUCHENG FANG (P.) et GUINONG FANG (L.), *Zhou Enlai, a profile,* Éd. de Pékin, 1986.

KALTENMARK (M.), *La Philosophie chinoise,* P.U.F., 1987.

KAROL (K. S.), La *Chine de Mao,* Paris, 1966.

KAZANTSAKIS (Nikos), *Chine-Japon,* Paris, 1938-1971.

KEIM (Jean A.), *Petite Histoire de la grande Chine,* Paris, 1966.

KHROUCHTCHEV (Nikita), *Souvenirs* (traduction de Paul Chwat, Pierre Girard et Raymond Olcine), Paris, 1971.

LAI YING, *Les Prisons de Mao,* recueilli par Edward Behr, texte français de Jacky Le Corre, Paris, 1970.

LARRE (C.), *Les Chinois,* Lidis, 1981.

LAURENTIN (Père René), *Chine et Christianisme,* Paris, 1977.

LÉGER (Alexis), *Lettres d'Asie,* in *Œuvres Complètes* de Saint-John Perse, Paris, 1972.

LEVI (J.), *Les Fonctionnaires divins,* Seuil, 1989.

LEVY (A.), *Nouvelles lettres édifiantes et curieuses d'Extrême-Occident* par *des voyageurs lettrés à la Belle Époque,* Seghers, 1986.

LEW (R.), *Mao prend le pouvoir,* Complexe, 1981.

LEYS (Simon), Les *Habits neufs du Président Mao,* Paris, 1971, rééd. 1989 ; *Ombres chinoises,* Paris, 1975 ; *La Forêt enfeu,* Hermann, 1983..

LI SHUCHANG, *Carnet de notes sur l'Occident,* M.S.H., 1988.

LIU BINYAN, *Le Cauchemar des mandarins rouges,* Gallimard, 1989.

LIU GUOGUANG, *China's Economy in* 2000, Éd. de Pékin, 1987.

Loi (Michelle), *L'intelligence au pouvoir, Paris,* 1973 ; *Luxun, pamphlets et libelles* (1925-1936), Paris, 1977.

MACARTNEY (Lord), *Voyage en Chine et en Tartarie* (traduit par L.B.J. Breton), 12 tomes, Paris, 1804.

MACCIOCCHI (Maria-Antonietta), *De la Chine,* Paris, 1971 (nouv. éd. 1974).

MALAPARTE (Curzio), *En Russie et en Chine* (traduit de l'italien par M. Arnaud), Paris, 1959.

MANAC'H (Etienne M.), *Mémoires d'Extrême-Asie. La face cachée du monde,* Paris, 1977.

MAO Tse-tung, *Œuvres choisies* (5 tomes) ; *Textes choisis ; Citations du Président Mao Tse-tung;* éd. en Langues étrangères, Pékin.

MENDE (Tibor), *La Chine et son ombre,* Paris, 1960.

MENDES FRANCE (Pierre), *Dialogues avec l'Asie d'aujourd'hui,* Paris, 1972.

MEHNERT (Klaus), *Pékin-Moscou,* Paris, 1962 ; *Pékin et la nouvelle gauche,* Paris, 1971.

MERAY (Tibor), *La rupture Moscou-Pékin,* Paris, 1966.

MICHAUX (Henri), *Un Barbare en Asie,* Paris, 1945.

MORAVIA (Alberto), *La Révolution culturelle de Mao* (traduit de l'italien par Jean-Louis Faivre d'Arcier), Paris, 1968.

MYRDAL (Jan), *Un Village de la Chine populaire,* Paris, 1964.

NEEDHAM (J.), *Science and Civilisation in China,* Cambridge Univ. Press; *La Science chinoise et l'Occident,* Seuil, 1973.

NIEN CHENG, *Vie et mort à Shanghai,* A. Michel, 1987.

PAIRAULT (Th.) et GENTELLE (P.), *Les politiques économiques chinoises,* La Documentation française, 1980.

PASQUALINI (Jean), *Prisoner of Mao,* New York, 1973 (tr. fr. Paris, 1975, rééd. 1977).

PELISSIER (Roger), *De la Révolution chinoise,* Paris, 1967.

PERKING (D.H.), *China : Asias next economic giant ?* Univ. of Washington Press, 1986.

RIENCOURT (Amaury de), *The* Soul of *China* (trad. fr. Paris, 1960).

RISSOV (C.), Le Dragon enchaîné, Laf font, 1985.

RIVIERE (Claude), *En Chine avec Teilhard 1938-1944,* Paris, 1968.

ROTHSCHILD (Robert), *La Chute de Chiang Kai-shek,* Paris, 1972.

Roux (A.), *La Chine populaire,* Éd. Sociales, t. 1, 1983; t. 2, 1984.

SABATIER (P.), *Le Dernier dragon,* Lattès, 1990.

SAUVY (Alfred), De *Malthus à Mao Tse-tung,* Paris, 1958.

SCHELL (Orville), *Les Chinois, la vie de tous les jours en R.P.C.,* Paris, 1978.

SCHMITT (Claude), *Critique de Lin Piao et de Confucius (choix de textes),* Lausanne, 1975

SCHRAM (Stuart), *Mao Tse-tung,* Paris, 1963.

SCHRAM (Stuart), CARRERE D'EN-CAUSSE (Hélène), *Le Marxisme et l'Asie,* Paris, 1965.

SEGALEN (Victor), *René Leys,* Paris, 1922 ; *Équipée de Pékin aux marches tibétaines,* Paris, 1929.

SIDANE (V.), Le *Printemps de Pékin, 1978-1980,* Gallimard, 1980.

STAMPAR (Dr. A.), The *North-Western Provinces and theirs Possibilities of Development,* Nankin, 1934.

SNOW (Edgar), *Étoile rouge sur la Chine (Red Star Over China),* New York, 1938, Paris, 1965; *La Chine en marche (The Other Side of the River),* New York, 1962, Paris, 1963; *La Longue Révolution,* Paris, 1973.

STRONG (Anna Louise), *China's Millions.* New York, 1935.

Su KAIMING, La *Chine moderne,* Éd. de Pékin, 1987.

TAWNEY (R.H.) *Land and Lahour in China,* Londres, 1932.

TEILHARD DE CHARDIN (Pierre), *Lettres de voyage* (1923-1939), Paris, 1956, *et Nouvelles Lettres de voyage (1939-1955),* Paris, 1957.

TEMPLE (R.K.G.), *Quand la Chine nous précédait,* Bordas, 1987.

TISSIER (Patrick), *La Chine, transformations rurales et développement socialiste,* Paris, 1976.

TOYNBEE (A.), *L'autre moitié du monde,* Elsevier, 1974.

TROLLIET (P.) et BÉJA (J.-Ph.), *L'Empire du milliard,* A. Colin, 1986.

TROTSKY (Léon) *Lénine,* Paris, 1970.

TSIEN (Tche-hao), *La République populaire de Chine, droit constitu*tionnel et *institutions,* Paris, 1970; *L'Enseignement supérieur et la Recherche scientifique en Chine populaire,* Paris, 1972 ; *L'Administration en Chine populaire,* Paris, 1973 ; *Analyse de la Constitution de la République populaire de Chine* (17 *janvier* 1975), Paris, 1976 ; *La Chine (Comment ils sont gouvernés)* Paris, 1977 ; *La Constitution de 1978 et les institutions chinoises,* La Documentation française, Notes et études documentaires, Paris, 1979 ; China, in *«International Encyclopaedia* for *Labour Law and Industrial Relations »,* Deventer, 1979.

VAN COILLIE (Dries), *J'ai subi le lavage de cerveau,* Paris, 1964.

VANDERMEERSCH (L.), *Le Nouveau monde sinistré,* P.U.F., 1986.

VERCORS, *Les Pas dans le sable,* Paris, 1954.

WALTER (G.) et HU CHISI, *L'Épopée de la Longue Marche racontée par*

des spécialistes, Lattès, 1982.

WIEGER (R.P. Léon), *Le feu aux poudres,* Hien-Hien, 1925.

WEI TSING-SING (Louis), *Le Saint-Siège et la Chine,* Paris, 1971.

8. INDEX DES PRINCIPAUX NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX CHINOIS ET TABLE DE CONCORDANCES DES TRANSCRIPTIONS

La première orthographe correspond à la transcription officielle chinoise *(pinyin),* la seconde à la transcription anglo-saxonne *(wade),* la troisième à la transcription de l'École française d'Extrême-Orient.

La transcription *pinyin* suit immédiatement les noms pour lesquels nous avons conservé la forme la plus usuelle.

A

« Amitiés Cubaines » (commune populaire) : 139-140, 145, 199.

B

BAI JUYI (mandarin, poète), 772-846, Pai Chu-yi, Pai Kiu-yi : 245

BAI XIANGGUO (ministre du commerce extérieur), Pai Hsiang-kuo, Pai Siangkouo : 28, 81.

BEIDA (abréviation de Beijing Daxue, Université de Pékin), Pei-ta, Peita : 155 sq., 165-168, 192, 208, 214.

BEI SHIZHANG (membre du Comité permanent de l'Assemblée nationale populaire), Pei Shih-chang, Pei Chetchang : 405.

C

CANTON, Guangzhou (en pinyin), Kuang-chow, Kuang-tcheou.

CHEN BODA (membre du Comité central du P.C.), Ch'en Po-ta, Tch'en Po-ta : 155.

CHEN DUXIU (fondateur et premier secrétaire du Parti communiste en 1921), 1879-1942, Ch'en Tu-hsiu, Tch'en Tou-sieou : 33-34.

CHEN PENG (sujet d'une opération sous acupuncture), Ch'en P'eng, Tch'en P'eng : 99-100.

CHEN WUYAN (vice-présidente du Comité révolutionnaire de Meijagou), Ch'en Wuyen, Tch'en Wouyen : 312-313.

CHEN YI (maréchal, ministre des Affaires étrangères), 1905-janvier 1972, Ch'en Yi, Tch'en Yi : 71, 83.

CHEN ZONGWEI (chirurgien), Ch'en Tsung-wei, Tch'en Tsong-wei : 110, 112-113, 117.

CHIANG KAT-SHEKa (généralissime, président de la République), 1887-1975, Jiang Jieshi, Tsiang Kiai-che: 29, 21, 38, 39, 41, 44, 56, 64, 71, 72, 85,202, 257, 258, 264,.274, 290, 291, 292, 346, 353, 370, 396, 397, 411.

CHOU EN-LAI (Premier ministre), 1898-1976, Zhou Enlai (en pinyin), Tcheou Ngen-lai : 9-6-22-31, 64, 71, 73-79, 81-83, 84-91, 97, 131, 152, 174, 194, 200, 213, 224-225, 241, 253, 255, 260, 262, 274, 281, 316, 333-336, 343, 346, 348, 361, 364, 383, 401, 403-405.

CI-XI (régente, 1881-1908), 1835-1935, Tzu-hsi, Tseu-hi : 274, 284, 294, 298.

CONFUCIUS (philosophe, VIe siècle av. J.-C.), Kongzi (en *pinyin),* transcription *wade:* K'ung-tzu, K'ong-tseu : 62, 63, 66, 274, 384, 402.

D

DACHUN (voir Wang Dachun).

DING LING (femme écrivain), Ting Ling, Ting Ling : 272.

DONG JINGYANG (vice-président du Comité révolutionnaire de l'atelier d'artisanat), Tung Ching-yang, Tong King-yang : 225.

F

FENG GUIFEN (mandarin), 1809-1874, Feng Kuei-fen, Fong Koueifen : 288.

Fu SINIAN (chef du mouvement de la Renaissance), 1896-1950, Fu Szunien, Fou Sseu-nien : 210.

G

GAO GANG (le « Staline de Mandchourie »), 1902-1954, Kao Kang, Kao Kang : 39, 201.

GUANGXUb (nom de règne de l'empereur Teh-tsung des Qing), 1875-1909, Kuang-hsü, Kouang-siu : 274.

GUO JIANGUANG (héros de *Sha Jia Bang), Kuo Chien-kuang, Kouo Kienkouang:* 240, 248.

Guo MORUO (écrivain, président de l'Académie des sciences, vice-président du Comité permanent de l'Assemblée nationale), 1892-1978, Kuo Mo-jo, Kouo Mo-jo : 9, 16, 60-67, 126, 129, 153, 175, 177, 202, 213, 279-280, 289-290, 319, 406.

H

HAI RUI (personnage d'une pièce de Wu Han), Hai Jui, Hai Jouei : 59, 232.

HAN FEIZI (philosophe), 280?-233 av. J.-C., Han Fei-tzu, Han Fei-tseu : 379, 384.

HE DAZHONG (directeur de l'Institut de recherches radiophoniques), Ho Ta-chung, Ho Ta-tchong : 190.

HE XIANGNING (vice-présidente du Comité permanent de l'Assemblée Nationale populaire), 1878-sept. 1972, Ho Hsiang-ning, Ho Hiang-ning: 404.

HONG CHANGGING (héros du *Détachement féminin* rouge), Hung Ch'ang-ch'ing, Hong Tch'ang-ts'ing : 238.

HONG XIUQUAN (« empereur » de la révolte des Taiping, 1850-1864), 1814-1864, Hung Hsiu-ch'üan, Hong Sieou-k'iuan : 50.

HUANGHE (le « Fleuve Jaune »), Huang-ho, Houang-ho.

HUANG SHIREN (personnage de *La Fille aux cheveux blancs),* Huang Shihjen, Houang Che-jen : 236.

HUANG ZHEN (ambassadeur de la République populaire de Chine en France ; après mai 1973, chef du bureau de liaison à Washington, 1909. Huang Chen, Houang Tchen : 40.

J

JIA FENLAN (sujet d'une opération sous acupunture), Chia Fen-lan, Kia Fenlan : 98.

JIANG GUI (dirigeant du Comité révolutionnaire de la province du Kiangsu), Chiang Kuei, Kiang Kuei : 218.

JIANG QING (Madame Mao Tse-tung), née en 1910, Chiang Ch'ing, Kiang Ts'ing : 52, 60, 231-232, 244.

JIAQING[c] (nom de règne de l'empereur Jen-tsung des Qing), 1796-1821, Chia Ch'ing, Kia-king : 299.

JI PENGFEI (ministre des Affaires étrangères ; après janvier 1975, secrétaire général du Comité permanent de l'Assemblée populaire nationale), Chi P'eng-fei, Ki P'eng-fei : 16, 73.

K

KANGXI* (nom de règne de l'empereur Sheng-tsung des Qing), 1662-1723, K'ang-hsi, K'ang-hi : 368.

KANG YOUWEI (homme politique), 1856-1928, K'ang Yu-wei, K'ang Yeou-wei : 198.

KUOMINTANG (Parti nationaliste), Guomindang (en *pinyin)* Kouo-mintang: 30, 38, 41, 42, 44, 141, 144, 157, 195, 250, 267, 268, 273, 292, 293, 308, 310, 329, 346, 352, 360, 384, 390, 392, 412-414.

L

LAOZI (philosophe contemporain de Confucius), Lao-tzu, Lao-tseu : 98, 194.

LEI DINGMEI (sujet d'une opération sous acupunture), Lei Ting-mei, Lei Ting-mei : 98-100.

LEI FENG (soldat de l'Armée rouge, héros de la pensée-maotsetung), Lei Feng, Lei Fong : 166.

LEI LING (chirurgien), Lei Ling, Lei Ling : 99.

LIANG QICHAO (homme politique), 1873-1929, Liang Ch'i-ch'ao, Leang Ki-tch'ao : 198, 285.

LIEZI (philosophe), ca. 450-370 av. J.-C., Lieh-tzu, Lie-tseu : 35.

LI FENGZHEN (médecin, membre du Comité révolutionnaire de Pékin), Li Feng-chen, Li Fong-tchen : 94-96.

LI FUCHUN (Président de la Commission du Plan ; collaborateur de Chou En-lai). 1901-1975, Li Fu-chun, Li Fou-tch'ouen.

LI NAINAI (personnage du *Fanal Rouge),* Li Nai-nai, Li Nai-nai.

LIN BIAO (ministre de la Défense, 1959 : vice-Président du Parti communiste, 1966), 1908-1971, Lin Piao, Lin Piao: 65, 71, 72, 187, 201, 401, 403-404.

LIN GUANZHENG (chirurgien), Lin Kuan-cheng, Lin Kouan-tcheng.

LIN YANGYANG (maître de ballet de l'opéra de Shanghai), Lin Yang-yang, Lin Yang-yang : 232-233, 243.

LI QIANG (ministre du Commerce extérieur), Li Ch'iang, Li K'iang : 16.

LIU SHAOQI (président de la République, 1959 ; destitué en 1968), 1905-1969, Liu Shao-ch'i, Lieou Chao-k'i : 83, 95-96, 146, 155, 157, 175, 176, 179, 200, 201, 211, 245, 314, 320-322, 324, 328, 330, 339, 349, 350, 402.

LIU ZEFANG (opérée d'une greffe de la main), Liu Tse-fang, Lieou Tsö-fang : 111-112.

LIU ZHIDAN, 1902-1937, Liu Chih-tan, Lieou Tche-tan.

LI YUHE (héros du *Fanal Rouge),* Li Yu-ho, Li Yu-ho : 235, 238, 246.

Luo JIALUN (chef du mouvement de la Renaissance), Lo Chia-lun, Lo Kia-louen : 210.

Luo XIANYING (chirurgien), Lo Hsienying, Lo Hien-ying : 98.

Lu PING (recteur de Beida), Lu P'ing, Lou P'ing : 157.

M

MAO ANYING (fils aîné de Mao Tse-tung), 1922-1950, Mao An-ying, Mao Ngan-ing : 352.

MAO CHUXIONG (neveu de Mao Tse-tung), 1929-1948, Mao Ch'u-hsiung, Mao Tch'ou-hiong : 352.

MAO HUIFANG (actrice), Mao Huifang, Mao Houei-fang : 283.

MAO TSE-TUNG (président du Parti communiste chinois), 1893-1976, Mao Zedong (en *pinyin),* Mao Tsö-tong : 9, 15, 19, 23, 27-28, 30-39, 41, 43, 45-57, 62, 64, 67, 71, 72, 75, 77-79, 81, 87, 91, 95-96, 103-108, 110-112, 115, 126-130, 133, 135, 142, 145, 148-149, 152, 153, 155, 157-160, 164-168, 170, 174, 185-187, 189, 194, 195, 198, 200-207, 209, 212, 218, 224, 229, 231, 242, 244, 245, 250, 260, 264, 266, 268, 270-271, 275, 278, 289, 290, 291, 299, 300, 308-310, 320-322, 337, 341, 343-346, 348-351, 353-355, 363, 369, 375-378, 380-381, 384-387, 391, 396, 401-402, 408, 410-411.

MAO ZEJIAN (jeune sœur de Mao Tse-tung), 1905-1930, Mao Tse-chien, Mao tsö-kien : 352.

MAO ZEMIN (frère cadet de Mao Tse-tung), 1897-1943, Mao Tse-min, Mao Tsö-min : 352.

MAO ZETAN (frère cadet de Mao Tse-tung), 1905-1935, Mao Tse-t'an, Mao Tsö-t'an : 352.

MAQIAO (brigade d'une commune populaire), Mach'iao, Ma-k'iao : 109, 120, 209, 261, 310-311, 313.

MEI DAXIAN (instituteur de Meijiagou), Mei Ta-hsien, Mei Ta-hien : 135 sq.

MEIJIAGOU (« Village montagnard de la famille Mei »; brigade

d'une commune populaire), Meichiakou, Mei-kia-keou : 135, 141, 146, 150, 208, 268, 311.

Mozi (philosophe), 379-381 av, J.-C., Mö-tzu, Mö Tseu : 379.

N

NANKIN (pont de) : 328 sq.

NIE YUANZI (professeur), Nieh Yuantzu, Nie Yuan-tseu : 155.

P

PÉKIN, Beijing (en *pinyin), Pei-ching, Peiking.*

PENG, Mme (professeur de biologie à l'Institut médical de Wuhan), P'eng, P'eng : 104, 107.

PENG DEHUAI (maréchal, ministre de la Défense, limogé en 1959), 1900-1973, P'eng Teh-huai, P'eng Töhouai : 53, 56, 402.

PENG PAI (chef d'un des premiers mouvements communistes paysans), 1895-1928, P'eng P'ai, P'eng P'ai : 31.

PENG ZHEN (maire de Pékin), P'eng Chen, P'eng Tchen : 157.

QIANLONG[d] (nom de règne de l'empereur Kao-tsung des Qing, 1736-1796). Ch'ien-lung, K'ien-long : 279, 294, 368.

QIAN WEICHANG (professeur), Ch'ien Wei-ch'ang, Ts'ien Wei-tch'ang : 209.

QINGHUA[e] (Université polytechnique de Pékin), Ch'ing-hua, Ts'ing-hua : 47, 168, 179, 196,211.

QIN SHIHUANGDI (empereur, 246 à 209 av. J.-C.), Ch'in Shih Huang-t'i, Ts'inche Houang-ti : 51, 381.

S

SHANGHAI, Shanghai, Chang-hai.

SHENZHEN (poste frontière entre la Chine et Hong Kong), Shenchen, Chentchen : 293.

SONG QINGLING (Mme Sun Yat-sen, vice-présidente de la République; après janvier 1975, vice-présidente du Comité permanent de l'Assemblée populaire nationale), 1890- , Sung Ch'ing-ling, Song K'ing-ling : 308.

Su JI (professeur à Beida), Su Chi, Sou Ki: 166-167.

SUN YAT-SEN (premier président de la République), 1866-1925, Sun Yixian (en *pinyin),* Souen I-sien : 23, 31, 198, 271, 284, 288-290, 299, 300, 307, 309, 361, 378, 411.

T

TAIWAN (Formose), T'aiwan, T'ai-wan : 84-86, 88, 90, 258, 293, 302, 371, 387, 395, 396, 415.

TANG HAIGUANG (chef des diplomates chinois accompagnant la mission), T'ang Hai-kuang, T'ang Hai-kouang : 97, 130, 238.

TANG YONGYOU (chef de l'équipe de propagande à Beida), T'ang Yungyu, T'ang Yong-yeou : 156, 157.

TIEMEI (héroïne du *Fanal rouge),* T'iehmei, T'ie-mei : 246, 248.

TONGMENGHUI (organisation fondée par Sun Yat-sen en 1905, de laquelle est issu le Kuomintang), T'ung-meng-hui, T'ong-meng-houei

ou T'ongming-houei : 404.

W

WANG, Mlle (professeur de français), Wang, Wang: 169-171.

WANG ANSHI (premier ministre, dynastie des Song), 1021-1086, Wang An-shih, Wang Ngan-che : 307.

WANG DACHUN (personnage de *La Fille aux cheveux blancs),* Wang Tach'un, Wang Ta-tch'ouen : 236-237, 242-245.

WANG JINGWEI (chef du gouvernement pro-japonais de Nankin), 1883-1944, Wang Ching-wei, Wang Ts'ing-wei : 258, 411.

WANG LIANJU (personnage du Fanal rouge), Wang Lien-chü, Wang Lienkiu : 138, 248.

WANG MANG (empereur), 9 à 23 ap. J.-C., Wang Mang, Wang Mang : 307.

WANG TAO (homme de lettres), 1828-?, Wang T'ao, Wang T'ao : 23.

WEI ZHENG (homme politique, dynastie des Tang), 580-643, Wei Cheng, Wei Tcheng: 344.

WEN (empereur Wen des Han), 179-156 av. J.-C., Wen, Wen : 233.

WHAMPOA (Académie militaire), Huang pu: 31, 71.

Wu HAN (écrivain, maire adjoint de Pékin), Wu Han, Wou Han : 53, 232.

Wu QINGHUA (héroïne du *Détachement féminin rouge),* Wu Ch'inghua, Wu Ts'ing-houa: 238, 248.

X

XIANFENGf (nom de règne de l'empereur Wen-tsung des Qing), 1851-1862, Hsien-feng, Hien-fong : 291.

XIAO HAN (personnage du Port), Hsiao Han, Siao Han : 240.

XIER (héroïne de *La Fille aux cheveux blancs),* Hsi-erh, Hi-eul: 235-238, 248.

XUANZONG (empereur, dynastie des Tang), Hsüan-tsung, Hiuan-tsong : 189.

XUE FUCHENG (mandarin), 1838-1894, Hsüeh Fu-ch'eng, Sie Fou-tch'eng : 288.

XU JINGXIAN (membre du Comité central du P.C., dirigeant du Comité révolutionnaire de Shanghai), Hsü Ching-hsien, Siu King-hien : 123, 207, 211, 219, 220, 221, 243.

XUNZI (philosophe), ca. 298-238 av. J.-C., Hsün-tzu, Siun-tseu: 289.

Y

YAN'AN, Yenan, Yen-hgan : 31, 35-36, 42, 44, 46, 49, 52, 95, 133, 144, 152, 179, 211, 220, 244, 250, 258, 300, 301, 385.

YANG GUIFEI (favorite de l'empereur Xuan-zong des Tang), ?-757, Yang kui-fei, Yang Kouei-fei : 291.

YANG KAIHUI (épouse de Mao Tse-tung), ?-1930, Yang K'ai-hui, Yang K'ai-houei : 352.

YANG PAI-LAO (personnage de *La Fille aux cheveux blancs) :* 236.

YANG SHENFU (compagnon de Mao Tse-tung à Yan'an), Yang Shen-fu, Yang Chen-fou : 45.

YANG WEICAI (héros du *Raid sur le Régiment du Tigre blanc),* Yang Weits'ai, Yang Wei-ts'ai : 247.

YANG XIANZHEN (membre du Comité central du Parti communiste), Yang Hsien-chen, Yang Hien-tchen : 211.

YANGZI JIANG (le «Fleuve Bleu »), Yang-tze Chiang, Yang-tseu Kiang.

YANG ZIRONG (héros de *La Prise de la Montagne du Tigre),* Yang Tzujung, Yang Tseu-jong: 240.

YAO WENYUAN (dirigeant révolutionnaire de Shanghai), Yao Wen-yuan, Wen-yuan : 403.

YUAN SHIKAI (général, deuxième président de la République, 1912; se proclama empereur en 1915). 1860-1916, Yuan Shih-k'ai, Yuan Chek'ai : 411.

Yu GONG (le «Vieux de la Montagne », héros d'une fable de Liezi reprise par Mao Tse-tung), Yu Kung, Yu Kong : 35, 49.

Z

ZHANG GUOTAO (membre du Comité central du P.C.), Chang Kuo-t'ao, Tchang Kouo-t'ao : 130.

ZHANG SHIZHAO (membre du Comité permanent de l'Assemblée nationale populaire), 1881-1973, Chang Shihchao. Tchang Che-tchao : 404.

ZHANG XUELIANG (maréchal de l'Armée nationaliste), 1898- , Chang Hsüeh-liang, Tchang Hiue-liang: 290.

ZHAO HENGTI («seigneur de la guerre » au Hunan), 1880-?, Chao Heng-t'i, Tchao Heng-t'i : 201.

ZHOU CHENDONG (interprète attaché à la mission), Chou Ch'en-tung, Tch'ou Tch'en-toung : 140, 214, 228, 283, 285.

ZHOU PEIYUAN (vice-président du Comité révolutionnaire de Beida) 1904- , Chou P'ei yuan, Tcheou P'ei-yuan : 125, 156, 158-161, 165-166.

ZHU DE (maréchal de l'Armée rouge), 1886-1976, Chu Teh, Tchou Tö : 61, 279.

ZHU KEZHEN (vice-président de l'Académie des sciences), 1889- , Chu K'e-chen, Tchou K'o-tchen : 174, 177, 181, 185.

a C'est sous cette transcription que le nom du généralissime est connu du public occidental. Sa transcription en *wade* est Chiang Chieh-shih et Jiang Jieshi en *pinyin*.

b Les règnes des empereurs chinois étaient divisés en ères, ayant chacune un nom *(nien-hao)*. Les empereurs qui ont gardé le même *nien-hao* pendant tout leur règne sont souvent appelés par ce nom de règne.

c Voir la note au sujet de l'empereur Guangxu.

d Transcription fondée sur la prononciation cantonaise ; la transcription en wade est Sun Yi-hsien.

e Cette université est connue en Occident sous le nom erroné de Tsinghua.

f Voir la note au sujet de l'empereur Guangxu.

9. TABLE DE CONCORDANCE DES NOMS DE LIEUX figurant sur les cartes des pages 25, 37, 286-287 (Transcription *wade* entre parenthèses)

ANHUI	(Anhwei)
ANYANG	(Nganyang)
BAO AN	(Paoan)
BEIHAI	(Pak Hoï)
CHONGQING	(Chungking)
DADU	(Tatu)
DAGU	(Ta-kou)
DU NHUANG	(Tuenhuang)
FUCHOU	(Fuchow)
FUJIAN	(Fukien)
GANSU	(Kan su)
GAO-LING	(Kao-ling)
GAOXIONG	(Kao-hiong)
GUANGDONG	(Kwang tung)
GUANGXI	(Kwangsi)
GUANGZHOUWAN	(Kwang Tcheou Wan)
GUIZHOU	(Kweichow)
HANGZHOU	(Hangchow)
HANKOU	(Hankow)
HEILONGJIANG	(Heilungkiang)
HENAN	(Honan)
HEPEI	(Hopeh)
HUANGHE	(Huang-ho)
HUBEI	(Hupeh)
JIANGSU	(Kiangsu)
JIANGXI	(Kiangsi)
JIAOZHOU	(Kiao Tcheou)
LIAODONG	(Liao-Tong)
LIAOXI	(Liao-Si)
LINZHOU	(Lincho w)
LIUQUIU	(Lieou-khieou)
LUOYANG	(Loyang)
MAOGONG	(Mowkung)
NING-BO	(Ning-po)
NINGXIA	(Ninghsia)
QING-DAO	(Tsingtao)
QINGHAI	(Chinghai)
QIONGZHOU	(Kioung Tcheou)
RIHE	(Je-Hol)
RUIJIN	(Juichin)
SHAANXI	(Shensi)
SHANDONG	(Shantung)
SHANTOU	(Swatow)
SHENYANG	(Moukden)
SICH UAN	(Szechwan)
TANSUI	(Tan-Sui)
TIANJIN	(Tientsin)
URUMQI	(Ur umtsi)
WEIHAIWEI	(Wei Hai Wei)
WENZHOU	(Wen Tcheou)
WUSULI	(Oussouri)
XIAMEN	(Amoy)
XI'AN	(Sian)
XI NGHUO	(Hsinghuo)
XINJIANG	(Sinkiang)
XUZHOU	(Siu-tcheou)
YALU	(Yalou)
YAN'AN	(Yenan)
YANGZI	(Yangtze)
ZHEJIANG	(Chekiang)
ZHIFU	(Tche Fou)

10. TABLE DES ILLUSTRATIONS

Carte 1. Itinéraire de la mission d'études dans la « Chine des dix-huit provinces» 25

Carte 2. Circuit des Longues Marches (1934-1936)..... 37

Carte 3. L'Empire du Milieu démembré 286-287

Photos hors texte de Marc Riboud Magnum)

1 Le Premier ministre Chou Enlai, – « Talleyrand dans le rôle de Richelieu » –, au cours d'une de ses conversations avec l'auteur.

2 Bols mieux remplis, habits moins rapiécés, l'électricité, Mao sur le mur, c'est ce que la Révolution a apporté à ce ménage de paysans du Hepei.

3 Une étudiante dans le laboratoire de chimie à l'université de Pékin.

4 Un soldat de l'Armée populaire monte la garde devant une colonne de marbre, à l'entrée du Palais du Peuple à Pékin.

5 La multitude chinoise n'est pas une figure de rhétorique. Enfants et adolescents d'une commune populaire assistant à un spectacle révolutionnaire.

6 Près de Yan'an, dans le nord, les terrasses se creusent chaque année un peu plus dans les loess, fertile terre à blé.

7 Dans les rizières du sud, les outils, les habits n'ont pas changé, mais le travail est devenu collectif.

8 La Grande Muraille qui protégeait « l'Empire du Milieu » est aujourd'hui l'attraction des touristes.

9 Terminé en 1968, ce nouveau pont sur le Yangzi Jiang, à Nankin, relie la Chine du Sud à la Chine du Nord.

10 Avec fierté, un ouvrier et un technicien de Wuhan regardent couler l'acier.

11 Dans une usine de Canton, une ouvrière trie des balles de ping-pong; les meilleures seront exportées.

12 Un atelier de fabrication de crachoirs à Xi'an. Ces récipients sont d'un usage courant en Chine.

13 Opération d'un kyste de l'ovaire sous insensibilisation par l'acupuncture. A droite, l'acupuncteur tourne continuellement des aiguilles dans les jambes de l'opérée.

14 A Shanghai, vente ambulante sous une affiche publicitaire. Deux âges, deux faces de l'économie chinoise...

15 «La fille aux cheveux blancs », opéra ballet à thèmes révolutionnaires contemporains.

16 Cheveux courts et chemisettes blanches, deux amoureux dans un parc de Shanghai.

17 Le sourire joyeux et raffiné d'une danseuse du corps de ballet révolutionnaire de Shanghai.

18 Une ouvrière dans un salon de coiffure de Pékin. Séchoir « made in China ».

19 Un dimanche après-midi à Shanghai. Loisirs en famille. Appareils de photo « made in China ».

20 Ces filles et ces garçons ont fabriqué leur fusil de bois et s'entraînent à marcher au pas.

21 Le Premier ministre Chou Enlai, – « Talleyrand dans le rôle de Richelieu » –, au cours d'une de ses conversations avec l'auteur.

QUELQUES JUGEMENTS SUR *« Quand la Chine s'éveillera... »*

Le succès de cet énorme pavé s'explique par l'intelligence et le talent indéniables que Peyrefitte démontre tout du long. Mais une intelligence, un talent pernicieux (...). Le grand reproche, chez Peyrefitte comme chez les autres auteurs bourgeois, c'est celui du non-respect, en Chine, des «libertés individuelles ». Mais le meilleur garant des libertés individuelles n'est-il pas la suppression d'un système capitaliste oppressif? (...) Toutes questions qui n'effleurent pas l'esprit de Peyrefitte, ni de ses confrères en dénigrement du « miracle » chinois.

Marcel BARANG, *Politique Hebdo.*

Admirablement écrit, accessible à toutes et à tous, il enseigne en racontant... Un tour de force.

Jacqueline BARDE, *Elle.*

Comprendre ce pays inaccessible, c'est l'impossible pari que Peyrefitte a tenté et a gagné.

Marc BEAUCHAMP, *Nouvelle Action française.*

Une chronique et une interprétation passionnantes (...). Un saisissant livre-carrefour.

A. BERTRICAU, *La Documentation française.*

Ce best-seller déjà célèbre mérite son succès, tant il brille à la fois – impossible gageure ! – par l'étendue de l'information, le brio de l'intelligence et l'honnêteté de l'esprit critique.

Pierre DE BOISDEFFRE, *La Revue des Deux Mondes.*

Pages que j'ai dévorées avidement et avec une certaine stupéfaction...

Philippe BOUVARD, *R.T.L.*

Témoignage hors de pair par la mesure, la perspicacité, une vision à la fois avertie et fraîche. Je veux dire sans tarder mon constant plaisir et profit ; et comme est juste, à mon sens, ce qu'avance la conclusion sur la pluralité des races humaines.

Roger CAILLOIS, *de l'Académie française.*

Grâce à lui, avec lui, me voici riche de la Chine. Je voudrais aussi dire mon admiration entière pour le style de ce livre : style de vision, de réflexion, de compréhension. Lorsqu'on a sous la main l'un des plus *grands* voyageurs du monde, on aimerait qu'après la Chine, il nous parlât du monde entier.

Jean CAU, *Paris-Match.*

L'ouvrage le plus important et le mieux équilibré paru sur la Chine (...). Il n'est pas fréquent qu'un « best-seller » soit un écrit d'une telle valeur.

Jean CAZENEUVE, *La France catholique.*

Incontestablement un grand livre (...). Peyrefitte ne se scandalise pas de ce qu'il raconte : il nous en laisse le soin. Le livre achevé pourtant, nul ne peut douter de l'effroyable contre-civilisation que représente l'expérience chinoise.

Marcel CLÉMENT, *L'Homme nouveau.*

Un livre riche (...) Une vision lucide (...) Un débat aussi passionnant qu'utile.

Jean DAUBIER, *Le Monde diplomatique.*

Un monument intelligent et passionnant (...) Une formidable

interpellation.

J.-P. DUBOIS-DUMÉE, *Télérama.*

Un remarquable ouvrage, où le souci d'objectivité, l'honnêteté sont perceptibles à chaque page.

Bernard ÉLUY, *Est-Éclair.*

Une surprise heureuse : après tant d'enfers ou de paradis chinois, quel réconfort de lire un ouvrage (...) qui (...) se garde avec probité du manichéisme, de l'anathème, du zèlotisme (...). Un bilan intelligent, alerte, objectif, touchant l'état de la Chine en 1971, au reflux de la « grande révolution culturelle » (...). Peyrefitte évalue le coût et l'évalue justement : des morts par millions; l'activisme brouillon, l'enthousiasme candide ; la mort de tout esprit critique ; la mort de beaucoup d'esprits critiques; de la vertu certes, mais au prix de la sainte règle des ordres monastiques : le mouchardage mutuel (...). On lit ce livre, ce fut mon cas, d'une traite nocturne.

ÉTIEMBLE, *Le Monde.*

Fait l'unanimité des sinologues sur ses qualités de synthèse, de clarté, d'observation.

Jean-Louis ÉZINE, *Nouvelles littéraires.*

Un ouvrage très fouillé, très équilibré, très subtil et très clair à la fois, très bien écrit (...) Un tour de force.

Alfred FABRE-LUCE, *Historia.*

Enquête sérieuse, consciencieuse, intelligente. Il faut admettre que Peyrefitte s'est tiré d'affaire avec habileté et qu'il est sorti vainqueur de cette navigation au milieu des récifs. Il nous laisse libres de conclure.

François FONVIEILLE-ALQUIER, *Témoignage chrétien.*

Georges Pompidou, avant de partir pour Brégançon, avait mis dans

sa valise Proust et Dostoïevski. Et puis aussi le livre – du reste fort perspicace – d'Alain Peyrefitte : *Quand la Chine s'éveillera...* Le président de la République s'apprêtait en somme à passer ses vacances en compagnie de la doulce France, de la Russie éternelle et de l'Empire de Mao.

Franz-Olivier GIESBERT, *Le Nouvel Observateur.*

Une œuvre appelée à faire date. Pas seulement un récit de voyage réussi, mais une analyse fine et équilibrée, nourrie d'histoire, de psychologie collective et d'économie (...) Les développements les plus novateurs (...) La dimension religieuse du communisme chinois est magistralement établie.

Bruno GRÉMILLOT, *Combat.*

Un compte rendu d'enquête impartial, inspiré par l'« esprit de relativité ». On n'y prétend pas avoir tout vu : mais on a assez vu pour poser les problèmes fondamentaux.

Jean GUÉHENNO, *Le Figaro.*

« Rapport d'enquête » brillant, vivant et dense, froidement objectif (...) mais en même temps si personnel et si brûlant que la réflexion, l'interrogation, parfois le doute suivent sans cesse le témoignage comme autant d'ombres. Les mécanismes par lesquels s'exerce l'action du pouvoir sur l'individu et sur la société sont décrits avec une précision bouleversante mais exempte de sensiblerie. L'auteur prend grande pitié des intellectuels formés à nos valeurs et il reviendra longuement dans sa quatrième partie sur le coût de la réussite. (...) Un livre lucide, salutaire et durable, que rehausse encore un style aisé et pur, parsemé de saisissants raccourcis et d'éblouissantes formules. Il aidera les hommes à mieux se connaître, et, quand les temps seront accomplis, à se rapprocher davantage.

Jacques GUILLERMAZ, *Le Point.*

J'y ai retrouvé cette grande tradition d'intelligence, qui passe par Montesquieu, Mme de Staël, Tocqueville, Taine. Ce sera plus tard un classique, une « prophétie ». Que de pensées se lèvent en lisant cette admirable étude !

Jean GUITTON, *Le Figaro.*

Complet, honnête, passionnant, écrit dans une langue d'une admirable précision. D'éblouissantes formules. Un constant plaisir.

Thérèse HAMEL, *Marie-France.*

Un livre clair, précis, vivant, complet, amical, compréhensif et équilibré.

Georges HOURDIN, *La Vie Catholique.*

Cet ouvrage fascinant surprend par son ampleur, sa densité, son équilibre, sa profondeur.

Yves HUGONNET, *La Montagne.*

Peyrefitte se situe dans la grande tradition des voyageurs prestigieux: Marco Polo pour la Chine, Custine pour la Russie ou Tocqueville pour l'Amérique. L'ouvrage tient ses promesses. Il s'impose par sa profondeur et sa dimension (...). Par l'équilibre de ses jugements et la vigueur de son style, restera l'une des réflexions les plus pénétrantes qui aient jamais été publiées sur la Chine.

François JOYAUX, *Politique étrangère.*

Un livre de plus sur la Chine, dira-t-on ? Non pas. Une vision différente (...) Un voyage passionnant (...) Le meilleur livre écrit depuis longtemps sur le sujet.

Max-Olivier LACAMP, *Le Figaro.*

Ce livre fera pour longtemps partie du bagage minimal de celui qui voudra découvrir la Chine (...). Tout est dit ou suggéré par Peyrefitte, souvent avec verve, parfois avec éclat. Livre intelligent, informé et ambigu.

Jean LACOUTURE, *Nouvel Observateur.*

Un livre d'une richesse extrême (...). On ne peut plus parler de la Chine si on ne l'a pas lu.

Hervé LAUWICK, *Jours de France.*

Cet ouvrage est bien ce que l'on peut lire de plus complet et de plus suggestif sur le sujet et la lecture la plus excitante de ces derniers mois.

Guy LE CLEC'H, *Lecture pour tous.*

On ne sait trop qu'admirer davantage : l'acuité de son regard, la richesse de son information, la vivacité de son récit. Il donne là une très belle leçon aux ethnologues, qui pourront apprendre de lui comment marier un souci scrupuleux d'exactitude avec une narration sans lourdeur et même, souvent, pleine de gaieté.

Claude LÉVI-STRAUSS, *de l'Académie française.*

Ouvrage que tout homme qui s'intéresse au monde dans lequel nous sommes, ne doit pas rater.

René MAINE, *Journal du Dimanche.*

Cette éclatante publication frappe dès l'abord par la culture, la sagacité, l'honnête travail de l'esprit : une virtuosité intellectuelle.

Jean MARIN, *A.F.P.*

Crépitant d'intelligence, riche de vues contrastées, assez compréhensif pour reconnaître les éléments positifs du bilan d'une fantastique évolution, mais assez lucide pour s'inquiéter de la mutation orientée de tout un peuple, ce livre est passionnant (...) Le mélange heureux d'observations et de réflexions, dans une langue rapide, témoigne de l'habileté de l'écrivain et de fintelligence du philosophe.

Christian MELCHIOR-BONNET, *Historia.*

Sans doute la description la mieux informée, l'analyse la plus pénétrante et la réflexion la moins partisane qu'on ait jamais écrites sur l'empire de Mao.

Georges MENANT, *Paris-Match.*

Avec l'esprit de synthèse qui le caractérise, c'est-à-dire ce don de clarifier les sujets les plus difficiles (...) Un livre exhaustif et qui fera date.

Jacques DE MONTALAIS, *La Nation.*

Un authentique historien du présent : sa culture d'anthropologue, d'humaniste et d'homme politique amasse sous nos yeux les détails révélateurs, les rapproche et les assemble en de vastes synthèses.

Gérard MOATTI, *Les Informations.*

Contre ces fascinations tout autant que pour l'édification du lecteur, il dresse le coût, à vrai dire effrayant, de tous ces bouleversements révolutionnaires (...). Il a l'ceil vif et l'esprit averti. C'est bien agréable, un homme intelligent, même quand il n'est pas de votre paroisse.

Marcel PAILLET, *L'Express.*

Tel un archéologue, il a réussi à reconstituer tout le monument en fouillant en profondeur, pour atteindre les fondations. Le résultat est éclatant.

André PARROT, *de l'Académie des Inscriptions.*

Admirable d'intelligence...

René SÉDILLOT, *La Vie française.*

La Chine mystérieuse, je l'ignore moins depuis que j'ai savouré cet

ouvrage, que je n'ai pas lâché avant de parvenir à son terme (...). Une jouissance intellectuelle et artistique gagne le lecteur.

François SEYDOUX DE CLAUSONNE, *La Revue des Deux Mondes.*

Une fois lu cet extraordinaire reportage grouillant de vie, on a le sentiment d'avoir enfin compris, sans le moindre ennui, d'une façon rigoureuse et intelligente, ce qu'est la Chine d'aujourd'hui.

Henri TRINCHET, *Indépendant de Perpignan.*

M. Peyrefitte fait preuve d'une érudition rare chez un non-sinologue et que bien des soi-disant « pékinologues » auraient tout intérêt à acquérir (...). Un témoignage honnête et sincère (...). C'est la Chine vue par un intellectuel français intelligent et compréhensif.

TSIEN TCHE-HAO, *La Nouvelle Chine.*

Une densité exceptionnelle ; des portraits magistraux; une psychanalyse très convaincante du peuple chinois ; une prose irréprochable, qu'anime seulement la sourde passion de comprendre. Peyrefitte est très lucide sur le passif du bilan : les violences, les épurations (...). L'utopie la plus maléfique qu'un cerveau de révolutionnaire ait jamais conçue : l'arasement intégral de tout individu au niveau inférieur des « masses ». L'âge magdalénien, plus la bombe atomique ! C'est terrifiant.

José VAN DEN ESCH, *L'Aurore.*

Il est désormais impossible d'avoir une conversation véritable sur la Chine sans s'être plongé dans « le Peyrefitte ».

Pierre YSMAL, *L'Yonne républicaine.*